



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

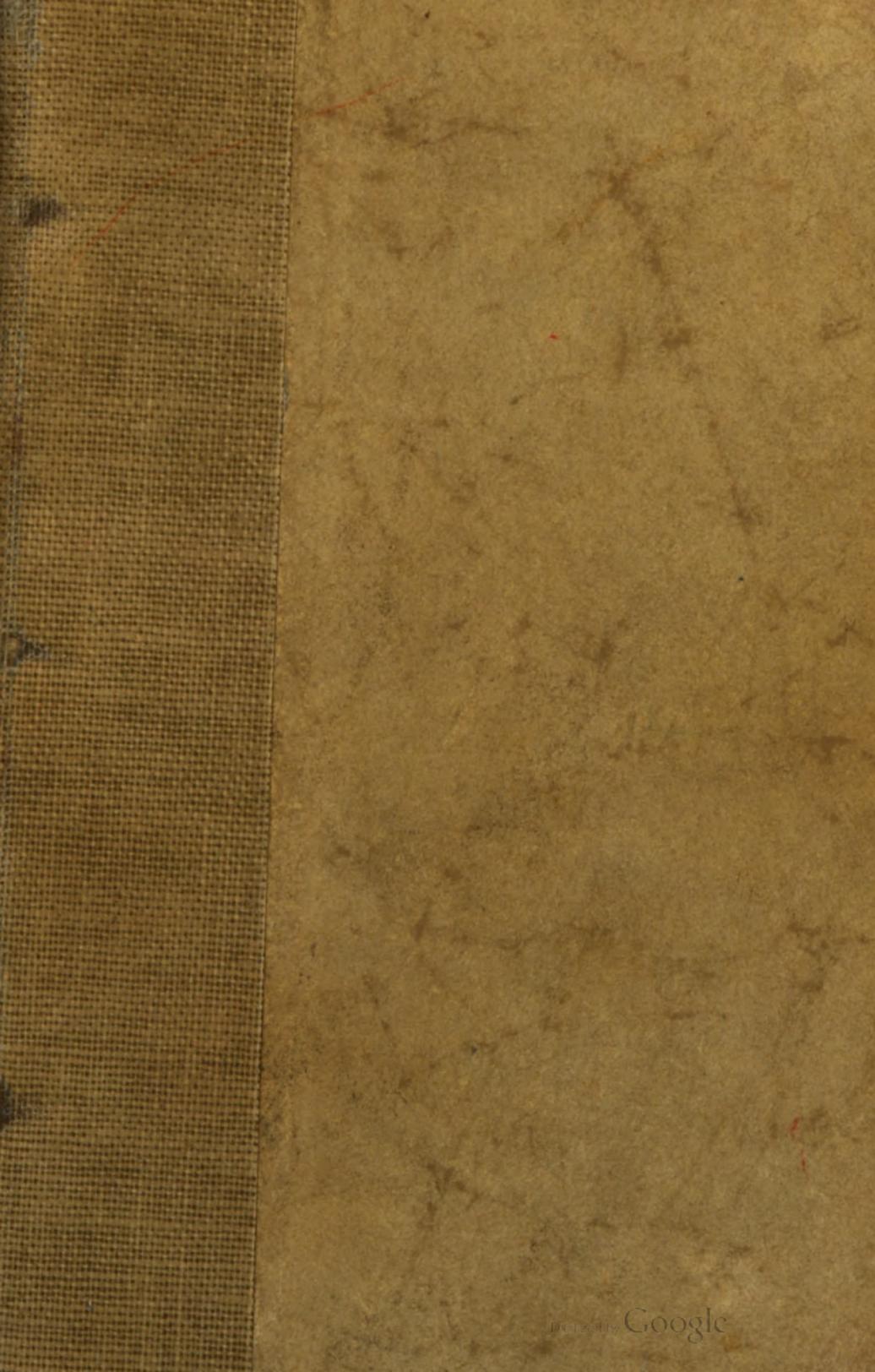
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

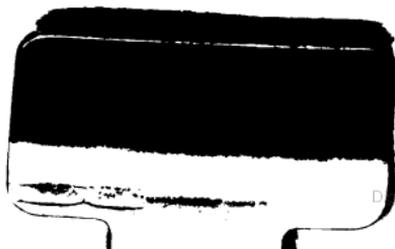
- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



goumé 11 I 65.



LES
COMÉDIES DE PLAUTE



IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9, à Paris

Basin

LES

COMÉDIES DE PLAUTE

TRADUITES EN FRANÇAIS

PAR E. SOMMER

avec

UNE INTRODUCTION ET DES NOTICES

TOME SECOND

L2209/



PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C^{ie}

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N^o 77

1865

1000

LE MARCHAND

Mercator

NOTICE SUR LE MARCHAND.

La comédie intitulée *le Marchand* ne justifie guère son titre, et si l'on s'attend à y trouver la peinture de l'une des classes de la société romaine, on sera bien trompé ! Le marchand dont il s'agit ici est un jeune homme qui a commis quelques fredaines, et que son père, en expiation, envoie faire quelque temps le négoce. Au moment où la pièce commence, le jeune homme revient des pays d'outre-mer, ramenant avec lui une esclave fort belle dont il veut faire sa maîtresse ; le père voit l'esclave, en tombe amoureux, et désire en devenir acquéreur. Un autre vieillard, son ami, gagné par lui, feint d'acheter en l'absence du jeune homme et emmène la fille chez lui : de là une querelle avec sa femme ; tout se découvre, et le marchand rentre en possession de son esclave.

Le fond de l'intrigue, comme on le voit, est le même que dans *l'Asinaria* et les *Bacchis* ; c'est la rivalité d'un père avec son fils, et il faut bien croire que cette situation ne répugnait nullement aux mœurs romaines, puisque Plaute l'a si souvent reproduite. Ici, toutefois, il y a plus de décence, et en même temps plus de vrai comique, que dans les deux comédies qui viennent d'être nommées, quoique les deux rivaux luttent de toute leur énergie. Le dénoûment est le même, mais il n'est pas amené par les mêmes incidents ; car on ne saurait trop admirer la fécondité d'imagination avec laquelle Plaute tire d'une donnée des effets variés.

On remarquera surtout, même dans le *Marchand*, la scène entre le père et le fils, où le vieillard veut acheter la belle, et celle où le chagrin trouble la raison du jeune homme et le jette dans des transports de démente : aussi plusieurs critiques ont dit avec raison que cette comédie ne devait pas s'intituler *le Marchand*, mais *le Fou par amour*. Combien de fois cependant les comédies n'ont-elles pas emprunté leur titre à un détail accessoire ?

Le *Marchand* n'a été imité, à notre connaissance du moins, sur aucun théâtre moderne.

ARGUMENT ¹.

Un jeune homme envoyé par son père en pays étranger pour y faire le commerce, achète et ramène une femme fort jolie. Le vieillard la voit et demande qui elle est. L'esclave la lui donne pour une servante que le jeune homme veut offrir à sa mère. Le barbon s'en éprend. Il feint de la vendre et la remet à un de ses voisins ; la femme du voisin croit que c'est une maîtresse qu'on amène chez elle ; Charinus, qui allait quitter le pays, est retenu par un de ses amis qui a retrouvé la belle.

AUTRE ARGUMENT.

Un père envoie son fils au dehors pour faire le commerce. Le jeune homme s'éprend d'une esclave de son hôte ; il l'achète, revient, débarque. Le père accourt, aperçoit l'esclave et prend feu. Il demande à qui elle est : l'esclave dit que c'est une servante que le jeune homme a achetée pour sa mère. Le vieillard, qui a ses vues, prie son fils de la vendre à un de ses amis ; le fils l'a promise, dit-il, à un des siens. Le jeune homme s'était assuré du fils d'un voisin ; le vieillard, du voisin lui-même. Ce dernier prend les devants et achète l'esclave. La femme du voisin, qui surprend la jeune fille chez elle, croit que c'est une maîtresse et fait une scène à son mari. Le marchand désespéré veut quitter le pays : il est retenu par son ami, qui, secondé par son père, prie le vieillard de céder l'esclave à son fils.

1. Cet argument, qui est acrostiche, est attribué au grammairien Priscien.

PERSONNAGES.

CHARINUS, jeune homme.

ACANTHION, esclave de Charinus.

DÉMIPHON, père de Charinus.

LYSIMAQUE, ami de Démiphon.

ESCLAVÉS.

EUTYQUE, ami de Charinus.

PASICOMPSA, courtisane.

DORIPPE, femme de Lysimaque.

SYRA, vieille esclave de Dorippe.

UN CUISINIER.

La scène est à Athènes.

LE MARCHAND.

ACTE I.

SCÈNE I. — CHARINUS.

J'ai résolu de faire en ce moment deux choses à la fois, et de vous raconter en même temps le sujet de la pièce et mes amours. Je ne suis pas de ces amants que j'ai vus dans les comédies, prendre pour confidants de leurs peines la nuit, le jour, le soleil, la lune, qui, par ma foi, ne doivent guère s'inquiéter des plaintes des mortels, de leurs vœux, de leurs angoisses. C'est à vous que je préfère dire mes infortunes.

Cette comédie, en grec, s'appelle l'*Emporos*¹; elle est de Philémon, et avec Marcus Accius², qui l'a mise en latin, elle est devenue le *Mercator*³.

Mon père, qui demeure ici près, m'a envoyé à Rhodes pour une affaire de commerce. Voilà déjà deux ans que j'ai quitté la maison. Là-bas je me suis épris d'une beauté ravissante, et je vous dirai comment s'est formée la liaison, si vous voulez m'écouter et me prêter une attention bienveillante. Mais en ceci je n'ai guère suivi la vieille coutume : avant de demander votre permission, j'ai fait l'annonce à brûlé-pourpoint. L'amour d'ordinaire traîne à sa suite une foule de défauts : préoccupation, inquiétude, élégance outrée, et cette dernière apporte de grands et réels maux non-seulement aux amoureux, mais à tout homme dont elle s'empare, car personne, assurément, ne pousse l'élégance plus loin que ne veut sa fortune, sans avoir fort à s'en repentir. Mais à l'amour se joignent encore bien d'autres choses dont je n'ai pas parlé, insomnie, chagrin, égarement, terreur, exil, sottise, bêtise même, témérité, étourderie, excès

1. Le marchand. — 2. Plaute. — 3. Le marchand.

extravagants, impatience, désirs, malveillance; de plus encore cupidité, paresse, injustice, pauvreté, affronts, dépenses, bavardage, taciturnité, parce que l'amoureux dit souvent à contre-temps des choses inutiles et insignifiantes; et j'ai ajouté la taciturnité, parce que nul ne sait parler assez à propos pour dire ce qui pourrait lui servir. Quant à mon bavardage, ne vous en plaignez pas; Vénus m'en a fait cadeau en même temps que de l'amour. Mais revenons à ce que je voulais dire.

Je ne fus pas plus tôt sorti de l'enfance, je n'eus pas plus tôt renoncé aux goûts des premiers ans, que je me pris ici d'une belle passion pour une courtisane; et vite l'argent de mon père fila tout doucement chez elle. Un bourreau de marchand, son maître, me harcelait sans relâche et tirait de moi tout ce qu'il pouvait. Mon père, de m'adresser jour et nuit des reproches, de me remontrer la perfidie, la déloyauté du marchand, son bien qui se gaspillait pour aller grossir celui de l'autre. Tout cela avec de grands cris; puis il marmottait entre ses dents, secouait la tête en me reniant pour son fils, et s'en allait déblatérer par toute la ville, recommandant qu'on se gardât bien de me prêter; que l'amour avait entraîné trop de gens à leur ruine; que j'étais un prodigue, un vaurien, un débauché, que je le dépouillais, que je soutirais de chez lui tout ce que je pouvais; que c'était une conduite indigne de dissiper et dilapider dans de folles amours le bien qu'il avait amassé à force de sueurs; j'étais un garnement qu'il nourrissait depuis trop longtemps et qu'il voudrait voir mourir, si je ne rougissais enfin de mes écarts. Pour lui, dès qu'il était devenu un jeune homme, il ne s'était pas abandonné paresseusement comme moi à l'amour et à l'oisiveté; d'ailleurs il ne l'aurait pu, tant son père le tenait de près; on l'avait occupé sans cesse aux travaux grossiers des champs; tous les cinq ans seulement il pouvait venir à la ville, et dès qu'il avait vu le péplum¹, aussitôt son père le renvoyait à la campagne. Là il travaillait beaucoup plus que les domestiques, car son père lui avait dit: « C'est pour toi que tu laboures, pour toi que tu herses, que tu sèmes, pour toi encore que tu moissonnes; un jour ces fatigues te seront fécondes en joies. » Après la mort de son père, il avait vendu sa terre, acheté un vaisseau de trois cents tonneaux, et transporté de tous côtés des marchandises, jusqu'à ce qu'il eût

1. Voile de Minerve; on l'exposait aux grandes Panathénées, qui se célébraient tous les cinq ans.

amassé le bien qu'il avait. Je ferais de même, si j'étais ce que je devais être.

Moi, dès que je vois que mon père m'a pris en grippe, et que je me fais détester de celui à qui j'aurais dû plaire, l'esprit égaré, le cœur plein d'amour, je prends de mon mieux mon grand parti, je lui déclare que j'irai faire le commerce, s'il y consent, et que je dis adieu à l'amour, pour lui faire plaisir. Il me remercie, il loue ma résolution, mais il ne manque pas de me faire tenir parole. Il construit un grand bâtiment, achète des marchandises, les embarque quand le vaisseau est prêt; il me compte un talent de sa propre main; il envoie avec moi, pour me servir de gardien, un esclave qui, dès ma plus tendre enfance, avait été mon gouverneur. Tout cela terminé, nous mettons à la voile, nous venons à Rhodes, où je vends comme je veux tout ce que j'avais apporté de marchandises; je réalise un gros gain, bien au delà de l'estimation que mon père avait faite de la cargaison : et ainsi ma bourse se trouve bien garnie. Un jour que je me promenais sur le port, un hôte de mon père me reconnaît, m'invite à souper. J'y vais, je me mets à table, on me fait bonne mine, on me traite magnifiquement. La nuit venue, nous allons nous coucher, et voici qu'une femme, oh ! la plus belle des femmes, me vient trouver : elle passe la nuit avec moi par ordre de mon hôte. Jugez vous-même à quel point elle me plait ! le lendemain je vais trouver mon hôte, je le prie de me la vendre. Je proteste de ma reconnaissance, de mon dévouement après un tel bienfait. Enfin, sans tant de paroles, je l'achète, et je l'ai amenée hier. Je ne veux pas que mon père le sache. Je l'ai laissée au port, sur le vaisseau, avec un petit esclave. Mais pourquoi accourt-il de ce côté, quand je lui ai défendu de descendre à terre ? Je crains quelque mésaventure.

SCÈNE II. — ACANTHION, CHARINUS

ACANTHION, *sans voir Charinus.* Courage, Acanthion, et fais feu des quatre pieds pour sauver ton jeune maître. Ça, chasse la fatigue, ne te laisse pas aller à la paresse; repousse à tour de bras, écarte, bouscule ceux qui se trouvent sur ton passage. On a ici une bien vilaine mode : vous courez, vous êtes pressé, personne ne daigne se déranger pour vous. Aussi, quand on veut faire une chose, il en faut faire trois : courir, faire le coup de poing et se disputer en route.

CHARINUS, *à part*. Qu'a-t-il donc pour tant vouloir courir à son aise? J'ai bien peur de quelque accident, de quelque nouvelle fâcheuse.

ACANTHION. Mais je perds mon temps, et plus je lanterne, plus le péril croit.

CHARINUS. Cela n'annonce rien de bon.

ACANTHION. Le coureur n'a plus de jambes. C'est fait de moi, ma rate se révolte et me remonte dans l'estomac. Je suis tout poussif; par Hercule, c'est à peine si je respire. Ah! je ne puis souffler comme je veux; je ferais un triste joueur de flûte!

CHARINUS, *à part*. Prends le bord de ton manteau pour éponger ta sueur.

ACANTHION. En vérité, tous les bains du monde ne sauraient me délasser. Mais mon maître Charinus est-il à la maison, ou dehors?

CHARINUS. Je ne devine pas de quoi il est question : il faut que je lui demande ce que c'est.

ACANTHION. Et je reste planté là! je ne mets pas cette porte en pièces! Holà, qu'on ouvre! où est Charinus, mon maître? chez lui, ou dehors? Quelqu'un daignera-t-il venir à la porte?

CHARINUS. Acanthion, voici celui que tu cherches.

ACANTHION, *sans voir Charinus*. On n'a jamais vu un service si mal fait.

CHARINUS. Quel fâcheux accident t'agite ainsi?

ACANTHION. Un terrible pour vous et pour moi, mon maître.

CHARINUS. Qu'est-ce donc?

ACANTHION. Nous sommes perdus.

CHARINUS. Réserve ce beau début pour nos ennemis.

ACANTHION. C'est précisément à vous qu'il s'applique.

CHARINUS. Parle, de quoi s'agit-il?

ACANTHION. Un moment; il faut que je me repose. Je me suis rompu un vaisseau pour vous, je ne fais que cracher le sang.

CHARINUS. Prends de la résine d'Égypte avec du miel, et cela se passera.

ACANTHION. Et vous, par Pollux, buvez de la poix bouillante, le chagrin s'en ira.

CHARINUS. Je n'ai vu de ma vie une tête chaude comme la tienne.

ACANTHION. Ni moi une langue plus incommode que la vôtre.

CHARINUS. Je te conseille ce qui peut te faire du bien.

ACANTHION. Une belle santé que celle qu'on achète par des tortures!

CHARINUS. Dis-moi, y a-t-il au monde un bien dont on puisse jouir sans que le mal s'y mêle, ou que l'on puisse se procurer sans peine ?

ACANTHION. Je ne connais rien à cela. Je n'ai pas appris la philosophie, je n'y entends rien, et je ne désire pas qu'on me donne un bien, s'il faut qu'un mal s'y ajoute.

CHARINUS. Allons, Acanthion, ta main.

ACANTHION. Hum ! tenez, la voilà.

CHARINUS. Veux-tu être gentil garçon, ou non ?

ACANTHION. Vous en avez de bonnes preuves, quand je me suis crevé à courir pour vous, pour vous informer au plus vite de ce que je savais.

CHARINUS. D'ici peu de mois, je ferai de cette tête une tête libre.

ACANTHION. Vous me la donnez belle.

CHARINUS. Voudrais-je jamais te dire un mensonge ? Je n'ai pas encore ouvert la bouche, que tu sais déjà si je veux mentir.

ACANTHION. Ah ! par Hercule, vos paroles redoublent ma fatigue ; vous m'assassinez.

CHARINUS. Est-ce ainsi que tu me sers ?

ACANTHION. Que faut-il donc faire ?

CHARINUS. Ce qu'il faut faire ? ce que je veux.

ACANTHION. Et que voulez-vous ?

CHARINUS. Je te le dirai.

ACANTHION. Parlez.

CHARINUS. Plus bas.

ACANTHION. Vous craignez de troubler le somme des spectateurs ?

CHARINUS. Malheur à toi !

ACANTHION. Voilà justement ce que je vous apporte du port.

CHARINUS. Qu'est-ce que tu apportes ? Parle.

ACANTHION. Un coup terrible, la crainte, le tourment, le souci, les querelles et le besoin.

CHARINUS. Hélas ! c'est un trésor de maux que tu m'apportes là. Je suis mort.

ACANTHION. Non, mais vous êtes....

CHARINUS. Je devine, je suis malheureux.

ACANTHION. C'est vous qui l'avez dit, et non pas moi.

CHARINUS. Quel malheur y a-t-il donc ?

ACANTHION. Ne le demandez pas : le plus grand des malheurs.

CHARINUS. De grâce, tire-moi d'angoisse, c'est trop longtemps être en suspens.

ACANTHION. Tout beau, vous avez encore bien des questions à me faire avant que je me laisse battre.

CHARINUS. Par Hercule, gare les coups, si tu ne parles ou si tu ne t'en vas.

ACANTHION. Voyez le bon câlin ; il n'y a personne d'aussi caressant que lui quand il s'y met.

CHARINUS. Eh ! je te prie, je te conjure, de me dire sur-le-champ de quoi il s'agit, puisque je vois qu'il me faut supplier un méchant esclave qui est à moi.

ACANTHION. Je ne le mérite peut-être pas ?

CHARINUS. Si fait vraiment.

ACANTHION. Je le crois.

CHARINUS. Je te prie, le vaisseau a-t-il péri ?

ACANTHION. Le vaisseau est en parfait état, ne craignez rien.

CHARINUS. Et les agrès ?

ACANTHION. Tout cela est à merveille.

CHARINUS. Alors dis-moi ce qui te faisait tout à l'heure courir après moi par toute la ville ?

ACANTHION. Vous ne faites que me couper la parole. Taisez-vous.

CHARINUS. Je me tais.

ACANTHION. Si je venais vous annoncer quelque chose de bon, vous me tourmenteriez joliment, à ce que je vois, puisque vous me pressez tant de parler pour entendre une mauvaise nouvelle.

CHARINUS. Par Hercule, je t'en conjure, fais-moi enfin connaître ce malheur.

ACANTHION. Je parlerai, puisque vous m'en priez. Votre père....

CHARINUS. Eh bien, mon père !

ACANTHION. Votre maîtresse....

CHARINUS. Ma maîtresse ?

ACANTHION. Il l'a vue.

CHARINUS. Il l'a vue ? ah ! malheur à moi ! Mais répondez.

ACANTHION. Interrogez.

CHARINUS. Comment a-t-il pu la voir ?

ACANTHION. Avec ses yeux.

CHARINUS. Mais de quelle façon ?

ACANTHION. En les ouvrant.

CHARINUS. Va te faire pendre ! tu plaisantes quand ma vie est en jeu.

ACANTHION. Comment donc, je plaisante en répondant à vos questions ?

CHARINUS. Il l'a réellement vue?

ACANTHION. Aussi réellement que je vous vois et que vous me voyez.

CHARINUS. Où cela?

ACANTHION. Dans le vaisseau, où il est allé la trouver et s'entretenir avec elle.

CHARINUS. O mon père, vous m'avez perdu! Mais toi, toi, coquin, comment n'as-tu pas pris des précautions pour qu'il ne la vit pas? Ne pouvais-tu la cacher, pendard, la soustraire aux yeux d'un père?

ACANTHION. Nous étions tout entiers à notre besogne, occupés à plier et ranger les agrès. Pendant ce temps, votre père arrive sur une toute petite barque, et personne ne l'a vu que quand il était déjà sur le vaisseau.

CHARINUS. C'est en vain que j'ai échappé aux horribles tempêtes de la mer. En vérité, je me croyais au port et en sûreté; mais je vois que les flots en colère me remportent sur les écueils. Que s'est-il passé ensuite? achève.

ACANTHION. Dès qu'il aperçoit la jeune fille, il lui demande à qui elle est.

CHARINUS. Qu'a-t-elle répondu?

ACANTHION. Vite je me jette à la traverse, je prends la parole, je dis que c'est une servante que vous avez achetée à votre mère.

CHARINUS. A-t-il eu l'air de le croire?

ACANTHION. Vous le demandez? Mais le vieux drôle se mit à patiner.

CHARINUS. La patiner, elle!

ACANTHION. Vous voulez peut-être qu'il se soit adressé à moi!

CHARINUS. Oh! par Pollux, mon pauvre cœur se fond goutte à goutte, comme du sel qu'on mettrait dans de l'eau! Je suis perdu.

ACANTHION. Voilà là parole la plus vraie que vous puissiez dire.

CHARINUS *réfléchit un moment*. Quelle sottise!... Que faire? Mon père ne me croira pas si je dis que je l'ai achetée pour ma mère; et puis, je trouve mal de mentir à un père. Il ne croira pas, et il n'est pas croyable non plus, que j'aie acheté une si jolie femme pour être la servante de ma mère.

ACANTHION. Taisez-vous, grand fou! par Hercule, il vous croira, il me croyait déjà.

CHARINUS. Je crains qu'il ne vienne à soupçonner la vérité. Réponds à ma question, je te prie.

ACANTHION. Qu'est-ce ?

CHARINUS. A-t-il eu l'air de se douter que ce fût ma maîtresse ?

ACANTHION. Nullement. Et même il gobait tout ce que je lui disais.

CHARINUS. Oui, à ce qu'il t'a semblé.

ACANTHION. Non, c'est qu'il me croyait.

CHARINUS. Ah ! malheureux, je me meurs ! Mais pourquoi rester ici à me lamenter, au lieu d'aller au vaisseau ? Suis-moi.

ACANTHION. Si vous prenez de ce côté, vous allez justement rencontrer votre père. Quand il vous verra tout ému, tout tremblant, il vous arrêtera, il vous demandera où vous l'avez achetée, combien ; il profitera de votre embarras.

CHARINUS. Eh bien, je prendrai par ici. Crois-tu qu'il soit déjà parti du port ?

ACANTHION. Oui, et c'est pour cela que j'ai couru ; je ne voulais pas qu'il vous surprit et vous confessât.

CHARINUS. Très-bien.

ACTE II.

SCÈNE I. — DÉMIPHON.

Les dieux se jouent étrangement des hommes, et leur envoient dans le sommeil des songes bien étranges. Moi par exemple, cette dernière nuit, je me suis donné assez de mouvement en dormant, j'ai eu assez de fatigue. J'ai rêvé que j'achetais une belle chèvre. Pour que celle que j'avais déjà chez moi ne lui fit pas de mal, et qu'elles n'eussent pas de querelles en demeurant ensemble, l'emplette faite, je rêvai que je la confiais à un singe. Mais bientôt ce même singe vient chez moi me faire une scène et me chanter pouille : à l'entendre, l'entrée de la chèvre chez lui avait été l'origine de grands troubles et de grands dégâts. La chèvre que j'avais confiée à sa garde avait mangé la dot de sa femme ; moi de m'étonner qu'une seule chèvre eût pu manger la dot de la femme d'un singe. Le singe proteste que c'est vrai, et enfin me déclare que si je ne la retire au plus vite de chez lui, il l'amènera chez moi à ma femme. Ma

foi, dans mon rêve, j'étais épris de cette chèvre, mais je ne savais en quelles mains la mettre, et cet embarras me tourmentait fort. Sur ces entrefaites, un bouc s'approche, me dit qu'il a emmené la chèvre de chez le singe et me rit au nez. Je pleure, je me plains de cet enlèvement. Quel peut être le sens de ce songe, c'est ce que je ne puis découvrir; et cependant je me doute bien que j'ai déjà trouvé ce que c'est, ce que cela signifie. Ce matin, dès le point du jour, je me rends au port; après avoir fini mes affaires, j'aperçois le vaisseau qui a ramené hier mon fils de Rhodes, et il me prend envie, je ne sais comment, de le visiter; je monte dans un bateau, j'accoste le navire, et là j'aperçois une femme de toute beauté, une servante que mon fils amène à sa mère. A cette vue, je deviens amoureux, non pas comme un homme sage, mais comme un extravagant. Par Hercule, j'ai été amoureux autrefois, quand j'étais jeune, mais jamais à la folie comme aujourd'hui. Voilà qui est bien sûr : ma chèvre est trouvée. Toutefois, ce singe et ce bouc me donnent du tintouin. Tout ce que je sais, c'est que je suis hors de moi. (*Aux spectateurs.*) Au reste, vous voyez ce que je vaux. Motus ! voici mon voisin qui sort de chez lui.

SCÈNE II. — LYSIMAQUE, DÉMIPHON, ESCLAVES.

LYSIMAQUE. Je veux absolument qu'on châtre ce bouc, qui nous donne tant d'ennui à la campagne.

DÉMIPHON, *à part*. Voilà un présage, un augure qui ne me plaît guère. Pourvu que ma femme ne me fasse pas châtrer comme le bouc, et que celui-ci ne joue pas le rôle du singe.

LYSIMAQUE, *à un esclave*. Va-t'en tout droit à la ferme, et remets ces râteaux en main propre au fermier Pistus. Aie soin de dire à ma femme que j'ai une affaire en ville, qu'elle ne m'attende pas; dis-lui que j'ai trois procès à juger aujourd'hui. Va et n'oublie pas la commission.

L'ESCLAVE. Est-ce tout ?

LYSIMAQUE. Oui.

DÉMIPHON. Bonjour, Lysimaque.

LYSIMAQUE. Eh ! bonjour, Démiphon. Comment cela va-t-il ? qu'y-a-t-il ?

DÉMIPHON. Je suis bien malheureux.

LYSIMAQUE. Que les dieux vous viennent en aide !

DÉMIPHON. C'est bien ce qu'ils font.

LYSIMAQUE. De quoi s'agit-il ?

DÉMIPHON. Je vous le conterai si je vois que vous ayez le loisir de m'entendre.

LYSIMAQUE. Quoique j'aie affaire, Démiphon, si vous voulez me parler, je ne suis jamais tellement occupé que je ne puisse écouter un ami.

DÉMIPHON. Vous vous vantez d'une bienveillance que je connais. Quel âge me donnez-vous ?

LYSIMAQUE. Le bon âge pour l'Achéron ; vous êtes vieux, cassé, décrépit.

DÉMIPHON. Vous voyez mal. Je suis un enfant, Lysimaque, un enfant de sept ans.

LYSIMAQUE. Êtes-vous fou de vous donner pour un enfant ?

DÉMIPHON. Je dis la vérité.

LYSIMAQUE. Ah ! je comprends ce que vous vouliez dire : dès qu'on est vieux, on n'a plus ni sens ni raison, on retombe, dit-on, dans l'enfance.

DÉMIPHON. Point ; je me porte deux fois mieux que je ne me portais.

LYSIMAQUE. Tant mieux, ma foi, j'en suis bien aise.

DÉMIPHON. Si vous saviez ! j'ai aussi de bien meilleurs yeux qu'autrefois.

LYSIMAQUE. A merveille.

DÉMIPHON. Pour mon malheur.

LYSIMAQUE. Tant pis alors.

DÉMIPHON. Mais puis-je vous parler franchement ?

LYSIMAQUE. Parlez hardiment.

DÉMIPHON. Faites attention.

LYSIMAQUE. Je suis tout oreilles.

DÉMIPHON. Aujourd'hui, Lysimaque, j'ai commencé à aller à l'école. Je sais déjà trois lettres.

LYSIMAQUE. Comment, trois lettres ?

DÉMIPHON. *A-m-o*¹.

LYSIMAQUE. Eh quoi ! vieux gaillard, vous aimez avec des cheveux blancs ?

DÉMIPHON. Blancs, roux ou noirs, j'aime.

LYSIMAQUE. Démiphon, vous vous moquez de moi, je pense.

DÉMIPHON. Je vous donne ma tête à couper si je mens. Tenez, pour vous faire bien voir que je suis amoureux, prenez un couteau, et coupez-moi un doigt. une oreille. le nez. le lèvres. Si je

1. J'aime.

bouge, si je sens la coupure, Lysimaque, je consens à recevoir vos accolades jusqu'à rester sur place.

LYSIMAQUE. Si l'on a jamais vu un amoureux en peinture, le voilà bien. A mon sens, un vieux bonhomme décrépît ne vaut pas mieux qu'une figure accrochée à la muraille.

DÉMIPHON. Il semble que vous vouliez me faire de la morale.

LYSIMAQUE. Moi ?

DÉMIPHON. Il n'y a pas de quoi m'en vouloir : assez de gens comme il faut ont fait comme moi. Il est naturel d'aimer, naturel aussi de pardonner. De grâce, ne me grondez pas ; ma volonté n'y est pour rien.

LYSIMAQUE. Eh mais, je ne vous gronde pas non plus.

DÉMIPHON. N'ayez pas pour cela moins bonne opinion de moi.

LYSIMAQUE. Par exemple ! les dieux m'en préservent.

DÉMIPHON. Réfléchissez encore.

LYSIMAQUE. J'ai réfléchi.

DÉMIPHON. Vraiment ?

LYSIMAQUE. Vous m'ennuyez. L'amour lui tourne la tête. Que voulez-vous encore ?

DÉMIPHON. Bonjour.

LYSIMAQUE. Je cours au port, où j'ai une affaire.

DÉMIPHON. Bon voyage.

LYSIMAQUE. Bonne santé. (*Il sort.*)

DÉMIPHON. Bonne chance. Mais j'ai aussi affaire au port, et je m'y rends de ce pas.... Ah ! mon fils arrive à propos ; je veux l'attendre ; j'ai besoin de le voir ; je ferai mon possible pour le décider à me vendre la fillette, au lieu d'en faire cadeau à sa mère, car, à ce qu'on m'a dit, il l'a amenée pour la lui donner. Mais prenons bien garde qu'il ne s'aperçoive que j'en tiens.

SCÈNE III. — CHARINUS, DÉMIPHON.

CHARINUS, *sans voir son père*. Il n'y a pas, je pense, d'homme plus malheureux que moi, ni que le guignon poursuive plus obstinément. Est-ce donc assez que j'entreprenne une chose pour que le succès ne réponde pas à mes désirs ? Il me survient toujours quelque mésaventure qui déconcerte mes meilleurs plans. Malheureux, j'achète une maîtresse pour me donner du bon temps ; je croyais pouvoir la posséder à l'insu de mon père. Il l'apprend, il la voit, et je suis perdu. Je n'ai pas encore décidé ce que je répondrai à ses questions ; j'ai dans le cœur mille pensées différentes qui se combattent. Je ne sais à quoi m'arrêter,

tant il y a de trouble et d'incertitude en mon esprit. Tantôt le conseil de mon esclave me plait, et tantôt c'est le contraire. Il me semble impossible de faire croire à mon père que c'est une servante achetée pour ma mère. Si je dis la vérité, si j'avoue que je l'ai achetée pour moi, quelle opinion aura-t-il de son fils? Il me l'arrachera, il la fera vendre de l'autre côté de la mer. Je sais, pour l'avoir éprouvé, combien il est sévère. Est-ce donc là aimer? plutôt labourer la terre que d'aimer de la sorte. Il m'a déjà éloigné une fois bien malgré moi de la maison, il m'a envoyé faire le commerce, et j'y ai trouvé mon malheur. Quand la peine l'emporte sur le plaisir, quel charme reste-t-il? En vain je l'ai cachée, resserrée, renfermée; mon père est une fine mouche, on ne peut rien lui dérober. Il n'y a rien de si sacré, rien de si profane, où il ne vienne tout de suite fourrer le nez; je ne compte plus sur rien, je n'ai plus une lueur d'espérance dans le cœur.

DÉMIPHON, *à part*. Qu'a donc mon fils à s'entretenir ainsi tout seul? Il paraît inquiet, je ne sais pourquoi.

CHARINUS. Dieux! c'est mon père que j'aperçois; avançons, parlons-lui. Comment vous portez-vous, mon père?

DÉMIPHON. D'où viens-tu? où vas-tu si vite, mon enfant?

CHARINUS. Vous êtes bien bon, mon père.

DÉMIPHON. Je veux l'être aussi. Mais pourquoi changes-tu de couleur? est-ce que tu souffres?

CHARINUS. J'éprouve je ne sais quel malaise, mon père. Et puis cette nuit je n'ai pas bien dormi.

DÉMIPHON. Après une traversée, la vue de la terre étonne un peu les yeux; ce doit être cela.

CHARINUS. Certainement; mais cela va se passer.

DÉMIPHON. Par Pollux, tu pâlis; si tu es sage, rentre à la maison et couche-toi.

CHARINUS. Je n'ai pas le temps, je veux faire mes commissions.

DÉMIPHON. Fais-les demain, après-demain.

CHARINUS. Je vous l'ai souvent entendu dire, mon père, un homme raisonnable commence par s'inquiéter de ce dont il s'est chargé.

DÉMIPHON. Soit donc, je ne veux pas te contrarier.

CHARINUS, *à part*. Je suis sauvé, si je peux toujours compter sur cette bonne parole.

DÉMIPHON. Pourquoi se consulte-t-il comme cela tout seul? Je ne crains pas encore qu'il ait pu apprendre ma passion.

Je n'ai pas eu le temps de faire quelque sottise comme cela arrive aux amoureux.

CHARINUS, *à part*. Par Hercule, tout va bien; je suis sûr qu'il ne sait encore rien de ma maîtresse; s'il était instruit, il parlerait d'un autre ton.

DÉMIPHON, *à part*. Causons-lui de cette fille.

CHARINUS, *à part*. Décampons. (*Haut.*) Je vais en ami fidèle remplir les commissions de mes amis.

DÉMIPHON. Attends un peu. Je veux d'abord te faire quelques petites questions.

CHARINUS. Parlez.

DÉMIPHON. As-tu toujours été bien portant?

CHARINUS. Toujours, tant que je suis resté là-bas. Mais depuis que j'ai abordé au port, j'éprouve je ne sais quel malaise.

DÉMIPHON. Une suite du mal de mer, sans doute: cela va se passer. Mais, dis-moi, n'as-tu pas amené de Rhodes une servante pour ta mère?

CHARINUS. En effet.

DÉMIPHON. Et comment la trouves-tu?

CHARINUS. Elle n'est, ma foi, pas mal.

DÉMIPHON. Mais son caractère?

CHARINUS. Je n'en ai jamais vu de meilleur, à mon gré.

DÉMIPHON. C'est, par Pollux, ce qu'il m'a semblé quand je l'ai vue.

CHARINUS. Vous l'avez donc vue, mon père?

DÉMIPHON. Oui; mais ce n'est pas là notre affaire, elle ne me convient pas.

CHARINUS. Comment cela?

DÉMIPHON. Elle n'a pas une tournaure qui aille à notre maison. Il ne nous faut qu'une servante qui sache tisser, moudre, fendre le bois, filer la laine, balayer les chambres, recevoir les coups, et qui fasse cuire tous les jours le dîner de la famille. Jamais celle-ci ne pourra rien faire de tout cela.

CHARINUS. C'est justement pour cela que je l'ai achetée, afin d'en faire présent à ma mère.

DÉMIPHON. Ne la lui donne pas, ne dis pas que tu l'as amenée.

CHARINUS, *à part*. Les dieux me sont en aide.

DÉMIPHON, *à part*. Je l'ébranle peu à peu. (*Haut.*) Ah! j'aurais dû te dire que ce ne serait pas non plus une suivante convenable pour ta mère; je ne le permettrais pas.

CHARINUS. Pourquoi donc?

DÉMIPHON. Ce serait un scandale si une fille de cette figure

accompagnait dans les rues une mère de famille : on verrait tout le monde la regarder, la manger des yeux, lui faire des signes, lui lancer des œillades, siffler, la pincer, appeler, nous ennuyer, venir faire vacarme devant chez nous. Ma porte serait charbonnée d'inscriptions galantes. Le monde est si méchant, qu'on nous accuserait ma femme et moi d'être des entremetteurs : j'ai bien besoin de cela !

CHARINUS. Par Hercule, vous avez raison, je me rends à votre avis. Mais qu'en faire à présent ?

DÉMIPHON. Bon. J'achèterai à ta mère une bonne grosse fille bien laide, comme il en faut à une mère de famille, une Syrienne ou une Égyptienne. Elle mourra, filera, recevra le fouet, et nous n'aurons jamais d'esclandre à notre porte pour ses beaux yeux.

CHARINUS. Si je la rendais à celui qui me l'a vendue ?

DÉMIPHON. Point.

CHARINUS. Il a dit qu'il la reprendrait, si elle ne convenait pas.

DÉMIPHON. Ce n'est pas nécessaire ; je ne veux pas que vous ayez querelle ensemble. J'aime cent fois mieux, s'il le faut, faire une perte que de laisser mettre en doute ta loyauté et d'attirer sur notre maison, en rendant cette femme, un reproche ou un affront. Je crois que je pourrai t'en défaire à un bon prix.

CHARINUS. Pourvu, mon père, que vous ne la vendiez pas moins que je ne l'ai achetée.

DÉMIPHON. C'est bon : certain vieillard m'a donné commission d'en acheter une dans ce genre-là.

CHARINUS. Et moi, mon père, certain jeune homme m'a chargé de lui en procurer une exactement semblable.

DÉMIPHON. Je pense que je puis en avoir vingt mines.

CHARINUS. Et moi, si je voulais, on m'en offre déjà vingt-sept.

DÉMIPHON. Et moi....

CHARINUS. Mais moi, dis-je....

DÉMIPHON. Tu ne sais pas ce que je veux dire : tais-toi. Je puis ajouter trois mines, pour faire trente.

CHARINUS. Pourquoi vous retourner ?

DÉMIPHON. Je regarde mon acheteur.

CHARINUS. Où est-il ?

DÉMIPHON. Je le vois, il m'engage à mettre encore cinq mines.

CHARINUS. Par Hercule, qui que ce soit, puissent les dieux le confondre !

DÉMIPHON. Il me fait signe encore d'ajouter six mines.

CHARINUS. Et mon chaland sept. Par Pollux, votre homme ne

l'emportera pas; le mien, mon père, offre de beaux deniers comptants.

DÉMIPHON. Il a beau offrir; c'est moi qui l'aurai.

CHARINUS. Mais c'est lui qui a mis enchère le premier.

DÉMIPHON. Peu m'importe.

CHARINUS. Il donne cinquante mines.

DÉMIPHON. Il ne l'aura pas pour cent. Veux-tu enfin cesser d'enchérir pour me faire pièce? Tu feras, ma foi, un beau coup de filet : le vieillard pour qui on l'achète n'est pas regardant. La tête lui tourne pour elle; tu auras ce que tu demanderas.

CHARINUS. Mais le jeune homme pour qui je l'achète se meurt d'amour pour elle.

DÉMIPHON. Et mon vieillard, c'est bien autre chose encore, si tu savais.

CHARINUS. Jamais, je le jure, on ne vit et on ne verra un vieillard plus fou d'amour que le jeune homme à qui je m'intéresse, mon père.

DÉMIPHON. Tiens-toi en repos, te dis-je; je ferai l'affaire pour le mieux.

CHARINUS. Y pensez-vous?

DÉMIPHON. Qu'y a-t-il donc?

CHARINUS. Je l'ai achetée sans garantie.

DÉMIPHON. Il la prend comme cela : laisse.

CHARINUS. Vous ne pouvez légitimement la vendre.

DÉMIPHON. J'y pourvoirai.

CHARINUS. D'ailleurs je l'ai de moitié avec un autre, et je ne sais s'il est ou non disposé à s'en défaire.

DÉMIPHON. Il est disposé, je le sais.

CHARINUS. Et moi, par Pollux, je crois qu'il y a quelqu'un qui ne veut pas.

DÉMIPHON. Qu'est-ce que cela me fait?

CHARINUS. Il est juste pourtant qu'il soit maître de son bien.

DÉMIPHON. Dis-moi....

CHARINUS. Je l'ai de moitié avec un autre, et cet autre n'est pas ici maintenant.

DÉMIPHON. Tu réponds avant qu'on te fasse la question.

CHARINUS. Et vous, mon père, vous achetez avant qu'on vende. Je ne sais, vous dis-je, s'il veut ou non s'en défaire.

DÉMIPHON. Alors, si c'est pour le jeune homme qui t'a donné commission, ton homme consentira, et si c'est pour celui qui m'a dit d'acheter, il ne voudra pas? Chansons! Personne ne l'aura de préférence à celui pour qui je la veux. C'est bien certain.

CHARINUS. Croyez-vous que ce soit si certain ?

DÉMIPHON. Je vais de ce pas au vaisseau. La vente se fera là.

CHARINUS. Voulez-vous que je vous accompagne ?

DÉMIPHON. Non.

CHARINUS, *à part*. Voilà qui me déplaît.

DÉMIPHON. Tu feras mieux de t'acquitter de tes commissions.

CHARINUS. Vous m'en empêchez.

DÉMIPHON. Tu t'exouserai, tu diras que tu as fait tout ce que tu pouvais. Quant à venir au port, je te le défends.

CHARINUS. On obéira.

DÉMIPHON, *à part*. Allons, et faisons en sorte qu'il ne sache rien. Je n'achèterai pas pour moi, je donnerai commission à mon ami Lysimaque ; il a dit tantôt qu'il se rendait au port. Je perds mon temps à rester ici. (*Il s'en va.*)

CHARINUS. Ah ! c'est fait de moi, je suis égorgé.

SCÈNE IV. — CHARINUS, EUTYQUE.

CHARINUS. On dit que les Bacchantes ont mis Penthée en pièces : ce n'était que bagatelle, je pense, en comparaison des tourments dont je suis déchiré. Et je vis ! et je ne meurs pas ! quel charme a donc pour moi l'existence ? C'est résolu, je me rends chez un médecin, et là je m'empoisonne, puisqu'on m'enlève le seul bien qui me faisait désirer de vivre.

EUTYQUE. Un instant, de grâce, un instant, Charinus.

CHARINUS. Qui me rappelle ?

EUTYQUE. Eutyque, votre camarade, votre ami, votre plus proche voisin.

CHARINUS. Vous ne savez pas combien j'ai de chagrins à supporter.

EUTYQUE. Je le sais. J'ai tout entendu depuis la porte ; je suis au courant de l'affaire.

CHARINUS. Qu'est-ce que vous savez ?

EUTYQUE. Votre père veut vendre....

CHARINUS. Vous y êtes.

EUTYQUE. Votre maîtresse....

CHARINUS. Vous en savez trop.

EUTYQUE. Malgré vous.

CHARINUS. Vous êtes instruit de tout ; mais comment savez-vous que c'est ma maîtresse ?

EUTYQUE. Vous me l'avez dit vous-même hier.

CHARINUS. Et j'ai oublié que je vous l'avais dit !

EUTYQUE. Rien d'étonnant à cela.

CHARINUS. Eh bien, je vous consulte, répondez, quel genre de mort dois-je choisir ?

EUTYQUE. Taisez-vous, ne dites pas cela.

CHARINUS. Et que voulez-vous que je dise ?

EUTYQUE. Vous plait-il que je fasse la barbe à votre père ?

CHARINUS. Assurément.

EUTYQUE. Voulez-vous que j'aille au port ?

CHARINUS. Ah ! volez-y au plus vite.

EUTYQUE. Que je lui enlève votre maîtresse ?

CHARINUS. Eh, payez-la au poids de l'or.

EUTYQUE. Mais où est-il cet or ?

CHARINUS. Je prierai Achille de me donner celui qu'il a reçu pour la rançon d'Hector.

EUTYQUE. Êtes-vous dans votre bon sens ?

CHARINUS. Par Pollux, si j'y étais, ce n'est pas vous que je prendrais pour médecin.

EUTYQUE. Voulez-vous qu'on l'achète au prix qu'il mettra lui-même ?

CHARINUS. Enchérissez, même de deux mille drachmes.

EUTYQUE. Assez.

CHARINUS. Mais dites-moi, où trouverez-vous l'argent, quand mon père le demandera ?

EUTYQUE. On le trouvera, on le cherchera, on imaginera un moyen.

CHARINUS. Vous me faites mourir. « On imaginera un moyen » ne me rassure guère.

EUTYQUE. Vous taisez-vous ?

CHARINUS. Vous commandez à un muet.

EUTYQUE. Voilà qui est entendu. Occupez-vous maintenant d'autre chose.

CHARINUS. Je ne saurais.

EUTYQUE. Bonne santé.

CHARINUS. Cela ne se peut avant que vous soyez de retour.

EUTYQUE. Soyez plus raisonnable.

CHARINUS. Adieu ; triomphez et sauvez-moi.

EUTYQUE. C'est ce que je ferai. Attendez-moi à la maison.

CHARINUS. Revenez bien vite avec le hutin.

ACTE III.

SCÈNE I. — LYSIMAQUE, PASICOMPSA.

LYSIMAQUE. J'ai rendu à mon ami un service d'ami : sur la demande de mon voisin, j'ai fait emplette de cette marchandise.... Tu m'appartiens ; suis-moi donc, ne pleure pas ; quelle sottise de gâter de si beaux yeux ! Eh ! tu as plutôt sujet de rire que de te lamenter.

PASICOMPSA. Je vous prie, bon vieillard, dites-moi.

LYSIMAQUE. Interroge.

PASICOMPSA. Pourquoi m'avez-vous achetée ?

LYSIMAQUE. Pourquoi je t'ai achetée ? Pour que tu fasses ce qu'on te commandera. De mon côté, je ferai aussi ce que tu ordonneras.

PASICOMPSA. Assurément je ferai, selon mon pouvoir et mes talents, tout ce que je croirai que vous voulez.

LYSIMAQUE. Je ne te commanderai rien de bien pénible.

PASICOMPSA. C'est qu'aussi, par Pollux, bon vieillard, je n'ai pas appris à porter des fardeaux, à mener les bêtes aux champs, à élever les petits enfants.

LYSIMAQUE. Si tu veux être bonne fille, tu t'en trouveras bien.

PASICOMPSA. Alors je suis perdue, malheureuse !

LYSIMAQUE. Comment cela ?

PASICOMPSA. Parce que je viens d'un pays où l'on ne fait de bien qu'aux méchantes. Mais je n'aime pas à dire ce que je crois que tout le monde sait.

LYSIMAQUE. Voilà des paroles qui valent plus que l'argent qu'elle a coûté. C'est comme si tu disais qu'il n'y a pas de bonnes femmes.

PASICOMPSA. Je ne dis pas cela.

LYSIMAQUE. Je veux te faire une seule question.

PASICOMPSA. Faites, je répondrai.

LYSIMAQUE. Dis-moi, quel est ton nom ?

PASICOMPSA. Pasicompsa¹.

LYSIMAQUE. Il t'a été donné pour ta beauté. Mais dis-moi, Pasicompsa, pourrais-tu, au besoin, tirer au fuseau un fil mince ?

PASICOMPSA. Oui.

1. De deux mots grecs qui signifient tous les agréments.

LYSIMAQUE. Si tu sais le tirer mince, tu saurais bien aussi le tirer gros.

PASICOMPSA. Pour les ouvrages de laine, je ne crains personne de mon âge.

LYSIMAQUE. Par ma foi, je te crois bonne et honnête, la belle, et d'âge raisonnable, puisque tu sais faire ton métier.

PASICOMPSA. Par Pollux, on me l'a montré et je l'ai appris ; je ferai en sorte qu'on ne soit pas mécontent de mon service.

LYSIMAQUE. C'est cela ; je te donnerai une brebis de soixante ans qui sera toute à toi.

PASICOMPSA. Si vieille, bon vieillard ?

LYSIMAQUE. Elle est de race grecque. Si tu en as soin, elle est bonne bête, et tu la tondras tout à ton aise.

PASICOMPSA. Je serai honorée et reconnaissante de tout ce que vous me donnerez.

LYSIMAQUE. Maintenant, ma charmante, ne t'y trompe pas, tu n'es pas à moi, ne va pas te l'imaginer.

PASICOMPSA. A qui est-ce donc que j'appartiens ?

LYSIMAQUE. On t'a rachetée pour ton maître. C'est moi qui ai fait le marché ; il m'en avait prié.

PASICOMPSA. Ah ! je respire, s'il me conserve sa foi.

LYSIMAQUE. Aie bon courage, il te donnera la liberté ; il est fou de toi, et pourtant il t'a vue aujourd'hui pour la première fois.

PASICOMPSA. Comment donc ! voilà deux ans que notre liaison a commencé. Je puis vous le dire maintenant, puisque je vois que vous êtes son ami.

LYSIMAQUE. Que dis-tu ? il y a deux ans que vous vous connaissez ?

PASICOMPSA. Assurément. Et nous avons fait serment, lui à moi, moi à lui, lui à sa maîtresse, moi à mon amant, que je ne recevrais les caresses d'aucun autre homme, ni lui celles d'aucune autre femme.

LYSIMAQUE. Grands dieux ! il ne coucherait même pas avec sa femme ?

PASICOMPSA. De grâce, est-ce qu'il est marié ? Il ne l'est pas, il ne le sera jamais.

LYSIMAQUE. Je le voudrais ; mais, ma foi, notre homme a fait un faux serment.

PASICOMPSA. Je le préfère entre tous les jeunes gens.

LYSIMAQUE. Oui, en vérité, pauvre sotte, c'est un jeune gar-

gon. Au fait, il n'y a pas si longtemps que les dents lui sont tombées.

PASICOMPSA. Comment, les dents ?

LYSIMAQUE. Ce n'est rien ; suis-moi ici. Il m'a prié de te loger un jour, parce que ma femme est à la campagne.

SCÈNE II. — DÉMIPHON.

Enfin, j'ai tout ce qu'il me faut pour faire mes fredaines. J'ai acheté une maîtresse en cachette de ma femme et de mon fils. C'en est fait, je veux revenir au bon vieux temps et m'en donner à cœur joie. Je suis sur mes vieux jours, je charmerai par le plaisir, le vin et l'amour, ce peu qui me reste à vivre. A mon âge, il est trop juste qu'on prenne de l'agrément. Quand on est jeune, que le sang est riche, c'est alors qu'il faut travailler à faire sa fortune ; mais une fois sur le retour, on doit autant que possible se donner du repos ; on vit encore, c'est déjà cela de gagné ; et ce que je dis, je le ferai. Cependant je vais aller donner un coup d'œil chez moi. Il y a longtemps que ma femme m'attend l'estomac vide. Si je rentre, elle va m'assommer de reproches. Eh ! ma foi, que cela tourne à la fin comme cela voudra, je n'irai point ; avant de revenir à la maison je veux parler à mon voisin : il faut qu'il me loue un appartement pour loger la belle. Justement, le voilà qui sort.

SCÈNE III. — LYSIMAQUE, DÉMIPHON.

LYSIMAQUE. Je vais vous l'amener à l'instant, si je le trouve.

DÉMIPHON. C'est de moi qu'il parle.

LYSIMAQUE. Eh bien, Démiphon ?

DÉMIPHON. Est-elle chez vous ?

LYSIMAQUE. Que pensez-vous ?

DÉMIPHON. Si j'allais la voir ?

LYSIMAQUE. Qu'est-ce qui vous presse ? un moment.

DÉMIPHON. Que ferai-je ?

LYSIMAQUE. Réfléchissez à ce qu'il faut faire.

DÉMIPHON. Que je réfléchisse ? eh ! par Hercule, ce que j'ai à faire, je pense, c'est d'entrer.

LYSIMAQUE. D'entrer, vieux béliet ?

DÉMIPHON. Qu'ai-je donc à faire d'autre ?

LYSIMAQUE. Écoutez-moi d'abord et faites attention. Puis avant tout, il y a encore une chose que je vous conseille. Si vous en-

trez maintenant, vous voudrez l'embrasser, lui parler, la caresser.

DÉMIPHON. Ma pensée est en vous; vous savez ce que je compte faire.

LYSIMAQUE. Vous ferez fort mal.

DÉMIPHON. Quand on est amoureux ?

LYSIMAQUE. Raison de plus. Quoi ! vieux bouc, le ventre creux, l'haleine puante, vous iriez embrasser une femme ! Est-ce pour la faire vomir à votre approche ?

DÉMIPHON. A ces belles remontrances je vois assez que le cœur vous en dit. Mais enfin si vous croyez qu'il n'y ait que cela à faire, prenons un cuisinier et faisons-nous faire chez vous un dîner qui durera jusqu'au soir.

LYSIMAQUE. Hé ! c'est mon avis. Voilà parler en sage et en amoureux.

DÉMIPHON. Que tardons-nous ? allons acheter les provisions pour nous bien régaler.

LYSIMAQUE. Je vous suis. Et, ma foi, si vous faites bien, vous lui chercherez aussi un logement. Elle ne restera pas chez moi plus longtemps qu'aujourd'hui ; je craindrais que ma femme, en revenant demain de la campagne, ne la trouvât ici.

DÉMIPHON. Tout est déjà prêt ; venez.

SCÈNE IV. — CHARINUS, EUTYQUE.

CHARINUS. Suis-je assez malheureux ? je ne puis avoir un instant de repos. Si je suis à la maison, mon esprit est dehors ; si je suis dehors, mon esprit est à la maison : tant l'amour embrase ma poitrine et mon cœur ! Si les larmes ne la préservaient, ma tête serait déjà tout en feu. J'ai encore l'espoir, mais je n'ai plus la vie : reviendra-t-elle ou non ? je l'ignore. Si mon père prend l'avance, comme il l'a dit, c'est fait de mon existence ; si mon ami a tenu sa promesse, je renais. Mais enfin, quand même Eutyque aurait des jambes de goutteux, il devrait déjà être revenu du port. C'est bien mal à lui d'être si lent, cela me contrarie.... Eh ! n'est-ce pas lui que je vois courir ? C'est lui-même, allons à sa rencontre. O toi¹, témoin des hommes et des dieux, souverain des mortels, toi qui m'offres cet espoir tant désiré, je te rends grâces. Eh quoi, il s'arrête ! ah ! c'est fait de moi ; sa mine ne me revient pas ; sa démarche est

1. La Fortune.

triste, la poitrine me brûle. Je ne peux avancer, le voilà qui secoue la tête. Eutyque!

EUTYQUE. Ah! Charinus!

CHARINUS. Avant de reprendre haleine, un seul mot : où suis-je ? sur terre ou chez les morts ?

EUTYQUE. Ni chez les morts, ni sur terre.

CHARINUS. Je suis sauvé, je reçois l'immortalité. Il l'a achetée, il a fait la barbe à mon père. C'est le plus habile homme du monde. De grâce, parlez : si je ne suis ni sur la terre, ni dans l'Achéron, où suis-je donc ?

EUTYQUE. Nulle part.

CHARINUS. Je meurs ! ce discours m'assassine. Quelle insupportable chose que le bavardage, quand il faudrait en venir au fait ! Quoi que ce soit, arrivez au résultat.

EUTYQUE. D'abord, nous sommes perdus.

CHARINUS. Que ne m'annoncez-vous plutôt ce que j'ignore ?

EUTYQUE. Votre maîtresse vous est enlevée.

CHARINUS. Eutyque, c'est un crime digne de mort que vous commettez.

EUTYQUE. Comment cela ?

CHARINUS. Vous égorgez un ami, un camarade, un citoyen libre.

EUTYQUE. Aux dieux ne plaise !

CHARINUS. Vous m'avez plongé le couteau dans la gorge, je vais mourir.

EUTYQUE. Eh ! de grâce, ne perdez pas courage.

CHARINUS. On ne perd pas ce qu'on n'a plus. Mais achevez de me conter ce malheur. Qui l'a achetée ?

EUTYQUE. Je l'ignore. Elle était déjà vendue et emmenée quand je suis arrivé au port.

CHARINUS. Malheur ! vous lancez sur moi des montagnes ardentes. Continuez, bourreau, achevez-moi, puisque vous avez commencé.

EUTYQUE. Cela ne peut pas vous faire plus de peine que je n'en ai éprouvé moi-même aujourd'hui.

CHARINUS. Parlez ! qui l'a achetée ?

EUTYQUE. Par Hercule, je n'en sais rien.

CHARINUS. Hum ! est-ce là le dévouement d'un véritable ami ?

EUTYQUE. Que voulez-vous que je fasse ?

CHARINUS. Que vous périssez, comme vous voyez que je fais moi-même. Ne deviez-vous pas vous informer de la figure de

l'acheteur ? comme cela, peut-être aurions-nous pu retrouver ma maltresse.

EUTYQUE. Ah ! infortuné que je suis !

CHARINUS. Cessez de pleurer, puisque vous ne savez pas faire autre chose.

EUTYQUE. Ah ! qu'ai-je fait ?

CHARINUS. Vous m'avez perdu, vous avez perdu mon amitié.

EUTYQUE. Les dieux me sont témoins qu'il n'y a rien de ma faute.

CHARINUS. Chansons ! sornettes ! Vous attestez des dieux absents. Comment pourrais-je vous croire ?

EUTYQUE. Vous êtes libre de croire, comme je suis libre de dire.

CHARINUS. Vous êtes habile à la réplique ; mais s'il faut rendre service, vous êtes boiteux, aveugle, muet, manchot, infirme. Vous promettez de jouer le tour à mon père ; je crois m'adresser à un homme adroit, je m'adresse à une grosse souche.

EUTYQUE. Que fallait-il faire ?

CHARINUS. Ce qu'il fallait faire ? belle demande ! se renseigner, demander qui il était, d'où, de quelle famille, citoyen ou étranger.

EUTYQUE. On disait que c'était un citoyen d'Athènes.

CHARINUS. Il fallait au moins savoir son adresse, si vous ne pouviez savoir son nom.

EUTYQUE. Personne ne le connaissait.

CHARINUS. Tout au moins vous informer de sa mine.

EUTYQUE. C'est ce que j'ai fait.

CHARINUS. Quelle figure lui donnait-on ?

EUTYQUE. Je vais vous le dire : cheveux blancs, jambes torses, grosse panse, la bouche comme un four, la taille petite, les yeux assez noirs, la mâchoire longue, les pieds comme des battoirs.

CHARINUS. Ce n'est pas un homme que vous me dépeignez là, c'est un assemblage de difformités. N'avez-vous rien autre chose à me dire de lui ?

EUTYQUE. C'est tout ce que j'en sais.

CHARINUS. Par Pollux, cet homme à longue mâchoire m'a fait bien du mal¹. Je ne puis y tenir, je m'en irai d'ici. Je ne suis embarrassé que sur le choix d'une ville : Mégare, Érétrie, Corinthe, Chalcis, la Crète, Cypre, Sicyone, Gnide, Zacynthe, Lesbos, la Béotie.

1. Il y a ici un jeu de mots intraduisible, sur *mala*, mâchoire, et *malum*, mal.

EUTYQUE. Pourquoi former une pareille résolution ?

CHARINUS. Parce que l'amour me torture.

EUTYQUE. Et dites-moi, quand vous serez arrivé où vous voulez aller, si par hasard vous tombez amoureux et que vous soyez encore privé de votre objet, fuirez-vous de nouveau ? et plus tard encore d'ailleurs, si même disgrâce vous arrive ? Quel sera le terme de votre exil ? quand cesserez-vous de fuir ? Où aurez-vous une patrie, une demeure assurée ? répondez-moi. Et si vous quittez cette ville, croyez-vous que vous y laisserez votre amour ? Si vous le pensez, si vous en êtes sûr, ne vaut-il pas bien mieux vous en aller à la campagne, y rester, y vivre, jusqu'à ce que vous soyez affranchi de cet amour, de ces désirs ?

CHARINUS. Est-ce tout ?

EUTYQUE. Oui.

CHARINUS. Paroles perdues : je suis décidé. Je vais à la maison saluer mon père et ma mère ; puis je m'éloignerai du pays sans que mon père en sache rien, ou je prendrai quelque autre parti. (*Il sort.*)

EUTYQUE. Comme il s'en va tout d'un coup, comme il se dérobe ! Ah ! que je suis malheureux ! S'il part pour l'étranger, tout le monde dira que mon indolence en est la cause. Je veux louer tous les crieurs pour la faire chercher et découvrir ; puis je me rendrai chez le préteur, je le prierai de me donner des agents qui feront des perquisitions dans toutes les rues : car je vois bien que c'est là tout ce qui me reste à faire.

ACTE IV.

SCÈNE I. — DORIPPE, SYRA.

DORIPPE. Puisque mon mari m'a fait dire qu'il ne viendrait pas à la campagne, j'ai suivi ma fantaisie, je suis revenue pour chercher celui qui me fuit. Mais je ne vois pas arriver notre vieille Syra.... Ah ! la voici enfin ; marche donc plus vite.

SYRA. Je ne le peux, en vérité, avec le fardeau que je porte.

DORIPPE. Quel fardeau ?

SYRA. Quatre-vingt-quatre ans ; ajoutez-y la servitude, la sueur, la soif ; et puis ces objets que j'ai là me pèsent aussi.

DORIPPE. Syra, donne-moi quelque chose pour mettre ici sur l'autel du voisin.

SYRA. Mettez-y cette branche de laurier.

DORIPPE. Rentre à présent.

SYRA. J'y vais. (*Elle entre.*)

DORIPPE. Apollon, je te conjure de donner dans ta bonté la paix, la santé et la sagesse à notre famille ; sois doux et bienveillant pour mon fils.

SYRA, *ressortant*. Ah ! je suis morte ! malheureuse ! malheureuse !

DORIPPE. Es-tu folle, dis-moi ? qu'as-tu à crier ?

SYRA. Dorippe, ma chère Dorippe !

DORIPPE. Que signifient ces clameurs ?

SYRA. Il y a ici, à la maison, je ne sais quelle femme.

DORIPPE. Comment, une femme ?

SYRA. Une courtisane.

DORIPPE. En vérité ?

SYRA. Vous avez eu bon nez de ne pas rester à la campagne, et il ne faut pas être bien fin pour deviner que c'est une maîtresse de votre paillard de mari.

DORIPPE. Je le crois.

SYRA. Venez avec moi, ma Junon, voir votre Alcmène.

DORIPPE. J'y cours. (*Elles entrent.*)

SCÈNE II. — LYSIMAQUE.

Démiphon n'était-il pas assez à plaindre d'être amoureux, sans devenir encore dépensier ? Il aurait invité une dizaine de grands personnages, que ce serait encore trop de provisions. Il exhortait les cuisiniers comme le pilote, sur son vaisseau, exhorte les rameurs. Mais j'en ai loué un moi-même, et je suis surpris qu'il ne vienne pas comme je le lui avais dit. Eh ! qui sort de chez nous ? la porte s'ouvre.

SCÈNE III. — DORIPPE, LYSIMAQUE.

DORIPPE, *sans voir Lysimaque*. Jamais on ne verra, jamais on n'a vu une femme plus à plaindre que moi : quel homme j'ai épousé ! Ah ! infortunée ! Mettez-vous donc, votre personne et vos biens, entre les mains d'un tel mari ! Lui ai-je apporté dix talents de dot pour voir des choses pareilles, pour endurer de pareils affronts ?

LYSIMAQUE. C'est fait de moi ; ma femme est déjà revenue de la campagne ; je crois qu'elle a vu cette fille à la maison. Mais d'ici je ne peux entendre ce qu'elle dit. Approchons.

DORIPPE. Malheur à moi !

LYSIMAQUE. A moi plutôt.

DORIPPE. Je suis morte !

LYSIMAQUE. C'est bien moi, par Hercule, qui suis mort et enterré. Elle l'a vue. Que tous les dieux te confondent, Démiphon !

DORIPPE. Par Pollux, voilà pourquoi mon mari ne voulait pas venir à la campagne.

LYSIMAQUE. Allons, il faut l'aborder, lui parler. Le mari donne le bonjour à sa femme.... Eh ! les citadins deviennent campagnards¹.

DORIPPE. Ils sont plus honnêtes que ceux qui ne veulent pas être campagnards du tout.

LYSIMAQUE. Est-ce qu'on est mal appris à la campagne ?

DORIPPE. Moins qu'à la ville, et on ne s'y fait pas tant de méchantes affaires.

LYSIMAQUE. Et qu'est-ce que les citadins ont fait de si mal ? dis-le-moi.

DORIPPE. A qui est cette femme là dedans ?

LYSIMAQUE. Tu l'as vue ?

DORIPPE. Je l'ai vue !

LYSIMAQUE. Tu demandes à qui elle est ?

DORIPPE. Je le saurai de toute façon ; oui, par Hercule, ie désire le savoir ; mais vous essayerez de me tromper.

LYSIMAQUE. Veux-tu que je te dise à qui elle est ? Elle est.... elle est.... Ah ! foin de moi, je ne sais que dire.

DORIPPE. Vous êtes embarrassé ?

LYSIMAQUE. Jamais on ne le fut davantage.

DORIPPE. Parlez donc.

LYSIMAQUE. Oui, si tu le permets.

DORIPPE. Ce devrait déjà être fait.

LYSIMAQUE. Je ne peux, tu me presses trop, tu es après moi comme après un criminel.

DORIPPE. Vous êtes innocent, je le sais.

LYSIMAQUE. Tu peux le dire hardiment.

DORIPPE. Parlez donc.

LYSIMAQUE. Que je parle ?

DORIPPE. Il faut accoucher.

LYSIMAQUE. C'est.... veux-tu que je te dise jusqu'à son nom ?

DORIPPE. Chansons ! Je vous tiens, vous êtes en faute

1. Dorippe n'a pas répondu au salut de son mari.

LYSIMAQUE. Quelle faute ? C'est....

DORIPPE. C'est?...

LYSIMAQUE. C'est....

DORIPPE. Ah!

LYSIMAQUE. Si je n'y étais pas forcé, je ne le dirais pas.

DORIPPE. Vous ne savez pas qui elle est?

LYSIMAQUE. Si fait, je le sais : j'ai été son juge.

DORIPPE. Son juge ! Ah ! je vois, vous l'avez fait venir chez vous en consultation.

LYSIMAQUE. Non, mais on me l'a donnée en dépôt.

DORIPPE. Je comprends.

LYSIMAQUE. Par Hercule, il n'y a rien de ce que tu crois.

DORIPPE. Vous êtes bien prompt à vous justifier.

LYSIMAQUE, *à part*. La fâcheuse affaire ! je ne sais où j'en suis.

SCÈNE IV. — LE CUISINIER, LYSIMAQUE,
DORIPPE, SYRA.

LE CUISINIER, *à ses marmitons*. Allons, qu'on se dépêche ; j'ai un dîner à faire pour un vieux galant ; mais ma foi, quand j'y pense, nous allons apprêter à manger pour nous plutôt que pour celui qui nous a loués. Si l'amoureux a l'objet de sa flamme, il n'a pas besoin de nourriture : regards, embrassades, baisers, doux propos, lui en tiennent lieu. Aussi je suis sûr que nous retournerons chez nous bien remplis. Par ici ; eh ! voilà le barbon qui nous a retenus.

LYSIMAQUE. Ah ! c'est fait de moi, le cuisinier !

LE CUISINIER. Nous voici.

LYSIMAQUE. Va-t'en.

LE CUISINIER. Comment ! que je m'en aille ?

LYSIMAQUE. St ! Va-t'en.

LE CUISINIER. M'en aller ?

LYSIMAQUE. Va-t'en.

LE CUISINIER. Vous ne dînez pas ?

LYSIMAQUE. Nous sommes rassasiés !... Ah ! je meurs.

DORIPPE. Eh bien, est-ce encore un envoi de ceux dont vous avez jugé l'affaire ?

LE CUISINIER. C'est là cette maîtresse pour qui vous me contiez tantôt votre amour en faisant les provisions ?

LYSIMAQUE. Te tairas-tu ?

LE CUISINIER. Un beau brin de femme ; par ma foi, elle en tient pour l'homme.

PLAUTE.

LYSIMAQUE. Va te faire pendre.

LE CUISINIER. Elle n'est pas désagréable.

LYSIMAQUE. Mais tu l'es, toi.

LE CUISINIER. Eh ! c'est une assez gentille camarade de lit.

LYSIMAQUE. Partiras-tu ? Ce n'est pas moi qui t'ai retenu tantôt.

LE CUISINIER. Qu'est-ce à dire ? C'est bien vous, par Hercule, vous-même.

LYSIMAQUE. Suis-je assez malheureux ?

LE CUISINIER. Votre femme est à la campagne ; vous m'avez dit que vous la détestiez comme une vipère.

LYSIMAQUE. Moi je t'ai dit cela ?

LE CUISINIER. Oui, ma foi.

LYSIMAQUE. Jupiter me protège, femme, aussi vrai que je ne l'ai jamais dit.

DORIPPE. Vous niez ?

LE CUISINIER. Ce n'est pas vous qu'il disait détester, mais sa femme.

DORIPPE. Il n'est que trop clair que vous me haïssez.

LYSIMAQUE. Je soutiens que non.

LE CUISINIER. Et il racontait que sa femme était à la campagne.

LYSIMAQUE. La voici. Pourquoi m'ennuies-tu ?

LE CUISINIER. Parce que vous dites que vous ne me connaissez pas. Si vous n'avez pas peur d'elle....

LYSIMAQUE. Je fais bien, car je l'aime chèrement.

LE CUISINIER. Voulez-vous m'essayer ?

LYSIMAQUE. Non.

LE CUISINIER. Alors payez-moi.

LYSIMAQUE. Viens réclamer demain, on te payera ; mais à présent, décampe.

DORIPPE. Oh ! malheureuse !

LYSIMAQUE. Je reconnais aujourd'hui la vérité du vieux proverbe : Qui a mauvais voisin a chagrin.

LE CUISINIER. Que faisons-nous là ? partons.... S'il vous arrive du désagrément, ce n'est pas ma faute.

LYSIMAQUE. Eh ! tu me perds sans ressource.

LE CUISINIER. Je sais ce que vous désirez ; vous voulez que je m'en aille.

LYSIMAQUE. Oui, je le veux.

LE CUISINIER. On s'en ira. Donnez une drachme.

LYSIMAQUE. On la donnera.

LE CUISINIER. Dites donc qu'on la donne. On peut la donner du temps qu'ils se déchargent.

LYSIMAQUE. T'en iras-tu? cesseras-tu de m'importuner?

LE CUISINIER. Allons, placez tout cela aux pieds du bonhomme. Je ferai reprendre chez vous toute cette batterie, soit tantôt, soit demain.... Suivez-moi. (*Il sort.*)

LYSIMAQUE. Tu es peut-être étonnée que ce cuisinier soit venu apporter tout cela : je vais te dire ce que c'est.

DORIPPE. Non, je ne suis étonnée ni de vos dépenses ni de vos fredaines. Mais, par Pollux, je ne me résignerai pas à être si mal mariée, et à voir amener chez moi des femmes perdues. Syra, va de ma part prier mon père de venir, et ramène-le avec toi.

SYRA. J'y vais.

LYSIMAQUE. Tu ne sais pas ce que c'est, ma chère femme. Je vais te jurer solennellement que jamais il ne s'est rien passé entre cette fille et moi. Mais Syra est déjà partie? (*Dorippe sort.*) Ah! je suis perdu, celle-ci s'en va à son tour; je suis bien malheureux! Et toi, mon voisin, que les dieux et les déesses te confondent avec ta maîtresse et tes amours. Il est cause que je suis en butte aux soupçons les moins mérités; il me suscite une guerre. Chez moi, une femme irritée. Allons, je vais sur la place raconter tout cela à Démiphon, et lui dire que je jeterai sa créature dans la rue en la traînant par les cheveux, s'il ne l'emène sur-le-champ hors de chez moi, où bon lui semblera. (*S'approchant de la maison.*) Ma femme, hé! ma femme, tu es fâchée contre moi, mais tu ferais bien tout de même de donner ordre qu'on entre ces provisions chez nous : nous en souperons mieux tantôt.

SCÈNE V. — SYRA, EUTYQUE.

SYRA. Le père de ma maîtresse, que j'étais allée chercher, n'est pas chez lui; on m'a dit qu'il était parti pour la campagne, et je rapporte la nouvelle. Par Castor, la condition des pauvres femmes est dure, et bien loin de valoir celle des hommes. Si un mari prend une maîtresse en cachette, et que sa femme l'apprenne, on ne le punit point. Qu'une femme sorte de la maison sans que son mari le sache, l'époux intente un procès, et on la répudie. Si seulement la loi était la même pour tous! Une honnête femme se contente d'un seul mari; pourquoi un mari ne se contenterait-il pas d'une seule femme?

Sur ma foi, si on punissait les hommes qui prennent maîtresse et trompent leur femme, comme on répudie les femmes qui font quelque peccadille, il y aurait plus de maris sans femme que de femmes sans mari.

EUTYQUE. Je n'en puis plus de chercher par toute la ville, et je ne trouve pas trace de cette jeune fille. Mais ma mère est revenue de la campagne, car j'aperçois Syra devant la maison.

SYRA. Qui m'appelle ?

EUTYQUE. Ton maître, ton nourrisson.

SYRA. Salut, mon cher nourrisson.

EUTYQUE. Ma mère est déjà revenue ? réponds-moi.

SYRA. Oui, et en fort bonne santé, ainsi que tout son monde.

EUTYQUE. Qu'est-ce que tu as ?

SYRA. Votre aimable père a introduit une maîtresse à la maison.

EUTYQUE. Comment cela ?

SYRA. Votre mère, à son retour de la campagne, l'a trouvée chez elle.

EUTYQUE. Par Pollux, je ne croyais pas que mon père pût faire un pareil coup. Et cette femme, est-elle encore chez nous ?

SYRA. Oui.

EUTYQUE. Suis-moi¹. Qu'aperçois-je ? Péristrate, femme de Démiphon. Elle marche à grands pas, et porte ses regards de tous côtés, en remuant la tête. Mettons-nous ici en sentinelle, afin d'observer ses démarches : quel qu'en soit le motif, il s'agit d'une importante affaire. *(Il rentre chez lui, d'où il observe ce qui se passe.)*

SCÈNE VI. — PÉRISTRATE, SYRA, LYCISSA.

PÉRISTRATE. Astarté est la force, la vie, le salut des hommes et des dieux ; mais elle cause aussi leur perte, leur mort, leur ruine absolue. La mer, la terre, le ciel, les astres, les temples nombreux où nous adorons Jupiter, tout est soumis à sa puissance, tout lui obéit. Attentifs à ses volontés, nous évitons soigneusement ce qui peut lui déplaire. Tout ce qui respire, tout ce qui est doué de sentiment aime à faire ce qui lui est agréable. Elle tue, elle anéantit insensiblement les uns, elle nourrit et fortifie les autres. Mais ceux qu'elle tue conservent cepen-

1. Ce qui suit, jusqu'à la fin de la scène, est dans quelques anciennes éditions. Les scènes VI et VII, qui terminent l'acte, sont des interpolations, dont nous empruntons la traduction à Levée.

dant encore la vie et le sentiment. Au contraire, ceux qu'elle se plait à nourrir et à élever, deviennent d'autant plus à plaindre qu'ils meurent après avoir perdu tout sentiment du malheur dont ils sont les victimes. Ses amis languissent, ils mordent la poussière dans les transports de leur rage, ils rampent sur la terre, ils frémissent, et font un horrible vacarme, et tandis qu'ils se croient pleins de vie, ils sont précipités dans le tombeau. Dès que les jeunes gens se mettent à poursuivre l'objet de leur passion, ils chancellent, et les vieillards qui les imitent font de lourdes chutes. Les premiers aiment, et veulent qu'on connaisse et qu'on aime l'objet de leur amour. Quand les autres commencent à aimer au déclin de leur vie, ils commettent encore bien plus d'extravagances que les autres; et s'ils n'aiment pas, ils sont ennemis des plaisirs, haineux, incommodes, chagrins, babillards, contrariauts, emportés, insupportables à eux-mêmes et aux autres. Si l'on commet devant eux quelque faute, même légère, oubliant qu'ils en ont commis de plus graves dans leur jeunesse, non-seulement ils n'ont plus cette indulgence qui convient à un père, mais ils crient et s'emportent d'une manière indécente.

SYRA, *à part*. Si j'en juge par ce que j'entends, elle est irritée contre Démiphon.

PÉRISTRATE *continue*. Rien de plus vrai : mon fils aime et dépérit à vue d'œil. Le père l'apprend; il entre en fureur contre ce fils. Mon cher époux a déjà une fois éloigné de moi cet enfant, en l'envoyant faire le commerce à Rhodes. Maintenant Acanthion m'annonce que son jeune maître consent à s'exiler. O père injuste! ô fils infortuné! Quel sera le lieu de ton exil? Tu abandonnerais une mère? Je resterais seule, et mon enfant serait perdu pour moi! Je ne le souffrirai jamais. Ton père a vendu celle que tu chéris? Hé bien! ta mère la rachètera partout où elle pourra la trouver. Dis-moi, Lycissa, ne l'a-t-on pas amenée dans ce voisinage?

LYCISSA. Oui; je la crois chez un vieillard ami de Démiphon.

PÉRISTRATE. Je ne connais ici près que Lysimaque.

SYRA, *à part*. Elles prononcent le nom de Lysimaque. C'est une chose fort plaisante que nos deux vieillards aient jeté les yeux sur le même nid.

PÉRISTRATE. Allons trouver Dorippe.

LYCISSA. Pourquoi l'aller trouver? Ne la voyez-vous pas?

PÉRISTRATE. En effet, je l'aperçois : écoutons. Elle est en colère; je ne sais ce qu'elle marmotte entre ses dents.

SCÈNE VII. — DORIPPE, PÉRISTRATE, SYRA, LYCISSA.

DORIPPE. Syra, que j'ai envoyée il y a déjà longtemps chercher mon père, n'est pas encore de retour. Ce retard me fait croire ou qu'elle a été changée en rocher, ou qu'elle est devenue si enflée par la morsure d'un serpent, qu'elle ne peut revenir.

SYRA, *à part*. C'en est fait de moi : voilà ma maîtresse, elle me cherche.

DORIPPE. Je ne puis plus rester dans la maison. Mes yeux ne supporteront jamais la vue d'une rivale qui a tant de charmes. Elle serait déjà mise à la porte ; mais mon cher Eutyque m'en empêche.... Au reste, j'ai peine à croire ce qu'il m'a dit.

LYCISSA, *à Péristrate*. Entendez-vous, Péristrate ?

PÉRISTRATE. Oui, j'entends. Laisse-la continuer.

LYCISSA. Volontiers.

DORIPPE. Il dit qu'elle est venue chez nous pour obliger un vieillard de nos amis, qui prétend la mettre en vente, afin de l'ôter à son fils par ce moyen. Mais c'est une ruse de mon mari ou de mon fils ; leurs discours ne s'accordent point. Mon mari dit qu'on la lui a remise en séquestre ; mon fils soutient qu'elle doit être vendue.

SYRA, *à part*. Il faut que je l'aborde à l'instant, afin qu'elle ne s'imagine pas que je me sois arrêtée exprès.

DORIPPE. Je ne m'en rapporte pas à ce que dit mon fils ; il ne fait qu'obéir à son père. Quant à mon mari, c'est un vrai coucou, dont il débite amplement les mensonges. En vérité, je m'en rapporterais plutôt à ce que dirait le cuisinier. Mais j'aperçois Syra ; comme elle court, la vieille sorcière ! Syra !

SYRA. Qui m'appelle ?

DORIPPE. La peste qui t'étouffe.

SYRA. Adressez plutôt ce souhait à votre rivale et à votre cher époux.

DORIPPE. Ce bon mot m'apaise entièrement. Où est mon père ? Pourquoi n'est-il pas arrivé ? Est-ce la goutte qui le retient ?

SYRA. Il n'est atteint ni de goutte, ni de crampe, puisqu'il va bien à pied à sa maison de campagne.

DORIPPE. Il n'est pas au logis ?

SYRA. Non.

DORIPPE. Où est-il ?

SYRA. On le croit à la campagne. Il n'est pas même certain qu'il revienne aujourd'hui. Son fermier doit compter avec lui.

DORIPPE. Aujourd'hui tout contraire mes vues. Je ne vivrai pas jusqu'à ce soir, ou je chasserai loin de moi cette malheureuse. Je vais rentrer à la maison.

LYCISSA, à Péristrate. Elle s'en va, ma chère maîtresse.

PÉRISTRATE. Hé bien, appelle-la.

LYCISSA. Dorippe! Dorippe!

DORIPPE. Encore une nouvelle contrariété! Qui est-ce qui m'appelle?

PÉRISTRATE. Mon dessein n'est pas de vous contrarier. Je suis votre affectionnée, votre amie Péristrate. Arrêtez, je vous en prie.

DORIPPE. Ah! Péristrate! En vérité, je ne vous reconnais pas, tant la colère m'agite et me tourmente!

PÉRISTRATE. Précisément je désire en savoir la cause. Ne me cachez rien, je vous en prie; j'ai entendu ce que vous avez dit. Voulez-vous m'apprendre le sujet de votre inquiétude?

DORIPPE. Péristrate, que les dieux conservent votre fils! Accordez-moi votre bienveillance, j'en ai besoin plus que jamais. Nous sommes de même âge; nous avons été élevées ensemble; nos maris sont aussi de même âge, et j'ai le plus grand plaisir à m'entretenir avec vous. Ce n'est pas sans raison que je désirerais savoir quel parti vous prendriez si maintenant, à son âge, votre mari Démiphon amenait une maîtresse chez vous, devant vos yeux?

PÉRISTRATE. Votre mari en a-t-il amené une chez vous?

DORIPPE. Sans doute.

PÉRISTRATE. Y est-elle en ce moment?

DORIPPE. Oui. Et même les cuisiniers étaient déjà loués : on allait préparer un repas si mon retour n'eût troublé la fête. Est-ce à un malheureux vieillard comme lui que Vénus et Cupidon doivent s'adresser?

PÉRISTRATE. Cela n'est rien, ma chère Dorippe; plutôt aux dieux que je ne fusse pas plus à plaindre que vous!

DORIPPE. Comment! cela n'est rien!

PÉRISTRATE. Non.

DORIPPE. Quel plus grand outrage pourrait vous faire votre mari?

PÉRISTRATE. Le plus grand de tous.

DORIPPE. Que vous a-t-il fait? dites-le-moi, je vous prie, afin que nous puissions mutuellement nous donner des conseils.

Souvenez-vous d'un vieux proverbe : Heureux celui qui apprend à devenir sage aux dépens d'autrui!

PÉRISTRATE. Vous n'ignorez pas, Dorippe, que je n'ai qu'un fils unique.

DORIPPE. Je le sais.

PÉRISTRATE. Son père l'a chassé autrefois, et l'a envoyé à Rhodes.

DORIPPE. Pourquoi?

PÉRISTRATE. Parce qu'il avait formé une inclination.

DORIPPE. Pour cela seul?

PÉRISTRATE. Et il en agit de même aujourd'hui. Son fils a amené à la maison une jeune esclave dont il est amoureux. Dès qu'il l'a su, il l'a mise à la porte, et la fait mettre en vente.

DORIPPE, *à part*. Bon! je comprends. Mon fils m'avait dit vrai : je pensais que c'était une intrigue de mon mari. (*Haut.*) A qui l'a-t-on donnée?

PÉRISTRATE. A un vieillard de ses amis qui demeure dans le voisinage. Je pense qu'il n'a d'autre ami que votre mari.

DORIPPE, *à part*. C'est cela même. (*Haut.*) Et votre fils?

PÉRISTRATE. Il resterait ici.

DORIPPE. Contre toute espérance, nous voilà sauvés. Ne craignez rien : cette fille est chez moi.

PÉRISTRATE. Chez vous? C'est elle apparemment de qui vous parliez il n'y a qu'un moment?

DORIPPE. Elle-même.

PÉRISTRATE. Quel bonheur inattendu! J'ai bien raison de vous aimer; vous me rendez un fils. Laissez-moi voir cette jeune personne.

DORIPPE. Très-volontiers, entrons.

PÉRISTRATE, *à Lycissa*. Allons. Écoute, Lycissa; cours annoncer à Acanthion ce qui vient d'arriver. J'entre un moment chez ma voisine Dorippe.

ACTE V.

SCÈNE I. — CHARINUS.

Seuil et linteau de cette porte, salut et en même temps adieu! Aujourd'hui pour la dernière fois je sors de la maison paternelle. L'habitation, la jouissance, les habitudes, la vie de

cette demeure, sont détruites, anéanties, perdues pour moi : je suis mort ! Dieux pénates de mes parents, auguste Lare de ma famille, protégez la fortune de mon père et de ma mère, je vous la confie. Pour moi, je vais me chercher d'autres pénates, un autre Lare, une autre ville, une autre cité : l'Attique me fait horreur. Dans ce pays où les mœurs se corrompent de jour en jour, où l'on ne peut distinguer l'ami de l'ennemi, où l'on vous enlève ce qui charme le plus votre cœur, on m'offrirait un trône que je ne voudrais pas même être citoyen.

SCÈNE II. — EUTYQUE, CHARINUS.

EUTYQUE, *sans voir Charinus*. O toi, témoin des hommes et des dieux, souveraine des mortels¹, toi qui m'offres cet espoir tant désiré, je te rends grâces. Y a-t-il un dieu dont la joie égale la mienne ? Ce que je cherchais était à la maison : j'y ai trouvé six camarades, Vie, Amitié, Patrie, Joie, Plaisir, Jeu. Grâce à cette rencontre, j'ai exterminé d'un même coup dix véritables fléaux, Colère, Haine, Folie, Ruine, Entêtement, Chagrin, Larmes, Exil, Misère, Abandon. O dieux, je vous en conjure, faites que je le trouve bien vite.

CHARINUS, *aux spectateurs*. Je suis prêt, vous le voyez, et je mets bas la grandeur. Je serai moi-même ma suite, mon domestique, mon cheval, mon palefrenier, mon écuyer ; je me commande, je m'obéis, je porte pour moi ce dont j'ai besoin. O Cupidon, que tu es grand ! tu inspires sans peine la confiance à celui que tu choisis, et cette confiance tu peux tout à coup la changer en découragement.

EUTYQUE. Je me demande où je dois courir le chercher.

CHARINUS. Je suis résolu à suivre ses traces partout, quand on l'aurait emmenée au bout du monde. Ni rivière, ni montagne, ni la mer même ne m'arrêteront ; je ne crains ni chaud, ni froid, ni vent, ni grêle. J'endurerai la pluie, je supporterai la fatigue, le soleil, la soif. Je ne m'abriterai, je ne me reposerai nulle part avant d'avoir trouvé ma maîtresse ou la mort.

EUTYQUE. Je ne sais quelle voix arrive à mon oreille.

CHARINUS. Je vous invoque, lares des voyageurs, soyez-moi propices.

EUTYQUE. O Jupiter, est-ce là Charinus ?

CHARINUS. Mes concitoyens, adieu.

1. La Fortune.

EUTYQUE. Arrêtez, Charinus.

CHARINUS. Qui me rappelle?

EUTYQUE. L'Espoir, le Salut, la Victoire.

CHARINUS. Que me voulez-vous?

EUTYQUE. Je veux aller avec vous.

CHARINUS. Cherchez un autre compagnon; les camarades qui me tiennent ne veulent pas de vous.

EUTYQUE. Et qui sont-ils?

CHARINUS. Le Souci, la Misère, le Chagrin, les Larmes, les Gémissements.

EUTYQUE. Laissez là ce cortège, regardez par ici et revenez.

CHARINUS. Si vous voulez vous entretenir avec moi, suivez-moi.

EUTYQUE. Arrêtez-vous à l'instant.

CHARINUS. Vous avez tort de me retarder; je suis pressé. Le soleil baisse.

EUTYQUE. Vous feriez mieux de montrer pour revenir l'empressement que vous mettez à partir; c'est par ici que souffle le bon vent; virez seulement de bord. Ici le doux zéphyre, là l'auster orageux; l'un fait régner le calme, l'autre soulève tous les flots. Revenez à terre, Charinus: ne voyez-vous pas en face de vous ce noir nuage et le grain qui vous menace? Regardez maintenant à gauche, comme le ciel est radieux de sérénité.

CHARINUS. Son présage me frappe; je reviendrai de son côté.

EUTYQUE. Bravo, Charinus, retournez sur vos pas, approchez-vous de moi; allongez le bras, prenez ma main; la tenez-vous?

CHARINUS. Oui.

EUTYQUE. Gardez-la. Où alliez-vous?

CHARINUS. En exil.

EUTYQUE. Qu'y vouliez-vous faire?

CHARINUS. Ce que fait un malheureux.

EUTYQUE. N'ayez pas peur, je vous remettrai la joie au cœur avant que vous partiez.

CHARINUS. Je pars.

EUTYQUE. Vous entendrez la nouvelle que vous désirez le plus et qui vous fera le plus de plaisir. Arrêtez-vous donc, c'est un ami plein de tendresse qui vient à vous.

CHARINUS. Qu'y a-t-il?

EUTYQUE. Votre maîtresse....

CHARINUS. Eh bien?

EUTYQUE. Je sais où elle est.

CHARINUS. Vous?

EUTYQUE. Saine et sauve.

CHARINUS. Où cela?

EUTYQUE. Je sais où.

CHARINUS. J'aimerais mieux le savoir.

EUTYQUE. Allons, du calme.

CHARINUS. Quand mon cœur est dans la tourmente?

EUTYQUE. Je le conduirai au port, ne craignez rien.

CHARINUS. De grâce, dites-moi où elle est, où vous l'avez vue. Vous vous taisez? ah! parlez, ce silence me tue.

EUTYQUE. Elle n'est pas loin de nous.

CHARINUS. Montrez-la donc, si vous la voyez.

EUTYQUE. Non, certes, je ne la vois pas à présent, mais je l'ai vue tout à l'heure.

CHARINUS. Faites vite que je la voie.

EUTYQUE. Je le ferai.

CHARINUS. C'est bien long pour mon amour.

EUTYQUE. Vous craignez encore? Je vous instruirai de tout : celui qui la possède est le meilleur ami que j'aie au monde, et celui que je dois chérir le plus.

CHARINUS. Peu m'importe, c'est elle que je cherche.

EUTYQUE. C'est d'elle aussi que je vous parle. Mais je n'ai pas songé à vous dire....

CHARINUS. Dites donc, où est-elle?

EUTYQUE. Dans notre maison.

CHARINUS. Belle maison, si vous dites vrai, charmante pièce d'architecture! Mais comment le croire? l'avez-vous vue? ou ne parlez-vous que par ouï dire?

EUTYQUE. Je l'ai vue moi-même.

CHARINUS. Qui l'a amenée chez vous?

EUTYQUE. Vous en demandez trop.

CHARINUS. C'est vrai.

EUTYQUE. Vous n'avez, Charinus, aucune retenue. Que vous importe avec qui elle est venue?

CHARINUS. Pourvu qu'elle y soit.

EUTYQUE. Elle y est certainement.

CHARINUS. Pour une pareille nouvelle, demandez-moi ce que vous voudrez.

EUTYQUE. Et si je vous fais une demande?

CHARINUS. Priez les dieux de vous l'accorder.

EUTYQUE. Vous plaisantez.

CHARINUS. Tout est sauvé si je puis la revoir. Mais si je me débarrassais de cet attirail? Holà, quelqu'un! qu'on sorte au plus vite et qu'on m'apporte un manteau.

EUTYQUE. Hé, voilà comme je vous aime.

CHARINUS. A merveille, esclave, prends cette chlamyde et tout ceci avec. Mais ne bouge pas de là, car si ce n'est pas vrai, je me remettrai en route.

EUTYQUE. Vous ne me croyez pas ?

CHARINUS. Je crois tout ce que vous me dites. Mais faites-moi entrer près d'elle, que je la voie.

EUTYQUE. Attendez un peu.

CHARINUS. Pourquoi attendre ?

EUTYQUE. Ce n'est pas le moment d'entrer.

CHARINUS. Vous me faites mourir.

EUTYQUE. Je vous le répète, vous n'avez pas besoin d'entrer à présent.

CHARINUS. Et pour quelle raison, dites-moi ?

EUTYQUE. Ce n'est pas la peine.

CHARINUS. Pourquoi cela ?

EUTYQUE. Parce qu'elle n'est pas visible.

CHARINUS. Pas visible, elle qui m'aime et que je paye de retour ? Il se moque de moi de toutes les manières ; je suis bien sot de le croire ; il me retarde ; reprenons ma chlamyde.

EUTYQUE. Un moment, écoutez.

CHARINUS. Tiens, esclave, voilà le manteau.

EUTYQUE. Ma mère est en grande colère contre mon père, parce qu'il a amené une courtisane chez nous, sous ses yeux, tandis qu'elle était à la campagne ; elle soupçonne que c'est sa maîtresse.

CHARINUS. J'ai remis ma ceinture.

EUTYQUE. Elle fait en ce moment une enquête là-dessus.

CHARINUS. J'ai mon épée dans la main.

EUTYQUE. Et si je vous faisais entrer maintenant....

CHARINUS. Ma fiole¹, et je pars.

EUTYQUE. Un instant, un instant, Charinus.

CHARINUS. Erreur, vous ne pouvez me tromper.

EUTYQUE. Je ne le veux pas non plus.

CHARINUS. Alors laissez-moi poursuivre mon chemin.

EUTYQUE. Je m'y oppose.

CHARINUS. Je perds mon temps ; allons, esclave, rentre au plus vite. Me voici sur mon char, les rênes en main.

EUTYQUE. Vous êtes fou.

1. D'huile pour les frictions.

CHARINUS. Ça, mes pieds, prenez votre course, et droit à Cypre, puisque mon père me condamne à l'exil.

EUTYQUE. Vous perdez la tête : ne parlez pas ainsi.

CHARINUS. Je suis résolu à la chercher, en quelque lieu qu'elle puisse être.

EUTYQUE. Mais elle est chez nous.

CHARINUS. Ce qu'il m'a dit n'est que mensonge.

EUTYQUE. Je vous ai dit la vérité.

CHARINUS. Me voici à Cypre.

EUTYQUE. Suivez-moi donc et venez la voir, puisque vous en avez tant d'envie.

CHARINUS. Je me suis informé ; mais je ne l'ai pas trouvée.

EUTYQUE. Je ne me souviens plus de la colère de ma mère.

CHARINUS. Je continue donc mes recherches. J'arrive à Chalcis ; j'y trouve un hôte de Zacynthe ; je lui dis pourquoi je suis venu ; je lui demande qui l'a emmenée, qui la possède, s'il en a entendu parler.

EUTYQUE. Laissez là ces sornettes et suivez-moi à la maison.

CHARINUS. L'hôte me répond qu'à Zacynthe les figues ne sont pas mauvaises.

EUTYQUE. Ce n'est pas un menteur.

CHARINUS. Mais il croit avoir entendu dire que ma maîtresse est ici, dans Athènes.

EUTYQUE. Cet hôte de Zacynthe est un Calchas.

CHARINUS. Je m'embarque, je pars, j'arrive. Me voici revenu d'exil. Salut, Eutyque, mon ami. Et la santé ? Comment vont mes parents ? Vous dînez avec nous. Vous m'invitez ? à merveille, merci ; demain chez vous, aujourd'hui chez nous, ce sera bien et comme il faut.

EUTYQUE. Oh le rêveur ! il a perdu l'esprit.

CHARINUS. Que ne me guérissez-vous bien vite, mon ami ?

EUTYQUE. Suivez-moi donc.

CHARINUS. Je vous suis.

EUTYQUE. Doucement, je vous prie, vous m'écrasez les talons. Écoutez.

CHARINUS. Eh ! je ne fais que cela depuis deux heures.

EUTYQUE. Je veux raccommo-der mon père et ma mère, car elle est fâchée....

CHARINUS. Marchez toujours.

EUTYQUE. A cause de cette jeune fille.

CHARINUS. Marchez donc.

EUTYQUE. Aussi, ayez soin....

CHARINUS. Mais enfin marchez, marchez, je la lui rendrai aussi douce que Junon l'est pour Jupiter ¹.

SCÈNE III. — LYSIMAQUE, DÉMIPHON.

LYSIMAQUE. Démiphon, vous avez, je crois, souvent entendu citer cette belle sentence des philosophes, que la volupté est l'appât des méchants, et que les hommes s'y laissent prendre comme le poisson à l'hameçon. Quoique les vieillards prennent soin de ne pas s'y livrer, vous ne pouvez pas, cependant, à votre âge, vous en garantir, et, loin d'avoir détruit en vous une passion qui fait honte à la vieillesse, elle vous a plus fortement entraîné dans les pièges de l'amour. Non-seulement la volupté égare votre esprit et votre jugement, en vous fascinant les yeux, mais vous m'avez aussi plongé dans un abîme dont je ne sais plus comment sortir.

DÉMIPHON. Lysimaque, les dieux l'ordonnent ainsi, et il ne dépend point des hommes de s'y opposer. Si vous y réfléchissez, vous conviendrez que vous avez tort de vous emportér contre un ami confident ou témoin de vos anciennes fredaines, comme si vous n'aviez jamais rien fait de pareil.

LYSIMAQUE. Jamais, je le jure; je m'en suis bien gardé. A peine si je respire; ma femme est toute courroucée contre moi à cause de cette fille.

DÉMIPHON. Je me charge de la justification, je l'apaiserai.

LYSIMAQUE. Venez donc; mais je vois sortir mon fils.

SCÈNE IV. — EUTYQUE, LYSIMAQUE, DÉMIPHON.

EUTYQUE. Je vais trouver mon père, pour qu'il sache que ma mère est calmée, et je reviens à l'instant.

LYSIMAQUE. Bon début. Eh bien, Eutyque, qu'y a-t-il?

EUTYQUE. Vous voici tous les deux fort à propos.

LYSIMAQUE. Qu'est-ce donc?

EUTYQUE, à Lysimaque. Votre femme est apaisée et radoucie; dans un moment vous vous donnerez la main.

LYSIMAQUE. J'en remercie les dieux.

EUTYQUE, à Démiphon. Pour vous, je vous annonce que vous n'avez plus de maîtresse

1. La scène suivante jusqu'aux mots : « Vos anciennes fredaines, » est une interpolation faite pour combler une lacune du texte. Nous en empruntons encore la traduction à Levée.

DÉMIPHON. Les dieux vous confondent ! Qu'est-ce que cela signifie ?

EUTYQUE. Je vais vous le dire. Écoutez-moi tous deux.

LYSIMAQUE. Nous sommes tout oreilles.

EUTYQUE. Les fils de bonne famille, s'ils ont un mauvais penchant, déshonorent leur race ; leurs vices démentent leur origine.

DÉMIPHON. Il dit vrai.

LYSIMAQUE. C'est pour vous qu'il parle.

EUTYQUE. Cela est d'autant plus vrai. A votre âge, vous aviez tort d'enlever à votre fils, à un jeune homme amoureux, la maîtresse qu'il s'était achetée de son argent.

DÉMIPHON. Comment ! c'est la maîtresse de Charinus !

EUTYQUE. Qu'il est fin à dissimuler !

DÉMIPHON. Il m'a dit que c'était une servante qu'il avait achetée pour sa mère.

EUTYQUE. C'est donc pour cela que vous en avez fait emplette, amoureux novice, ci-devant jeune homme ?

LYSIMAQUE. C'est cela, bravo ! Continue, je vais me mettre de l'autre côté. Accablons-le tous les deux des reproches qu'il mérite.

DÉMIPHON. Je ne sais où me fourrer.

LYSIMAQUE. Avoir fait une telle avanie à un fils qui ne se l'était pas attirée !

EUTYQUE. Et, ma foi, je viens de le ramener au moment où il partait pour l'exil.

DÉMIPHON. Il est parti ?

LYSIMAQUE. Vous parlez encore, vieux masque ? A votre âge, on devrait s'abstenir de pareils déportements. De même que les saisons de l'année, les âges de la vie amènent des occupations différentes. S'il est permis aux vieillards de courir les filles, que deviendra la république ?

DÉMIPHON. Hélas ! c'est fait de moi

EUTYQUE. L'amour est l'affaire des jeunes gens.

DÉMIPHON. Prenez-la, de grâce, avec les paniers et les corbeilles¹.

EUTYQUE. Rendez-la à votre fils ; qu'elle soit à lui.

DÉMIPHON. Comme il voudra, je consens à ce qu'il la garde.

EUTYQUE. A la bonne heure, maintenant que vous ne pouvez faire autrement.

1. Qui contenaient les provisions achetées pour le diner.

DÉMIPHON. Qu'il demande pour cette avanie la satisfaction qui lui plaira, pourvu que vous fassiez ma paix avec lui ; je le supplie de n'être plus fâché. Par Hercule, si j'avais su, s'il m'avait dit, même en plaisantant, qu'il en était amoureux, je ne l'aurais pas dérobée à sa tendresse. Eutyque, je vous en prie, vous êtes son ami, prenez mes intérêts, aidez-moi, recevez sous votre protection un pauvre vieillard, et soyez sûr qu'il n'oubliera pas le bienfait.

LYSIMAQUE, à *Démiphon*. Conjurez-le de vous pardonner vos péchés de jeunesse.

DÉMIPHON, à *Lysimaque*. Vous ne cesserez donc pas de m'insulter ? J'espère bien qu'un jour viendra où je pourrai vous rendre la pareille.

LYSIMAQUE. Oh ! moi, j'ai renoncé à toutes ces histoires.

DÉMIPHON. Et moi j'y renonce désormais.

LYSIMAQUE. Permettez ! le goût et l'habitude vous y ramèneront.

DÉMIPHON. Par pitié, assez ; ou, si cela vous platt, donnez-moi le fouet.

LYSIMAQUE. C'est bien dit ; mais votre femme s'en chargera, quand elle sera informée.

DÉMIPHON. Il n'est pas besoin qu'elle le sache.

EUTYQUE. Assurément. N'ayez pas peur, elle ne saura rien. Mais entrons, ce n'est pas ici un lieu commode ; tandis que nous causons, les passants peuvent apprendre vos affaires.

DÉMIPHON. C'est ma foi bien dit, et la pièce sera plus courte d'autant. Allons.

EUTYQUE. Votre fils est chez nous.

DÉMIPHON. Très-bien ; faisons le tour par le jardin.

LYSIMAQUE. Eutyque, une chose m'occupe, avant de rentrer.

EUTYQUE. Qu'est-ce ?

LYSIMAQUE. Chacun songe à soi. Réponds-moi : es-tu certain que ta mère n'est plus fâchée ?

EUTYQUE. Très-certain.

LYSIMAQUE. Fais bien attention.

EUTYQUE. Vous pouvez vous en rapporter à moi.

LYSIMAQUE. Cela me suffit ; mais je le répète, fais bien attention.

EUTYQUE. Ne me croyez-vous pas ?

LYSIMAQUE. Si fait, je te crois, et pourtant j'ai une peur terrible.

DÉMIPHON. Entrons.

EUTYQUE. Oui, mais avant de bouger, je suis d'avis que nous prescrivions aux vieillards des lois qu'ils devront observer et qui les maintiendront. Si nous apprenons qu'un sexagénaire, soit marié, soit même garçon, court la fillette, nous le poursuivrons ici selon notre loi ; nous le proclamerons fou, et autant qu'il dépendra de nous, le prodigue sera dans l'indigence. Que désormais nul n'empêche son jeune fils d'aimer et de prendre maîtresse, pourvu que cela se fasse comme il faut. Si un père y met obstacle, il perdra plus en secret que s'il l'avait ouvertement permis. Nous voulons qu'à partir de ce soir les vieillards se soumettent à cette loi. Bonne nuit, et vous, jeunes gens, si notre décret vous platt, vous devez, à cause des vieillards, applaudir à tour de bras.

Faint, illegible text or markings on the left side of the page.

LE SOLDAT FANFARON

C. Miles Gloriosus

NOTICE SUR LE SOLDAT FANFARON.

Le *Soldat fanfaron* est une des comédies les plus amusantes de Plaute, une de celles où la décence reçoit les moins graves atteintes. Ce caractère de soldat n'existait pas chez les Romains; c'est un type grec, que Plaute a copié plusieurs fois avec bonheur, mais jamais d'une manière aussi complète qu'ici. Pyrgopolinice n'est pas seulement un bravache, un vantard qui fait sonner bien haut des exploits imaginaires; c'est aussi un bel homme, un fat épris de sa personne, et l'on n'a pas de peine à lui faire croire que toutes les femmes veulent se jeter à sa tête : aussi se pose-t-il en héros lassé de bonnes fortunes et ne pouvant y suffire. C'est cette fatuité même qui le perd : on le fait donner dans le piège sans avoir besoin d'y mettre trop de malice, et il laisse partir une jeune et jolie esclave pour s'assurer les bonnes grâces d'une courtisane déguisée en femme mariée. Ces faveurs qu'il espère, tout en faisant le dédaigneux, se changent pour lui en coups de bâton.

Parmi les personnages, il en est un qui du premier abord fait la conquête du spectateur ; mais aussi quelle heureuse création que le caractère de Périplectomène ! Aimable vieillard, sans aucun des défauts ni des infirmités de son âge, point grondeur, point morose, mais au contraire bon, gai, serviable, hospitalier, indulgent aux jeunes amours, se souvenant de ses folies, excusant celles des autres, sans femme, sans enfants, riche à sa suffisance et peu soucieux d'épargner pour des collatéraux ! Le voilà mêlé à une intrigue,

confident d'abord, puis principal meneur, rougissant un moment (mais si peu!), lui, à son âge, avec ses cheveux blancs, de donner les mains à un tour d'écolier! De tous les caractères tracés par Plaute, c'est celui qui nous plaît le mieux, c'est le plus original peut-être.

En 1567, Baif faisait représenter sur le théâtre de l'hôtel de Guise, par ordre de Charles IX, sa comédie du *Brave*, imitée du *Soldat fanfaron*. Baron s'est aussi inspiré de Plaute dans son *Militaire fanfaron* et dans *l'Homme à bonnes fortunes*.

ARGUMENT.

Un jeune Athénien était passionnément amoureux d'une courtisane, libre de naissance, qui le payait de retour. Il va en ambassade à Nau-pacte : un militaire rencontre la belle, l'emmena malgré elle à Éphèse. L'esclave de l'Athénien s'embarque pour aller raconter l'aventure à son maître; il est pris, et on le donne au militaire. Il écrit à son maître pour le faire venir à Éphèse : le jeune homme accourt et se loge dans la maison voisine, chez un hôte de son père. L'esclave perce le mur pour faire communiquer secrètement les deux amants. Il fait accroire que la courtisane a une sœur jumelle. Bientôt le maître de la maison lui prête sa cliente pour duper le militaire, qui se laisse prendre à l'espoir de faire un mariage. Il donne congé à sa maîtresse et se fait rosser comme adultère.

AUTRE ARGUMENT¹.

Un militaire emmène une courtisane d'Athènes à Éphèse. Un esclave veut aller annoncer cette nouvelle à son maître qui aime la jeune personne et qui est en ambassade; mais il est pris sur mer et donné à ce même militaire. Il fait venir son maître d'Athènes, et perce secrètement le mur mitoyen des deux maisons, pour que les amoureux puissent se voir. Un espion, du haut du toit, les aperçoit dans les bras l'un de l'autre. On se moque de lui en lui faisant croire que c'est une autre femme. Palestrion décide le militaire à congédier sa maîtresse; en l'assurant que la femme du vieux voisin veut l'épouser. Il la prie de s'en aller, la comble de présents; puis il est surpris dans la maison du vieillard, et puni comme adultère.

1. Ce second argument, qui est acrostiche, est attribué au grammairien Priscien.

PERSONNAGES.

PYRGOPOLINICE, militaire.
ARTOTROGUS, parasite.
PALESTRION, esclave.
PÉRIPECTOMÈNE, vieillard.
SCÉLEDRE, esclave.
PHILOCOMASIE, courtisane
PLEUSIDE, jeune homme.
LUCRION, esclave.
MILPHIDIPPE, servante.
ACROTELEUTIE, courtisane.
UN ESCLAVE.
CARION, cuisinier.

La scène est à Ephèse.

LE SOLDAT FANFARON.

ACTE I.

PYRGOPOLINICE, ARTOTROGUS.

PYRGOPOLINICE, à ses esclaves. Rendez mon bouclier plus brillant que les rayons du soleil par un beau jour, afin que dans l'occasion, sur le champ de bataille, son éclat éblouisse les regards de l'ennemi. Je veux consoler cette bonne rapière, qu'elle ne gémissé plus, qu'elle ne perde pas courage, voilà trop longtemps que je la porte oisive à mon côté ; la malheureuse, elle est impatiente de faire un hachis de nos ennemis. Mais où est Artotrogus ?

ARTOTROGUS. Ici, près d'un brave et fortuné guerrier, qui a l'air d'un roi, un véritable héros. Mars lui-même n'oserait comparer ses exploits aux vôtres.

PYRGOPOLINICE. Lui que je sauvai dans les champs Gurgustidoniens, où Bombomachidès Cluninstaridysarchidès, petit-fils de Neptune, était général en chef ?

ARTOTROGUS. Je m'en souviens ; vous parlez de ce guerrier à l'armure d'or, dont vous dissipâtes les légions d'un souffle, comme le vent dissipe les feuilles ou le chaume des toits.

PYRGOPOLINICE. Oh ! ce n'est rien que cela !

ARTOTROGUS. Rien, par Hercule, à côté de ce que je pouvais dire.... (A part.) et que tu n'as jamais fait. Si quelqu'un a vu jamais un être plus menteur, plus rempli de forfanterie, je me donne à lui, je me fais son esclave, pourvu qu'il me donne une croûte de fromage quand je crèverai de faim.

PYRGOPOLINICE. Où es-tu ?

ARTOTROGUS. Me voici. Et, par Pollux, cet éléphant, dans l'Inde, à qui vous romptes le bras d'un coup de poing ?

PYRGOPOLINICE. Comment, le bras ?

ARTOTROGUS. Je voulais dire la cuisse.

PYRGOPOLINICE. J'y allais bien doucement.

ARTOTROGUS. Par Pollux, si vous y aviez été de toutes vos forces, vous auriez traversé avec votre bras le cuir, les entrailles et la mâchoire.

PYRGOPOLINICE. Ne parlons pas de cela à présent.

ARTOTROGUS. Par ma foi, vous n'avez pas besoin de me raconter vos exploits, je les connais assez. (*A part.*) C'est mon ventre qui prouve à mes oreilles tous ces ennuis ; il faut tout entendre jusqu'au bout, pour que mes dents ne s'allongent pas. Et il faut applaudir à toutes ses menteries.

PYRGOPOLINICE. Que voulais-je donc dire ?

ARTOTROGUS. Ah ! je sais ce que vous alliez dire. C'est la vérité, par Hercule ; je me souviens du fait.

PYRGOPOLINICE. Lequel ?

ARTOTROGUS. Celui qui vous plaira.

PYRGOPOLINICE. As-tu des tablettes ?

ARTOTROGUS. Vous voulez faire des recrues ? J'ai aussi un poinçon¹.

PYRGOPOLINICE. Tu entres merveilleusement dans ma pensée.

ARTOTROGUS. C'est mon devoir d'étudier votre caractère et de voler au-devant de vos désirs.

PYRGOPOLINICE. Te souviens-tu....

ARTOTROGUS. Si je me souviens ! Cent cinquante hommes en Cilicie, cent Sycolatronides, trente Sardes, soixante Macédo niens, tués par vous en une seule journée.

PYRGOPOLINICE. Combien cela fait-il en tout ?

ARTOTROGUS. Sept mille.

PYRGOPOLINICE. C'est bien cela : tu tiens les comptes comme il faut.

ARTOTROGUS. Je ne les ai pas mis par écrit ; je m'en souviens pourtant.

PYRGOPOLINICE. Par Pollux, ta mémoire est excellente.

ARTOTROGUS, *à part.* C'est à ta table que je la dois.

PYRGOPOLINICE. Tant que tu seras ce que tu as été jusqu'à ce jour, les bons morceaux ne te manqueront pas : toujours ton couvert sera mis chez moi.

ARTOTROGUS. Et en Cappadoce, si votre épée n'avait pas été émoussée, vous abattiez cinq cents hommes d'un seul coup.

PYRGOPOLINICE. C'était le reste de leur infanterie, s'ils avaient échappé.

1. Pour écrire.

ARTOTROGUS. Mais ai-je besoin de vous dire ce que sait le monde entier, que Pyrgopolinice est un mortel unique par sa valeur, sa beauté, ses sublimes exploits ? Toutes les femmes vous aiment, et, sur ma foi, elles n'ont pas tort, tant vous êtes joli garçon ; comme celles d'hier, qui me tiraient par mon manteau.

PYRGOPOLINICE. Que te disaient-elles ?

ARTOTROGUS. Elles me demandaient : « N'est-ce pas Achille ? — Non, leur dis-je, mais son frère. » L'autre secoue la tête : « Par Castor, s'écrie-t-elle, comme il est beau et de grande mine ! Voyez l'admirable chevelure. Ah ! elles sont bien heureuses, celles qui couchent avec lui ! »

PYRGOPOLINICE. Vraiment, elle disait cela ?

ARTOTROGUS. Oui, et toutes deux m'ont supplié de vous faire passer aujourd'hui par ici, comme une procession.

PYRGOPOLINICE. On est bien malheureux d'être trop bel homme.

ARTOTROGUS. Elles m'assassinent, elles me prient, tournent autour de moi, me conjurent de les laisser vous voir ; elles demandent que je vous mène chez elles. C'est au point que je n'ai plus un moment pour m'occuper de vos affaires.

PYRGOPOLINICE. Il me semble qu'il est temps d'aller sur la place, pour donner leur solde aux hommes que j'ai enrôlés hier. Le roi Séleucus m'a grandement prié de lui lever des recrues. Je veux employer cette journée pour ce prince.

ARTOTROGUS. Eh bien donc, marchons.

PYRGOPOLINICE. Suivez-moi, soldats.

ACTE II.

SCÈNE I. — PALESTRION.

Je suis tout disposé à vous expliquer notre sujet, si vous voulez de votre côté m'écouter avec bienveillance. Si quelqu'un ne veut pas m'entendre, qu'il se lève et s'en aille, pour faire place à ceux qui désirent prêter l'oreille. Maintenant, puisque vous vous êtes réunis dans ce lieu de plaisir, je vous dirai le sujet et le nom de la comédie que nous allons jouer devant vous. En grec elle s'appelle *Alaxon*, nous la nommons en latin *le Fanfaron*. La ville que vous voyez est Éphèse ; le militaire qui vient

de se rendre sur la place est mon maître, homme glorieux, effronté, un amas d'ordures, qui ne respire que le mensonge et l'adultère. Il prétend que toutes les femmes courent après lui ; mais où il va on fait de lui des gorges chaudes. Aussi les courtisanes de la ville lui font tant de grimaces qu'elles ne savent presque plus embrasser que de travers. Il n'y a pas longtemps que je suis son esclave, et je veux vous apprendre comment du service de mon premier maître j'ai passé au sien. Écoutez bien, car voici que j'aborde le sujet. Mon maître était un charmant homme d'Athènes. Il aimait une courtisane, fille d'une femme d'Athènes en Attique, et celle-ci le payait de retour : c'est la bonne façon d'aimer. Le peuple l'envoya en ambassade à Naupacte pour une affaire très-importante. Sur ces entrefaites, le militaire, par hasard, arrive à Athènes ; il s'introduit chez la maîtresse de mon maître, fait sa cour à la mère en lui offrant du vin, des bijoux, de friands repas, et se met ainsi dans les bonnes grâces de la vieille coquine. Puis, à la première occasion, il fait voir le tour à cette femme, la mère de celle que mon maître aimait ; il embarque secrètement la fille, et, malgré elle, l'amène ici, à Éphèse. Moi, sans perdre un moment, dès que j'apprends que la maîtresse de mon maître a été enlevée d'Athènes, je me procure un vaisseau, et je m'embarque pour lui porter la nouvelle à Naupacte. Nous gagnons la pleine mer ; mais des pirates qui nous guettaient s'emparent du bâtiment. Me voilà donc perdu avant d'être auprès de mon maître où je voulais me rendre. Celui qui m'avait pris me donne à ce militaire. Il m'emmène chez lui, et j'y trouve notre jeune Athénienne. De son côté, dès qu'elle me voit, d'un clin d'œil elle me fait signe de ne pas l'aborder ; puis, quand l'occasion se présente, elle gémit avec moi sur sa condition, disant qu'elle veut fuir de cette maison pour retourner à Athènes, qu'elle n'aime que mon maître et qu'elle hait le militaire comme la mort. La trouvant ainsi disposée, je prends des tablettes, j'écris une lettre en cachette, et je la donne à un marchand pour la porter à mon maître, l'Athénien, l'amant de la fille ; je l'engage à venir ici ; il ne dédaigne pas l'avis, il arrive et se loge tout à côté de nous, chez un hôte de son père, un aimable vieillard, plein de complaisance pour son hôte amoureux. Le bonhomme nous prête son aide, nous soutient par ses conseils. Aussi j'ai préparé ici dedans de grandes machines, pour que nos amants puissent se voir : le soldat a donné à sa maîtresse une chambre où elle seule met le

pied ; j'en ai percé le mur, afin de donner passage à la belle. Et j'ai fait cela au su du vieillard : c'est lui qui me l'a conseillé. L'autre esclave, mon camarade, est un vaurien, que le militaire a chargé de surveiller sa maîtresse. Nous allons, par nos ruses adroites et nos savants stratagèmes, lui donner la berlue ; nous ferons si bien qu'il ne verra même pas ce qu'il verra. Tout à l'heure, pour vous éviter les méprises, notre fillette jouera un double rôle et paraîtra ici, là, sous les mêmes traits : ce sera toujours la même, mais elle se fera passer pour une autre, tant nous avons réussi à mettre dedans le gardien. Mais j'entends crier la porte de notre vieux voisin. Il sort : c'est là cet aimable vieillard dont je viens de vous parler.

SCÈNE II. — PÉRIPECTOMÈNE, PALESTRION.

PÉRIPECTOMÈNE, à ses esclaves. Si vous ne brisez les talons à tout esclave étranger que vous verrez sur le toit, je vous ferai déchirer par les étrivières. Maintenant les voisins sont témoins de tout ce qui se passe chez moi. Ils regardent dans ma maison par les gouttières. Aussi, je vous donne mes ordres à tous : qui que ce soit de chez ce militaire que vous apercevrez sur les toits, excepté le seul Palestrion, jetez-le en bas dans la rue. Il aura beau dire qu'il court après une poule, un pigeon ou un singe, c'est fait de vous si vous ne l'assommez jusqu'à ce qu'il crève. Et pour qu'ils ne violent pas la loi des osselets, ayez soin qu'il ne leur en reste point pour se mettre à table.

PALESTRION. Je ne sais, d'après ce que j'entends, quel mal a pu lui faire quelqu'un de chez nous, pour qu'il commande de briser les talons à mes camarades. Mais il a fait pour moi une exception ; peu m'importe comment il traitera les autres. Abordons-le : justement il a l'air de venir au-devant de moi. Comment vous portez-vous, Péripectomène ?

PÉRIPECTOMÈNE. Si j'avais le choix, il y a peu de gens que j'eusse plus désiré de voir et d'entretenir en ce moment.

PALESTRION. Qu'est-ce ? Qu'y a-t-il ?

PÉRIPECTOMÈNE. L'affaire est éventée.

PALESTRION. Quelle affaire ?

PÉRIPECTOMÈNE. Je ne sais qui de chez vous est venu tout à l'heure sur notre toit et a regardé par la gouttière, chez nous, Philocomasie et mon hôte qui s'embrassaient.

PALESTRION. Qui les a vus ?

PÉRIPECTOMÈNE. Un de tes camarades.

PALESTRION. Quel homme est-ce ?

PÉRIPLECTOMÈNE. Je ne sais, tant il s'est dérobé brusquement.

PALESTRION. Je soupçonne.... que c'est fait de moi.

PÉRIPLECTOMÈNE. Comme il s'en allait, je crie : « Hé, là-haut, que fais-tu là sur mon toit ? » Il me répond en disparaissant qu'il court après un singe.

PALESTRION. Ah ! malheureux que je suis ! je vais périr pour cette méchante bête. Philocomasie est-elle encore ici ?

PÉRIPLECTOMÈNE. Elle y était quand je suis sorti.

PALESTRION. De grâce, dites-lui d'aller chez nous au plus vite, que les gens de la maison la voient, si elle ne veut que pour ses beaux yeux nous autres esclaves nous soyons mis tous en croix.

PÉRIPLECTOMÈNE. Je le lui ai déjà dit ; me veux-tu encore quelque chose ?

PALESTRION. Oui ; recommandez-lui de ne pas sortir un moment de son caractère de femme, de rester fidèle aux fines traditions de son sexe, et de ne pas changer de couleur.

PÉRIPLECTOMÈNE. Comment cela ?

PALESTRION. Afin de confondre par un air de vérité celui qui l'a vue ici ; quand on l'y aurait vue cent fois, qu'elle nie. Elle a du front, de la langue, de la perfidie, de la malice, de l'assurance, de l'audace, du sang-froid, de la fourberie : que par un bon serment elle réduise au silence son accusateur. Elle est armée de mensonges, de tromperies, de parjures ; elle est en fonds de supercheries, d'artifices, de prestiges. Une femme un peu fine n'a pas besoin de recourir à sa voisine : elle a chez elle tout un arsenal de malins tours.

PÉRIPLECTOMÈNE. Je vais lui reporter tout cela, si elle est chez nous. Mais qu'est-ce donc que tu médites, Palestrion ?

PALESTRION. Taisez-vous un instant, j'assemble mon conseil dans ma tête pour délibérer sur ce qu'il y a à faire, sur la ruse que j'opposerai à mon rusé camarade, à celui qui a été témoin des baisers : il a vu, mais il ne faut pas qu'il ait vu.

PÉRIPLECTOMÈNE. Cherche, je vais un peu m'éloigner de toi. (*Il se met à l'écart.*) Voyez cette attitude, ce front que la méditation creuse. Il se frappe la poitrine ; on dirait qu'il veut faire sortir son cœur. Bon ! il se retourne, il se penche à gauche ; sa main gauche s'appuie sur sa cuisse, il compte sur les doigts de la main droite, il frappe rudement sa cuisse droite ; c'est qu'il a de la peine à trouver ce qu'il faut faire. Il fait claquer ses doigts, il s'évertue, il change à tout moment de pose. Le voilà qui

hoche la tête. Ce qu'il a trouvé ne lui va pas. Quoi qu'il en soit, il ne nous donnera rien que de bien mûr et bien digéré. (*Palestrion met son poing sous son menton.*) Tiens ! il bâtit, il appuie son menton sur une colonne. Foin de cette architecture ! car il y a, m'a-t-on dit, un poète étranger qui a la tête ainsi appuyée sur des colonnes, tandis que deux sentinelles se tiennent à toute heure auprès de lui¹. Bravo, bravo ! le voilà qui se dresse comme il faut, par Hercule, en esclave de comédie. Il ne se donnera pas de trêve qu'il ne soit venu à bout de son dessein. Il a trouvé, je crois : allons, fais attention, ouvre l'œil, ne t'endors pas, si tu n'aimes mieux que ta peau soit bigarrée d'étrivières. C'est moi qui te le dis, ne baguenaude point. Hé, Palestrion, je te parle ; ouvre l'œil, te dis-je ; éveille-toi, te dis-je ; il fait jour, te dis-je.

PALESTRION. J'entends.

PÉRIPECTOMÈNE. Vois-tu tes ennemis qui s'approchent, qui assiègent ton dos ? Décide-toi. Prends au plus vite du secours et de l'aide pour la lutte : il s'agit d'être actif, non de dormir debout. Dresse des retranchements, enveloppe-toi de ton armée, cours à l'attaque, assure la défense. Coupe les vivres à l'ennemi, ménage une route par où les convois et les provisions puissent vous arriver en sûreté, à toi et à tes légions. Sois vigilant, l'affaire presse. Trouve, invente, imagine un plan sur l'heure. Qu'on n'ait point vu ce qu'on a vu ; qu'on n'ait point fait ce qu'on a fait. Tu entames là, mon cher, une grande entreprise, tu élèves une haute muraille. Si tu promets de t'en charger tout seul, j'espère que nous pourrons battre les ennemis.

PALESTRION. Je le promets, je m'en charge.

PÉRIPECTOMÈNE. Et moi je promets que tu viendras à bout de ton dessein.

PALESTRION. Que Jupiter vous soit clément !

PÉRIPECTOMÈNE. Mais, mon ami, fais-moi part de ce que tu as inventé.

PALESTRION. Silence donc, tandis que je vous introduis dans la région de mes finesse, et vous connaîtrez comme moi mes projets.

PÉRIPECTOMÈNE. Tes secrets seront en sûreté.

PALESTRION. Mon maître a un cuir d'éléphant au lieu d'une peau humaine, et n'a pas plus de sens qu'une souche.

1. Névius, emprisonné pour ses épigrammes contre les Métellus.

PÉRIPECTOMÈNE. Je sais cela.

PALESTRION. Voici donc comment je m'y prendrai, voici la ruse que j'imagine : je dirai qu'il est arrivé d'Athènes une sœur jumelle de Philocomasie, avec son amant, et qu'ils se ressemblent comme deux gouttes d'eau. J'ajouterai qu'ils reçoivent l'hospitalité chez vous.

PÉRIPECTOMÈNE. Très-bien, très-bien, à merveille : l'invention me plaît.

PALESTRION. Alors si mon camarade vient faire son rapport au militaire, et dire qu'il l'a vue embrasser un autre homme, je soutiendrai que c'est la sœur qu'il a vue embrassant chez vous et caressant son amoureux.

PÉRIPECTOMÈNE. C'est parfait. Je répondrai de même si le militaire m'interroge.

PALESTRION. Dites surtout qu'elles sont le portrait l'une de l'autre ; et il faut faire la leçon à Philocomasie, pour qu'elle ne bronche pas, si le militaire la questionne.

PÉRIPECTOMÈNE. Le tour est admirable. Mais s'il veut les voir toutes deux ensemble, comment faire ?

PALESTRION. C'est aisé ; on peut donner cent raisons : elle est sortie, elle est allée se promener, elle dort, elle est à sa toilette, au bain, elle dine, elle fait une partie, elle est occupée, elle n'a pas le temps, elle ne peut pas. Bref, toutes les défaites qu'on voudra, pourvu que tout d'abord nous l'amenions à présent à tenir pour vérités nos mensonges.

PÉRIPECTOMÈNE. Tu as raison.

PALESTRION. Rentrez donc, et si la belle est chez vous, dites-lui de retourner tout de suite à la maison et endoctrinez-la ; recommandez-lui de ne pas perdre de vue le conte que nous venons d'imaginer de cette sœur jumelle.

PÉRIPECTOMÈNE. Je la stylerai comme il faut. Est-ce tout ?

PALESTRION. Rentrez.

PÉRIPECTOMÈNE. Je pars. (*Il sort.*)

PALESTRION. Et moi je vais chez nous, et sans avoir l'air de rien je ferai en sorte de trouver mon camarade, celui qui courait tantôt après un singe. Il n'aura pu s'empêcher de raconter à quelqu'un de ses amis qu'il a vu la matresse de notre homme dans la maison voisine échangeant des baisers avec un blondin : je sais ce qu'il en est, je ne peux garder ce que je suis seul à savoir. Si je trouve celui qui l'a vue, je dresserai contre lui toutes mes batteries. Je suis prêt, et bien résolu à enlever mon homme d'assaut. Si je ne le découvre pas, j'irai le nez au vent,

comme un chien de chasse, jusqu'à ce que je sois sur la piste du renard. Mais notre porte crie, je retiens ma voix. C'est mon camarade qui sort, le gardien de Philocomasie.

SCÈNE III. — SCÉLÈDRE, PALESTRION.

SCÉLÈDRE, *à part*. A moins d'avoir rêvé aujourd'hui que je me promenais sur le toit, je suis bien sûr d'avoir vu ici, tout près, chez le voisin, Philocomasie, la maîtresse de mon maître, en quête d'un autre amant.

PALESTRION. D'après ce que j'entends, il les a vus s'embrasser.

SCÉLÈDRE. Qui est là ?

PALESTRION. Ton camarade. Comment vas-tu, Scélèdre ?

SCÉLÈDRE. Mon cher Palestrion, je suis heureux de te rencontrer.

PALESTRION. Qu'est-ce ? qu'y a-t-il ? mets-moi au courant.

SCÉLÈDRE. J'ai peur.

PALESTRION. Peur de quoi ?

SCÉLÈDRE. Eh ! par Hercule, que tous tant que nous sommes de serviteurs à la maison, nous ne dansions aujourd'hui une fort vilaine danse.

PALESTRION. Danse-la tout seul ; je n'aime pas ce genre de pirouettes et de cabrioles.

SCÉLÈDRE. Tu ignores peut-être qu'il s'est fait chez nous un vilain trait.

PALESTRION. Lequel ?

SCÉLÈDRE. Un libertinage.

PALESTRION. Garde-le pour toi, ne me dis rien, je ne veux rien savoir.

SCÉLÈDRE. Et moi, je veux que tu le saches. Je poursuivais tantôt notre singe sur ce toit-ci.

PALESTRION. Ma foi, Scélèdre, cela faisait un méchant sujet à la poursuite d'une méchante bête.

SCÉLÈDRE. Les dieux te confondent !

PALESTRION. C'est à toi que cela revient, puisque tu t'es entêté à parler.

SCÉLÈDRE. Par hasard, je lance un coup d'œil chez le voisin par la gouttière, et j'aperçois Philocomasie et je ne sais quel blanc-bec qui s'embrassaient.

PALESTRION. Quelle infamie me contes-tu là, Scélèdre ?

SCÉLÈDRE. Je suis sûr de l'avoir vu.

PLAUTE.

II — 5

PALESTRION. Toi ?

SCÉLÈDRE. Oui, moi, de mes deux yeux.

PALESTRION. Va, cela n'est pas vraisemblable, tu n'as rien vu.

SCÉLÈDRE. Ai-je donc l'air d'avoir une taie sur l'œil ?

PALESTRION. Demande-le au médecin plutôt qu'à moi. Mais, si les dieux te sont amis, tu ne te chargeras pas légèrement de ce conte : ce serait mettre en grand danger tes jambes et ta tête. Car de deux façons, tu es sûr de périr, si tu ne fais taire ta sottise langue !

SCÉLÈDRE. Comment, de deux façons ?

PALESTRION. Je vais te l'expliquer. D'abord, si tu accuses à tort Philocomasie, tu es perdu. Si le fait est vrai, toi qui étais chargé de la garder, tu es encore perdu.

SCÉLÈDRE. Ce qui m'arrivera, je n'en sais rien ; ce que je sais bien, c'est que j'ai vu la chose.

PALESTRION. Encore, malheureux !

SCÉLÈDRE. Que veux-tu que je te dise, sinon que j'ai vu ? Bien mieux, elle est encore à présent chez le voisin.

PALESTRION. Comment, elle n'est pas chez nous ?

SCÉLÈDRE. Va voir, entre toi-même : car je n'exige pas qu'on me croie.

PALESTRION. C'est ce que je vais faire.

SCÉLÈDRE. Je t'attends ici, et en même temps je guetterai le moment où la génisse reviendra du pâturage à l'étable. (*Palestrion entre dans la maison.*) Que faire à présent ? Le militaire m'avait chargé de la garder. Si je découvre le pot aux roses, c'est fait de moi ; si je me tais et qu'on vienne à tout savoir, c'est fait de moi encore. Est-il rien de plus malicieux et de plus effronté qu'une femme ? Tandis que je suis sur le toit, elle s'échappe de la maison. Par ma foi, elle a fait là un tour hardi ! Si le militaire l'apprend.... par Hercule, je le crois capable de bouleverser toute la maison, et de là à la potence.... Ma foi, quoi qu'il arrive, j'aime mieux tenir ma langue que de périr misérablement. Je ne puis garder une femme qui grille de faire des amants.

PALESTRION. Scélèdre, Scélèdre !

SCÉLÈDRE. Qui m'appelle de cette voix menaçante ?

PALESTRION. Y a-t-il un coquin plus audacieux que toi, plus haï et plus détesté des dieux ?

SCÉLÈDRE. Qu'est-ce donc ?

PALESTRION. Ne devrais-tu pas te faire crever ces yeux qui voient ce qui n'est pas ?

SCÉLÈDRE. Ce qui n'est pas ?

PALESTRION. Je ne donnerais pas une noix de ta peau.

SCÉLÈDRE. Mais qu'est-ce donc ?

PALESTRION. Qu'est-ce ? tu le demandes ?

SCÉLÈDRE. Et pourquoi pas ?

PALESTRION. Ne feras-tu pas couper cette langue babillarde ?

SCÉLÈDRE. Pour quelle raison ?

PALESTRION. Philocomasie est chez nous, et tu disais que tu venais de la voir ici à côté dans les bras d'un autre homme.

SCÉLÈDRE. Je m'étonne que tu vives d'ivraie, quand le blé est à si bon compte.

PALESTRION. Que signifie ?

SCÉLÈDRE. Tu as la berlue.

PALESTRION. Par Pollux, tu es aveugle, mon pendard, tu n'as pas seulement la berlue : elle est chez nous, te dis-je.

SCÉLÈDRE. Chez nous ?

PALESTRION. Par Hercule, oui, chez nous.

SCÉLÈDRE. Va, tu te joues de moi.

PALESTRION. C'est donc cela que j'ai les mains si sales.

SCÉLÈDRE. Comment ?

PALESTRION. Puisque je joue avec de la boue.

SCÉLÈDRE. Gare à ta tête !

PALESTRION. Gare à la tienne plutôt, si tu ne prends d'autres yeux et une autre langue ! Mais notre porte crie.

SCÉLÈDRE. Et moi j'ai l'œil sur cette porte-ci. Car elle ne peut pas venir de là chez nous sans passer par la grande entrée.

PALESTRION. Mais puisqu'elle est à la maison ! Je voudrais bien savoir, Scélèdre, quel démon te poursuit.

SCÉLÈDRE. J'ai des yeux pour moi, du bon sens pour moi, et je m'en rapporte à moi plutôt qu'aux autres ; personne au monde ne me fera croire qu'elle n'est pas dans cette maison-là : je monterai donc la garde, pour qu'elle ne puisse se glisser chez nous sans que je m'en aperçoive.

PALESTRION, *à part*. Il est à moi : dans un clin d'œil je lui ferai vider ses retranchements. (*Haut.*) Veux-tu que je te fasse avouer que tu as la berlue ?

SCÉLÈDRE. Soit, voyons.

PALESTRION. Que tu n'as pas grain de bon sens, que tu ne sais pas faire usage de tes yeux ?

SCÉLÈDRE. Je le veux bien.

PALESTRION. Tu dis que la maîtresse de notre maître est dans cette maison-là ?

SCÉLÈDRE. Oui, et je soutiens que je l'y ai vue dans les bras d'un autre homme.

PALESTRION. Tu sais qu'il n'y a pas de passage entre cette maison et la nôtre ?

SCÉLÈDRE. Je le sais.

PALESTRION. Ni terrasse, ni jardin, à moins qu'on ne prenne les gouttières ?

SCÉLÈDRE. Je le sais.

PALESTRION. Eh bien, si elle est chez nous, si devant toi je la fais sortir de la maison, n'auras-tu pas mérité d'être roué de coups ?

SCÉLÈDRE. J'en conviens.

PALESTRION. Observe bien la porte du voisin, de peur qu'elle ne puisse sortir sans que tu la voies, et se faufler chez nous.

SCÉLÈDRE. C'est aussi ce que je vais faire.

PALESTRION. Et moi je te l'amènerai ici, dans la rue, sur ses deux pieds.

SCÉLÈDRE. Allons, amène. (*Palestrion sort.*) Je suis curieux de savoir si j'ai vu ce que j'ai vu, ou s'il tiendra sa promesse en faisant qu'elle se trouve chez nous. Car enfin j'ai mes yeux et n'ai pas besoin d'emprunter ceux des autres. Mais ce vaurien est toujours à le flatter, à tourner autour de lui ; aussi c'est lui qu'on appelle le premier à table, c'est à lui qu'on donne les premiers morceaux, et il n'y a guère que trois ans à peu près qu'il est à notre service. Chez nous, il n'y a pas d'esclave mieux traité que lui. Mais faisons bien attention, ne quittons pas de l'œil cette porte. Je resterai campé ici et, par Pollux, ce n'est pas en passant par là qu'ils me joueront le tour.

SCÈNE IV. — PALESTRION, PHILOCOMASIE, SCÉLÈDRE.

PALESTRION, à *Philocomasie*. N'allez pas oublier mes leçons.

PHILOCOMASIE. Quelle manie de me le dire tant de fois !

PALESTRION. Je crains que vous ne soyez pas assez fine.

PHILOCOMASIE. Bon ! j'en remontrerais aux plus savantes. Je connais nos rusées et leurs finesses ; mais j'en ai à leur revendre.

PALESTRION. Allons, mettez-vous à l'œuvre : je vais m'éloigner de vous. Que fais-tu là, Scélèdre ?

SCÉLÈDRE. Je suis occupé ; mais j'ai des oreilles, tu peux parler.

PALESTRION. Te voilà, je pense, dans la posture que tu tiendras tout à l'heure pour sortir de la porte¹, les deux mains en croix, la potence au cou.

SCÉLÈDRE. Et pourquoi cela ?

PALESTRION. Regarde à ta gauche : qui est cette femme ?

SCÉLÈDRE. Grands dieux ! c'est la maîtresse de notre maître.

PALESTRION. En effet, c'est ce qu'il me semble. Eh bien, quand tu seras disposé.

SCÉLÈDRE. A quoi faire ?

PALESTRION. Tu périras sur l'heure.

PHILOCOMASIE. Où est-il ce brave serviteur qui m'accuse d'être infidèle, quand je suis innocente ?

PALESTRION. Le voilà : c'est lui qui me l'a dit.

SCÉLÈDRE. Oui.

PHILOCOMASIE. Scélékrat, tu dis que tu m'as vue là, chez le voisin, dans les bras d'un homme ?

PALESTRION. Oui, d'un jeune homme étranger, il l'a dit.

SCÉLÈDRE. C'est vrai, j'en conviens.

PHILOCOMASIE. Et tu m'as vue ?

SCÉLÈDRE. Oui, de mes deux yeux.

PHILOCOMASIE. Tu ne les garderas pas longtemps, je pense, ces yeux qui te font voir plus qu'ils ne voient.

SCÉLÈDRE. Par Hercule, jamais on ne m'empêchera d'avoir vu ce que j'ai vu.

PHILOCOMASIE. Je suis bien sotté et bien niaisé de causer là avec un fou qui me le payera de sa tête, j'en jure bien.

SCÉLÈDRE. Point de menaces ; je sais que la croix sera ma sépulture ; tous mes ancêtres y ont passé, père, grands-pères, bisafeux, trisafeux. En attendant, vos menaces ne sauraient me crever les yeux. Mais j'ai deux mots à te dire, Palestrion. D'où sort-elle, dis-moi ?

PALESTRION. D'où veux-tu qu'elle sorte, si ce n'est de la maison ?

SCÉLÈDRE. De la maison ?

PALESTRION. Regarde-moi.

SCÉLÈDRE. Je te regarde. Que c'est étrange ! Comment a-t-elle pu passer de là chez nous ? Nous n'avons ni terrasse, ni jardin, ni fenêtre qui ne soit grillée, et pourtant je suis sûr de vous avoir vue là dedans.

1. La porte de Charon, par où l'on menait les esclaves au supplice, à Athènes et dans d'autres villes. A Rome, c'était la porte Métra, ou la porte Esquiline.

PALESTRION. Comment, drôle, tu persistes à l'accuser !

PHILOCOMASIE. D'après cela, ce ne serait donc pas un faux rêve que j'ai eu cette nuit ?

PALESTRION. Qu'est-ce que vous avez rêvé ?

PHILOCOMASIE. Je vais te le dire ; fais bien attention, je te prie. Cette nuit, dans mon rêve, j'ai vu ma sœur germaine arrivée d'Athènes à Éphèse avec son amant, et ils descendaient précisément là, chez le voisin.

SCÉLÈDRE. C'est un rêve de Palestrion qu'elle nous raconte.

PALESTRION. Continuez.

PHILOCOMASIE. J'étais heureuse de la venue de ma sœur, et à cause d'elle j'étais l'objet de grands soupçons : car un esclave, toujours dans mon rêve, m'accusait (c'est précisément ce qui arrive) d'avoir embrassé un jeune étranger, tandis que c'était ma sœur qui avait embrassé son amant. Je rêvais donc que c'était moi qu'on accusait, et bien à tort.

PALESTRION. Voyez un peu comme ce songe dont vous nous parlez s'est réalisé ! Par Hercule, tout y est ! Rentrez et mettez-vous en prière. Il faudra raconter la chose au militaire.

PHILOCOMASIE. Je n'y manquerai pas. Je ne souffrirai pas qu'impunément on ait calomnié ma fidélité.

SCÉLÈDRE. Je crains bien d'avoir fait quelque sottise ; le dos me démange du haut en bas.

PALESTRION. Sais-tu que ta perte est certaine ?

SCÉLÈDRE. Maintenant, il est bien sûr qu'elle est à la maison. Mais je ne quitterai plus notre porte de l'œil, qu'elle soit où elle voudra.

PALESTRION. Mais, Scélèdre, dis-moi, comme le songe qu'elle a eu est conforme à ce qui se passe ! comme en effet tu as cru la voir dans les bras d'un autre !

SCÉLÈDRE. Tu penses donc que je ne l'ai pas vue ?

PALESTRION. Par ma foi, je pense (mais, de grâce, reprends ton bon sens) que si la chose vient aux oreilles de notre maître, tu es perdu sans ressource.

SCÉLÈDRE. Ah ! je m'aperçois maintenant que tout à l'heure j'avais un nuage devant les yeux.

PALESTRION. Il y a longtemps, par Pollux, que la chose est certaine ; elle n'a bougé de chez nous.

SCÉLÈDRE. Je ne sais que dire : je ne l'ai pas vue, et pourtant je l'ai vue.

PALESTRION. Ta sottise nous a quasi perdus. En voulant te

montrer fidèle à ton maître, tu as failli périr. Mais la porte du voisin s'ouvre : je me tais.

SCÈNE V. — PHILOCOMASIE, PALESTRION,
SCÉLÈDRE.

PHILOCOMASIE. Qu'on porte le feu sur l'autel ; je veux, au retour du bain, adresser mes actions de grâces à Diane d'Éphèse, brûler en son honneur le plus suave encens de l'Arabie ; elle m'a protégée dans le royaume de Neptune, dans ces régions orageuses où j'ai été battue de la violence des flots.

SCÉLÈDRE. Palestriion, Palestriion !

PALESTRION. Scélèdre, Scélèdre ! qu'est-ce donc ?

SCÉLÈDRE. Cette femme qui vient de sortir de là, est-ce la maîtresse de notre maître, Philocomasie, ou n'est-ce pas elle ?

PALESTRION. Par Hercule, il me semble bien que c'est elle. Mais si c'est elle en effet, comment aurait-elle pu passer de notre maison dans celle du voisin ? c'est étrange.

SCÉLÈDRE. Est-ce que tu doutes que ce soit elle-même ?

PALESTRION. Elle en a tout l'air. Avançons, parlons-lui.

SCÉLÈDRE. Hé ! qu'est-ce à dire, Philocomasie ? Que vous doit-on dans cette maison ? qu'y avez-vous à faire ? Eh bien, vous vous taisez ? c'est à vous que je parle.

PALESTRION. Ou plutôt à toi-même ; car elle ne répond pas.

SCÉLÈDRE. C'est à vous que je m'adresse, créature perverse et effrontée, qui courez la prétantaine chez les voisins.

PHILOCOMASIE. A qui en avez-vous ?

SCÉLÈDRE. Et à qui donc, si ce n'est à vous-même ?

PHILOCOMASIE. Qui êtes-vous ? qu'avez-vous à démêler avec moi ?

SCÉLÈDRE. Vous me demandez qui je suis ?

PHILOCOMASIE. Ne faut-il pas demander ce que j'ignore ?

PALESTRION. Et moi, qui suis-je, si vous ne le connaissez pas ?

PHILOCOMASIE. Un ennuyeux personnage, qui que vous soyez et lui comme vous.

SCÉLÈDRE. Vous ne nous connaissez pas ?

PHILOCOMASIE. Ni l'un ni l'autre.

SCÉLÈDRE. J'ai grand'peur....///

PALESTRION. Que crains-tu ?

SCÉLÈDRE. Que nous ne nous soyons perdus quelque part, puisqu'elle prétend ne connaître ni toi ni moi.

PALESTRION. Je veux éclaircir la chose, Scélédre, et savoir si nous sommes nous ou d'autres ; pourvu que quelque voisin ne nous ait pas changés à notre insu !

SCÉLÈDRE. Assurément je suis bien moi.

PALESTRION. Et moi aussi, par Pollux ! La belle, vous cherchez quelque mauvaise affaire. Hé, Philocomasie, c'est à vous que je parle.

PHILOCOMASIE. Quelle rage vous tient de m'appeler d'un nom qui n'est pas le mien et qui n'en finit pas ?

PALESTRION. Eh mais, comment donc vous appelez-vous ?

PHILOCOMASIE. Glycère.

SCÉLÈDRE. Vous avez tort. Vous voulez vous donner un faux nom, Philocomasie. Cela n'est pas bien, et vous faites injure à mon maître.

PHILOCOMASIE. Moi ?

PALESTRION. Vous-même.

PHILOCOMASIE. Moi, arrivée hier d'Athènes à Éphèse, avec un jeune Athénien mon amant ?

PALESTRION. Dites-moi, qu'est-ce que vous avez à faire à Éphèse ?

PHILOCOMASIE. J'ai entendu dire que ma sœur jumelle était ici : je viens la chercher.

PALESTRION. Vous êtes une fine mouche.

PHILOCOMASIE. Ou plutôt, ma foi, une grande sottie, de tant causèr avec vous. Je m'en vais.

SCÉLÈDRE. Je ne vous laisserai pas partir.

PHILOCOMASIE. Lâchez-moi.

SCÉLÈDRE. La chose est trop claire, je ne vous lâche point.

PHILOCOMASIE. Mes mains vont claquer tout à l'heure, prenez-y garde, si vous ne me lâchez point.

SCÉLÈDRE, à *Palestrion*. Comment, drôle, tu restes là comme un piquet ! ne peux-tu l'arrêter de l'autre côté ?

PALESTRION. Je ne me soucie pas de compromettre mon dos. Que sais-je si c'est là Philocomasie, ou une autre qui lui ressemble ?

PHILOCOMASIE. Me lâcherez-vous ou non ?

SCÉLÈDRE. Non ; mais malgré vous, malgré vos résistances, de force, puisque vous n'y mettez pas de bonne volonté, je vous entrainerai à la maison.

PHILOCOMASIE. Je suis descendue ici ; mon amant et moi nous sommes domiciliés à Athènes ; je me moque de cette maison-ci ; je ne vous connais ni l'un ni l'autre, je ne sais qui vous êtes.

SCÉLÈDRE. Faites un traité avec moi ; je ne vous lâcherai pas que vous ne me donniez parole positive de venir chez nous si je vous lâche.

PHILOCOMASIE. Qui que vous soyez, vous me faites violence. Eh bien, je vous donne ma parole, si vous me lâchez, d'aller dans cette maison où vous voulez me conduire.

SCÉLÈDRE. Vous voilà libre.

PHILOCOMASIE. Et j'en profite, je me sauve.

SCÉLÈDRE. Voilà bien la foi des femmes. (*Elle rentre chez Périplectomène.*)

PALESTRION. Scélèdre, tu as lâché ta proie. Cette femme est on ne peut mieux la maîtresse de notre maître. Veux-tu agir en brave ?

SCÉLÈDRE. Que faut-il faire ?

PALESTRION. Va me chercher mon coutelas chez nous.

SCÉLÈDRE. Qu'en feras-tu ?

PALESTRION. J'entrerais tout droit dans cette maison, et le premier que je vois là dedans embrasser Philocomasie, je lui tranche la tête sur place.

SCÉLÈDRE. Il t'a semblé que c'était elle ?

PALESTRION. Oui, par Pollux, c'est bien elle. Comme elle dissimulait ! Mais va, apporte-moi mon coutelas.

SCÉLÈDRE. Dans l'instant même. (*Il rentre.*)

PALESTRION. Non, il n'y a ni cavalier ni fantassin qui ait assez d'audace, assez de front, pour faire ce que fait une femme. Comme elle a bien joué son double personnage ! comme elle attrape mon camarade, cet espion roué ! Ce passage dans la muraille est aussi par trop amusant.

SCÉLÈDRE. Hé ! Palestrion, nous n'avons que faire du coutelas.

PALESTRION. Qu'est-ce donc ? que faut-il ?

SCÉLÈDRE. La maîtresse de notre maître est à la maison.

PALESTRION. Comment, à la maison ?

SCÉLÈDRE. Elle est couchée sur son lit.

PALESTRION. Par ma foi, tu t'es attiré, comme tu dis, une jolie affaire !

SCÉLÈDRE. Comment cela ?

PALESTRION. En osant porter la main sur cette femme qui demeure chez le voisin.

SCÉLÈDRE. J'en ai bien peur ; mais enfin on ne peut faire que ce ne soit pas sa sœur jumelle.

PALESTRION. Tu l'avais vue, elle-même, dans les bras d'un homme. Et maintenant, à t'entendre, il est clair que c'était l'autre.

SCÉLÈDRE. A quoi tient que je ne me sois perdu ! Si j'avais parlé à notre maître !

PALESTRION. Si tu es sage, bouché close. Un esclave doit en savoir plus qu'il n'en dit. Je te quitte, pour ne pas être ton complice, et je vais chez le voisin. Tes algarades ne sont pas mon fait. Si le maître vient, je suis là, tu m'appelleras.

SCÈNE VI. — SCÉLÈDRE, PÉRIPECTOMÈNE.

SCÉLÈDRE. Il a tôt fait de s'en aller, sans plus se soucier des affaires du maître que s'il n'était pas à son service. Ce qu'il y a de sûr, c'est que notre belle est au logis. Je viens de là voir sur son lit. Eh bien, maintenant, faisons sentinelle.

PÉRIPECTOMÈNE. Par Hercule, ces esclaves de mon voisin le militaire ne me prennent pas pour un homme, mais pour une femme, tant ils se moquent de moi. Comment ! une personne que je reçois, qui arrive hier d'Athènes avec mon hôte, ici, en pleine rue, l'insulter, la bousculer, une femme libre et de bonne maison ?

SCÉLÈDRE, à part. Je suis perdu ! il marche droit sur moi. Je crains que cette aventure ne m'attire bien du désagrément, d'après ce que je viens d'entendre dire au bonhomme.

PÉRIPECTOMÈNE. Abordons-le. C'est donc toi, Scélèdre, vil coquin, qui viens de brutaliser ici, devant ma maison, une femme que j'ai reçue chez moi ?

SCÉLÈDRE. Écoutez, voisin, je vous en supplie.

PÉRIPECTOMÈNE. Que je t'écoute ?

SCÉLÈDRE. Je veux me justifier.

PÉRIPECTOMÈNE. Te justifier, après un trait si indigne, si révoltant ! Parce que vous êtes au service d'un soudard, vous croyez donc que tout vous est permis, maraud ?

SCÉLÈDRE. Ne puis-je....

PÉRIPECTOMÈNE. Mais de par tous les dieux et toutes les déesses, je te ferai battre de verges, sans trêve ni merci, du matin jusqu'au soir, pour avoir brisé mes tuiles et saccagé mon toit en poursuivant la guenon ta camarade, pour être venu épier de là-haut, chez moi, mon hôte, tandis qu'il embrassait sa maîtresse, pour avoir accusé l'amie de ton maître d'infidélité (une personne si sage !) et moi d'une infamie, enfin pour avoir outragé devant ma maison une femme que je loge ; et si l'on ne te fait passer par les aiguillons, je couvrirai ton maître de plus

confusion que la mer n'est couverte de vagues quand il fait grand vent.

SCÉLÈDRE. Je suis dans une telle angoisse, Périplectomène, que je ne sais si je dois commencer par me plaindre de vous, ou s'il ne vaut pas mieux que je vous fasse des excuses, si cette femme n'est pas la nôtre, si ce n'est pas elle. Ainsi, à présent, je ne sais plus ce que j'ai vu : cette personne qui est chez vous ressemble comme deux gouttes d'eau à notre maîtresse, si ce n'est pas elle-même.

PÉRIPECTOMÈNE. Va voir chez moi, tu le sauras.

SCÉLÈDRE. Vous le permettez ?

PÉRIPECTOMÈNE. Je te l'ordonne ; mais regarde sans faire de bruit.

SCÉLÈDRE. C'est bien mon dessein. (*Il sort.*)

PÉRIPECTOMÈNE. Hé, Philocomasie, courez vite, passez chez nous ; cela presse. Et puis, quand Scélèdre sera sorti de ma maison, courez chez vous encore plus vite.... Par Pollux, je crains qu'elle ne perde la tête. S'il ne la voit pas chez nous, la ruse est découverte.

SCÉLÈDRE, *revenant*. Dieux immortels ! il est impossible que les dieux fassent une ressemblance plus frappante ; c'est tout là même femme, sans être la même.

PÉRIPECTOMÈNE. Eh bien ?

SCÉLÈDRE. J'ai mérité une peine..

PÉRIPECTOMÈNE. Enfin, est-ce elle ?

SCÉLÈDRE. Oui, c'est elle, et ce n'est pas elle.

PÉRIPECTOMÈNE. L'as-tu vue ?

SCÉLÈDRE. Je l'ai vue, et j'ai vu votre hôte qui l'embrassait et la tenait pressée.

PÉRIPECTOMÈNE. Est-ce elle ?

SCÉLÈDRE. J'en ne sais.

PÉRIPECTOMÈNE. Veux-tu t'en assurer ?

SCÉLÈDRE. Je le voudrais bien.

PÉRIPECTOMÈNE. Va chez vous à l'instant, et vois si votre maîtresse est à la maison.

SCÉLÈDRE. En effet, bon conseil ; je reviens vous trouver tout de suite. (*Il entre.*)

PÉRIPECTOMÈNE. Je n'ai, ma foi, jamais vu se jouer d'un homme d'une façon plus joyeuse et plus étonnante.... Mais le voilà qui sort.]

SCÉLÈDRE. Périplectomène, je vous en conjure au nom des dieux et des hommes, par ma sottise, par vos genoux...

PÉRIPECTOMÈNE. Que me demandes-tu ?

SCÉLÈDRE. De me pardonner ma bêtise, ma stupidité. Je reconnais enfin que j'ai été un animal, une taupe, un étourneau. Philocomasie est chez nous.

PÉRIPECTOMÈNE. Tu les as donc vues toutes deux, mon pendar d ?

SCÉLÈDRE. Oui.

PÉRIPECTOMÈNE. Amène-moi ton maître, je le veux.

SCÉLÈDRE. Je conviens que j'ai mérité tous les châtimens, que j'ai fait une avanie à la personne qui loge chez vous ; mais je la prenais pour la maîtresse du militaire mon maître, qui l'avait confiée à ma garde. Il est impossible de tirer du même puits deux gouttes d'eau qui se ressemblent plus que ces deux femmes entre elles. J'avoue encore que j'ai regardé chez vous par la gouttière.

PÉRIPECTOMÈNE. Bel aveu, quand je t'ai vu !

SCÉLÈDRE. Mais je croyais apercevoir Philocomasie.

PÉRIPECTOMÈNE. Tu m'as donc pris pour un misérable, capable de laisser faire, chez moi, sous mes yeux, à un voisin, une injure si grave ?

SCÉLÈDRE. Je reconnais enfin ma bêtise, j'y vois clair ; pourtant je n'ai pas agi par malice.

PÉRIPECTOMÈNE. Tu as fait une indignité : un esclave doit être maître de ses yeux, de ses mains et de sa langue.

SCÉLÈDRE. Oh ! moi, si jamais je souffle mot même de ce dont je serai sûr, faites-moi souffrir tous les tourmens : moi-même je me mettrai dans vos mains. Mais pour cette fois, je vous en supplie, pardonnez-moi.

PÉRIPECTOMÈNE. Je ferai donc taire ma colère, je supposerai que tu as agi sans méchanceté. Pour aujourd'hui, je te pardonne.

SCÉLÈDRE. Que les dieux vous bénissent !

PÉRIPECTOMÈNE. Et par Hercule, s'ils ont quelque souci de toi, à l'avenir tu tiendras ta langue ; tu ignoreras même ce que tu sauras ; ce que tu auras vu, tu ne l'auras pas vu.

SCÉLÈDRE. C'est là une bonne leçon, et je suis résolu à la suivre. Êtes-vous apaisé ?

PÉRIPECTOMÈNE. Va-t'en.

SCÉLÈDRE. N'avez-vous plus rien à me dire ?

PÉRIPECTOMÈNE. Fais comme si tu ne me connaissais pas.

SCÉLÈDRE, *à part*. Il m'en donne à garder. Il m'a pardonné de trop bonne grâce, il s'est apaisé trop vite. Je sais son dessein : il veut que notre militaire, en revenant de la place,

mette la main sur moi à la maison. Palestrion et lui ont dans l'idée de se défaire de moi ; je m'en suis aperçu, il y a longtemps que je le sais. Mais, par Hercule, je n'irai pas mordre à cet hameçon. Je vais me sauver, me cacher pendant quelques jours, jusqu'à ce que l'orage se calme et que la colère s'adoucisse. Je n'ai que trop mérité les étrivières aujourd'hui. Arrive qui plante, je rentre à la maison. (*Il sort.*)

PÉRIPECTOMÈNE. Le voilà parti. En vérité, un cochon tué a plus de cervelle que ce drôle, qui voit et à qui on fait croire qu'il n'a pas vu. Ses yeux, ses oreilles, sa pensée, tout est avec nous : jusqu'à présent c'est à merveille. Cette femme a joué divinement son rôle. Mais je retourne à notre sénat : car Palestrion est en ce moment chez moi, et Scélédre est décampé. Nous pouvons tenir conseil au complet. Entrons, de peur qu'en mon absence on ne m'oublie dans la répartition des emplois.

ACTE III.

SCÈNE I. — PALESTRION, PLEUSIDE, PÉRIPECTOMÈNE.

PALESTRION. Ne passez pas encore la porte, Pleuside. Laissez-moi d'abord voir s'il n'y a pas quelque embuscade qui empêche notre délibération ; il nous faut un lieu sûr, où les oreilles de l'ennemi ne puissent intercepter nos paroles. Le meilleur plan est mauvais, si c'est l'ennemi qui en tire parti ; nécessairement, ce qui lui est favorable m'est contraire. Plus d'une fois il arrive qu'un sage dessein est déconcerté, faute d'avoir choisi prudemment et comme il faut un lieu propre à délibérer. Si vos ennemis sont informés de vos projets, ils s'en servent pour vous fermer la bouche et vous lier les mains ; ils vous font ce que vous vouliez leur faire. Je veux donc examiner s'il n'y a pas aux aguets, soit à droite, soit à gauche, quelque chasseur aux longues oreilles. Non, d'ici au bout de la place, rien que le vide. Appelons-les : hé ! Péripectomène, Pleuside, avancez.

PÉRIPECTOMÈNE. Nous voici à vos ordres.

PALESTRION. Avec les gens de cœur, le commandement est facile. Mais je désire savoir si décidément nous exécutons le plan que nous venons de concerter.

PÉRIPECTOMÈNE. Il est impossible d'en trouver un meilleur.

PALESTRION. Et vous, Pleuside ?

PLEUSIDE. Ce qui vous agréé peut-il me déplaire ? Ai-je personne de plus dévoué que toi ?

PÉRIPLECTOMÈNE. C'est là parler comme il convient.

PALESTRION. Il parle comme il doit.

PLEUSIDE. Mais il y a une chose qui me rend malheureux, qui me déchire le cœur et l'âme.

PÉRIPLECTOMÈNE. Qu'est-ce qui vous tourmente ainsi ? parlez.

PLEUSIDE. C'est de proposer à un homme de votre âge des tours de jeune homme, qui ne siéent ni à vous, ni à vos vertus ; de vous voir, à ma considération, y aller ainsi de tout cœur, prêter les mains à un amoureux, faire pour moi, enfin, ce que ceux de votre âge évitent, bien loin de le rechercher. Je suis honteux d'engager votre vieillesse dans tant de tracas.

PÉRIPLECTOMÈNE. Vous êtes, mon cher enfant, un amoureux d'une espèce nouvelle ; si vous avez de la honte, vous n'aimez pas ; vous êtes un fantôme d'amant, mais non un amant véritable.

PLEUSIDE. Mais vous donner tant de mal, à l'âge où vous êtes !

PÉRIPLECTOMÈNE. Que dites-vous ? ai-je donc l'air d'un échappé de l'Achéron, d'un homme près d'entrer au cercueil ? Trouvez-vous que j'aie vécu si longtemps ? Je n'ai pourtant pas plus de cinquante-quatre ans ; j'ai l'œil vif, la main leste, le pied agile.

PALESTRION. Il a beau avoir les cheveux blancs, il n'est pas vieux de caractère. Il a conservé dans toute sa fraîcheur son aimable naturel.

PLEUSIDE. Tu as raison, Palestrion, je le vois assez, car sa bonté est celle de la jeunesse.

PÉRIPLECTOMÈNE. Oui, mon hôte, plus vous me mettez à l'épreuve, et plus vous reconnaîtrez mon zèle à servir vos amours.

PLEUSIDE. Qu'ai-je besoin d'apprendre ce que je sais déjà ?

PÉRIPLECTOMÈNE. Je veux que vous en ayez la preuve par vous-même, sans la chercher ailleurs. Quand on n'a pas été soi-même amoureux, on ne se fait guère au caractère des amants. J'ai encore en moi tant soit peu de sévé et de dispositions galantes, je ne suis pas encore desséché ni indifférent à l'agrément et au plaisir. Je puis me montrer aussi un gai diseur, un joyeux convive ; à table, je ne coupe la parole à personne. Je sais m'empêcher d'ennuyer les autres convives, entrer pour ma part dans la conversation, et me taire quand c'est à un autre de parler. Point de toux, point de crachat, point de roupie au

nez. Enfin je suis né dans Éphèse, et non pas en Apulie ou en Ombrie.

PLEUSIDE. O l'aimable vieillard, s'il a toutes les qualités qu'il dit ! En vérité, Vénus a été sa nourrice.

PÉRIPECTOMÈNE. Vous trouverez en moi plus de grâce encore que je ne me vante d'en avoir. A table, je ne criaille pas sur la politique, je ne pérore pas sur les lois ; jamais dans un festin je ne caresse la maîtresse d'autrui ; je ne prends pas le plat ou le verre avant les autres, et jamais le vin ne me fait exciter une querelle au milieu du souper. S'il s'y trouve quelqu'un qui m'ennuie, je rentre chez moi, je renonce à la causerie. A table, je ne cultive que Vénus, l'amour et la politesse.

PLEUSIDE. En vérité, toutes vos manières sont pleines de charme. Trouvez-moi trois personnes de ce tempérament, je les paye leur pesant d'or.

PALESTRION. Pour son âge, vous ne rencontrerez pas un homme plus galant en toute chose, ni plus dévoué à un ami.

PÉRIPECTOMÈNE. Je vous ferai convenir que je suis un jeune homme pour le caractère, tant vous me verrez, en toute occasion, empressé à vous servir. Avez-vous besoin pour vous aider d'un homme sévère, emporté ? me voici. D'un esprit plein de douceur ? vous me trouverez plus doux que la mer dans ses jours de silence, plus paisible que l'haleine du zéphyr. Au besoin vous aurez en moi le plus jovial des convives, le premier des parasites, le plus habile ordonnateur de repas : pour la danse, il n'y a pas d'efféminé plus lascif que moi.

PALESTRION, à *Pleuside*. Avec tant de qualités, que souhaiteriez-vous encore, si vous aviez le choix ?

PLEUSIDE. De pouvoir prouver ma reconnaissance, et à lui et à toi, d'une manière égale à vos bienfaits, car je vois combien mes intérêts vous tiennent au cœur. (*A Péricleptomène.*) Mais je suis honteux de vous causer tant de dépense.

PÉRIPECTOMÈNE. Quelle folie ! Dépenser pour une méchante femme ou pour un ennemi, voilà une dépense ; mais avec un bon hôte, un bon ami, autant de dépensé, autant de gagné ; l'argent des sacrifices est aussi un gain pour le sage. Grâce aux dieux, je suis en état de faire fête à un hôte qui passe. Mangez, buvez, régaliez-vous avec moi, faites provision de gaieté. Ma maison est libre, je suis libre moi-même, je veux jouir librement. Grâce aux dieux, avec ma fortune, j'aurais pu épouser une grosse dot, une fille de grande maison : mais je n'ai garde d'introduire chez moi une chienne qui aboierait sans cesse.

PLEUSIDE. Et pourquoi pas ? c'est une douce besogne que de faire des enfants.

PÉRIPECTOMÈNE. Par Hercule, la liberté est bien plus douce encore.

PALESTRION. Ma foi, vous êtes de bon conseil et pour les autres et pour vous.

PÉRIPECTOMÈNE. D'abord, une bonne femme, s'il y en a jamais eu une au monde, où pourrais-je la rencontrer ? Et j'amènerais chez moi une créature qui jamais ne me dirait : « Allons, mon cher homme, achète de la laine pour te faire un manteau moelleux et bien chaud, de bonnes tuniques d'hiver pour ne pas te refroidir ! » Voilà un langage que jamais femme ne tient à son mari. Mais avant le chant du coq on m'éveillerait pour me dire : « Mon mari, donne-moi de quoi faire à ma mère, aux calendes¹, un cadeau agréable ; donne-moi un cuisinier, un pâtissier ; donne-moi de quoi donner, le jour des Quinquatries², à la charmeuse, à l'interprète, à la devineresse, à l'aruspice ; quelle honte si je ne leur envoie rien ! quelle mine elles vont me faire ! Celle qui m'a purifiée à mes relevailles, je ne puis sans la fâcher me dispenser de lui faire un présent. Il y a longtemps que la cirière est en colère de n'avoir rien reçu. La sage-femme se plaint que je lui aie envoyé trop peu. Et la nourrice qui a soin des petits esclaves, ne lui feras-tu rien porter ? » Toutes ces dépenses et tant d'autres me détournent de prendre une femme et de m'exposer à un pareil ramage.

PALESTRION. Les dieux vous sont propices, par Hercule ! car si vous renoncez une fois à votre liberté, vous auriez de la peine à la recouvrer.

PLEUSIDE. Pourtant il est honorable à un homme de grande naissance et de grande fortune d'élever des enfants pour perpétuer sa race et son nom.

PÉRIPECTOMÈNE. Mais moi, avec une ribambelle de parents, qu'ai-je affaire d'enfants ? Je vis heureux et tranquille, à ma guise, à ma fantaisie. A ma mort, je léguerai mes biens à mes parents, j'en ferai le partage entre eux. En attendant, ils mangent chez moi, ils me soignent, ils viennent voir comment je me porte, si je n'ai besoin de rien. Avant le jour, ils sont là, pour me demander comment j'ai passé la nuit. Ils me tiennent lieu d'enfants ; bien mieux, ils m'envoient des cadeaux. Font-ils

1. Aux calendes de mars, les Romains se donnaient les étrennes.

2. Les fêtes de Minerve, qui se célébraient pendant cinq jours après les ides de mars.

un sacrifice ? ils me réservent une part plus forte qu'à eux-mêmes, ils m'emmènent au banquet ; ils m'invitent à dîner, à souper chez eux. Celui qui me donne le moins se croit le plus à plaindre. Ils font assaut de présents ; et moi je me dis tout bas : « C'est à mon bien qu'ils en veulent ; » mais ils ne me font pas moins des cadeaux à l'envi l'un de l'autre.

PALESTRION. C'est parfaitement raisonner ; cela s'appelle voir clair à vos intérêts. Tout en vivant comme le poisson dans l'eau, vous êtes deux fois, trois fois père.

PÉRIPECTOMÈNE. Eh ! si j'avais eu des enfants, je me serais mis assez d'ennuis sur les bras. Ce seraient des tourments continuels. Si mon fils avait la fièvre, il me semblerait que je vais mourir. Est-il tombé tandis qu'il était gris ? a-t-il fait une chute de cheval ? je craindrais qu'il ne se fût rompu les jambes ou le cou.

PALESTRION. Voilà un homme qui mérite d'être riche et de vivre longtemps ; il sait garder son bien, se donner du bon temps, faire plaisir à ses amis.

PLEUSIDE. O l'aimable homme ! Par ma foi, que les dieux et les déesses me protègent, il aurait été plus juste à eux de ne pas faire vivre tout le monde de la même manière. On établit un tarif pour les marchandises, afin que chacune se vende à sa valeur : celle qui ne vaut rien appauvrit le possesseur par ses défauts. Les dieux auraient bien dû nous répartir la vie de cette façon : donner de longues années à celui qui a un aimable caractère, trancher de bonne heure les jours des méchants et des coquins. S'ils avaient fait ainsi, il y aurait moins de mauvaises gens, on ne serait pas si hardi à commettre le crime, et de plus l'honnête homme vivrait à meilleur marché.

PÉRIPECTOMÈNE. Accuser la providence des dieux, blâmer leur conduite, c'est sottise et extravagance. Mais assez là-dessus. Je vais aller aux provisions ; je veux vous traiter chez moi, mon hôte, d'une manière digne de tous deux ; table abondante, gaieté et fins morceaux.

PLEUSIDE. Oh ! c'est assez, je ne vous ai déjà causé que trop de dépense. L'hôte qui descend chez son meilleur ami n'y est pas resté trois jours de suite, qu'il est à charge. S'il demeure dix jours, à supposer que le maître ne le trouve pas mauvais, les esclaves murmurent.

PÉRIPECTOMÈNE. Mon cher hôte, j'ai pris chez moi des serviteurs pour me servir, et non pas pour me commander et me faire aller à leurs flûtes. Si ce qui me plait les contrarie, je n'en

mène pas moins la barque à mon idée. S'ils ne sont pas contents, il faut qu'ils obéissent, malgré eux, le fouet les met à la raison. Mais comme je l'ai dit, je vais aux provisions.

PLEUSIDE. Puisque vous le voulez, au moins ne prenez pas tant de choses; pas de folies, le moindre repas me suffit.

PÉRIPECTOMÈNE. Eh ! laissez donc cette vieille formule des anciens jours. C'est un compliment de petites gens que vous me faites là, mon cher hôte. Ils sont à peine à table, on ne fait que de servir, vous les entendez dire : « A quoi bon vous mettre en si grands frais pour nous ? Par Hercule, cela n'est pas raisonnable ; voilà à manger pour dix personnes. » Ils se plaignent qu'on ait fait tant de provisions pour eux, mais en attendant ils les expédient bel et bien.

PALESTRION. Par ma foi, c'est la vérité pure. Quel homme de goût ! quel fin compère !

PÉRIPECTOMÈNE. Les mets ont beau être nombreux, jamais ils ne disent : « Faites enlever celui-là ; ôtez ce plat ; qu'on desserve ce jambon, je n'en veux pas. Mettez de côté ce quartier de porc avec sa queue ; voilà un congre qui sera excellent à manger froid ; retirez-le, allons, enlevez. » Non, vous n'entendrez dire cela à personne. Ils s'allongent, se couchent à moitié sur la table pour arriver aux plats.

PALESTRION. Qu'un brave homme sait bien peindre les manières des sots !

PÉRIPECTOMÈNE. Je n'ai pas dit la centième partie de ce qu'il y aurait à dire, si j'avais le temps.

PALESTRION. Occupons-nous donc avant tout de notre affaire. Faites bien attention tous deux. J'ai besoin de votre aide, Périplectomène : j'ai trouvé un tour admirable pour tondre notre militaire jusqu'au dernier poil, et pour donner à cet amoureux le moyen d'emmener en s'en allant d'ici sa chère Philocomasie.

PÉRIPECTOMÈNE. Communique-moi ce plan.

PALESTRION. Et vous, donnez-moi votre anneau.

PÉRIPECTOMÈNE. Qu'en veux-tu faire ?

PALESTRION. Dès que je l'aurai, je vous mettrai au courant de ma ruse.

PÉRIPECTOMÈNE. Fais-en ce que tu voudras, tiens.

PALESTRION. A votre tour, écoutez le plan du stratagème que j'ai conçu.

PLEUSIDE. Nous sommes tout oreilles l'un et l'autre.

PALESTRION. Mon maître est un si grand coureur de femmes,

que je ne crois pas qu'on ait vu ni qu'on ne voie jamais son pareil.

PÉRIPECTOMÈNE. C'est mon opinion.

PALESTRION. Aussi ne se fait-il pas faute de dire qu'il est plus beau que Paris, et il nous raconte que toutes les femmes d'Éphèse lui courent après.

PÉRIPECTOMÈNE. Par Pollux, il n'est pas besoin de tant parler de lui. Je sais que tu n'es pas menteur, et je suis bien sûr que tu es dans le vrai. Ainsi, Palestrion, abrège tant que tu pourras ton discours.

PALESTRION. Pouvez-vous nous trouver une jolie personne, dont le corps et le cœur soient tout séduction et tout ruse ?

PÉRIPECTOMÈNE. Une femme libre ou une affranchie ?

PALESTRION. Cela m'est égal, pourvu que vous me donniez une femme qui vive de ses charmes, et qui ait de l'esprit, car pour le cœur, aucune n'en a.

PÉRIPECTOMÈNE. Une femme faite ou un tendron ?

PALESTRION. Ni trop maigre ni trop grasse, aussi jolie et aussi jeune que possible.

PÉRIPECTOMÈNE. J'ai ici ma cliente, une jeune courtisane. Mais qu'en veux-tu faire ?

PALESTRION. Faites-la venir chez vous, et amenez-la parée comme une personne de condition : bien coiffée, cheveux longs, bandelettes, et qu'elle fasse semblant d'être votre femme ; recommandez-lui cela.

PLEUSIDE. Je ne devine pas où tu veux en venir.

PALESTRION. Vous le saurez. A-t-elle une suivante ?

PÉRIPECTOMÈNE. Oui, et une dessalée.

PALESTRION. Nous en aurons besoin aussi : recommandez-lui donc bien, à elle et à sa soubrette, d'avoir l'air d'être votre femme et d'en tenir pour notre soldat. Elle aura remis cet anneau à sa suivante, qui me l'aura apporté pour le donner au militaire ; je serai l'entremetteur.

PÉRIPECTOMÈNE. J'entends ; ne me rebats pas les oreilles comme à un sourd.

PALESTRION. Puisque vous entendez, je vais de ce pas porter l'anneau à notre homme ; je dirai que votre femme vient de me l'apporter et de me le laisser, pour que je la mette dans ses bonnes grâces. Avec sa tête, il prendra feu tout d'abord ; le coquin ne se plaît qu'à séduire les femmes des autres.

PÉRIPECTOMÈNE. Quand on chargerait le soleil de les chercher,

on ne trouverait pas deux filles plus faites que les miennes pour cette intrigue. Sois tranquille.

PALESTRION. Alors il faut s'y mettre, et vivement. Maintenant, vous, Pleuside, écoutez.

PLEUSIDE. Je suis prêt à obéir.

PALESTRION. Voici. Quand le militaire viendra à la maison, n'allez pas lâcher le nom de Philocomasie.

PLEUSIDE. Quel nom faudra-t-il dire ?

PALESTRION. Glycère.

PLEUSIDE. Oui, celui dont nous sommes convenus tout à l'heure ?

PALESTRION. C'est bien, allez.

PLEUSIDE. J'y prendrai garde ; mais à quoi bon cette précaution ?

PALESTRION. Je vous le dirai quand ce sera nécessaire ; en attendant, motus ! Voilà Périplectomène dans son rôle, soyez aussi dans le vôtre.

PLEUSIDE. Je rentre donc.

PALESTRION. Et suivez de point en point mes instructions.

SCÈNE II. — PALESTRION, LUCRION.

PALESTRION. Comme je mets tout sens dessus dessous ! que de machines je fais jouer ! J'enlèverai aujourd'hui au militaire sa maîtresse, pour peu que j'aie enrôlé de bonnes troupes. Mais appelons ce garnement : hé ! Scélèdre, si tu n'es pas occupé, viens ici devant la maison ; c'est Palestrion qui t'appelle.

LUCRION. Il n'a pas le temps.

PALESTRION. Pourquoi ?

LUCRION. Il avale en dormant.

PALESTRION. Comment il avale ?

LUCRION. Je veux dire qu'il ronfle. Mais cela se ressemble tant, ronfler et avaler !

PALESTRION. Comment ! il est chez nous à dormir ?

LUCRION. Avec son nez, qui fait grand bruit. Il a bu un coup en cachette. En bon sommelier, il s'est entonné une bouteille de vin de nard.

PALESTRION. Et toi, coquin, tu as fait le sommelier en second, n'est-ce pas ?

LUCRION. Que désirez-vous ?

PALESTRION. Comment s'est-il mis à dormir ?

LUCRION. En fermant les yeux, je pense.

PALESTRION. Ce n'est pas là ce que je te demande, drôle. Avance ici, et gare à toi si tu ne me fais savoir la vérité. Lui a-t-on donné du vin ?

LUCRION. Non.

PALESTRION. Tu nies ?

LUCRION. Oui, par Hercule, je nie, il m'a défendu de le dire. Je n'ai pas versé huit hémimes¹ dans la cruche, et il n'a pas bu de vin chaud à son dîner.

PALESTRION. Tu n'en as pas bu non plus ?

LUCRION. Que les dieux me confondent si j'ai bu, si j'ai pu boire.

PALESTRION. Comment cela ?

LUCRION. Parce que j'ai tout avalé d'un coup. C'était trop chaud, cela me brûlait le gosier.

PALESTRION. Il y en a qui s'enivrent pendant que les autres ne boivent que de la piquette. Avec un sommelier et un aide pareils, une cave est en bonnes mains !

LUCRION. Vous en feriez autant si on vous en confiait les clefs. Mais comme vous ne pouvez pas faire comme nous, vous êtes jaloux.

PALESTRION. N'en a-t-il pas déjà pris avant cela ? Réponds, maraud. Et pour que tu le saches bien, je t'avertis, si tu mens, gare à ta peau !

LUCRION. En vérité ? pour que vous alliez rapporter ce que je vous aurai dit, et puis qu'on me chasse d'un emploi où je m'en-graisse, et que, si vous devenez sommelier vous-même, vous preniez un autre aide !

PALESTRION. Non, par Pollux, je n'en ferai rien ; ainsi, parle sans crainte.

LUCRION. Jamais je ne lui en ai vu prendre ; mais voici ce que c'était : il me commandait de prendre, je prenais.

PALESTRION. Ah, ah ! nos pauvres tonneaux ont fait plus d'une culbute.

LUCRION. Par Hercule, on ne les bousculait pas tant que cela. Il y a dans la cave des endroits en pente douce ; près des tonneaux on avait mis une cruche à eau de deux pintes. Souvent on l'emplissait jusqu'à dix fois en un jour ; je l'ai vue pleine, je l'ai vue vide, avec son gros ventre. C'est alors que la cruche dansait, que les tonneaux sautaient !

PALESTRION. Allons, allons, rentre. Pendant que vous faites

1. L'hémime, mesure romaine, valait un cinquième de litre.

vos bacchanales à la cave, moi je vais chercher le maître sur la place.

LUCRION, *à part*. Je suis perdu, le maître me fera rouer de coups en rentrant à la maison, quand il saura ce qui s'est passé, pour me punir de ne l'avoir pas averti. Par Hercule, je vais me sauver et retarder un peu la correction. (*Aux spectateurs.*) Ne le dites pas à Palestrion, je vous en prie, je vous en conjure.

PALESTRION. Où vas-tu ?

LUCRION. On m'a envoyé en commission ; je reviens à l'instant.

PALESTRION. Qui t'a envoyé ?

LUCRION. Philocomasie.

PALESTRION. Va donc, et reviens vite.

LUCRION. En attendant, de grâce, si on distribue les coups, prenez ma part du temps que je n'y suis pas. (*Il s'en va.*)

PALESTRION. Je comprends ce que fait la belle. Scéledre dort, elle envoie hors de la maison son espion en sous-ordre, pour pouvoir passer ici. C'est bien. Mais Péricleptomène arrive, avec la femme que je lui ai demandée : qu'elle est jolie ! Par Hercule ! les dieux sont pour nous. Quelle tenue convenable ! rien qui sente la courtisane. Tout marche à souhait.

SCÈNE III. — PÉRIPECTOMÈNE, MILPHIDIPPE, ACROTÉLEUTIE, PALESTRION.

PÉRIPECTOMÈNE. Acrotéleutie, et toi ma chère Milphidippe, je vous ai dit chez vous l'affaire de point en point. Si vous n'êtes pas bien au courant de toute la trame, je vais vous l'expliquer encore une fois. Si vous avez compris, parlons d'autre chose.

ACROTÉLEUTIE. Je serais la dernière des sottes et la bête des bêtes, de venir me mêler des affaires d'autrui, et de vous promettre mon aide, si je n'avais pas la finesse et la ruse que demandent ces sortes de tours.

PÉRIPECTOMÈNE. Il vaut mieux pourtant vous faire la leçon.

ACROTÉLEUTIE. A quoi sert de donner des leçons à une courtisane ? je ne le comprends pas. C'est du temps perdu pour moi. Sitôt que j'ai eu entendu tous vos longs discours, je vous ai dit comment il fallait s'y prendre pour berner votre militaire.

PÉRIPECTOMÈNE. On n'a pas toute la sagesse à soi seul. J'ai vu bien des gens faire fausse route avant de trouver le bon chemin.

ACROTÉLEUTIE. Quand il s'agit de malice et de bons tours, une femme n'oublie rien, elle se souvient toujours et toujours. Mais s'il est question d'une bonne action, d'un procédé loyal, en moins de rien elles deviennent oublieuses et ne se rappellent plus quoi que ce soit.

PÉRIPECTOMÈNE. C'est précisément pour cela que je crains, car vous avez à faire l'un et l'autre. Ce qui sera du mal pour le militaire, pour moi sera du bien.

ACROTÉLEUTIE. Pourvu que nous fassions le bien sans nous en douter, n'ayez pas peur, soyez tranquille, toute courtisane sait son métier dès qu'il s'agit de mal faire.

PÉRIPECTOMÈNE. C'est bien à vous. Suivez-moi.

PALESTRION. Allons au-devant d'eux. (*A Péripectomène.*) Je suis heureux de vous revoir en bonne santé.... Par Hercule, quelle mise charmante !

PÉRIPECTOMÈNE. Nous te rencontrons tout à propos, Palestriion. Voici les femmes que tu m'as dit d'amener, et mises comme tu le désirais.

PALESTRION. Bravo, vous avez notre estime. (*A Acrotéleutie.*) Palestriion salue Acrotéleutie.

ACROTÉLEUTIE, à Péripectomène. Quel est cet homme, dites-moi, qui me salue si bien comme s'il me connaissait ?

PÉRIPECTOMÈNE. C'est notre architecte.

ACROTÉLEUTIE. Bonjour, architecte.

PALESTRION. Bonjour. Mais vous a-t-il instruites comme il faut de votre rôle ?

PÉRIPECTOMÈNE. Je les amène fort bien dressées, l'une et l'autre.

PALESTRION. Je voudrais voir comment. J'ai si peur que vous ne vous trompiez.

PÉRIPECTOMÈNE. D'après vos recommandations, je n'ai rien ajouté de mon cru.

ACROTÉLEUTIE. Vous voulez qu'on attrape le militaire, votre maître ?

PALESTRION. Vous l'avez dit.

ACROTÉLEUTIE. Tout est disposé finement, habilement, de la plus joyeuse manière.

PALESTRION. Et je veux que vous passiez pour la femme du voisin.

ACROTÉLEUTIE. Ce sera fait.

PALESTRION. Que vous ayez l'air d'en tenir pour le militaire.

ACROTÉLEUTIE. Ce sera ainsi.

PALESTRION. Comme si votre suivante et moi nous étions les entremetteurs.

ACROTÉLEUTIE. Vous auriez fait un bon devin ; vous dites tout ce qui arrivera.

PALESTRION. Votre suivante m'aura apporté cet anneau pour le donner de votre part à mon maître.

ACROTÉLEUTIE. Rien de plus vrai.

PÉRIPECTOMÈNE. A quoi bon leur répéter ce dont elles se souviennent parfaitement ?

ACROTÉLEUTIE. Cela vaut mieux. Car réfléchissez, mon cher patron : si on a un bon ingénieur, une fois qu'il a bien dessiné et bien placé la carène, il est aisé de construire le vaisseau sur cette solide assise. Eh bien, notre carène est passablement établie ; nous avons de votre côté, du mien, des ouvriers et des constructeurs qui ne sont pas maladroits. Si le fournisseur ne nous retarde pas et nous met sous la main les matériaux, je connais les ressources de notre génie, le navire sera bientôt prêt.

PALESTRION. Vous connaissez sans doute le militaire mon maître ?

ACROTÉLEUTIE. Belle question ! comment ne connaîtrais-je pas cette peste ? grand phraseur, tête frisée, galant parfumé.

PALESTRION. Et lui, vous connaît-il ?

ACROTÉLEUTIE. Il ne m'a jamais vu ; comment saurait-il qui je suis ?

PALESTRION. Vous parlez à merveilles ; nos affaires en iront plus merveilleusement encore.

ACROTÉLEUTIE. Livrez-moi seulement notre homme, et pour le reste tenez-vous en repos. Si je ne le joue pas de la belle manière, ne vous en prenez qu'à moi.

PALESTRION. Eh bien donc, entrez, et mettez-vous adroitement à l'œuvre.

ACROTÉLEUTIE. Ne vous en tourmentez pas.

PALESTRION. Allons, Périplectomène, faites-les entrer chez vous ; moi je vais le rejoindre sur la place et lui remettre cet anneau ; je lui dirai que je le tiens de votre femme et qu'elle est folle de lui. Sitôt que nous serons revenus de la place, envoyez cette fille chez nous, comme si elle avait pour moi une commission secrète.

PÉRIPECTOMÈNE. Ce sera fait, ne songe plus à cela.

PALESTRION. Mais vous, songez-y. Je vais vous amener notre homme tout bâti.

PÉRIPECTOMÈNE. Bon voyage, bonne réussite. (*A Acrotéleutis.*) Mais si j'arrive à mes fins, si mon hôte est aujourd'hui en possession de la maîtresse du militaire et peut l'emmener à Athènes, si nous conduisons l'affaire à bon port, quel cadeau je vous ferai !

ACROTÉLEUTIE. Nous aide-t-elle de son côté ?

PALESTRION. Avec beaucoup d'esprit et de finesse.

ACROTÉLEUTIE. Alors je suis pleine de confiance. Quand nous aurons mis ensemble nos artifices, je ne crains pas que la malice la plus raffinée vienne à bout de nous vaincre.

PÉRIPECTOMÈNE. Entrons donc pour combiner mûrement nos démarches, et exécuter tout à point et à propos. Que rien ne cloche quand le militaire sera arrivé.

ACROTÉLEUTIE. C'est vous qui nous retardez.

ACTE IV.

SCÈNE I. — PYRGOPOLINICE, PALESTRION.

PYRGOPOLINICE. Qu'on est heureux de réussir à son gré dans ce qu'on entreprend ! J'ai envoyé aujourd'hui mon parasite à Séleucus ; il conduit à ce monarque les soldats que j'ai levés pour lui, et tandis qu'ils garderont son royaume, je me donnerai un peu de repos.

PALESTRION. Occupez-vous de vos affaires plutôt que de Séleucus ; on vous offre par mon entremise un engagement plein de charmes.

PYRGOPOLINICE. Eh bien, je mets tout de côté et je t'écoute. Parle ; mes oreilles sont à ta discrétion.

PALESTRION. Regardez bien si l'on ne peut surprendre nos paroles : on m'a recommandé de mener discrètement l'affaire.

PYRGOPOLINICE. Il n'y a personne.

PALESTRION. Recevez d'abord de moi ces arrhes amoureuses.

PYRGOPOLINICE. Qu'est-ce ? d'où cela vient-il ?

PALESTRION. D'une femme charmante, ravissante, qui vous aime, qui est éprise de votre beauté ; sa suivante m'a apporté son anneau pour vous le remettre.

PYRGOPOLINICE. Est-ce une femme libre ou une affranchie ?

PALESTRION. Fi donc ! me permettrai-je de servir auprès de

vous d'intermédiaire à une affranchie, quand vous ne pouvez même répondre à toutes les femmes de bonne maison qui ont envie de vous ?

PYRGOPOLINICE. Mariée, ou veuve ?

PALESTRION. Mariée et veuve.

PYRGOPOLINICE. Comment peut-elle être tout à la fois mariée et veuve ?

PALESTRION. Parce qu'on l'a donnée toute jeune à un vieux barbon.

PYRGOPOLINICE. Bravo !

PALESTRION. Figure gracieuse et distinguée.

PYRGOPOLINICE. Ne va pas me mentir.

PALESTRION. Il n'y a qu'elle qu'on puisse vous comparer pour la beauté.

PYRGOPOLINICE. Par Hercule, tu me parles là d'une merveille. Mais qui est-ce ?

PALESTRION. C'est la femme de ce vieux Périplectomène qui demeure ici près ; elle se meurt d'amour pour vous et veut le quitter, elle le déteste. Elle m'a chargé de vous prier, de vous supplier de vous donner à elle.

PYRGOPOLINICE. Je le veux bien, ma foi, si elle le désire.

PALESTRION. Elle en a une envie !

PYRGOPOLINICE. Mais que ferons nous de cette mattresse que j'ai à la maison ?

PALESTRION. Dites-lui d'aller où elle voudra ; précisément sa sœur jumelle et sa mère viennent d'arriver à Éphèse et la réclament.

PYRGOPOLINICE. Que dis-tu ? sa mère est arrivée à Éphèse ?

PALESTRION. Je le tiens de gens qui sont au courant.

PYRGOPOLINICE. Par Hercule, c'est une belle occasion de la mettre dehors !

PALESTRION. Mieux que cela, voulez-vous agir en galant homme ?

PYRGOPOLINICE. Parle, voyons ton conseil.

PALESTRION. Voulez-vous la renvoyer sur-le-champ et de façon qu'elle s'en aille de bonne grâce ?

PYRGOPOLINICE. C'est mon désir.

PALESTRION. Alors voici ce qu'il vous faut faire. Vous êtes assez riche ; dites-lui que vous lui faites présent des bijoux et des habits dont vous l'aviez nippée, qu'elle peut emporter de chez vous ce qui lui fera plaisir.

PYRGOPOLINICE. Ton avis me plait ; mais prends garde que,

tandis que je renvoie l'une, l'autre n'aïlle pas me manquer de parole.

PALESTRION. Oh ! quelle plaisanterie ! une femme qui vous adore comme la prunelle de ses yeux !

PYRGOPOLINICE. Ah ! Vénus me protège.

PALESTRION. St ! paix ! la porte s'ouvre ; tirez-vous un peu par ici, cachez-vous. C'est l'avis qui sort pour remplir un message.

PYRGOPOLINICE. Quel avis ?

PALESTRION. Sa petite suivante, celle qui sort en ce moment ; c'est elle qui m'a apporté l'anneau que je vous ai remis.

PYRGOPOLINICE. Par Pollux, elle est gentille.

PALESTRION. Une guenon, une chouette, à côté de l'autre. Voyez-vous comme elle a l'œil à la découverte, l'oreille au guet ?

SCÈNE II. — MILPHIDIPPE, PYRGOPOLINICE, PALESTRION.

MILPHIDIPPE, *à part.* Voici donc devant la maison le cirque où je dois jouer ma comédie. Je ferai semblant de ne pas les voir, d'ignorer qu'ils sont là.

PYRGOPOLINICE, *à Paestrion.* Silence, écoutons si elle parle de moi.

MILPHIDIPPE. N'y a-t-il pas ici près pour épier mes démarches des gens plus occupés des affaires d'autrui que des leurs, de ces oisifs qui ont leur pain sur la planche ? Je crains qu'ils ne traversent mes projets et ne suscitent quelque obstacle tandis qu'elle sortira de la maison pour venir ici, puisqu'elle est éprise du voisin et qu'elle raffole de cet homme si séduisant et si beau, le brave Pyrgopolinice.

PYRGOPOLINICE. Eh ! comme celle-là en tient aussi pour moi ! elle fait l'éloge de mes charmes ; par Pollux, voilà des paroles qui n'ont pas besoin de passer à la lessive.

PALESTRION. Comment cela ?

PYRGOPOLINICE. C'est un langage net et qui n'a rien de terne.

PALESTRION. En parlant de vous, elle ne touche rien qui ne soit fort reluisant.

PYRGOPOLINICE. D'ailleurs elle-même est une petite femme toute semillante et toute proprette. Par Hercule, je sens quelque velléité, Paestrion.

PALESTRION. Avant de voir l'autre ?

PYRGOPOLINICE. Je la vois par tes yeux, puisque je m'en rapporte à toi. Celle-ci parle, tandis que l'autre n'y est pas; elle me chatouille le cœur.

PALESTRION. Ah! ne vous éprenez pas de celle-ci, c'est ma fiancée. Si la maîtresse vous épouse aujourd'hui, à l'instant je prends celle-ci pour femme.

PYRGOPOLINICE. Pourquoi donc ne te presses-tu pas de lui parler?

PALESTRION. Alors, suivez-moi par ici.

PYRGOPOLINICE. J'emboîte le pas.

MILPHIDIPPE. Ah! si je pouvais rencontrer celui pour qui je suis sortie!

PALESTRION. Cela se fera, votre souhait sera exaucé; rassurez-vous la belle, ne tremblez pas : il y a quelqu'un qui sait où est ce que vous cherchez.

MILPHIDIPPE. Qui me parle?

PALESTRION. Le confident de vos projets, celui qui a part à vos conseils.

MILPHIDIPPE. Alors, ma foi, mon secret n'en est plus un.

PALESTRION. Vous voudriez me le cacher, que je vous en déferais bien.

MILPHIDIPPE. Comment cela?

PALESTRION. Vous le cachez aux indiscrets; mais moi je vous suis tout dévoué.

MILPHIDIPPE. Montrez donc le signe, si vous êtes de notre confrérie.

PALESTRION. Il y a une femme qui aime quelqu'un.

MILPHIDIPPE. Il y en a beaucoup, ma foi.

PALESTRION. Mais il n'y en a pas beaucoup qui envoient un cadeau pris à leur doigt.

MILPHIDIPPE. Bon, je vous reconnais à présent; vous vous êtes fait entendre. Mais n'y a-t-il personne ici?

PALESTRION. Oui et non.

MILPHIDIPPE. Je veux vous parler seule à seul.

PALESTRION. Sera-ce court ou long?

MILPHIDIPPE. Trois mots.

PALESTRION. Je reviens. (*Il s'approche de Pyrgopolinice.*)

PYRGOPOLINICE. Ah ça, vais-je faire longtemps faction ici, avec ma tournure et mes hauts faits?

PALESTRION. Patience! attendez! c'est de vous que je m'occupe.

PYRGOPOLINICE. Toutes ces lanterneries m'agacent.

PALESTRION. Tout doux ! vous savez bien que c'est ainsi qu'on traite ces sortes de marchandises.

PYRGOPOLINICE. Allons, allons, fais à ta guise.

PALESTRION, *à part*. On n'est pas plus stupide que cet animal-là. (*Il retourne à Milphidippe.*) Me voici revenu : que vouliez-vous me dire ?

MILPHIDIPPE. Je viens m'entendre avec vous d'après les instructions que j'ai reçues.

PALESTRION. Comme si elle était folle de lui.

MILPHIDIPPE. Je sais cela.

PALESTRION. Louez sa beauté, sa tournure, rappelez ses prouesses.

MILPHIDIPPE. Je suis toute prête à l'escarmouche ; je vous l'ai fait voir tantôt.

PALESTRION. Faites bien attention à tout, observez, guettez mes paroles.

PYRGOPOLINICE, *s'approchant*. T'apercevas-tu enfin que je suis là ? Viens ici, tout de suite.

PALESTRION. Me voilà ; vous n'avez qu'à commander.

PYRGOPOLINICE. Qu'est-ce qu'elle te chante ?

PALESTRION. Que la malheureuse gémit, et se tourmente, et fond en larmes, parce qu'elle ne vous voit pas et qu'elle est privée de vous ; c'est pour cela qu'on envoie celle-ci.

PYRGOPOLINICE. Dis-lui d'approcher.

PALESTRION. Savez-vous ? faites bien le dédaigneux, comme si le cœur ne vous en disait pas ; grondez-moi bien fort de vous prodiguer ainsi.

PYRGOPOLINICE. Bon, je suivrai ton conseil.

PALESTRION. Il faut donc que j'appelle cette femme qui vous cherche ?

PYRGOPOLINICE. Qu'elle avance, si elle veut me parler.

PALESTRION. Si vous voulez lui parler, avancez, femme.

MILPHIDIPPE. Salut, le beau militaire.

PYRGOPOLINICE. Qui vous a dit mon surnom ? que les dieux combent vos souhaits !

MILPHIDIPPE. On voudrait passer sa vie avec vous !

PYRGOPOLINICE. Vous êtes trop ambitieuse.

MILPHIDIPPE. Je ne parle pas de moi, mais de ma maîtresse, qui meurt d'amour pour vous.

PYRGOPOLINICE. Beaucoup d'autres font le même vœu, qui ne se réalise pas.

MILPHIDIPPE. Par ma foi, il n'est pas surprenant que vous

teniez la dragée si haute : un homme si beau, si brillant de bravoure, de tournure, d'exploits ! Y a-t-il un modèle plus parfait ?

PALESTRION, *bas*. Oh ! par Hercule, non, ce n'est pas un homme ; le vautour tient plus de l'homme que lui.

PYRGOPOLINICE, *à part*. Je peux la traiter de haut, puisqu'elle me fait tant de compliments.

PALESTRION, *bas*. Voyez la sotté bête, comme il fait la roue ! (*Haut*.) Eh bien, répondez-lui. Elle vient de la part de celle qui tout à l'heure....

PYRGOPOLINICE. Laquelle ? Il y en a tant qui se jettent à ma tête ! je n'ai pas tant la mémoire si bonne.

MILPHIDIPPE. Celle qui dépouille ses doigts pour orner les vôtres. J'ai apporté cet anneau de la part de celle qui est éprise de vous, je l'ai donné à ce garçon, et il vous l'a remis.

PYRGOPOLINICE. Eh bien, la fille, que voulez-vous ? parlez.

MILPHIDIPPE. Que vous ne rebutiez pas une femme qui vous aime. Elle ne vit que de votre vie. Doit-elle être ou n'être plus ? tout son espoir est en vous.

PYRGOPOLINICE. Que désire-t-elle ?

MILPHIDIPPE. Vous parler, vous embrasser, vous toucher. Si vous ne lui tendez les mains, elle est au désespoir. Allons, mon Achille, faites ce que je vous demande ; vous qui êtes beau, sauvez la beauté. Faites voir votre bon cœur, vous le preneur de villes, le tueur de rois.

PYRGOPOLINICE. Oh ! par ma foi, quel ennui ! Combien de fois, maraud, ne t'ai-je pas défendu de disposer ainsi de moi pour la première venue ?

PALESTRION. Entendez-vous, ma belle ? Je vous l'ai déjà dit tantôt, je vous le répète : si on ne paye le verrat, il ne faut pas que la laie compte sur sa graine.

MILPHIDIPPE. On lui donnera tout ce qu'il voudra.

PALESTRION. Il veut un talent d'or en bons philippes. Jamais il n'acceptera moins de personne.

MILPHIDIPPE. Ah ! par Castor, il se met à trop bas prix.

PYRGOPOLINICE. De ma nature, je ne suis pas avare, et d'ailleurs je suis assez riche. J'ai plus de mille boisseaux de pièces d'or.

PALESTRION. Sans compter un trésor. Et puis il a non pas de l'argent en barres, mais des montagnes, d'argent. L'Etna n'est pas si haut.

MILPHIDIPPE, *à part*. Oh ! que voilà un effronté menteur !

PALESTRION, *à part*. Comme je le berne !

MILPHIDIPPE, *à part*. Et moi, comme je lui fais la barbe !

PALESTRION, *à part*. On ne peut mieux.

MILPHIDIPPE. Mais, de grâce, renvoyez-moi bien vite.

PALESTRION. Eh donc, répondez-lui quelque chose, oui ou non. Pourquoi mettre la mort dans l'âme à qui ne vous a jamais fait de mal ?

PYRGOPOLINICE. Dites-lui qu'elle vienne me trouver elle-même, que je ferai tout ce qu'elle veut.

MILPHIDIPPE. Voilà qui est bien ; elle a envie de vous et vous d'elle.

PALESTRION. Il n'est pas de ces petits esprits....

MILPHIDIPPE. Vous ne méprisez pas une femme qui vous prie, vous vous laissez toucher. (*Bas.*) Eh bien, est-ce assez se moquer ?

PALESTRION, *bas*. Par Hercule, je ne peux m'empêcher de rire : aussi me suis-je détourné pour ne pas vous voir.

PYRGOPOLINICE. Vous ne savez pas, la belle, combien je l'estime à présent.

MILPHIDIPPE. Je le sais, et je le lui dirai.

PALESTRION. Il pouvait vendre ses faveurs à une autre au poids de l'or.

MILPHIDIPPE. Je vous crois bien.

PALESTRION. Toutes celles qu'il engrosse donnent le jour à de vrais héros, des enfants qui vivent quatre-vingts ans.

MILPHIDIPPE, *à part*. Peste du mauvais plaisant !

PYRGOPOLINICE. Mieux que cela, ils vivent mille ans, dix siècles bien comptés.

PALESTRION. J'en rabattais, de peur qu'elle ne me prit pour un menteur.

MILPHIDIPPE. Miséricorde ! combien vivra-t-il lui-même, si ses fils vivent si longtemps ?

PYRGOPOLINICE. Ma bonne, je suis né le lendemain du jour où Jupiter naquit d'Ops.

PALESTRION. S'il était venu au monde la veille, au lieu de Jupiter c'est lui qui régnerait dans le ciel.

MILPHIDIPPE. Assez, assez, de grâce, laissez-moi partir, si c'est possible.

PALESTRION. Partez, vous avez la réponse.

MILPHIDIPPE. Je vais chercher celle qui m'envoie et l'amener ici. Vous ne désirez plus rien ?

PYRGOPOLINICE. D'être moins beau que je ne suis : cette beauté m'attire trop d'affaires.

PALESTRION, à *Milphidippe*. Que faites-vous plantée là ? allez donc.

MILPHIDIPPE. Je me retire.

PALESTRION. Eh, entendez-vous ? rendez-lui compte de tout comme il faut, en fille d'esprit.

MILPHIDIPPE. Je lui ferai tressaillir le cœur.

PALESTRION, *bas*. Dites à Philocomasie, si elle est chez vous, de retourner à la maison, que notre homme est ici.

MILPHIDIPPE. Elle est avec ma maîtresse ; sans se faire voir, elles ont écouté tous nos propos.

PALESTRION. Bravo ! d'après ce qu'elles ont entendu elles sauront encore mieux se conduire.

MILPHIDIPPE. Vous me retenez trop.

PALESTRION. Je m'éloigne, je ne vous retiens pas, je ne vous touche pas, je ne vous.... je me tais.

PYRGOPOLINICE. Dites-lui de venir bien vite : c'est une affaire que nous allons arranger tout de suite.

SCÈNE III. — PYRGOPOLINICE, PALESTRION.

PYRGOPOLINICE. A présent, Palestrion, que me conseilles-tu de faire de ma maîtresse ? car d'aucune façon je ne peux recevoir l'autre chez moi avant de m'être défait de celle-ci.

PALESTRION. Pourquoi me consulter ? je vous ai déjà dit la meilleure manière pour que tout se passe en douceur. Qu'elle garde tous les bijoux, tous les vêtements de femme dont vous l'avez parée ; qu'elle les prenne, qu'elle les ait, qu'elle les emporte. Dites-lui que c'est le moment ou jamais de s'en aller chez elle ; ajoutez que sa sœur et sa mère sont ici, ce qui lui fera une compagnie fort convenable pour s'en retourner.

PYRGOPOLINICE. Comment sais-tu qu'elles sont ici ?

PALESTRION. Parce que j'ai vu la sœur de mes propres yeux.

PYRGOPOLINICE. Elle est venue la voir ?

PALESTRION. Oui.

PYRGOPOLINICE. T'a-t-elle paru jolie ?

PALESTRION. Vous voulez tout avoir.

PYRGOPOLINICE. Où cette sœur a-t-elle dit qu'était sa mère ?

PALESTRION. Le patron qui les amenées m'a dit qu'elle était restée couchée à bord, parce qu'elle a une grosse fluxion sur les yeux. Ce patron est descendu ici, chez nos voisins.

PYRGOPOLINICE. Et lui, est-il beau garçon ?

PALESTRION. Fi donc ! quel étalon vous auriez fait ! vous en voulez à la fois aux mâles et aux femelles.

PYRGOPOLINICE. Fais donc bien attention.

PALESTRION. J'y suis.

PYRGOPOLINICE. Pour le conseil que tu me donnes, je veux que tu causes de tout cela avec elle ; car vous jasez volontiers ensemble.

PALESTRION. Mais puisque vous voilà, faites vous-mêmes vos affaires ; dites-lui que vous ne pouvez faire autrement que de vous marier, que votre famille vous y engage, que vos amis vous y forcent.

PYRGOPOLINICE. C'est ton avis ?

PALESTRION. Sans doute.

PYRGOPOLINICE. Eh bien, je vais entrer ; pendant ce temps-là, fais sentinelle devant la maison, et sitôt que l'autre paraîtra, appelle-moi.

PALESTRION. Songez seulement à bien mener votre barque.

PYRGOPOLINICE. Elle est toute menée. Si elle n'y va pas de bon gré, je la jette dehors.

PALESTRION. Gardez-vous-en bien ; il vaut mieux qu'elle sorte chez vous de bonne grâce, et donnez-lui ce que je vous ai dit ; bijoux, parures, qu'elle emporte tout.

PYRGOPOLINICE. C'est ce que je désire, assurément.

PALESTRION. Je crois que vous l'obtiendrez sans peine. Mais entrez, ne tardez pas.

PYRGOPOLINICE. Je t'obéis. (*Il entre.*)

PALESTRION. Vous paraît-il autre que je vous l'avais dépeint tout à l'heure, ce militaire coureur de femmes ? Maintenant il me faudrait Acrotéleutie, sa suivante et Pleuside. Bon Jupiter ! comme tout me vient en aide Ceux ! que je souhaitais plus que tout au monde, je les aperçois qui sortent ensemble de chez le voisin.

SCÈNE IV. — ACROTELEUTIE, MILPHIDIPPE, PLEUSIDE, PALESTRION.

ACROTELEUTIE. Suivez-moi, et regardez bien si personne ne nous espionne.

MILPHIDIPPE. Je ne vois personne, si ce n'est précisément celui que nous voulons rencontrer.

PALESTRION. Et moi aussi je vous désire.

PLAUTE.

MILPHIDIPPE. Comment cela va-t-il, notre ingénieur ?

PALESTRION. Moi, votre ingénieur ? allons donc !

MILPHIDIPPE. Qu'est-ce à dire ?

PALESTRION. A côté de vous, je ne suis pas digne d'enfoncer un pieu dans un mur.

ACROTELEUTIE. En vérité !

PALESTRION. Elle est d'une malice adorable ; et quel caquet ! Comme elle a retourné notre militaire !

ACROTELEUTIE. Ah ! ce n'est rien encore.

PALESTRION. Prenez courage, l'affaire marche à souhait. Vous tous seulement, continuez à m'aider. Notre homme est allé lui-même prier sa maîtresse de s'en retourner à Athènes avec sa sœur et sa mère.

ACROTELEUTIE. Bravo ! à merveille !

PALESTRION. Bien mieux, il lui fait cadeau, pour qu'elle s'en aille, des bijoux et des parures qu'il avait achetés pour elle ; c'est moi qui le lui ai conseillé.

PLEUSIDE. C'est chose facile, si l'une le veut et que l'autre le désire.

PALESTRION. Eh ! ne savez-vous pas que quand on remonte du fond d'un puits, le grand danger c'est de retomber au moment où on tient la margelle ? Nous y touchons maintenant ; si le militaire s'aperçoit de quelque chose, impossible de nous tirer de là. Maintenant donc plus que jamais il faut user de ruses.

PLEUSIDE. Je vois que nous ne manquons pas pour cela de ressources : trois femmes ; toi, tu fais quatre, moi cinq, et notre vieil ami six.

PALESTRION. Avec tout le matériel d'artifices et de tromperies que nous avons amassé, il y a, je le sais bien, de quoi prendre la place la plus forte. Mettez-vous seulement à l'œuvre.

ACROTELEUTIE. Nous venons justement voir si vous avez besoin de nous.

PALESTRION. Et vous faites bien. (*A Acrotéleutie.*) Pour vous, voici la mission que je vous donne.

ACROTELEUTIE. Mon général, je ferai tout ce que je pourrai, tout ce que vous voudrez.

PALESTRION. J'ordonne de jouer finement ; joliment, agréablement, notre militaire.

ACROTELEUTIE. C'est m'ordonner de me divertir.

PALESTRION. Savez-vous comment ?

ACROTELEUTIE. En faisant semblant de mourir d'amour pour lui.

PALESTRION. Vous y êtes.

ACROTÉLEUTIE. D'avoir quitté mon mari à cause de cet amour, parce que je brûle de l'épouser.

PALESTRION. C'est cela de point en point; ajoutez seulement une chose : dites que cette maison est votre dot, que le vieillard en est sorti depuis que vous avez divorcé; il ne faut pas que tout à l'heure il craigne de s'introduire chez autrui.

ACROTÉLEUTIE. Le conseil est bon.

PALESTRION. Dès qu'il paraîtra, tenez-vous un peu à l'écart, ayez l'air de faire peu de cas de votre beauté en comparaison de la sienne, de révéler sa grande fortune; louez sa tournure, sa grâce, sa mine, ses attraits. La leçon est-elle complète?

ACROTÉLEUTIE. Suffit. Serez-vous content si je m'acquitte de mon rôle si parfaitement que vous n'y puissiez rien reprendre?

PALESTRION. Je le serai. (*A Pleuside.*) Maintenant, je vais vous donner aussi vos instructions.

PLEUSIDE. Parle.

PALESTRION. Aussitôt qu'elle aura fait ce que je viens de dire et qu'elle sera rentrée, venez ici sans perdre de temps en habit de matelot, avec une casquette noire, un cache-nez en laine sur les yeux, un petit manteau noir (c'est la couleur des marins), attaché sur l'épaule gauche de manière à laisser le bras libre, une ceinture quelconque; vous passerez pour le pilote. Tout cela, vous le trouverez chez notre visil ami, qui a des pêcheurs.

PLEUSIDE. Et après? quand je serai accoutré comme tu le désires, que ferai-je?

PALESTRION. Venez ici, demandez Philocomasie de la part de sa mère; dites que si elle veut partir pour Athènes, elle vous accompagne bien vite au port, et que si elle a des bagages, elle les fasse mener au vaisseau; ajoutez que si elle ne vient pas, vous allez mettre à la voile, que le vent est favorable.

PLEUSIDE. La description me plaît, poursuis.

PALESTRION. Aussitôt notre homme la pressera de partir, de se hâter, de ne pas retarder sa mère.

PLEUSIDE. Que tu as d'esprit!

PALESTRION. Je lui dirai qu'elle me demande pour l'aider à conduire son bagage à bord. Il me commandera d'aller avec elle; et moi, pour que vous le sachiez bien, je vous accompagnerai tout d'un trait à Athènes.

PLEUSIDE. Et quand tu y seras arrivé, je ne veux pas qu'il se passe trois jours avant que je te donne ta liberté.

PALESTRION. Allez donc, et costumez-vous.

PLEUSIDE. Est-ce tout ?

PALESTRION. N'oubliez rien.

PLEUSIDE. Je m'en vais.

PALESTRION. Et vous autres, partez au plus vite, car je suis sûr qu'il ne tardera pas à sortir.

ACROTÉLEUTIE. Nous exécuterons vivement vos ordres.

PALESTRION. Allez, éloignez-vous : voici la porte qui s'ouvre tout à propos. Il sort rayonnant, il a réussi : le malheureux court après une chimère.

SCÈNE V. — PYRGOPOLINICE, PALESTRION.

PYRGOPOLINICE. Ce que je voulais de Philocomasie, je l'ai obtenu comme je souhaitais, de bonne grâce et de bonne amitié.

PALESTRION. Pourquoi donc êtes-vous resté si longtemps ?

PYRGOPOLINICE. Jamais je n'ai senti comme aujourd'hui à quel point cette femme m'aime.

PALESTRION. Eh bien ?

PYRGOPOLINICE. Combien elle m'a dit de choses ! que la conversation a été longue ! Mais enfin j'ai obtenu ce que je voulais, et je lui ai donné tout ce qu'elle a désiré, tout ce qu'elle a demandé ; je lui ai fait aussi cadeau de toi.

PALESTRION. De moi ! et comment vivrai-je sans vous ?

PYRGOPOLINICE. Allons, bon courage ; en même temps je t'affranchirai. J'ai essayé par tous les moyens d'obtenir qu'elle s'en allât sans t'emmener ; mais elle n'a pas lâché prise.

PALESTRION. Je mettrai mon espérance dans les dieux, et enfin en vous. Quoiqu'il me soit douloureux de perdre un si bon maître, j'ai du moins le plaisir de voir que votre beauté est récompensée comme elle le mérite par cette voisine dont mes soins vous assurent les bonnes grâces.

PYRGOPOLINICE. Qu'est-il besoin de tant de paroles ? je te donnerai la liberté et je te ferai riche, si tu réussis.

PALESTRION. Je réussirai.

PYRGOPOLINICE. Je ne me tiens pas d'impatience.

PALESTRION. Il faut un peu de calme ; maîtrisez votre cœur ; ne soyez pas si emporté. Mais la voici, elle sort.

SCÈNE VI. — MILPHIDIPPE, ACROTÉLEUTIE,
PYRGOPOLINICE, PALESTRION.

MILPHIDIPPE. Maitresse, voici le militaire.

ACROTÉLEUTIE. Où est-il ?

MILPHIDIPPE. A gauche ; regardez, mais du coin de l'œil, pour qu'il ne sache pas qu'on le voit.

ACROTÉLEUTIE. Je le vois : par Pollux, c'est le moment de redoubler de malice.

MILPHIDIPPE. A vous de commencer.

ACROTÉLEUTIE. Dis-moi, as-tu parlé à lui-même ? (*Bas.*) Ne ménage pas ta voix, pour qu'il puisse entendre.

MILPHIDIPPE. J'ai parlé à lui-même, par Pollux, moi-même, tout tranquillement, tant que cela m'a fait plaisir, à mon loisir, à ma fantaisie, comme j'ai voulu.

PYRGOPOLINICE. Entends-tu ce qu'elle dit ?

PALESTRION. J'entends ; est-elle assez joyeuse de vous avoir approché !

ACROTÉLEUTIE. L'heureuse créature !

PYRGOPOLINICE. Comme on paraît m'aimer !

PALESTRION. Cela vous est bien dû.

ACROTÉLEUTIE. Par Castor, tu m'étonnes quand tu dis que tu lui as parlé, que tu l'as prié. On dit qu'il faut s'adresser à lui par lettre ou par ambassadeur, comme à un roi.

MILPHIDIPPE. Eh ! ma foi, j'ai eu de la peine à obtenir audience.

PALESTRION. Quelle réputation vous avez auprès du beau sexe !

PYRGOPOLINICE. Je m'y résignerai, puisque Vénus le veut.

ACROTÉLEUTIE. Je rends grâce à Vénus ; je la prie, je la conjure de m'accorder celui que j'aime, que je désire ; puisse-t-elle me le rendre favorable, l'empêcher de repousser mes vœux !

MILPHIDIPPE. Je l'espère, quoique bien des femmes brûlent pour lui ; il les dédaigne et les éloigne toutes ; vous seule faites exception.

ACROTÉLEUTIE. Aussi, comme je connais son goût difficile, je tremble, quand il m'aura vue, que ses yeux ne le fassent changer d'avis et que son extrême beauté ne le porte à mépriser ma figure.

MILPHIDIPPE. Cela ne sera pas, ayez confiance.

PYRGOPOLINICE. Comme elle se rabaisse elle-même !

ACROTELEUTIE. Je crains que mes charmes ne répondent pas à l'éloge que tu en as fait.

MILPHIDIPPE. J'ai eu soin de vous faire plus belle encore qu'il ne s'y attend.

ACROTELEUTIE. S'il refuse de m'épouser, j'embrasserai ses genoux, je le conjurerai de toutes les manières. Si je ne parviens à le fléchir, je me donnerai la mort; je sens que je ne peux vivre sans lui.

PYRGOPOLINICE. Il faut l'empêcher de mourir. L'aborderai-je?

PALESTRION. Non, ça serait vous ravalier que de vous jeter à sa tête. Laissez-la venir, prier, désirer, attendre. Voulez-vous vous dépouiller de toute votre gloire? gardez-vous-en bien. Il n'y a que deux mortels, Phaon de Lesbos et vous, qui aient eu la chance d'être aimés si éperdument.

ACROTELEUTIE. J'entre.... mais non, va, ma chère Milphidippe, et prie-le de venir.

MILPHIDIPPE. Attendons plutôt qu'il sorte quelqu'un.

ACROTELEUTIE. Je ne puis me retenir d'entrer.

MILPHIDIPPE. La porte est fermée.

ACROTELEUTIE. Je l'enfoncerai.

MILPHIDIPPE. Vous perdez le sens.

ACROTELEUTIE. S'il a jamais aimé, ou si son esprit répond à sa beauté, il me pardonnera d'un cœur clément ce que j'aurai fait par amour.

PALESTRION. Voyez un peu de quelle ardeur la malheureuse est consumée!

PYRGOPOLINICE. Je la paye de retour.

PALESTRION. Chut! qu'elle ne vous entende pas.

MILPHIDIPPE. Pourquoi restez-vous là comme pétrifiée? Que ne frappez-vous?

ACROTELEUTIE. Il n'est pas là, celui que je veux voir.

PALESTRION. Comment le savez-vous?

ACROTELEUTIE. Je le sais, par Pollux, je le sais. S'il y était, mon nez m'en avertirait.

PYRGOPOLINICE. C'est une devineresse. Vénus lui a accordé le don de divination en faveur de son amour pour moi.

ACROTELEUTIE. Il est près d'ici, je ne sais où, celui que je brûle de voir. Je le sens.

PYRGOPOLINICE. Sur ma foi, voici une femme qui voit plus clair avec le nez qu'avec les yeux.

PALESTRION. C'est l'amour qui l'aveugle.

ACROTELEUTIE. Soutiens-moi, de grâce.

MILPHIDIPPE. Pourquoi ?

ACROTELEUTIE. Pour m'empêcher de tomber.

MILPHIDIPPE. Qu'est-ce donc ?

ACROTELEUTIE. Je ne puis me tenir ; mes yeux me font défaillir le cœur.

MILPHIDIPPE. Par Pollux, vous avez aperçu le militaire.

ACROTELEUTIE. Oui.

MILPHIDIPPE. Je ne vois pas où il est.

ACROTELEUTIE. Tu le verrais, certes, si tu aimais.

MILPHIDIPPE. Vous ne l'aimez pas plus que je ne l'aime moi-même, avec votre permission.

PALESTRION. Toutes les femmes en tiennent pour vous dès qu'elles vous voient.

PYRGOPOLINICE. Je ne sais si je te l'ai déjà dit, mais je suis le petit-fils de Vénus.

ACROTELEUTIE. Chère Milphidippe, aborde-le, je te prie, parle-lui.

PYRGOPOLINICE. Quel respect pour moi !

PALESTRION. Elle s'avancé vers nous.

MILPHIDIPPE. J'ai à vous parler.

PYRGOPOLINICE. Et nous à vous.

MILPHIDIPPE. Selon vos ordres, j'ai amené ici ma maîtresse.

PYRGOPOLINICE. Je la vois.

MILPHIDIPPE. Engagez-la donc à s'approcher.

PYRGOPOLINICE. J'ai pris sur moi, à votre prière, de ne pas la détester comme les autres femmes.

MILPHIDIPPE. Cependant, par Hercule, si elle vient près de vous, elle sera hors d'état de souffler mot. Quand elle vous regarde, ses yeux lui coupent la langue.

PYRGOPOLINICE. Je vois qu'il faut adoucir son mal.

MILPHIDIPPE. Comme elle tremble, comme elle est interdite à votre aspect !

PYRGOPOLINICE. C'est ce qui arrive aussi à des guerriers en armes ; il n'est pas étonnant que chez une femme cela soit plus fort. Mais que veut-elle que je fasse ?

MILPHIDIPPE. Què vous alliez chez elle ; elle veut vivre avec vous, passer son existence à vos côtés.

PYRGOPOLINICE. Moi, chez une femme mariée ! Un mari est à craindre.

MILPHIDIPPE. Elle l'a chassé à cause de vous.

PYRGOPOLINICE. Quoi ! comment l'a-t-elle pu faire ?

MILPHIDIPPE. Cette maison fait partie de sa dot.

PYRGOPOLINICE. Vraiment ?

MILPHIDIPPE. En vérité.

PYRGOPOLINICE. Dites-lui de retourner chez elle. J'y serai dans un instant.

MILPHIDIPPE. Ne vous faites pas attendre, ne lui causez pas de tourments.

PYRGOPOLINICE. Non, non ; mais allez

MILPHIDIPPE. Nous partons. (*Elles sortent.*)

PYRGOPOLINICE. Eh ! que vois-je ?

PALESTRION. Que voyez-vous ?

PYRGOPOLINICE. Tiens, je ne sais qui vient là en costume de marin.

PALESTRION. C'est à nous assurément qu'il en veut. Oh ! c'est le patron du vaisseau.

PYRGOPOLINICE. Sans doute il vient chercher Philocomasie.

PALESTRION. Je le crois.

SCÈNE VII. — PLEUSIDE, PALESTRION, PYRGOPOLINICE.

PLEUSIDE, *à part*. Si je ne connaissais toutes les folies que l'amour a fait faire aux hommes, chacun dans son genre, je rougirais davantage de sortir sous ce travestissement amoureux. Mais comme j'ai ouï dire que bien des gens, par amour, ont commis des actions inconvenantes, contraires à la vertu, sans parler d'Achille qui laissa massacrer ses concitoyens.... Ah ! j'aperçois Palestrion, il est là avec le militaire. Il me faut changer de propos. (*Haut.*) Assurément, la femme est la fille de la Lenteur même ; toute lenteur est lenteur, mais il n'y en a pas d'égale à celle dont une femme est la cause. Je crois que cela tient à l'habitude. Je viens donc chercher Philocomasie ; frappons : holà, y a-t-il quelqu'un ?

PALESTRION. Qu'est-ce, l'ami ? répondez, pourquoi frappez-vous ?

PLEUSIDE. Je cherche Philocomasie, je viens de la part de sa mère ; si elle doit venir, qu'elle vienne ; elle retarde tout le monde ; nous voulons lever l'ancre.

PYRGOPOLINICE. Tout est prêt depuis longtemps. Allons, Palestrion, prends du monde pour t'aider à porter à bord les bijoux, les parures, les habits, tous les objets de prix. Tout ce que je lui ai donné pour emporter est emballé.

PALESTRION. J'y vais.

PLEUSIDE. Dépêchez-vous un peu, je vous prie.

PYRGOPOLINICE. Il n'en sera pas long. Mais dites-moi, qu'avez-vous fait de votre œil ?

PLEUSIDE. Je l'ai, mon œil.

PYRGOPOLINICE. Je parle de l'œil gauche.

PLEUSIDE. Je vais vous dire. C'est la mer qui est cause que je ne me sers pas de cet œil-là. Si je ne m'étais pas avisé d'aimer¹, je m'en servirais comme de celui-ci. Mais ils me font bien attendre.

PYRGOPOLINICE. Les voici qui sortent.

SCÈNE VIII. — PALESTRION, PHILOCOMASIE,
PLEUSIDE, PYRGOPOLINICE.

PALESTRION. Ne finirez-vous pas aujourd'hui de pleurer ?

PHILOCOMASIE. Et comment ne pleurerais-je pas ? Je quitte les lieux où j'ai passé les plus beaux jours de ma vie.

PALESTRION. Voyez-vous cet homme qui vient de la part de votre mère et de votre sœur ?

PHILOCOMASIE. Oui, je le vois.

PYRGOPOLINICE. Écoute, Palestrion.

PALESTRION. Qu'est-ce ?

PYRGOPOLINICE. Fais donc emporter tout ce que je lui ai donné.

PLEUSIDE. Bonjour, Philocomasie.

PHILOCOMASIE. Bonjour.

PLEUSIDE. Votre mère et votre sœur m'ont chargé de leurs compliments.

PHILOCOMASIE. Je leur fais les miens.

PLEUSIDE. Elles vous prient de venir, tandis que le vent est favorable, pour qu'elles puissent mettre à la voile. Si votre mère n'avait les yeux malades, elle m'aurait accompagné.

PHILOCOMASIE. J'irai, quoique bien à regret, mais le devoir l'ordonne.

PLEUSIDE. Vous êtes raisonnable.

PYRGOPOLINICE. Si elle n'avait vécu près de moi, elle ne serait qu'une sotte aujourd'hui.

PHILOCOMASIE. Ce qui me déchire, c'est de me séparer d'un tel homme. A votre école, il n'est point de femme qui ne

1. Jeu de mots intraduisible : *si abstinuissem amari* ou *si abstinuissem a mari*.

finisse par petiller d'esprit ; j'étais avec vous, cela me rendait fière. Je vois qu'il faut sacrifier cette gloire.

PYRGOPOLINICE. Elle pleure trop.

PHILOCOMASIE. Je ne puis m'en empêcher quand je vous vois.

PALESTRION. Remettez-vous, je sais combien je souffre aussi. Je ne m'étonne pas si vous étiez contente de vivre ici. Sa beauté, son caractère, sa vertu, avaient enchaîné près de lui votre cœur. Moi-même, son esclave, quand je le regarde, les larmes me viennent aux yeux de notre séparation.

PHILOCOMASIE. De grâce, avant de partir, puis-je vous embrasser ?

PYRGOPOLINICE. J'y consens.

PHILOCOMASIE. Ô mes yeux, ô ma chère âme !

PALESTRION, à *Pleuside*. Par pitié, soutenez-la, elle va tomber.

PYRGOPOLINICE. Qu'est-ce donc ?

PALESTRION. En vous quittant, l'infortunée se trouve mal tout à coup.

PYRGOPOLINICE, *aux esclaves*. Courez à la maison, apportez de l'eau.

PALESTRION. Je n'ai pas besoin d'eau.

PYRGOPOLINICE. Pourquoi ?

PALESTRION. Je préfère.... Ne vous montrez pas, je vous prie, tandis qu'elle reprend ses sens.

PYRGOPOLINICE. Voilà deux têtes bien près l'une de l'autre. Cela me déplaît ; on dirait que leurs lèvres sont soudées ensemble.

PLEUSIDE. La crise est violente ; je voulais voir si elle respirait encore.

PYRGOPOLINICE. Il fallait approcher l'oreille.

PLEUSIDE. Si vous l'aimez mieux, je la laisserai là.

PYRGOPOLINICE. Non pas ; gardez-la.

PALESTRION. Je pleure comme un malheureux.

PYRGOPOLINICE, *aux esclaves qui sont dans la maison*. Venez, apportez tout ce que je lui ai donné.

PALESTRION. Encore une fois je vous salue avant de partir, pénales domestiques. Vous tous, mes compagnons et compagnes d'esclavage, portez-vous bien, vivez heureux. Dans vos discours soyez bienveillants les uns pour les autres, et aussi pour moi qui ne serai plus là.

PYRGOPOLINICE. Allons, Palestrion, du courage.

PALESTRION. Ha, ha ! je ne puis m'empêcher de pleurer en vous quittant.

PYRGOPOLINICE. De la résignation.

PALESTRION. Ah! je sais bien ce que je souffre.

PHILOCOMASIE, *comme revenant à elle*. Qu'est-ce donc ? qu'y a-t-il ? que vois-je ? O lumière du jour, je te salue.

PLEUSIDE. Avez-vous repris vos sens ?

PHILOCOMASIE. Mais quel homme tenais-je donc embrassé ? Je suis perdue ! suis-je bien à moi ?

PLEUSIDE. Ne crains rien, mon cher cœur. (*Il l'embrasse.*)

PYRGOPOLINICE. Qu'est-ce à dire ?

PALESTRION. Elle avait perdu connaissance. Je tremble de peur.... (*Bas à Pleuside.*) que tout ne se découvre à la fin.

PYRGOPOLINICE. Quoi donc ?

PALESTRION. De transporter ainsi en plein jour tout ce bagage par la ville : les gens peuvent vous critiquer.

PYRGOPOLINICE. C'est de mon bien, et non du leur, que j'ai fait cadeau. Je me soucie d'eux comme de cela ; partez donc, allez, et que les dieux vous protègent.

PALESTRION. Ce que j'en dis, c'est à cause de vous.

PYRGOPOLINICE. Je le crois.

PALESTRION. Adieu donc.

PYRGOPOLINICE. Adieu, porte-toi bien.

PALESTRION, *aux autres*. Partez vite, je vous suis à l'instant, j'ai encore deux ou trois mots à dire à mon maître. (*Pleuside et Philocomasie partent.*) Quoique vous ayez toujours accordé plus de confiance à d'autres qu'à moi, je ne vous suis pas moins reconnaissant de tout, et, si ç'avait été votre volonté, j'aurais mieux aimé cent fois être votre esclave que l'affranchi d'un autre.

PYRGOPOLINICE. Prends courage.

PALESTRION. Hélas ! quand je pense à un si grand changement d'habitudes ! Il va falloir me faire aux manières des femmes, oublier les mœurs militaires.

PYRGOPOLINICE. Comporte-toi bien.

PALESTRION. Je ne le peux plus ; j'en ai perdu toute envie.

PYRGOPOLINICE. Va, suis-les, ne les retarde pas.

PALESTRION. Portez-vous bien.

PYRGOPOLINICE. Porte-toi bien aussi.

PALESTRION. Souvenez-vous de moi ; si je deviens libre un jour, je vous le ferai savoir ; ne m'abandonnez pas.

PYRGOPOLINICE. Je ne suis pas fait ainsi.

PALESTRION. Songez quelquefois combien je vous ai été fidèle. Vous reconnaîtrez enfin parmi vos serviteurs les bons et les mauvais.

PYRGOPOLINICE. Je le sais, je m'en suis aperçu bien des fois dans le temps, mais surtout aujourd'hui.

PALESTRION. Vous le saurez : je veux qu'aujourd'hui même vous puissiez en parler plus sûrement encore.

PYRGOPOLINICE. Je ne sais ce qui me retient de te dire de rester.

PALESTRION. On dirait que vous êtes un menteur, un trompeur, un homme sans foi ; on ajouterait que de tous vos esclaves je suis le seul fidèle. Si je croyais que vous pouvez le faire avec honneur, je vous le conseillerais ; mais cela ne se peut : gardez-vous en bien.

PYRGOPOLINICE. Va-t'en alors, je me résigne à tout.

PALESTRION. Adieu donc.

PYRGOPOLINICE. Allonge le pas.

PALESTRION. Adieu. (*Il sort.*)

PYRGOPOLINICE. Jusqu'à ce jour, je l'avais regardé comme le pire des esclaves ; mais je reconnais qu'il m'est attaché. En y songeant, j'ai fait une sottise de m'en défaire. Mais allons à présent retrouver mes amours. Eh ! j'entends la porte qui s'ouvre.

SCÈNE IX. — UN ESCLAVE, PYRGOPOLINICE.

L'ESCLAVE, à *quelqu'un qui est chez Périplectomène*. Pas tant de recommandations, je sais mon métier. Je l'aurai bientôt trouvé ; qu'il soit où il voudra, je suivrai sa piste, je ne plaindrai pas mes peines.

PYRGOPOLINICE. Ce garçon me cherche, je vais à sa rencontre.

L'ESCLAVE. Ah ! c'est justement à vous que j'en ai. Salut, le plus aimable, le plus délicieux des hommes, vous, entre tous les mortels, le favori de deux divinités.

PYRGOPOLINICE. Lesquelles ?

L'ESCLAVE. Mars et Vénus.

PYRGOPOLINICE. Le joli garçon !

L'ESCLAVE. Elle vous supplie de venir. Elle vous veut, elle vous désire, elle languit à vous attendre : allez consoler celle qui vous aime. Eh bien, vous restez là ? vous n'entrez pas ?

PYRGOPOLINICE. J'y vais. (*Il sort.*)

L'ESCLAVE. Il se jette lui-même dans le filet. Le piège est dressé : le vieillard est en posture, prêt à attaquer ce libertin si fier de sa beauté ; il croit que toutes les femmes à première vue tombent amoureuses de lui, tandis qu'hommes et femmes le

détestent à la mort. Mais courons à la bagarre ; j'entends qu'on crie là dedans.

ACTE V.

PÉRIPECTOMÈNE, PYRGOPOLINICE, CARION,
SCÉLÈDRE.

PÉRIPECTOMÈNE. Amenez-le ; s'il ne veut pas vous suivre, enlevez-le, suspendez-le entre ciel et terre, déchirez-le.

PYRGOPOLINICE. Par Hercule, je vous supplie, Péripectomène.

PÉRIPECTOMÈNE. Par Hercule, tu supplies en vain. Fais attention, Carion, si ton couteau est bien affilé.

CARION. Oh ! il lui tarde de trancher à cet adultère le-bas du ventre, pour le lui pendre au cou, comme un hochet à un enfant.

PYRGOPOLINICE. C'est fait de moi.

CARION. Pas encore, tu parles trop tôt. (*A Péripectomène.* Faut-il sauter dessus ?

PÉRIPECTOMÈNE. Oui, mais d'abord qu'on le bâtonne.

CARION. A tour de bras.

PÉRIPECTOMÈNE. Pourquoi, effronté, as-tu l'audace d'en conter aux femmes des autres ?

PYRGOPOLINICE. Mais de par tous les dieux, c'est elle qui s'est offerte à moi.

PÉRIPECTOMÈNE. Il ment ; frappe.

PYRGOPOLINICE. Attendez, que je vous raconte.

PÉRIPECTOMÈNE. Vous vous ralentissez ?

PYRGOPOLINICE. Ne puis-je parler ?

PÉRIPECTOMÈNE. Parle.

PYRGOPOLINICE. On m'a prié de venir ici, chez vous.

PÉRIPECTOMÈNE. Pourquoi as-tu osé y venir ? Il t'en cuira.

PYRGOPOLINICE. Aïe, aïe ! c'est assez de coups, grâce.

CARION. Faut-il couper ?

PÉRIPECTOMÈNE. Quand tu voudras. Qu'on lui étende les membres, écartez-les bien.

PYRGOPOLINICE. Je vous en conjure, avant qu'il coupe, écoutez ce que j'ai à dire.

PÉRIPECTOMÈNE. Parle, tandis que tu as encore quelque chose.

PYRGOPOLINICE. Je la croyais veuve ; sa suivante, qui était l'entremetteuse, me l'avait dit.

PÉRIPECTOMÈNE. Jure que tu ne feras de mal à personne à cause de cette aventure et des coups que tu as reçus et que tu recevras encore, si nous te laissons aller sain et sauf, beau petit-fils de Vénus.

PYRGOPOLINICE. Par Vénus et Mars, je jure de ne me venger sur personne de la volée que je reçois ici ; je reconnais que je l'ai méritée, et si je me tire de chez vous avec tous mes membres, vous aurez été indulgent pour ma faute.

PÉRIPECTOMÈNE. Mais si tu ne tiens pas ta promesse ?

PYRGOPOLINICE. Puisse-je ne plus être homme pendant le reste de mes jours !

CARION. Rossons-le encore, et après je suis d'avis de le lâcher.

PYRGOPOLINICE. Que les dieux vous bénissent à jamais, vous qui prenez avec tant de bonté ma défense.

CARION. Alors donne-nous une mine d'or.

PYRGOPOLINICE. Pourquoi ?

CARION. Pour que nous te laissions ce que tu allais perdre, beau petit-fils de Vénus ; sinon, avant que tu partes d'ici, tiens-toi pour averti....

PYRGOPOLINICE. Je payerai.

CARION. C'est plus raisonnable. Pour ta tunique, ta chlamyde, ton sabre, n'y compte pas, tu ne les auras plus. (*A Péripectomène.*) Faut-il le battre encore avant de le lâcher ?

PYRGOPOLINICE. Je suis déjà moulu de coups. Faites-moi grâce.

PÉRIPECTOMÈNE. Qu'on le détache.

PYRGOPOLINICE. Merci.

PÉRIPECTOMÈNE. Si je t'y reprends, je saurai par où te punir.

PYRGOPOLINICE. Je ne chercherai pas à me défendre.

PÉRIPECTOMÈNE. Rentrons, Carion. (*Ils rentrent.*)

PYRGOPOLINICE. Ah ! j'aperçois mes esclaves. Philocomasie est-elle partie ? dis-moi.

SCÉLÈDRE. Il y a longtemps.

PYRGOPOLINICE. Hélas !

SCÉLÈDRE. Vous gémiriez bien plus encore si vous saviez ce que je sais. Celui qui avait un bandeau sur l'œil n'était pas un marin.

PYRGOPOLINICE. Qui était-ce donc ?

SCÉLÈDRE. L'amant de Philocomasie.

PYRGOPOLINICE. Comment le sais-tu ?

SCÉLÈDRE. Je le sais. Une fois hors de la porte de la ville, ils n'ont plus fait que s'embrasser et se caresser.

PYRGOPOLINICE. Malheur à moi ! j'ai été joué, je le vois. Infâme Palestrion ! C'est lui qui m'a attiré dans le piège. C'est bien fait. Si on arrangeait de même tous les libertins, il n'y en aurait pas tant ; ils seraient plus timides, ils songeraient moins à faire des fredaines. Rentrons chez moi. (*Au public.*) Applaudissez.

LE REVENANT

(Mozzellarium)

2011

2012

2013

2014

2015

2016

2017

2018

2019

2020

2021

2022

2023

NOTICE SUR LE REVENANT.

A Rome, où l'on se moquait assez volontiers des dieux de l'Olympe, les esprits forts étaient cependant assez rares; peu se défendaient de la croyance aux apparitions, aux spectres, aux prodiges : c'est dire que le titre seul de la comédie de Plaute devait exciter puissamment l'intérêt. Un jeune dissipateur, en l'absence de son père, gaspille la fortune et fait de la maison le théâtre d'orgies continuelles. Le père revient au moment même où les convives sont dans toute l'effervescence du plaisir. Il va entrer, il frappe : comment le retenir ? L'esclave Tranion, qui le guette, s'élançe vers lui, l'épouvante, en lui faisant croire que la maison a dû être abandonnée à cause de l'apparition d'un fantôme, le fantôme d'un hôte assassiné par le précédent propriétaire. Mais un usurier survient, et réclame l'intérêt d'une somme qu'il a prêtée. Nouvelle fourberie : cet argent, dit l'esclave, a été employé à l'acquisition d'une autre maison, une maison magnifique, que l'on a eue presque pour rien. Quelle est cette maison ? Celle du voisin. Le vieillard veut la visiter; Tranion l'y conduit, il ose même mettre en présence les deux vieillards; le bonhomme est charmé des portiques, des cours, des appartements, il trouve l'emplace-ment excellente et se rotte les mains, quand un esclave qui vient chercher l'un des convives éventa toute la ruse. Grande colère du père; mais un ami de son fils, que l'on a vu ivre et qui a cuvé son vin, obtient la grâce et du jeune homme et de l'esclave.

Les Spartiates, pour dégoûter leurs enfants de l'ivrognerie, leur mettaient sous les yeux des esclaves ivres; Plaute, pour donner une leçon à la jeunesse romaine, ne craint pas de lui montrer, dans le spectacle d'une orgie complète, la dégradation où mène la débauche. Son but, au point de vue moral, est irréprochable; mais il y va par des moyens qui répugnent à notre délicatesse moderne. Aussi Regnard, qui a calqué sur *le Revenant* son *Retour imprévu*, n'a-t-il pas osé reproduire la scène de l'orgie. Destouches en a tiré parti, lorsque, dans son *Dissipateur*, le neveu fait accroire à son oncle que le bruit des verres et des assiettes est celui d'une dispute de savants avec lesquels il est enfermé. Là se borne l'imitation de Destouches; mais on peut comparer avec fruit et avec intérêt, scène par scène, la pièce de Regnard avec celle de Plaute.

ARGUMENT¹.

Philolachès achète sa maîtresse, l'affranchit et mangé tout le bien en l'absence de son père. Le vieillard, à son retour, est mystifié par Tranion, qui lui dit qu'il revient dans la maison des spectres épouvantables, et qu'il a fallu d'abord en sortir. Survient un avare usurier qui réclame ses intérêts. Le bonhomme est dupé une seconde fois : Tranion lui fait accroire qu'on a emprunté pour acheter une maison. Il demande où elle est, on lui indique celle du plus proche voisin. Il la visite, puis il gémit d'avoir été trompé : cependant il se laisse apaiser par l'ami de son fils.

1. Cet argument, qui est acrostiché, est attribué au grammairien Priscien.

PERSONNAGES.

TRANION, esclave de Philolachès.

GRUMION, fermier de Theuropide.

PHILOLACHÈS, fils de Theuropide.

PHILÉMATIE, courtisane.

SCAPHA, suivante de Philématie.

CALLIDAMATE, ami de Philolachès.

DELPHIUM, courtisane.

THEUROPIDE, père de Philolachès.

SIMON, voisin de Theuropide.

UN USURIER.

PHANISQUE, esclave de Callidamate.

UN AUTRE ESCLAVE de Callidamate.

UN TROISIÈME ESCLAVE.

La scène est à Athènes.

LE REVENANT.

ACTE I.

SCÈNE I. — GRUMION, TRANION.

GRUMION. Sors de la cuisine, allons, dehors, pendard, qui fais le beau plaisant au milieu de tes plats. Hors de la maison, fléau de tes maîtres. Va, si les dieux me prêtent vie, je me vengerai de toi comme il faut dans notre métairie. Sors de ta cuisine, te dis-je, odeur de roussi. Pourquoi te caches-tu ?

TRANION. Qu'as-tu donc, maraud, à crier ainsi devant chez nous ? Te crois-tu dans ton village ? Retire-toi d'ici, retourne aux champs, et tout droit. Éloigne-toi de la porte. Tiens ! (*Il le bat.*) Est-ce là ce que tu voulais ?

GRUMION. Hi ! hi ! pourquoi me frappes-tu ?

TRANION. Parce que tu le veux.

GRUMION. Patience ! laisse seulement revenir le vieillard ; laisse-le arriver sain et sauf, celui que tu manges pendant son absence.

TRANION. Ce que tu dis, butor, n'est ni vrai ni vraisemblable ; comment peut-on manger quelqu'un qui n'est pas là ?

GRUMION. Oui, bel esprit citadin, délices du peuple, tu me jettes au nez ma campagne ? c'est sans doute, Tranion, parce que tu sais qu'on ne tardera pas à t'envoyer au moulin, avant peu de semaines, ma foi, Tranion. Tu viendras aux champs grossir le nombre de cette digne engeance, les porte-chaines. A présent, puisque cela te plaît et que tu le peux, bois, dissipe, corromps le fils de la maison, ce brave jeune homme. Grisez-vous le jour, la nuit, faites les Grecs, achetez des maîtresses, affranchissez-les, engraissez des parasites, faites grande et large chère. Est-ce là ce que t'a recommandé notre vieux maître, en partant pour son voyage ? C'est ainsi qu'il trouvera qu'on a eu

soin de ses intérêts? Crois-tu donc que ce soit le devoir d'un bon serviteur, de perdre et la fortune et le fils de son maître? Car à mes yeux il est perdu, maintenant qu'il tient une pareille conduite, lui qui jusque-là était le plus modeste, le plus rangé de toute la jeunesse d'Athènes; mais aujourd'hui il remporte une palme d'un autre genre; c'est à ton aide, c'est à tes leçons qu'il la doit.

TRANION. Qu'as-tu besoin, drôle, de t'occuper de moi, de ce que je fais? N'as-tu pas aux champs des bœufs à soigner? Il me plat de boire, de faire l'amour, de courir les filles. C'est mon dos que je risque, et non pas le tien.

GRUMION. Quelle audace! fi!

TRANION. Que Jupiter et tous les dieux te confondent! tu empoisonnes l'air. C'est un vrai fumier, un rustre, un bouc, une étable à porcs, le produit d'une chienne et d'un bélier.

GRUMION. Que veux-tu que j'y fasse? Tout le monde ne peut pas, comme toi, sentir les parfums étrangers, ni tenir la place d'honneur à table, ni vivre joyeusement comme tu fais. Garde tes pigeons, tes poissons, tes oiseaux, et laisse-moi manger mon ail et supporter ma condition. Tu es heureux, je suis misérable: il faut se résigner. Chacun aura son lot, moi la récompense, toi le châtement.

TRANION. Tu as l'air d'être jaloux, Grumion, de ce que je me régale tandis que tu as maigre pitance; mais rien de plus juste. Il me sied à moi de faire l'amour, à toi de paître les bœufs, à moi de faire bombance, à toi de vivre misérablement.

GRUMION. Crible des bourreaux, car tu le seras, je l'espère, tant ils te perceront d'aiguillons en te promenant dans les rues le carcan au cou, si notre vieux maître revient....

TRANION. Et que sais-tu si cela ne t'arrivera pas avant moi?

GRUMION. C'est que je ne l'ai jamais mérité, tandis que toi tu l'as mérité et tu le mériteras.

TRANION. Abrége ton discours, si tu ne veux pas qu'on te rosse d'importance.

GRUMION. Me donnerez-vous du fourrage pour mes bœufs? Si vous ne voulez pas, donnez-moi de l'argent.... Allons, continuez comme vous avez commencé; buvez à la grecque, mangez, bourrez-vous, emplissez-vous la panse.

TRANION. Tais-toi et retourne aux champs. Moi je vais au Pirée acheter du poisson pour ce soir. Je te ferai porter demain du fourrage à la ferme. Eh bien, qu'as-tu à me regarder ainsi, pendarde?

GRUMION. Par Pollux, je crois que ce nom sera bientôt le tien.

TRANION. En attendant, pourvu que je vive comme je fais, je me soucie peu de ton *bientôt*.

GRUMION. Oui; mais sache bien ceci, les ennuis viennent beaucoup plus vite que ce qu'on désire de tout son cœur.

TRANION. Ne m'assomme pas : va-t'en à la ferme, décampe. Ne t'y trompe point, tu ne me retiendras pas une minute de plus. *(Il s'en va.)*

GRUMION. Voyez comme il part, sans plus se soucier de ce que je viens de lui dire. Dieux immortels, j'implore votre secours; faites que notre vieux maître absent depuis trois ans revienne au plus vite, avant que tout soit dissipé, maison et terres; car s'il n'arrive pas, il en reste à peine pour quelques mois. Et maintenant je retourne aux champs; car j'aperçois le fils de mon maître, ce jeune homme si sage autrefois, et à présent si mauvais sujet.

SCÈNE II. — PHILOLACHÈS.

J'ai bien pensé, bien réfléchi, j'ai formé dans mon esprit mille raisonnements, j'ai roulé et discuté longuement dans ma tête, si j'en ai une, cherchant à quoi peut ressembler l'homme, une fois qu'il a vu le jour, et quelle image il représente. Je compare l'homme venu au monde à une maison neuve : je vais vous donner mes raisons; cela ne vous paraît pas vrai, mais je vous amènerai cependant à le croire. Oui, j'établirai que ma comparaison est juste. Et vous-mêmes, j'en suis sûr, quand vous m'entendrez, vous ne direz pas autrement que moi. Écoutez donc mes raisonnements, je veux que sur ce point vous en sachiez autant que moi-même. Quand une maison est bâtie, faite et achevée comme il faut, selon les règles, on loue l'architecte, on approuve son ouvrage. Tout le monde désire en avoir une pareille, à quelque prix que ce soit, et l'on ne plaint pas sa peine. Mais si elle est habitée par un vaurien sans soin, un malpropre, un lâche avec des serviteurs fainéants, aussitôt la maison se gâte, toute bonne qu'elle est, parce qu'elle est mal entretenue. Et puis, voici ce qui arrive souvent : un ouragan vient, brise les tuiles, la toiture; le maître négligent ne veut pas en remettre. Survient la pluie, elle détrempe les murs, perce à travers les plafonds; l'humidité pourrit la charpente. Voilà une maison devenue inhabitable, et ce n'est pas la faute de l'archi-

tecte ; mais la plupart des gens sont des lambins, qui reculent une réparation d'un écu, et la remettent toujours tant qu'enfin les murs s'écroulent : il faut alors rebâtir de fond en comble. Voilà comment je raisonne sur les bâtiments : à présent, je veux vous dire en quoi l'homme ressemble à une maison. D'abord les parents sont les architectes des enfants ; ils jettent les fondations, bâtissent, font tout pour que l'œuvre soit solide, d'un bon usage et d'un bel aspect ; ils n'épargnent ni les soins ni la matière, et comptent pour rien l'argent qu'il leur en coûte. Ils polissent le marmot, lui enseignent les lettres, le droit, les lois, dépensent et travaillent pour que les autres parents souhaitent d'avoir des enfants semblables au leur. Le fils part pour l'armée, on lui donne pour protecteur quelqu'un de la famille. Dès ce moment, l'œuvre échappe à l'ouvrier. Après la première campagne, on peut voir ce que le bâtiment deviendra. Pour moi, tant que j'ai été sous l'autorité de mes architectes, je suis resté un brave et honnête garçon. Mais à peine livré à moi-même, j'ai tout de suite gâté leur ouvrage. La paresse est venue ; ç'a été mon ouragan, il m'a apporté la grêle et la pluie, a enlevé la pudeur, le sentiment du bien, et m'a laissé à découvert. J'ai négligé de réparer ma toiture : alors la pluie, je veux dire l'amour est tombé dans mon cœur. Il a pénétré jusqu'au fond de ma poitrine, il m'a percé de part en part ; fortune, loyauté, vertu, honneur, tout est parti à la fois. Je n'ai plus été bon à rien, et, ma foi, cette humidité a tellement pourri la charpente, qu'on ne peut plus, je crois, réparer ma maison ; il faut qu'elle tombe tout entière, qu'elle soit ruinée jusqu'aux fondements, et nul ne peut y porter remède. Mon cœur saigne quand je pense à ce que je suis et à ce que j'ai été. Dans toute notre jeunesse, il n'y en avait pas un plus habile que moi à la gymnastique, au disque, au javelot, à la balle, à la course, à l'escrime, à l'équitation ; je vivais heureux ; mon économie, ma patience, servaient d'exemple aux autres ; les plus vertueux recherchaient mes leçons. Maintenant je ne vaud plus rien, et je ne peux m'en prendre qu'à moi seul.

SCÈNE III. — PHILÉMATIE, SCAPHA, PHILOLACHÈS¹.

PHILÉMATIE. En vérité, chère Scapha, il y a longtemps que je

1. On voit un appartement de la maison de Philolachès

n'avais pris avec autant de plaisir un bain froid, et je ne crois pas que jamais je sois mieux nettoyée.

SCAPHA. La fortune vous sourit en tout, comme la riche moisson de cette année au moissonneur.

PHILÉMATIE. Qu'a de commun cette moisson avec mon bain ?

SCAPHA. Rien de plus que votre bain avec la moisson.

PHILOLACHÈS, *apercevant Philématie*. O gracieuse Vénus, le voilà, cet ouragan qui a enlevé la vertu ma toiture ; la pluie de l'amour et de Cupidon a pénétré dans mon cœur, et je ne peux plus me préserver désormais. Les murs sont déjà tout humides ; plus de doute, la maison va crouler.

PHILÉMATIE, *sans le voir*. Vois, je te prie, chère Scapha, cette robe me va-t-elle bien ? Je veux plaire à mon bien-aimé Philolachès, la prunelle de mes yeux, mon protecteur.

SCAPHA. Eh ! c'est vous qui la faites valoir par vos manières aimables, car vous êtes toute charmante. Ce n'est pas la robe qu'un amant aime dans sa maîtresse, c'est le dessous.

PHILOLACHÈS, *à part*. Par tous les dieux, cette Scapha a bien de l'esprit ! la coquine est pleine de sens. Comme elle est instruite de tout, et du goût des amants !

PHILÉMATIE. Ah çà !

SCAPHA. Qu'est-ce ?

PHILÉMATIE. Regarde-moi, examine bien comment elle me va.

SCAPHA. Avec votre beauté tout ce que vous portez vous sied.

PHILOLACHÈS, *à part*. Voilà un mot, Scapha, qui te vaudra certainement aujourd'hui un présent de ma main : je ne souffrirai pas que tu aies loué pour rien celle dont je suis épris.

PHILÉMATIE. Je n'entends pas que tu me flattes.

SCAPHA. Vous êtes folle. Aimez-vous mieux être critiquée à tort que louée quand vous le méritez ? Pour moi j'aime cent fois mieux recevoir des louanges injustes que d'entendre un juste blâme, et de voir qu'on se moque de ma tournure.

PHILÉMATIE. J'aime la vérité, je veux qu'on me la dise, je déteste les menteurs.

SCAPHA. Puissiez-vous m'aimer, puisse votre Philolachès vous aimer autant qu'il est vrai que vous êtes ravissante !

PHILOLACHÈS, *à part*. Que dis-tu, scélérate ? comment as-tu juré ? Que je l'aime ? Mais elle ? Pourquoi n'avoir pas ajouté cela ? Je retire mon cadeau. Tant pis pour toi, tu perds le présent que je t'avais promis.

SCAPHA. Par Pollux, je m'étonne grandement qu'une personne si fine, si instruite, si bien dressée, si peu sottée en un mot, fasse une sottise.

PHILÉMATIE. Eh bien, montre-moi mon tort, si j'en ai.

SCAPHA. Par ma foi, oui, vous avez tort de ne compter que sur lui, de chercher à plaire à lui seul, de dédaigner les autres. C'est bon pour une grande dame, mais non pour une courtisane, de s'assujettir à un seul amant.

PHILOLACHÈS, *à part*. Grand Jupiter! quelle peste chez moi! Que tous les dieux et toutes les déesses m'exterminent misérablement si je ne fais crever cette vieille de soif, de faim et de froid!

PHILÉMATIE. Je ne veux pas, Scapha, que tu me donnes de mauvais conseils.

SCAPHA. Vous êtes bien nigaude de croire que cet amoureux vous restera toujours attaché. Je vous en préviens; avec le temps, quand il aura assez de vous, il vous plantera là.

PHILÉMATIE. Je ne crains pas cela.

SCAPHA. Ce qu'on ne craint pas arrive plus souvent que ce qu'on espère. Enfin, si je ne peux vous persuader que c'est la vérité, jugez de mes paroles par les faits; la réalité est là, vous voyez ce que je suis, ce que j'ai été. Je n'ai pas été aimée moins que vous, je n'ai voulu plaire qu'à un seul homme, et ma foi, quand l'âge est venu changer la couleur de mes cheveux, il m'a quittée, abandonnée. Soyez sûre que c'est ce qui vous arrivera.

PHILOLACHÈS, *à part*. Je ne sais ce qui me tient de sauter aux yeux de l'infâme.

PHILÉMATIE. Je pense que je dois m'attacher à lui seul. Il m'a affranchie pour lui seul, avec son argent.

PHILOLACHÈS, *à part*. O dieux, la séduisante créature! l'honnête petit cœur! J'ai bien fait, par Hercule, et je suis content de m'être ruiné pour elle.

SCAPHA. Vous n'êtes, ma foi, guère entendue.

PHILÉMATIE. Comment cela?

SCAPHA. De vous soucier qu'il vous aime.

PHILÉMATIE. Et pourquoi ne m'en soucierais-je pas?

SCAPHA. Vous voilà libre à présent. Vous avez ce que vous cherchiez; s'il n'est pas amoureux de vous, ce qu'il a donné pour vous affranchir est autant de jeté par la fenêtre.

PHILOLACHÈS, *à part*. Malheur à moi, si je ne la fais périr

dans les supplices ! Cette abominable conseillère pervertit ma maîtresse.

PHILÉMATIE. Je ne pourrai jamais me montrer assez reconnaissante de ce qu'il a fait pour moi ; Scapha, ne me conseille pas de tenir moins à lui.

SCAPHA. Songez seulement que si vous avez des yeux pour lui seul tandis que vous êtes à la fleur de l'âge, sur vos vieux jours vous vous en mordrez les doigts.

PHILOLACHÈS, *à part*. Si je pouvais me changer en angine pour saisir cette empoisonneuse à la gorge, pour étouffer cette odieuse corruptrice !

PHILÉMATIE. Je dois lui être aussi reconnaissante après avoir obtenu le bienfait, que je l'étais dans le temps quand je lui faisais la cour pour l'obtenir.

PHILOLACHÈS, *à part*. Que les dieux fassent de moi ce qu'ils voudront, si pour ce langage je ne t'affranchis pas une seconde fois et si je n'étrangle pas Scapha.

SCAPHA. Si l'on vous donne caution que vous aurez toujours de quoi vivre, que cet amant vous restera toute la vie, je suis d'avis que vous n'écoutez que lui et que vous fassiez la femme comme il faut.

PHILÉMATIE. On trouve de l'argent selon le crédit qu'on a. Si je me conserve une bonne réputation, je serai assez riche.

PHILOLACHÈS, *à part*. S'il faut vendre, par Hercule, je vendrai mon père plutôt que de te voir, moi vivant, manquer de rien ou demander ton pain.

SCAPHA. Et que deviendront vos autres amoureux ?

PHILÉMATIE. Ils m'aimeront davantage, quand ils seront témoins de ma reconnaissance.

PHILOLACHÈS, *à part*. Plût aux dieux que l'on vint m'annoncer la mort de mon père ! Je me déshériterais de tous mes biens et l'en ferais héritière.

SCAPHA. Sa fortune sera bientôt épuisée ; jour et nuit, on nange, on boit, personne n'épargne ; on est comme à l'engrais.

PHILOLACHÈS, *à part*. C'est sur toi, j'en réponds, que je ferai mon premier essai d'économie ; car tous ces jours-ci tu ne trouveras ni à boire ni à manger.

PHILÉMATIE. Si tu veux bien parler de lui, tu peux parler ; mais si tu en dis du mal, par Castor, tu vas être corrigée.

PHILOLACHÈS, *à part*. Par Pollux, quand j'aurais offert à Jupiter, en beaux et bons écus, ce que j'ai donné pour sa liberté, je n'aurais pas mieux employé mon argent. Voyez comme elle

m'aime du fond de l'âme ! Ah ! je suis un joli garçon. J'ai affranchi là un avocat pour plaider ma cause.

SCAPHA. Je vois que les autres hommes ne sont rien pour vous au prix de Philolachès. Maintenant, comme je ne veux pas me faire battre pour lui, je dirai plutôt comme vous, s'il vous a donné caution de vous aimer toujours.

PHILÉMATIE. Passe-moi le miroir et ma cassette avec mes parures, vite, Scapha ; que je sois toute habillée quand mon bien-aimé Philolachès viendra.

SCAPHA. Une femme qui se défie de sa figure et de son âge a besoin de miroir. Mais vous, qu'en voulez-vous faire ? N'êtes-vous pas vous-même le miroir le plus fidèle ?

PHILOLACHÈS, *à part*. Tu n'auras pas dit pour rien ce joli mot, Scapha ; je garnirai aujourd'hui même ta bourse, ma chère Philématie.

PHILÉMATIE. Vois si mes cheveux sont bien arrangés ainsi.

SCAPHA. Du moment où vous êtes bien, vous pouvez croire que votre coiffure est bien aussi.

PHILOLACHÈS, *à part*. Ah ! a-t-on jamais rien vu de pire que cette femelle ? La coquine est tout miel à présent, tout à l'heure elle contredisait à tout.

PHILÉMATIE. Donne-moi le blanc.

SCAPHA. Pour quoi faire ?

PHILÉMATIE. Pour en mettre sur mes joues.

SCAPHA. Que ne demandez-vous de l'encre pour blanchir l'ivoire ?

PHILOLACHÈS. L'encre et l'ivoire, joli mot ! Bravo, Scapha, je t'applaudis.

PHILÉMATIE. Eh bien alors donne-moi le rouge.

SCAPHA. Je n'en ferai rien ; vous êtes charmante : vous voulez gâter par une peinture nouvelle un ouvrage merveilleux. A votre âge, il ne faut toucher à aucune espèce de fard, ni céruse, ni blanc de Mélos¹, ni drogue quelconque. Prenez donc le miroir.

PHILOLACHÈS, *à part*. Miséricorde, elle a baisé le miroir ; si je tenais seulement une pierre pour le mettre en morceaux.

SCAPHA. Prenez cette serviette, essuyez-vous les mains.

PHILÉMATIE. A quoi bon ?

SCAPHA. Vous avez touché le miroir, je crains que vos mains ne sentent l'argent : il ne faut pas que Philolachès vous soupçonne d'en avoir reçu.

1. Ile de la mer Egée.

PHILOLACHÈS, *à part*. Je ne crois pas avoir vu jamais de vieille entremetteuse plus rouée. Quelle finesse, quelle malice dans cette idée du miroir!

PHILÉMATIE. Dis-moi, ne faut-il pas que je me parfume?

SCAPHA. N'en faites rien.

PHILÉMATIE. Pourquoi?

SCAPHA. C'est que, ma foi, une femme qui ne sent rien sent toujours bon. Ces vieilles qui se frottent de pommades pour se récrépir, ces sorcières édentées qui se plâtent pour dissimuler les défauts de leur personne, quand la sueur se mêle aux onguents, exhalent une odeur comme celle de plusieurs sauces amalgamées par un cuisinier. On ne sait au juste ce qu'elles sentent, on s'aperçoit seulement qu'elles puent.

PHILOLACHÈS, *à part*. Comme elle est au fait de tout! bien fin qui lui en revendrait. (*Aux spectateurs.*) Elle a raison, et vous en conviendrez presque tous, vous qui avez à la maison de vieilles femmes à qui vous vous êtes vendus pour une dot.

PHILÉMATIE. Regarde, chère Scapha, si mes bijoux et ma mante me vont bien.

SCAPHA. Ce n'est pas à moi à y prendre garde.

PHILÉMATIE. Et à qui donc?

SCAPHA. Je vais vous le dire : c'est à Philolachès; il ne doit vous acheter que ce qu'il croit de votre goût. Avec l'or et la pourpre un amant paye les complaisances de sa maîtresse. Quel besoin de faire briller à ses yeux ce dont il ne veut pas pour lui? La pourpre est bonne pour cacher l'âge; les bijoux enlaidissent une femme. Une jolie femme est plus jolie nue que sous la pourpre : d'ailleurs, qu'importe qu'elle soit bien parée, si elle a un caractère désagréable? des façons grossières gâtent une gentille toilette, c'est pis que de la boue. Une belle femme est toujours assez parée.

PHILOLACHÈS. La main me démange depuis trop longtemps... (*Il s'avance.*) Que faites-vous toutes les deux ici?

PHILÉMATIE. Je me pare pour vous plaire.

PHILOLACHÈS. Vous êtes assez parée comme cela. (*A Scapha.*) Va-t'en, toi, rentre, et emporte cet attirail. (*A Philématie.*) Quant à toi, mon cher cœur, ma belle Philématie, j'ai grande envie de boire avec toi.

PHILÉMATIE. Et moi, j'ai envie aussi de boire avec vous, car ce qui vous plaît me plaît de même, ma chère âme.

PHILOLACHÈS. Eh, voilà une parole qui ne serait pas assez payée de vingt mines.

PHILÉMATIE. Donnez-en dix si vous le voulez ; je veux vous la céder à bon compte.

PHILOLACHÈS. Tu en as encore dix à moi : calcule. J'ai donné trente mines pour ta liberté.

PHILÉMATIE. Pourquoi me les reprocher ?

PHILOLACHÈS. Moi te les reprocher ! C'est à moi que je veux qu'on les reproche. Il y a longtemps que je n'ai fait un si bon placement.

PHILÉMATIE. Et moi, assurément, je n'ai pu mieux placer mon amour qu'en vous aimant.

PHILOLACHÈS. Eh bien, nos comptes se trouvent donc en balance exacte. Tu m'aimes, je t'aime, et nous croyons avoir raison tous les deux. Que ceux qui se réjouissent de notre bonheur soient aussi de leur côté éternellement heureux. Que ceux qui en sont jaloux n'aient jamais rien qui puisse faire envie à personne.

PHILÉMATIE. Allons, prenez place.... Esclave, de l'eau pour les mains ; avancez une table. Regardez où sont les dés. (*A Philolachès.*) Voulez-vous des parfums ?

PHILOLACHÈS. A quoi bon ? ne suis-je pas à côté du myrte ? Mais n'est-ce pas mon ami qui vient de ce côté avec sa maîtresse ? C'est lui. Callidamate s'avance avec sa belle ; à merveille, ma chère, nos troupes se rassemblent. Les voici, ils viennent prendre part au festin.

SCÈNE IV. — CALLIDAMATE, DELPHIUM, PHILOLACHÈS, PHILÉMATIE.

CALLIDAMATE, à un esclave. J'entends qu'on vienne me chercher de bonne heure chez Philolachès. Écoute-moi donc, hé ! c'est à toi que je parle.... Je me suis esquivé de l'endroit où j'étais ; repas, conversation, j'en avais jusqu'aux yeux. A présent, j'irai faire bombance chez Philolachès, la gaieté et la bonne chère nous y feront accueil. (*A Delphium.*) Est-ce que j'ai l'air, ma petite mère, de m'être rafraîchi ?

DELPHIUM. Vous êtes comme vous devriez être toujours.

CALLIDAMATE. Veux-tu que je t'embrasse ? et toi-même, ne veux-tu pas m'embrasser ?

DELPHIUM. Si cela vous fait plaisir, je le veux bien.

CALLIDAMATE. Tu es une bonne fille. Conduis-moi, je te prie.

DELPHIUM. Prenez garde de tomber, tenez-vous.

CALLIDAMATE. Oh ! tu es la prune de mes yeux, et moi je suis ton poupon, ma douce amie.

DELPHIUM. Prenez seulement garde de ne pas vous étendre dans la rue, avant d'arriver au lit qui vous attend.

CALLIDAMATE. Laisse, laisse-moi tomber.

DELPHIUM. Je vous laisse.

CALLIDAMATE. Mais aussi ce que je tiens là dans ma main.

DELPHIUM. Si vous tombez, il faut bien que je tombe aussi. Quelque passant nous ramassera tous les deux.... Mon homme est ivre.

CALLIDAMATE. Tu dis, petite mère, que je suis ivre?

DELPHIUM. Donnez-moi la main ; je ne veux pas vous voir par terre.

CALLIDAMATE. Tiens donc, prends, viens avec moi. Sais-tu où je vais ?

DELPHIUM. Oui.

CALLIDAMATE. Je me le rappelle à l'instant ; je vais à la maison faire bombance.

DELPHIUM. C'est cela.

CALLIDAMATE. Je m'en souviens à présent.

PHILOLACHÈS, à *Philématie*. Ne veux-tu pas que j'aille au-devant d'eux, mon cher cœur ? C'est de tous mes amis celui que j'aime le plus ; je reviens à toi tout de suite.

PHILÉMATIE. Tout de suite est long pour moi.

CALLIDAMATE. Y a-t-il quelqu'un ici ?

PHILOLACHÈS. Oui.

CALLIDAMATE. Bravo, Philolachès, le plus cher de mes amis, salut !

PHILOLACHÈS. Que les dieux te protègent ! mets-toi à table, Callidamate. D'où viens-tu ?

CALLIDAMATE. D'où l'on s'enivre.

PHILOLACHÈS. A merveille. Viens prendre place à table, ma chère Delphium.

CALLIDAMATE. Donne-lui à boire ; moi je vais dormir.

PHILOLACHÈS. Cela n'a rien d'étonnant ni d'extraordinaire. (À *Delphium*.) Que vais-je faire de lui, ma belle ?

DELPHIUM. Laissez-le tranquille.

PHILOLACHÈS, à un *esclave*. Allons, toi, fais vite circuler la coupe, et commence par Delphium.

ACTE II.

SCÈNE I. — TRANION, PHILOLACHÈS, CALLIDAMATE,
DELPHIUM, PHILÉMATIE, UN ESCLAVE.

TRANION. Le souverain Jupiter, dans sa toute-puissance, veut absolument me faire périr, et avec moi Philolachès, l'enfant de la maison. C'en est fait de notre espoir, notre confiance n'a plus de refuge, et le dieu Salut lui-même voudrait nous sauver qu'il ne le pourrait pas. Je viens d'apercevoir au port une masse énorme de tribulations et de chagrins. Le maître est de retour de son voyage : c'en est fait de Tranion. N'y a-t-il personne qui veuille gagner un peu d'argent, en consentant à subir les châtimens qu'on m'apprête aujourd'hui ? Où sont-ils ces souffre-douleurs plus durs que les fers dont on les charge ? où sont ces braves qui pour trois as montent à l'assaut et se font souvent percer le corps de quinze coups de lance ? Je donnerai un talent au premier qui grimpera au gibet, mais à condition qu'on lui clouera deux fois les mains, deux fois les pieds. Après cela, qu'il vienne me demander son argent comptant. Mais ne suis-je pas un malheureux, de ne pas prendre mes jambes à mon cou pour courir à la maison ?

PHILOLACHÈS. Voici les provisions. Tranion vient du port.

TRANION. Philolachès !

PHILOLACHÈS. Après ?

TRANION. Vous et moi....

PHILOLACHÈS. Eh bien, toi et moi ?

TRANION. Nous sommes perdus.

PHILOLACHÈS. Comment cela ?

TRANION. Votre père est ici.

PHILOLACHÈS. Que m'apprends-tu là ?

TRANION. Nous sommes flambés. Encore une fois, votre père est arrivé.

PHILOLACHÈS. Où est-il ? parle.

TRANION. Ici.

PHILOLACHÈS. Qui le dit ? qui l'a vu ?

TRANION. Moi, vous dis-je, je l'ai vu.

PHILOLACHÈS. Malheur à moi ! Où suis-je ?

TRANION. Belle demande, ma foi ! vous êtes à table.

PHILOLACHÈS. Ainsi tu l'as vu ?

TRANION. Oui, moi-même.

PHILOLACHÈS. Assurément ?

TRANION. Assurément, vous dis-je.

PHILOLACHÈS. C'est fait de moi si tu dis vrai.

TRANION. Que gagnerais-je à mentir ?

PHILOLACHÈS. Que faire à présent ?

TRANION. Faites enlever tout cela d'ici. Qui est cet endormi ?

PHILOLACHÈS. Callidamate.

TRANION. Faites-le lever, Delphium.

DELPHIUM. Callidamate, Callidamate, éveillez-vous.

CALLIDAMATE. Je suis éveillé ; qu'on me donne à boire.

DELPHIUM. Éveillez-vous ; le père de Philolachès arrive de son voyage.

CALLIDAMATE. Bonne santé au père !

PHILOLACHÈS. Sa santé est bonne, mais moi je suis bien malade.

CALLIDAMATE. Malade ? comment cela ?

PHILOLACHÈS. Allons, je t'en prie, lève-toi, mon père est arrivé !

CALLIDAMATE. Ton père est arrivé ? Dis-lui de repartir. Quel besoin avait-il de revenir ici ?

PHILOLACHÈS. Que faire ? En entrant ici, mon père va trouver son pauvre fils ivre, la maison pleine de convives et de femmes. C'est une triste besogne d'attendre, pour creuser un puits, qu'à la soif vous tienne à la gorge. C'est là que j'en suis, misérable ; voilà mon père de retour, et je cherche ce qu'il faut faire.

TRANION. Voilà qu'il laisse retomber sa tête et se rendort : faites-le lever.

PHILOLACHÈS. Éveille-toi donc ; quand je te dis que mon père sera ici dans un instant.

CALLIDAMATE. Vraiment ? ton père ? Passé-moi mes souliers, que je prenne les armes. Par Pollux, je vais tuer ce papa.

PHILOLACHÈS. Tu nous perds ; tais-toi, de grâce. Qu'on l'emporte vite dans la maison.

CALLIDAMATE. Par Hercule, vous me servirez de pot de chambre, si vous ne m'en donnez bien vite un. (*On l'emporte.*)

PHILOLACHÈS. Je suis mort.

TRANION. Prenez courage : je saurai parer le coup.

PHILOLACHÈS. Je suis anéanti.

TRANION. Silence ! je penserai pour vous aux moyens de con-

jurer l'orage. Serez-vous content si je fais en sorte que votre père, à son arrivée, n'entre pas dans la maison, et même s'enfuit loin de chez nous? (*Aux esclaves.*) Vous autres seulement rentrez, et enlevez tout cela au plus vite.

PHILOLACHÈS. Où me tiendrai-je?

TRANION. Où cela vous plait le mieux, (*montrant les deux femmes*) avec celle-ci et avec celle-là.

DELPHIUM. Eh bien alors, allons-nous-en.

TRANION. Ne vous éloignez pas, Delphium, et n'en buvez pas pour cela un coup de moins.

PHILOLACHÈS. Hélas! quelle sera l'issue de ces belles promesses? j'en sue d'angoisse.

TRANION. Soyez donc en paix et faites ce que je vous dis.

PHILOLACHÈS. Soit.

TRANION. Avant tout, rentrez, Philématie, et vous aussi, Delphium.

DELPHIUM. Nous ferons tout ce que vous voudrez.

TRANION. Que le grand Jupiter vous entende! (*Elles rentrent.*) Maintenant, écoutez bien ce que je veux qu'on exécute de point en point. D'abord faites fermer la maison; ayez soin que dans l'intérieur personne ne souffle mot.

PHILOLACHÈS. J'y veillerai.

TRANION. Comme s'il n'y avait là dedans âme qui vive.

PHILOLACHÈS. Bon.

TRANION. Que personne ne réponde, quand le bonhomme frappera à la porte.

PHILOLACHÈS. Est-ce tout?

TRANION. Faites-moi apporter la grosse clef; je fermerai en dehors.

PHILOLACHÈS. Je mets sous ta garde ma personne et mes espérances, Tranion. (*Il rentre.*)

TRANION. Je ne donnerais pas un fétu pour choisir d'avoir auprès de moi un patron ou un client, si c'était un homme qui n'eût pas de hardiesse dans le cœur. Dans un moment d'alerte il est toujours facile au plus fin comme au plus borné de faire des sottises; mais ce qui exige du coup d'œil, ce qui est le fait d'un habile homme, c'est, quand un plan a été mal formé, une chose mal exécutée, de faire que tout se passe tranquillement et sans accident, d'écarter de soi tout ce qui dégoûte de la vie. C'est de quoi je viendrai à bout; nous avons mis ici tout en désordre, je ferai que tout paraisse clair et aille en douceur, qu'il n'en résulte pour lui aucun désagrément. (*Un esclave sort.*)

Pourquoi sors-tu ? C'est fait de moi ! voilà déjà comme on suit mes recommandations.

L'ESCLAVE. Il m'a dit de vous supplier d'empêcher son père d'entrer, n'importe par quel moyen.... Le voici.

TRANION. Dis-lui que je ferai si bien, qu'il n'osera même pas regarder la maison et qu'il s'enfuira en se cachant la tête, tout tremblant de frayeur. Donne-moi cette clef, et rentre ; ferme la porte, je la fermerai de mon côté. Qu'il vienne à présent. Je lui célébrerai de son vivant, à sa barbe, des jeux qui n'auront pas leurs pareils, je crois, à ses funérailles. Éloignons-nous de la porte, et guettons d'ici pour bâter le vieux barbon à son arrivée.

SCÈNE II. — THEUROPIDE, TRANION.

THEUROPIDE. Que je te suis reconnaissant, ô Neptune, de m'avoir laissé sortir vivant de ton empire ! Si jamais à l'avenir tu apprends que j'aie remis sur l'eau le bout du pied, je consens que tu me fasses aussitôt ce que tu voulais me faire tout à l'heure. Loin, loin de moi, Neptune ! à compter d'aujourd'hui je t'ai confié tout ce que j'avais à te confier.

TRANION, *à part*. Par Pollux, tu as fait une lourde bévue, Neptune, en manquant une si belle occasion.

THEUROPIDE. Au bout de trois ans, je reviens d'Égypte chez moi ; comme je vais être le bienvenu dans ma maison !

TRANION, *à part*. Il aurait été, ma foi, bien mieux venu que toi encore, le messager qui aurait annoncé ta mort.

THEUROPIDE. Mais qu'est-ce donc ? la porte fermée en plein jour ! Frappons : qui va m'ouvrir ?

TRANION, *haut*. Qui donc s'approche de notre maison ?

THEUROPIDE. Eh ! c'est mon esclave Tranion.

TRANION. Theuropide, maître, salut ; je suis heureux de vous voir en bonne santé. Vous êtes-vous toujours bien porté ?

THEUROPIDE. Toujours, comme tu vois.

TRANION. Tant mieux.

THEUROPIDE. Mais vous autres, êtes-vous fous ?

TRANION. Pourquoi ?

THEUROPIDE. De vous promener ainsi dehors. Il n'y a pas un chat pour garder la maison, pour ouvrir, pour répondre. En heurtant du pied, j'ai presque enfoncé les deux battants.

TRANION. Quoi ! vous avez touché cette maison ?

THEUROPIDE. Et pourquoi pas ? J'ai presque enfoncé la porte, te dis-je, à force de frapper.

TRANION. Vous l'avez touchée ?

THEUROPIDE. Qui, je te le répète, je l'ai touchée, j'y ai frappé.

TRANION. Oh !

THEUROPIDE. Qu'y a-t-il ?

TRANION. Tant pis, ma foi.

THEUROPIDE. De quoi s'agit-il ?

TRANION. On ne saurait dire quelle indigne, quelle mauvaise action vous avez faite.

THEUROPIDE. Mais encore ?

TRANION. Fuyez, je vous conjure, éloignez-vous de cette maison. Sauvez-vous par ici, plus près de moi. Vous avez touché la porte ?

THEUROPIDE. Comment aurais-je pu y frapper sans la toucher ?

TRANION. Vous avez perdu, par Hercule....

THEUROPIDE. Qui donc ?

TRANION. Tout votre monde.

THEUROPIDE. Que tous les dieux et les déesses te perdent toi-même, avec ton présage.

TRANION. Je crains que vous ne parveniez pas à vous purifier, vous et ceux qui vous suivent.

THEUROPIDE. Pourquoi ? et qu'est-ce que tu veux donc m'annoncer de nouveau ?

TRANION. Hé, commandez-leur de s'éloigner de ce logis.

THEUROPIDE, *aux esclaves qui le suivent*. Éloignez-vous. *(Il touche la terre du bout du doigt.)*

TRANION, *aux esclaves*. Ne touchez pas la maison ; vous aussi, touchez la terre.

THEUROPIDE. Mais enfin, par Hercule, explique-toi.

TRANION. Il y a sept mois que personne n'a mis le pied dans cette demeure, depuis que nous l'avons quittée.

THEUROPIDE. Et pourquoi ? parle.

TRANION. Regardez bien s'il n'y a personne qui puisse surprendre nos paroles.

THEUROPIDE. Il n'y a pas de danger.

TRANION. Regardez encore.

THEUROPIDE. Personne ; parle à présent.

TRANION. Il s'est commis un meurtre abominable.

THEUROPIDE. Comment cela ? je ne comprends pas.

TRANION. C'est un crime ancien, très-ancien. C'est une histoire du temps jadis : mais nous n'avons découvert cela que depuis peu.

THEUROPIDE. Quel crime ? qui est le coupable ? achève.

TRANION. Un hôte s'est jeté sur son hôte et l'a assassiné. C'était, je pense, celui qui vous a vendu la maison.

THEUROPIDÉ. Il l'a assassiné?

TRANION. Et il l'a dépouillé de son or ; puis il a enterré l'hôte dans la maison même.

THEUROPIDÉ. Pourquoi soupçonnez-vous un pareil forfait?

TRANION. Je vais vous le dire, écoutez. Votre fils avait soupé en ville : quand il est rentré, nous allons tous nous coucher, nous nous endormons. Par hasard, j'avais oublié d'éteindre une lanterne ; tout à coup le voilà qui jette les hauts cris.

THEUROPIDÉ. Qui ? mon fils ?

TRANION. St ! taisez-vous, écoutez seulement. Il dit que le mort lui est apparu en songe.

THEUROPIDÉ. Ah ! en songe ?

TRANION. Qui : mais écoutez donc. Il ajoute que le mort lui a parlé ainsi.

THEUROPIDÉ. En songe ?

TRANION. Belle merveille qu'il n'ait pas parlé quand votre fils avait les yeux ouverts ! un homme égorgé depuis soixante ans. Vous êtes par moments d'une bêtise amère.

THEUROPIDÉ. Je me tais.

TRANION. Voici donc ce qu'il lui dit : « Je suis un étranger des pays d'outre-mer, je me nomme Diapontius. J'habite ici, c'est la demeure qui m'a été fixée, Pluton n'ayant pas voulu me recevoir dans l'Achéron parce que j'étais mort avant le temps. J'ai été victime de la perfidie, mon hôte m'a assassiné ici même, et, sans prendre la peine de m'ensevelir, m'a enterré en cachette dans cette maison ; le scélérat en voulait à mon or. Mais toi, décampe d'ici ; cette maison est une habitation scélérate, une demeure impie. » Enfin une année ne me suffirait pas pour raconter tous les prodiges qui s'y passent. St ! St !

THEUROPIDÉ. Qu'y a-t-il donc, de grâce ?

TRANION. La porte a craqué. Est-ce lui qui frappe ?

THEUROPIDÉ. Je n'ai plus une goutte de sang. Les morts m'appellent tout vivant dans les enfers.

TRANION, *à part*. J'enrage ; ils vont faire manquer mon stratagème : je tremble que le bonhomme ne me prenne en flagrant délit.

THEUROPIDÉ. Qu'est-ce que tu dis donc dans tes dents ?

TRANION. Éloignez-vous de la porte. Fuyez, par Hercule, je vous supplie !

THEUROPIDÉ. Où fuir ? ne fuis-tu pas aussi ?

TRANION. Je ne crains rien ; je suis en paix avec les morts.

THEUROPIDE. Hé, Tranion !

TRANION. Ne m'appelle pas, si tu es raisonnable. Je n'ai rien fait, je n'ai pas frappé à cette porte.

THEUROPIDE. Qu'est-ce qui te chagrine ? qu'est-ce qui t'agite, Tranion ? avec qui parles-tu là ?

TRANION. C'est donc vous qui m'avez appelé ? Par tous les dieux, j'ai cru que c'était le mort qui se plaignait parce que vous avez frappé à la porte. Mais vous restez là, vous ne faites pas ce que je vous dis ?

THEUROPIDE. Que dois-je faire ?

TRANION. Ne retournez pas la tête ; fuyez, voilez-vous.

THEUROPIDE. Et pourquoi ne fuis-tu pas, toi ?

TRANION. Je suis en paix avec les morts.

THEUROPIDE. Je le sais ; mais alors qu'avais-tu tout à l'heure ? pourquoi ce grand effroi ?

TRANION. Ne vous inquiétez pas de moi, vous dis-je ; je me tirerai d'affaire. Vous, continuez de vous éloigner au plus vite, et invoquez Hercule.

THEUROPIDE. Hercule, je t'invoque. (*Il sort.*)

TRANION. Et moi aussi, vieillard, pour qu'il te torde le cou aujourd'hui. Dieux immortels, protégez-moi, vous voyez quelle besogne je viens de faire.

ACTE III.

SCÈNE I. — L'USURIER, THEUROPIDE, TRANION.

L'USURIER. Je n'ai pas encore vu d'année plus détestable que celle-ci pour les placements de fonds. Je passe toute ma journée sur la place du matin au soir, sans trouver à qui prêter une obole.

TRANION, *à part*. A présent, me voilà, ma foi, perdu sans ressource. C'est l'usurier qui nous a prêté de l'argent pour acheter la belle et fournir à nos dépenses. Tout est découvert, si je ne prends les devants, si je n'empêche le vieillard d'être instruit : allons à sa rencontre. (*Il voit Theuropide.*) Oh, oh ! pourquoi revient-il si vite à la maison ? Je crains qu'il ne soit venu quelque chose à ses oreilles. Avançons, parlons-lui : ah ! quelle angoisse j'éprouve ! Rien n'est plus terrible qu'une mau-

vaise conscience, comme est la mienne. Mais, quoi qu'il en soit, je continuerai d'embrouiller les choses : la situation le veut. (A *Theuropide*.) D'où venez-vous?

THEUROPIDE. J'ai été trouver celui à qui j'ai acheté cette maison.

TRANION. Vous ne lui avez pas parlé de ce que je vous ai dit?

THEUROPIDE. Si fait, ma foi, je lui ai tout dit.

TRANION, *à part*. Aïe! J'en ai bien peur, voilà tout mon échafaudage bousculé.

THEUROPIDE. Qu'est-ce que tu marmottes?

TRANION. Rien; mais dites-moi, vous lui en avez parlé?

THEUROPIDE. Oui, te dis-je, je lui ai raconté tout de point en point.

TRANION. Et avoue-t-il, pour son hôte?

THEUROPIDE. Non, il nie absolument.

TRANION. Il nie?

THEUROPIDE. Oui, il nie.

TRANION, *à part*. C'est fait de moi, quand j'y pense! (*Haut*.) Ainsi, il n'avoue pas?

THEUROPIDE. S'il avait avoué, je te le dirais. Que me conseilles-tu maintenant?

TRANION. Ce que je vous conseille? Eh! ma foi, prenez un arbitre; /mais choisissez quelqu'un qui s'en rapporte à moi; vous ne ferez qu'une bouchée de votre homme, comme un renard d'une poire.

L'USURIER. Eh! j'aperçois Tranion, l'esclave de Philolachès; ces gens-là ne me payent ni intérêt ni principal.

THEUROPIDE, *à Tranion*. Où vas-tu?

TRANION. Je ne m'en vais pas. (*A part*.) Ah! je suis un malheureux, un misérable, né sous une triste étoile! Il va m'aborder devant le vieillard; oui, en vérité, je suis bien malheureux! De tous côtés on me suscite des embarras. Allons, je veux lui parler le premier.

L'USURIER. Il vient à moi, je suis sauvé, j'ai de l'espoir pour mon argent.

TRANION. Ce coquin se réjouit mal à propos.... Bonjour, Misargyride¹.

L'USURIER. Bonjour. Et mon argent?

TRANION. Peste soit de l'animal! En m'abordant il me lance un pavé.

1. Qui n'aime pas l'argent.

L'USURIER. Notre homme est à sec.

TRANION. Notre homme est devin.

L'USURIER. Laissez là ces plaisanteries.

TRANION. Eh bien, que voulez-vous? voyons.

L'USURIER. Où est Philolachès?

TRANION. Vous ne pouviez arriver plus à propos pour moi.

L'USURIER. Qu'est-ce?

TRANION. Venez par ici.

L'USURIER. Qu'on me rende mon argent.

TRANION. Je sais que vous avez bon creux, ne criez pas si fort.

L'USURIER. Je veux crier, moi.

TRANION. Ah! ayez un peu de complaisance.

L'USURIER. Quelle complaisance voulez-vous que j'aie?

TRANION. Allez-vous-en chez vous, je vous prie.

L'USURIER. Que je m'en aille?

TRANION. Revenez vers midi.

L'USURIER. Me payera-t-on mes intérêts?

TRANION. Oui, mais pour le moment allez-vous-en.

L'USURIER. A quoi bon revenir? Je perdrai ma peine ou mon temps. Si je restais plutôt ici jusqu'à midi?

TRANION. Non, allez chez vous, je vous le dis sérieusement : partez enfin.

L'USURIER. Que ne me payez-vous mes intérêts? Pourquoi tant de sornettes?

TRANION. Bien, ma foi; mais.... tenez, allez-vous-en, croyez-moi.

L'USURIER. Tout à l'heure, par Hercule, je vais lui dire son fait.

TRANION. Bravo! courage! cela vous avance beaucoup de crier.

L'USURIER. Je réclame mon dû. Voilà plusieurs jours que vous me faites aller comme cela. Si je vous ennuie, rendez-moi mon argent, je m'en retournerai. D'un seul mot vous ferez cesser toutes mes importunités.

TRANION. Acceptez le capital.

L'USURIER. Non, l'intérêt, l'intérêt d'abord.

TRANION. Ça, le plus abominable des hommes, êtes-vous venu ici pour essayer vos poumons? contentez-vous de ce qui est possible. Il ne paye pas, il ne doit pas.

L'USURIER. Il ne doit pas?

TRANION. Vous ne tirerez pas de lui un denier. Aimez-vous

mieux qu'il s'en aille, qu'il s'expatrie, qu'il s'exile à cause de vous ? Mais quant au capital, on peut vous le rendre.

L'USURIER. Eh ! je ne le réclame pas. //

THEUROPIDE, à *Tranion*. Holà ! pendard, reviens ici.

TRANION. À l'instant. (*À l'usurier.*) Ne nous ennuyez pas ; on ne vous paye pas, faites ce que vous voudrez. Il n'y a que vous, peut-être, qui prêtez à usure !

L'USURIER. Ça, mes intérêts, payez-moi mes intérêts, payez-les-moi l'un ou l'autre. Voulez-vous me les payer à l'instant ? Payez-moi mes intérêts.

TRANION. Intérêts par-ci, intérêts par-là. Le vieux drôle ne sait parler que de ses intérêts ; allez, je ne crois pas avoir de ma vie rencontré une grosse bête plus exécrationnelle.

L'USURIER. Ce que vous dites là, ma foi, ne m'effraye pas du tout.

THEUROPIDE. Cela chauffe, et malgré la distance cela commence à me cuire. Qu'est-ce que c'est donc que ces intérêts qu'il réclame ?

TRANION, à *l'usurier*. Voici son père, qui est revenu de voyage tout à l'heure ; il vous payera intérêt et capital. Ne vous amusez pas à brouiller nos affaires. Voyez s'il se fait tirer l'oreille.

L'USURIER. Je prendrai ce qu'on me donnera.

THEUROPIDE, à *Tranion*. Dis-moi.

TRANION. Que voulez-vous ?

THEUROPIDE. Qui est cet homme ? qu'est-ce qu'il demande ? Pourquoi met-il en cause mon fils Philolachès ? et pourquoi te fait-il, à toi qui es là, une pareille avanie ? Que lui doit-on ?

TRANION. Par Hercule, faites, je vous prie, jeter de l'argent dans la gueule de cet animal.

THEUROPIDE. De l'argent ?

TRANION. Oui, faites-lui jeter de l'argent par le nez.

L'USURIER. Je m'accommode fort bien de recevoir de l'argent par la figure.

THEUROPIDE. Qu'est-ce que cet argent ?

TRANION. Philolachès lui doit une bagatelle.

THEUROPIDE. Quelle bagatelle ?

TRANION. Quelque chose comme quarante mines.

L'USURIER. Vous voyez que ce n'est pas beaucoup, c'est une misère.

TRANION. L'entendez-vous ? n'est-il pas, dites-moi, du vrai bois dont on fait les usuriers ? c'est de toutes les geignances la plus détestable.

THEUROPIDE. Peu m'importe qui il est, d'où il vient; mais voici ce que je veux qu'on me dise, ce que je désire savoir. J'entends parler d'argent prêté, d'intérêts.

TRANION. On lui doit quarante-quatre mines. Dites que vous les payerez, pour qu'il s'en aille.

THEUROPIDE. Que je les payerai?

TRANION. Oui.

THEUROPIDE. Moi?

TRANION. Oui, vous; dites-le, écoutez-moi. Promettez; allons, je l'exige.

THEUROPIDE. Qu'a-t-on fait de cet argent? répons.

TRANION. Il est en sûreté.

THEUROPIDE. Payez vous-mêmes alors, s'il est en sûreté.

TRANION. Votre fils a acheté une maison.

THEUROPIDE. Une maison?

TRANION. Une maison.

THEUROPIDE. Bravo, il tient de son père; le voilà qui se lance dans les affaires. Vraiment, une maison?

TRANION. Oui, vous dis-je, une maison. Mais vous ne savez pas quelle sorte de maison?

THEUROPIDE. Comment le saurais-je?

TRANION. Oh! oh!

THEUROPIDE. Qu'est-ce?

TRANION. Ne le demandez pas.

THEUROPIDE. Pourquoi cela?

TRANION. Une maison à se mirer dedans, un vrai miroir.

THEUROPIDE. C'est fort bien fait. Mais combien lui coûte-t-elle?

TRANION. Autant de grands talents que nous faisons de personnes, vous et moi. Il a donné pour arrhes ces quarante mines, qu'il a prises ici pour les verser là. Comprenez-vous? Comme cette maison-ci se trouvait dans l'état que je vous ai dit, vite il s'en est acheté une autre pour y demeurer.

THEUROPIDE. Et, ma foi, il a eu raison.

L'USURIER. Hé! voici midi qui approche.

TRANION. Défaites-nous, je vous prie, de cet excrément, que nous n'en soyons pas empestés plus longtemps. On lui doit en tout quarante mines, intérêt et capital.

L'USURIER. C'est cela même: je n'en réclame pas davantage.

TRANION. Je voudrais bien vous voir, vraiment, donner une obole de plus.

THEUROPIDE, à l'usurier. L'ami, c'est à moi que vous aurez affaire.

L'USURIER. C'est à vous que je demanderai mon argent.

THEUROPIDE. Venez le chercher demain.

L'USURIER. Je m'en vais ; si je suis payé demain, cela me suffit. (*Il s'en va.*)

TRANION, à part. Que les dieux et les déesses l'exterminent, pour être venu presque déconcerter tous mes plans. (*Haut.*) Il n'y a pas de race plus abominable ni plus inique que ces usuriers.

THEUROPIDE. Dans quel quartier mon fils a-t-il acheté cette maison ?

TRANION, à part. Ah ! je suis perdu !

THEUROPIDE. Répondras-tu à ma question ?

TRANION. Oui ; mais je cherche le nom du propriétaire.

THEUROPIDE. Tâche donc de te souvenir.

TRANION, à part. Que faire ? je ne vois de ressource que dans un mensonge ; je dirai que son fils a acheté la maison de notre proche voisin. Ma foi, j'ai toujours entendu dire qu'un mensonge improvisé est le meilleur de tous. Quand on dit ce que les dieux font dire, on parle bien.

THEUROPIDE. Eh bien, te souviens-tu de son nom ?

TRANION. Que la peste l'étouffe, (*à part*) ou toi plutôt. (*Haut.*) Votre fils a acheté la maison de notre proche voisin.

THEUROPIDE. Sérieusement ?

TRANION. Oui, sérieusement, si vous versez l'argent ; mais si vous ne payez pas, non.

THEUROPIDE. Il n'a pas choisi une trop bonne situation.

TRANION. Comment donc ! excellente.

THEUROPIDE. Ma foi, je veux la visiter ; frappe et appelle quelqu'un, Tranion.

TRANION, à part. Allons, voilà que je ne sais encore que dire ; le flot me rejette sur le même écueil. Or ça, pour cette fois, par Hercule, je ne trouve rien ; me voici tout à fait pris.

THEUROPIDE. Appelle quelqu'un, et fais-moi conduire.

TRANION. Permettez ; il y a des femmes ; il faut voir d'abord si elles y consentent ou non.

THEUROPIDE. L'observation est juste : va donc t'informer. J'attendrai ici un moment que tu sortes.

TRANION, à part. Que les dieux et les déesses te perdent sans miséricorde, vieillard, pour démonter ainsi toutes nos batteries.... Allons, c'est à merveille ! Voici le maître de la maison,

Simon, qui sort. Je vais me retirer par ici, pour tenir conseil dans ma tête. Je l'accosterai quand j'aurai trouvé mon expédient.

SCENE III. — SIMON, THEUROPIDE, TRANION.

SIMON, sans voir personne. De toute l'année je ne mesuis pas si bien régalaé chez moi ; jamais repas ne m'avait fait tant de plaisir. Ma femme m'a servi un dîner excellent. Maintenant elle me conseille d'aller dormir : mais non. Cela ne me dit rien comme cela tout de suite. La vieille m'a traité mieux qu'à l'ordinaire ; c'est qu'elle voulait m'emmener dans la chambre à coucher. Le sommeil ne vaut rien quand on sort de table : merci ! Je me suis échappé tout doucettelement de la maison ; maintenant, j'en suis sûr, elle est toute gonflée de colère.

TRANION, à part. Le bonhomme s'est préparé une triste soirée ; il aura chez lui mauvais souper et mauvais lit.

SIMON. Plus je réfléchis, plus je le reconnais : quand on a une femme richement dotée, on n'est pas tenté de dormir, le lit fait horreur. Pour mon compte, je suis bien résolu à m'en aller sur la place plutôt que de me coucher au logis. (*Aux spectateurs.*) Je ne sais de quelle humeur sont les vôtres ; ce que je ne sais que trop, c'est combien la mienne est acariâtre avec moi, et elle va le devenir encore davantage.

TRANION à part. Si ta sortie ne réussit pas, vieillard, tu ne pourras en accuser aucun des dieux, tu auras toute raison de t'en prendre à toi-même. Mais c'est le moment d'aborder le bonhomme ; il est touché, j'ai trouvé de quoi le duper ; ma ruse me sauvera du châtimeut. Avançons. (*Haut.*) Les dieux vous tiennent en joie, Simon !

TRANION. Bonjour, Tranion.

TRANION. Comment vous portez-vous ?

SIMON. Pas mal, et toi ?

TRANION, lui prenant la main. Je tiens un excellent homme.

SIMON. Voilà un compliment qui me fait plaisir.

TRANION. Il est bien placé.

SIMON. Mais moi, par Hercule, je ne tiens pas un bon serviteur.

TRANION. Comment cela, Simon ?

SIMON. Eh bien ! A quand ?

TRANION. Quoi donc ?

SIMON. Ce qui recommence tous les jours.

TRANION. Qu'est-ce qui recommence tous les jours ? Expliquez-vous.

SIMON. Ce que vous faites. Mais, Tranion, à parler franc, c'est fort bien. Il faut traiter les gens à leur mode. Et puis, songeons comme la vie est courte.

TRANION. Ah ! ah ! enfin, je vois que c'est de nous que vous parlez.

SIMON. Sur ma foi, vous coulez vos jours en vrais amateurs ; cela vous va ; vins, viande, poisson, tout excellent, tout de choix, vous savez vivre.

TRANION. Oui, c'était là notre vie d'autrefois : mais maintenant tout est fini.

SIMON. Comment ?

TRANION. Nous sommes tous perdus, Simon.

SIMON. Allons donc ! jusqu'à présent tout vous a réussi à souhait.

TRANION. Comme vous dites, je ne le nie pas. Nous avons mené joyeusement l'existence, selon notre humeur. Mais à présent, Simon, le vent n'enfle plus la voile.

SIMON. Qu'est-ce donc ? comment cela ?

TRANION. Détresse complète.

SIMON. Comment ! un vaisseau si bien entré au port !

TRANION. Hélas !

SIMON. Qu'y a-t-il ?

TRANION. Malheureux ! je suis anéanti.

SIMON. Pourquoi ?

TRANION. Parce qu'il est arrivé un navire qui va briser la coque du nôtre.

SIMON. Je fais des vœux pour toi, Tranion. Mais de quoi s'agit-il ? Parle.

TRANION. Notre maître est revenu de voyage.

SIMON. Alors on va te faire chanter, puis on te chaussera de fer, et de là droit au gibet.

TRANION. Je vous en conjure par vos genoux que j'embrasse, ne me dénoncez pas à mon maître.

SIMON. Ne crains rien, il n'apprendra rien de moi.

TRANION. Cher patron, je vous salue.

SIMON. Je n'ai pas besoin de clients de ton espèce.

TRANION. Maintenant, écoutez pourquoi notre vieux maître m'envoie près de vous.

SIMON. Réponds d'abord à ma question : le vieillard a-t-il déjà eu vent de vos fredaines ?

TRANION. Nullement.

SIMON. A-t-il grondé son fils ?

TRANION. Son humeur est belle comme un beau jour. Il m'en-voie donc vous prier en grâce de lui laisser visiter votre maison.

SIMON. Elle n'est pas à vendre.

TRANION. Je le sais ; mais il veut bâtir ici, chez lui, un gynécée, des bains, un promenoir, un portique.

SIMON. Est-ce qu'il rêve ?

TRANION. Je vais vous dire : il veut marier très-prochainement son fils, et pour cela il a dans l'idée de construire un nouveau gynécée. Il dit qu'un architecte, je ne sais lequel, lui a vanté votre maison, assurant qu'elle est bâtie fort sainement. Il veut donc prendre modèle sur vous, si vous ne refusez pas.

SIMON. Il veut prendre modèle sur un triste ouvrage.

TRANION. Il a entendu dire que chez vous l'été se passe fort agréablement, qu'on peut rester toute la journée en plein air à l'abri du soleil.

SIMON. C'est tout le contraire, ma foi ; quand il fait de l'ombre partout, nous avons chez nous le soleil du matin au soir ; il assiège notre porte comme un créancier. Je n'ai d'ombre nulle part, que je sache, si ce n'est peut-être dans le puits.

TRANION. N'avez-vous pas au moins, à défaut d'autre, l'ombre d'une Sarsinienne¹ ?

SIMON. Ne m'agace pas. C'est comme je te le dis.

TRANION. En tout cas, il veut la visiter.

SIMON. Qu'il la visite donc, si cela lui fait plaisir ; et s'il voit chez moi quelque chose à son goût, eh bien, qu'il bâtisse sur ce modèle.

TRANION. Irai-je l'appeler ?

SIMON. Va l'appeler.

TRANION. On raconte qu'Alexandre le Grand et Agathocle ont accompli tous deux de merveilleux exploits : que sera-ce donc de moi, qui, à moi tout seul, fais des actions immortelles ? Celui-ci porte son bât, l'autre porte le sien. Je me suis créé un nouveau métier qui n'est pas sot : les muletiers ont des mulets bâtés ; moi je bâte des hommes. Et ils ont les reins solides, on peut mettre la charge qu'on voudra, ils la portent. Je ne sais si je dois maintenant parler à l'autre. Oui, abordons-le. Hé ! Theuropide !

1. Jeu de mots sur *umbra*, ombre et femme d'Ombrie : Sarsine, la patrie de Plaute, était en Ombrie.

THEUROPIDE. Qui m'appelle ?

TRANION. Un esclave des plus fidèles à son maître. Je viens d'où vous m'avez envoyé, et j'ai obtenu la permission.

THEUROPIDE. Et, dis-moi, pourquoi es-tu resté si longtemps là-bas ?

TRANION. Le vieillard n'était pas libre : j'ai attendu.

THEUROPIDE. Tu es toujours le même, un lambin.

TRANION. Eh, rappelez-vous le proverbe : il n'est pas facile de souffler et d'avaler en même temps ; je ne pouvais être à la fois ici et là-bas.

THEUROPIDE. Eh bien ?

TRANION. Visitez, examinez à votre aise.

THEUROPIDE. Alors, conduis-moi.

TRANION. Est-ce que je vous arrête ?

THEUROPIDE. Je te suis.

TRANION. Le bonhomme vous attend lui-même devant sa maison. Il est fâché de l'avoir vendue.

THEUROPIDE. Eh bien, après ?

TRANION. Il me prie d'engager Philolachès à la lui rendre.

THEUROPIDE. Ce n'est pas mon avis. Chacun fait ses orges : si le marché nous était désavantageux, nous n'aurions pas le droit de la rendre. Quand on fait un bénéfice, on doit l'empocher. Il ne faut pas avoir le cœur tendre.

TRANION. Vous nous retardez avec tous vos dictons. Suivez-moi.

THEUROPIDE. Soit, je suis tout à toi.

TRANION, à Simon. Voici le vieillard ; je vous amène votre homme.

SIMON. Je suis heureux de vous voir de retour et bien portant, Theuropide.

THEUROPIDE. Que les dieux vous bénissent !

SIMON. Il m'a dit que vous vouliez visiter la maison.

THEUROPIDE. Si cela ne vous dérange pas.

SIMON. Pas le moins du monde : entrez, visitez.

THEUROPIDE. Mais les femmes ?

SIMON. Ne vous inquiétez pas des femmes. Allez partout, faites comme chez vous.

THEUROPIDE. Comme chez moi ?

TRANION, bas à Theuropide. Vous savez qu'il a du chagrin ; ne lui plantez pas au nez que vous êtes acquéreur. Ne voyez-vous pas bien sa mine renfrognée ?

THEUROPIDE. C'est vrai.

TRANION. N'ayez donc pas l'air de le railler, d'être trop joyeux. ne parlez pas de notre marché.

THEUROPIDE. J'entends, le conseil est bon, et je vois que tu as un excellent cœur. (*A Simon.*) Eh bien ?

SIMON. Entrez, examinez tout à loisir, à votre aise.

THEUROPIDE. Vous êtes trop aimable.

SIMON. Enchanté de vous obliger.

TRANION, *à Theuropide.* Voyez-vous ce vestibule devant la maison ? et ce promenoir, comment le trouvez-vous ?

THEUROPIDE. Magnifique, ma foi.

TRANION. Tenez, regardez, quels battants de porte ! quelle solidité, quelle épaisseur !

THEUROPIDE. Je n'en ai jamais vu de plus beaux.

SIMON. Je les avais payés assez cher pour cela, dans le temps.

TRANION, *bas à Theuropide.* Entendez-vous ? *je les avais !* On voit qu'il a peine à retenir ses larmes.

THEUROPIDE, *à Simon.* Combien les aviez-vous achetés ?

SIMON. Trois mines les deux, et le transport en sus.

THEUROPIDE. Eh mais, ils sont en bien plus mauvais état que que je n'avais cru au premier coup d'œil.

TRANION. Comment donc ?

THEUROPIDE. Ils sont tous les deux rongés des vers par le bas.

TRANION. Ils n'auront pas été coupés au bon moment, c'est ce qui leur nuit : mais ils seraient fort bons encore, avec une couche de poix. Ce n'est pas un mangeur de bouillie¹, un ouvrier barbare, qui a taillé cela. Et les jointures, les voyez-vous ?

THEUROPIDE. Oui.

TRANION. Regardez comme cela s'embrasse.

THEUROPIDE. Cela s'embrasse ?

TRANION. Je voulais dire, cela s'emboîte. Eh bien, êtes-vous satisfait ?

THEUROPIDE. Plus j'examine chaque chose, plus je suis content.

TRANION. Voyez-vous cette peinture où une corneille se joue de deux vautours ? Elle se dresse sur ses deux pattes, et donne tour à tour des coups de bec à chaque vautour. Tenez, regardez de mon côté pour voir la corneille. Y êtes-vous ?

THEUROPIDE. Non ma foi, je n'aperçois pas l'ombre d'une corneille.

1. Un Romain.

TRANION. Eh bien, regardez par là, de votre côté à vous deux ; si vous ne pouvez pas voir la corneille, peut-être verrez-vous les vautours.

THEUROPIDE. Pour ne pas t'amuser, je ne vois aucun oiseau en peinture.

TRANION. Allons, je n'insiste pas, je ne vous en veux pas ; c'est l'âge qui vous empêche de voir.

THEUROPIDE. Oui, mais tout ce que je peux voir est fort de mon goût.

SIMON. Maintenant, cela vaut la peine d'avancer.

THEUROPIDE. Vous faites bien de m'en avertir.

SIMON, *appelant un esclave*. Hé, petit garçon, conduisez-le dans la maison, dans les chambres. Je vous conduirais bien moi-même, mais j'ai affaire sur la place.

THEUROPIDE. Point de conducteur ! je ne tiens pas à ce qu'on me conduise. J'aime mieux m'égarer que d'être conduit par quelqu'un.

SIMON. C'est dans la maison que je veux dire.

THEUROPIDE. J'y entrerai bien sans conducteur.

SIMON. Soit, allez.

THEUROPIDE. J'entre donc.

TRANION. Attendez, que je voie si le chien....

THEUROPIDE. Oui, vois.

TRANION. Il est là.

THEUROPIDE. Où ?

TRANION, *au chien*. Va-t'en. St ! que la peste te crève ! Comment, encore là ? St ! va-t'en.

SIMON. Il n'y a pas de danger, allez ; il est doux comme un mouton. Faites votre visite ; entrez hardiment. Moi je m'en vais sur la place.

THEUROPIDE. Vous êtes trop aimable. Bon voyage. (*Simon s'en va.*) Ça, Tranion, fais éloigner ce chien de la porte, quoi-qu'il n'y ait pas de danger.

SCÈNE III. — TRANION, THEUROPIDE.

TRANION. Mais voyez donc comme il est tranquillement couché ! Vous ne voulez pas qu'on vous prenne pour un exigeant, un poltron.

THEUROPIDE. A ton idée, suis-moi par ici.

TRANION. Vous m'aurez toujours sur vos talons. (*Ils entrent, et*

ressortent au bout de quelque temps.) Eh bien, que vous semble de notre marché ?

THEUROPIDE. J'en suis tout joyeux.

TRANION. Cela vous paraît-il trop cher ?

THEUROPIDE. Je ne me rappelle ma foi pas avoir vu jamais donner une maison à si vil prix.

TRANION. Et vous platt-elle ?

THEUROPIDE. Si elle me platt ? belle demande ! j'en suis ravi.

TRANION. Et le gynécée ? et le portique ?

THEUROPIDE. C'est terriblement beau. Je ne pense pas qu'il y en ait d'aussi grand dans un édifice public.

TRANION. Philolachès et moi nous les avons mesurés tous.

THEUROPIDE. Eh bien ?

TRANION. Celui-ci est le plus long.

THEUROPIDE. Dieux immortels ! l'excellente emplette ! On m'en donnerait six grands talents d'argent, que je ne les accepterais pas.

TRANION. Et vous voudriez les accepter, maître, que je vous en empêcherais.

THEUROPIDE. Nous avons fait là un bon placement de fonds.

TRANION. Et vous pouvez dire hardiment que c'est par mon conseil et à mon instigation ; c'est moi qui l'ai décidé à emprunter de l'argent à l'usurier pour donner des arrhes.

THEUROPIDE. Tu as sauvé la barque. Tu dois donc quatre-vingts mines à Simon ?

TRANION. Pas une obole de plus.

THEUROPIDE. Il les touchera aujourd'hui.

TRANION. C'est bien vu. Et, de crainte de chicane, comptez-les-moi, je les lui compterai ensuite.

THEUROPIDE. Mais pour ne pas me laisser prendre, si je te les remets....

TRANION. Est-ce que j'oserais, même par plaisanterie, vous tromper en paroles ou en action ?

THEUROPIDE. Est-ce que j'oserais te rien confier sans prendre mes précautions ?

TRANION. Est-ce que, depuis que je vous appartiens, je vous ai jamais attrapé ?

THEUROPIDE. C'est que j'ai pris mes mesures pour cela : j'en suis redevable à moi-même, à ma prudence. Je me trouve assez fin si je parviens à me garer de toi seul.

TRANION. C'est aussi mon avis.

THEUROPIDE. Maintenant, va-t'en à la campagne, annonce mon arrivée à mon fils.

TRANION. J'exécuterai vos ordres.

THEUROPIDE. Fais diligence, et dis-lui qu'il revienne à la ville avec toi.

TRANION. Bien. (*A part.*) Je vais me faufiler par la porte de derrière auprès de nos buveurs. Je leur apprendrai que tout est calme, et que j'ai su éloigner d'ici le vieillard.

ACTE IV.

SCÈNE I. — PHANISQUE.

Les esclaves qui, même sans avoir péché, craignent le châ-
timent, sont de bons serviteurs. Ceux qui ne redoutent rien,
la faute une fois faite, ont recours à des expédients stupides.
Ils s'exercent à la course, ils fuient ; mais lorsqu'on les rat-
trape, ils se font un pécule de coups, n'ayant pas su s'en faire
un d'argent. Ils le grossissent peu à peu, et bientôt ils ont un
trésor. Pour moi, avec ma petite sagesse, je tâche de me pré-
server du mal et de ne pas laisser entamer mon dos. Je veux
continuer à conserver ma peau tout entière et ne pas l'exposer
aux étrivières. Si je sais me maîtriser, je me trouverai toujours
assez couvert. Que les coups pleuvent sur les autres, soit, mais
pas sur moi. Le maître est toujours ce que le fait son serviteur,
bon s'il est bon, mauvais s'il est méchant. Nous avons chez
nous assez de garnements qui jettent leur pécule par les fenê-
tres et se font rouer de coups. Leur commande-t-on d'aller
chercher leur maître : « Je n'irai pas, tu m'ennuies. Je sais ce
qui te presse ; tu veux aller courir quelque-part ; gros mulet, il
te tarde d'aller pâturer dehors. » Voilà la récompense que j'ai
emportée de chez nous pour mon empressement ; et puis je
suis sorti, et de tant de serviteurs me voilà le seul au-devant du
maître. Demain, lorsqu'il saura cela, il les fustigera dès le
matin avec un bon nerf de bœuf. Mais je m'inquiète moins de
leur dos que du mien. Ils seront tailleurs de cuir avant que je
devienne cordier.

SCÈNE II. — UN ESCLAVE, PHANISQUE, THEUROPIDE.

L'ESCLAVE, *criant à Phanisque*. Hé! attends, arrête tout de suite; Phanisque, regarde-moi.

PHANISQUE. Tu m'ennuies.

L'ESCLAVE. Voyez comme le singe fait son important!

PHANISQUE. C'est mon affaire, cela me plait : de quoi te mêles-tu?

L'ESCLAVE. Veux-tu bien t'arrêter, effronté parasite?

PHANISQUE. Moi, parasite?

L'ESCLAVE. Oui, et je m'explique : avec un bon morceau on peut te mener où on veut. Tu fais le fier, parce que tu es le chéri du maître.

PHANISQUE. Ah! les yeux me font mal.

L'ESCLAVE. Pourquoi?

PHANISQUE. Parce que la fumée me gêne.

L'ESCLAVE. Tais-toi, brave ouvrier, qui fabriques des pièces d'argent avec du plomb.

PHANISQUE. Tu ne me forceras pas à te dire des injures. Le maître me connaît.

L'ESCLAVE. Sans doute, ma foi, comment ne connaîtrait-il pas son matelas?

PHANISQUE. Si tu étais à jeun, tu ne dirais pas tant de sottises.

L'ESCLAVE. Veux-tu que je sois complaisant pour toi quand tu ne l'es pas pour moi?

PHANISQUE. Eh bien, maraud, viens au-devant de lui avec moi.

L'ESCLAVE. Je t'en prie, Phanisque, plus un mot là-dessus.

PHANISQUE. Soit, je vais frapper. Holà! y a-t-il quelqu'un pour garantir cette pauvre porte? Holà! va-t-on sortir et nous ouvrir? Personne ne paraît; ils sont bien ce que doivent être des vauriens; il faut me tenir d'autant plus sur mes gardes, pour qu'il ne sorte pas quelqu'un qui me fasse un mauvais parti. Mais je n'entends pas ici, comme d'habitude, le bruit des convives, le chant de la joueuse de flûte; je n'entends absolument personne.

THEUROPIDE. Qu'est-ce à dire? qu'est-ce que ces gens-là cherchent auprès de ma maison? que veulent-ils? pourquoi regardent-ils à l'intérieur?

PHANISQUE. Je vais recommencer à frapper. Holà! ouvrez; hé, Tranion, ouvriras-tu?

THEUROPIDE. Que signifie cette comédie?

PHANISQUE. Ouvrez donc, nous venons chercher notre maître Callidamate.

THEUROPIDE. Ça, mes garçons, que faites-vous là? pourquoi démantibuler cette maison?

PHANISQUE. Notre maître est là à boire.

THEUROPIDE. Votre maître est là à boire?

PHANISQUE. Oui.

THEUROPIDE. L'ami, vous faites le plaisant.

PHANISQUE. Nous venons le chercher.

THEUROPIDE. Qui cela?

PHANISQUE. Notre maître. Ah ça, combien de fois faut-il vous le répéter?

THEUROPIDE. Mon enfant, la maison n'est pas habitée, car vous m'avez l'air d'un honnête sujet.

PHANISQUE. Comment! ce n'est pas là que demeure Philolachès, un jeune homme?

L'ESCLAVE, *à part*. Assurément, le vieillard a reçu un coup de marteau.

PHANISQUE. Vous vous trompez joliment, bon vieillard. À moins qu'il n'ait déménagé aujourd'hui même ou hier, je suis sûr que c'est ici qu'il demeure.

THEUROPIDE. Eh! voilà tantôt six mois que la maison n'est pas occupée.

L'ESCLAVE. Vous rêvez.

THEUROPIDE. Moi?

L'ESCLAVE. Vous.

THEUROPIDE. Toi, ne m'ennuie pas : laisse-moi causer à ce garçon-là.

PHANISQUE. Pas occupée? cette maison!

THEUROPIDE. Oui vraiment.

PHANISQUE. Mais hier, avant-hier, il y a quatre jours, cinq, six, enfin depuis que le père est parti en voyage, on n'a jamais laissé passer trois fois vingt-quatre heures sans manger et boire ici.

THEUROPIDE. Vous dites?

PHANISQUE. Qu'on n'a jamais laissé passer trois fois vingt-quatre heures sans manger et boire, sans amener des filles, sans faire la débauche, avec accompagnement de joueuses de lyre et de flûte.

THEUROPIDE. Qui cela?

PHANISQUE. Philolachès.

THEUROPIDE. Quel Philolachès?

PHANISQUE. Eh, j'imagine, le fils de Theuropide.

THEUROPIDE, à part. Ah! ah! s'il dit vrai, je suis mort. Interrogeons-le encore. (*Haut.*) Vous dites que ce Philolachès, quel qu'il soit, a coutume de faire bombance ici avec votre maître?

PHANISQUE. Oui, ici même.

THEUROPIDE. Mon garçon, vous êtes plus bête que vous n'en avez l'air. J'ai bien peur que vous n'ayez été à quelque goûter où vous aurez bu un peu plus que de raison.

PHANISQUE. Pourquoi donc?

THEUROPIDE. Je dis cela, afin que vous ne vous trompiez pas de maison.

PHANISQUE. Je sais où je dois aller, et je reconnais bien où je me trouve. Philolachès, le fils de Theuropide, demeure ici. C'est lui qui, depuis que le père est parti pour son commerce, a affranchi une joueuse de flûte.

THEUROPIDE. Philolachès?

PHANISQUE. Oui, une certaine Philématie.

THEUROPIDE. Pour combien?

L'ESCLAVE. Trente talents.

PHANISQUE. Non, par Apollon, mais trente mines.

THEUROPIDE. Vous dites que Philolachès a acheté une matresse trente mines?

PHANISQUE. Oui.

THEUROPIDE. Et qu'il l'a affranchie?

PHANISQUE. Oui.

THEUROPIDE. Et que, depuis le départ de son père, il n'a pas cessé de boire avec votre maître?

PHANISQUE. Oui.

THEUROPIDE. Et n'a-t-il pas acheté la maison du voisin?

PHANISQUE. Non.

THEUROPIDE. Ne lui a-t-il pas donné quarante mines pour les arrhes?

PHANISQUE. Non.

THEUROPIDE. Ah! vous m'assassinez.

PHANISQUE. C'est bien plutôt lui qui a assassiné son père.

THEUROPIDE. Vous dites vrai; plutôt aux dieux que ce fût une fausseté!

PHANISQUE. Vous êtes sans doute un ami du père?

THEUROPIDE. Ah! par Pollux, ce père dont vous parlez est bien malheureux.

PHANISQUE. Ce n'est rien que les trente mines à côté de tout ce qu'il a gaspillé. Il a ruiné son père. Il y a là un maudit

esclave, Tranion, qui serait capable de croquer tout le revenant-bon d'Hercule ¹. Ah! j'ai pitié de ce pauvre père : quand il apprendra tout ce qui s'est passé, ce sera comme s'il avait un charbon brûlant dans le cœur.

THEUROPIDE. Si tout cela est vrai.

PHANISQUE. Que gagnerais-je à vous mentir? (*Il frappe de nouveau.*) Holà, ouvrira-t-on?

THEUROPIDE. A quoi bon frapper, puisqu'il n'y a personne?

PHANISQUE. Ils auront été continuer la fête ailleurs. Allons-nous-en donc.

THEUROPIDE. Vous partez déjà, mon garçon? vous n'avez rien sur les épaules.

PHANISQUE. Si je ne craignais mon maître, si je ne lui obéissais, rien ne pourrait me protéger le dos.

SCÈNE III. — THEUROPIDE, SIMON.

THEUROPIDE. Je suis perdu, je n'ai pas besoin de le dire. D'après ce que je viens d'entendre, non, je ne suis pas parti d'ici pour aller en Égypte; j'ai été promené dans des déserts, au bout du monde; c'est au point que je ne sais où je suis. Mais je vais l'apprendre : voici l'homme à qui mon fils a acheté la maison. Eh bien?

SIMON. Je reviens chez moi de la place.

THEUROPIDE. Y avait-il du nouveau sur la place aujourd'hui?

SIMON. Oui.

THEUROPIDE. Et quoi donc?

SIMON. J'ai vu un enterrement.

THEUROPIDE. Belle nouveauté!

SIMON. On emportait un mort, et, disait-on, il n'y avait pas longtemps qu'il était encore en vie.

THEUROPIDE. La peste soit de vous!

SIMON. Pourquoi demandez-vous des nouvelles, comme un désœuvré?

THEUROPIDE. Parce que je suis revenu hier de voyage.

SIMON. Je suis engagé en ville, ne pensez pas que je vais vous inviter.

THEUROPIDE. Je ne le demande pas, ma foi.

SIMON. Mais demain, si personne ne me prie, je souperai volontiers chez vous.

1. A qui on offrait la dime du butin et des trouvailles.

THEUROPIDE. Je ne demande pas cela non plus, ma foi. Mais si vous n'êtes pas trop pressé, écoutez-moi.

SIMON. Volontiers.

THEUROPIDE. Vous avez reçu, à ce que je sais, quarante mines de Philolachès.

SIMON. Pas une obole, que je sache.

THEUROPIDE. Mais de son esclave Tranion ?

SIMON. Encore moins.

THEUROPIDE. Qu'il vous a données pour arrhes ?

SIMON. Rêvez-vous ?

THEUROPIDE. Moi ? c'est plutôt vous, si vous croyez en dissimulant venir à bout d'annuler l'affaire.

SIMON. Quelle affaire ?

THEUROPIDE. Celle que mon fils a faite avec vous pendant mon absence.

SIMON. Lui, une affaire, avec moi, pendant votre absence ! Qu'est-ce donc ? quel jour ?

THEUROPIDE. Je vous dois quatre-vingts mines d'argent.

SIMON. Pas à moi, ma foi. Cependant, si vous me les devez, soit. Il faut tenir à sa parole, n'allez pas vous aviser de nier.

THEUROPIDE. Je ne songe pas à nier la dette, et je payerai. Mais vous, n'allez pas non plus nier que vous ayez reçu d'ici quarante mines.

SIMON. Ah ça, regardez-moi un peu, et répondez-moi. Il m'a dit que vous vouliez marier votre fils, et que pour cela vous aviez l'intention de faire bâtir chez vous.

THEUROPIDE. L'intention de faire bâtir chez moi ?

SIMON. C'est ce qu'il m'a dit.

THEUROPIDE. Ah ! c'en est fait, je meurs, je n'ai plus de voix. C'est fait de moi, voisin, j'expire !

SIMON. Est-ce que ce serait un tour de Tranion ?

THEUROPIDE. Ah ! il a tout mis sens dessus dessous. Il nous a joués aujourd'hui, vous et moi, d'une manière indigne.

SIMON. Que dites-vous ?

THEUROPIDE. C'est exactement comme je vous le dis. Il nous a joués aujourd'hui, vous et moi, de la façon la plus complète. Mais je vous en prie, aidez-moi, venez à mon secours.

SIMON. Que désirez-vous ?

THEUROPIDE. Accompagnez-moi, de grâce.

SIMON. Soit.

THEUROPIDE. Et prêtez-moi des esclaves et des courroies.

SIMON. Venez les chercher.

THEUROPIDE. En même temps je vous raconterai par quelles infamies il m'a berné aujourd'hui.

ACTE V.

SCÈNE I. — TRANION, THEUROPIDE.

TRANION. Je ne donnerais pas un zeste d'un homme qui tremble dans le péril ; encore ne sais-je pas trop ce que c'est qu'un zeste. Mon maître m'envoie à la campagne chercher son fils, je me glisse à la sourdine par la ruelle dans notre jardin ; j'ouvre la porte qui se trouve dans cette ruelle, et je fais évader toute la compagnie, mâles et femelles. Une fois mes troupes délivrées du siège et mises en sûreté, je prends la résolution d'assembler le sénat de nos buveurs ; je les convoque, mais ils commencent par me mettre dehors. Voyant que c'est à moi-même à prendre un parti, je fais comme tant d'autres, qui, dans une situation critique et embarrassée, continuent à embrouiller les affaires, pour que le calme ne puisse pas se rétablir. Je sais bien qu'il n'est pas possible de tenir notre bonhomme dans l'ignorance. Mais qu'est-ce donc ? j'entends la porte du voisin qui s'ouvre. C'est mon maître, je veux savoir un peu ce qu'il va dire. (*Il se cache.*)

THEUROPIDE, *aux esclaves*. Tenez-vous là, derrière la porte ; dès que je vous appellerai, élanchez-vous, et attachez promptement les menottes. Moi je vais attendre ici, devant la maison, mon donneur de bourdes, et je lui étrillerai la peau, si les dieux me prêtent vie, de la belle manière.

TRANION, *à part*. La mèche est éventée : maintenant, Tranion, réfléchis à ce que tu dois faire.

THEUROPIDE. Il faut m'y prendre adroitement et finement avec lui, quand il arrivera. Je ne me découvrirai pas tout d'un coup, je jetterai l'hameçon, je ferai semblant de ne rien savoir de tout cela.

TRANION, *à part*. Oh ! le finaud ! dans tout Athènes on ne trouverait pas plus rusé que lui. Il est aussi difficile de lui en donner à garder qu'à une souche. Mais je veux l'aborder, lui parler.

THEUROPIDE. Je voudrais le voir venir à présent.

TRANION, *haut*. Ma foi, si vous me cherchez, me voici devant vous en personne.

THEUROPIDE. Bravo, Tranion. Quoi de nouveau ?

TRANION. Nos campagnards reviennent des champs. Philolachès sera ici tout à l'heure.

THEUROPIDE. Il arrivera fort à propos. Je crois que notre voisin est un effronté coquin.

TRANION. Comment cela ?

THEUROPIDE. Il dit qu'il ne vous connaît pas.

TRANION. En vérité ?

THEUROPIDE. Que jamais de la vie il n'a reçu de vous une obole.

TRANION. Allons, vous vous moquez de moi, je pense.

THEUROPIDE. Pourquoi donc ?

TRANION. Je le vois bien, vous plaisantez ; il n'a pas dit cela.

THEUROPIDE. Si fait vraiment, il l'a dit ; et qu'il n'a pas vendu la maison à Philolachès.

TRANION. Ah ça, dites-moi, nie-t-il qu'il ait reçu de l'argent ?

THEUROPIDE. Il s'est engagé à prêter serment, si je voulais, qu'il n'a pas vendu la maison et qu'on ne lui a rien donné. Je lui en ai offert autant.

TRANION. Et qu'a-t-il dit ?

THEUROPIDE. Il a promis de livrer tous ses esclaves pour les mettre à la question.

TRANION. Chansons ! Il ne les livrera pas, j'en réponds.

THEUROPIDE. Il les livre, c'est certain.

TRANION. Appelez-le lui-même en justice. (*Il veut s'en aller.*)

THEUROPIDE. Attends donc. J'essayerai... j'ai mon idée ; oui, je suis résolu.

TRANION. Amenez-le-moi.

THEUROPIDE. Si je le faisais venir ?

TRANION. C'est ce que vous auriez déjà dû faire. Ou bien faites revendiquer la maison.

THEUROPIDE. Non, je veux d'abord prendre les esclaves pour la question.

TRANION. C'est aussi mon avis : en attendant je vais m'asseoir sur cet autel.

THEUROPIDE. Pourquoi cela ?

TRANION. Vous ne comprenez rien. Pour que les gens qu'il va vous livrer ne puissent se réfugier ici, je vais m'y asseoir ; cela fait qu'on ne nous mettra pas de bâtons dans les roues.

THEUROPIDE. Lève-toi.

TRANION. Non.

THEUROPIDE. Ne t'assois pas sur l'autel, entends-tu?

TRANION. Pourquoi ?

THEUROPIDE. Tu vas le savoir. Je désire vivement au contraire qu'ils se réfugient ici ; laisse-les. Je le ferai plus facilement condamner à des dommages-intérêts.

TRANION. Poursuivez votre affaire ; à quoi bon susciter des embarras ? Vous ne savez pas combien c'est une chose délicate que d'aller devant le juge.

THEUROPIDE. Lève-toi et viens ici ; je veux te consulter.

TRANION. Je vous conseillerai d'où je suis ; mes idées sont bien plus nettes quand je suis assis. D'ailleurs les conseils ont plus de poids lorsqu'ils partent d'un lieu sacré.

THEUROPIDE. Allons, debout, pas de plaisanterie. Regarde-moi en face.

TRANION. C'est fait.

THEUROPIDE. Tu me vois ?

TRANION. Oui. S'il survenait un tiers, il mourrait de faim.

THEUROPIDE. Comment cela ?

TRANION. Parce qu'il n'aurait rien à gagner : nous sommes, ma foi, bien malins tous les deux.

THEUROPIDE. Malheur à moi !

TRANION. Qu'avez-vous ?

THEUROPIDE. Tu m'as trompé !

TRANION. Comment cela ?

THEUROPIDE. Tu m'as mouché comme il faut.

TRANION. Voyez bien ; m'y suis-je pris en maître ? le nez coule-t-il encore ?

THEUROPIDE. Eh ! tu y as été d'une force à m'extraire toute la cervelle. Je connais à fond vos méfaits ; quand je dis à fond, non, c'est un gouffre. Mais tu ne le porteras pas dans l'autre monde. Je te ferai entourer, coquin, d'un cercle de feu et de sarment.

TRANION. Gardez-vous-en bien : je suis plus délicat bouilli que rôti.

THEUROPIDE. Je ferai de toi un exemple.

TRANION. Je vous plais donc, que vous voulez prendre exemple de moi ?

THEUROPIDE. Parle. Quand je suis parti, dans quel état t'ai-je laissé mon fils ?

TRANION. Avec ses pieds, ses mains, ses doigts, ses oreilles, ses yeux, ses lèvres.

THEUROPIDE. C'est autre chose que je te demande.

TRANION. C'est donc autre chose que je vous réponds. Mais voici venir l'ami de votre fils, Callidamate ; expliquez-vous avec moi en sa présence sur ce que vous voulez.

SCÈNE II. — CALLIDAMATE, THEUROPIDE, TRANION.

CALLIDAMATE. Quand j'ai eu dormi mon soûl et cuvé mon vin, Philolachès m'apprend que son père est de retour de son voyage, et comment à son arrivée l'esclave s'est joué de lui : il craint donc d'affronter son abord. Entre tous ses amis, il m'a choisi comme ambassadeur pour faire sa paix avec le vieillard : justement le voici. Salut, Theuropide, je suis heureux de vous voir revenu en bonne santé. Vous souperez aujourd'hui chez nous, n'est-ce pas ?

THEUROPIDE. Callidamate, que les dieux vous protègent ! Quant au souper, merci.

CALLIDAMATE. Pourquoi ne voulez-vous pas ?

TRANION, à *Theuropide*. Acceptez ; j'irai à votre place, si le cœur ne vous en dit pas.

THEUROPIDE. Coquin, tu railles encore ?

TRANION. Parce que je veux aller souper pour vous ?

THEUROPIDE. Non, tu n'iras pas ; mais je te ferai porter au gibet, selon tes mérites.

CALLIDAMATE. Bon, laissez cela et venez souper à la maison.

TRANION. Dites que vous irez : vous vous taisez ?

CALLIDAMATE. Mais toi, nigaud, pourquoi t'es-tu réfugié sur cet autel ?

TRANION. Il m'a fait une belle peur dès son arrivée. (*A Theuropide*.) Dites maintenant ce que j'ai fait : voici un arbitre, allons, parlez.

THEUROPIDE. Je dis que tu as corrompu mon fils.

TRANION. Écoutez un peu. J'avoue qu'il a mal fait, qu'en votre absence il a affranchi sa maîtresse, qu'il a emprunté de l'argent, et je conviens qu'il l'a dépensé. Mais qu'a-t-il fait là que ne fassent les fils des plus grandes familles ?

THEUROPIDE. Par Hercule, avec toi je n'ai qu'à bien me tenir : voilà un habile orateur.

CALLIDAMATE, à *Theuropide*. Laissez-moi juger cela. (*A Tranion*.) Lève-toi, que je prenne séance où tu es.

THEUROPIDE. Volontiers ; évoquez le procès.

TRANION. C'est un piège. Faites que je n'aie rien à craindre, prenez la peur pour vous.

THEUROPIDE. Le reste m'est bien moins à cœur que la façon dont il m'a dupé.

TRANION. C'est bien fait, ma foi; j'en suis ravi. A votre âge, avec des cheveux blancs, il faut avoir du nez.

THEUROPIDE. Que ferai-je maintenant, si mon ami Démiphon, ou Philonide....

TRANION. Dites-leur comment votre esclave vous a fait voir le tour : vous fournirez des scènes ravissantes aux comédies.

CALLIDAMATE. Fais-toi un moment, et laisse-moi parler aussi. (*A Theuropide.*) Écoutez.

THEUROPIDE. Voyons.

CALLIDAMATE. D'abord, vous saurez que je suis l'ami de votre fils. Il est venu me trouver, il n'ose paraître en votre présence, parce qu'il vous sait instruit de sa conduite. Allons, je vous en prie, pardonnez à sa jeunesse, à son étourderie; c'est votre enfant. Vous savez bien que c'est le jeu qu'on joue à cet âge. Tout ce qu'il a fait, il l'a fait avec nous, c'est nous qui sommes les coupables. Intérêt, capital, achat de la maîtresse, nous payerons tout, nous nous cotiserons; c'est notre bourse et non la vôtre, qui pâtira.

THEUROPIDE. On ne pouvait m'envoyer un ambassadeur plus capable de me persuader. Je ne suis pas fâché contre lui, je ne lui en veux pas. Bien mieux, en ma présence, qu'il aime, qu'il boive, qu'il fasse ce qu'il lui plaira. Pourvu qu'il regrette d'avoir tant dépensé, je suis satisfait.

CALLIDAMATE. Il en est-au désespoir.

TRANION. Voilà un pardon accordé; et moi, à présent, que vais-je devenir ?

THEUROPIDE. Tu seras attaché au Gibet, infâme, et déchiré de verges.

TRANION. Malgré mon repentir ?

THEUROPIDE. Je te ferai crever, si les dieux me laissent vivre.

CALLIDAMATE. Faites-lui grâce tout entière. Je vous en prie, pardonnez ses torts à Tranion, faites-le pour moi.

THEUROPIDE. J'accorderai tout plutôt que de renoncer à exterminer ce coquin pour des tours si pendables.

CALLIDAMATE. Allons, laissez-le.

THEUROPIDE. Eh ! voyez un peu l'attitude de ce maraud.

CALLIDAMATE. Tranion, tiens-toi tranquille, si tu as un grain de bon sens.

THEUROPIDE. Et vous, n'insistez pas là-dessus ; avec de bonnes verges, je le forcerai bien à demeurer en repos.

CALLIDAMATE. Cela n'est pas nécessaire ; voyons, laissez-vous fléchir.

THEUROPIDE. Ne demandez pas cela.

CALLIDAMATE. Je vous en prie.

THEUROPIDE. Ne demandez pas cela, vous dis-je, je ne le veux pas.

CALLIDAMATE. Vous avez beau ne pas vouloir. Seulement cette escapade, celle-là seule ; c'est pour moi ce que vous en ferez.

TRANION, à Theuropide. Pourquoi vous faire tirer l'oreille ? comme si dès demain je ne devais pas me retrouver en faute ! Alors rien ne vous empêchera de vous venger à la fois et du présent et du passé.

CALLIDAMATE. Laissez-vous fléchir par moi.

THEUROPIDE, à Tranion. Allons, soit, va-t'en, je te tiens quitte. (*Montrant Callidamate.*) C'est lui que tu dois remercier. (*Aux spectateurs.*) Spectateurs, la pièce est finie : applaudissez.

LE PERSAN

(Persa)

NOTICE SUR LE PERSAN.

Jusqu'ici nous n'avons vu dans le théâtre de Plaute, comme héros amoureux, que des fils de famille dupant leurs pères avec l'aide d'esclaves intrigants; ici c'est tout le contraire : c'est un esclave qui dépense pour son compte, qui mène pour son compte une intrigue amoureuse. L'absence du maître lui donne quelques mois de liberté; il en profite pour mettre tout au pillage, en vrai fils de maison; il a des maîtresses, il a des parasites de condition libre; en un mot, il devient la copie parfaite des jeunes élégants et des débauchés. Comment finira-t-il? à la potence, il faut l'espérer pour la morale; mais le dénoûment ne nous en dit rien, ne nous laisse rien pressentir, et à la dernière scène comme à la première, il règne en triomphateur dans la maison. Sa lutte contre le marchand d'esclaves a bien tourné pour lui; il l'a trompé avec l'aide de son parasite déguisé en Persan (de là le titre de la pièce), et sa belle est à lui sans qu'il lui en coûte rien.

Comme contraste, nous avons une jeune fille de condition libre, aux nobles sentiments, à la conduite irréprochable; elle souffre d'être mêlée par le parasite son père à une intrigue dont le scandale peut la déshonorer et l'empêcher plus tard de trouver un mari; elle lui tient un langage digne et ferme; elle se débat contre la violence d'un pouvoir paternel dont on fait un si triste usage; mais ce pouvoir est absolu, elle doit se résigner.

Le Persan, dans certaines scènes, se rapproche beaucoup

d'autres comédies de Plaute, notamment *la Cassette et l'Asinaire*. C'est, disent les critiques, en se fondant sur quelques renseignements historiques qui se trouvent çà et là dans la comédie même, une des dernières pièces de Plaute : nous sera-t-il permis d'ajouter que c'est, à nos yeux, une de ses moins bonnes?

ARGUMENT¹.

En l'absence de son maître, Toxile achète une fille dont il est amoureux et la fait affranchir par le marchand. Il décide ce marchand à acheter une jeune femme enlevée par un pirate : cette prisonnière supposée est la fille de son parasite. Toxile, le verre en main, se moque de Dordale qui a donné dans le piège.

1. Cet argument, qui est acrostiche, est attribué au grammairien Priscien.

PERSONNAGES.

TOXILE, esclave.

SAGARISTION, esclave, ami de Toxile.

SATURION, parasite.

SOPHOCLIDISQUE, servante de Lemnisélène.

LEMNISÉLÈNE, courtisane.

PEGNION, jeune esclave.

LA FILLE de Saturion.

DORDALE, marchand d'esclaves.

La scène est à Athènes.

LE PERSAN.

ACTE I.

SCÈNE I. — TOXILE, SAGARISTION.

TOXILE, *sans voir Sagaristion*. Celui qui le premier s'est avisé de se lancer, le gousset vide, dans les aventures amoureuses, a trimé plus que ne trima jamais Hercule : oui, j'aimerais mieux lutter avec le lion, l'hydre, le cerf, le sanglier d'Étolie, les oiseaux de Stymphale et Antée qu'avec l'amour : tant le souci de trouver à emprunter me rend malheureux. Ceux à qui je demande n'ont qu'un mot à la bouche : « Je n'en ai pas. »

SAGARISTION, *sans voir Toxile*. L'esclave qui veut servir fidèlement à besoin, ma foi, de se mettre bien des choses dans la tête pour essayer de contenter le maître, soit absent, soit présent. Pour moi, je n'ai pas le cœur à servir, et mon maître n'a guère de satisfaction avec moi ; cependant il a autant de peine à se passer de moi qu'un autre à ne pas toucher un œil malade ; il faut toujours qu'il me donne des ordres, qu'il se repose sur moi du soin de ses affaires. (*Il aperçoit Toxile.*) Quel est donc cet homme, là-bas devant moi ?

TOXILE. Quel est donc cet homme, là-bas devant moi ? Il ressemble à Sagaristion.

SAGARISTION. Eh ! c'est mon ami Toxile.

TOXILE. Assurément.

SAGARISTION. Il me semble bien que c'est lui.

TOXILE. Approchons.

SAGARISTION. Avançons.

TOXILE. Que les dieux te protègent, Sagaristion !

SAGARISTION. Qu'ils combent tous tes désirs, Toxile ! Comment te portes-tu ?

TOXILE. Comme je peux.

SAGARISTION. Et que fait-on ?

TOXILE. On vit.

SAGARISTION. Mais est-on content ?

TOXILE. Oui, assez, pourvu que ce que je souhaite se réalise.

SAGARISTION. Tu es un nigaud, tu n'uses pas de tes amis.

TOXILE. Comment cela ?

SAGARISTION. On se fait servir par eux.

TOXILE. Je te croyais mort, depuis le temps que je ne t'ai vu.

SAGARISTION. Ma foi, j'avais une affaire.

TOXILE. Dans les fers, peut-être.

SAGARISTION. Oui, pendant plus d'un an j'ai été attaché à la meule, comme un tribun à verge.

TOXILE. Tu comptes déjà, dans ce genre-là, des années de service.

SAGARISTION. Et toi, t'es-tu bien porté toujours ?

TOXILE. Pas trop bien.

SAGARISTION. C'est vrai, tu es pâle.

TOXILE. J'ai été blessé ; Cupidon m'a traversé le cœur d'une flèche dans les combats de Vénus.

SAGARISTION. Les esclaves sont donc amoureux, à présent ?

TOXILE. Que faire donc ? résister aux dieux ? leur déclarer la guerre, comme les Titans ? Je ne suis pas de force.

SAGARISTION. Prends garde seulement que les catapultes de bouleau ne t'endommagent les flancs.

TOXILE. Oh ! je célèbre royalement les fêtes de la Liberté.

SAGARISTION. Comment cela ?

TOXILE. Mon maître est en voyage.

SAGARISTION. Vraiment ! en voyage !

TOXILE. Si tu ne crains pas la bonne chère, viens, nous vivrons ensemble, tu seras traité comme un roi.

SAGARISTION. Ah ! les épaules me cuisent rien qu'à t'entendre parler.

TOXILE. Il n'y a qu'une chose qui me tourmente.

SAGARISTION. Laquelle ?

TOXILE. Ce jour est le jour fatal qui doit décider si ma maîtresse sera libre ou si elle restera toujours esclave.

SAGARISTION. Que veux-tu donc ?

TOXILE. Tu peux te faire de moi un ami à la vie et à la mort.

SAGARISTION. Comment cela ?

TOXILE. En me donnant six cents pièces que je verserai pour

l'affranchir, et que je te rendrai d'ici à trois ou quatre jours. Allons, si tu es un bon garçon, viens-moi en aide.

SAGARISTION. Eh quoi, impudent, tu as le front de me demander une si grosse somme ? Mais quand je me-vendrais tout entier, de la tête aux pieds, c'est à peine si je me procurerais ce qu'il te faut. C'est comme si tu voulais tirer de l'eau d'une pierre, et d'une pierre qui a soif.

TOXILE. C'est ainsi que tu en uses avec moi ?

SAGARISTION. Que puis-je faire ?

TOXILE. Tu le demandes ? Emprunte quelque part.

SAGARISTION. Fais toi-même ce dont tu veux me charger.

TOXILE. J'ai cherché, je n'ai pas trouvé.

SAGARISTION. Je chercherai aussi, je verrai si l'on veut me prêter.

TOXILE. Alors je suis sûr de mon affaire.

SAGARISTION. Si j'avais cela chez moi, je te donnerais parole tout de suite ; tout ce que je peux, c'est de m'y employer de tout cœur.

TOXILE. Quel que soit le résultat, reviens me trouver.

SAGARISTION. Cherche toujours ; je ne m'épargnerai pas ; et si j'ai du nouveau, je te le ferai savoir.

TOXILE. Je t'en prie, je t'en conjure, sois-moi un bon camarade.

SAGARISTION. Tu m'assassines.

TOXILE. C'est la faute de l'amour, et non la mienne, si je deviens rabâcheur. Mais je te quitte.

SAGARISTION. Tu t'en vas ?

TOXILE. Bonne promenade. Et reviens au plus vite ; ne te fais pas chercher. Je ne bougerai pas de la maison que je n'aie trouvé quelque tour à jouer à ce marchand de chair humaine.

SCÈNE II. — SATURION.

Je demeure fidèle au bon vieux métier qui me fait vivre, j'y consacre toute mon industrie. Il n'y a pas un seul de mes ancêtres qui ne se soit garni la panse en faisant le parasite. Mon père, mon grand-père, mon bisafeul, mon trisafeul, mon quatrième et mon cinquième aïeux, ont toujours rongé comme des rats la pitance du prochain, et jamais personne n'a pu les surpasser en gloutonnerie. On les avait surnommés les Durs Crânes. C'est de mes ancêtres que je tiens et ma profession et mon rang. Je ne veux pas me faire délateur ; il ne me sied pas d'aller,

sans rien risquer, ravir le bien des autres ; les gens qui en usent de la sorte ne sont pas de mon goût, je le dis franchement. Celui qui fait ce métier-là dans l'intérêt public plutôt que par cupidité, je peux à la rigueur le prendre pour un bon et fidèle citoyen ; et encore s'il ne peut prouver la contravention, je voudrais le voir verser au trésor la moitié de ce qui pouvait lui revenir. J'ajoute même ceci à ma loi : quand un délateur mettra la main sur un citoyen, le citoyen à son tour pourra mettre la main sur le délateur aux mêmes conditions, de façon qu'ils comparassent à partie égale devant les triumvirs. Si cela se faisait ainsi, on ne verrait plus ces coquins qui sans péril jettent le filet sur les biens d'autrui. Mais suis-je bête d'aller m'occuper des intérêts du public, quand il y a des magistrats que cela regarde ! Entrons plutôt et voyons si les restes du souper d'hier ont passé une bonne ou une mauvaise nuit, s'ils ont eu la fièvre, si on les a bien couverts, si personne n'y a porté la main. Mais la porte s'ouvre, ralentissons le pas.

SCÈNE III. — TOXILE, SATURION.

TOXILE. J'ai trouvé mon plan, et le marchand, de son propre argent, payera aujourd'hui l'affranchissement de ma maîtresse. J'aperçois précisément mon parasite, son aide n'est nécessaire. Faisons semblant de ne pas le voir ; je sais le moyen de l'allécher. (*Aux esclaves.*) Mettez-vous à l'œuvre, et faites diligence. Que je n'aie pas à attendre quand je rentrerai. Toi, mélange le vin et le miel, apprête les coings et les poires, qu'elles cuisent à petit feu dans les casseroles, et saupoudre-les de cannelle. Bientôt, je pense, mon camarade de bouteille sera ici.

SATURION, *à part*. C'est de moi qu'il parle ; à merveille !

TOXILE. Je suppose qu'il viendra en sortant du bain.

SATURION. Comme il sait les choses de point en point !

TOXILE. Mettez au feu des beignets, des gâteaux au fromage, n'allez pas les servir à moitié cuits.

SATURION. Il parle en expert : crus ils ne valent rien, il faut les manger bien euits ; et puis il faut que le jus des beignets soit bien épais, que ce ne soit pas une sauce maigre, pâle, de l'eau toute claire. Le jus des beignets doit être comme une gelée. Je ne me soucie pas d'envoyer dans ma vessie ce que je veux loger dans mon estomac.

TOXILE. Je ne sais qui parle à deux pas de moi.

SATURION. O mon Jupiter en ce monde, c'est votre commensal qui vous parle.

TOXILE. Mon cher Saturion, tu arrives à point nommé.

SATURION. Ah! ma foi, vous mentez, ce n'est pas bien. C'est Ésurion qui arrive, et pas Saturion¹.

TOXILE. Eh bien, tu mangeras : nous avons sur le feu de quoi restaurer un estomac. J'ai dit de faire chauffer tout ce qui nous restait.

SATURION. On peut très-bien manger froid le jambon de la veille.

TOXILE. J'ai donné mes ordres pour cela.

SATURION. Y aura-t-il de la saumure ?

TOXILE. Ah! quelle demande !

SATURION. Vous êtes un fin gourmet.

TOXILE. Mais te rappelles-tu ce dont je t'ai parlé hier ?

SATURION. Oui : il ne faut pas réchauffer la murène et le congre ; ils sont bien meilleurs froids. Mais n'engageons-nous pas le combat ? Nous sommes au matin, c'est l'heure où tout mortel doit manger.

TOXILE. Il est encore trop tôt.

SATURION. Ce que l'on commence de bon matin tourne à bien pour tout le reste du jour.

TOXILE. Ça, prête-moi l'oreille : je t'ai déjà parlé de cela hier, je t'ai prié de me prêter six cents pièces.

SATURION. Je sais, je me souviens ; vous me les avez demandées, mais je ne les avais pas. Ce n'est pas grand'chose qu'un parasite qui a de l'argent chez lui. Il lui prend tout à coup fantaisie de faire festin, de se remplir à ses frais, s'il a de quoi. Un bon parasite doit être de la famille des cyniques : une bouteille, une brosse, une tasse, des souliers, un manteau, une bourse avec quelque misère dedans pour faire aller son petit ménage, voilà tout ce qu'il lui faut.

TOXILE. Je renonce à l'argent, prête-moi ta fille.

SATURION. Oh ! pour cela, je ne l'ai encore prêtée à personne.

TOXILE. Ce n'est pas pour ce que tu as l'air de croire.

SATURION. Qu'en voulez-vous faire ?

TOXILE. Je vais te dire. Elle est gentille, distinguée.

SATURION. C'est vrai.

TOXILE. Notre marchand d'esclaves ne connaît ni ta fille ni toi.

1. Satur, qui est rassasié ; esurire, avoir faim.

SATURION. Me connaître ! oh ! celui-là seul qui me garnit la panse.

TOXILE. Sans doute. Tu peux ainsi me procurer de l'argent.

SATURION. Je le souhaite, ma foi.

TOXILE. Laisse-moi donc la vendre.

SATURION. La vendre ?

TOXILE. Pas moi, mais je la ferai vendre par quelqu'un qui se donnera pour un étranger. Il n'y a pas six mois que le marchand est venu de Mégare s'établir ici.

SATURION. Nos restes se gâtent. Nous pourrions arranger cela plus tard.

TOXILE. Écoute-moi bien. Je ne veux pas te tromper, mais tu ne casseras pas une croûte ici avant de m'avoir promis de faire ce que je te demande. Et si tu n'amènes au plus tôt ta fille avec toi, je te chasse de ma compagnie. Eh bien, voyons, que feras-tu ? parle.

SATURION. Eh ma foi, vendez-moi aussi, si telle est votre fantaisie, pourvu que ce soit le ventre plein.

TOXILE. Si tu es décidé, agis.

SATURION. J'en passerai par ce que vous voulez.

TOXILE. Tu as raison ; hâte-toi, retourne à la maison, fais bien la leçon à ta fille, apprends-lui adroitement ce qu'elle aura à dire, où elle est née, quels sont ses parents, où elle a été élevée ; surtout qu'elle est venue au monde loin d'Athènes ; et qu'elle pleure en racontant son histoire.

SATURION. Assez ; elle est trois fois plus maligne que vous ne désirez.

TOXILE. Voilà une bonne parole. Mais sais-tu ce qu'il faut faire ? Prends une tunique et une ceinture, apporte une chlamyde et un bonnet pour habiller celui qui la vendra au marchand.

SATURION. Parfait.

TOXILE. Il aura l'air de n'être pas d'ici.

SATURION. Bravo !

TOXILE. Et toi, amène ta fille bien parée, mais à la mode étrangère.

SATURION. Où trouver les costumes ?

TOXILE. Emprunte-les au directeur. Il doit les donner ; il a passé marché avec les édiles pour la fourniture.

SATURION. Tout sera ici dans un moment ; mais moi, je ne sais rien de l'affaire ?

TOXILE. Rien du tout ; dès que je tiendrai l'argent, tu viendras la réclamer au marchand bien vite.

SATURION. Qu'il la garde, si je ne la prends pas sur-le-champ.

TOXILE. Va, occupe-toi de tout cela. Pendant ce temps, j'enverrai un petit garçon dire à ma belle qu'elle prenne courage, que je terminerai la chose aujourd'hui. Mais c'est trop de paroles.

ACTE II.

SCÈNE I. — SOPHOCLIDISQUE, LEMNISÉLÉNÉ.

SOPHOCLIDISQUE. Bon pour une novice, une étourdie, une sottie, de s'entendre rabâcher tant de fois la même chose. A la fin, vous avez l'air de me prendre pour une grosse buse. Je bois du vin, c'est vrai, mais je n'avale pas en même temps les ordres qu'on me donne. Je supposais que vous étiez assez au fait de ma personne et de mon caractère, car voici, ma foi, cinq ans que je suis votre soubrette. Si on avait envoyé aussi longtemps un coucou à l'école, il commencerait à connaître pas mal ses lettres, et vous, grande comme vous êtes, vous ne me connaissez pas mieux qu'un enfant de deux jours. Voulez bien vous taire, et cesser vos avertissements ! Je me souviens, je sais, je possède tout cela sur le bout de mon doigt. Vous aimez, pauvre petite, cela vous fait bouillonner le cœur : bon, bon, nous saurons calmer tout cela.

LEMNISÉLÉNÉ. On est bien à plaindre d'aimer ! (*Elle rentre.*)

SOPHOCLIDISQUE. Eh ! qui n'aime rien ne vaut rien : que signifie alors la vie ?... Il faut aller remplir les ordres de ma maîtresse, et hâter par mes soins son affranchissement. Allons trouver ce Toxile, et décharger dans son oreille le message qu'on m'a confié.

SCÈNE II. — TOXILE, PEGNION, SOPHOCLIDISQUE.

TOXILE, à Pagnion. Est-ce clair et positif ? As-tu bien compris ? te rappelles-tu bien ?

PEGNION. Mieux que vous qui m'avez fait la leçon.

TOXILE. Est-ce vrai, tête à soufflets ?

PEGNION. Tout à fait vrai.

TOXILE. Ça, que t'ai-je dit ?

PEGNION. Je saurai bien le lui dire.

TOXILE. Tu as oublié.

PEGNION. Gageons que je sais, que je me souviens.

TOXILE. Je gagerais bien que tu ne sais même pas combien tu es de doigts à la main.

PEGNION. Allé-y hardiment, si vous avez envie de perdre.

TOXILE. Faisons plutôt la paix.

PEGNION. Alors laissez-moi partir.

TOXILE. Je le veux, j'y consens. Mais fais diligence : sois de retour à la maison tandis que je te croirai encore là-bas.

PEGNION. J'obéis. (*Il va vers la maison.*)

TOXILE. Où vas-tu donc, à présent?

PEGNION. A la maison, pour y être tandis que vous me croirez là-bas.

TOXILE. Quel méchant gamin ! cela te vaudra récompense.

PEGNION. Je sais bien, ma foi, comment il faut compter sur la parole des maîtres ; ils sont sans pudeur. Et l'en ne peut les faire aller en justice pour réclamer la foi promise.

TOXILE. C'est bon, va-t'en.

PEGNION. Je saurai mériter vos éloges.

TOXILE. Fais toujours attention de remettre cette lettre en main propre à Lemniséléne, et communique-lui ce que je t'ai dit.

SOPHOCLIDISQUE. Je tarde trop à me rendre où l'on m'a envoyé.

PEGNION. Je pars.

TOXILE. Va donc : moi je rentre à la maison ; acquitte-toi comme il faut de ta commission ; cours, vole.

PEGNION. Ouf, comme une autruche du cirque. (*Toxile rentre.*) Il est rentré.... Tiens ! qu'est-ce que cette femme qui vient de mon côté ?

SOPHOCLIDISQUE. C'est Pagnion.

PEGNION. C'est Sophoclidisque, la servante de la belle chez qui je dois aller.

SOPHOCLIDISQUE, à part. On dit qu'il n'y a pas pire garnement que ce petit garçon. Je vais lui parler.

PEGNION, à part. Il faut m'arrêter à cette borne.

SOPHOCLIDISQUE. Bonjour, Pagnion, cher petit cœur ; que fais-tu ? comment vas-tu ?

PEGNION. Les dieux me protégeront, Sophoclidisque.

SOPHOCLIDISQUE. Eh bien, et moi ?

PEGNION. Je n'en sais ma foi rien. S'ils vous traitent selon vos mérites, ils vous détesteront, ma foi, et vous houspilleront comme il faut.

SOPHOCLIDISQUE. Ne me dis rien de mal.

PEGNION. Quand je parle de vous comme vous méritez, je ne dis rien de mal.

SOPHOCLIDISQUE. Que fais-tu maintenant?

PEGNION, *la regardant fixement*. Je regarde une coquine de femme qui est en face de moi.

SOPHOCLIDISQUE. Par ma foi, je n'ai jamais vu une pareille petite peste.

PEGNION. Qu'est-ce que je fais de mal? à qui est-ce que je dis du mal?

SOPHOCLIDISQUE. A tout le monde, quand l'occasion s'en présente.

PEGNION. Jamais personne n'a eu de moi cette idée.

SOPHOCLIDISQUE. Oh! il y a, ma foi, bien des gens qui le savent.

PEGNION. Bah!

SOPHOCLIDISQUE. Bah!

PEGNION. Vous jugez de l'esprit d'autrui par le vôtre.

SOPHOCLIDISQUE. Je conviens que je suis ce que doit être la servante d'un marchand d'esalavès.

PEGNION. C'est assez causer.

SOPHOCLIDISQUE. Et toi, n'avoies-tu pas que tu es tel que je dis?

PEGNION. Je l'avouerais, si cela était.

SOPHOCLIDISQUE. Allons, je suis battue.

PEGNION. Alors, bonsoir.

SOPHOCLIDISQUE. Dis-moi, où vas-tu?

PEGNION. Et vous?

SOPHOCLIDISQUE. Dis d'abord; tu es interrogé le premier.

PEGNION. Et je répondrai le dernier.

SOPHOCLIDISQUE. Je vais à deux pas d'ici.

PEGNION. Et moi à deux pas d'ici.

SOPHOCLIDISQUE. Où donc, petit drôle?

PEGNION. Si vous ne m'instruisez d'abord, vous ne savez pas ce que vous me demandez.

SOPHOCLIDISQUE. Eh bien, par Castor, je ne te dirai rien avant que tu n'aies parlé toi-même.

PEGNION. Oui?

SOPHOCLIDISQUE. Oui.

PEGNION. Vous êtes une rouée.

SOPHOCLIDISQUE. Et toi un madré.

PEGNION. Cela me va.

SOPHOCLIDISQUE. Cela ne me va pas, à moi!

PEGNION. Ainsi, mauvaise fille, vous êtes décidée à me cacher où vous allez ?

SOPHOCLIDISQUE. Ainsi, mauvais garçon, tu t'entêtes à ne pas me dire où tu te diriges ?

PEGNION. La réponse vaut la demande : allez donc, puisque c'est comme cela. Je ne tiens guère à le savoir : bonjour.

SOPHOCLIDISQUE. Attends.

PEGNION. Je suis pressé.

SOPHOCLIDISQUE. Et moi de même.

PEGNION. Qu'est-ce que vous tenez là ?

SOPHOCLIDISQUE. Et toi ?

PEGNION. Moi, rien.

SOPHOCLIDISQUE. Voyons donc ta main.

PEGNION. Celle-ci ?

SOPHOCLIDISQUE. Et l'autre, filou, la gauche ?

PEGNION. Elle est chez nous ; je ne l'ai pas emportée.

SOPHOCLIDISQUE. Je ne sais ce que tu tiens là.

PEGNION. Ne me touchez pas, patineuse.

SOPHOCLIDISQUE. Et si je t'aime ?

PEGNION. Peine perdue.

SOPHOCLIDISQUE. Comment cela ?

PEGNION. Cela ne sert de rien d'aimer un ingrat.

SOPHOCLIDISQUE. Il faut profiter au bon moment de ton bel âge et de ta jolie figure, si tu ne veux pas, quand tes cheveux changeront de couleur, être toujours un misérable esclave. Mais tu ne pèses pas encore quatre-vingts livres.

PEGNION. A ce service-là, la vigueur fait bien plus que le poids. Mais je perds mon temps.

SOPHOCLIDISQUE. Pourquoi ?

PEGNION. J'en remontre à une savante. Allons, je m'attarde.

SOPHOCLIDISQUE. Reste.

PEGNION. Vous m'ennuyez.

SOPHOCLIDISQUE. Et je t'ennuierai jusqu'à ce que je sache où tu vas.

PEGNION. Chez nous.

SOPHOCLIDISQUE. Et moi aussi, chez vous.

PEGNION. Pour quoi faire ?

SOPHOCLIDISQUE. Est-ce que cela te regarde ?

PEGNION. A mon tour de vous empêcher d'aller, si ie ne le sais pas.

SOPHOCLIDISQUE. Tu m'assommes.

PEGNION. Cela me plaît ainsi. Vous aurez, ma foi, beau

dire et beau faire, vous ne serez jamais plus maligne que moi.

SOPHOCLIDISQUE. On aurait fort à faire pour lutter de malice avec toi.

PEGNION. Oh ! la bonne marchandise !

SOPHOCLIDISQUE. Qu'as-tu à craindre ?

PEGNION. Ce que vous craignez aussi.

SOPHOCLIDISQUE. Qu'est-ce ? parle.

PEGNION. Avant que je le dise à personne, tous les muets feront aller leur langue.

SOPHOCLIDISQUE. On m'a bien recommandé aussi de ne me confier à qui que ce soit ; avant que je parle, il faut que tous les muets aient parlé. Mais, écoute, donnons-nous parole, et ouvrons-nous l'un à l'autre.

PEGNION. Connu ! La parole de celles de votre sorte ne pèse guère ; serment de courtisane, autant en emporte le vent.

SOPHOCLIDISQUE. Parle, je t'aimerai.

PEGNION. Parlez, je vous aimerai.

SOPHOCLIDISQUE. Je ne veux pas que tu m'aimes.

PEGNION. Vous serez exaucée sans peine.

SOPHOCLIDISQUE. Garde ta confiance.

PEGNION. Et vous, restez bouche close.

SOPHOCLIDISQUE. On se taira.

PEGNION. On ne dira rien.

SOPHOCLIDISQUE. Je porte cette lettre à Toxile, ton maître.

PEGNION. Allez, il est à la maison. Et moi je porte ces tablettes cachetées à Lemniséléné, votre maîtresse.

SOPHOCLIDISQUE. Qu'y a-t-il d'écrit là ?

PEGNION. Si vous n'en savez rien, je suis logé à la même enseigne. C'est sans doute un billet doux.

SOPHOCLIDISQUE. Je m'en vais.

PEGNION. Et moi aussi.

SOPHOCLIDISQUE. Marche.

SCÈNE III. — SAGARISTION.

Souverain et glorieux Jupiter, fils d'Ops, dieu très-haut, très-fort, tout-puissant, dispensateur des biens, des espérances et des richesses, reçois les actions de grâces que t'adresse un cœur joyeux ; je puis, en ami dévoué, secourir un ami dans la détresse, avec cet argent que je trouve à emprunter. Cette occasion que ni dans mes rêves ni dans mes méditations je ne

croyais pouvoir espérer, la voici qui me tombe du ciel : mon maître m'envoie à Érétrie pour lui acheter des bœufs dressés, et il me donne l'argent, car il dit qu'il y aura un marché dans sept jours. Il a été bien sot, lui qui connaît mon caractère, de me confier cette somme. Je l'emploierai à un autre usage : je n'aurai pas trouvé de bœufs. Je ferai le bonheur de mon ami, et je m'en donnerai à cœur joie. En un seul jour j'amasserai de quoi être longtemps heureux. Après cela, flie flac sur mon dos ; la belle affaire ! Je vais tirer les bœufs de ma bourse pour les donner à mon ami. Oh ! c'est là le vrai plaisir, de mordre à belles dents ces triples ladres, ces vieux cancrebessés, qui se méfient d'un esclave jusqu'à mettre sous scellé le sel dans la salière. C'est un talent que de savoir ouvrir l'œil quand l'occasion s'en présente. Que pourra-t-il me faire ? Il dira qu'on m'étrille à coups de verges, qu'on me mette les entraves ; foin ! qu'il ne s'imagine pas que je viendrai le supplier. Malheur à lui ! on ne peut rien me faire par où je n'aie déjà passé. Mais voici Pagnion, le petit gargon de Toxile.

SCÈNE IV. — PEGNION, SAGARISTION.

PEGNION. J'ai rempli la commission dont j'étais chargé, et je retourne à la maison.

SAGARISTION. Halte-là ! Tu es pressé, Pagnion, mais c'est égal, écoute-moi.

PEGNION. Si vous voulez quelqu'un qui soit à vos ordres, achetez-le.

SAGARISTION. Arrête donc.

PEGNION. Vous me feriez de belles misères, je pense, si je vous devais quelque chose, puisque vous m'ennuyez déjà tant.

SAGARISTION. Drôle, veux-tu bien me regarder ?

PEGNION. Je sais mon âge ; aussi vous pouvez m'insulter impunément.

SAGARISTION. Où est Toxile, ton maître ?

PEGNION. Où il lui plaît ; il n'a que faire de vous consulter.

SAGARISTION. Me diras-tu où il est, vilaine peste ?

PEGNION. Je n'en sais rien, gibier de potence.

SAGARISTION. Tu dis des sottises à ton aîné !

PEGNION. Vous avez commencé, tant pis pour vous. Esclave en action, libre en parole, mon maître me veut ainsi.

SAGARISTION. Dis-moi enfin, où est Toxile ?

PEGNION. Je vous dis d'aller vous faire pendre.

SAGARISTION. Tu recevras des coups de corde.

PEGNION. A cause de vous, hideux coucou ? Quand je vous aplatirais le museau, je n'aurais pas peur pour cela, vieille carcasse.

SAGARISTION. Je vois, tu as déjà l'échine pliée.

PEGNION. Je suis comme cela : est-ce que cela vous regarde ? Mais ce n'est pas gratis, comme vous,

SAGARISTION. Quelle assurance !

PEGNION. C'est vrai, ma foi ; je suis sûr de devenir libre, et vous n'espérez pas l'être jamais.

SAGARISTION. Cesseras-tu enfin de me turlupiner ?

PEGNION. Vous ne pouvez vous-même faire ce que vous demandez,

SAGARISTION. Va-t'en au gibet.

PEGNION. Et vous chez vous, il vous y attend.

SAGARISTION. Le drôle me donne assignation.

PEGNION. Puissiez-vous ne pas trouver de répondants et moi-même en prison !

SAGARISTION. Qu'est-ce à dire ?

PEGNION. Quoi donc ?

SAGARISTION. Tu m'insultes encore, scélérat ?

PEGNION. C'est bien le moins, puisque vous êtes esclave, qu'un esclave puisse vous dire votre fait.

SAGARISTION. Vraiment ? tu vas voir ce que je te donnerai.

PEGNION. Rien du tout, car vous n'avez rien.

SAGARISTION. Que je mette la main sur toi, je veux bien que les dieux m'exterminent, si je ne te cloue à terre à coups de poing.

PEGNION. Je suis votre ami, je désire que vos vœux soient exaucés, et voici comment : clouez-moi à terre, et que d'autres un de ces jours vous clouent à la potence.

SAGARISTION. Que les dieux et les déesses.... tu sais ce que j'allais dire si je n'avais retenu ma langue : va-t'en.

PEGNION. Vous n'avez pas de peine à me chasser : je sens déjà le vent des verges. (*Il s'en va.*)

SAGARISTION. Que tous les dieux de là-haut le confondent ! C'est un vrai serpent, une double langue, un coquin. Par Hercule, je suis content qu'il soit parti.... Ouvrez la porte. Eh ! justement il sort, celui que je désirais tant rencontrer.

SCÈNE V. — TOXILE, SAGARISTION, SOPHOCLIDISQUE.

TOXILE, à *Sophoclidisque*. Dis-lui que je sais à présent où trouver l'argent ; qu'elle soit calme ; répète-lui combien je l'aime. En se tranquilisant, elle me tranquillise. Te rappelles-tu bien ce que je t'ai chargée de lui dire ?

SOPHOCLIDISQUE. Oh ! je suis ferrée là-dessus.

TOXILE. Retourne vite à la maison. (*Elle s'en va.*)

SAGARISTION, à *part*. Je vais me donner à ses yeux un air d'importance à peindre. Ça, marchons les poings sur les hanches, et redressons-nous glorieusement.

TOXILE, à *part*. Qu'est-ce donc que cette cruche à deux anses qui vient par ici ?

SAGARISTION. Crachons comme un grave personnage.

TOXILE. C'est Sagaristion. Eh bien, Sagaristion, comment va ? Et ce que je t'ai demandé ? y a-t-il quelque lueur d'espérance ?

SAGARISTION. Avance. On verra, je le voudrais ; viens ; rappelle-moi cela.

TOXILE, voyant un sac sur l'épaule de Sagaristion. Qu'est-ce que tu as donc de si gros au cou ?

SAGARISTION. C'est un abcès, n'appuie pas. Quand on y touche d'une main un peu brusque, cela me fait mal.

TOXILE. Et quand cela t'est-il venu ?

SAGARISTION. Aujourd'hui.

TOXILE. Fais-le ouvrir.

SAGARISTION. Je crains de le faire ouvrir trop tôt ; il me ferait encore plus souffrir.

TOXILE. Je veux voir ce bobo.

SAGARISTION. Va-t'en, gare les coups de cornes.

TOXILE. Comment cela ?

SAGARISTION. J'ai une paire de bœufs dans ma sacoche.

TOXILE. Fais-les sortir, ne les laisse pas crever de faim ; envoie-les paître.

SAGARISTION. J'ai peur qu'ils ne se perdent et que je ne puisse plus les rentrer à l'étable.

TOXILE. Je les y forcerai bien, sois tranquille.

SAGARISTION. Je te crois, je te les prêterai. Viens par ici ; c'est l'argent que tu m'as demandé tantôt.

TOXILE. Que dis-tu ?

SAGARISTION. Mon maître m'envoie acheter des bœufs à *Érétrie*. Eh bien, c'est ta maison qui sera mon *Érétrie*.

TOXILE. Tu as trop d'esprit. Quant à moi, je te rendrai bientôt ton argent au complet : j'ai préparé, j'ai dressé toutes mes batteries pour soutirer la somme au marchand d'esclaves.

SAGARISTION. Tant mieux.

TOXILE. Je veux que ma belle soit libre, et que de plus il me donne de l'argent. Mais suis-moi, j'ai besoin pour cela de ton aide.

SAGARISTION. A ton service.

ACTE III.

SCÈNE I. — SATURION, LA JEUNE FILLE.

SATURION. Puisse cette aventure se terminer heureusement pour toi, pour moi, pour mon ventre ! puisse-t-elle m'assurer à jamais une copieuse, abondante et inépuisable nourriture ! Suis-moi, ma fille, et que les dieux nous soient en aide. Tu sais, tu te rappelles, tu comprends l'affaire à laquelle il faut donner tes soins ; je t'ai mise au courant de tous mes plans. C'est pour cela que je viens de te parer de ce costume ; on te vendra aujourd'hui, ma fille.

LA JEUNE FILLE. Dites-moi, mon père, vous vous trouvez heureux de vivre à la table d'autrui, soit ; mais comment pouvez-vous vendre votre fille pour contenter votre estomac ?

SATURION. C'est belle merveille que je ne te vende pas pour l'agrément du roi Philippe ou d'Attale plutôt que pour le mien ! n'est-ce pas à moi que tu appartiens ?

LA JEUNE FILLE. Me considérez-vous comme votre servante ou comme votre fille ?

SATURION. Ma foi, c'est selon que mon ventre s'en accommodera le mieux. Au surplus, je pense que tu es à mes ordres et que je ne suis pas aux tiens.

LA JEUNE FILLE. Vous avez tout pouvoir, mon père ; pourtant, puisque nous ne sommes pas de pauvres gens, mieux vaudrait vivre petitement et avec économie : si le déshonneur s'ajoute à la pauvreté, la gêne devient plus lourde et la considération plus légère.

SATURION. En vérité, tu es assommante.

LA JEUNE FILLE. Non, et je ne crois pas l'être, quand malgré

ma jeunesse je donne de bons conseils à mon père. Nos ennemis sont loin de raconter les choses comme elles sont.

SATURION. Qu'ils racontent, et qu'ils aillent se faire pendre. Je me soucie de tous les ennemis de la terre comme d'une table qu'on me servirait vide.

LA JEUNE FILLE. Mon père, le déshonneur en ce monde est immortel; il vit toujours alors même qu'on le croit mort.

SATURION. Ah ça, as-tu peur que je ne te vende?

LA JEUNE FILLE. Je n'en ai pas peur, mon père, mais je ne veux même pas que vous en ayez l'air.

SATURION. Tu as beau ne pas vouloir. Les choses iront à mes fêtes plutôt qu'aux tiennes.

LA JEUNE FILLE. Soit.

SATURION. Qu'est-ce que cela veut dire?

LA JEUNE FILLE. Pensez à ce qu'on dit : mon père, un maître menace de fustiger son esclave, cela ne se fera pas, mais quand il voit prendre les verges, quand il met bas sa tunique, combien le pauvre homme n'a-t-il pas de chagrin! Eh bien, moi aussi, à présent, je crains un malheur qui pourtant n'arrivera pas.

SATURION. Fille ou femme qui a plus d'esprit que cela ne convient à ses parents, ne sera jamais qu'une méchante bête.

LA JEUNE FILLE. Fille ou femme qui se tait quand elle voit faire le mal, ne sera jamais qu'une méchante bête.

SATURION. Prends garde à toi!

LA JEUNE FILLE. Mais si vous ne m'en laissez pas la liberté, que puis-je faire? c'est à vous que je voudrais prendre garde.

SATURION. Suis-je donc si méchant?

LA JEUNE FILLE. Non, et il ne me conviendrait pas de le dire; mais je ne veux pas que d'autres, qui ont la liberté de leur langue, puissent le dire.

SATURION. Qu'on chante ce qu'on voudra : mon parti est pris, je n'en démordrai pas.

LA JEUNE FILLE. Si j'étais la maîtresse, vous agiriez en homme sage, et non en insensé.

SATURION. Cela me plait ainsi.

LA JEUNE FILLE. Je sais bien que je dois consentir à ce que cela vous plaise; mais si j'y pouvais quelque chose, il me plairait que cela ne vous plût pas.

SATURION. Obéiras-tu, ou non, à ton père?

LA JEUNE FILLE. J'obéirai.

SATURION. Tu sais ce que je t'ai recommandé?

LA JEUNE FILLE. Oui, tout.

SATURION. Et que tu as été enlevée ?

LA JEUNE FILLE. Je m'en souviens à merveille.

SATURION. Et quels sont tes parents ?

LA JEUNE FILLE. Je sais tout cela par cœur. Vous me contraignez à user de ruses. Mais prenez garde, quand vous voudrez me marier, que le bruit de cette affaire ne fasse tourner le dos aux épouseurs.

SATURION. Tais-toi, sotte ; ne vois-tu pas ce que sont les femmes aujourd'hui ? On n'a pas de peine à se marier, quelque réputation qu'on ait. Avec une dot, une fille est sans défauts.

LA JEUNE FILLE. Alors songez que moi, je suis une fille sans dot.

SATURION. Ne t'avise pas de dire cela. Grâce aux dieux et à mes ancêtres, tu ne peux pas dire que tu sois sans dot, tu en as une toute prête. J'ai une armoire pleine de livres. Si tu mènes bien l'affaire en question, je tirerai de là pour ta dot six cents bons mets, et tous attiques, pas un sicilien : avec cela, tu pourras épouser même un mendiant.

LA JEUNE FILLE. Conduisez-moi donc où vous voulez, mon père, vendez-moi, faites de moi ce qu'il vous plaira.

SATURION. Cela s'appelle parler. Viens par ici.

LA JEUNE FILLE. J'obéis. (*Ils entrent chez Toxicé.*)

SCÈNE II. — DORDALE.

A quoi pense donc mon voisin, qui m'avait juré de me compter la somme aujourd'hui ? S'il ne s'exécute pas et que la journée se passe, j'aurai perdu l'argent, et lui le serment. Mais la porte crie : qui donc sort ?

SCÈNE III. — TOXILE, DORDALE.

TOXILE. Ayez soin de cela là-dedans ; je reviens bientôt.

DORDALE. Quoi de nouveau, Toxicé ?

TOXILE. Ah ! te voilà, fange de lupanar, borbier d'urine, tas de fumier, infâme coquin sans foi ni loi, sentine de la racaille, vautour affamé d'argent, avide, envieux, insolent, voleur, rapace : trois cents vers ne suffiraient pas pour dire toutes tes ignominies. Prends-tu ton argent ? prends-le, ton argent, effronté drôle, tiens, le voilà ton argent ; le prendras-tu, enfin ? Ne pourrai-je te faire prendre ton argent, cœur de boue, qui n'as voulu me faire crédit que sur serment ?

DORDALE. Laisse-moi respirer pour te répondre. Noble chef du peuple, étable de servitude, affranchisseur de coquines, grenier à coups de fouet, consommateur d'entraves, citoyen des moulins, esclave jusqu'à ce que tu crèves, goinfre, gourmand, filou, fuyard, ça, mon argent, donne-moi mon argent, effronté drôle. Puis-je te demander mon argent ? allons, mon argent, te dis-je. Eh bien ! tu ne me donnes pas mon argent ? n'as-tu pas de honte ? (*Élevant la voix.*) C'est un marchand de chair humaine qui te demande de l'argent, triple esclave, pour affranchir ta mattresse ; il faut que tout le monde l'entende.

TOXILE. Plus bas, je te prie ; tu as, ma foi, de fiers poumons.

DORDALE. J'ai une langue pour rendre à chacun la pareille. Le sel me coûte le même prix qu'à toi. Si elle ne me défend pas, elle n'en tâtera jamais un grain.

TOXILE. Allons, je ne suis plus en colère. J'étais fâché parce que tu n'avais pas voulu me faire crédit.

DORDALE. Par exemple, j'irai te faire crédit pour que tu en uses avec moi comme la plupart des banquiers ! Dès qu'on leur a prêté, ils décampent de la place, et courent plus vite que le lièvre à qui on ouvre sa porte dans le cirque.

TOXILE. Allons, prends.

DORDALE. Donne donc.

TOXILE. Il doit y avoir six cents pièces de bon aloi et bien comptées ; mets la belle en liberté, et amène-la tout de suite ici.

DORDALE. Elle y sera dans un moment. Mais, ma foi, je ne sais par qui faire vérifier cet argent.

TOXILE. Tu crains sans doute de le mettre dans les mains d'un tiers.

DORDALE. Je le crois bien. Ces banquiers ont plus tôt fait de détalier de leur comptoir qu'une roue de faire un tour.

TOXILE. Va-t'en sur la place par ces rues de derrière, et en même temps envoie-moi la jeune personne par le jardin.

DORDALE. Elle va venir.

TOXILE. Mais qu'on ne la voie pas.

DORDALE. Précaution fort sage.

TOXILE. Elle ira demain remercier les dieux.

DORDALE. C'est cela, ma foi.

TOXILE. Tu restes planté là, tu devrais déjà être de retour.

ACTE IV.

SCÈNE I. — TOXILE.

Quand vous vous occupez d'une affaire en homme sage et de sang-froid, elle réussit toujours entre vos mains. Selon le soin qu'on y met, la fin répond au commencement. Est-on un coquin, un vaurien, tout ce qu'on entreprend tourne mal ; est-on brave homme, on vient bravement à bon port. Je m'y suis pris en garçon d'esprit et adroit : aussi je ne doute pas que tout ne tourne à bien. Quant à ce digne marchand, je l'entortillerai de telle sorte qu'il ne saura comment se tirer d'intrigue.... Hé! Sagaristion, sors, amène la jeune fille ; prends la lettre que je t'ai remise toute cachetée, et que tu m'as apportée de Perse de la part de mon maître.

SCÈNE II. — SAGARISTION, TOXILE,
LA JEUNE FILLE.

SAGARISTION. Ai-je perdu du temps ?

TOXILE. Bravo! bravo! te voilà costumé comme un roi. Cette tiare relève admirablement l'éclat de tes habits. Et l'étrangère, ses sandales lui vont à ravir. Avez-vous suffisamment étudié votre rôle ?

SCÈNE III. — DORDALE, TOXILE.

DORDALE, *sans voir Toxile*. Quand un mortel est aimé des dieux, ils lui procurent quelque aubaine. J'ai fait aujourd'hui une économie de deux pains par jour ; j'avais une servante, c'est lui qui l'a maintenant, il l'a gagnée avec son argent. Elle soupera ce soir aux dépens d'autrui, et ne tâtera pas de ma cuisine. Ne suis-je pas un digne homme ? je suis un brave citoyen, car en ce jour j'ai enrichi d'une citoyenne la grande cité d'Athènes. Mais aussi que j'ai été généreux ! à combien de gens n'ai-je pas donné des marques de ma confiance ! Je n'ai réclamé de caution à personne, je m'en suis rapporté à tout le monde. Je n'ai pas peur que ceux à qui je me suis fié aujourd'hui viennent nier leur dette en justice. A partir de ce moment, je

veux être bon garçon, ce qui ne s'est jamais vu et ne se verra jamais.

TOXILE, *à part*. Je ferai tomber habilement aujourd'hui mon homme dans le panneau ; le piège est bien tendu. Abordons-le.... Comment vas-tu ?

DORDALE. Je te fais crédit.

TOXILE. D'où viens-tu, Dordale ?

DORDALE. Je te fais crédit.

TOXILE. Que les dieux combent tes souhaits. Dis-moi, as-tu déjà affranchi la belle ?

DORDALE. Je te fais crédit, te dis-je, je te fais crédit.

TOXILE. Comptes-tu une affranchie de plus ?

DORDALE. Tu m'assassines. Quand je te dis que je te fais crédit !

TOXILE. Parle sérieusement : est-elle libre ?

DORDALE. Va, va sur la place, auprès du prêteur ; informe-toi, si tu ne veux pas me croire. Elle est libre, te dis-je. Entends-tu ?

TOXILE. Que tous les dieux te bénissent. Je ne te souhaiterai jamais de mal à toi ni aux tiens.

DORDALE. C'est bon, pas de serment, je te crois.

TOXILE. Et où est-elle maintenant, ton affranchie ?

DORDALE. Chez toi.

TOXILE. Chez moi, dis-tu ?

DORDALE. Oui, je te le dis, chez toi ; chez toi, je te le répète.

TOXILE. Que les dieux me protègent, aussi vrai que je t'apporte en récompense une foule de bienfaits. Il y a une chose dont je ne voulais pas t'ouvrir la bouche ; mais je vais te la dire, tu pourras en tirer un gros profit. Je veux que tu te souviennes de moi ta vie entière.

DORDALE. Mes oreilles demandent que les bons effets viennent confirmer ces bonnes paroles.

TOXILE. Tu m'as rendu service, je te dois bien cela. Et pour que tu voies que je ferai comme je dis, tiens, prends cette lettre, et lis-la.

DORDALE. En quoi me regarde-t-elle ?

TOXILE. Elle te regarde, elle t'intéresse ; on me l'a apportée de Perse tantôt, de la part de mon maître.

DORDALE. Quand cela ?

TOXILE. Il y a un moment.

DORDALE. Qu'est-ce qu'elle chante ?

TOXILE. Interroge-la elle-même, elle va te le dire.

DORDALE. Donne alors.

TOXILE. Lis tout haut.

DORDALE. Tais-toi, tandis que je fais la lecture.

TOXILE. Je ne soufflerai pas.

DORDALE. « Timarchide à Toxile et à toute la famille, salut ! Si vous êtes en bonne santé, je m'en réjouis. Moi, je me porte bien, je fais mes affaires, je gagne de l'argent. Je ne pourrai pas revenir d'ici à huit jours : j'ai quelque chose qui me retient dans ce pays. Les Perses ont pris Eleusipolis, ville d'Arabie, antique cité remplie de trésors ; on rassemble le butin, qui sera vendu au profit de l'État, et c'est là ce qui m'empêche de rentrer dans mes foyers. J'entends que tu recevras et traiteras bien celui qui te porte cette lettre ; fais pour lui tout ce qu'il désirera, car il m'a donné chez lui les marques de la plus haute considération. » Qu'est-ce que cela me fait?... en quoi suis-je intéressé dans ce que font les Perses ou ton maître ?

TOXILE. Tais-toi, imbécile : tu ne sais pas quel bonheur s'apprête pour toi. C'est bien inutilement que la fortune propice veut faire briller à tes yeux une lueur de gain.

DORDALE. Qu'est-ce que cette fortune propice ?

TOXILE. La lettre le sait, interroge-la. Je ne suis pas plus avancé que toi, sauf que j'ai lu le premier. Mais continue, instruis-toi en lisant.

DORDALE. Tu as raison. Clos ton bec.

TOXILE. Tu vas arriver à ce qui te concerne.

DORDALE. « Celui qui t'apporte cette lettre amène avec lui une jeune fille distinguée, belle comme le jour, enlevée du fond de l'Arabie. Je désire que tu fasses en sorte qu'elle soit vendue là-bas et que celui qui l'achètera passe le marché à ses risques et périls : on ne donnera ni caution ni garantie. Aie soin qu'on paye comptant et en monnaie de bon aloi. Occupe-toi de tout ceci, et veille à ce qu'on soigne mon hôte. Adieu. »

TOXILE. Eh bien, à présent que tu as lu les paroles confiées à la cire, as-tu confiance en moi ?

DORDALE. Où est-il, l'étranger qui a apporté la lettre ?

TOXILE. Il va venir dans un moment ; il est allé chercher cette fille sur le valséau.

DORDALE. Je n'ai pas besoin de procès, de chicane ; je ne veux pas compter mon argent pour qu'on l'emporte. Si on ne me donne pas de garantie, foin de la marchandise !

TOXILE. Veux-tu bien te taire ! Je n'aurais jamais cru que tu fusses sot comme un pot de chambre. De quoi as-tu peur ?

DORDALE. Eh, ma foi, j'ai peur. J'ai déjà été pris plus d'une fois, et j'ai trop d'expérience pour aller me jeter dans le borbier.

TOXILE. Je ne vois là aucun danger.

DORDALE. Je le sais, mais j'ai peur.

TOXILE. Ce n'est pas mon affaire ; je t'en parle dans ton intérêt, pour te mettre le premier à même de profiter de l'occasion.

DORDALE. Grand merci ; mais il vaut mieux s'instruire aux dépens des autres que d'instruire les autres à ses dépens.

TOXILE. Tu crains qu'on ne vienne la réclamer du fin fond de la Barbarie ? Allons, achète.

DORDALE. Encore faut-il voir la marchandise.

TOXILE. C'est juste ; mais voici l'étranger, le porteur de la lettre, qui arrive tout à point.

DORDALE. C'est lui ?

TOXILE. Oui.

DORDALE. Et c'est là cette jeune fille enlevée ?

TOXILE. J'en sais autant que toi, seulement j'ai des yeux. Eh, ma foi, qu'elle soit ce qu'elle voudra, elle est fort belle.

DORDALE. Un minois assez gentil.

TOXILE. Le bourreau, quel dédain ! Examinons sa figure sans rien dire.

DORDALE. Bonne idée. (*Ils vont à l'écart.*)

SCÈNE IV. — SAGARISTION, LA JEUNE FILLE, TOXILE, DORDALE.

SAGARISTION. Eh bien, Athènes ne vous semble-t-elle pas une heureuse et opulente cité ?

LA JEUNE FILLE. J'ai vu l'extérieur de la ville, mais je n'ai guère pu étudier les mœurs des habitants.

TOXILE, à Dordale. N'a-t-elle pas débuté là par une parole sensée ?

DORDALE. Je ne peux pas juger de sa sagesse comme cela, sur un premier mot.

SAGARISTION. Et d'après ce que vous avez vu, la place vous a-t-elle paru forte ?

LA JEUNE FILLE. Elle est assez forte si elle est habitée par d'honnêtes gens, si on a banni la Perfidie, la Corruption, l'Avarice, puis l'Envie, puis l'Ambition, puis la Calomnie, puis le Parjure.

TOXILE. Bravo !

LA JEUNE FILLE. Puis la Paresse, puis l'Injustice, puis enfin dixièmement le Crime, dont les atteintes sont si pernicieuses. Si l'on n'a chassé tout cela, cent murailles ne suffiraient pas pour garder la cité.

TOXILE, à *Dordale*. Eh bien ?

DORDALE. Quoi ?

TOXILE. Tu fais partie de la dizaine : il faut t'en aller en exil.

DORDALE. Comment cela ?

TOXILE. Tu es un parjure.

DORDALE. Elle n'a pas trop sottement parlé.

TOXILE. C'est ton affaire, te dis-je, achète-la.

DORDALE. Ma foi, plus je la regarde, plus elle me donne dans l'œil.

TOXILE. Si tu en fais emplette, grands dieux ! il n'y aura dans ton honnête métier personne de plus cossu que toi. Tu dépouilleras les gens à ton gré, de leurs biens, de leurs esclaves. Tu seras en relations avec des hommes de la première volée, ils rechercheront tes bonnes grâces, ils viendront faire des parties fines chez toi.

DORDALE. Je ne les laisserai pas entrer.

TOXILE. Alors ils viendront la nuit faire bacchanal devant ta maison, ils mettront le feu à la porte. Il faut que tu commandes des battants en fer, que tu rebâtisses les murs en fer, avec un seuil de fer, une serrure, un anneau de fer ; car si tu épargnes le fer.... eh bien, fais-toi mettre toi-même aux pieds de bonnes grosses chaînes de fer.

DORDALE. Va te faire pendre.

TOXILE. Et toi, va.... achète-la, crois-moi.

DORDALE. Encore faut-il savoir le prix qu'il demande

TOXILE. Veux-tu que je l'appelle ?

DORDALE. Je vais m'approcher de lui.

TOXILE. Eh bien, mon hôte ?

SAGARISTION. Me voici ; j'amène cette jeune fille, comme je vous ai dit tantôt. Notre vaisseau est entré au port la nuit dernière ; je veux la vendre, si c'est possible ; sinon, m'en aller d'ici au plus vite.

DORDALE. Bonne chance je vous souhaite, mon brave.

SAGARISTION. Oui, si je la vends son prix.

TOXILE, montrant *Dordale*. Voici un chaland avec qui vous pouvez faire une bonne affaire, mais c'est le seul.

SAGARISTION. Vous êtes son ami ?

TOXILE. Comme tous les dieux qui habitent le ciel.

DORDALE. Alors tu es mon ennemi, assurément ; car il n'y a jamais eu de divinité assez débonnaire pour sourire à ceux de notre profession.

SAGARISTION. Voyons, désirez-vous l'acheter ?

DORDALE. Si vous désirez la vendre, je désire l'acheter ; si vous n'êtes pas pressé, je peux vous en offrir autant.

SAGARISTION. Faites votre prix, dites.

DORDALE. La marchandise est à vous, c'est à vous de faire le prix.

TOXILE. Il a raison,

SAGARISTION. Vous voulez faire un bon achat ?

DORDALE. Vous voulez faire une bonne vente ?

TOXILE. Oui, c'est ce que vous voulez l'un et l'autre, je le sais.

DORDALE. Voyons, dites rondement votre chiffre,

SAGARISTION. Que je vous prévienne d'abord, il n'y a pas de garantie. Le savez-vous ?

DORDALE. Oui. Dites à quel prix, au plus bas mot, vous vous en déferrez.

TOXILE. Ta, ta, tu es, ma foi, aussi niais qu'un enfant.

DORDALE. Comment donc ?

TOXILE. Parce que j'entends que d'abord tu questionnes la fillette sur les points importants.

DORDALE. L'avis n'est pas mauvais. Voyez un peu, moi qui suis si malade, j'allais tomber dans un traquenard, si tu ne t'étais trouvé là. Ce que c'est que d'avoir auprès de soi un ami quand on traite une affaire !

TOXILE. Sa famille, sa patrie, ses parents, afin que tu ne viennes pas dire que tu l'as achetée les yeux fermés, grâce à mes conseils. (*A Sagaristion.*) Si vous le permettez, il veut lui faire quelques questions.

SAGARISTION. Fort bien, à son aise.

TOXILE, à Dordale. Tu restes planté là ? allons, avance, et demande toi-même la permission de l'interroger. Il m'a dit qu'il y consentait, mais j'aime mieux que tu te présentes toi-même, pour qu'il ne s'imagine pas que tu n'es propre à rien.

DORDALE. Le conseil est bon. Étranger, je voudrais la questionner un peu.

SAGARISTION. Depuis la terre jusqu'au ciel, tout ce que vous voudrez.

DORDALE. Dites-lui donc qu'elle vienne près de moi.

SAGARISTION, à la jeune fille. Approchez et contentez-le. (A Dordale.) Parlez, faites vos questions.

TOXILE, à la jeune fille. Allons, allons, avancez, et tâchez de partir du bon pied.

LA JEUNE FILLE. Les auspices sont favorables.

TOXILE. Chut! (A Dordale.) Éloigne-toi un peu, je vais te l'amener.

DORDALE. Fais pour le mieux dans mon intérêt.

TOXILE, à la jeune fille. Suivez-moi. (A Dordale.) Tiens, la voici, tu peux l'interroger.

DORDALE, à Toxile. Mais reste donc là.

TOXILE. Impossible; il faut que je m'occupe de notre hôte, pour obéir à mon maître. Peut-être ne veut-il pas que je me tienne près de toi.

SAGARISTION. Au contraire, allez.

TOXILE, à Dordale. Me voilà à ton service.

DORDALE. Et au tien en même temps, puisque tu obliges un ami.

TOXILE. Fais tes questions. (Bas à la jeune fille.) Et vous, ouvrez l'œil.

LA JEUNE FILLE. C'est bon; toute esclave que je suis, je connais mon devoir, je sais qu'il faut répondre la vérité, comme on me l'a enseignée.

TOXILE, montrant Dordale. Mon enfant, voilà un honnête homme.

LA JEUNE FILLE. Je le crois.

TOXILE. Vous ne resterez pas longtemps à son service.

LA JEUNE FILLE. Je l'espère bien, si mes parents font ce qu'ils doivent.

DORDALE. Ne soyez pas surprise si nous vous questionnons sur votre patrie, sur votre famille.

LA JEUNE FILLE. Et pourquoi le serais-je, brave homme? Ma condition me défend d'être surprise de tout mal qui m'arrive.

TOXILE, à part. Les dieux la confondent, c'est une fine mouche. Elle a de l'esprit! la repartie juste!

DORDALE. Votre nom?

TOXILE, à part. Je tremble qu'elle ne bronche.

LA JEUNE FILLE. Dans mon pays, on m'appelait Lucris.

TOXILE. Le nom et le présage sont impayables¹. Achète-la

1. Lucris, de *lucrum*, profit.

bien vite. (*A part.*) J'avais grand'peur qu'elle ne se trompât, mais elle s'en est tirée.

DORDALE. Si je vous achète, j'espère que pour moi aussi vous serez Lucris.

TOXILE. Si tu l'achètes, je crois bien, ma foi, que tu ne la garderas pas jusqu'à la fin du mois courant.

DORDALE. Par Hercule, c'est ce que je désire.

TOXILE. Pour que ton désir se change en réalité, aide-toi toi-même. (*A part.*) Elle n'a pas encore manqué d'une syllabe.

DORDALE. Où êtes-vous née ?

LA JEUNE FILLE. Dans la cuisine, à ce que m'a dit ma mère, dans le coin à gauche.

TOXILE. Ce sera une bénédiction pour toi qu'une fille pareille : elle est née dans un endroit chaud, où il y a d'ordinaire abondance de biens. (*A part.*) Notre homme est touché. Il lui demande de dire où elle est née, elle s'est joliment moquée de lui.

DORDALE. Mais ce que je vous demande, c'est le nom de votre patrie.

LA JEUNE FILLE. En ai-je une autre que le lieu où je me trouve ?

DORDALE. Je veux dire quel était autrefois votre pays.

LA JEUNE FILLE. Je compte pour rien ce qui était quand cela n'est plus : lorsqu'un homme a rendu le souffle, à quoi bon demander qui il était ?

TOXILE. Par les dieux, sage réponse ! je suis tout attendri.

DORDALE. Mais enfin, jeune fille, quelle est votre patrie ? Allons, répondez vite : eh bien, vous vous taisez ?

LA JEUNE FILLE. Je vous l'ai dit : puisque je suis esclave ici, c'est ici qu'est ma patrie.

TOXILE. Assez de questions là-dessus. Ne vois-tu pas qu'elle ne veut pas le dire ? Elle craint que tu ne la fasses ressouvenir de ses malheurs.

DORDALE. Comment ? son père a-t-il été fait prisonnier ?

LA JEUNE FILLE. Non, mais il a perdu ce qu'il possédait.

TOXILE. Elle doit être de bonne maison ; elle ne sait dire que la vérité.

DORDALE. Qui était-il ? dites-moi son nom.

LA JEUNE FILLE. Pourquoi parler de ce qu'était le malheureux ? Malheureux est le nom qui lui convient maintenant, et à moi celui de malheureuse.

DORDALE. Comment le regardait-on dans sa ville?

LA JEUNE FILLE. Nul n'était mieux vu que lui ; esclaves et hommes libres, tout le monde l'aimait.

TOXILE. Vous parlez là d'un homme bien malheureux, puisqu'il est à peu près perdu, et qu'il a perdu ses amis.

DORDALE. Je l'achèterai, je pense.

TOXILE. Comment, encore *je pense*?

DORDALE. Je la crois d'une excellente famille.

TOXILE. Ce sera de l'or en barre.

DORDALE. Plaise aux dieux!

TOXILE. Achète seulement.

LA JEUNE FILLE. Voici ce que je peux vous dire : dès que mon père apprendra qu'on m'a vendue, il sera bien vite ici pour racheter la fille qu'on lui a ravie.

TOXILE, à *Dordale*. Eh bien?

DORDALE. Qu'est-ce?

TOXILE. L'entendez-vous?

LA JEUNE FILLE. Il a beau être ruiné, on a des amis.

DORDALE. Ne pleurez pas, vous serez bientôt libre, si vous faites souvent la culbute. Voulez-vous m'appartenir?

LA JEUNE FILLE. Pourvu que ce ne soit pas pour trop longtemps, je le veux bien.

TOXILE. Comme elle chérit la liberté! Elle te procurera de gros bénéfices. Allons, si tu veux faire quelque chose, (*montrant Sagaristion*) je retourne auprès de celui-ci. (*A la jeune fille.*) Venez avec moi. (*A Dordale.*) Je vais te la ramener.

DORDALE, à *Sagaristion*. Ça, brave homme, voulez-vous la vendre?

SAGARISTION. J'en ai plus envie que de la perdre.

TOXILE. Alors, pas tant de paroles : dites pour combien vous la donnez.

SAGARISTION. Je ferai ce que vous souhaitez. (*A Dordale.*) Pour vous décider, vous l'aurez pour cent mines.

DORDALE. C'est trop.

SAGARISTION. Pour quatre-vingts.

DORDALE. C'est trop.

SAGARISTION. Eh bien, je vais vous dire, mais je ne rabattrai pas une obole.

DORDALE. Voyons, faites vite votre prix.

SAGARISTION. Je vous la laisse, à vos risques et périls, pour soixante mines.

DORDALE. Toxile, que faut-il faire?

TOXILE. Que tous les dieux te fassent sentir leur colère, coquin, pour ne la pas prendre à l'instant même.

DORDALE, à Sagaristion. Vous les aurez.

TOXILE, à Dordale. Bravo, bonne aubaine ! Va chercher l'argent. Ma foi, à trois cents mines elle ne serait pas chère ; c'est tout profit.

SAGARISTION. Hé ! vous ajouterez dix mines pour sa garde-robe.

DORDALE. Je les retrancherais plutôt que de les ajouter.

TOXILE, à Dordale. Paix ! ne vois-tu pas qu'il ne cherche qu'un biais pour rompre le marché ? Va vite chercher ta bourse.

DORDALE, à Toxile. Ah ça, retiens-le.

TOXILE. Entre donc.

DORDALE. Je m'en vais, je rapporte l'argent.

SCÈNE V. — TOXILE, SAGARISTION, LA JEUNE FILLE.

TOXILE. Par Pollux ! vous nous avez donné un admirable coup de main, la belle, en honnête fille, et sage, et qui a de la présence d'esprit.

LA JEUNE FILLE. Quand on rend service aux gens de bien, ils savent l'apprécier et se montrer reconnaissants.

TOXILE. Quant à toi, Persan, dès que tu auras empoché l'argent, fais semblant de t'en aller tout droit à ton vaisseau.

SAGARISTION. La leçon est inutile.

TOXILE. Puis enfile la rue de derrière et reviens me trouver tout de suite par le jardin.

SAGARISTION. Je l'aurais fait sans cela.

TOXILE. Et ne va pas te tromper de maison avec ton argent, je te préviens.

SAGARISTION. Ce que tu pourrais faire, tu m'en crois capable.

TOXILE. Tais-toi, ravale ta langue, voici venir notre gibier.

SCÈNE VI. — DORDALE, SAGARISTION, TOXILE, LA JEUNE FILLE.

DORDALE. Il y a là, en bon argent, soixante mines, moins deux petites pièces.

SAGARISTION. Qu'est-ce qu'elles veulent, ces deux petites pièces ?

DORDALE. Payer la bourse, ou la faire rentrer au legis.

SAGARISTION. Vous avez donc peur de n'être pas un entre-

metteur achevé, et vous craignez, méchant ladre, de perdre votre bourse?

TOXILE, à *Sagariston*. Laissez-le, de grâce; dans son métier, c'est bien naturel.

DORDALE. J'ai débuté aujourd'hui par une bonne affaire : il n'y a pas de perte si petite que je veuille m'y résigner. Allons, prenez.

SAGARISTION. Mettez-la sur mes épaules, s'il vous platt.

DORDALE. Très-volontiers.

SAGARISTION. Vous n'avez plus besoin de moi?

TOXILE. Qu'est-ce qui vous presse tant?

SAGARISTION. C'est comme cela, je tiens à porter les lettres dont on m'a chargé. D'ailleurs j'ai appris que j'ai ici un frère jumeau qui est esclave; je veux le chercher et le racheter.

TOXILE. Eh! ma foi, vous m'y faites penser. Il me semble bien avoir vu ici quelqu'un qui vous ressemble fort, c'est la même taille.

SAGARISTION. Ce doit être mon frère.

DORDALE. Nous serions bien aises de savoir votre nom.

TOXILE. Qu'est-ce que cela nous fait?

SAGARISTION. Écoutez, vous allez le savoir : Vaniloquidore, Virginisvendonidès, Nugipolyloquidès, Argentiextérebironidès, Tedigniloquidès, Nummorumexpalponidès, Quodsemelarrapidès, Nunquampostea reddidès¹.

DORDALE. Oh! par Hercule, voilà un nom qui s'écrit de bien des manières.

SAGARISTION. C'est la mode en Perse; nous avons de grands noms fort entortillés. Vous ne me voulez plus rien?

DORDALE. Portez-vous bien.

SAGARISTION. Et vous aussi : car mon âme est sur mon vaisseau.

DORDALE. Vous auriez mieux fait de partir demain et de souper avec nous ici ce soir. Adieu.

SCÈNE VII. — TOXILE, DORDALE, LA JEUNE FILLE.

TOXILE. Maintenant que le voilà parti, on peut parler librement. Certes, voilà pour toi une heureuse journée! Ce n'est pas un marché, c'est un profit tout clair.

1. Diseur de mensonges, vendeur de jeunes filles, conteur de bourdes, escroqueur d'argent, discoureur assommant, escamoteur d'écus, ce qu'il a une fois pris ne le rendant jamais.

DORDALE. Il sait bien ce qu'il a fait, lui qui m'a vendu à mes risques et périls une fille enlevée. Il a touché l'argent, et le voilà décampé. Que sais-je maintenant si on ne va pas venir réclamer cette petite ? Et où irais-je le chercher ? En Perse ! Quelle plaisanterie !

TOXILE. J'ai cru te rendre service, t'être agréable.

DORDALE. Aussi te suis-je très-reconnaissant, Toxile : j'ai bien vu que tu me servais chaudement, en ami.

TOXILE. Moi ?

DORDALE. Oui, tout de bon. Mais j'ai oublié de donner quelques ordres chez moi. Garde-la.

TOXILE. Elle est en bonnes mains.

SCÈNE VIII. — TOXILE, LA JEUNE FILLE, SATURION.

LA JEUNE FILLE. Mon père tarde bien.

TOXILE. Si je l'appelais ?

LA JEUNE FILLE. C'est le moment.

TOXILE. Holà, Saturion, sors : voici l'occasion de nous venger de l'ennemi.

SATURION. Me voici. Ai-je trop tardé ?

TOXILE. Va, retire-toi par là, qu'on ne puisse te voir.

SATURION. C'est bon.

TOXILE. Quand tu me verras en conversation avec le marchand, fais tapage.

SATURION. A bon entendeur demi-mot.

SCÈNE IX. — DORDALE, TOXILE.

DORDALE. En rentrant chez moi, je les ai tous cinglés à coups d'étrivières ; mes meubles, ma maison, tout cela est d'une saleté !

TOXILE. Reviens-tu, à la fin ?

DORDALE. Oui, je reviens.

TOXILE. Je t'ai rendu la vie heureuse aujourd'hui.

DORDALE. C'est vrai : je t'en ai obligation.

TOXILE. Tu n'as plus rien à me dire ?

DORDALE. Donne-toi bien du plaisir.

TOXILE. J'en trouverai assez à la maison ; je vais m'étendre auprès de ton affranchie.

SCÈNE X. — SATURION, DORDALE, LA JEUNE FILLE.

SATURION. Si je n'extermine le coquin !

DORDALE. C'est fait de moi.

SATURION. Le voilà justement devant sa maison.

LA JEUNE FILLE. Bonjour, mon cher papa.

SATURION. Bonjour, mon enfant.

DORDALE. Aïe ! le Persan m'a enfoncé.

LA JEUNE FILLE. Voici mon père.

DORDALE. Hein ? quoi ? votre père ? Ah ! je suis perdu ! Malheureux, il ne me reste plus qu'à pleurer mes soixante mines.

SATURION. Attends, scélérat, je ferai en sorte que tu te pleures aussi toi-même.

DORDALE. Je suis mort.

SATURION. Ça, en justice ; marche, misérable.

DORDALE. Pourquoi m'appelez-vous en justice ?

SATURION. Je te le dirai devant le prêteur. Allons, en route.

DORDALE. Vous ne prenez pas de témoins ?

SATURION. Moi, bourreau, que j'aille tirer l'oreille, pour toi, à un citoyen ! un brigand qui fait trafic de personnes libres !

DORDALE. Laissez-moi vous dire.

SATURION. Non.

DORDALE. Écoutez.

SATURION. Je suis sourd, marche. Par ici, effronté matou, ravisseur de jeunes filles. Viens, mon enfant, accompagne-moi devant le prêteur.

LA JEUNE FILLE. Je vous suis.

ACTE V.

SCÈNE I. — TOXILE, SAGARISTION, LEMNISÉLÉNÉ.

TOXILE. Les ennemis sont vaincus, les citoyens sauvés, l'État tranquille, la paix assurée, la guerre finie, le succès enlevé, l'armée et les garnisons saines et sauvées ; pour votre aide puissante, ô Jupiter et vous tous dieux qui régnés dans le ciel, je vous rends grâces, maintenant que je suis si bien vengé de mon ennemi. Aussi je vais partager le butin avec ceux qui ont

eu part à l'action. Sortez, je veux régaler ici mes alliés devant la maison, à la porte même. Dressez les lits, faites tous les préparatifs d'usage. Que l'on plante ici mon aigle ; je veux à son ombre donner plaisir, contentement et joie à tous ceux dont le secours a facilité mon entreprise. C'est un méchant homme que celui qui sait recevoir un service et ne sait pas le rendre.

LEMNISÉLÉNÉ. Cher Toxile, pourquoi suis-je sans toi ? pourquoi es-tu sans moi ?

TOXILE. Viens donc, viens ma belle, approche, embrasse-moi si tu le veux.

LEMNISÉLÉNÉ. De grand cœur : oh ! rien n'est plus doux au monde ! Mais, chère prunelle, qui nous empêche de nous mettre à l'aise sur ces lits ?

TOXILE. Tout ce que tu veux, je le souhaite.

LEMNISÉLÉNÉ. Et je te le rends bien.

TOXILE. Allons, allons, allons, toi, Sagaristion, prends le haut bout.

SAGARISTION. Je n'y tiens pas ; donne-moi seulement la moitié dont nous sommes convenus.

TOXILE. Tout à l'heure.

SAGARISTION. Tout à l'heure me semble bien tard.

TOXILE. Mets-toi toujours à table : coulons doucement cette belle journée, c'est celle de ma naissance. De l'eau pour les mains. Qu'on avance la table. (*A Lemniséléné.*) A toi ces fleurs, fleur charmante, et sois notre reine. (*A Pégion.*) Ça, petit, commence par le haut bout, ouvre les jeux par sept cyathes¹. Alerte les mains ! hâte-toi. Pégion, tu es bien lent à m'offrir la coupe, donne donc. A ma santé, à la vôtre, à celle de mon amie ! Les dieux m'ont enfin accordé ce jour fortuné, où je puis te serrer libre entre mes bras.

LEMNISÉLÉNÉ. C'est ton ouvrage. A notre santé à tous ! Ma main te passe cette coupe, l'amour l'offre à l'amour.

TOXILE. Donne.

LEMNISÉLÉNÉ. Tiens.

TOXILE. A la santé de ceux qui sont jaloux et de ceux qui sont heureux de mon bonheur.

1. Rarement les anciens buvaient sans les étendre d'eau leurs vins capiteux. On mettait, par exemple, comme ici, trois cyathes d'eau pour sept de vin.

SCÈNE II. — DORDALE, SAGARISTION, LEMNISÉLÉNÉ,
PEGNION, TOXILE.

DORDALE. Ah ! de tous les mortels présents, passés et à venir, nul ne peut me le disputer ; sans contredit, je suis le plus infortuné de tous. Je suis mort, je suis anéanti ! Ce jour est le plus fatal de ma vie ! Ce coquin de Toxile m'a bafoué sans pitié, m'a ruiné sans ressource ! Malheureux ! j'ai jeté par la fenêtre, j'ai perdu des monceaux d'argent, et pour tant de sacrifices, je n'ai rien. Ah ! que les dieux exterminent ce maudit Persan, et tous les Persans et toutes les personnes du monde ! C'est ce Toxile qui a monté le coup. Parce que je n'ai pas voulu lui faire crédit, il m'a tendu un piège ; oh ! je le ferai torturer, je le ferai charger de chaînes, si je vis, et si un beau jour, comme j'espère, son maître est de retour.... Mais que vois-je ? Par exemple ! en voilà bien d'une autre ! Eh, ma foi, on fait bombance ici !... Avançons. Salut, l'honnête homme, et vous aussi, l'honnête affranchie.

TOXILE. C'est Dordale.

SAGARISTION. Dis-lui de venir.

TOXILE, à *Dordale*. Viens si tu veux. (*A Sagaristion et à Lemnisélééné.*) Allons, applaudissons.... Dordale, charmant garçon, salut. Voici une place pour toi, viens te mettre à table. De l'eau pour ses pieds, vite, petit.

DORDALE, à *Pegnion*. Si tu me touches du bout du doigt, coquin, je t'aplatis contre terre.

PEGNION. Et moi, avec cette coupe, je vous crève un œil.

DORDALE, à *Toxile*. Eh bien, gibier de potence, mignon de bourreau, m'as-tu assez mystifié aujourd'hui ! m'as-tu mis dans de beaux draps ! et ce Persan, ai-je été bien attrapé !

TOXILE. Ne viens pas faire de tapage ici, si tu as un grain de bon sêts.

DORDALE. Et vous, honnête affranchie, vous saviez tout cela, et vous ne m'avez rien dit !

LEMNISÉLÉNÉ. Il faut être bien sot, quand on peut passer un bon moment, de s'amuser à chercher querelle ; vous vous occupez de tout cela plus tard.

DORDALE. J'ai le feu dans le corps.

TOXILE, à *Pegnion*. Donne-lui là cruche. (*A Dordale.*) Éteins ce feu que tu as dans le corps, que ta tête n'aille pas s'enflammer.

DORDALE. Vous vous moquez tous de moi, je le vois.

TOXILE. Veux-tu, Pagnion, que je te donne un galant d'espèce nouvelle ? Allons, prends tes ébats comme tu sais si bien faire ; tu as carte blanche.... Peste ! quelle démarche fière et élégante !

PEGNION. L'élégance est mon fait, et je veux bafouer ce vil marchand selon ses mérites.

TOXILE. Continue, tu as bien commencé.

PEGNION. Tiens, marchand d'esclaves.

DORDALE. Aïe, aïe ! quel horion !

PEGNION. Tiens, attrape encore.

DORDALE. C'est bon, fais l'insolent à ton aise, tandis que ton maître n'y est pas.

PEGNION. Vois-tu comme je t'écoute ! Pourquoi n'es-tu pas obéissant à ton tour, et ne fais-tu pas ce que je te dis ?

DORDALE. Quoi donc ?

PEGNION. Prends une bonne grosse corde et pends-toi.

DORDALE. Ne me touche pas, ou je t'allonge un bon coup de cette trique.

PEGNION. Va, je te le permets.

TOXILE. Ça, Pagnion, laisse-le reprendre haleine.

DORDALE. Par Pollux, je vous exterminerai tous.

PEGNION. Et toi, gare à celui qui demeure au-dessus de nous, qui t'en veut et qui te le fera sentir. Ce n'est pas eux qui le disent, c'est moi.

TOXILE. Allons, fais circuler le vin, verse à pleine coupe. Voilà longtemps que nous n'avons bu, trop longtemps que nous avons le gosier sec.

DORDALE. Fassent les dieux que ce que vous buvez ne passe pas !

PEGNION. Je n'y tiens pas, marchand ; il faut que je te danse au moins la vieille danse d'Hégéas : regarde, je te prie.

SAGARISTION. Et moi, je veux aussi t'exécuter le pas de Diodore d'Ionie.

DORDALE. Il va vous en cuire, si vous ne vous éloignez.

SAGARISTION. Tu oses souffler, effronté ? Si tu me fâches, je vais te ramener le Persan.

DORDALE. Je me tais, ma foi. C'est toi qui es le Persan, toi qui m'as tordu à vif.

TOXILE. Tais-toi, imbécile : c'est son frère jumeau.

DORDALE. Lui ?

TOXILE. Oui, et très-jumeau.

DORDALE. Que les dieux et les déesses t'arrachent le corps et l'âme, et aussi à ton frère jumeau.

SAGARISTION. A lui, qui t'a écorché, à la bonne heure ; mais moi je ne t'ai rien fait.

DORDALE. C'est égal, que le mal qu'il m'a fait retombe sur toi !

TOXILE. Ça, si vous voulez, amusons-nous à ses dépens, il le mérite assez.

SAGARISTION. Cela n'est pas nécessaire.

LEMNISÉLÉNÉ. Cela ne serait pas bien de ma part.

TOXILE. Sans doute, il a été si accommodant quand je t'ai achetée !

LEMNISÉLÉNÉ. Cependant....

TOXILE. Pas de cependant ; prends garde à toi, et suis-moi. On doit m'obéir ; car ma foi, sans moi, sans mon assistance, il ne tardait guère à te faire descendre dans la rue. Mais voilà bien les affranchis ; s'ils ne tiennent pas tête au patron, ils ne seraient pas assez libres, assez dignes, assez commè il faut ; on veut lui résister, lui mal parler, répondre à ses bienfaits par l'ingratitude.

LEMNISÉLÉNÉ. Ah ! certes, vos bontés m'engagent à vous être soumise.

TOXILE. C'est moi qui suis ton patron, c'est moi qui lui ai donné de l'argent pour toi. En retour, je veux qu'on le mystifie.

LEMNISÉLÉNÉ. Pour ma part, j'y ferai tous mes efforts.

DORDALE. Ces gens-là se consultent et m'apprêtent je ne sais quelle méchanceté.

SAGARISTION, à *Toxile et à Lemniséléné*. Hé, vous autres !

TOXILE. Eh bien ?

SAGARISTION. Est-ce là ce Dordale qui achète des filles de condition libre ? Est-ce là ce ci-devant beau garçon ?

DORDALE. Qu'est-ce à dire ? Aïe ! il me donne un soufflet ! Je vous le ferai payer.

TOXILE. Nous t'avons fait payer et nous te ferons payer encore.

DORDALE. Aïe ! il me pince les fesses.

PEGNION. C'est de bonne guerre ; elles en ont vu bien d'autres.

DORDALE. Tu parles encore, petit bout d'homme ?

LEMNISÉLÉNÉ, à *Dordale*. Mon cher patron, de grâce, entrons, allons souper.

DORDALE. C'est à cause de ma sottise que vous me raillez à présent.

LEMNISÉLÈNE. Parce que je vous invite à vous régaler ?

DORDALE. Je ne veux pas me régaler, moi.

LEMNISÉLÈNE. Soit.

TOXILE. Ah ! ces six cents pièces, que de tapage elles font !

DORDALE. Je suis anéanti ! Ils ne savent que trop rendre la pareille à un ennemi.

TOXILE. Nous sommes-nous vengés ?

DORDALE. J'en conviens ; je me rends.

TOXILE. Et tu te rendras après cela au carcan ; entre.

SAGARISTION. Au gibet.

DORDALE. Est-ce qu'ils ne m'ont pas assez fait aller comme cela ? (*Il sort.*)

TOXILE. Tu te souviendras d'avoir eu affaire à Toxile... Bonsoir, spectateurs ; le drôle est flambé. Applaudissez.

LE CARTHAGINOIS

Poèmes

NOTICE SUR LE CARTHAGINOIS.

On a reproché cette comédie à Plaute comme une insulte envers une nation vaincue, car la seconde guerre punique venait de finir lorsqu'elle fut mise au théâtre; mais il suffit d'une lecture impartiale pour faire tomber ce reproche, contre lequel d'ailleurs ont protesté plusieurs critiques. Non-seulement le vieillard carthaginois qui figure dans la pièce n'est pas tourné en ridicule, mais il est représenté comme un honnête homme, un tendre père, cherchant depuis longues années, par tout pays, deux filles qui lui ont été ravies en bas âge, et qu'il retrouve, pures encore, dans la maison d'un marchand d'esclaves. Sans doute son costume et celui de ses suivants sont l'occasion de quelques plaisanteries, comme il arrive de tout costume étranger; sans doute aussi, vers le dénouement, le poète lance un ou deux traits contre la foi punique; mais qu'il y a loin de là à un parti pris de livrer à la risée de l'amphithéâtre un ennemi devant lequel les plus braves des Romains avaient pâli! Plaute n'a fait rien de tel; mais, l'eût-il fait, il est douteux que les spectateurs l'eussent supporté.

Un reproche plus sérieux et mieux fondé, c'est celui qui porte sur le double dénouement. Le neveu du Carthaginois, épris d'une de ses cousines dont il ignore la parenté avec lui, est tiré d'embarras par son esclave, qui vient à bout de perdre le marchand. La pièce semble donc finie, l'intérêt est satisfait, lorsque arrive le vieux père, et la reconnaissance forme en réalité comme une pièce nouvelle. Pour évi-

ter ce défaut, il fallait que le vieillard contribuât au succès des amours de son neveu, et que la ruse de l'esclave et la reconnaissance, au lieu de se suivre simplement, fussent liées l'une à l'autre. Mais ce défaut est bien racheté par la charmante peinture du caractère des deux sœurs; la noblesse de leurs principes, l'élévation de leurs sentiments, leur tenue pleine de décence malgré la coquetterie de l'une d'elles, offrent un contraste complet avec la honte de la situation où le malheur les a réduites. Plaute excelle autant dans ces caractères de jeunes filles chastes que dans ceux des courtisanes les plus éhontées.

Le *Carthaginois* n'a été, à notre connaissance, imité par aucun auteur moderne.

ARGUMENT¹.

Un enfant de sept ans est volé à Carthage ; un vieillard, qui déteste les femmes, l'achète, l'adopte, et le fait son héritier. Deux cousines de cet enfant sont enlevées avec leurs nourrices ; Lycus les achète et chagrine l'amoureux ; mais celui-ci introduit son fermier avec de l'or chez le marchand, qu'il enveloppe ainsi dans une accusation de vol. Le Carthaginois Hannon arrive, retrouve le fils de son frère, et reconnaît ses deux filles qu'il avait perdues.

1. Cet argument, qui est acrostiche, est attribué au grammairien Priscien.

PERSONNAGES.

AGORASTOCLÈS, amant d'Adelphasie.

MILPHION, esclave d'Agorastoclès.

ADELPHASIE, courtisane.

ANTÉRASTILE, courtisane.

LYCUS, marchand d'esclaves.

ANTHÉMONIDÈS, militaire.

TÉMOINS d'Agorastoclès.

COLLYBISCUS, fermier.

SYNCÉRASTE, esclave de Lycus.

HANNON, carthaginois.

GIDDÉNÈMÈ, nourrice d'Adelphasie et d'Antérastile.

UN JEUNE ESCLAVE.

La scène est à Calydon.

LE CARTHAGINOIS.

PROLOGUE

Il me prend fantaisie de vous remettre en idée l'*Achille* d'Aristarque¹ ; j'emprunterai donc mon début à cette tragédie. « Silence, taisez-vous, et faites attention. » Le général de la troupe vous commande d'ouvrir les oreilles ; il veut que tout le monde prenne place avec bienveillance sur ces bancs, ceux qui ont le ventre vide comme ceux qui sont venus la panse pleine. Vous qui avez diné, vous êtes les plus sages ; vous qui êtes à jeun, rassassiez-vous de nos fables. Celui qui a chez soi de quoi manger est bien sot de venir pour nos beaux yeux assister au spectacle l'estomac creux. Debout, héraut, commande au peuple le silence. Il y a une heure que j'attends pour voir si tu sais ton métier. Exerce ce gosier qui te donne le vivre et l'habit ; si tu ne cries pas, si tu restes bouche close, la faim se coulera à tes côtés.... Bon, assieds-toi à présent, pour avoir double salaire. (*Aux spectateurs.*) Grand bien je vous souhaite, si vous respectez mes édits. Que pas une coureuse sur le retour ne vienne s'asseoir sur le devant du théâtre ; que les licteurs et leurs verges restent muets ; que le placeur ne glisse pas devant le monde pour conduire quelqu'un à son gradin tandis que les comédiens sont en scène. Que ceux qui ont dormi tard chez eux, comme des loirs, se tiennent sur leurs jambes sans se plaindre, ou bien qu'ils ne soient pas si dormeurs. Que les esclaves n'envahissent pas les banquettes, mais qu'ils laissent la place aux hommes libres, ou bien qu'ils se rachètent ; s'ils n'en ont pas le moyen, ils n'ont qu'à s'en aller chez eux : ils évite-

1. Poète grec, contemporain d'Euripide ; il avait fait soixante-dix tragédies ; son *Achille* avait été traduit par Ennius.

ront ainsi une double mésaventure, ici une volée de verges, à la maison une tournée d'étrivières, s'ils n'ont pas mis ordre à tout quand le maître reviendra. Que les nourrices soignent les petits enfants au logis et ne les apportent pas au spectacle ; alors elles n'auront pas soif, les marmots ne périront pas de faim et ne brailleront pas d'inanition, comme des chevreaux. Que les dames regardent en silence, rient en silence, qu'elles ne fassent pas retentir la salle du timbre éclatant de leur voix. Qu'elles remettent à babiller ensemble chez elles pour ne pas ennuyer leurs maris et au théâtre et à la maison. Pour ce qui regarde les directeurs des jeux, qu'ils n'accordent injustement la palme à aucun artiste ; que l'intrigue ne fasse mettre personne à la porte pour donner aux mauvais le pas sur les bons... Ah ! j'allais oublier : pendant le spectacle, vous, les valets de pied, faites invasion au cabaret, c'est le moment, les gâteaux fument, courez. Ces ordonnances prononcées de par l'autorité de la troupe, grand bien je vous souhaite, souvenez-vous-en tous.

Et maintenant, je reviens au sujet de la pièce, je veux que vous soyez aussi savants que moi. Je vais vous en tracer les divisions, les limites, les tenants et aboutissants ; car c'est moi qui ai été choisi pour arpenteur en cette occasion. Si cela ne vous ennuie pas, je veux vous dire le nom de la comédie ; si cela ne vous va pas... je le dirai tout de même, pourvu que l'autorité le permette. Cette pièce s'appelle en grec *le Carthaginois* ; Plaute l'appelle en latin : *l'Oncle polyphagone*¹. Vous savez le nom maintenant ; je vais vous rendre compte du reste, et la déclaration du sujet se fera ici même. En effet, le sujet d'une comédie doit se déclarer sur le devant de la scène ; vous, vous enregistrez. Ainsi donc, attention.

Il y avait à Carthage deux cousins germains, de grande famille et puissamment riches : l'un est encore vivant, l'autre est mort. Je vous le dis en homme sûr de son fait, parce que je le tiens de l'embaumeur qui l'a embaumé. Mais le vieillard aujourd'hui défunt avait un fils unique, qui lui fut enlevé dans sa septième année, à Carthage ; c'était six ans avant la mort du père. Voyant son enfant perdu pour lui, il tombe malade de chagrin, choisit pour héritier son cousin, puis descend sans bagage au bord de l'Achéron. Le ravisseur amène le petit garçon à Calydon ; là, il le vend à un riche vieillard qui désirait

1. Mangeur de bouillie.

avoir des enfants, mais qui détestait les femmes. Le bonhomme, qui ne se doute de rien, achète ainsi l'enfant de son hôte, l'adopte, et en mourant le fait son héritier. Le jeune homme demeure dans cette maison-là.

A présent je retourne à Carthage ; avez-vous des affaires, des commissions ? soit ; mais si l'on ne me donne de l'argent, ce sera comme si l'on chantait ; si l'on m'en donne, ce sera bien pis ¹. L'oncle du jeune homme, le vieillard carthaginois qui est encore de ce monde, avait deux filles ; on les lui enlève toutes deux de sa maison avec leur nourrice : l'une avait cinq ans, et l'autre quatre. Le ravisseur les amène dans Anactorium, les vend toutes trois, petites filles et nourrice, argent comptant, à un homme (si toutefois un marchand d'esclaves est un homme), le coquin le plus achevé que la terre ait porté. Au reste, jugez vous-mêmes de ce que peut être un drôle à qui l'on a donné le nom de Lycus ². D'Anactorium, où il avait auparavant sa demeure, il est venu s'établir à Calydon il n'y a pas longtemps, pour faire son commerce : il reste dans cette maison-ci. Le jeune homme est éperdument amoureux de l'une des jeunes filles. Il ne se doute pas que c'est sa parente, il ignore qui elle est et ne l'a jamais touchée, tant le marchand le fait languir. Non, jamais la moindre caresse, la plus petite faveur ; le coquin n'a rien voulu permettre ; il le voit bien amoureux et veut en faire sa vache à lait. Quant à la plus jeune, un militaire, qui en tient pour elle, veut l'acheter et l'avoir pour maîtresse. Mais le père carthaginois, depuis qu'il les a perdues, court après elles de tous côtés, sur terre et sur mer. Sitôt qu'il arrive dans une ville, vite il passe en revue toutes les maisons de courtisanes ; il donne de l'argent, il paye une nuit ; puis il fait toutes ses questions : d'où est-elle ? de quel pays ? est-ce une prisonnière ou une fille enlevée ? quelle est sa famille ? comment s'appellent ses parents ? C'est ainsi qu'il met toute son adresse et toute son habileté à chercher ses filles. Il sait toutes les langues, mais il a l'air de ne les pas savoir : c'est un vrai Carthaginois. Bref, hier soir un vaisseau l'a amené dans ce port. Le père de ces fillettes est en même temps l'oncle du jeune homme. Tenez-vous le fil ? si vous le tenez, tirez-le, mais prenez garde de le casser ; de grâce, laissez-le dévider... Ah ! j'allais oublier de vous dire le reste. Celui qui a adopté le jeune homme pour son fils, était

1. Parce qu'il le gardera et ne fera pas les commissions.

2. Le loup.

l'hôte de l'oncle, du Carthaginois qui viendra ici aujourd'hui et retrouvera ses filles, et le fils de son frère, à ce que j'ai entendu dire.

Je vais m'habiller ; vous, écoutez avec bienveillance. L'homme qui va venir retrouvera ses filles et son neveu. Au surplus, bonsoir et soyez-nous cléments. S'il reste quelque chose, d'autres restent pour l'expliquer. Adieu, soyez-nous en aide, et que le dieu Salut vous conserve.

ACTE I.

SCÈNE I. — AGORASTOCLÈS, MILPHION.

AGORASTOCLÈS. Plus d'une fois, Milphion, je t'ai chargé d'affaires délicates, difficiles, désespérées, et grâce à ta sagesse, à ta finesse, à ta sagacité, à ton esprit, tu me les as rendues excellentes. En récompense de tant de services, je te dois, je l'avoue, la liberté et mille actions de grâces.

MILPHION. Un vieux dicton bien placé a toujours son charme ; vos douceurs sont pour moi, comme on dit, de vraies fadaïses, oui, ma foi, de pures chansons. Maintenant vous me caressez, hier vous ne vous êtes guère gêné pour user trois lanières sur mon dos.

AGORASTOCLÈS. Je suis amoureux ; si l'amour m'a fait te maltraiter, Milphion, il n'est pas juste de m'en vouloir.

MILPHION. Rien de mieux. Mais moi, aujourd'hui, je meurs d'amour : laissez-moi vous battre, comme vous m'avez battu, sans nulle raison ; et après cela, pardonnez à mon amour.

AGORASTOCLÈS. Si cela te fait plaisir et que le cœur t'en dise, soit ; le gibet, les chaînes, les coups, je consens à tout, je permets tout.

MILPHION. Oui, et si vous reniez ensuite la permission, quand vous serez détaché, moi je serai pendu.

AGORASTOCLÈS. Comment aurais-je le courage de te traiter de la sorte ? Quand je te vois battre, c'est une souffrance.

MILPHION. Pour moi, ma foi.

AGORASTOCLÈS. Non, pour moi.

MILPHION. J'aimerais mieux cela. Mais que me voulez-vous ?

AGORASTOCLÈS. A quoi bon te mentir ? J'aime à la folie.

MILPHION. Mes épaules en savent quelque chose.

AGORASTOCLÈS. Je veux parler de notre voisine, mon Adelpasie, l'aînée des deux filles qui restent chez ce marchand.

MILPHION. Il y a bel âge que vous me l'avez dit.

AGORASTOCLÈS. Je me consume de désirs pour elle ; mais il n'y a pas de fange plus fangeuse que cet entremetteur de Lycus, son maître.

MILPHION. Voulez-vous lui faire un cadeau pire que la peste ?

AGORASTOCLÈS. De grand cœur.

MILPHION. Alors donnez-moi à lui.

AGORASTOCLÈS. Va te pendre.

MILPHION. Répondez-moi sérieusement : voulez-vous lui faire un cadeau pire que la peste ?

AGORASTOCLÈS. De grand cœur.

MILPHION. Eh bien, donnez-moi encore à lui, je ferai en sorte qu'il ait tout à la fois le cadeau et la peste.

AGORASTOCLÈS. Tu badines.

MILPHION. Voulez-vous qu'aujourd'hui même, sans bourse délier, la mignonne devienne votre affranchie ?

AGORASTOCLÈS. De grand cœur, Milphion.

MILPHION. Je m'en charge. Vous avez au logis trois cents philippes.

AGORASTOCLÈS. Et même six cents.

MILPHION. C'est assez de trois cents.

AGORASTOCLÈS. Que veux-tu faire ?

MILPHION. C'est bon. Je vous ferai cadeau aujourd'hui de l'entremetteur, de la tête aux pieds, et de tous ses gens.

AGORASTOCLÈS. Que veux-tu faire ?

MILPHION. Vous allez le savoir. Votre fermier Collybiscus est en ce moment à la ville. Notre coquin ne le connaîtra pas. Comprenez-vous ?

AGORASTOCLÈS. Oui, je comprends, mais j'en ne vois pas où tu veux en venir.

MILPHION. Vous ne voyez pas ?

AGORASTOCLÈS. Non ma foi.

MILPHION. Eh bien, je vais vous faire voir. On lui donnera de l'argent, il le portera chez notre homme, il se donnera pour un étranger qui arrive d'une autre ville ; il dira qu'il veut faire l'amour, prendre du bon temps, qu'il lui faut un endroit où il ait ses coudées franches et puisse faire ses fredaines en cachette, sans témoin. L'entremetteur, qui aime les espèces, le recevra bien vite chez lui ; il cachera l'homme et l'argent.

AGORASTOCLÈS. L'idée me sourit.

MILPHION. Quand je lui aurai donné la dernière façon, à la bonne heure, vous pourrez dire cela ; pour le moment elle n'est pas encore dégrossie.

AGORASTOCLÈS. Je vais de ce pas au temple de Vénus, si tu n'as pas besoin de moi, Milphion. C'est sa fête aujourd'hui.

MILPHION. Je le sais.

AGORASTOCLÈS. Je veux me donner le plaisir de voir les courtisanes dans leurs atours.

MILPHION. Occupons-nous d'abord de notre affaire. Entrons, et apprenons au fermier Collybiscus comment il doit jouer son rôle.

AGORASTOCLÈS. Quoique j'aie le cœur tout rempli de Cupidon, je t'obéirai.

MILPHION. Et vous en serez bien aise. (*Agorastoclès rentre.*) Le pauvre garçon a en pleine poitrine une blessure amoureuse qui ne peut se guérir qu'à grands frais. Après tout, ce Lycus est un scélérat ; mes machines sont toutes dressées contre lui, et bientôt je lâcherai la détente. Mais voici Adelphasie qui sort avec Antérastile. C'est celle-ci, la première, qui fait tourner la tête à mon maître. Appelons-le : hé, Agorastoclès, sortez, si vous voulez jouir du coup d'œil le plus délicieux.

AGORASTOCLÈS. Quel tapage fais-tu là, Milphion !

MILPHION. Eh ! vos amours, si vous voulez les voir.

AGORASTOCLÈS. Que les dieux te combent de faveurs pour m'avoir procuré une si charmante vue !

SCÈNE II. -- ADELPHASIE, ANTÉRASTILE, MILPHION, AGORASTOCLÈS.

ADELPHASIE. Celui qui voudra se donner bien du tracass n'a qu'à faire emplette de deux objets, une femme et un vaisseau. Ce sont les deux choses qui causent le plus de tintouin, si l'on se met à les parer. Jamais on ne les arrange assez bien, jamais elles ne se trouvent assez arrangées. Ce que je dis là, je le sais par ma propre expérience. Depuis le point du jour jusqu'à cette heure-ci, nous n'avons pas eu un moment de relâche, sans cesse occupées toutes deux à nous baigner, nous froter, nous essuyer, nous parer, nous bichonner, nous pomponner, nous peindre, nous farder ; les deux femmes de chambre qu'on nous a données à chacune ont eu assez de mal aussi à nous frictionner, à nous dé-

barbouiller ; enfin nous avons mis sur les dents les deux hommes qui nous apportaient de l'eau. Ah ! que d'embarras pour une femme ! mais quand il y en a deux, c'est assez, je crois, pour donner et au delà de l'occupation à tout un peuple. Jour et nuit, à tout âge, toujours, elles s'attifent, se baignent, s'essuient, se polissent. Bref, les femmes ne connaissent point de mesure ; quand nous sommes en train de nous arroser et de nous frotter, nous ne savons pas nous arrêter. Si propre qu'on soit, si l'on n'est pas tirée à quatre épingles, on a l'air sale, c'est du moins ce que je trouve.

ANTÉRASTILE. Je suis bien étonnée, ma sœur, de t'entendre parler ainsi, toi qui es fûtée et si fine mouche. Car nous avons beau nous tenir toujours sous les armes, nous avons assez de peine à trouver un pauvre amoureux.

ADELPHASIE. C'est vrai ; mais pourtant songe à ceci : la modération, ma sœur, est en tout une chose excellente. Tout excès amène une série d'ennuis.

ANTÉRASTILE. A ton tour, ma sœur, songe qu'on nous regarde comme le poisson salé qu'on trouve sans goût et sans saveur, s'il n'a pas été longtemps trempé à grande eau ; cela sent mauvais, c'est âcre, on n'y veut pas toucher. Pour nous c'est la même chose ; les femmes de cette espèce sont désagréables et repoussantes, faute de propreté et de toilette.

MILPHION, à *Agorastoclès*. Agorastoclès, elle est cuisinière, je suppose ; elle sait la recette pour dessaler le poisson.

AGORASTOCLÈS. Tu m'ennuies.

ADELPHASIE. Ma sœur, tais-toi, de grâce ; c'est bien assez que d'autres nous le disent, ne nous mettons pas à proclamer nos défauts.

ANTÉRASTILE. Je ne souffle mot.

ADELPHASIE. Merci ; mais à présent réponds-moi. Avons-nous là tout ce qu'il faut pour plaire aux dieux ?

ANTÉRASTILE. J'ai veillé à tout.

AGORASTOCLÈS, à *part*. O le beau jour, jour charmant et solennel ! Il est bien digne de Vénus, dont c'est la fête aujourd'hui !

MILPHION. Ne me remerciez-vous pas, pour vous avoir appelé ? Ne recevrai-je pas un quartaut de vin vieux ? faites-le-moi donner. Pas de réponse ? Il a perdu sa langue, je crois. Ça, que faites-vous là immobile et pétrifié ?

AGORASTOCLÈS. Laisse-moi aimer ; ne me trouble pas, tais-toi.

MILPHION. Je me tais.

AGORASTOCLÈS. Si tu te taisais vraiment, ce *Je me tais* ne serait pas sorti.

ANTÉRASTILE. Marchons, ma sœur.

ADELPHASIE. Eh, qu'est-ce qui te presse tant ?

ANTÉRASTILE. Tu le demandes ? Notre maître nous attend au temple de Vénus.

ADELPHASIE. Qu'il attende, ma foi : un moment. C'est une cohue à présent autour de l'autel. Veux-tu donc te fourrer parmi ces filles de joyeuse maison, ces maîtresses de meuniers, ces rebuts de brasseurs, ces malheureuses crottées jusqu'à l'échine, ces souillons que courtisent les esclaves, pour qu'elles t'empestent de leurs parfums de bouge et de gargote, de leurs puanteurs de lupanar ? Jamais homme libre ne les a touchées du bout du doigt et ne leur a ouvert sa porte ; pour deux oboles, elles appartiennent à la sale racaille des esclaves.

MILPHION, à part. La peste soit de toi ! Tu as le front, coquine, de mépriser les esclaves ! La jolie créature ! ne dirait-on pas qu'elle fait les délices des rois ! L'horreur de femme ! un pareil avorton lâcher de si grands mots ! Je ne donnerais pas un verre de brouillard pour passer sept nuits avec elle.

AGORASTOCLÈS. Dieux immortels et tout-puissants, y a-t-il rien de plus beau parmi vous ? Qu'avez-vous pour que je vous croie immortels plus que moi, quand je repais mes yeux de tant de charmes ? Non, Vénus n'est pas Vénus ; la voici, la Vénus que j'adorerai pour gagner son amour et ses bonnes grâces. Milphion, hé ! Milphion, où es-tu ?

MILPHION. Me voici, prêt à vous servir.

AGORASTOCLÈS. A l'étouffée, alors.

MILPHION. Vous plaisantez, mon maître.

AGORASTOCLÈS. J'ai profité de tes leçons.

MILPHION. Vous ai-je appris aussi à aimer une femme que vous n'avez jamais touchée ? cela ne signifie rien.

AGORASTOCLÈS. Mais par Pollux, les dieux aussi, je les aime et les crains ; pourtant je ne mets jamais la main sur eux.

ANTÉRASTILE. Ma foi, quand je regarde notre toilette à toutes deux, je n'en suis guère contente.

ADELPHASIE. Nous sommes pourtant fort bien, assez élégantes pour notre profit et pour celui du maître : car il n'y a pas de profit possible, ma sœur, quand la dépense l'emporte. Aussi vaut-il mieux se contenter d'une mise convenable que de donner dans l'excès.

AGORASTOCLÈS. Puissent m'aimer les dieux, aussi vrai que je

préfère l'amour d'Adelphasie au leur, Milphion. Elle serait vraiment capable de rendre un roc amoureux.

MILPHION. Là-dessus, vous ne mentez pas ; car vous êtes plus stupide qu'un roc, d'aller vous éprendre de cette fille-là.

AGORASTOCLÈS. Songe un peu, jamais ma tête ne s'est frottée à la sienne.

MILPHION. Je vais donc courir chercher de la vase dans quelque piscine ou quelque étang.

AGORASTOCLÈS. Et pour quoi faire ?

MILPHION. Vous allez le savoir : c'est pour vous frotter le museau à tous deux.

AGORASTOCLÈS. Va-t'en à la malheure.

MILPHION. N'y suis-je pas déjà ?

AGORASTOCLÈS. Encore ?

MILPHION. Je me tais.

AGORASTOCLÈS. Tâche de te taire toujours.

MILPHION. Hé ! mon maître, vous me provoquez sur mon terrain, vous faites des bons mots.

ANTÉRASTILE. Tu te trouves assez bien parée, ma sœur, à ce que je vois ; mais quand tu te regarderas à côté des autres courtisanes, tu auras mal au cœur, si tu en vois quelqu'une mieux mise que toi.

ADELPHASIE. J'ai toujours été sans malice comme sans envie, ma sœur ; j'aime cent fois mieux être parée de mon bon naturel que d'une foule de bijoux. La fortune donne les bijoux, la nature, le bon cœur. J'aime mieux qu'on me dise bonne que riche. Dans notre métier, la modestie sied beaucoup plus que la pourpre. Une mauvaise conduite salit une jolie toilette plus que de la boue ; un caractère aimable fait passer sur une vilaine mise.

AGORASTOCLÈS, à *Milphion*. Hé, toi, veux-tu faire quelque chose de gai, de divertissant ?

MILPHION. Oui certes.

AGORASTOCLÈS. Veux-tu m'en croire ?

MILPHION. Oui.

AGORASTOCLÈS. Rentre à la maison, et pends-toi.

MILPHION. Pourquoi cela ?

AGORASTOCLÈS. Parce que jamais plus tu n'entendras tant de ravissantes paroles. Que te servirait donc de vivre ? Écoute-moi, et pends-toi.

MILPHION. Soit, si vous voulez vous pendre avec moi comme une grappe de raisin sec.

AGORASTOCLÈS, *montrant Adelphasie*. Mais je l'aime.

MILPHION. Et moi, j'aime la boire et la manger.

ADELPHASIE, *à Antérastile*. Dis-moi.

ANTÉRASTILE. Qu'est-ce ?

ADELPHASIE. Vois, mes yeux, qui étaient si barbouillés, sont-ils assez nets à présent ?

ANTÉRASTILE. Il y a encore quelque chose à cet œil-ci.

ADELPHASIE. Eh bien, passes-y la main.

AGORASTOCLÈS, *à Milphion qui fait la mine de s'avancer*. Comment, tu irais lui toucher, lui frotter les yeux avec tes mains crasseuses !

ANTÉRASTILE. Nous avons été trop paresseuses aujourd'hui.

ADELPHASIE. Comment cela ?

ANTÉRASTILE. Nous aurions dû aller au temple de Vénus il y a longtemps, avant le jour, pour porter les premières le feu sur l'autel.

ADELPHASIE. Ce n'était pas nécessaire. Bon pour les figures de chouette d'aller vite sacrifier la nuit ; elles font leurs offrandes avant que Vénus soit éveillée ; car elles sont si laides, ma foi, que si la déesse avait les yeux ouverts, elles seraient dans le cas de la chasser de son temple.

AGORASTOCLÈS. Milphion !

MILPHION. Oh le malheureux Milphion ! Que me voulez-vous ?

AGORASTOCLÈS. Dis-moi, ses paroles ne sont-elles pas tout miel ?

MILPHION. Si fait, ce ne sont que meringues, sésame, pavot, fine farine et amandes grillées.

AGORASTOCLÈS. Te semble-t-il que je sois épris ?

MILPHION. Oui, de la ruine, ce qui ne plaît guère à Mercure.

AGORASTOCLÈS. Mais enfin un amant ne doit jamais tenir au gain.

ANTÉRASTILE. Allons, ma sœur.

ADELPHASIE. Soit, prenons par ici.

ANTÉRASTILE. Je te suis.

AGORASTOCLÈS. Elles s'en vont : si nous les abordions ?

MILPHION. Abordez.

AGORASTOCLÈS, *à Adelphasie*. A la première le premier salut ; *(à Antérastile)* à la seconde le salut du second numéro ; *(à la suivante)* à la troisième le salut de la dernière qualité.

LA SUIVANTE. Alors, ma foi, j'ai perdu ma peine et mon temps.

AGORASTOCLÈS, *à Adelphasie*. Où allez-vous ?

ADELPHASIE. Moi ? au temple de Vénus.

AGORASTOCLÈS. Pour quoi faire ?

ADELPHASIE. Pour adoucir la déesse.

AGORASTOCLÈS. Elle est donc fâchée ? Non ma foi, vous êtes dans ses bonnes grâces ; je réponds d'elle.

ADELPHASIE. Eh mais, pourquoi donc venez-vous m'ennuyer ?

AGORASTOCLÈS. O la sauvage !

ADELPHASIE. Laissez-moi, je vous prie.

AGORASTOCLÈS. Qu'est-ce qui vous presse ? il y a foule maintenant.

ADELPHASIE. Je le sais bien ; mais je veux voir les autres et me faire voir.

AGORASTOCLÈS. Voir la laideur et montrer la beauté, quelle fantaisie !

ADELPHASIE. C'est aujourd'hui que se tient chez Vénus le marché des courtisanes. Les acheteurs y affluent : je veux m'y montrer.

AGORASTOCLÈS. Pour la mauvaise marchandise il faut aller chercher les acheteurs ; mais la bonne trouve aisément des chalands, quand même on la cacherait. Dites-moi, quand viendrez-vous chez moi unir nos bouches et nos corps ?

ADELPHASIE. Le jour où Platon lâchera les morts de l'Achéron.

AGORASTOCLÈS. J'ai à la maison je ne sais combien de pièces d'or qui ne demandent qu'à sauter.

ADELPHASIE. Apportez-les-moi, j'aurai bientôt fait de les calmer.

MILPHION. Charmante en vérité !

AGORASTOCLÈS. Que la peste te serre, butor !

MILPHION. Plus je la regarde, plus elle me fait l'effet d'une vapeur, d'une chimère.

ADELPHASIE, à Agorastoclès. Ne me parlez plus : cela m'ennuie.

AGORASTOCLÈS. Tenez, relevez ce pan qui traîne.

ADELPHASIE. Je suis pure ; ne venez pas me toucher, je vous prie.

AGORASTOCLÈS. Que faire ?

ADELPHASIE. Soyez sage ; ne vous occupez pas de moi, épargnez vos peines.

AGORASTOCLÈS. Moi, ne pas m'occuper de vous.... Eh bien, Milphion ?

MILPHION. Encore ma bête noire ! que me voulez-vous ?

AGORASTOCLÈS. Pourquoi est-elle en colère contre moi ?

MILPHION. Pourquoi elle est en colère contre vous ? Qu'est-ce que cela me fait ? c'est plutôt vous que cela regarde.

AGORASTOCLÈS. C'est fait de toi, si tu ne me la rends aussi douce que peut être la mer, quand l'alcyon y lâche ses petits.

MILPHION. Comment s'y prendre ?

AGORASTOCLÈS. Prie, flatte, caresse.

MILPHION. J'y mettrai tous mes soins. Mais n'allez pas ensuite accueillir à coups de poing votre ambassadeur.

AGORASTOCLÈS. Non.

ADELPHASIE, à *Antérostile*. Partons à présent. (*A Agorastoclès.*) Vous m'arrêtez encore ? vous avez tort. Vous promettez beaucoup, mais vos promesses n'ont pas d'effet. Vous m'avez juré, non pas une fois, mais cent fois, de m'affranchir. Je vous attends, je ne me cherche pas d'autre ressource, mais je ne vois rien venir, et je suis esclave comme devant. (*A Antérostile.*) Viens, ma sœur. (*A Agorastoclès.*) Éloignez-vous.

AGORASTOCLÈS. Je suis perdu.... Eh bien, Milphion ?

MILPHION. Ma volupté, mes délices, ma vie, ma félicité, ma petite prunelle, ma bouche mignonne, mon bonheur, mon baiser, mon miel, mon cœur, ma crème, mon petit fromage mollet.

AGORASTOCLÈS, à *part*. Je lui laisserai dire tout cela à ma barbe ? Ah ! je crève de rage, si je ne le fais traîner chez le bourreau au galop de quatre chevaux.

MILPHION. De grâce, ne soyez pas fâchée contre mon maître, faites cela pour moi. Si vous n'êtes plus en colère, je me charge de lui faire donner pour vous tant et plus ; il fera de vous une citoyenne libre d'Athènes.

ADELPHASIE. Laissez-nous aller. Que voulez-vous ? On oblige ceux qui vous obligent.

MILPHION. S'il vous a trompée autrefois, il sera sincère désormais.

ADELPHASIE. Allons, retirez-vous, fourbe.

MILPHION. J'obéis. Mais savez-vous ? Laissez-vous attendre ; souffrez que je vous prenne par les deux oreilles, que je vous donne un baiser. Ma foi, je veux le faire pleurer, si je ne peux vous fléchir pour lui. Il me battra sûrement si je ne réussis pas ; j'en tremble. Je connais son tempérament violent et bourru. Aussi, ma volupté, par pitié, rendez-vous.

AGORASTOCLÈS. Je ne vaudrais pas trois oboles si je n'arrache les yeux et les dents au pendarde. (*Il le bat.*) Tiens pour la volupté, tiens pour le miel, tiens pour le cœur, tiens pour la bouche mignonne, tiens pour le bonheur, tiens pour le baiser !

MILPHION. Maître, c'est un sacrilège ; vous frappez un ambassadeur.

AGORASTOCLÈS. Raison de plus. Tiens, voilà encore pour la prunelle, et pour la bouche mignonne, et pour la langue.

MILPHION. N'est-ce pas fini ?

AGORASTOCLÈS. Est-ce là l'ambassade dont je t'avais chargé ?

MILPHION. Comment donc fallait-il faire ?

AGORASTOCLÈS. Tu le demandes ? Voici ce qu'il fallait dire, coquin : Je vous supplie, volupté de mon maître, son miel, son cœur, sa bouche mignonne, sa langue, son baiser, sa crème, son doux bonheur, sa joie, sa crème, son petit fromage mollet.... pendard!... son cœur, sa passion, son baiser.... pendard!... il fallait dire en mon nom ce que tu disais de toi.

MILPHION. Je vous conjure donc, par Hercule, volupté de mon maître et mon abomination, son amie à la gentille gorgette et ma méchante ennemie, sa prunelle et ma fluxion, son miel et mon fiel, ne soyez pas en colère contre lui ; ou, si vous ne pouvez vous en empêcher.... prenez une corde et pendez-vous avec mon maître et toute notre maisonnée. Car je vois bien que grâce à vous il me faudra désormais en avaler d'amères, et déjà mon pauvre dos n'est que plaies et écailles à cause de votre amour.

ADELPHASIE. Croyez-vous que j'aie plus le moyen de l'empêcher de vous battre que de me faire des mensonges ?

ANTÉRASTILE. Dis-lui, je te prie, quelque parole agréable, pour qu'il ne nous importune pas : car il nous empêche d'aller à notre devoir.

ADELPHASIE. C'est vrai. Je vous passerai donc encore cette faute, Agorastoclès. Je ne suis plus fâchée.

AGORASTOCLÈS. Bien vrai ?

ADELPHASIE. Bien vrai.

AGORASTOCLÈS. Donnez-moi donc un baiser, pour me le prouver.

ADELPHASIE. Tout à l'heure, en revenant du temple.

AGORASTOCLÈS. Alors, allez vite.

ADELPHASIE. Viens, ma sœur.

AGORASTOCLÈS. Encore un mot : bien des compliments de ma part à Vénus.

ADELPHASIE. Je n'y manquerai pas.

AGORASTOCLÈS. Encore un mot.

ADELPHASIE. Qu'est-ce ?

AGORASTOCLÈS. Faites votre prière courte.... Un dernier mot : regardez-moi.

ADELPHASIE. Je vous regarde.

AGORASTOCLÈS. Vénus, je n'en doute pas, vous regardera aussi. (*Adelphasie, Antérostile et la suivante s'en vont.*)

SCÈNE II. — AGORASTOCLÈS, MILPHION.

AGORASTOCLÈS. Que me conseilles-tu à présent, Milphion ?

MILPHION. De me battre et de mettre votre maison en vente ; vous pouvez, ma foi, en toute sûreté, vous en défaire.

AGORASTOCLÈS. Comment donc ?

MILPHION. Parce que vous prenez sur ma tête votre domicile habituel.

AGORASTOCLÈS. Laisse cela.

MILPHION. Que voulez-vous alors ?

AGORASTOCLÈS. Tantôt, je venais de donner trois cents phillipes à mon fermier Collybiscus, quand tu m'as appelé. Maintenant je t'en conjure, Milphion, par cette droite, par cette gauche sa sœur, par tes yeux, par mes amours, par mon Adelphasie, par ta liberté....

MILPHION. Oh ! sur ce dernier point, demande nulle.

AGORASTOCLÈS. Mon petit Milphion, mon bonheur, ma vie, tiens ta promesse, fais que je ruine ce vil marchand.

MILPHION. Rien de plus facile. Allez, et amenez avec vous des témoins ; moi, je rentre, et je pourvois le fermier du costume et des ruses nécessaires ; hâtez-vous, partez.

AGORASTOCLÈS. Je m'enfuis.

MILPHION. C'est plutôt affaire à moi qu'à vous.

AGORASTOCLÈS. Et moi, moi, si tu mènes à bien l'entreprise....

MILPHION. Allez toujours.

AGORASTOCLÈS. Oui, aujourd'hui même....

MILPHION. Allez toujours.

AGORASTOCLÈS. Je t'affranchirai.

MILPHION. Allez toujours.

AGORASTOCLÈS. Non, par Hercule, je n'accepterais pas....

MILPHION. Ah ! allez donc.

AGORASTOCLÈS. Tout ce qu'il y a de trépassés dans l'Achéron...

MILPHION. Vous en irez-vous ?

AGORASTOCLÈS. Ni tout ce qu'il y a d'eau dans la mer....

MILPHION. Partez-vous enfin ?

AGORASTOCLÈS. Ni tout ce qu'il y a de nuages dans l'air....

MILPHION. Cela va-t-il durer longtemps ?

AGORASTOCLÈS. Ni tout ce qu'il y a d'étoiles au ciel....

MILPHION. Voulez-vous me rompre le tympan ?

AGORASTOCLÈS. Ni ceci, ni cela, ni.... c'est pour tout de bon.... Non, ma foi.... Que sert de tant parler ? Un mot suffit.... Non, ma foi, non, certes.... Sais-tu?... Que les dieux me protègent.... Veux-tu que je te dise du fond du cœur?... Là, entre nous.... que Jupiter me.... Sais-tu combien.... attention ! Ne crois-tu pas à mes paroles ?

MILPHION. Si je ne peux vous faire décamper, je m'en vais moi-même. Pour votre verbiage, ma foi, il serait bon besoin de ce devin OEdipe, l'interprète du sphinx. (*Il s'en va.*)

AGORASTOCLÈS. Il part en colère : à présent il me faut prendre garde de ne pas faire languir mon amour par ma propre faute. Je vais chercher des témoins, puisque, tout libre que je suis, l'amour me contraint d'obéir à mon esclave.

ACTE II.

LYCUS, ANTHÉMONIDÈS.

LYCUS, *d'abord seul*. Que tous les dieux confondent le marchand qui s'aviserait désormais de sacrifier à Vénus ou de lui offrir un grain d'encens. Suis-je assez malheureux, assez persécuté des dieux ! j'immole aujourd'hui six agneaux, et je ne parviens pas à me rendre la déesse propice. Voyant que je ne pouvais avoir un heureux sacrifice, je m'éloigne aussitôt avec colère, et je défends de découper les entrailles, je ne veux même pas les voir, puisque l'aruspice me dit qu'elles sont mauvaises ; la déesse ne me paraît pas mériter une victime. Et voilà comment j'ai attrapé l'avare Vénus. Elle ne voulait pas se contenter d'une offrande raisonnable, j'y ai renoncé : voilà comme j'en use, voilà mon caractère. J'apprendrai aux autres dieux et déesses à se contenter désormais à moins de frais et à se montrer moins avides, quand ils sauront qu'un marchand d'esclaves a joué le tour à Vénus. Le digne aruspice, qui ne vaut pas le quart d'une obole, prétendait que toutes les entrailles me présageaient du malheur et de la perte, que les dieux étaient fâchés contre moi. Mérite-t-il qu'on le croie ni pour les choses du ciel ni pour celles de la terre ? Après cela, j'ai reçu un don d'une mine d'argent.... Mais, au fait, où donc

s'est arrêté le militaire qui m'en a fait cadeau ? je l'avais invité à dîner.... Ah ! le voici.

ANTHÉMONIDÈS. Je te disais donc, mon petit maquignon, que dans cette bataille pténornithique¹ j'ai tué en un seul jour, de mes propres mains, soixante mille hommes volants.

LYCUS. Ah ! des hommes volants ?

ANTHÉMONIDÈS. Oui vraiment.

LYCUS. Y a-t-il donc quelque part des hommes volants ?

ANTHÉMONIDÈS. Il y en a eu, mais je les ai exterminés.

LYCUS. Comment avez-vous fait ?

ANTHÉMONIDÈS. Je vais te le dire : j'avais donné à mes soldats de la glu et des frondes ; ils garnissaient l'intérieur avec des feuilles de tussilage.

LYCUS. Pour quoi faire ?

ANTHÉMONIDÈS. Pour empêcher la glu de s'attacher aux frondes.

LYCUS. Continuez. Vous mentez, ma foi, à ravir. Et qu'arriva-t-il ?

ANTHÉMONIDÈS. Ils mettaient dans les frondes de grosses balles de glu que je leur faisais lancer aux hommes volants. Bref, tous ceux qu'ils atteignaient tombaient à terre, dru comme des poires. A mesure qu'il en tombait un, vite je le tuais, comme un pigeon, en lui enfonçant une de ses plumes dans la cervelle.

LYCUS. Si l'aventure est vraie, je consens, ma foi, que Jupiter me condamne à sacrifier toujours sans rencontrer une victime propice.

ANTHÉMONIDÈS. Tu ne me crois pas ?

LYCUS. Je vous crois comme on doit me croire moi-même. Mais entrons, tandis qu'on rapporte les chairs.

ANTHÉMONIDÈS. Je veux te raconter encore une bataille.

LYCUS. Je n'y tiens pas.

ANTHÉMONIDÈS. Écoute.

LYCUS. Non, ma foi.

ANTHÉMONIDÈS. Je te casse la tête si tu ne m'écoutes ou si tu ne vas te pendre.

LYCUS. J'aime mieux me pendre.

ANTHÉMONIDÈS. C'est bien décidé ?

LYCUS. Oui.

ANTHÉMONIDÈS. Alors, puisque c'est un si bon jour et qu'on fête Vénus, cède-moi ta courtisane, la petite.

1. Mot forgé, de deux termes grecs qui signifient *ailé* et *oiseau*.

LYCUS. Avec les sacrifices que j'ai faits aujourd'hui, je remets à un autre jour toutes les affaires sérieuses. Je suis bien décidé à observer les jours de fête. Allons, en route, suivez-moi.

ANTHÉMONIDÈS. Je te suis. Pour aujourd'hui, tu seras mon chef de file.

ACTE III.

SCÈNE I. — AGORASTOCLÈS, LES TÉMOINS.

AGORASTOCLÈS. Les dieux me protègent! il n'y a rien de plus agaçant qu'un ami lambin, surtout pour un amoureux, qui conduit vivement les choses. C'est comme ces témoins que j'amène, ils vont à pas de tortues, ils sont plus lents qu'un vaisseau de charge par un calme plat. Et pourtant, par Hercule, j'avais fait exprès de ne pas me faire aider par des vieillards. Je savais que l'âge les appesantit, je craignais du retard pour mes amours. Mais je n'ai pas mieux fait de m'adresser à ces freluquets ; ce sont des trainards, ils ont les jambes nouées.... Ah çà, si vous voulez arriver aujourd'hui, marchez, ou allez vous faire pendre. Est-ce ainsi que des amis rendent service à un amoureux ? Vos pas sont aussi menus que de la farine passée au tamis ; c'est sans doute avec des entraves que vous avez appris à aller de ce train-là.

UN TÉMOIN. Hé, mon brave, vous avez beau nous regarder comme des plébéiens et des pauvres, si vous nous dites des sottises, tout riche et de grande maison que vous êtes, nous y allons de tout cœur quand il s'agit de tomber sur un Crésus. Aimez, haïssiez, nous ne sommes pas à vos ordres. Quand nous avons acheté le droit de cité, c'était de notre argent et pas du vôtre. Nous sommes libres, et ne nous soucions guère de vous. Vous croyez que nous devons être les très-humbles serviteurs de vos amours. Il sied à des hommes libres de marcher dans la ville d'un pas raisonnable ; ce sont les esclaves qu'on voit courir à perte d'haleine : d'ailleurs en pleine paix, quand les ennemis sont exterminés, ce n'est pas le moment de se fouler la rate. Puisque vous étiez si pressé, il fallait nous appeler hier en témoignage. Ne vous fourrez pas dans la tête qu'aucun de nous veuille se mettre aujourd'hui à

courir dans les rues. Nous n'irons pas, comme des fous, nous faire jeter des pierres par le monde.

AGORASTOCLES. Si je vous avais dit que je vous emmenais dîner au temple, vous courriez plus vite que des cerfs et vous feriez des enjambées plus longues qu'avec des échasses. Mais comme je vous ai appelés pour me servir de témoins, vous avez la goutte aux pieds et vous êtes plus lents que des limaçons.

UN TÉMOIN. Eh ! n'a-t-on pas bien raison de galoper à toutes jambes, pour aller manger et boire aux dépens d'autrui, tant qu'on veut, tout son souï, sans être obligé ensuite de rendre à celui chez qui on s'est régaté ? Mais enfin vaille que vaille, tout pauvres que nous sommes, nous avons chez nous de quoi manger : ne nous mettez pas si dédaigneusement sous vos pieds. Le peu que nous avons est à nous ; nous ne demandons rien à personne, et personne ne nous demande rien. Nous n'allons pas, pour vous faire plaisir, nous rompre un vaisseau.

AGORASTOCLES. Vous êtes bien susceptibles ; ce que j'en ai dit était pour rire.

UN TÉMOIN. Mettez que ce que nous avons dit est pour rire aussi.

AGORASTOCLES. De grâce, pour me rendre service, prenez une allure de corvette et non de chalands ; remuez au moins les jambes, je ne demande pas que vous vous pressiez.

UN TÉMOIN. Si vous voulez aller tranquillement, en y mettant le temps, nous sommes à vos ordres : si vous êtes impatient, vous feriez mieux de prendre des tuteurs pour témoins.

AGORASTOCLES. Je vous ai déjà conté l'affaire ; vous savez que j'ai besoin de vos services contre ce coquin de marchand qui depuis si longtemps se joue de mon amour ; je vous ai dit que je lui ai tendu un piège avec de l'argent et mon esclave.

UN TÉMOIN. Nous sommes assez au fait, si les spectateurs y sont aussi. C'est pour eux que se joue la pièce : c'est eux qu'il faut instruire, pour qu'ils sachent, quand vous agirez, de quoi il est question. Ne vous occupez pas de nous, nous connaissons l'affaire de point en point : nous avons appris notre rôle en même temps que vous, pour être en état de vous donner la réplique.

AGORASTOCLES. Sans doute ; mais voyons, que je m'assure si vous savez tout sans broncher : répétez-moi ce que je vous ai dit tout à l'heure.

UN TÉMOIN. Vous voulez donc nous mettre à l'épreuve : vous croyez que nous ne nous rappelons pas comment vous avez

donné trois cents philippes à votre fermier Collybiscus pour les porter chez ce marchand votre ennemi, et comment il doit faire semblant d'être un étranger venu d'une autre ville. Dès qu'il y sera, vous viendrez réclamer votre esclave avec votre argent.

AGORASTOCLÈS. Voilà une mémoire parfaite : vous êtes mes sauveurs.

UN TÉMOIN. Il niera, il pensera que c'est Milphion que vous cherchez : cela le fera condamner au double de la somme volée, et le prêteur vous adjugera sa personne. C'est pour cela que vous nous appelez en témoignage.

AGORASTOCLÈS. Vous avez saisi l'affaire.

UN TÉMOIN. Oh ! ma foi, seulement du bout des doigts, tant elle est petite.

AGORASTOCLÈS. Il faut nous mettre vite à la besogne : hâtez-vous tant que vous pourrez.

UN TÉMOIN. Bonsoir alors : vous deviez choisir des témoins plus agiles ; nous autres, nous sommes lents.

AGORASTOCLÈS. Vous marchez très-bien, mais ma foi, vous parlez très-mal. Je voudrais que vos cuisses vous soient tombées aux talons.

UN TÉMOIN. Et à vous, votre langue aux reins et vos yeux par terre.

AGORASTOCLÈS. Vous avez tort de prendre feu comme cela pour une plaisanterie.

UN TÉMOIN. Vous avez tort de chanter pouille à vos amis par plaisanterie.

AGORASTOCLÈS. Laissez cela. Vous savez ce que je désire ?

UN TÉMOIN. Parfaitement : vous voulez perdre votre marchand.

AGORASTOCLÈS. Vous avez saisi l'affaire. Mais voici Milphion et le fermier qui sortent à point nommé. Il est merveilleusement costumé pour faire réussir notre ruse.

SCÈNE II. — MILPHION, COLLYBISCUS, AGORASTOCLÈS, LES TÉMOINS.

MILPHION, à Collybiscus. Sais-tu bien ta leçon par cœur ?

COLLYBISCUS. On ne peut mieux.

MILPHION. Tâche de marcher droit.

COLLYBISCUS. A quoi bon tant de paroles ? J'irai plus droit qu'un sanglier dans le fourré.

MILPHION. Fais seulement en sorte de bien posséder ton rôle pour jouer la pièce.

COLLYBISCUS. Oh ! ma foi, je le sais mieux que nos tragédiens et nos comédiens.

MILPHION. Tu es un joli garçon.

AGORASTOCLÈS. Approchons.... Voici les témoins.

MILPHION. Vous ne pouviez amener une troupe plus propre à nous aider. (Ils ne sont pas gens à chômer les fêtes, on ne voit qu'eux aux comices, ils n'en bougent pas, on les y trouve plus souvent que le prêteur. Ceux qui enfantent des procès sont moins consommés qu'eux dans la chicane ; s'il n'y en a pas, ils en sèment.)

UN TÉMOIN. Que les dieux t'exterminent.

MILPHION. Mais vous, ma foi.... je vous estime tous tant que vous êtes ; vous vous comportez en braves, de venir servir les amours de mon maître. (*A Agorastoclès.*) Savent-ils de quoi il s'agit ?

AGORASTOCLÈS. Oui, on ne peut mieux.

MILPHION. Alors écoutez-moi. Vous connaissez cet infâme Lycus ?

UN TÉMOIN. Fort bien.

COLLYBISCUS. Mais moi je ne sais quelle est sa figure. Il faudra me le dépeindre.

UN TÉMOIN, *à Milphion.* C'est bon. La leçon est assez faite.

AGORASTOCLÈS, *montrant Collybiscus.* Celui-ci a les trois cents pièces bien comptées.

UN TÉMOIN. Nous avons besoin de voir la somme, Agorastoclès, pour savoir ce que nous dirons quand nous rendrons témoignage.

AGORASTOCLÈS. Eh bien, regardez : c'est de l'or.

COLLYBISCUS. Oui, spectateurs, de l'or de comédie. Avec cet or¹, quand il a trempé, on engraisse les bœufs en Italie. Mais pour notre comédie ce sont des philippes.

UN TÉMOIN. Nous ferons semblant de les prendre pour tels.

COLLYBISCUS. Faites semblant aussi de me prendre pour un étranger.

UN TÉMOIN. Oui, et pour un étranger débarqué d'aujourd'hui, qui nous a priés de lui enseigner un endroit de liberté et de plaisir, pour faire l'amour, boire, se mettre en goguette.

MILPHION. Ah ! les malins compères !

1. Des lupins, qui servaient de monnaie au théâtre.

AGORASTOCLÈS. C'est moi qui les ai sifflés.

MILPHION. Et vous ?

COLLYBISCUS. Allons, rentrez, Agorastoclès, que Lycus ne nous voie pas ensemble ; ce serait de quoi renverser nos plans.

MILPHION. Ce garçon est plein de sens. Faites ce qu'il vous dit.

AGORASTOCLÈS. Partons. (*Aux témoins.*) Mais vous, est-ce entendu ?

COLLYBISCUS. Allez.

AGORASTOCLÈS. Je m'en vais.... Puissiez-vous, dieux immortels....

COLLYBISCUS. Partez donc.

AGORASTOCLÈS. Je pars.

MILPHION. A la bonne heure ! (*Il rentre avec Agorastoclès.*)

COLLYBISCUS. St ! silence !

UN TÉMOIN. Qu'y a-t-il ?

COLLYBISCUS, *montrant la porte de Lycus.* Cette porte vient de faire une grande impertinence.

UN TÉMOIN. Quelle impertinence ?

COLLYBISCUS. Elle a pété avec fracas.

UN TÉMOIN. La peste soit de vous ! Mettez-vous derrière nous.

COLLYBISCUS. Soit.

UN TÉMOIN. Nous irons devant.

COLLYBISCUS. Ces galants suivent leur habitude : ils placent le monde à leurs derrières.

UN TÉMOIN. Voici notre homme qui sort.

COLLYBISCUS. Il est fort bien, il a tout l'air d'un drôle. Tandis qu'il sort, je vais lui sucer tout son sang à distance.

SCÈNE III. — LYCUS, LES TÉMOINS, COLLYBISCUS.

LYCUS, *au militaire qui est dans la maison.* Je reviens dans un instant, militaire : je veux aller chercher de gais convives pour nous tenir compagnie ; pendant ce temps-là, on apportera les viandes, et les femmes, je pense, ne vont pas tarder à revenir du temple.... Mais qu'est-ce que tous ces gens qui s'approchent là ? qu'est-ce qui les amène ? Et cet autre avec sa chlamyde, qui les suit à quelques pas ? ce n'est pas un Étolien.

UN TÉMOIN. Nous te souhaitons le bonjour, Lycus : pourtant ce n'est pas de bien bonne grâce, car nous ne portons pas dans notre cœur les gens de ton métier.

LYCUS. Puissiez-vous être heureux tous ! mais je suis bien sûr que cela ne sera point, que la fortune ne le permettra pas.

UN TÉMOIN. Les sets ont dans la bouche un trésor dont ils croient jouir en lançant de méchantes paroles à de meilleurs qu'eux.

LYCUS. Quand on ne sait pas le chemin qui mène à la mer, il faut aller de compagnie avec un fleuve. Je ne connaissais pas le chemin des méchantes paroles ; vous êtes mes fleuves, je veux vous suivre. Si vous me dites de bonnes paroles, j'irai le long de votre rive ; si vous m'injuriez, je suivrai la même pente que vous.

UN TÉMOIN. Faire du bien à un méchant, faire du mal à un bon, c'est bonnet blanc et blanc bonnet.

LYCUS. Comment cela ?

UN TÉMOIN. Tu vas le savoir. Faites du bien à un méchant, c'est bienfait perdu ; faites du mal à un bon, il vous en cuit toute la vie.

LYCUS. C'est fort spirituel ; mais en quoi cela me regarde-t-il ?

UN TÉMOIN. Nous venons ici pour t'obliger, quoique nous n'ayons pas un intérêt bien tendre pour ceux de ta sorte.

LYCUS. Si vous m'apportez quelque chose de bon, je vous suis reconnaissant.

UN TÉMOIN. Nous ne t'apportons, nous ne te donnons, nous ne te promettons, nous ne voulons même te donner rien du nôtre.

LYCUS. Je vous crois sans peine, ma foi ; je reconnais là votre bonté. Enfin que voulez-vous ?

UN TÉMOIN, montrant *Collybiscus*. Cet homme en chlamyde que tu vois là, est détesté de Mars¹.

COLLYBISCUS. C'est bien plutôt vous.

UN TÉMOIN. Nous te l'amenons, Lycus, pour que tu le mettes en pièces.

COLLYBISCUS, à part. Le chasseur que voici rapportera le gibier chez lui. Ces chiens poussent comme il faut le Loup dans les toiles.

LYCUS. Qui est-ce ?

UN TÉMOIN. Nous n'en savons rien ; ce matin, en nous rendant au port, nous l'avons vu descendre d'un vaisseau marchand. Il s'avance tout d'abord vers nous et nous salue, nous rendons la politesse.

COLLYBISCUS, à part. Les malins drôles ! comme ils arrangent joliment la fable !

1. Lycus signifie loup en grec ; comme c'était Mars qui envoyait les loups.

LYCUS. Après ?

UN TÉMOIN. Il entre en conversation avec nous. Il est étranger, dit-il, et ne connaît pas la ville. Il voudrait trouver un endroit où l'on ait les coudées franches pour prendre du bon temps. Nous te l'aménonons donc. Si les dieux te protègent, voici l'occasion de faire une bonne affaire.

LYCUS. Ah! le cœur lui en dit ?

UN TÉMOIN. Il a de l'or.

LYCUS, *à part*. C'est du butin tout trouvé.

UN TÉMOIN. Il veut boire, faire l'amour.

LYCUS. Il aura ses aises.

UN TÉMOIN. Mais il veut être ici secrètement, sans qu'on sache rien, sans qu'on l'observe : il a été soldat à Sparte, à ce qu'il nous a dit, et au service du roi Attale. Il s'est sauvé à la prise de la ville.

COLLYBISCUS, *à part*. Le militaire est joli, et Sparte ravissant.

LYCUS. Que les dieux et les déesses vous combent de faveurs pour vos bons avis et pour l'aubaine que vous me procurez !

UN TÉMOIN. Bien mieux, il nous a dit lui-même, fais encore plus attention, qu'il porte dans son escarcelle trois cents phillipes.

LYCUS. Si je l'attire chez moi, un roi ne serait pas mon cousin.

UN TÉMOIN. Eh! il est tout à toi.

LYCUS. Je vous en prie, par Hercule, engagez-le à descendre chez moi ; un gîte excellent.

UN TÉMOIN. Il ne nous sied ni de le conseiller ni de le déconseiller, c'est un étranger ; à toi, si tu as du nez, de faire ton affaire. Nous t'aménonons le pigeon à l'entrée du filet : tu feras bien de le prendre, si tu veux le tenir.

LYCUS. Partez, alors.

COLLYBISCUS, *aux témoins*. Eh bien, étrangers, et ce que je vous ai demandé ?

UN TÉMOIN. Causez avec lui de votre affaire, mon brave ; pour ce que vous cherchez, c'est l'homme qu'il vous faut.

COLLYBISCUS. Je désire que vous voyiez quand je lui remettrai l'or.

UN TÉMOIN. Nous verrons cela d'ici près.

COLLYBISCUS, *aux témoins*. J'ai bien des remerciements à vous faire. (*Les témoins se retirent à l'écart.*)

on disait que ce dieu était irrité contre les bergers dont les loups mangeaient les brebis.

LYCUS, *à part*. Le gibier vient à moi.

COLLYBISCUS, *à part*. Oui, à la façon de l'âne qui détache des ruades.

LYCUS, *à part*. Faisons lui politesse. (*Haut.*) L'hôte salue son hôte ; je suis heureux de vous voir arrivé en bonne santé.

COLLYBISCUS. Que les dieux vous accordent leurs bienfaits pour vos bons souhaits.

LYCUS. On dit que vous cherchez un logement.

COLLYBISCUS. Oui.

LYCUS. Ces hommes qui viennent de me quitter disent que vous voulez être à l'abri des mouches¹.

COLLYBISCUS. Pas du tout.

LYCUS. Comment donc ?

COLLYBISCUS. Si je cherchais un logement à l'abri des mouches, je serais allé tout droit à la prison en arrivant. Je cherche un logement où je sois mieux choyé encore que les yeux du roi Antiochus.

LYCUS. Ma foi, je peux vous procurer ce lieu de délices, si toutefois vous voulez vous contenter d'un logement charmant, d'un lit garni d'une façon charmante, d'une charmante femme pour vous baiser, vous caresser.

COLLYBISCUS. C'est cela même.

LYCUS. Vous arroserez votre jeunesse avec des vins de Leucade, de Lesbos, de Thasos, de Cos, si vieux qu'ils n'ont plus de dents. Là je vous inonderai de parfums. Enfin je ferai en sorte qu'avec votre bain le baigneur puisse faire provision d'essences. Mais tous ces plaisirs-là sont de vrais soldats.

COLLYBISCUS. Comment cela ?

LYCUS. Ils veulent être payés comptant.

COLLYBISCUS. Oh ! ma foi, vous n'êtes pas plus joyeux de recevoir que moi de donner.

LYCUS. Eh bien, suivez-moi, entrons.

COLLYBISCUS. Conduisez-moi, je me remets entre vos mains.

UN TÉMOIN, *aux autres témoins*. Si nous appelions Agoras-toclès ? il serait lui-même le meilleur témoin.... Hé ! vous qui voulez surprendre le voleur, sortez vite pour voir donner l'or.

1. Le mot latin *musca* se dit des importuns ; de là la plaisanterie de Collybiscus.

SCÈNE IV. — AGORASTOCLÈS, LES TÉMOINS,
COLLYBISCUS, LYCUS.

AGORASTOCLÈS. Qu'y a-t-il? que voulez-vous, témoins?

UN TÉMOIN. Regardez à votre droite. Votre esclave est en train de remettre l'argent à notre homme.

COLLYBISCUS. Tenez, prenez. Il y a là trois cents pièces d'or bien comptées, qu'on appelle des philippes. Avec cela ayez soin de moi, je veux en voir bientôt la fin.

LYCUS. Par ma foi, vous avez fait choix d'un dépensier prodigue. Entrons donc.

COLLYBISCUS. Je vous suis.

LYCUS. Allons, allons, marchez. Nous causerons du reste chez moi.

COLLYBISCUS. En même temps, je vous raconterai les nouvelles de Sparte.

LYCUS. Mais venez donc.

COLLYBISCUS. Montrez-moi le chemin ; je me suis remis entre vos mains. (*Ils entrent.*)

AGORASTOCLÈS, *aux témoins*. A présent, que me conseillez-vous?

UN TÉMOIN. Soyez sage.

AGORASTOCLÈS. Et si la passion ne le permet pas?

UN TÉMOIN. Soyez alors ce qu'elle vous permet d'être.

AGORASTOCLÈS. Vous avez vu ce coquin recevoir l'argent?

UN TÉMOIN. Nous l'avons vu.

AGORASTOCLÈS. Vous savez que l'esclave est à moi?

UN TÉMOIN. Nous le savons.

AGORASTOCLÈS. Que le fait est contraire à de nombreuses lois portées par le peuple?

UN TÉMOIN. Nous le savons.

AGORASTOCLÈS. Tâchez de vous rappeler toutes les circonstances quand il le faudra, bientôt, devant le prêteur.

UN TÉMOIN. Nous nous les rappellerons.

AGORASTOCLÈS. Si, tandis que l'affaire est toute chaude, je frappais à leur porte?

UN TÉMOIN. C'est mon avis.

AGORASTOCLÈS. Si je frappe, et qu'il n'ouvre pas?

UN TÉMOIN. Cassez la croûte¹.

1. Il y a ici un calembour intraduisible. *Pullem* (de *pullare*, frapper), signifie aussi *bouillie* (de *puls*), de est opposé à *panem*.

AGORASTOCLÈS. S'il sort, êtes-vous d'avis que je lui demande si un esclave à moi est venu chez lui, ou non?

UN TÉMOIN. Pourquoi pas?

AGORASTOCLÈS. Avec deux cents philippes d'or?

UN TÉMOIN. Pourquoi pas?

AGORASTOCLÈS. Il sera dérouteré tout d'abord.

UN TÉMOIN. Pourquoi?

AGORASTOCLÈS. Belle demande ! parce que je dirai cent philippes de moins.

UN TÉMOIN. Bien calculé.

AGORASTOCLÈS. Il croira que c'est un autre que je cherche.

UN TÉMOIN. Sans doute.

AGORASTOCLÈS. Il s'empressera de nier.

UN TÉMOIN. Et avec serment.

AGORASTOCLÈS. Il se rendra coupable du vol...

UN TÉMOIN. Ce n'est pas douteux.

AGORASTOCLÈS. De tout ce qu'on aura apporté chez lui.

UN TÉMOIN. Pourquoi pas?

AGORASTOCLÈS. Que Jupiter vos extermine !

UN TÉMOIN. Pourquoi pas vous?

AGORASTOCLÈS. Je vais aller frapper.

UN TÉMOIN. Oui ; pourquoi pas ?

AGORASTOCLÈS. Il faut se taire à présent : la porte crie. Je vois sortir Lycus. Secondez-moi, je vous prie.

UN TÉMOIN. Pourquoi pas ? Et même, si vous voulez, couvrez-nous la tête, qu'il ne nous reconnaisse pas pour ceux qui l'ont mis dans de si beaux draps.

SCÈNE V. — LYCUS, AGORASTOCLÈS, LES TÉMOINS.

LYCUS. Et maintenant, que tous les aruspices se pendent. J'irais encore croire à ce qu'ils disent, quand tout à l'heure, au temple, ils m'annonçaient du malheur et une grosse perte ! Voilà que je viens de faire une affaire superbe.

AGORASTOCLÈS. Bonjour, Lycus.

LYCUS. Que les dieux vous protègent, Agorastoclès.

AGORASTOCLÈS. Tu ne m'as jamais salué de si bonne grâce.

LYCUS. Le temps est au calme, c'est comme quand un vaisseau est sur mer : du côté où souffle le vent on tourne la voile.

AGORASTOCLÈS. Je souhaite une bonne santé à celles qui sont chez toi, mais pas à toi.

LYCUS. Elles se portent comme vous le souhaitez, mais ce n'est pas pour votre nez.

AGORASTOCLÈS. Envoie-moi, je te prie, ton Adelpasie aujourd'hui, pour célébrer cette belle et grande fête de Vénus.

LYCUS. N'avez-vous pas mangé votre dîner trop chaud ? dites-moi.

AGORASTOCLÈS. Pourquoi cela ?

LYCUS. C'est pour vous rafraîchir la bouche que vous me faites cette demande.

AGORASTOCLÈS. Attention, mauvais marchand : on m'a dit qu'un esclave à moi est chez toi en ce moment.

LYCUS. Chez moi ? je vous défie bien de le prouver.

AGORASTOCLÈS. Tu mens : il est venu chez toi et il a apporté de l'or. Je tiens le fait de gens en qui j'ai confiance.

LYCUS. Vous êtes malin, vous venez avec des témoins pour me prendre. Mais je n'ai chez moi ni rien ni personne qui soit à vous.

AGORASTOCLÈS. Souvenez-vous de cela, témoins.

UN TÉMOIN. Nous nous en souviendrons.

LYCUS. Ha, ha, ha, j'y suis, je vois ce que c'est. Ces braves gens qui m'ont amené tout à l'heure l'étranger de Sparte, enragent à présent à l'idée que je vais gagner les trois cents philippes. Ils savent que le voisin est mal avec moi, et ils me le détachent pour soutenir qu'un esclave à lui est descendu chez moi avec de l'or : ils ont dressé leurs batteries pour me faire tort de la somme et se la partager entre eux. Ils se sont mis en tête d'arracher l'agneau au loup¹ ; chansons !

AGORASTOCLÈS. Ainsi donc tu nies que tu aies chez moi mon or et mon esclave ?

LYCUS. Je le nie, et je le nierai jusqu'à m'enrouer, s'il le faut.

UN TÉMOIN. Tu es perdu, l'ami : c'est son fermier que nous t'avons fait passer pour un Spartiate et qui vient d'apporter chez toi les trois cents philippes. Et même la somme est là dans cette bourse.

LYCUS. Malheur à vous !

UN TÉMOIN. C'est ton malheur à toi qui s'apprête.

AGORASTOCLÈS. Allons, pendard, lâche cette bourse à l'instant ; je te prends en flagrant délit de vol. (*Aux témoins.*) Assistez-moi, je vous prie, tandis que je fais sortir mon esclave de chez lui. (*Il entre chez Lycus.*)

1. Il joue sur son nom de Lycus.

LYCUS, *à part*. Ah ! ma perte est certaine, il n'y a plus l'ombre d'un doute. C'est un piège qu'on m'a tendu. Et je tarde à m'en aller à la malheure, avant qu'on me torde le cou en me traînant devant le prêteur ! Hélas ! les aruspices avaient deviné juste. S'ils prédissent du bien, le bien ne vient pas trop vite ; quant au mal qu'ils annoncent, il est bientôt réalisé. Mais je vais de ce pas consulter mes amis, pour savoir de quelle façon je dois me pendre.

SCÈNE VI. -- AGORASTOCLÈS, COLLYBISCUS,
LES TÉMOINS.

AGORASTOCLÈS, *à Collybiscus*. Allons, avance, que les témoins te voient sortir. (*Aux témoins*.) N'est-ce pas là mon esclave ?

COLLYBISCUS. Oui, en vérité, je le suis, Agorastoclès.

AGORASTOCLÈS. Eh bien, coquin de marchand ?

UN TÉMOIN. Votre partie s'est sauvée.

AGORASTOCLÈS. Puisse-t-il être allé se pendre !

UN TÉMOIN. Nous devons le souhaiter aussi.

AGORASTOCLÈS. Demain, j'assignerai mon homme.

COLLYBISCUS. Vous n'avez plus besoin de moi ?

AGORASTOCLÈS. Va-t'en reprendre tes habits.

COLLYBISCUS, *à part*. On ne m'a pas fait soldat pour rien : j'ai butiné un peu là dedans, tandis que les serviteurs dormaient ; je me suis repu de viande comme il faut. Rentrons à présent.

AGORASTOCLÈS, *aux témoins*. Je vous remercie, témoins ; vous m'avez rendu grand service. Demain matin rendez-vous au tribunal, s'il vous plait. (*À Collybiscus*.) Et toi, maintenant, suis-moi. (*Aux témoins*.) Serviteur.

UN TÉMOIN. Serviteur. (*Agorastoclès et Collybiscus rentrent*.) C'est là une injustice qui n'a pas de nom ; il a la prétention de se faire servir et de ne pas nourrir le monde. Mais voilà bien de nos richards : obligez-les, la reconnaissance ne pèse pas une plume ; offensez-les, la rancune est lourde comme plomb. Retournons chacun chez nous, si vous voulez, maintenant que nous sommes venus à bout de notre entreprise en ruinant le corrupteur de notre jeunesse.

ACTE IV.

SCÈNE I. — MILPHION.

J'attends pour savoir quel sera le résultat de mes ruses. Je brûle de perdre ce drôle, qui fait tant souffrir mon pauvre maître ; lui de son côté, il me bat comme plâtre, à coups de pieds, à coups de poings. Quelle misère d'être au service d'un amoureux, surtout quand il ne jouit pas de ce qu'il aime ! Eh mais voici Syncéraste, l'esclave de ce coquin de marchand, qui revient du temple : écoutons un peu ce qu'il chante.

SCÈNE II. — SYNCÉRASTE, MILPHION.

SYNCÉRASTE, *sans voir Milphion*. Ah ! c'est chose bien certaine, ni les dieux ni les hommes ne se soucient du malheureux qui sert un maître dans le genre du mien. On irait aux quatre coins de la terre sans trouver un être plus menteur et plus coquin ; pas de borbier si sale ni si infect. Que les dieux me protègent, aussi vrai que j'aimerais mieux passer ma vie au fond d'une carrière, ou dans un moulin, avec une forte chaîne autour des flancs, que d'être le serviteur d'un homme qui fait un pareil métier. Quelle race ! quels appâts-corrupteurs offerts dans cette maison ! Sur ma foi, on y voit toute espèce de monde, on se croirait aux bords de l'Achéron : voulez-vous un cavalier, un fantassin, un affranchi, un voleur, un esclave fugitif, un drôle fouetté par le bourreau, un échappé de prison, un condamné ? quiconque a de quoi payer est reçu, pourvu qu'il ait face humaine, et qu'il soit d'ailleurs ce qu'il voudra. Aussi dans toute la maison ce ne sont que ténèbres, que recoins ; on boit, on mange, absolument comme dans un cabaret. Vous y voyez des missives sous forme de bouteilles, cachetées de poix, avec des lettres longues d'une coudée : car chez nous c'est un bureau d'enrôlement de marchands de vin.

MILPHION. Je suis bien étonné, ma foi, si son maître ne l'a fait son héritier, car il a tout l'air de lui préparer une jolie oraison funèbre. J'ai envie de l'aborder, et en même temps, je suis tout réjoui de l'entendre.

SYNCÉRASTE. Quand je vois ce qui se passe, cela m'exaspère :

des esclaves qui ont coûté à leurs maîtres les yeux de la tête, viennent manger chez nous leur pécule. Et au bout du compte il n'en reste rien. Bien mal acquis ne profite pas.

MILPHION. Il parle là comme si c'était un honnête garçon, lui qui saurait en remonter au vice même.

SYNCÉRASTE. Je rapporte ces vases du temple : avec toutes ses victimes, mon maître n'a pas pu, le jour de la fête de Vénus, se mettre dans ses bonnes grâces.

MILPHION. Aimable Vénus !

SYNCÉRASTE. Et nos courtisanes, dès la première offrande, ont gagné la déesse.

MILPHION. Deux fois aimable Vénus !

SYNCÉRASTE. Mais rentrons au logis.

MILPHION. Hé, Syncéraste !

SYNCÉRASTE, *sans se retourner*. Qui appelle Syncéraste ?

MILPHION. Un ami.

SYNCÉRASTE. Ce n'est déjà pas si amical d'arrêter un homme qui a sa charge.

MILPHION. Mais en récompense je me mettrai à ta disposition quand tu voudras, à première réquisition ; prends que c'est convenu.

SYNCÉRASTE. S'il en est ainsi, je suis à tes ordres.

MILPHION. Comment ?

SYNCÉRASTE. Quand j'aurai des coups à recevoir, tu me prêteras ta peau.

MILPHION. Grand merci.

SYNCÉRASTE. Je ne sais qui tu es.

MILPHION. Un malin.

SYNCÉRASTE. Sois-le pour toi.

MILPHION. J'ai un mot à te dire.

SYNCÉRASTE. Mon fardeau me pèse.

MILPHION. Pose-le, et regarde-moi.

SYNCÉRASTE. Soit, quoique je n'aie guère de temps. (*Il se retourne.*)

MILPHION. Salut, Syncéraste.

SYNCÉRASTE. O Milphion, que les dieux et déesses protègent...

MILPHION. Qui cela ?

SYNCÉRASTE. Ni toi, ni moi, Milphion, ni mon maître non plus.

MILPHION. Qui donc faut-il qu'ils protègent ?

SYNCÉRASTE. N'importe qui, car nul de nous autres ne le mérite.

MILPHION. Voilà un mot plein d'esprit.

SYNCÉRASTE. Je n'en dis pas d'autres.

MILPHION. Et que fais-tu là ?

SYNCÉRASTE. Ce que ne font pas souvent les adultères pris en flagrant délit ; je rapporte mes effets au complet.

MILPHION. Que les dieux vous exterminent, ton maître et toi.

SYNCÉRASTE. Moi non pas ; mais je pourrais bien les aider à l'exterminer, lui, si je n'avais peur.

MILPHION. Et de quoi ? parle.

SYNCÉRASTE. Tu es malin.

MILPHION. Pour les malins.

SYNCÉRASTE. Je suis malheureux.

MILPHION. Explique-toi ; tu ne mérites pas cela. Qu'est-ce qui te rend malheureux ? Tu as à la maison de quoi manger, de quoi faire l'amour à bouche que veux-tu, sans donner une obole à ta bonne amie ; du bonheur gratis.

SYNCÉRASTE. Que Jupiter me bénisse....

MILPHION. Comme tu en es digne, ma foi.

SYNCÉRASTE. Comme il est vrai que je voudrais voir périr toute la maisonnée.

MILPHION. Mets la main à l'œuvre, si tu en as tant d'envie.

SYNCÉRASTE. Il n'est pas aisé de voler sans plumes, et je n'ai pas de plumes aux ailes.

MILPHION. Ne les arrache pas ; dans deux mois d'ici tu auras deux bras emplumés¹.

SYNCÉRASTE. Va te faire pendre.

MILPHION. Vas-y plutôt, toi et ton maître.

SYNCÉRASTE. Ah ! si on le connaissait, il ne faudrait pas tant de temps pour le perdre.

MILPHION. Qu'y a-t-il donc ?

SYNCÉRASTE. Comme si tu étais capable de garder un secret !

MILPHION. Ton secret sera mieux gardé par moi que par une femme muette.

SYNCÉRASTE. Je me déciderais sans peine à te le confier, si je ne te connaissais pas.

MILPHION. Confie hardiment, à mes risques et périls.

SYNCÉRASTE. J'ai tort, et pourtant je parlerai.

MILPHION. Sais-tu que ton maître est l'ennemi mortel du mien ?

1. Allusion grossière à la mauvaise odeur des aisselles chez certaines personnes, dans l'antiquité.

SYNCÉRASTE. Je le sais.

MILPHION. C'est l'amour qui en est cause.

SYNCÉRASTE. Tu perds ta peine.

MILPHION. Comment cela?

SYNCÉRASTE. Tu m'apprends ce que je sais.

MILPHION. Alors peux-tu douter que mon maître ne saisisse avec plaisir l'occasion de faire du mal au tien? et ce serait justice. Si tu lui donnes un coup de main, ce lui sera d'autant plus facile.

SYNCÉRASTE. Pourtant je craindrais une chose, Milphion.

MILPHION. Et que crains-tu?

SYNCÉRASTE. Que tu ne me perdes toi-même tandis que je dresserai un piège à mon maître : s'il apprend que j'ai causé à qui que ce soit, le pauvre Syncéraste sera bientôt rompu sur la croix.

MILPHION. Oh! par Pollux, âme qui vive ne saura rien de moi; je ne parlerai qu'à mon maître, et encore à condition qu'il ne dise pas que c'est toi qui as monté le coup.

SYNCÉRASTE. J'ai tort, et pourtant je parlerai. Garde-moi bien le secret au moins.

MILPHION. La bonne foi n'est pas plus discrète. Parle en toute liberté, le temps et le moment sont favorables; nous sommes seuls ici.

SYNCÉRASTE. Si ton maître veut bien mener l'affaire, il perdra le mien.

MILPHION. Comment cela se peut-il?

SYNCÉRASTE. C'est facile.

MILPHION. Alors indique-moi ce moyen facile, que je puisse l'en instruire.

SYNCÉRASTE. Adelphasie, que ton maître aime si ardemment, est de condition libre.

MILPHION. Comment?

SYNCÉRASTE. Et aussi l'autre sœur, Antérastile.

MILPHION. Puis-je te croire?

SYNCÉRASTE. Illes a achetées toutes petites dans Anactorium¹, à un pirate de Sicile.

MILPHION. Combien?

SYNCÉRASTE. Dix-huit mines.

MILPHION. Les deux?

SYNCÉRASTE. Et la nourrice faisait trois. Le vendeur le pré-

1. Aujourd'hui Vanizza, en Épire.

vint qu'elles avaient été volées ; il disait qu'elles étaient nées à Carthage, de parents libres.

MILPHION. Grands dieux ! l'agréable nouvelle que tu m'aprends là ! Mon maître Agorastoclès, qui a vu le jour dans la même ville, a été volé à l'âge de six ans, amené ici par son ravisseur et vendu à mon ancien maître. Celui-ci l'a adopté et en mourant lui a laissé sa fortune.

SYNCÉRASTE. Tout ce que tu dis là facilitera les choses ; il pourra les réclamer comme ses concitoyennes, demander leur mise en liberté.

MILPHION. Bouche close surtout.

SYNCÉRASTE. Il fera éprouver à notre homme un rude échec, s'il les lui enlève.

MILPHION. Je m'arrangerai même pour qu'il perde la partie avant d'avoir bougé une seule pièce. J'ai mon plan.

SYNCÉRASTE. Que les dieux t'entendent, et que je ne sois plus l'esclave d'un homme de son métier !

MILPHION. Eh ! je ferai en sorte, s'il leur plait, que tu sois mon compagnon d'affranchissement.

SYNCÉRASTE. Puissent-ils y consentir ! As-tu encore besoin de moi ici, Milphion ?

MILPHION. Porte-toi bien, et bonne chance.

SYNCÉRASTE. Cela dépend de toi et de ton maître. Adieu, et rappelle-toi que je compte sur le secret.

MILPHION. Tu ne m'as rien dit ; bonsoir.

SYNCÉRASTE. Si on ne bat le fer tandis qu'il est chaud, ce sera comme si on chantait.

MILPHION. Le conseil est excellent ; c'est bien aussi ce qu'on fera.

SYNCÉRASTE. La matière est bonne, mets-y un bon ouvrier.

MILPHION. Te tairas-tu ?

SYNCÉRASTE. Je me tais et m'en vais. (*Il sort.*)

MILPHION. Bon débarras. Le voilà parti ! Les dieux immortels veulent donc sauver mon maître et perdre ce vil marchand : quelle tuile va lui tomber sur la tête ! Et avant que le premier coup soit porté, le deuxième s'apprête. Mais je vais rentrer et dire tout cela à mon maître ; car si je l'appelais dehors pour lui répéter ce que vous venez d'entendre, ce serait bien maladroit. J'aime mieux l'ennuyer tête à tête au logis que vous tous ici. Dieux immortels, quelle déroute aujourd'hui pour ce Lycus ! Mais je n'ai pas besoin de tant m'amuser là. L'affaire est en train, ce n'est pas le moment de lambiner.

Il s'agit de tirer habilement parti de la confiance, sans négliger notre propre complot. Si je causais quelque retard, on aurait bien raison de me fustiger. Entrons ; j'attendrai chez nous que mon maître revienne de la place.

ACTE V.

SCÈNE I. — HANNON.

Hyth alonim vualonuth sicorathi si macom sith chi mlach chunyth mumys tyal mictibariim ischi, liphō canet hith bynuthi ad aedin bynuthii. Birnaroh syllo homalonin uby misyrthoho bythlym mothyn noctothii velech Antidasmachon. Yssidele berim thyfel yth chyllys chon, tem, lyphul uth bynim ysdibur thinno cuth nu Agorastoclès ythe manet ihy chyrsæ lycoch sith naso biuni id chil luhili gubylim lasibit thym bodyalyth herayn nyn nuys lym moncoth lusim. Exalonim volanus succuratim mistim atticum esse concubium a bello cutim beant lalacant chona enus es huiec silec panesse Athidamascon. Alem induberte felono buthume celtum comucro lueni, at enim avoso uber bent byach Aristoclem et se te aneche nasocelia elicos alemus in duberter mi comps vespiti aodeanec lictor bodes jussum limnicolus. Je conjure les dieux et les déesses qui habitent cette ville de donner un heureux succès à mon voyage ; je vous en supplie, divinités, permettez que je retrouve mes filles, qui m'ont été volées, et le fils de mon frère. J'avais ici jadis un hôte, Antidamas ; on dit qu'il a fait ce dont il ne pouvait se dispenser¹. Mais on m'assure que son fils Agorastoclès est en cette ville. J'apporte avec moi le signe d'hospitalité. Il habite, m'a-t-on dit, dans ce quartier. Je vais m'informer près de ces gens que je vois sortir.

SCÈNE II. — AGORASTOCLÈS, MILPHION, HANNON.

AGORASTOCLÈS, à Milphion. Ainsi, Milphion, Synocraste t'a dit que ce sont deux jeunes filles de condition libre, deux Carthaginoises, qu'on a enlevées ?

1. C'est-à-dire qu'il est mort.

MILPHION. Oui, et si vous voulez bien faire, vous les réclamez à l'instant comme personnes libres. Ce serait une honte pour vous de laisser en esclavage, sous vos yeux, vos compatriotes, qui étaient libres dans leur pays.

HANNON, *à part*. Grands dieux, quel doux langage à mes oreilles avides ! C'est de la craie toute pure que la conversation de ces deux hommes ; elle efface les noirs soucis de mon âme.

AGORASTOCLÈS. Si j'avais des témoins, je ferais ce que tu me conseilles.

MILPHION. Des témoins ! Eh, mettez-vous bravement à l'œuvre. La fortune saura bien vous venir en aide.

AGORASTOCLÈS. Il est plus aisé de s'y mettre que d'en sortir à son honneur.

MILPHION, *apercevant Hannon*. Mais qu'est-ce que cet oiseau qui arrive ici en tunique ? Revient-il du bain où il se sera laissé voler son manteau ? Quelle face, par Pollux ! Il a, ma foi, des esclaves vieux comme les chemins.

AGORASTOCLÈS. Qu'en sais-tu ?

MILPHION. Vous ne les voyez pas derrière lui avec leurs paquets ? On dirait vraiment qu'ils n'ont pas de doigts aux mains.

AGORASTOCLÈS. Pourquoi donc ?

MILPHION. Parce qu'ils portent leurs bagues aux oreilles. Je vais les aborder, et leur parler carthaginois. S'ils répondent, je continuerai en carthaginois : sinon, j'accommoderai mon langage à leur caractère. Et vous ? vous souvenez-vous encore du carthaginois ?

AGORASTOCLÈS. Pas un mot, ma foi : peut-il en être autrement, dis-moi ? j'avais six ans quand j'ai été enlevé de Carthage.

HANNON, *à part*. Bons dieux ! bien des enfants libres ont été enlevés de Carthage comme cela.

MILPHION. Eh bien ?

AGORASTOCLÈS. Que veux-tu ?

MILPHION. Me permettez-vous de lui parler carthaginois ?

AGORASTOCLÈS. Tu sais donc ?

MILPHION. Il n'y a pas sous le soleil de Carthaginois plus carthaginois que moi.

AGORASTOCLÈS. Va lui parler, sache ce qu'il veut, pourquoi il est venu, qui il est, de quel pays, de quelle ville : ne ménage pas les questions.

MILPHION, *à Hannon*. Avo ! De quel pays êtes-vous ? de quelle ville ?

HANNON. Hanno Muthumballe bachædreanech.

AGORASTOCLÈS. Que dit-il?

MILPHION. Qu'il est Hannon, de Carthage, fils de Muthumballe Carthaginois.

HANNON. Avo.

MILPHION. Il dit bonjour.

HANNON. Donni.

MILPHION, à Agorastoclès. Donni, il veut vous donner quelque chose : vous entendez sa promesse?

AGORASTOCLÈS. Dis-lui bonjour de ma part en carthaginois.

MILPHION, à Hannon. Il me charge de vous dire de sa part *avo donni*.

HANNON. Mehar bocca.

MILPHION. J'aime mieux que ce soit vous que moi.

AGORASTOCLÈS. Que dit-il?

MILPHION. Qu'il a mal à la bouche. Il nous prend sans doute pour des médecins.

AGORASTOCLÈS. Si c'est ainsi, dis-lui que non, je ne veux pas tromper un étranger.

MILPHION, à Hannon. Écoutez : rufen nueo istam.

AGORASTOCLÈS. Je veux qu'on ne lui dise rien que la vérité. Demandez-lui s'il a besoin de quelque chose.

MILPHION, à Hannon. Hé! les gens sans ceinture, pourquoi êtes-vous venus dans cette ville? que cherchez-vous?

HANNON. Muphursa.

AGORASTOCLÈS. Qu'est-ce qu'il dit?

HANNON. Moin lechianna.

AGORASTOCLÈS. Que vient-il faire?

MILPHION. Vous n'entendez pas? il dit qu'il veut donner aux jeux des édiles le spectacle de rats d'Afrique.

HANNON. Lalech lachananim liminichot.

MILPHION. Qu'il a apporté des bandes et des noix; il vous prie de l'aider à les vendre.

AGORASTOCLÈS. C'est un marchand, à ce que je vois?

HANNON. Is amar binam.

AGORASTOCLÈS. Qu'est-ce?

HANNON. Palum erga dectha.

AGORASTOCLÈS. Que dit-il à présent, Milphion?

MILPHION. Qu'on l'a chargé de vendre des bêches et des faucilles pour cultiver les jardins et faire la moisson. On l'a sans doute envoyé pour moissonner chez vous.

AGORASTOCLÈS. Est-ce que tout cela me regarde?

MILPHION. Il veut que vous le sachiez afin que vous n'alliez pas croire qu'il a volé quelque chose.

HANNON. Muphonium sucoraim.

MILPHION. Hum! gardez-vous bien de faire ce dont il vous prie.

AGORASTOCLÈS. Qu'est-ce qu'il dit, qu'est-ce qu'il demande ? explique-le-moi.

MILPHION. Que vous le fassiez mettre dans une claie et qu'on la charge ensuite de pierres pour le faire mourir.

HANNON. Gunebel falsamen ierasan.

AGORASTOCLÈS. Qu'est-ce ? que dit-il ? parle.

MILPHION. Ma foi, je n'y comprends plus rien.

HANNON. Eh bien, pour que tu comprennes, je vais maintenant parler latin. Tu dois être, ma foi, un méchant, un mauvais serviteur, pour te moquer ainsi d'un étranger, d'un voyageur.

MILPHION. Et vous, vous devez être un fourbe, un sycophante, pour venir ici nous attraper, Africain à double langue, fils de serpent.

AGORASTOCLÈS. Ne lui dis pas de sottises : tiens ta langue. Tu t'abstiendras de l'injurier, si tu as le sens commun. Je ne veux pas qu'on insulte nos compatriotes. (*A Hannon.*) Je suis né à Carthage, pour que vous le sachiez.

HANNON. Salut donc, ô mon compatriote !

AGORASTOCLÈS. Salut à vous aussi, qui que vous soyez ! Et si vous avez besoin de quelque chose, je vous en prie, parlez. Commandez, en votre qualité de compatriote.

HANNON. Je vous suis obligé. Mais j'ai un hôte ici : je cherche le fils d'Antidamas, Agorastoclès ; indiquez-le-moi, si vous le connaissez. Connaissez-vous ici un jeune homme du nom d'Agorastoclès ?

AGORASTOCLÈS. Si c'est au fils adoptif d'Antidamas que vous avez affaire, je suis celui que vous cherchez.

HANNON. Ah ! qu'entends-je ?

AGORASTOCLÈS. Je suis le fils d'Antidamas.

HANNON. S'il en est ainsi, et si vous voulez confronter le signe d'hospitalité, je l'ai apporté, le voici.

AGORASTOCLÈS. Voyons, montrez ; c'est bien cela, j'ai l'autre moitié à la maison.

HANNON. O mon hôte, mille fois salut ! car votre père, oui votre père Antidamas, était mon hôte ; j'avais partagé avec lui ce signe d'hospitalité.

AGORASTOCLÈS. Aussi serez-vous reçu chez-moi comme un

hôte. Je ne renie pas l'hospitalité, ni Carthage non plus ; c'est ma ville natale.

HANNON. Que tous les dieux comblent tous vos vœux ! Mais à propos, comment peut-il se faire que vous soyez né à Carthage et que vous ayez eu ici un père étolien ?

AGORASTOCLÈS. On m'a enlevé de là-bas ; Antidamas, votre hôte, m'a acheté et m'a adopté pour fils.

HANNON. Il avait été lui-même adopté par Démarque. Mais laissons-le et revenons à vous : dites-moi, vous rappelez-vous les noms de vos parents ?

AGORASTOCLÈS. Je me souviens de ceux de mon père et de ma mère.

HANNON. Dites-les-moi, pour voir si je les connais par hasard ou s'il sont de ma famille.

AGORASTOCLÈS. Ma mère se nommait Ampsigura, et mon père Jachon.

HANNON. Oh ! comme je voudrais que ce père et cette mère vécussent encore !

AGORASTOCLÈS. Ils sont donc morts ?

HANNON. Oui, et j'en ai eu bien du chagrin. Ampsigura votre mère était ma cousine, votre père était mon cousin, et en mourant il m'a fait son héritier. Ah ! cette perte m'est bien sensible. Mais si en effet vous êtes le fils de Jachon, vous devez avoir un signe à la main gauche où, tout petit encore, en jouant, vous fûtes mordu par un singe. Montrez, que je regarde, découvrez.

AGORASTOCLÈS. Tenez, la voici. Bonjour, mon oncle.

HANNON. Bonjour, Agorastoclès. En te retrouvant il me semble que je renais à la vie.

MILPHION. Ma foi, je me réjouis de votre bonheur à tous deux. (A Hannon.) Ne voulez-vous pas écouter un conseil ?

HANNON. Si fait.

MILPHION. Il faut rendre au fils les biens paternels. Il est de toute justice qu'il ait ce qu'a possédé son père.

HANNON. Je ne demande pas mieux ; on lui rendra tout. Je lui remettrai sa fortune, et en bon état, s'il vient au pays.

MILPHION. Rendez-la-lui tout de même, quand il resterait ici.

HANNON. Et il aura encore mon bien s'il m'arrive quelque accident.

MILPHION. Une drôle d'idée qui me passe par l'esprit.

HANNON. Qu'est-ce ?

MILPHION. J'ai besoin de votre aide.

HANNON. Parle, quelle est ton envie? Assurément je suis tout à ton service. De quoi s'agit-il?

MILPHION. Pouvez-vous faire le malin?

HANNON. Avec un ennemi, oui; mais avec un ami ce serait une sottise.

MILPHION. Ah! il s'agit d'un ennemi de celui-ci (*il montre Agorastoclès*).

HANNON. J'aurais plaisir à lui faire du mal.

MILPHION. Il aime une fillette chez un marchand d'esclaves.

HANNON. Il fait bien.

MILPHION. Ce marchand demeure ici, c'est notre voisin.

HANNON. J'aurais plaisir à lui faire du mal.

MILPHION. Il a deux jeunes courtisanes, deux sœurs; Agorastoclès est éperdument épris d'une des deux, dont il n'a jamais eu les faveurs.

HANNON. Voilà un amour dont les fruits sont amers.

MILPHION. Le marchand s'amuse à le tourmenter.

HANNON. Il fait son métier.

MILPHION. Agorastoclès veut lui jouer un tour.

HANNON. C'est un brave garçon s'il fait cela.

MILPHION. Voici donc de quoi je m'avise, voici les batteries que je dresse. Nous vous envoyons là, vous dites que ce sont vos filles, qu'on vous les a volées toutes petites à Carthage, vous les réclamez à titre de personnes libres, comme si c'étaient vos deux enfants: comprenez-vous?

HANNON. Si je comprends? n'ai je pas deux filles comme cela, qui m'ont été volées toutes petites avec leur nourrice?

MILPHION. Vous jouez, ma foi, la comédie à merveille, voilà un début qui me plait.

HANNON. Plus que je ne voudrais, par Hercule!

MILPHION. Hé! l'adroit compère! est-il malin, et vif, et fin, et rusé! comme il pleure pour assurer le succès! voilà qu'il me surpasse déjà en fourberie, moi l'inventeur!

HANNON. Mais quelle mine a leur nourrice? dépeins-la-moi.

MILPHION. Pas grande de taille, un teint basané.

HANNON. C'est elle.

MILPHION. Jolie tournure, bouche petite, œil tout noir.

HANNON. Ah! la voilà toute crachée.

MILPHION. Voulez-vous la voir?

HANNON. J'aimerais mieux voir mes filles. Mais va, appelle-les, que je sache si ce sont elles. Si c'est la nourrice, elle me reconnaîtra tout de suite.

MILPHION, *frappant chez Lycus*. Holà ! y a-t-il quelqu'un ? Qu'on dise à Giddénémé de sortir ; il y a une personne qui veut lui parler.

SCÈNE III. — GIDDÉNÉMÉ, MILPHION, HANNON,
AGORASTOCLÈS, UN ESCLAVE.

GIDDÉNÉMÉ. Qui frappe ?

MILPHION. Celui qui est tout près de toi.

GIDDÉNÉMÉ. Que veux-tu ?

MILPHION. Ça, connais-tu cet homme en tunique ? sais-tu qui c'est ?

GIDDÉNÉMÉ. Que vois-je ? grand Jupiter ! c'est là mon maître, le père des petites que j'ai nourries, Hannon de Carthage.

MILPHION. Est-elle madrée ! Ce Carthaginois est un fameux sorcier, il tourne toutes les têtes à son idée.

GIDDÉNÉMÉ. O mon maître, salut ! Hannon, vous que vos filles et moi espérons le moins, salut ! Ne soyez pas si surpris, ne me regardez pas tant. Ne reconnaissez-vous pas Giddénémé votre servante ?

HANNON. Si fait ; mais où sont mes filles ? c'est là ce que je veux savoir.

GIDDÉNÉMÉ. Au temple de Vénus.

HANNON. Qu'y font-elles ? dis-moi.

GIDDÉNÉMÉ. C'est aujourd'hui la fête de la déesse, elles sont allées prier pour obtenir ses bonnes grâces.

MILPHION. Elles les ont, ma foi, assez bien obtenues, puisque ce brave homme est arrivé.

AGORASTOCLÈS. Est-ce que ce sont ses filles ?

GIDDÉNÉMÉ. Comme vous dites. (*A Hannon.*) Votre tendresse nous est bien secourable, et vous voilà débarqué tout à point : aujourd'hui même il leur aurait fallu changer de noms et faire un infâme trafic de leur corps.

UN ESCLAVE, *à Giddénémé*. Handones illi.

GIDDÉNÉMÉ. Havon bene si illi, in mustine. Me ipsi et eneste dum et alamna cestinum.

AGORASTOCLÈS. Que viennent-ils de se dire ? explique-le-moi.

MILPHION. Il l'appelle sa mère, et elle l'appelle son fils.

HANNON, *à Giddénémé*. Tais-toi et ménage ta marchandise de femelle.

AGORASTOCLÈS. Quelle marchandise ?

HANNON. Un babil étourdissant qui n'en finit pas. (*A Milphion,*

en montrant ses esclaves.) Conduis ce monde-là à la maison, et dis à la nourrice de t'accompagner aussi.

AGORASTOCLÈS, à *Milphion*. Fais ce qu'il t'ordonne.

MILPHION, à *Hannon*. Mais qui est-ce qui vous les indiquera?

AGORASTOCLÈS. Moi, parfaitement.

MILPHION. Je m'en vais donc.

AGORASTOCLÈS. J'aimerais mieux te le voir faire que te l'entendre dire. Et qu'on apporte à souper pour l'arrivée de mon oncle.

MILPHION, *aux esclaves*. Lachananim vos ! Je vais vous fourrer au moulin, et de là au puits, et après, de bonnes bûches à fendre. Je ferai en sorte que vous ne vantiez pas trop notre hospitalité.

AGORASTOCLÈS. Écoutez-moi, mon oncle : je vous le dis et vous ne direz pas que je ne vous en ai point parlé : donnez-moi votre fille aînée.

HANNON. C'est convenu.

AGORASTOCLÈS. J'ai votre parole ?

HANNON. Oui.

AGORASTOCLÈS. Salut, mon oncle, car maintenant vous l'êtes tout à fait. Ainsi désormais je pourrai causer librement avec elle. A présent, mon oncle, si vous voulez voir vos filles, suivez-moi.

HANNON. Voilà assez longtemps que j'en meurs d'envie ; je te suis.

AGORASTOCLÈS. Si nous allions à leur rencontre ?

HANNON. Je crains que nous ne nous croisions en route. Grand Jupiter, change mon incertitude en un bonheur assuré.

AGORASTOCLÈS. Me voilà sûr de posséder mes amours. Mais ce sont elles, je les aperçois.

HANNON. Ce sont mes filles ? qu'elles sont devenues grand-delettes ! elles étaient si petites !

AGORASTOCLÈS. Voulez-vous que je vous dise ? Ce sont des colonnes grecques, elles ne demandent qu'à pousser.

MILPHION. Ma foi, ce que je disais tantôt en plaisantant va devenir, je crois, une belle et bonne réalité : il se trouvera que ce sont ses filles.

AGORASTOCLÈS. C'est déjà tout trouvé ! Toi, Milphion, emmène tout ce monde ; nous allons les attendre ici.

SCÈNE IV. — ANTÉRASTILE, ADELPHASIE,
AGORASTOCLÈS, HANNON.

ANTÉRASTILE. Cela valait le prix pour un amateur de jolies choses de venir au temple régaler ses yeux d'un si brillant spectacle. J'ai été ravie des charmantes offrandes des courtisanes, beaux présents dignes de la reine de beauté. J'ai admiré aussi la puissance de la déesse : tant de gracieuses choses, et toutes si merveilleusement arrangées, chacune à sa place ! Partout on était embaumé par la myrrhe et les parfums d'Arabie ; ni ta fête ni ton temple, ô Vénus, n'avaient l'air d'être négligés : tant il se pressait là de clientes pour rendre hommage à Vénus Calydonienne. Quant à nous deux, ma sœur, nous avons été là comme des reines, belles, respectées, et les jeunes gens ne se sont pas moqués de nous comme de toutes les autres filles.

ADELPHASIE. J'aimerais mieux que ce fût l'avis d'autres, ma sœur, et que tu ne fisses pas toi-même ton panégyrique.

ANTÉRASTILE. Je l'espère bien.

ADELPHASIE. Et moi aussi, par Pollux, quand je compare notre caractère à celui des autres femmes. Notre naissance exige de nous que nous restions pures de toute faute.

HANNON, à part. O Jupiter, qui protèges et nourris le genre humain, toi qui donnes pour nous du prix à la vie, toi de qui dépendent les espérances de tous les hommes, fais, je te conjure, que cette journée soit heureuse pour mon destin. Ces filles dont j'ai été sevré tant d'années, et qui toutes petites ont été enlevées à leur pays, rends-leur la liberté, et je saurai qu'une constante piété a sa récompense.

AGORASTOCLÈS. J'obtiendrai tout de Jupiter : il m'a des obligations et il a peur de moi.

HANNON. Tais-toi, je te prie.

AGORASTOCLÈS. Ne pleurez pas, mon oncle.

ANTÉRASTILE. Qu'il est doux, ma sœur, de triompher comme nous avons fait aujourd'hui, distinguées entra toutes par nos attraits !

ADELPHASIE. Tu es plus folle que je ne voudrais, ma pauvre sœur. Te trouves-tu donc si belle parce que là-bas on ne t'a pas barbouillé le visage de suie ?

AGORASTOCLÈS. O mon oncle, le plus cher, le meilleur des oncles !

HANNON. Qu'est-ce, enfant de mon frère ? que veux-tu, mon cher garçon ? explique-toi.

AGORASTOCLÈS. Je veux que vous fassiez attention.

HANNON. Je suis tout oreilles.

AGORASTOCLÈS. Mon oncle, mon bon oncle !

HANNON. Qu'y a-t-il ?

AGORASTOCLÈS. Elle est charmante, ravissante ! que d'esprit !

HANNON. Pour l'esprit, elle tient de son père.

AGORASTOCLÈS. Que dites-vous ? Il y a bel âge, ma foi, qu'elle a dépensé ce qu'elle en avait reçu de vous. Maintenant, c'est de moi que lui vient l'esprit, de moi que lui vient le bon sens. Tout son esprit, elle le doit à mon amour.

ADELPHASIE. Nous avons beau être esclaves, ma sœur, nous sommes d'un sang qui ne nous permet rien dont on puisse faire moquerie. Les femmes ont bien des défauts ; mais le plus grand de tous, c'est d'être trop contentes d'elles-mêmes et de chercher trop à plaire aux hommes.

ANTÉRASTILE. J'ai été bien joyeuse, ma sœur, de ce que les victimes nous ont annoncé et des prédictions que l'haruspice nous a faites.

AGORASTOCLÈS, *à part*. Si seulement il avait parlé de moi !

ANTÉRASTILE. Il a dit que sous peu de jours, et malgré notre maître, nous serions libres. Mais, à moins que les dieux ou nos parents ne s'en mêlent, je ne vois guère sur quoi fonder cet espoir.

AGORASTOCLÈS. C'est, ma foi, sous ma garantie, mon oncle, que l'haruspice leur a promis la liberté ; il sait que j'aime Adelphasie.

ADELPHASIE. Viens, ma sœur.

ANTÉRASTILE. Je te suis.

HANNON. Avant que vous vous éloigniez, je voudrais vous dire un mot : arrêtez-vous donc, si cela ne vous ennuit pas.

ADELPHASIE. Qui nous appelle ?

AGORASTOCLÈS. Quelqu'un qui veut vous faire du bien.

ADELPHASIE. C'est le moment. Mais qui est-ce ?

AGORASTOCLÈS. Un ami.

ADELPHASIE. Alors ce n'est pas un ennemi.

AGORASTOCLÈS. C'est un homme de bien, mon cher cœur.

ADELPHASIE. Ma foi, je l'aime mieux qu'un méchant homme.

AGORASTOCLÈS. Si vous devez avoir un ami, c'est celui-ci.

ADELPHASIE. Je ne le demande pas.

AGORASTOCLÈS. Il veut vous faire beaucoup de bien à toutes deux.

ADELPHASIE, à *Hannon*. Vous serez donc un honnête homme obligeant d'honnêtes filles.

HANNON. Je vous donnerai de la joie.

ADELPHASIE. Nous vous donnerons, ma foi, du bonheur.

HANNON. Avec la liberté.

ADELPHASIE. A ce prix, nous serons bien vite à vous.

AGORASTOCLÈS, *bas à Hannon*. Mon cher oncle, puissent les dieux me protéger, aussi vrai que, si j'étais Jupiter, ma foi, je l'épouserais sur l'heure et mettrais Junon dehors par les épaules ! Quel langage chaste, sensé, convenable ! quelle modestie dans ses discours ! Certes, elle m'appartient.

HANNON. Et moi, comme j'ai été madré avec elles !

AGORASTOCLÈS. Très-joliment, ma foi, et très-adroitement.

HANNON. Faut-il encore les éprouver ?

AGORASTOCLÈS. Faites court ; les spectateurs ont soif.

HANNON. Eh bien, pourquoi ne pas venir tout de suite au fait ?
(*A Adelphasie et à Antérostile.*) Je vous appelle en justice.

AGORASTOCLÈS. Tenez-les, mon oncle.

HANNON. Toi, si tu es un brave garçon....

AGORASTOCLÈS. Voulez-vous que je mette la main sur celle-ci ?

HANNON. Prends-la.

ADELPHASIE. Est-ce que c'est là votre oncle, Agorastoclès ?

AGORASTOCLÈS. Je vous le ferai bientôt savoir. Mais pour le moment, je me vengerai de vous comme il faut, car je veux que vous soyez ma femme.

HANNON. Venez en justice, et ne lanternez pas.

AGORASTOCLÈS, à *Hannon*. Prenez-moi pour témoin et emmenez-la ; moi je vous prendrai pour témoin à mon tour, et celle-ci..... je l'aimerai, je l'embrasserai. Non, je voulais dire.... eh oui, ma foi, j'ai dit ce que je voulais.

HANNON. Attendez. Je vous appelle en justice, si vous ne préférez que je vous y traîne.

ADELPHASIE. Pourquoi nous appelez-vous en justice ? Qu'est-ce que nous vous devons ?

AGORASTOCLÈS, à *Hannon*. Dites-le-lui.

ADELPHASIE. Comment ! mes chiens aussi vont aboyer contre moi ?

AGORASTOCLÈS. Eh ! par Hercule, caressez-les ; donnez-moi un baiser en guise de gâteau, votre langue en guise d'os, et votre chien deviendra doux comme un mouton.

HANNON. Venez donc, si vous voulez venir.

ADELPHASIE. Qu'est-ce que nous vous avons fait ?

HANNON. Vous êtes deux voleuses.

ADELPHASIE. Nous ?

HANNON. Oui, vous.

AGORASTOCLÈS. Et je sais que c'est vrai.

ADELPHASIE. Qu'est-ce que nous avons pris ?

AGORASTOCLÈS, *montrant Hannon*. Demandez-le-lui.

HANNON. Depuis bien des années, vous avez recélé mes filles, des enfants libres, de bonne naissance, de grande famille.

ADELPHASIE. Ah ! par Castor, vous ne nous convaincrez jamais d'une pareille infamie.

AGORASTOCLÈS. Gageons, si vous ne mentez pas, à qui donnera un baiser à l'autre.

ADELPHASIE. Je n'ai rien à démêler avec vous ; retirez-vous, je vous prie.

AGORASTOCLÈS. Si fait, c'est à moi qu'il faut que vous ayez affaire. Voici mon oncle, je dois prendre sa cause en main. Je lui dénoncerai tous les vols que vous faites, comment vous avez chez vous ses filles en servitude, quand vous savez que ce sont des enfants libres, qu'on a volés dans leur pays.

ADELPHASIE. Où sont-elles ? qui sont-elles ? dites-moi.

AGORASTOCLÈS, *à Hannon*. Nous les avons assez mises aux champs.

HANNON. Je parlerai donc.

AGORASTOCLÈS. C'est mon avis, mon cher oncle.

ADELPHASIE. Je suis toute saisie, cette affaire m'inquiète, ma sœur. J'en demeure pétrifiée.

HANNON. Écoutez-moi, jeunes filles. D'abord, s'il était possible que les dieux n'envoyassent jamais le malheur à qui ne le mérite point, je serais satisfait ; mais pour le bonheur qu'ils me donnent, ainsi qu'à vous et à votre mère, nous leur devons d'éternelles actions de grâces ; les immortels reconnaissent et honorent ainsi notre piété. Vous êtes mes deux filles et voici votre cousin, le fils de mon frère, Agorastoclès.

ADELPHASIE, *à Antérostile*. Dis-moi, ne nous font-ils pas une fausse joie ?

AGORASTOCLÈS. Ah ! puissé-je être aimé des dieux, aussi vrai que c'est votre père. Vos mains ?

ADELPHASIE. Salut, ô mon père, que nous n'espérons pas revoir ; souffrez que nous vous embrassions.

ANTÉRASTILE. Salut, mon père, tant regretté, tant désiré.

nous sommes toutes deux vos filles ; que nous vous embrassions toutes deux.

AGORASTOCLÈS. Et moi, après, qui m'embrassera ?

HANNON. Ah ! je suis bien heureux. Cet instant de joie me paye de mes longues années de souffrance.

ADELPHASIE. A peine si nous pouvons y croire.

HANNON. Je vous indiquerai quelqu'un à qui vous pourrez vous en rapporter : votre nourrice m'a reconnu tout de suite.

ADELPHASIE. Où donc est-elle ?

HANNON. Chez mon neveu.

AGORASTOCLÈS, à *Adelphasie*. Mais quelle idée de vous accrocher si longtemps à son cou, avant qu'il m'ait promis votre main ?

ADELPHASIE. Laissez-moi.

AGORASTOCLÈS. Salut, ma douce espérance.

ADELPHASIE. Je vous fais grâce du salut.

AGORASTOCLÈS, à *Antérastile*. Et vous aussi, salut.

ANTÉRASTILE. Cela n'est pas nécessaire ; vous m'assommez.

HANNON. Serrons-nous tous dans les bras les uns des autres. Y a-t-il sur terre de plus heureux gens que nous ?

AGORASTOCLÈS. Les justes ont leur juste récompense. (*Il embrasse Adelphasie.*) Enfin me voilà au comble de mes vœux. O Apelle, à Zeuxis, pourquoi êtes-vous morts sitôt ? quel tableau vous auriez eu à peindre ! Car les autres artistes ne sont pas dignes de pareils sujets.

HANNON. Vous tous, dieux et déesses, je vous rends de justes et grandes actions de grâces pour cette joie, pour cette félicité dont vous m'inondez, en remettant mes filles dans mes bras.

ADELPHASIE. O mon père, votre tendresse est notre appui.

AGORASTOCLÈS. Mon oncle, tâchez de vous souvenir que vous m'avez promis votre fille aînée.

HANNON. Je le sais.

AGORASTOCLÈS. Et que vous m'avez promis une dot aussi.

SCÈNE V. — ANTHÉMONIDÈS, ADELPHASIE, ANTÉRASTILE, HANNON, AGORASTOCLÈS.

ANTHÉMONIDÈS. Si je ne me venge comme il faut pour la mine que j'ai dû donner à ce drôle, je consens à devenir le plastron de tous les badauds. Le coquin m'invite à dîner, s'en va lui-même en ville, et me laisse chez lui en guise de portier. Du moment où ni lui ni ses femmes ne rentrent et où l'on ne me donne rien à mettre sous la dent, je me suis nanti de ceci,

qui vaut bien ma part du dîner, et je décampe. Cela lui apprendra ; il aura craché sa contribution militaire. Il avait trouvé à qui escroquer une bonne mine d'argent. Mais tandis que je suis monté, je voudrais bien rencontrer ma bonne amie ; mes poings lui accommoderaient un museau de négresse ; je lui ferais tant de noirs, qu'elle serait plus noire qu'un Égyptien ou que ceux qui aux représentations du Cirque apportent l'eau des chevaux.

ADELPHASIE, à Agorastoclès. Serrez-moi bien, mon cher cœur, j'ai une telle frayeur des milans ! Voilà une méchante bête ; qu'elle n'aille pas vous enlever votre tourterelle.

ANTÉRASTILE. Que ne puis-je vous presser plus étroitement, mon père !

ANTHÉMONIDÈS. Je perds mon temps. Avec ce que j'ai là, je puis à peu près me payer à dîner... Mais quoi ? qu'est-ce ? qu'est-ce là ? que vois-je ? comment ? que signifient ces accolades ? que veulent dire ces embrassades ? D'où vient cet homme à longues tuniques ? il a l'air d'un garçon de cabaret. N'ai-je pas la berlue ? n'est-ce pas là mon amie Antérastile ? Eh oui, ma foi, c'est elle : ce n'est pas d'aujourd'hui que je m'aperçois qu'elle en tient peu pour moi. Une jeune fille ne rougit pas d'embrasser un mauricaud en pleine rue ? Par Hercule, je vais la mettre aux mains du bourreau pour lui rompre bras et jambes. En vérité, ces gens à robes trainantes sont d'un tempérament ! Mais abordons notre amoureuse Africaine. (*A Antérastile.*) Hé, la belle, c'est à toi que je parle ! n'as-tu pas honte ? (*A Hannon.*) Et vous, qu'avez-vous à démêler avec elle ? répondez.

HANNON. Bonjour, l'ami.

ANTHÉMONIDÈS. Foin de votre bonjour, je n'ai pas besoin de vos souhaits. De quel droit la touchez-vous du bout du doigt ?

HANNON. Cela me platt.

ANTHÉMONIDÈS. Cela vous platt ?

HANNON. Oui.

ANTHÉMONIDÈS. La peste t'étouffe, avorton ! Tu oses venir faire ici le galant, rebut de l'espèce humaine, mettre la main sur les maîtresses des guerriers ? Anchois pelé, avec ta cotte à ceinture étriquée et ton cuir puant, ignoble panse plus bourrée d'ail et d'oignon que celle des rameurs romains !

AGORASTOCLÈS. Ah ça, mon brave, est-ce que les mâchoires et les dents te démangent, pour venir l'ennuyer ainsi ? Cherches-tu quelque mauvaise affaire ?

ANTHÉMONIDÈS. Pourquoi n'as-tu pas pris un tambourin pour

dire cela ? Car tu me fais l'effet d'un mignon plutôt que d'un homme.

AGORASTOCLÈS. Veux-tu savoir quel mignon je fais ? Holà, esclaves, sortez ! apportez des bâtons !

ANTHÉMONIDÈS. Eh là, ne prenez pas au sérieux ce que j'ai dit par plaisanterie.

ANTÉRASTILE. Mais aussi, Anthémonidès, quelle mouche vous pique de venir parler si grossièrement à notre cousin et à notre père ? Car voici notre père ; il nous a reconnues tout à l'heure, ainsi que le fils de son frère.

ANTHÉMONIDÈS. Ah, par Jupiter, voilà qui est bien fait ! J'en suis content, j'en suis ravi, surtout s'il doit en revenir quelque bonne mésaventure à ce coquin d'entremetteur ; pour vous, vous avez le bonheur que vous méritez.

ANTÉRASTILE. On peut l'en croire, j'en réponds ; croyons-le, mon père.

HANNON. Je le crois.

AGORASTOCLÈS. Et moi aussi ; mais voici Lycus, le brave homme, je l'aperçois, il revient chez lui.

HANNON. Qui est-ce ?

AGORASTOCLÈS. Ce que vous voudrez, le marchand d'esclaves Lycus. C'est lui qui a tenu vos filles en servitude ; c'est lui qui m'a volé mon or.

HANNON. Jolie connaissance que tu as là !

AGORASTOCLÈS. Traînons-le en justice.

HANNON. Pas du tout.

AGORASTOCLÈS. Pourquoi ?

HANNON. Parce qu'il vaut mieux en tirer une bonne indemnité.

SCÈNE VI. — LYCUS, AGORASTOCLÈS, HANNON, ANTHÉMONIDÈS.

LYCUS. On n'est jamais attrapé, selon moi, quand on raconte ses affaires à ses amis tout comme elles sont. Les miens sont tous d'accord : je n'ai qu'à me pendre, si je ne veux pas que la justice me mette entre les mains d'Agorastoclès.

AGORASTOCLÈS. Allons, drôle, au tribunal.

LYCUS. Je vous en supplie, Agorastoclès, permettez-moi de me pendre.

HANNON. Infâme coquin, je t'appelle en justice.

LYCUS. Qu'ai-je affaire avec vous ?

HANNON. J'affirme que voici mes deux filles, libres de naissance ; elles m'ont été volées toutes petites avec leur nourrice.

LYCUS. Il y a un siècle que je le sais, et je m'étonnais que personne ne vint les réclamer. Assurément, elles ne m'appartiennent pas.

ANTHÉMONIDÈS. Vil entremetteur, en justice.

LYCUS. Vous voulez parler du dîner ; on vous le doit, on vous le donnera.

AGORASTOCLÈS. Pour le vol, il me faut le double.

LYCUS, *tendant la gorge*. Prenez-le là.

HANNON. Et à moi une éclatante vengeance.

LYCUS. Prenez là tout ce que vous voudrez.

ANTHÉMONIDÈS. A moi une mine d'argent.

LYCUS. Prenez là tout ce que vous voudrez. Je n'ai que mon cou pour vous payer tous, il portera l'endosse.

AGORASTOCLÈS. As-tu quelque réclamation à m'opposer ?

LYCUS. Je ne souffle pas.

AGORASTOCLÈS. Rentrez donc à la maison, fillettes ; mais, mon oncle, accordez-moi votre fille, comme vous avez dit.

HANNON. Je me garderais bien de m'en dédire.

ANTHÉMONIDÈS. Adieu.

AGORASTOCLÈS. Adieu.

ANTHÉMONIDÈS, *montrant ce qu'il a pris*. Tiens, entremetteur, j'emporte ceci à compte sur ma mine.

LYCUS. Ah ! je suis perdu.

AGORASTOCLÈS. Tout à l'heure, quand tu seras venu au tribunal.

LYCUS. Eh ! je me livre moi-même, qu'est-il besoin du préteur ? Seulement, je vous en prie, contentez-vous de la somme simple. On peut bien, je crois, ramasser trois cents philippes : je ferai ma vente demain.

AGORASTOCLÈS. A condition que tu restes quelque temps chez moi dans une cage de bois.

LYCUS. Soit.

AGORASTOCLÈS. Venez à la maison, mon oncle, que nous fétions joyeusement ce jour si funeste pour lui, si heureux pour nous. (*Aux spectateurs.*) Adieu, adieu : nous avons bien bavardé ; mais en fin de compte tout le mal est retombé sur l'entremetteur. Et maintenant, si la comédie vous a plu, elle réclame l'assaisonnement final de toute pièce de théâtre, vos applaudissements¹.

1. Certaines éditions donnent de plus une scène qui n'est pas de Plaute et qui ne mérite pas qu'on la traduise.

PSEUDOLUS

Pseudolus

NOTICE SUR PSEUDOLUS.

Pseudolus ou le *Trompeur*, était une des pièces de prédilection de Plaute, s'il faut s'en rapporter à la phrase que Cicéron met dans la bouche de Caton : « Que Plaute aimait son *Pseudolus* ! qu'il aimait son *Truculentus* ! » Cette prédilection ne s'explique guère, et si nous étions chargé d'assigner des rangs aux pièces de Plaute, nous n'accorderions certainement le premier ni à *Pseudolus* ni à *Truculentus*. Mais peut-être Cicéron n'exprimait-il que le jugement du public de son époque, et ce jugement était influencé sans doute par la perfection avec laquelle le fameux Roscius représentait le personnage du marchand d'esclaves, Ballion².

L'intrigue, dans *Pseudolus*, n'a rien de bien nouveau : c'est l'éternelle lutte de l'esclave contre son vieux maître et contre un entremetteur. Cette intrigue est bien conçue, assurément, mais il n'y a pas beaucoup d'originalité dans les moyens. Elle peut offrir des points curieux de comparaison et de rapprochement avec les autres comédies de Plaute qui reposent sur les mêmes données, mais à la longue on se fatigue de ce retour perpétuel des mêmes personnages, si peu intéressants par eux-mêmes : l'esclave fourbe et hardi, le marchand fripon et parjure. On a d'ailleurs remarqué, et avec raison, un double défaut : le caractère du vieux père change tout à coup sans motif. Courroucé d'abord au plus haut degré contre l'esclave qui contribue à pervertir son fils, il en vient subitement à faire contre lui une gageure. L'esclave s'engage à duper le marchand, à duper le vieillard, et bien

1. *De la Vieillesse*, chap. xv.

2. Voyez le *Plaidoyer pour Roscius*, chap. vii.

qu'une seule de ses ruses ait réussi, le père se déclare satisfait et pardonne.

L'intrigue est donc, dans *Pseudolus*, le côté faible; mais ce qui a valu à cette pièce l'admiration du public romain, ce qui fait que de nos jours encore la lecture n'en est pas sans charme, c'est le caractère si vigoureusement dessiné de Ballion, dont le nom fut appliqué par la suite à tous les membres de cette infâme corporation.

~~LIBRARY~~



ARGUMENT¹.

Un militaire paye quinze mines argent comptant à un marchand d'esclaves, et lui laisse une marque pour qu'il remette Phénicie à celui qui apportera la marque pareille avec le restant de la somme. Le valet du militaire arrive; Pseudolus lui escroque la marque en se donnant pour Syrus, esclave de Ballion. Il aide par là son maître, car le marchand livre la femme à Simia, aposté par Pseudolus. Le véritable Harpax vient bientôt; on découvre le mystère, et le vieux père paye la somme qu'il avait gagée.

1. Cet argument, qui est acrostiche, est attribué au grammairien Priscien.

PERSONNAGES.

- PSEUDOLUS, esclave de Simon.
- CALIDORE, fils de Simon.
- BALLION, prostitueur.
- ESCLAVES CORRECTEURS.
- SIMON, père de Calidore.
- CALLIPHON, vieillard, ami de Simon
- HARPAX, domestique d'un militaire.
- CHARIN, ami de Calidore.
- UN ESCLAVE de Ballion.
- UN CUISINIER.
- SIMIA, esclave de Charin.
- PHÉNICIE, maîtresse de Calidore, personnage muet.

La scène est à Athènes.

PSEUDOLUS.

PROLOGUE¹.

Accordez-moi aujourd'hui une attention favorable : je vous apporte d'heureux présages ; car il me paraît très-juste d'annoncer de bonnes choses à des gens de bien, et de mauvaises aux méchants, afin que ceux-ci n'éprouvent que du mal, et ceux-là, que le bien dont ils sont dignes. Les méchants sont méchants parce qu'ils haïssent les bons, et les bons ne sont tels que par la haine qu'ils ont pour les méchants. Ainsi, spectateurs, vous êtes bons, parce que vous avez été constamment ennemis des méchants, que vous les avez éloignés de vous par la force des lois et par la valeur de vos légions, qui les ont combattus avec un brillant succès. Vous donc, Romains, qui êtes bons, accordez aussi une bonne attention à cette troupe assez bonne, qui va offrir aujourd'hui de bonnes choses à de bonnes gens. Vos oreilles, vos yeux, votre esprit, n'auront rien à désirer. Si quelqu'un est venu ici à jeun ou bien altéré, ayant le ventre creux, il ne lui prendra envie ni de rire, ni de dormir ; il sera bien éveillé ; et les affamés, en voyant rire de bon cœur ceux qui auront copieusement diné, ne pourront s'empêcher de mordre. Maintenant, si vous faites bien, vous autres qui êtes à jeun, retirez-vous, allez-vous-en ; pour vous qui êtes rassasiés, restez debout, ou plutôt asseyez-vous et écoutez attentivement. Je ne vous dirai à présent ni le nom ni le sujet de cette comédie ; Pseudolus vous l'apprendra suffisamment ; il suffit, si j'ai bien calculé, de vous avoir dit ce que je vous ai dit ; car dans une pièce où se trouvent les jeux, les ris, l'agrément, les effets

1. Nous empruntons à Levée la traduction de ce prologue, dont les deux derniers vers seulement sont admis comme pouvant être de Plaute.

du vin et la joyeuse ivresse, les grâces, la beauté, la gaieté, y chercher autre chose, c'est vouloir s'attirer une méchante affaire. Débarrassez-vous à présent de toutes inquiétudes pour jouir d'une pleine liberté d'esprit ; sans quoi il vaut mieux se lever et s'en aller. Une longue comédie de Plaute va paraitre en scène.

ACTE I.

SCÈNE I. — PSEUDOLUS, CALIDORE.

PSEUDOLUS. Si votre silence, mon maître, pouvait m'apprendre quels chagrins vous minent si misérablement, j'épargnerais volontiers une peine à deux personnes, à moi celle de vous interroger, à vous celle de me répondre. Mais puisque cela ne se peut, la nécessité m'oblige à vous questionner. Répondez-moi donc : pourquoi depuis tant de jours déjà cet abattement, ces tablettes que vous portez avec vous, que vous arrosez de vos larmes, sans ouvrir votre cœur à qui que ce soit ? Parlez, que je sache avec vous ce que j'ignore encore.

CALIDORE. Je suis bien malheureux, Pseudolus !

PSEUDOLUS. Que Jupiter vous en préserve !

CALIDORE. Cela ne dépend pas de Jupiter : c'est sous l'empire de Vénus que je souffre, et non sous le sien.

PSEUDOLUS. Puis-je savoir de quoi il est question ? Jusqu'à présent vous m'avez toujours initié à tous vos secrets.

CALIDORE. Je n'ai pas changé de sentiments à ton égard.

PSEUDOLUS. Allons, dites-moi ce que vous avez. Je vous aiderai de ma bourse ou de mes services ou d'un bon conseil.

CALIDORE. Prends ces tablettes, et raconte-toi à toi-même les soucis et les peines qui me consomment.

PSEUDOLUS. J'obéis ; mais qu'est-ce à dire ?

CALIDORE. Quoi donc ?

PSEUDOLUS. On dirait que ces lettres veulent faire des petits ; elles montent l'une sur l'autre.

CALIDORE. Encore tes plaisanteries !

PSEUDOLUS. Ma foi, à moins qu'une sibylle ne les déchiffre, je crois que personne n'y verra que du feu.

CALIDORE. Comment peux-tu traiter si brutalement ces lettres charmantes, ces charmantes tablettes, écrites par une charmante main ?

PSEUDOLUS. Est-ce donc, dites-moi, que les poules aussi ont des mains? C'est une poule qui a écrit cela.

CALIDORE. Tu es assommant. Lis-les, ou rends-les-moi.

PSEUDOLUS. Non, je les lirai d'un bout à l'autre. Attention.

CALIDORE. Je n'ai pas l'esprit présent.

PSEUDOLUS. Citez-le à comparaitre. — 35

CALIDORE. Non, je me tairai; fais ta sommation à ces tablettes: c'est là qu'est mon esprit pour le quart d'heure, et non dans ma tête.

PSEUDOLUS. Je vois votre bonne amie, Calidore. — 40

CALIDORE. Où est-elle, de grâce?

PSEUDOLUS. Là voici tout de son long sur ces tablettes; elle est couchée sur la cire.

CALIDORE. Que les dieux et les déesses te....

PSEUDOLUS. Qu'ils me combent de biens. — 45

CALIDORE. Comme l'herbe que voit naître le solstice, j'ai existé un moment; tout à coup je vois le jour, et tout à coup je, péris.

PSEUDOLUS. Taisez-vous au moins, tandis que je lis.

CALIDORE. Lis donc. — 50

PSEUDOLUS. « Phénicie à son amant Calidore. Par cette cire, ce lin, ces lettres, mes interprètes, je te salue et réclame ton salut, pleurante et toute éperdue de cœur, d'âme et d'esprit. »

CALIDORE. Je n'en puis plus, Pseudolus; je ne trouve nulle part de salut à lui rendre.

PSEUDOLUS. Quel salut?

CALIDORE. De l'argent.

PSEUDOLUS. Comment, pour un salut sur du bois vous rendriez un salut en argent? Un beau commerce, ma foi.

CALIDORE. Lis toujours: tu verras assez par ces tablettes quel pressant besoin j'ai de trouver de l'argent.

PSEUDOLUS. « Mon maître m'a vendue vingt mines à un militaire macédonien pour aller à l'étranger, mon cher cœur. Avant de partir, le militaire a versé quinze mines, et il n'en reste plus que cinq à payer. Il a laissé ici un signe, une empreinte de son portrait qui est gravé sur son cachet, et l'on doit me faire partir avec celui qui viendra présenter un signe semblable. Le jour est déjà fixé; c'est la prochaine fête de Bacchus. »

CALIDORE. C'est demain: le moment de ma perte est arrivé, si je ne trouve en toi quelque secours. — 70

PSEUDOLUS. Laissez-moi achever.

CALIDORE. Je le veux bien ; il me semble que je m'entretiens avec elle ; lis, tu me verses à la fois l'absinthe et le miel.

PSEUDOLUS. « Et maintenant nos amours, nos habitudes, notre commerce, jeux, plaisirs, causeries, suaves baisers, étroites étreintes de deux corps passionnés, douces morsures de mignonnes lèvres, frémissements d'un sein gonflé de volupté, pour moi, pour toi aussi, toutes ces jouissances sont perdues, détruites, anéanties, si nous ne trouvons, moi en toi, toi en moi, le salut. Tout ce que je savais, j'ai voulu te le faire savoir. Je verrai maintenant si tu m'aimes ou si tu fais semblant de m'aimer. Adieu. »

CALIDORE. Pseudolus, que cette lettre est touchante !

PSEUDOLUS. Oh ! très-touchante.

CALIDORE. Et tu ne pleures pas ?

PSEUDOLUS. J'ai des yeux de roc ; je ne puis leur faire suer une seule larme. *Mot coupé*

CALIDORE. Comment cela ?

PSEUDOLUS. Dans notre famille on a toujours eu les yeux secs.

CALIDORE. Ne veux-tu donc pas m'aider ?

PSEUDOLUS. Que puis-je faire pour vous ?

CALIDORE. Hélas !

PSEUDOLUS. Oh ! pour des hélas, ma foi, ne m'épargnez pas, je vous en donnerai.

CALIDORE. Je suis bien à plaindre ; je ne trouve point d'argent à emprunter, Pseudolus.

PSEUDOLUS. Hélas !

CALIDORE. Et pas une obole à la maison.

PSEUDOLUS. Hélas !

CALIDORE. Demain on me l'emmènera.

PSEUDOLUS. Hélas !

CALIDORE. Est-ce ainsi que tu me viens en aide ?

PSEUDOLUS. Je donne ce que j'ai. Des hélas ; c'est un trésor dont la source chez moi ne tarit jamais.

CALIDORE. C'est fait de moi aujourd'hui ; mais ne peux-tu me prêter une pauvre drachme que je te rendrais demain ?

PSEUDOLUS. J'aurais beau, je crois, me mettre moi-même en gage. Mais que voulez-vous faire d'une drachme ?

CALIDORE. Acheter une corde.

PSEUDOLUS. Pour quoi faire ?

CALIDORE. Pour me pendre. J'y suis décidé, avant la nuit je me plongerai dans la nuit.

PSEUDOLUS. Eh alors, qui me rendra ma drachme, si je vous

la prête? N'irez-vous pas vous pendre tout exprès pour me faire tort de la drachme que vous me devez? — 115

CALIDORE. A aucun prix je ne consentirai à vivre, si on me sépare d'elle, si on l'emmène loin de moi.

PSEUDOLUS. Pourquoi pleurer, triste coucou? vous vivez.

CALIDORE. Mais aussi, comment ne pas pleurer, quand je n'ai pas un denier vaillant, pas une obole à espérer au monde?

PSEUDOLUS. Autant que je peux comprendre le langage de cette lettre, si vous ne lui versez des larmes d'argent, ces pleurs par lesquels vous voulez prouver votre tendresse lui feront absolument le même effet que si vous jetiez de l'eau dans un crible. Mais, pauvre amoureux, ne craignez rien, je ne vous abandonnerai pas. J'espère trouver aujourd'hui même par quelque moyen, bon ou mauvais, de l'argent pour vous aider. } C m

CALIDORE. Où cela?

PSEUDOLUS. Où? je serais bien en peine de le dire; mais ce sera ainsi, je le sens à mon sourcil qui tressaille. } C m

CALIDORE. Ah! plaise aux dieux que l'effet réponde aux-pa-roles!

PSEUDOLUS. Vous savez, ma foi, quand j'entre en campagne, comme je m'entends à mettre tout sens dessus dessous.

CALIDORE. Toutes les espérances de ma vie sont en toi.

PSEUDOLUS. Serez-vous content si je fais qu'aujourd'hui votre belle vous appartienne, ou si je vous donne vingt mines?

CALIDORE. Oui certes, si tu en viens à bout.

PSEUDOLUS. Demandez-moi donc vingt mines, pour que vous voyiez que je suis en état de tenir mes promesses. Ça, voyons, demandez; je grille de promettre.

CALIDORE. Veux-tu me donner aujourd'hui vingt mines d'argent?

PSEUDOLUS. Oui, et ne m'importunez plus. Et pour que vous ne prétendiez pas que vous n'étiez pas averti, je vous préviens que, si je ne peux pas trouver d'autre dupe, c'est votre père lui-même que je mettrai dedans.

CALIDORE. Que tous les dieux te bénissent; mais, si c'est possible, je te prie, en bon fils, de ne pas épargner ma mère.

PSEUDOLUS. Pour cela, vous pouvez dormir sur les deux yeux.

CALIDORE. Sur les deux yeux ou sur les deux oreilles?

PSEUDOLUS. Oh! c'est trop commun.... Et maintenant, pour que nul ne prétende en ignorer, je préviens tout le monde, en présence de la jeunesse ici rassemblée, public, amis, connais-

sances, de se défier de moi aujourd'hui, de ne me croire en rien.

CALIDORE. Paix ! tais-toi, je te prie.

PSEUDOLUS. Qu'y a-t-il ?

CALIDORE. La porte de Ballion crie.

PSEUDOLUS. Si seulement c'étaient ses jambes !

CALIDORE. Le voilà lui-même qui sort, le mauvais drôle.

SCÈNE II. — BALLION, QUATRE ESCLAVES,
PSEUDOLUS, CALIDORE.

BALLION, aux esclaves¹. Sortez ! allons, sortez, garnements, fléaux d'un maître, ruineuse emplette, qui n'avez jamais l'idée de bien faire, et dont on ne peut jamais jouir à moins de s'y prendre comme cela. (*Il leur donne des coups.*) Je n'ai jamais vu de pareils ânes à deux pieds, tant ils ont les côtes endurcies aux coups. Battez-les, vous vous faites plus de mal qu'à eux ; ils sont d'un tempérament ! le fouet s'use sur leur dos. Ils n'ont qu'une chose dans la tête : si tu trouves ta belle, vole, filoute, attrape, agrippe, bois, mange, sauve-toi, c'est là tout ce qu'ils savent faire. Mieux vaudrait mettre le loup dans la bergerie que d'avoir chez soi de semblables gardiens. Avoir leur face, on ne les croirait pas malins ; mais à l'œuvre, comme on est trompé ! Ça, si vous ne faites tous attention à mes ordres, si vous ne chassez de vos yeux et de votre cœur le sommeil et la paresse, je prends des écrivains et vous travaille les flancs de façon à vous les bigarrer du haut en bas ; on y verra plus de dessins que sur une tenture de Campanie ou sur la pourpre à ramages des tapisseries alexandrines. Hier je vous avais prévenus, j'avais donné à chacun son emploi : mais vous êtes si vauriens, si fainéants, si mauvais drôles, qu'il faut vous rappeler au devoir à coups de fouet. Puisque vous êtes comme cela, tâchez donc d'être plus durs que lui (*Il montre son fouet*) et que moi. Mais voyez un peu où ils ont la tête ! attention, qu'on m'écoute. Ouvrez l'oreille à ce qu'on vous dit, gibiers de potence. Jamais, ma foi, votre cuir ne sera plus dur que cette maîtresse lanière. (*Il les bat.*) Eh bien, cela se sent-il ? Tenez, c'est comme cela qu'on y va, quand l'esclave fait fi du maître. Avancez tous, devant moi, et ne perdez pas une de mes paroles..... Toi qui tiens la cruche,

1. Ce monologue était un des triomphes de Roscius.

apporte de l'eau et remplis lestement la chaudière.... Toi, avec ta hache, je mets dans ton département le bois à fendre.

L'ESCLAVE. Elle est toute émuoussée.

BALLION. Qu'elle soit ; vous l'êtes bien tous par les coups ; est-ce que je me sers moins de vous à cause de cela ?... Toi, tu nettoieras la maison ; tu as de la besogne, rentre au plus vite.... Toi, tu apprêteras le couvert ; relave l'argenterie et range-la. Faites en sorte, quand je reviendrai de la place, que je trouve tout préparé, balayé, arrosé, essuyé, étalé, tout en bon point. C'est aujourd'hui mon jour de naissance, vous devez tous le célébrer.... Mets à tremper un jambon, un filet, une langue, une tétine : m'entends-tu ? Je veux recevoir sur un grand pied des personnages d'importance, je veux qu'ils me croient du bien.... Rentrez, et vite à l'œuvre, qu'il n'y ait point de retard quand le cuisinier arrivera. Moi je vais au marché acheter les poissons les plus chers.... Marche devant, gamin, qu'on ne fasse pas un trou à ta bourse. Non, attends, j'allais oublier, j'ai encore quelque chose à dire à la maison.... Écoutez, les femmes, voici mes ordres. Vous qui passez votre vie dans l'élégance, la mollesse et les délices, et qui êtes la coqueluche des amants les plus huppés, je vais bien voir aujourd'hui quelle est celle qui songe à sa liberté, à sa subsistance, à son bien, ou qui ne pense qu'à dormir ; je connaîtrai celle dont je dois faire mon affranchie et celle que je mettrai en vente. Ayez soin que les cadeaux des galants pleuvent chez moi aujourd'hui. Si je n'ai dans la journée de quoi vivre une année entière, demain vous serez filles publiques. Vous savez que c'est mon jour de naissance : où sont-ils, ceux qui vous aiment comme la prune de leurs yeux, qui vous appellent « ma vie, mon bonheur, mon suave baiser, mon charmant bouton, mon doux miel ? » Tâchez que toute la bande vienne à ma porte tantôt, lestée de présents ! Que me sert de vous fournir des habits, des bijoux et tout ce qu'il vous faut ? qu'est-ce que je retire de votre savoir-faire, carognes, si ce n'est de l'ennui ? Vous n'aimez que le vin : aussi vous êtes sans cesse à vous arroser le bec, tandis que j'ai le gosier sec.... Mais ce que j'ai de mieux à faire, c'est d'appeler chacune par son nom, afin que nulle de vous ne puisse dire que je ne l'ai pas avertie. Écoutez-moi donc toutes.... A toi d'abord, Hédylie ; tu es la maîtresse de ces marchands de blé qui ont chez eux des tas de froment hauts comme des montagnes : fais en sorte qu'on m'en apporte de quoi me nourrir toute l'année, moi et tous mes gens, que ma maison en soit inondée, que les

bourgeois changent mon nom, et au lieu de Ballion m'appellent le roi Jason.

CALIDORE. L'entends-tu, le pendard? Fait-il assez le fier?

PSEUDOLUS. Oui, ma foi, et le fier drôle encore; mais silence, écoutez.

BALLION. Toi, Eschrodore, tu as pour amants nos émules, les bouchers¹, qui s'enrichissent comme nous à force de parjures. Attention : si je n'ai pas aujourd'hui trois énormes crocs, garnis, chargés de viandes, demain, comme on dit que dans le temps les fils de Jupiter attachèrent Dircé à un taureau, je te lierai au croc : ce sera ton taureau, à toi.

PSEUDOLUS. Les propos du coquin me font bouillir le sang. Et dire que nos jeunes Athéniens souffrent dans la ville un être pareil! Où sont-ils, où se cachent-ils, les vigoureux gaillards qui viennent faire l'amour dans ces coupe-gorge? Ne peuvent-ils se rassembler tous et délivrer le peuple de ce fléau? Mais suis-je bête, suis-je sot! qu'ils aient ce courage! L'amour les force de courtiser ces misérables et les empêche de se montrer contre eux comme ils voudraient.

CALIDORE. Ah! tais-toi.

PSEUDOLUS. Qu'est-ce donc?

CALIDORE. Ton caquet m'ennuie et couvre sa voix.

PSEUDOLUS. Je me tais.

CALIDORE. Il vaut mieux te taire que de dire : *Je me tais*.

BALLION. Toi, Xystilis, attention : tes amoureux ont chez eux je ne sais combien de tonnes d'huile. Si on ne m'en apporte de pleines outres, je te ferai conduire demain dans certain cabinet. Là on te donnera une couchette où tu ne fermeras pas l'œil, mais où jusqu'à extinction.... Tu entends ce que parler veut dire? Comment, vipère, quand tu as tant d'amants si bien approvisionnés d'huile, aucun de tes camarades n'a aujourd'hui, grâce à toi, la tête plus luisante? et moi-même, mes ragoûts n'en sont pas plus gras? Mais je le sais bien, tu te moques de l'huile, c'est le vin qui te charme. Attends seulement, je mettrai ordre à tout cela à la fois, coquine, si tu ne fais aujourd'hui ce que je dis.... Quant à toi, qui es toujours à la veille de me compter le prix de ta liberté, tu es bonne promiseuse, mais mauvaise payeuse. C'est à toi que je parle, Phénicie, toi le charme de nos mirliflors; mais s'il ne me vient aujourd'hui des domaines de tes amants provisions de toute espèce, demain, ma

1. Jeu de mots sur *Ieno* et *Ianius*.

Phénicie, tu visiteras le cabinet avec une peau à la phénicienne.

SCÈNE III. — CALIDORE, PSEUDOLUS, BALLION.

CALIDORE. Pseudolus, entends-tu ce qu'il dit?

PSEUDOLUS. Oui, maître, et je suis tout oreilles.

CALIDORE. Que me conseilles-tu de lui envoyer, pour l'empêcher de livrer ma maîtresse aux passants?

PSEUDOLUS. Ne vous en tourmentez pas : soyez tranquille, je m'en charge pour vous et pour moi. Il y a longtemps que je lui veux du bien, il m'en veut aussi, notre amitié est de vieille date. Je lui enverrai aujourd'hui, pour son jour de naissance, une poire d'angoisse tout à point.

CALIDORE. Que faut-il faire ?

PSEUDOLUS. Occupez-vous d'autre chose.

CALIDORE. Mais....

PSEUDOLUS. Suffit.

CALIDORE. Je suis au supplice.

PSEUDOLUS. Endurcissez votre cœur.

CALIDORE. Je ne puis.

PSEUDOLUS. Tâchez de pouvoir.

CALIDORE. Comment pourrais-je triompher de mon cœur ?

PSEUDOLUS. Songez à ce qui est utile, au lieu d'écouter votre cœur au moment critique.

CALIDORE. Chansons que tout cela ! Pas de plaisir en amour si l'on ne fait quelque folie.

PSEUDOLUS. Encore ?

CALIDORE. Mon cher Pseudolus, laisse-moi déraisonner ; allons, laisse-moi.

PSEUDOLUS. Soit, pourvu que je m'en aille.

CALIDRE. Reste, reste : je serai comme tu voudras.

PSEUDOLUS. Bien, vous êtes sage, à présent.

BALLION. Le jour passe, je perds mon temps. (*A son esclave.*) Marche devant, mon garçon.

CALIDORE. Eh ! il s'en va : tu ne le rappelles pas ?

PSEUDOLUS. Qu'est-ce qui vous presse ? tout doux.

CALIDORE. Avant qu'il soit parti.

BALLION, à son petit esclave. Ah çà, drôle, tu marches comme une tortue.

PSEUDOLUS, courant après Ballion. Holà, l'homme à la fête, l'homme à la fête ! c'est à toi que je parle, hé ! l'homme à la

ête! reviens, regarde-nous. Tu as beau être pressé, demeure : on veut te parler.

BALLION. Qu'est-ce donc ? quel est l'importun qui veut m'arrêter quand je suis si pressé ?

CALIDORE. Un homme qui fut ton bienfaiteur.

BALLION. Celui qui fut n'est plus ; celui qui est, est.

PSEUDOLUS. Tu es bien fier.

BALLION. Et toi bien ennuyeux.

CALIDORE. Retiens-le, rattrape-le.

BALLION, à son esclave. Va, bambin.

PSEUDOLUS. Barrons-lui le passage.

BALLION. Jupiter te confonde, qui que tu sbis.

PSEUDOLUS. Toi.

BALLION. Vous deux. (À son esclave.) Tourne par ici, mon garçon.

PSEUDOLUS. On ne peut donc te dire un mot ?

BALLION. Je n'en ai pas envie.

CALIDORE. Mais si c'est dans ton intérêt ?

BALLION. Ah ça, dis-moi, me laisseras-tu ou non suivre mon chemin ?

PSEUDOLUS. Hé ! arrête.

BALLION. Lâche-moi.

CALIDORE. Écoute, Ballion.

BALLION. Je suis sourd ; vos paroles ne sont que viande creuse, j'en réponds.

CALIDORE. Je t'ai donné tant que j'ai eu.

BALLION. Je ne réclame pas ce que vous m'avez donné.

CALIDORE. Je te donnerai quand j'aurai.

BALLION. Quand vous aurez, venez chercher la belle.

CALIDORE. Hélas ! hélas ! que j'ai misérablement perdu tout ce que j'ai porté chez toi, tout ce que je t'ai offert !

BALLION. La bourse est à sec, vous avez recouru à la langue. C'est une sottise : ce qui est passé est passé.

PSEUDOLUS. Regarde au moins qui c'est.

BALLION. Il y a longtemps que je sais ce qu'il était ; à lui de savoir ce qu'il est à présent... (À son esclave.) Marche, toi.

PSEUDOLUS. Ne peux-tu pas enfin nous accorder un regard. Ballion, quand il y a profit pour toi ?

BALLION. A cette condition, oui. Je sacrifierais au grand Jupiter, je tiendrais déjà les entrailles dans mes mains pour les mettre sur l'autel, que si l'on venait m'offrir du gain, je planterais là le sacrifice.

PSEUDOLUS, *à part*. On ne le prendra pas par la religion, à ce que je vois. Les dieux mêmes qui ont les premiers droits à nos respects, il s'en soucie comme de cela.

BALLION. Je veux lui parler. (*À Pseudolus.*) Salut au plus méchant des esclaves d'Athènes.

PSEUDOLUS. Que les dieux et les déesses te bénissent comme nous le souhaitons, lui et moi ; ou bien, selon tes mérites, qu'ils ne t'aiment ni ne te fassent aucun bien.

BALLION. Comment cela va-t-il, Calidore ?

PSEUDOLUS. On est amoureux, et on a la bourse affreusement plate.

BALLION. J'en aurais pitié, si avec cette denrée je pouvais nourrir ma maison.

PSEUDOLUS. Oh ! nous savons de quel bois tu te chauffes, tu n'as pas besoin de le dire. Mais sais-tu ce que nous voulons ?

BALLION. A peu près, ma foi : qu'il m'arrive malheur.

PSEUDOLUS. Oui, et autre chose qui fait que nous t'appelons : écoute un moment.

BALLION. J'écoute ; mais sois bref, car j'ai affaire.

PSEUDOLUS. Il est honteux de t'avoir promis, d'avoir pris jour, et de ne t'avoir pas encore donné ces vingt mines pour sa maîtresse.

BALLION. On supporte bien plus aisément la honte que le déplaisir. Il est honteux de n'avoir pas donné ; je suis mécontent de n'avoir pas reçu.

PSEUDOLUS. Mais il payera, il trouvera : patiente seulement quelques jours : il craint, que pour lui faire pièce, tu ne vendes sa maîtresse.

BALLION. Il y a longtemps qu'il aurait pu me payer, s'il avait voulu.

CALIDORE. Et si je ne l'ai pu ?

BALLION. Vous étiez amoureux ? on emprunte, on va chez l'usurier, on donne un petit surcroît d'intérêt, on vole son père.

PSEUDOLUS. Voler son père, scélérat ! Il n'y a pas de danger que tu donnes un bon conseil.

BALLION. Dans mon métier, cela ne va pas.

CALIDORE. Moi, que je puisse dérober une obole à mon père, un vieillard si avisé ? Et quand je le pourrais, la piété filiale me retiendrait.

BALLION. J'entends. Eh bien alors, caressez la nuit la piété filiale au lieu de Phénicie. Mais puisque cette piété, à ce que je

vois, est plus forte chez vous que l'amour, tout le monde est-il votre père? n'avez-vous personne à qui demander un prêt?

CALIDORE. Ah! Crédit est mort.

PSEUDOLUS. Hé ma foi, ces braves gens qui plantent là leur comptoir¹.... qui réclament ce qu'on leur doit et ne rendent jamais ce qu'ils doivent, ils sont bien trop madrés pour prêter à qui que ce soit.

CALIDORE. Je suis bien à plaindre, je ne puis trouver une obole : ainsi je meurs misérablement et d'amour et de détresse.

BALLION. Ah! par Hercule, achetez de l'huile à crédit et vendez-la au comptant. Vous pouvez, ma foi, vous faire ainsi quelque chose comme deux cents mines.

CALIDORE. O malheur! la loi des vingt-cinq ans² ne vient-elle pas me couper la gorge? Tout le monde a peur de me faire crédit.

BALLION. La loi est la même pour moi, j'ai peur de faire crédit.

PSEUDOLUS. De faire crédit? Ah ça, es-tu mécontent de ce que tu as gagné avec lui?

BALLION. Le véritable amoureux est celui qui donne sans cesse, qui donne toujours : s'il n'a plus rien, qu'il cesse d'aimer.

CALIDORE. Tu n'as donc pas pitié de moi?

BALLION. Vous êtes trop creux; vos paroles ne sonnent pas. Mais je vous souhaite vie et contentement.

PSEUDOLUS. Eh mais, il est donc mort?

BALLION. Qu'il soit ce qu'il voudra; mais pour moi, avec tout ce qu'il me chante, il est mort. (*A Calidore.*) L'amoureux a vécu, dès qu'il ne sait pas plaire à l'entremetteur. Venez toujours chez moi avec des larmes d'argent; quant à vos lamentations maintenant sur ce que vous n'avez pas une obole, c'est comme si vous vous plaigniez à une marâtre.

PSEUDOLUS. Son père t'aurait-il jamais pris pour femme?

BALLION. Les dieux m'en préservent!

PSEUDOLUS. Fais ce dont nous te prions, Ballion, sur ma caution, si tu crains de lui faire crédit, à lui; dans trois jours, soit sur terre soit sur mer, je t'aurai trouvé cet argent.

BALLION. Que je te fasse crédit, à toi?

1. Il y a ici une lacune de quelques mots.

2. La loi Lætoris, qui défendait de faire crédit à un fils âgé de moins de vingt-cinq ans, ou de passer marché avec lui si le père vivait encore.

PSEUDOLUS. Pourquoi pas ?

BALLION. Te faire crédit ! autant vaudrait, ma foi, attacher avec des tripes d'agneau une chienne coureuse.

CALIDORE. C'est donc ainsi que tu reconnais mes bienfaits ?

BALLION. Que voulez-vous de moi ?

CALIDORE. Que tu attends six jours, quand ce ne serait que cela, que tu ne la vendes pas, que tu ne mettes pas un amoureux au désespoir.

BALLION. Tranquillisez-vous : j'attendrai même bien six mois.

CALIDORE. Bravo ! ah le galant homme !

BALLION. Voulez-vous même que je double encore votre joie ?

CALIDORE. Comment ?

BALLION. Phénicie n'est pas à vendre.

CALIDORE. Non ?

BALLION. Non ma foi.

CALIDORE. Pseudolus, va chercher des victimes, petites, grandes, et des victimaires, je veux offrir un sacrifice à cet auguste Jupiter, car il est dès à présent pour moi bien plus Jupiter que Jupiter lui-même.

BALLION. Point de grandes victimes ; je veux qu'on m'honore avec la chair des agneaux.

CALIDORE. Va, bouge donc ; amène des agneaux : n'entends-tu pas Jupiter ?

PSEUDOLUS. Je reviens à l'instant ; mais il faut que je coure d'abord hors de la porte Métia¹.

CALIDORE. Pourquoi cela ?

PSEUDOLUS. J'y prendrai deux victimaires avec des clochettes. Par la même occasion je rapporterai deux troupeaux de baguettes d'ormes, pour faire des offrandes à Jupiter jusqu'à ce qu'il en ait son soul. Puis le Jupiter des entremetteurs ira au carcan.

BALLION. Ce n'est pas ton intérêt que je meure.

PSEUDOLUS. Pourquoi ?

BALLION. Je vais te le dire : c'est que, ma foi, tant que je serai de ce monde, tu ne seras jamais un honnête garçon.

PSEUDOLUS. Ce n'est pas non plus ton intérêt que je meure.

BALLION. Pourquoi ?

PSEUDOLUS. Voici : si je venais à mourir, il n'y aurait pas dans tout Athènes pire garnement que toi.

1. C'était le quartier des louchers.

CALIDORE. Voyons, de grâce, répons sérieusement à ma question : tu ne veux pas vendre ma maîtresse Phénicie ?

BALLION. Non certes, car il y a beau temps que je l'ai vendue.

CALIDORE. Comment cela ?

BALLION. Sans ses hardes, mais avec tout ce qu'elle a dans la peau.

CALIDORE. Tu as vendu ma maîtresse ?

BALLION. Parfaitement, vingt mines.

CALIDORE. Vingt mines ?

BALLION. Ou si vous aimez mieux, quatre fois cinq mines, à un militaire de Macédoine ; et j'en ai déjà reçu quinze.

CALIDORE. Que m'apprends-tu là ?

BALLION. Que j'ai converti votre maîtresse en argent.

CALIDORE. Tu as eu cette audace ?

BALLION. Ça été mon idée ; elle m'appartenait

CALIDORE. Holà, Pseudolus, va, apporte-moi une épée.

PSEUDOLUS. Qu'avez-vous besoin d'épée ?

CALIDORE. Je veux le tuer, et moi ensuite.

PSEUDOLUS. Eh ! tuez-vous tout seul ; pour lui, la faim le tuera un beau matin.

CALIDORE. Dis-moi, le plus perfide des hommes que porte la terre, n'avais-tu pas juré de ne la vendre à personne qu'à moi ?

BALLION. J'en conviens.

CALIDORE. En termes formels ?

BALLION. Oui, et bien pesés encore.

CALIDORE. Tu as manqué à ton serment, scélérat.

BALLION. Mais j'ai mis l'argent dans ma poche. Scélérat, soit, mais je puis montrer des écus dans mon coffre, tandis que vous, l'honnête homme de bonne famille, vous n'avez pas une obole.

CALIDORE. Pseudolus, mets-toi de l'autre côté, et accable-le d'injures.

PSEUDOLUS. De bon cœur. Je n'aurai pas d'aussi bonnes jambes pour courir chez le prêteur, quand il sera question de m'affranchir.

CALIDORE. N'épargne pas les gros mots.

PSEUDOLUS, à Ballion. Je vais te déchirer d'invectives, infâme !

BALLION. C'est cela.

PSEUDOLUS. Coquin !

BALLION. Tu dis vrai.

PSEUDOLUS. Pendar !

- BALLION. Pourquoi pas ?
- CALIDORE. Profanateur de tombeaux !
- BALLION. Assurément.
- CALIDORE. Gibier de potence !
- BALLION. Bien touché.
- CALIDORE. Spoliateur de tes associés !
- BALLION. Je me reconnais là.
- PSEUDOLUS. Parricide !
- BALLION, à Pseudolus. A ton tour, va !
- PSEUDOLUS. Sacrilège !
- BALLION. Je l'avoue.
- CALIDORE. Parjure !
- BALLION. Vous êtes les prophètes du passé.
- CALIDORE. Ennemi des lois !
- BALLION. A merveille !
- PSEUDOLUS. Fléau de la jeunesse !
- BALLION. Courage donc !
- CALIDORE. Voleur !
- BALLION. Bravo !
- PSEUDOLUS. Échappé de prison !
- BALLION. Oh ! oh !
- CALIDORE. Filou des rues !
- BALLION. Très-bien !
- PSEUDOLUS. Fourbe !
- CALIDORE. Sale entremetteur !
- PSEUDOLUS. Tas de boue !
- BALLION. Les beaux chanteurs !
- CALIDORE. Tu as battu ton père et ta mère !
- BALLION. Je les ai même tués, pour ne les pas nourrir. N'est-ce pas bien fait ?
- PSEUDOLUS. Nous versons nos invectives dans un tonneau percé : c'est du temps perdu.
- BALLION. Ne voulez-vous plus rien me dire ?
- CALIDORE. N'as-tu pas de honte ?
- BALLION. D'avoir trouvé un amoureux dont la bourse est vide comme une coquille de noix ? Mais vous avez beau m'avoir tous les deux chargé d'injures, si le militaire ne m'apporte pas les cinq mines qu'il me redoit au terme fixé, aujourd'hui même, s'il ne se présente pas, je crois que je pourrai faire mon métier.
- CALIDORE. Que veux-tu dire ?
- BALLION. Si vous venez avec l'argent, je ne lui tiendrai pas parole. Voilà mon métier. Si j'avais le temps, je causerais encore

avec vous ; mais me prier, sans argent, d'avoir pitié de vous, c'est comme si vous chantiez. C'est mon dernier mot ; ainsi, avisez à ce que vous devez faire.

CALIDORE. Tu t'éloignes ?

BALLION. Je suis accablé d'affaires.

PSEUDOLUS, *à part*. Tu en auras bien d'autres tout à l'heure. (*Ballion s'en va.*) Je le tiens, à moins que les dieux et les hommes ne m'abandonnent à la fois. Je le désosserai comme un cuisinier désosse une lamproie.... A présent, Calidore, j'ai besoin d'un coup de main.

CALIDORE. Qu'ordonnes-tu ?

PSEUDOLUS. Je veux mettre le siège devant cette place (*il montre la maison de Simon*) et la prendre aujourd'hui même. Pour cela il me faut un homme malin, adroit, fin, habile, qui exécute ce que je lui dirai et qui ne dorme pas les yeux ouverts.

CALIDORE. Parle, que veux-tu faire ?

PSEUDOLUS. Je vous mettrai bientôt au courant ; je ne veux pas dire deux fois les choses, les comédies sont bien assez longues comme cela.

CALIDORE. Tu as tout à fait raison, rien de plus juste.

PSEUDOLUS. Hâtez-vous, amenez-moi mon homme. Entre beaucoup d'amis, il y en a peu sur qui on puisse compter.

CALIDORE. Je sais cela.

PSEUDOLUS. Retournez-vous donc pour faire votre choix ; prenez entre tous un homme bien sûr.

CALIDORE. Il sera ici tout à l'heure.

PSEUDOLUS. Allez ; autant de paroles, autant d'instantanés perdus.

SCÈNE IV. — PSEUDOLUS.

Il est parti et te voilà seul, Pseudolus. Que vas-tu faire maintenant, après avoir comblé de si belles promesses le fils de la maison ? Où sont tes moyens ? Tu n'as rien de prêt, pas de plan arrêté, pas l'ombre d'une obole. Que faire ? tu ne sais par quel bout t'y prendre, dans quel sens ourdir la trame. Mais le poète, quand il saisit ses tablettes, cherche ce qui n'existe dans aucun coin du monde ; il trouve pourtant, et il donne une couleur vraisemblable à ce qui n'est que mensonge. Eh bien donc je me ferai poète à mon tour, et ces vingt mines qui ne sont qu'une chimère, je les déterrerais. Voilà longtemps que j'ai promis de les lui donner. Je voulais jeter mon filet sur notre vieillard, mais, je ne sais comment cela se fait, il s'en est douté.

Çà, faisons taire notre langue. Je vois venir par ici mon maître Simon avec Calliphon son voisin. Je tirerai aujourd'hui même vingt mines de ce vieux sépulcre pour en faire cadeau à son fils. Mais passons de ce côté afin d'entendre ce qu'ils disent.

SCÈNE V. — SIMON, CALLIPHON, PSEUDOLUS.

SIMON. Si l'on créait aujourd'hui dans Athènes un dictateur des dépensiers et des libertins, personne, je crois, ne damerait le pion à mon fils. Dans toute la ville on raconte qu'il veut affranchir sa maîtresse, et qu'il cherche de l'argent pour cela : plusieurs personnes m'en ont averti, mais depuis longtemps je m'en étais douté, je l'avais senti.

PSEUDOLUS, *à part*. Adieu paniers ; voilà mes plans à l'eau. Je voulais aller me ravitailler d'argent, mais les abords de la place sont fermés. Il est sur ses gardes ; plus de butin pour les maraudeurs.

CALLIPHON. Ces gens qui colportent et qui écoutent les médiances, si j'étais le maître, on les pendrait tous, les colporteurs par la langue, et les écouteurs par les oreilles. Tous ces rapports qu'on vous fait, que votre fils est amoureux et veut vous soutirer de l'argent, sont peut-être autant de mensonges. Si c'est la vérité, avec les mœurs d'à présent, est-ce donc une chose si étrange, si extraordinaire, qu'un jeune homme soit amoureux et qu'il veuille affranchir sa maîtresse ?

PSEUDOLUS, *à part*. L'aimable vieillard !

SIMON. Je ne veux pas qu'il fasse ce que j'ai fait dans le temps.

CALLIPHON. C'est comme si vous chantiez. Il ne fallait pas alors en faire autant dans votre jeunesse. Il n'y a qu'un père irréprochable qui puisse exiger que son fils soit encore plus irréprochable que lui. Avec vos dépenses, vos prodigalités, il y aurait eu de quoi faire largesses à tout le peuple. Et vous êtes surpris si votre fils tient de son père !

PSEUDOLUS. O Jupiter, que les hommes raisonnables sont rares ! A la bonne heure, voilà ce qu'on peut appeler un père !

SIMON. Qui parle là ? Eh, c'est mon esclave Pseudolus. C'est lui, le coquin, qui perd mon fils. C'est lui qui sert de guide, de précepteur : j'ai bonne envie de le faire mettre à la torture.

CALLIPHON, *bas*. Vous n'êtes pas adroit de laisser éclater votre colère. Ne valait-il pas mieux vous y prendre doucement et savoir de lui si ce qu'on vous rapporte est vrai, ou non ? Une

bonne conduite, dans les mauvaises affaires, diminue le mal de moitié.

SIMON. Je suivrai votre conseil.

PSEUDOLUS, *à part*. On vient à toi, Pseudolus : prépare ce que tu dois dire au vieillard. (*Haut.*) Salut à mon maître d'abord, c'est de toute justice; s'il en reste, ce sera pour les voisins.

SIMON. Bonjour; comment va?

PSEUDOLUS. Comme vous voyez,

SIMON. Regardez un peu, Calliphon, la posture du drôle! on dirait d'un roi.

CALLIPHON. Il a l'air de se tenir comme il faut et avec assurance.

PSEUDOLUS. Il sied à un esclave innocent et sans reproche de se montrer fier, surtout devant son maître.

CALLIPHON. Nous voulons nous renseigner auprès de toi sur une chose que nous ne connaissons que comme à travers un nuage et par ouï-dire.

SIMON. Il manœuvrera si bien de la langue que vous ne croirez pas causer avec Pseudolus, mais avec Socrate.

PSEUDOLUS. C'est cela : il y a longtemps que vous avez mauvaise opinion de moi, je le vois bien; je sais que je ne suis pas trop bien dans vos papiers : vous voulez que je sois un drôle, je n'en serai pas moins un brave homme.

SIMON. Ouvre tes oreilles toutes grandes, Pseudolus, que mes paroles puissent s'y loger comme je veux.

PSEUDOLUS. Soit, dites ce que vous voudrez, quoique je ne sois pas trop content de vous.

SIMON. Toi! un esclave mécontent de son maître!

PSEUDOLUS. Cela vous étonne?

SIMON. Oui, ma foi; à t'entendre, il me faudrait craindre ta colère. Tu songes à me fustiger plus vertement que je n'en use d'ordinaire avec toi. (*A Calliphon.*) Qu'en dites-vous?

CALLIPHON. Par Pollux, il me semble qu'il a raison d'être fâché de vous voir si peu de confiance en lui.

SIMON. Qu'il soit fâché, je le veux bien; mais j'aurai soin qu'il ne fasse pas de mal. (*A Pseudolus.*) Ah ça! et ce que je voulais te demander?

PSEUDOLUS. Demandez-moi ce que vous voudrez; si je le sais, prenez que la réponse vient de Delphes.

SIMON. Attention donc, et souviens-toi de ta promesse. Ça, sais-tu que mon fils est amoureux d'une joueuse de flûte?

PSEUDOLUS. Assurément.

SIMON. Qu'il veut l'affranchir ?

PSEUDOLUS. Assurément encore.

SIMON. Ne t'apprêtes-tu pas à mettre en œuvre toutes tes ruses pour m'escroquer vingt mines ?

PSEUDOLUS. Vous escroquer....

SIMON. Oui, et les donner à mon fils afin qu'il rachète sa maîtresse.

PSEUDOLUS. Il faut encore avouer cela, assurément, assurément.

CALLIPHON. Il avoue !

SIMON. Ne vous le disais-je pas tout à l'heure, Calliphon ?

CALLIPHON. En effet.

SIMON. Pourquoi, dès que tu as su cette histoire, m'en as-tu fait un mystère ? pourquoi n'en ai-je pas été instruit ?

PSEUDOLUS. Je vais vous dire. Je ne voulais pas donner le mauvais exemple d'un esclave qui dénonce son maître à son maître. | C

SIMON. Si on ne devrait pas le faire traîner par le cou au moulin !

CALLIPHON. A-t-il donc si grand tort, Simon ?

SIMON. Très-grand.

PSEUDOLUS. Laissez, je connais parfaitement mon affaire, Calliphon ; mes fautes sont à moi. (*A Simon.*) Écoutez-moi, à présent. Si je ne vous ai pas informé des amourettes de votre fils, c'est que, si je l'avais fait, je savais bien que le moulin était tout prêt.

SIMON. Et ne savais-tu pas que de mon côté aussi, le moulin t'attendait pour m'avoir caché la vérité ?

PSEUDOLUS. Si fait.

SIMON. Alors pourquoi n'avoir rien dit ?

PSEUDOLUS. Parce que d'une part le mal était imminent, de l'autre il était plus éloigné. Ici un danger présent, là un peu de temps à gagner.

SIMON. Et qu'allez-vous faire maintenant ? car pour me soustraire de l'argent, serviteur, surtout quand je suis averti. Je préviendrai tout le monde qu'on ne vous prête pas un denier.

PSEUDOLUS. Oh ! certainement je ne me mettrai aux genoux de personne, tant que vous serez de ce monde ; c'est vous, ma foi, qui me donnerez l'argent ; c'est de vous que je l'aurai.

SIMON. De moi ?

PSEUDOLUS. Parfaitement.

SIMON. Si je t'en donne, je te permets de m'arracher un œil.

PSEUDOLUS. Vous m'en donnerez. Prenez garde à moi, je vous le conseille.

CALLIPHON. M'est avis que, si tu en viens à bout, tu auras accompli un exploit superbe.

PSEUDOLUS. Je m'en charge.

SIMON. Et si tu ne réussis pas ?

PSEUDOLUS. Faites-moi donner les écrivains. Mais si je réussis ?

SIMON. Je prends à témoin Jupiter que tu n'auras jamais rien à craindre pour cela.

PSEUDOLUS. Tâchez de vous en souyenir.

SIMON. Comment ! je ne saurai me tenir sur mes gardes, quand je suis prévenu ?

PSEUDOLUS. Gardez-vous bien, je vous en avertis, encore une fois, gardez-vous bien ; gardez-vous. Hé, hé ! de ces mains que voilà vous-même aujourd'hui me compterez la somme.

CALLIPHON. C'est un garçon incomparable, s'il tient parole.

PSEUDOLUS, à Calliphon. Vous pourrez m'emmener en servitude chez vous, si je ne fais pas ce que je dis.

CALLIPHON. Voilà une parole gentille. Il est à moi.

PSEUDOLUS. Voulez-vous que je vous dise quelque chose qui vous étonnera plus encore ?

CALLIPHON. Je grille de l'apprendre, je t'écoute avec plaisir.

SIMON. Voyons, je t'entends parler avec assez de plaisir aussi.

PSEUDOLUS. Avant d'engager la bataille, j'en livrerai une autre, glorieuse, mémorable.

SIMON. Laquelle ?

PSEUDOLUS. Eh ! ce marchand, votre voisin, par mon industrie et mon subtil génie, je lui escamoterai gaiement cette joueuse de flûte qui tourne la tête à votre fils.

SIMON. Par exemple !

PSEUDOLUS. Et je remporterai ma double victoire d'ici à ce soir.

SIMON. Si tu exécutes ces deux coups de maître, comme tu t'en vantes, tu surpasseras en valeur le roi Agathocle. Mais si tu es battu, qu'auras-tu à dire si je te fourre à l'instant même au moulin ?

PSEUDOLUS. Ah ! que ce ne soit pas pour un jour seulement, mais pour tout le restant de ma vie. Et si j'en sors à mon honneur, me donnerez-vous l'argent pour le remettre aussitôt à ce marchand, de votre consentement ?

CALLIPHON. La demande de Pseudolus est trop juste ; dites que vous le voulez bien.

SIMON. Mais savez-vous à quoi je pense ? S'ils se sont entendus, Calliphon ? s'ils ont monté le coup ensemble pour m'escroquer mon argent ?

PSEUDOLUS. Y aurait-il un coquin plus effronté que moi, si j'étais capable d'un tour pareil ? Écoutez, Simon, si nous sommes d'intelligence, si nous avons jamais comploté ensemble pour cela, ou si même nous avons échangé un mot, vous pouvez me faire sur la peau, avec des plumes d'ormeau, autant de marques que le poinçon trace de lettres sur un rouleau.

SIMON. Eh bien, annonce pour quand il te plaira l'ouverture des jeux.

PSEUDOLUS. Donnez-moi cette journée, je vous prie, Calliphon, et ne vous occupez de nulle autre affaire.

CALLIPHON. J'avais décidé hier que j'irais à la campagne.

PSEUDOLUS. Changez vos dispositions.

CALLIPHON. Puisque c'est cela, je renonce à partir. J'ai envie d'assister à tes jeux, Pseudolus ; et si je vois qu'il ne te donne pas d'argent comme il l'a dit, je ne veux pas que cela soit, je t'en donnerai plutôt moi-même.

SIMON. Je ne me dédirai pas.

PSEUDOLUS. Non, car si vous refusiez on vous réclamerait à toute minute avec de beaux cris. Ça, rentrez à présent, et à votre tour laissez-moi la place nette pour dresser mes batteries.

SIMON. Soit, nous t'obéirons.

PSEUDOLUS. Mais je désire que vous ne bougiez pas de la maison.

SIMON. J'aurai encore cette complaisance.

CALLIPHON. Moi je vais faire un tour sur la place, et je reviens bien vite.

SIMON. Ne soyez pas long. (*Les deux vieillards s'en vont.*)

PSEUDOLUS, *aux spectateurs*. Je m'en doute bien, vous vous doutez que si je promets tant de belles choses, c'est pour vous amuser, pour arriver au bout de la pièce, et que je ne ferai pas ce que j'ai annoncé. Je ne me rétracte point, et il y a une chose dont je suis bien sûr, c'est que je ne sais pas encore comment je m'y prendrai ; mais je viendrai à mon but. Quand on se présente sur les planches dans une situation nouvelle, il faut y apporter quelque invention nouvelle aussi. Si l'on est impuissant, qu'on laisse la place à un plus capable. Mais je veux me retirer quelques instants au logis pour arrêter tout mon plan dans ma cervelle. Pendant ce temps, le joueur de flûte vous divertira.

ACTE II.

SCÈNE I. — PSEUDOLUS.

Grand Jupiter, comme tout ce que j'entreprends me réussit à souhait! Plus d'hésitation, plus de crainte! tout mon plan est dans ma tête. C'est sottise de confier une grande affaire à un cœur timide. Les choses sont ce qu'on les fait, elles ont l'importance qu'on leur donne. J'ai si bien préparé dans mon esprit un double et triple renfort de ruses et de perfidies que, en toute rencontre avec l'ennemi, fort de la vertu de mes artifices, de mon industrie, de ma malice, de ma rouerie, sans peine je vaincrai, sans peine, grâce à mon adresse, je dépouillerai mes adversaires. Quant à cet ennemi commun, le mien, le vôtre à tous, ce Ballion, je vais joliment le battre en brèche. Faites attention seulement : je veux disposer les approches de façon à emporter la place aujourd'hui même ; je vais donc faire avancer mes légions, et si l'assaut réussit, j'aplanirai la route à mes concitoyens. De là, sans perdre une minute, je ferai marcher mes troupes sur la vieille citadelle. Puis je chargerai, je comblerai de butin mes alliés et moi ; j'enverrai à mes ennemis la peur et la fuite, pour leur apprendre qui je suis, de quelle race je sors. Il me sied de faire des actions d'éclat, dont la gloire dure de longues années après moi.... Mais que vois-je là? qu'est-ce que cet inconnu qui s'offre à mes yeux? Je suis curieux de savoir ce qu'il cherche avec son coutelas. Cachons-nous par ici pour surprendre ses intentions.

SCÈNE II. — HARPAX, PSEUDOLUS.

HARPAX. Voilà bien l'endroit, le quartier qu'il m'a indiqué, autant que j'en puis croire mes yeux. Mon maître le militaire m'a dit la septième maison à partir de la porte ; c'est là que demeure le marchand à qui il m'envoie porter le signe et cet argent. Je voudrais bien trouver quelqu'un pour m'enseigner au juste le logis de ce Ballion.

PSEUDOLUS, *à part*. Chut! silence! silence! je le tiens, si je ne suis abandonné de tout ce qu'il y a de dieux et de déesses. Mais il me faut une combinaison nouvelle, car voilà une aven-

ture que je n'attendais guère. Occupons-nous-en d'abord, et mettons de côté tout ce que nous avons ébauché déjà. Pour sa bienvenue, ma foi, je ferai voir le tour à ce belliqueux messager.

HARPAX. Je vais frapper à la porte et appeler quelqu'un.

PSEUDOLUS. Hé! l'ami, je veux vous épargner la peine de frapper; je suis sorti dans l'intention d'intercéder pour cette porte : c'est ma protégée.

HARPAX. Vous êtes Ballion ?

PSEUDOLUS. Non, mais je suis son Sous-Ballion.

HARPAX. Qu'est-ce que cela veut dire ?

PSEUDOLUS. Le dépensier, le pourvoyeur.

HARPAX. Dites donc l'intendant.

PSEUDOLUS. Non pas, l'intendant est sous mes ordres.

HARPAX. Êtes-vous esclave, ou libre ?

PSEUDOLUS. Pour le moment, je suis encore esclave.

HARPAX. C'est ce qui semble, et vous n'avez guère l'air d'être digne de la liberté.

PSEUDOLUS. Vous n'avez donc pas coutume de vous regarder, avant de dire des sottises aux autres ?

HARPAX, *à part*. Ce doit être un fin drôle.

PSEUDOLUS, *à part*. Les dieux me protègent et m'aiment. Voici une enclume sur laquelle je forgerai aujourd'hui bien des ruses.

HARPAX, *à part*. Qu'est-ce qu'il marmotte tout seul ?

PSEUDOLUS. Eh bien, mon brave ?

HARPAX. Qu'y a-t-il ?

PSEUDOLUS. Êtes-vous ou non à ce militaire macédonien qui est venu acheter chez nous une fillette ? Il a payé quinze mines à mon maître et lui en doit encore cinq.

HARPAX. Oui ; mais d'où me connaissez-vous, où m'avez-vous vu, où m'avez-vous parlé ? Je n'ai jamais mis le pied à Athènes, et je vous vois aujourd'hui pour la première fois.

PSEUDOLUS. Vous me faites l'effet de venir de sa part ; quand il est reparti, on a fixé ce jour-ci pour le paiement qu'il doit nous faire, et il n'a pas encore payé.

HARPAX. Oui, mais voici.

PSEUDOLUS. Vous apportez l'argent ?

HARPAX. Moi-même.

PSEUDOLUS. Donnez donc vite.

HARPAX. A vous ?

PSEUDOLUS. Eh oui, ma foi, à moi ; c'est moi qui fais les affaires

et qui tiens les comptes de mon maître Ballion ; je reçois, je dépense, je paye ce qu'il doit.

HARPAX. Vous auriez beau, ma foi, être le trésorier du grand Jupiter, que je ne vous confierai pas une obole.

PSEUDOLUS. Dépêchez, ce sera une affaire faite.

HARPAX, *montrant sa bourse*. J'aime mieux la garder là, bien attachée.

PSEUDOLUS. La peste soit de vous ! il fallait vous déterrer pour trouver quelqu'un qui fasse affront à ma probité ! Comme si on ne me donnait pas tous les jours six cents fois autant, sans témoins !

HARPAX. Il est possible que cela convienne à d'autres, mais que je n'aie pas confiance, moi.

PSEUDOLUS. C'est comme si vous disiez que je veux vous escamoter votre argent.

HARPAX. C'est comme si vous le disiez, et comme si, moi, je m'en méfiais. Mais comment vous appelle-t-on ?

PSEUDOLUS, *à part*. Ballion a un esclave du nom de Syrus, je dirai que c'est moi. (*Haut.*) Je me nomme Syrus.

HARPAX. Syrus ?

PSEUDOLUS. Oui, c'est mon nom.

HARPAX. Voilà bien assez de paroles. Si votre maître est au logis, que ne le faites-vous venir ? Je m'acquitterai de ma commission, et appelez-vous comme vous voudrez.

PSEUDOLUS. S'il y était, je ne demanderais pas mieux ; mais si vous voulez me donner l'argent, le paiement sera encore plus sûr que si vous le versiez dans ses mains.

HARPAX. Écoutez donc : mon maître m'a envoyé pour payer et non pour perdre la somme. Je vois bien que vous avez la fièvre de ne pouvoir jeter le grappin là-dessus. Mais moi je ne compterai pas une obole, que ce ne soit à Ballion en personne.

PSEUDOLUS. Il est absent ; il a une affaire au tribunal.

HARPAX. Bonne chance je lui souhaite. Quand je penserai le trouver à la maison, je reviendrai. Prenez cette lettre et remettez-la-lui ; elle renferme le signe convenu entre mon maître et lui pour livrer la poulette.

PSEUDOLUS. Je sais ; votre maître a dit de la faire partir avec celui qui apporterait l'argent et son portrait sur un cachet. Il nous a laissé ici une empreinte semblable.

HARPAX. Vous possédez l'affaire de point en point.

PSEUDOLUS. Encore plutôt !

HARPAX. Donnez-lui donc ce signe.

PSEUDOLUS. Soit ; mais comment vous appelle-t-on ?

HARPAX. Harpax.

PSEUDOLUS. Arrière, Harpax ! vous ne me revenez guère. Vous n'entrerez ma foi pas chez nous ; comme cela vous n'agripperez rien¹ / C
/ Not

HARPAX. J'ai coutume d'enlever l'ennemi tout vivant du champ de bataille : de là mon nom.

PSEUDOLUS. Je crois bien plutôt que vous enlevez les casseroles de cuivre dans les maisons.

HARPAX. Nullement ; mais savez-vous ce que je vous demanderai, Syrus ?

PSEUDOLUS. Je le saurai si vous le dites.

HARPAX. Je suis descendu hors de la porte, ici, au troisième cabaret, chez une vieille, un vrai tonneau, une grosse bancale, Chrysis.

PSEUDOLUS. Eh bien, après ?

HARPAX. Venez me chercher quand votre maître sera rentré.

PSEUDOLUS. Comme il vous plaira, soit.

HARPAX. Je suis arrivé très-fatigué du voyage, et je veux me refaire.

PSEUDOLUS. Bonne idée, rien de plus raisonnable ; mais arrangez-vous pour que je n'aie pas à courir après vous quand j'irai vous appeler.

HARPAX. Non ; dès que j'aurai cassé une croûte, je dormirai.

PSEUDOLUS. C'est fort bien vu.

HARPAX. Vous n'avez plus rien à me dire ?

PSEUDOLUS. Allez vous coucher.

HARPAX. J'y vais.

PSEUDOLUS. Écoutez, Harpax, dites qu'on vous couvre bien ; vous vous trouverez à merveille d'une bonne suée.

SCÈNE III. — PSEUDOLUS.

Dieux immortels ! l'arrivée de cet homme m'a sauvé ; sa venue me tire de la fausse voie et me remet dans le bon chemin. L'Opportunité elle-même ne pouvait se présenter à moi d'une façon plus opportune que cette lettre qui me tombe à point dans les mains : c'est une corne d'abondance où je trouverai tout ce qui me plaira. C'est une mine de ruses, de fourberies ; intrigues, argent, maîtresse de mon jeune maître, tout cela est là

1. *Harpax* est un mot grec qui signifie *ravisseur*.

dedans. Déjà, je peux m'en vanter, grâce à mon génie fécond, pour souffler la fillette à son marchand, j'avais tout mon plan dressé, formé, établi, tracé dans ma tête, comme je l'entendais ; mais voilà comme vont les choses : une seule déesse, la Fortune, vaut plus que les mesures concertées par une centaine d'hommes adroits. Et c'est la vérité : selon que vous avez la fortune, vous vous tirez de pair, chacun vante votre sagesse. Apprend-on qu'une entreprise a réussi : « Oh l'habile homme ! » s'écrie-t-on ; quant à celui qui échoue, c'est une grosse bête. Niais que nous sommes, nous ne savons pas combien il nous arrive souvent de nous tromper dans ce que nous souhaitons le plus ardemment, comme si nous pouvions connaître ce qui nous vaut le mieux. Nous lâchons le certain pour courir après l'incertain, et que nous en revient-il ? au milieu de nos soucis et de nos souffrances, la mort vient tout doucement nous surprendre. Mais c'est assez de philosophie ; je n'en finis pas de bavarder. Grands dieux ! on payerait au poids de l'or le mensonge que j'ai imaginé brusquement tout à l'heure en me donnant pour un des gens de notre marchand, que ce ne serait pas trop cher. A présent, avec cette lettre, je vais faire trois dupes, mon maître, ce Ballion et celui même qui m'a remis la missive. Bravo ! à bon chat bon rat. Mais voici encore une aubaine que je désirais, Calidore vient par ici ; je ne sais de qui il se fait accompagner.

SCÈNE IV. — CALIDORE, CHARIN, PSEUDOLUS.

CALIDORE. Le doux et l'amer, je t'ai tout confié. Tu sais mon amour, tu sais mes peines, tu sais ma pauvreté.

CHARIN. Je me souviens de tout cela : dis-moi seulement ce que tu veux que je fasse.

CALIDORE. En te racontant cette histoire, je t'ai parlé du signe de reconnaissance....

CHARIN. Je me souviens de tout, te dis-je. Dis-moi seulement ce que tu veux que je fasse.

CALIDORE. Pseudolus m'a commandé de lui amener un homme de cœur, un ami.

CHARIN. Tu es fidèle au commandement ; car tu amènes un ami, un ami dévoué. Mais ce nom de Pseudolus ne me dit rien.

CALIDORE. C'est un charmant garçon, plein d'invention ; il m'a promis de faire ce dont je t'ai parlé.

PSEUDOLUS, *à part*. Je vais l'aborder d'un air superbe.

CALIDORE. Quelle voix se fait entendre ?

PSEUDOLUS. Vivat! vivat! vivat! C'est vous, vous, vous, mon prince, que je réclame, vous qui donnez des lois à Pseudolus, je vous cherche pour vous offrir trois fois, en triple hommage et sous triple forme, une triple joie, une triple allégresse trois fois gagnée par un triple artifice aux dépens de trois ennemis vaincus par malice, fraude et tromperie. Je vous apporte le tout sous ce petit pli cacheté.

CALIDORE, à Charin. C'est notre homme.

CHARIN. Comme il fait son tragédien, le bourreau!

CALIDORE, à Pseudolus. Avance-toi en même temps que moi.

PSEUDOLUS. Tendez hardiment la main pour recevoir votre salut.

CALIDORE. De quel nom faut-il te saluer, Pseudolus? Espoir ou Salut?

PSEUDOLUS. L'un et l'autre.

CALIDORE. Salut donc, l'un et l'autre. Mais qu'y a-t-il de fait?

PSEUDOLUS. Que craignez-vous?

CALIDORE, montrant Charin. Voici celui que j'ai apporté.

PSEUDOLUS. Comment, apporté?

CALIDORE. Amené, veux-je dire.

PSEUDOLUS. Comment s'appelle-t-il?

CALIDORE. Charin.

PSEUDOLUS. Bravo! mais je lui rends grâce.

CHARIN. Que ne me commandes-tu ce qu'il faut faire?

PSEUDOLUS. Bien obligé. Merci, Charin; je ne veux pas que nous vous importunions.

CHARIN. M'importuner, vous? ah! c'est ce mot-là qui m'importune.

PSEUDOLUS. Demeurez donc.

CHARIN. Qu'est-ce que ceci?

PSEUDOLUS. La lettre et le signe; je les ai interceptés tout à l'heure.

CHARIN. Le signe! quel signe?

PSEUDOLUS. Celui qu'envoie le militaire; son esclave l'apportait avec cinq mines d'argent, (à Calidore) et venait pour emmener d'ici votre maîtresse; mais je l'ai joliment enfoncé tout à l'heure.

CALIDORE. Comment cela?

PSEUDOLUS. C'est pour les spectateurs que se joue la comédie. Ceux qui se trouvaient là le savent; je vous le raconterai plus tard.

CALIDORE. Que faisons-nous à présent?

PSEUDOLUS. Aujourd'hui même vous embrasserez votre maîtresse devenue libre.

CALIDORE. Moi?

PSEUDOLUS. Vous.

CALIDORE. Moi?

PSEUDOLUS. Vous-même, vous dis-je, si je ne perds la vie; mais il faudrait me trouver vite un homme.

CHARIN. De quelle figure?

PSEUDOLUS. Malin, madré, roué, qui une fois la main à la pâte, soit assez habile pour savoir se conduire ensuite par lui-même, et surtout qu'on n'ait pas vu souvent par ici.

CHARIN. S'il est esclave, cela fait-il quelque chose?

PSEUDOLUS. Non, je le préférerais de beaucoup à un homme libre.

CHARIN. Je crois pouvoir vous donner un malin, un finaud, que mon père vient de m'envoyer de Caryste : il n'a pas encore mis le pied hors de la maison, et il est arrivé hier à Athènes pour la première fois.

PSEUDOLUS. C'est à merveille. Mais je voudrais aussi emprunter cinq mines, que je rendrai dans la journée; (*montrant Calidore*) son père me les doit.

CHARIN. Je les donnerai; inutile de chercher ailleurs.

PSEUDOLUS. Oh! le digne homme! il me faut encore une chlamyde, un coutelas et un chapeau.

CHARIN. Je peux les fournir.

PSEUDOLUS. Dieux immortels! ce n'est pas Charin, c'est le dieu de l'abondance! Mais cet esclave fraîchement débarqué de Caryste, a-t-il un peu de goût?

CHARIN. Un goût de bouc sous les aisselles.

PSEUDOLUS. Il sera bon qu'il ait une tunique à manches.
*A-t-il un peu de sel dans l'esprit?

CHARIN. Oui, du plus salé.

PSEUDOLUS. Et s'il fallait tirer du même tonneau un peu de douceur, en a-t-il aussi?

CHARIN. Belle demande! vin de myrrhe, vin cuit, vin de liqueur, hydromel, miel de toute sorte. Bien mieux, il s'était mis dans le temps à tenir dans son esprit un débit de boisson.

PSEUDOLUS. Bravo, très-bien, Charinus, vous me fouettez avec mes propres verges. Mais comment s'appelle-t-il, cet esclave?

CHARIN. Simia.

PSEUDOLUS. Sait-il se retourner quand cela va mal?

CHARIN. Il tourne plus vite qu'une toupie.

PSEUDOLUS. Du jugement?

CHARIN. Cent fois, pour ses méfaits.

PSEUDOLUS. Et en cas de flagrant délit?

CHARIN. C'est une anguille, il glisse des mains.

PSEUDOLUS. Est-il savant?

CHARIN. Comme un livre.

PSEUDOLUS. C'est un homme parfait, à vous entendre.

CHARIN. Ah! si tu savais! dès qu'il te verra, il te racontera sur-le-champ ce que tu veux de lui. Mais que vas-tu faire?

PSEUDOLUS. Voici : quand j'aurai costumé mon homme, je veux le faire passer pour l'esclave du militaire; il portera le signe au marchand avec les cinq mines; il emmènera la belle de ce repaire : voilà toute l'histoire. Je lui expliquerai à lui-même comment il devra s'y prendre pour les détails.

CALIDORE. Pourquoi maintenant rester plantés là?

PSEUDOLUS. Amenez-moi sans retard ce garçon habillé et avec tous les accessoires chez le banquier Eschine. Mais dépêchez-vous.

CHARIN. Nous y serons plus vite que toi.

PSEUDOLUS. Partez donc vivement. (*Charin et Calidore s'en vont.*) Tout ce que j'avais d'incertain et de trouble dans l'esprit est maintenant fixé et éclairci; ma tête est toute débrouillée. Je vais faire avancer mes troupes enseignes déployées, mes braves légions; heureux auspices, bons présages, tout est à souhait : je suis certain de pouvoir mettre l'ennemi en déroute. Allons sur la place, et faisons bien la leçon à ce Simia, qu'il sache ce qu'il doit faire, qu'il ne bronche point, qu'il joue son rôle en habile homme. Bientôt (*montrant la maison de Ballion*) nous emporterons ce bouge d'assaut.

ACTE III.

SCÈNE I. — UN JEUNE ESCLAVE.

Quand les dieux mettent un esclave en service chez un homme du métier de mon maître, si avec cela ils lui infligent la laideur, certes, autant que je puis le sentir, ils le condamnent au pire des malheurs et à toutes les souffrances. C'est ce qui m'arrive

dans cette condition, où je suis entouré de toutes les misères, petites et grandes; et je ne puis trouver un amoureux qui s'attache à moi et me mette en état d'être un peu plus propre. C'est aujourd'hui le jour de naissance du maître, et il nous a menacés tous, du plus grand au plus petit, de faire périr demain dans les plus affreuses tortures celui qui ne lui enverrait pas un présent. Ma foi, je ne sais que devenir. Je ne puis faire ce que font d'habitude ceux qui en ont les moyens. Et pourtant, si je ne donne aujourd'hui mon cadeau, il me faudra demain passer par les mains du foulon. Hélas! je suis cependant bien petit encore! et comme je le crains, comme je tremble devant lui! Si quelqu'un me donnait de quoi me rendre la main moins légère, quoiqu'on dise que cela fasse jeter les hauts cris, il me semble que je viendrais à bout de serrer les dents. Mais silence! Voici mon maître; il revient au logis et ramène un cuisinier.

SCÈNE II. — BALLION, UN CUISINIER, L'ESCLAVE.

BALLION. On dit la place aux cuisiniers, c'est une sottise; ce n'est pas la place aux cuisiniers, mais la place aux voleurs. Quand j'aurais fait serment de chercher un pire marmiton que celui que j'amène là, je n'aurais pu le trouver : bayard, vantard, bête, propre à rien : si Pluton ne l'a pas encore voulu recevoir, c'est pour qu'il y ait ici-bas un drôle qui cuisine pour les morts; lui seul est capable de faire des ragôts qui leur plaisent.

LE CUISINIER. Si vous me croyiez tel que vous dites, pourquoi me preniez-vous?

BALLION. Faute d'autre; il n'y en avait pas. Mais pourquoi faisais-tu le pied de grue sur la place, si tu dames le pion à tous les gâte-sauce?

LE CUISINIER. Je vais vous le dire; c'est à cause de l'avarice des gens que je suis moins couru, ce n'est pas à cause de mon talent.

BALLION. Comment cela?

LE CUISINIER. Écoutez : quand on vient chercher un cuisinier, personne ne demande le meilleur et le plus cher : on choisit plutôt celui qui coûte le moins. C'est pour cela qu'aujourd'hui j'étais tout seul à attendre sur la place. Les autres vont en ville pour une drachme; mais moi, on ne peut me faire lever à moins du double. Je ne dresse pas un dîner comme ces marmitons, qui vous apportent sur les plats un pré accommodé, prennent

les convives pour des bœufs, les bourrent d'herbes, assaisonnent ces herbes avec d'autres herbes, mettent de la coriandre, du fenouil, de l'ail, du persil, ajoutent de l'oseille, du chou, de la poirée, de la blette, délayent une bonne livre de laser, mêlent avec le tout leur infernale moutarde pilée, qui, tandis qu'on la pile, vous fait pleurer les yeux. Qu'ils gardent pour eux leur cuisine. Ils n'assaisonnent pas avec des épices, mais avec des vampires qui rongent les entrailles des convives tout vivants. Voilà pourquoi de notre temps on vit si peu; on se farcit l'estomac de ces maudites herbes dont le nom seul fait peur et qu'on frémit de manger : les bêtes n'en veulent pas, les hommes les avalent.

BALLION. Et toi, tu as sans doute des recettes divines pour prolonger la vie, puisque tu déblatères si bien contre cette cuisine?

LE CUISINIER. Vous pouvez le dire hardiment : ils sont capables d'aller jusqu'à deux cents ans, ceux qui mangent des mets de ma main. Quand j'ai mis dans mes casseroles du cicilindre, du sipolindre, de la macis ou de la sancaptis, cela cuit de soi-même. Cela, c'est pour assaisonner le gibier de Neptune; pour le gibier de terre, je l'apprête avec du cicimandre, de l'happalopside ou de la cataractrie.

BALLION. Que Jupiter et tous les dieux te confondent, avec tes assaisonnements et toutes tes monteries!

LE CUISINIER. Laissez-moi donc parler.

BALLION. Parle et va te pendre.

LE CUISINIER. Quand les casseroles bouillent, je les découvre, et le fumet s'envole au ciel à toutes jambes : c'est de ce fumet que Jupiter soupe tous les jours.

BALLION. Du fumet, à toutes jambes!

LE CUISINIER. La langue m'a fourché.

BALLION. Eh bien?

LE CUISINIER. Je voulais dire à tire-d'ailes.

BALLION. Et quand tu ne vas cuisiner nulle part, de quoi soupe Jupiter?

LE CUISINIER. Il va coucher sans souper.

BALLION. Va te pendre. Et c'est comme cela que tu crois tirer de moi aujourd'hui tes deux drachmes?

LE CUISINIER. Je suis un cuisinier très-cher, j'en conviens, mais j'en donne pour l'argent, et l'on voit ce que je sais faire dans les maisons où l'on m'emploie.

BALLION. Oui, pour voler.

LE CUISINIER. Prétendez-vous trouver un cuisinier qui n'ait pas les griffes d'un milan ou d'un aigle ?

BALLION. Prétends-tu aller cuisiner chez le monde sans qu'on te serre les griffes tandis que tu fais tes ragôts ? (*A un esclave.*) Toi qui es à mon service, je te commande de rentrer bien vite toutes nos affaires, d'avoir les yeux de ce drôle dans tes yeux, de regarder où il regarde, d'aller où il ira. S'il allonge la main, allonge-la aussi. S'il prend quelque chose à lui, laisse-le prendre ; si c'est à nous, tiens-le d'un bout. S'il marche, marche ; s'il reste en place, restes-y. S'il se baisse, accroupis-toi. Et je donnerai aussi à ses élèves des surveillants, un à chacun.

LE CUISINIER. Soyez donc tranquille.

BALLION. Eh ! dis-moi, comment puis-je être tranquille quand je t'amène chez moi ?

LE CUISINIER. C'est qu'aujourd'hui avec mes ragôts je ferai comme Médée, quand elle mit à la casserole le bonhomme Pélias ; on dit qu'au moyen de drogues et d'herbes connues d'elle, elle rajeunit le vieux barbon ; je vous en ferai autant.

BALLION. Tu es donc empoisonneur aussi ?

LE CUISINIER. Non pas, mais plutôt conservateur de l'espèce humaine.

BALLION. Attends : combien me prendras-tu pour m'enseigner une seule recette ?

LE CUISINIER. Laquelle ?

BALLION. Le moyen de te surveiller assez pour que tu ne me dérobes rien.

LE CUISINIER. Si vous avez confiance, deux drachmes ; sinon, je ne voudrais pas même pour une mine. Mais traitez-vous ce soir des amis ou des ennemis ?

BALLION. Eh, des amis, je pense.

LE CUISINIER. Invitez vos ennemis plutôt que vos amis. Car j'appréterai un tel souper à vos convives, je l'accommoderai si délicieusement, qu'on ne touchera pas à un de mes plats sans se manger le bout des doigts.

BALLION. Fais-moi le plaisir, avant de rien servir, de goûter tes sauces toi-même et de les faire goûter à tes mitrons, pour que vous mangiez vos mains larronnesses.

LE CUISINIER. Vous ne croyez peut-être pas ce que je vous dis.

BALLION. Ne m'ennuie pas ; tu ne fais déjà que trop aller ta crécelle, c'est fatigant. Ça, voici ma maison, entre et prépare activement ton dîner.

LE CUISINIER. Mettez-vous à table, vous et vos convives. Mes plats se gâtent déjà.

BALLION. Hum ! voyez un peu quelle engeance ! Cet autre apprenti lèche-plat est déjà un franc drôle. Je ne sais ma foi de quoi me garer d'abord, tant j'ai de filous chez moi ; (*montrant la maison de Pseudolus*) et le corsaire est sous les armes. Tout à l'heure mon voisin, le père de Calidore, m'a recommandé très-instamment sur la place de me méfier de son esclave Pseudolus, de ne pas l'écouter : car il rôde aujourd'hui pour tâcher de me souffler la fillette, et il a juré ses grands dieux, à ce que dit le maître, de m'enlever Phénicie par ses stratagèmes. Rentrons, et prévenons tout le monde au logis, que personne ne prête l'oreille à ce Pseudolus.

ACTE IV.

SCÈNE I. — PSEUDOLUS, SIMIA.

PSEUDOLUS. Si jamais les dieux immortels ont voulu venir en aide à quelqu'un, c'est bien Calidore et moi qu'ils protègent, et notre vil marchand qu'ils veulent perdre, puisqu'ils ont mis au jour pour me seconder un homme si habile et si adroit.... Mais où est-il ? suis-je sot, de causer ainsi tout seul avec moi-même ! Il s'est moqué de moi, je pense ; fin contre fin, j'ai mal pris mes mesures. Par Pollux, c'est fait de moi s'il s'est éclipse : je ne viendrai pas aujourd'hui à bout de mon entreprise.... Ah ! le voici, cette statue de bouleau : quelle superbe démarche ! Ah ça, dis-moi, je te cherchais ; j'avais grand'peur que tu n'eusses détalé.

SIMIA. J'aurais agi en cela à ma mode, j'en conviens.

PSEUDOLUS. Où t'es-tu arrêté ?

SIMIA. Où il m'a plu.

PSEUDOLUS. Je le savais bien.

SIMIA. Alors, pourquoi demandes-tu ce que tu sais ?

PSEUDOLUS. Je veux te donner un avertissement.

SIMIA. Garde-le, il t'est plus nécessaire qu'à moi.

PSEUDOLUS. Tu finis par être bien dédaigneux.

SIMIA. Eh ! si je ne l'étais pas, comment aurais-je l'air d'un homme d'épée ?

PSEUDOLUS. J'entends qu'on se mette à l'œuvre tout de suite.

SIMIA. Est-ce que j'ai l'air d'avoir la tête ailleurs ?

PSEUDOLUS. Marche donc vite.

SIMIA. Je veux marcher à mon aise, moi.

PSEUDOLUS. L'occasion est belle, tandis que notre homme dort. Il faut que tu te présentes le premier.

C
m
SIMIA. Qu'est-ce qui te presse ? Doucement ! N'aie pas peur : si seulement Jupiter envoyait ici en même temps ce drôle, quel qu'il soit, qui vient de la part du militaire ! Jamais, par Pollux, il ne sera Harpax mieux que moi. Sois tranquille ; je te débrouillerai comme il faut ton écheveau. A force de ruses et de mensonges, je ferai si belle peur à ce soldat étranger qu'il se désavouera lui-même et trouvera que c'est moi qui suis lui.

PSEUDOLUS. Comment-est-ce possible ?

SIMIA. Tes questions m'assomment.

PSEUDOLUS. Tu es joli aussi avec tes ruses et tes mensonges ! Que Jupiter te conserve à moi !

SIMIA. A moi plutôt. Mais regarde, ce costume me sied-il ?

PSEUDOLUS. A ravir.

SIMIA. Bon.

PSEUDOLUS. Que les dieux immortels te comblent de tous les biens que tu peux désirer ! car si je te souhaitais ceux que tu mérites, ce serait moins que rien. Je n'ai jamais rien vu de plus malin ni de plus malfaisant que ce coquin.

SIMIA. C'est à moi que tu parles ?

PSEUDOLUS. Je me tais : mais que ne te ferai-je pas, que ne te donnerai-je pas, si tu mènes bien notre barque !

SIMIA. Te tairas-tu enfin ? A force de leur faire la leçon, on ôte la mémoire à ceux qui savent le mieux leur affaire. Je me souviens de tout, j'ai tout dans ma tête, mon plan est on ne peut mieux concerté.

PSEUDOLUS. L'honnête garçon !

SIMIA. Honnête ! ni toi ni moi.

PSEUDOLUS. Ne va pas broncher.

SIMIA. Veux-tu bien te taire !

PSEUDOLUS. Les dieux me protègent, aussi vrai que....

SIMIA. Ils n'en feront rien, tu ne vas débiter que menteries.

PSEUDOLUS. Aussi vrai que je t'aime, Simia, et te crains et t'admire pour ta perfidie !

SIMIA. Je sais en donner aux autres, mais moi on ne me fait rien avaler.

PSEUDOLUS. Comme je te régalerai, une fois le coup achevé !

SIMIA. Ha, ha, ha !

PSEUDOLUS. Bonne chère, vins, parfums, fines bouteilles et friands ragouùs ; avec cela une femme charmante, qui te donnera baisers sur baisers.

SIMIA. Me voilà joliment régalé.

PSEUDOLUS. Si tu réussis, tu auras bien plus raison de le dire.

SIMIA. Si je ne réussis pas, offre-moi un régal de gibet, bourreau. Mais montre-moi vite où est la porte de ce Ballion.

PSEUDOLUS. Par ici, la troisième.

SIMIA. St ! tais-toi, la porte bâille.

PSEUDOLUS. C'est que sans doute elle a mal au cœur.

SIMIA. Comment cela ?

PSEUDOLUS. Parce que, ma foi, elle vomit le prostitueur en personne.

SIMIA. C'est lui ?

PSEUDOLUS. Oui.

SIMIA. Triste marchandise.

PSEUDOLUS. Regarde un peu ; il ne marche pas droit, il va de travers, comme les écrevisses.

SCÈNE II. — BALLION, PSEUDOLUS, SIMIA.

BALLION. Il n'est pas si malin que je croyais, ce cuisinier : il n'a encore harponné qu'un cyathe et une coupe.

PSEUDOLUS, à *Simia*. Hé, voici le moment, l'occasion.

SIMIA. Je suis de ton avis.

PSEUDOLUS. Fais adroitement ton petit chemin, je reste ici en embuscade.

SIMIA, *haut*. J'ai bien compté, la sixième rue après la porte, c'est là qu'il m'a recommandé de descendre ; mais je ne me rappelle plus trop quelle maison il m'a dit.

BALLION, à *part*. Qu'est-ce que cette homme en chlamyde ? d'où vient-il ? que cherche-t-il ? C'est une figure étrangère et qui m'est inconnue.

SIMIA. Mais voici quelqu'un qui pourra me tirer d'embarras et me renseigner exactement.

BALLION. Il vient droit à moi. De quel pays peut-il bien être ?

SIMIA. Hé, vous l'homme à la barbe de bouc, répondez à une question.

BALLION. Ah ça, vous ne saluez pas d'abord ?

SIMIA. Je n'ai pas de salut à jeter au nez des gens.

BALLION. Eh bien, ma foi, je vous en offrirai autant.

PSEUDOLUS, à *part*. Ils vont bien pour leur début.

SIMIA. Connaissez-vous quelqu'un dans cette rue? répondez.

BALLION. Je me connais, moi.

SIMIA. Il y a peu d'hommes aussi avancés que vous; sur la place, il n'y en a pas un sur dix qui se connaisse.

PSEUDOLUS, à *part*. Je suis sauvé; il fait déjà le philosophe.

SIMIA. Je cherche ici un coquin, un ennemi des lois, un parjure, un vaurien.

BALLION, à *part*. C'est moi qu'il cherche, voilà bien mes surnoms; il ne lui reste plus que le nom à dire. (*Haut.*) Comment s'appelle-t-il?

SIMIA. Ballion.

BALLION, à *part*. N'avais-je pas deviné? (*Haut.*) Je suis celui que vous cherchez, l'ami.

SIMIA. Vous êtes Ballion?

BALLION. En chair et en os.

SIMIA. A ton costume, tu me fais l'effet d'un perceur de murailles.

BALLION. Si tu me rencontrais la nuit, tu ne jouerais pas des mains, n'est-ce pas?

SIMIA. Mon maître m'a chargé de mille compliments pour vous. Prenez cette lettre, il m'a dit de vous la remettre.

BALLION. Qui est-ce qui vous a donné cette commission?

PSEUDOLUS, à *part*. C'est fait de moi, le voilà en plein boursier, il ne sait pas le nom: nous sommes accrochés.

BALLION. Qui est-ce qui m'écrit? dites.

SIMIA. Regardez l'empreinte, et dites-moi le nom vous-même, que je sache si vous êtes bien Ballion.

BALLION. Voyons la lettre.

SIMIA. Tenez; reconnaissez le cachet.

BALLION. Oh, oh! Polymachæroplacidès? C'est lui tout craché, je le reconnais bien: hé!

SIMIA. Polymachæroplacidès, c'est bien le nom; je vois que j'ai remis la lettre en bonnes mains, puisque vous avez dit le nom, Polymachæroplacidès.

BALLION. Comment va-t-il?

SIMIA. Comme un brave, ma foi, un digne guerrier. Mais lisez vite, je vous prie, c'est nécessaire, et recevez tout de suite votre argent, et remettez-moi la belle. Il me faut être aujourd'hui même à Sicyone ou périr demain, tant j'ai un maître exigeant.

BALLION. Je le sais, inutile de le dire.

SIMIA. Alors lisez sur-le-champ.

BALLION. C'est ce que je fais, si vous pouvez vous taire. « Le militaire Polymachæroplacidès envoie cette lettre au prostitué Ballion avec l'empreinte dont nous sommes convenus tous les deux dans le temps. »

SIMIA. Le signe est dans la lettre.

BALLION. Je le vois, je le reconnais : mais est-ce qu'il n'a pas même l'habitude de saluer par écrit dans ses lettres ?

SIMIA. C'est la mode militaire, Ballion : ils saluent de la main leurs amis, et de la même main ils châtient leurs ennemis. Mais vous avez commencé, continuez, et voyez un peu ce que cette lettre chante.

BALLION. Écoutez donc. « Celui qui vient vers vous est Harpax, mon valet. » C'est vous qui êtes Harpax ?

SIMIA. Oui, Harpax en personne.

BALLION. « J'entends que vous receviez l'argent des mains du porteur de la lettre et que vous fassiez partir la jeune femme avec lui. On doit quand on écrit saluer ceux qui le méritent : si je vous en croyais digne, je vous saluerais. »

SIMIA. Eh bien ?

BALLION. Donnez l'argent et emmenez la femme.

SIMIA. Lequel de nous deux est le lambin ?

BALLION. Suivez-moi donc à la maison.

SIMIA. Je vous suis.

SCÈNE III. — PSEUDOLUS.

De ma vie je n'ai vu un pire drôle, un plus rusé et plus roué coquin que ce Simia ; mais je tremble de peur qu'il ne soit avec moi aussi fourbe qu'avec l'autre, et que, maintenant que l'affaire est en bon chemin, il ne tourne ses cornes contre moi, s'il voit jour à me faire quelque malice. C'est que je n'y tiens guère, ma foi, car je lui veux du bien. Mais pour le moment, je n'en peux plus d'inquiétude, et pour trois raisons. D'abord je crains que mon compagnon ne déserte et ne passe à l'ennemi. Ensuite, je crains que mon maître ne vienne de la place et que les corsaires ne soient pris avec leur prise. Et avec toutes ces craintes, je crains encore que l'autre Harpax ne se présente avant que cet Harpax-ci soit sorti avec la belle. Je suis mort ! Ils tardent trop à paraître. Mon cœur attend, ses paquets sont faits, et s'il n'amène pas avec lui la jeune fille, il va s'exiler de ma poitrine.... Ah ! je triomphe ; je suis venu à bout de mes malins surveillants.

SCÈNE IV. — SIMIA, PSEUDOLUS, PHÉNICIE.

SIMIA, à Phénicie. Ne pleurez pas, vous ne savez pas de quoi il retourne, Phénicie; mais je vous le ferai savoir bientôt, en vous mettant à table. Je ne vous mène pas à ce Macédonien aux longues dents qui est la cause de vos larmes. Je vous conduis à celui auquel vous désirez par-dessus tout appartenir; dans un instant je vous ferai embrasser votre Calidore.

PSEUDOLUS. Que faisais-tu là dedans si longtemps? Mon cœur est tout courbaturé d'avoir tant battu contre ma poitrine.

SIMIA. Tu choisis bien le moment, pendard, pour m'interroger au milieu des embûches de l'ennemi. Éloignons-nous plutôt au pas redoublé.

PSEUDOLUS. Ma foi, tout vaurien que tu es, l'avis est bon. Venez par ici, droit à la coupe triomphale.

SCÈNE V. — BALLION.

Ha, ha! maintenant enfin j'ai l'esprit en repos; le voilà parti, et la belle avec lui. Je serais curieux de voir venir ce fripon de Pseudolus pour essayer de me l'enlever à force de ruses. Par Hercule, j'aimerais mieux faire mille faux serments en termes formels que de lui servir de jouet. Si je le rencontre, je me moquerai joliment de lui. Mais j'espère qu'on l'enverra au moulin, comme il a été dit. Je voudrais bien me trouver avec Simon pour lui faire partager ma joie.

SCÈNE VI. — SIMON, BALLION.

SIMON. Je viens voir ce qu'a fait mon Ulysse, s'il a déjà enlevé la statue de la citadelle de Ballion.

BALLION. Heureux Simon, donnez-moi votre heureuse main!

SIMON. Qu'y a-t-il?

BALLION. A présent....

SIMON. Eh bien, à présent?

BALLION. Vous n'avez plus rien à craindre.

SIMON. Comment cela? Notre homme est venu?

BALLION. Non.

SIMON. Alors, quel si grand bonheur?

BALLION. Elles sont sauvées et en sûreté, les vingt mines que Pseudolus a pariées aujourd'hui avec vous.

SIMON. Je le voudrais bien, ma foi.

BALLION. Demandez-moi vingt mines s'il s'empare aujourd'hui de la jeune fille ou s'il la donne aujourd'hui à votre fils, comme il lui a dit ; demandez, je vous en prie en grâce, je grille de les promettre. Et pour que vous sachiez bien que le péril est complètement passé, je vous donne encore la fillette par-dessus le marché.

SIMON. Je ne risque rien, il me semble, à conclure cet arrangement. Aux termes de ta promesse, me donneras-tu vingt mines?

BALLION. Je vous les donnerai.

SIMON. Voilà une bonne affaire faite. Mais as-tu vu notre homme?

BALLION. Je les ai même vus tous les deux.

SIMON. Qu'est-ce qu'il dit? qu'est-ce qu'il raconte? qu'est-ce qu'il chante, dis-moi?

BALLION. Des sornettes de théâtre, des plaisanteries comme on en adresse dans les comédies aux gens de mon métier, et que les enfants même savent : il m'appelait vaurien, scélérat, parjure.

SIMON. Par ma foi, il n'a pas menti.

BALLION. Je ne me suis pas fâché ; qu'importent les injures quand on n'en fait nul cas et qu'on n'y répond pas?

SIMON. Et pourquoi n'as-tu pas peur de lui? c'est là ce que je voudrais savoir.

BALLION. Parce qu'il ne m'enlèvera pas la fille, il ne le peut plus. Je vous disais tantôt, si vous vous en souvenez, que je l'avais vendue à un militaire de Macédoine.

SIMON. Je me rappelle.

BALLION. Eh bien, son valet est venu m'apporter l'argent, et le signe sous un pli cacheté.

SIMON. Après?

BALLION. Le signe dont j'étais convenu avec le militaire, et il a emmené Phénicie il n'y a qu'un moment.

SIMON. Parles-tu de bonne foi?

BALLION. Où en prendrais-je?

SIMON. Prends garde seulement qu'il ne t'ait machiné quelque tour.

BALLION. Avec la lettre et le portrait, je suis sûr de mon affaire. Et même il vient de partir avec elle pour Sicyone.

SIMON. Tant mieux, par Hercule! Je ne veux pas tarder à faire enrôler Pseudolus dans la colonie du moulin.... Mais qu'est-ce que c'est que cet homme à chlamyde?

BALLION. Je n'en sais rien, ma foi; regardons où il va, ce qu'il veut.

SCÈNE VII. — HARPAX, SIMON, BALLION.

HARPAX. C'est un drôle, un vaurien que l'esclave qui néglige les ordres de son maître. Ce n'est pas grand'chose non plus que celui qui ne pense pas à faire son devoir, si on ne l'avertit. Ces garnements qui s'imaginent être libres dès qu'ils ont perdu le maître de vue, ils se donnent du bon temps, courent les maisons de filles, mangent ce qu'ils ont, et gardent longtemps le nom d'esclaves : ils n'ont de talent pour rien, s'ils ne se bornent à faire le mal. Jamais je ne les hante, jamais je ne leur parle, jamais je n'ai fait connaissance avec eux. Une fois mon ordre reçu, le maître a beau ne pas être là, je m'imagine toujours qu'il y est ; je le crains absent, pour n'avoir pas à le craindre présent. Mais occupons-nous de ma commission. Ce Syrus, à qui j'ai remis le signe de reconnaissance, m'a laissé tout ce temps à l'auberge ; j'y suis resté selon ses instructions ; il m'avait dit qu'il viendrait me chercher dès que notre homme serait au logis ; mais puisque je ne le vois pas et qu'il ne me fait rien dire, je viens de moi-même pour savoir ce qui en est ; je ne veux pas qu'il se moque de moi. Ce que j'ai de mieux à faire, c'est de frapper et d'appeler quelqu'un de la maison. Je veux que cet homme reçoive son argent et me laisse emmener la femme.

BALLION, à *Simon*. Hé, hé !

SIMON. Qu'est-ce que tu veux ?

BALLION. Cet homme est à moi.

SIMON. Comment cela ?

BALLION. Parce que c'est une proie qui m'arrive : il cherche une fillette, il a de l'argent. J'ai bien envie de lui donner un premier coup de dent.

SIMON. Veux-tu le manger, par hasard ?

BALLION. Oui, tandis qu'il est frais. Quand on le sert, tout chaud, c'est le moment d'avaler. Les gens sages m'appauvrissent, les prodigues me nourrissent et grossissent mon bien ; les braves gens me ruinent, les vauriens me rapportent.

SIMON. Que les dieux te confondent, car tu es trop scélérat !

HARPAX. Allons, je tarde trop à frapper et à m'informer si Ballion est chez lui.

BALLION, à *Simon*. Ce sont des cadeaux que Vénus me fait, quand elle m'envoie ces paniers percés, ces bourreaux d'argent

qui ne songent qu'à mener joyeuse vie ; ils mangent, ils boivent, ils font l'amour : ce sont d'autres caractères que vous, qui ne pouvez souffrir de vous donner du bon temps et qui êtes jaloux de ceux qui en prennent.

HARPAX, *frappant*. Holà ! y a-t-il quelqu'un ?

BALLION. Il s'en va tout droit chez moi.

HARPAX. Holà ! y a-t-il quelqu'un ?

BALLION. Hé, l'ami, qu'est-ce qu'on vous doit ici ? (*A part.*) Il me laissera ses plumes : je m'y connais, les présages sont bons.

HARPAX. M'ouvrira-t-on ?

BALLION. Hé ! l'homme, avec votre chlamyde, qu'est-ce qu'on vous doit ici ?

HARPAX. Je cherche le maître de la maison, Ballion l'entremetteur.

BALLION. Qui que vous soyez, l'ami, vous pouvez vous épargner la peine de chercher.

HARPAX. Comment cela ?

BALLION. Parce qu'il est ici présent ; vous le voyez et il vous voit.

HARPAX. C'est vous ?

SIMON. Prenez garde, l'homme à la chlamyde, de vous attirer quelque grosse mésaventure ; montrez-lui les cornes, c'est un prostitué.

BALLION. Oui, mais un honnête garçon. Au lieu que vous, l'homme de bien, à chaque instant on vous chante pouille au tribunal, car vous n'avez pas une obole, si le prostitué ne vous vient en aide.

HARPAX, à Ballion. Ne pouvez-vous me parler ?

BALLION. Je vous parle. Que voulez-vous ?

HARPAX. Vous faire toucher de l'argent.

BALLION. Si vous en avez à donner, voilà une heure que je tends la main.

HARPAX. Tenez. Il y a là cinq mines d'excellent argent, bien comptées : Mon maître Polymachæroplacidès m'a chargé de vous payer cette dette et de recevoir Phénicie de vos mains.

BALLION. Votre maître ?

HARPAX. Oui.

BALLION. Le militaire ?

HARPAX. Oui.

BALLION. Le Macédonien ?

HARPAX. Oui, vous dis-je.

PLAUTE.

II — 20

BALLION. Polymachæroplacidès vous envoie chez moi?

HARPAX. Vous dites la vérité.

BALLION. Pour me remettre cet argent?

HARPAX. Si vous êtes bien Ballion le prostitueur.

BALLION. Et pour emmener la femme de chez moi?

HARPAX. Oui.

BALLION. Et il a dit qu'elle s'appelait Phénicie?

HARPAX. Vous avez bonne mémoire.

BALLION. Attendez, je suis à vous tout de suite.

HARPAX. Au moins faites vite, dépêchez-vous; je suis pressé; ne voyez-vous pas qu'il se fait tard?

BALLION. Si fait. (*Il montre Simon.*) Mais je veux qu'il m'assiste. Restez seulement là, je reviens. (*A Simon.*) Eh bien, Simon, que faire? à quel parti m'arrêter? Je le prends en flagrant délit, ce porteur d'argent.

SIMON. Comment cela?

BALLION. Vous ne voyez pas de quoi il retourne?

SIMON. Non, je suis là-dessus le plus ignorant du monde.

BALLION. Par ma foi, c'est un grand pendardeur que ce Pseudolus! Comme il a bien combiné sa fourberie! Il a donné à cet homme tout juste la somme que me devait le militaire, et l'a déguisé pour venir chercher la belle. C'est votre Pseudolus qui nous l'envoie, comme s'il venait de la part du militaire macédonien.

SIMON. As-tu palpé l'argent?

BALLION, *montrant les cinq mines.* Comment! vous demandez ce que vous voyez?

SIMON. Hé! pense alors à me donner la moitié du butin: part à deux, cela doit être.

BALLION. Peste! comment donc! c'est bien tout à vous.

HARPAX. Vous occuperez-vous bientôt de moi?

BALLION. Je m'en occupe. (*A Simon.*) Que me conseillez-vous, Simon?

SIMON. Égayons-nous un peu aux dépens de ce prétendu ambassadeur.

BALLION. Oui, jusqu'à ce qu'il s'aperçoive qu'on se moque de lui. Suivez-moi. (*A Harpax.*) Eh bien, vous êtes donc son esclave?

HARPAX. Tout à fait.

BALLION. A quel prix vous a-t-il acheté?

HARPAX. Au prix de son courage dans un combat. Dans mon pays, j'étais général en chef.

BALLION. A-t-il aussi un beau jour conquis la prison, votre patrie ?

HARPAX. Si vous dites des sottises, vous en entendrez.

BALLION. En combien de jours êtes-vous venu de Sicoyne ici ?

HARPAX. En un jour et demi.

BALLION. Vous avez bien marché, ma foi. Il a des ailes aux jambes. On n'a qu'à regarder ses mollets pour être sûr qu'il est de force à porter de fameuses entraves. Ah ça, quand vous étiez petit, aviez-vous l'habitude de coucher dans un berceau ?

HARPAX. Sans doute.

BALLION. Et aviez-vous l'habitude de faire.... vous m'entendez ?

SIMON. Assurément il en avait l'habitude.

HARPAX. Êtes-vous fous tous les deux ?

BALLION. Répondez un peu. La nuit, quand le militaire était de service, alliez-vous avec lui ? son épée entrainait-elle bien dans votre fourreau ?

HARPAX. Allez vous faire pendre.

BALLION. Vous pourrez y aller vous-même aujourd'hui, et de bonne heure.

HARPAX. Voyons, remettez-moi la femme ou rendez-moi l'argent.

BALLION. Attendez.

HARPAX. Pourquoi attendre ?

BALLION. Dites un peu combien vous avez loué cette chlamyde.

HARPAX. Qu'est-ce à dire ?

BALLION. Et le coutelas ? à quel prix ?

HARPAX. Voilà des gens qui auraient bon besoin d'hellébore.

BALLION. Et puis....

HARPAX. Assez.

BALLION. Combien le chapeau rapporte-t-il à son maître pour la journée ?

HARPAX. Comment, à son maître ? rêvez-vous ? Tout cela est à moi, bien à moi, acheté de mon pécule.

BALLION. Oui, de celui que tu as au haut des cuisses.

HARPAX. Ces deux vieillards sont huilés ; ils veulent se faire frotter à la vieille mode.

BALLION. Répondez, je vous prie, mais sérieusement cette fois, à ma question : combien gagnez-vous ? combien Pseudolus vous a-t-il loué ?

HARPAX. Quel Pseudolus ?

BALLION. Celui qui vous a fait la leçon, qui vous a enseigné

cette fourberie, pour emmener en trahison Phénicie de chez moi.

HARPAX. Qu'est-ce que vous me chantez avec votre Pseudolus et vos trahisons ? Je ne sais seulement pas de quelle couleur il est.

BALLION. Ça, vous en irez-vous ? Les fripons n'ont rien à gagner ici aujourd'hui : allez dire à Pseudolus qu'un autre a emmené la proie, Harpax, qui s'est présenté avant lui.

HARPAX. Eh ! ma foi, c'est moi qui suis Harpax.

BALLION. C'est-à-dire, ma foi, que vous voudriez bien l'être. (*A Simon.*) Voilà un maître coquin.

HARPAX. Je vous ai remis l'argent, et tantôt en arrivant j'ai donné le signe à votre esclave, une lettre cachetée du portrait de mon maître, ici, devant la porte.

BALLION. Vous avez donné la lettre à mon esclave ! quel esclave ?

HARPAX. Syrus.

BALLION. Il manque d'aplomb ; quel maladroit trompeur ! ses histoires n'ont ni queue ni tête, car le véritable Harpax est venu en personne m'apporter la lettre.

HARPAX. C'est moi qui m'appelle Harpax ; c'est moi qui suis l'esclave du militaire macédonien ; je ne mets là dedans ni friponnerie ni finesse, je ne sais qui est votre Pseudolus, je ne le connais point.

SIMON, à Ballion. A moins d'un miracle, Ballion, la péronnelle est perdue pour vous.

BALLION. Ma foi, plus je l'entends, plus j'en ai peur.

SIMON. Et moi aussi, par Pollux, voilà un bon moment que ce Syrus qui a reçu le signe me fait froid au cœur. Il y a du louche : c'est Pseudolus. (*A Harpax.*) Ça, quelle mine avait-il, celui à qui vous avez remis le signe ?

HARPAX. Rousseau, ventru, grosses jambes, teint brun, tête énorme, œil perçant, trogne enluminée, grands pieds.

SIMON. Ah ! tu nous achèves, en parlant de ces grands pieds. C'était Pseudolus.

BALLION. C'est fait de moi : Simon, je meurs.

HARPAX. Par Hercule, je ne vous laisserai pas mourir qu'on ne m'ait rendu l'argent, vingt mines.

SIMON. Et vingt autres mines à moi.

BALLION. Comment ! vous me prendriez une somme promise en plaisantant ?

SIMON. Il faut tout prendre aux coquins, argent et butin.

BALLION. Livrez-moi au moins Pseudolus.

SIMON. Que je te livre Pseudolus ! Qu'a-t-il fait ? Ne t'ai-je pas averti cent fois de prendre garde à lui ?

BALLION. Il m'a ruiné.

SIMON. Et moi il m'a mis à l'amende de vingt belles mines.

BALLION. Que faire ?

HARPAX. Rendez-moi l'argent, et pendez-vous après.

BALLION. Que les dieux vous exterminent ! Venez donc avec moi sur la place, que je vous paye.

HARPAX. Je vous suis.

BALLION. Je solderai aujourd'hui les étrangers ; demain je m'arrangerai avec les citoyens. Pseudolus a prononcé ma sentence de mort, en m'envoyant le drôle qui a emmené Phénicie. (*A Harpax.*) Suivez-moi. (*Aux spectateurs.*) N'attendez pas que je rentre par ici dans ma maison. Après cette belle aventure, je suis bien décidé à prendre par les ruelles.

HARPAX. Si vous aviez aussi bonnes jambes que bonne langue, vous seriez déjà sur la place.

BALLION. Il est certain que de mon jour de naissance je ferai le jour de mes funérailles.

SCÈNE VIII. — SIMON.

Je l'ai joliment étrillé, et l'esclave a joliment étrillé son ennemi. Mais je veux recevoir Pseudolus autrement qu'on ne fait dans les comédies, où l'on apprête les fouets et les étrivières. Au lieu de le punir je lui compterai les vingt mines que je lui ai promises en cas de succès ; je les lui apporterai de moi-même. C'est un gaillard bien fin, bien rusé, bien madré ; oui, Pseudolus a enfoncé le Troyen Dôlon et Ulysse. Rentrons, apprêtons l'argent, et attendons-le.

ACTE V.

SCÈNE I. — PSEUDOLUS.

Eh bien, qu'est-ce que cela, mes jambes ? Est-ce ainsi que l'on se comporte ? Voulez-vous bien vous tenir, ou non ? Voulez-vous que je m'étale et me fasse ramasser ? Ma foi, si je tombe, ce sera votre faute. Avancerez-vous ? Ah ! il faudra me

fâcher aujourd'hui. Le vin a un grand tort, il s'attaque d'abord aux jambes : c'est un perfide lutteur. Sur mon âme, me voilà en plein dans les vignes : une si bonne chère, si propre, si comme il faut, ah ! nous avons été joliment hébergés dans un joli endroit ! A quoi bon tant de détours ? C'est là ce qui fait qu'on aime la vie ; là sont toutes les voluptés, tous les agréments. Je me crois presque un dieu. Lorsqu'un amant tient dans ses bras sa maîtresse, que les lèvres se joignent, que deux langues se collent et s'enlacent, qu'un sein presse un autre sein, ou, si l'on aime mieux, que deux corps se replient... une blanche main offre la coupe de délices en buvant à la plus tendre affection... personne qui vous ennuie, qui vous importune, pas de propos à dormir debout... essences, parfums, rubans, couronnes éclatantes... car en fait de provisions rien n'était épargné, inutile de me le demander. De cette façon mon jeune maître et moi nous avons passé une ravissante journée ; aussi avais-je accompli mon entreprise comme je le souhaitais, et mis l'ennemi en déroute. J'ai laissé les autres à table, buvant, faisant l'amour, avec leurs maîtresses, et la mienne aussi ; ils se donnent du bon temps. Quand je me suis levé, ils m'ont prié de danser. Je me suis mis en cadence comme ceci pour leur faire plaisir, selon les règles, car j'ai appris à fond la danse ionienne. J'ai donc exécuté un pas joyeux, comme cela, enveloppé dans mon manteau ; on m'applaudit, on me crie de recommencer. Je me mets encore à tourner de cette façon-ci ; en même temps, je me prêtai aux caresses de ma belle ; mais en faisant la pirouette, je tombe, et bonsoir la comédie ! Je fais un effort, pax ! j'ai presque embrené mon manteau. Ma chute les a, ma foi, bien fait rire. On me donne une coupe, je bois ; je change de manteau, je laisse l'autre, et je sors pour dissiper les fumées. Et maintenant je quitte mon jeune maître pour venir rappeler au vieux maître notre traité. (*Il frappe.*) Ouvrez, ouvrez, hé ! qu'on aille avertir Simon que je suis là.

SCÈNE II. — SIMON, PSEUDOLUS, BALLION.

SIMON. C'est la voix d'un fier drôle qui m'appelle. Mais qu'est-ce à dire ? Comment ! tu... Que vois-je ?

PSEUDOLUS. Sous cette couronne, votre esclave Pseudolus ivre.

SIMON. Comme un homme libre, ma foi ! Mais voyez un peu cette tenue. Se trouble-t-il devant moi ? (*A part.*) Je ne sais

trop quel ton je dois prendre, badin ou sévère. Mais ce que je porte là¹ m'invite à filer doux, peut-être reste-t-il encore quelque espoir.

PSEUDOLUS. C'est un vaurien qui vient trouver un honnête homme.

SIMON. Que les dieux te bénissent, Pseudolus!... Pouah! va te pendre.

PSEUDOLUS. Eh! pourquoi donc me ferais-je du mal?

SIMON. Qu'as-tu besoin, ivrogne, de venir me roter au nez?

PSEUDOLUS. Là, doucement, retenez-moi, prenez garde que je ne tombe. Ne voyez-vous pas que je suis tout à fait humecté?

SIMON. Quelle audace de te promener ainsi en plein jour, ivre, avec une couronne!

PSEUDOLUS. C'est mon plaisir.

SIMON. Comment, ton plaisir! Tu vas encore me roter au nez?

PSEUDOLUS. Ce sont de suaves soupirs; laissez-moi donc.

SIMON. Je crois, ma foi, scélérat, que tu serais capable d'engloutir en une heure les quatre plus belles récoltes des coteaux du Massique.

PSEUDOLUS. Dites dans une heure d'hiver.

SIMON. Tu as raison de me reprendre. Mais voyons, d'où viens-tu si bien lesté?

PSEUDOLUS. Je me suis arrosé tout à l'heure avec votre fils. Hein! Simon, comme notre prostitueur a été attrapé! Comme je suis venu à bout de ce que je vous avais dit!

SIMON. Tu veux rire? Quel drôle!

PSEUDOLUS. Grâce à moi la belle est libre et à table avec votre fils.

SIMON. Je sais de point en point tes prouesses.

PSEUDOLUS. Que tardez-vous donc à me compter l'argent?

SIMON. Tu y as droit, j'en conviens. Tiens.

PSEUDOLUS. Vous disiez que vous ne me le donneriez pas, vous me le donnez pourtant; chargez-le sur mon épaule, et suivez-moi par ici.

SIMON. Sur ton épaule?

PSEUDOLUS. Oui, vous le voudrez bien, j'en suis sûr.

SIMON. Que pourrais-je bien lui faire? m'emporter ainsi mon argent, et se moquer de moi!

PSEUDOLUS. Malheur aux vaincus!

1. Les vingt mines.

SIMON. Tourne donc le dos. Hé ! (*Ballion entre et se met aux genoux de Pseudolus.*)

BALLION. Je n'aurais jamais cru devenir ainsi ton suppliant.... Hi ! hi ! hi !

PSEUDOLUS. Assez.

BALLION. J'ai tant de chagrin !

PSEUDOLUS. Si tu n'en avais pas, c'est moi qui en aurais.

BALLION. Qu'est-ce à dire, Pseudolus ? emporter ainsi l'argent de ton maître ?

PSEUDOLUS. Oui, et avec plaisir, et de grand cœur.

BALLION. Ne voudrais-tu pas me faire cadeau d'une petite partie ?

PSEUDOLUS. Je sais : tu diras que je suis un avare, car tu ne seras pas par moi plus riche d'une obole. Tu n'aurais pas eu pitié de mon dos, si je n'avais pas réussi.

BALLION. Je saurai me venger si les dieux me prêtent vie.

PSEUDOLUS. Pourquoi me menacer ? j'ai de bonnes épaules.

BALLION. Soit donc. (*Il s'en va.*)

PSEUDOLUS. Allons, reviens.

BALLION. A quoi bon revenir ?

PSEUDOLUS. Reviens toujours, tu ne seras pas attrapé.

BALLION. Me voici.

PSEUDOLUS. Viens-t'en boire avec moi.

BALLION. Que j'aie boire ?

PSEUDOLUS. Fais ce que je te dis. Si tu viens, tu auras la moitié de ceci, et même plus.

BALLION. Je viens, mène-moi où tu voudras.

PSEUDOLUS. Eh bien, Simon, êtes-vous fâché contre moi ou contre votre fils à cause de cette histoire ?

SIMON. Non certes.

PSEUDOLUS, à Ballion. Par ici.

BALLION. Je te suis. Que n'invites-tu aussi les spectateurs ?

PSEUDOLUS. Ma foi, ils n'ont pas l'habitude de m'inviter, ni moi de les inviter non plus. (*Aux spectateurs.*) Mais si vous voulez applaudir et donner votre approbation à la pièce et à la troupe, je vous inviterai demain.

LE CÂBLE

(Bureau)

NOTICE SUR LE CÂBLE.

Le Câble est à nos yeux la plus parfaite des comédies de Plaute, tant pour le sujet que pour la conduite de l'intrigue et même pour le charme des vers. L'exposition en est ravissante : après une nuit de tempête, un vieil esclave sort de la ferme, située au bord de la mer, et contemple le dégât que l'ouragan de la nuit a fait dans la toiture. Les flots ne sont point apaisés encore ; tout à coup il aperçoit deux jeunes filles qui, dans une faible barque, luttent contre leur violence. L'une d'elles tombe à la mer, mais heureusement peut gagner les rochers ; l'autre atteint le bord. Chacune d'elles croit sa compagne perdue, et l'on peut se figurer le bonheur qu'elles éprouvent à se revoir. L'une est, comme toujours, une jeune fille de condition libre, enlevée, vendue à un marchand d'esclaves, et n'ayant pour se faire reconnaître de ses parents qu'une cassette de jouets qui vient d'être engloutie dans le naufrage ; l'autre ignore son origine. La prêtresse de Vénus les recueille dans son temple ; le marchand, qui a pu aussi gagner le rivage, vient pour les arracher de leur asile. Le vieux propriétaire de la ferme prend leur défense, et protège ainsi, sans le savoir, la fille dont il pleure depuis longtemps la perte. Mais son esclave pêcheur, Gripus, retire dans son filet la valise qui contient la cassette : le père reconnaît sa fille, affranchit sa compagne et les marie toutes deux. Quant au vil marchand qui s'était embarqué avec tous ses biens pour ne pas livrer Pa-lestra à l'amant qui l'avait achetée et payée, il est ruiné par

la perte de son vaisseau, et de plus traîné en justice. Ainsi ce n'est pas la ruse d'un esclave qui triomphe, c'est la divinité qui se charge de punir la perfidie et le parjure. On voit combien cette pièce est supérieure à la plupart de celles que nous avons vues jusqu'ici, pour ce qui est de la moralité du but. De plus, rien n'y languit, les incidents s'y succèdent rapidement, le dénoûment ne se fait pas attendre et laisse dans tous les cœurs une satisfaction honnête. Que si maintenant l'on examine de près les caractères, on n'en trouvera peut-être aucun qui forme un type aussi complet que celui de Ballion, par exemple; mais on sera frappé cependant du profil du pêcheur Gripus, et l'on admirera son monologue, qui n'est pas sans analogie avec le *Pot au lait* de notre la Fontaine.

ARGUMENT¹.

Un pêcheur retire de la mer dans son filet une valise où se trouvent les jouets de la fille de son maître, enlevée et vendue à un marchand d'esclaves. Elle fait naufrage et, sans le savoir, se trouve sous la protection de son père; elle est reconnue et on la marie à son amant Pleusidippe.

1. Cet argument, qui est acrostiche, est attribué au grammairien Priscien.

PERSONNAGES.

L'ARCTURE, prologue.

SCEPARNION, esclave de Démonès.

PLEUSIDIPPE, amant de Palestra.

DÉMONES, vieillard athénien, père de Palestra.

PALESTRA, esclave, fille de Démonès.

AMPÉLISCA, compagne de Palestra.

PTOLÉMOCRATIE, vieille prêtresse.

PÊCHEURS.

TRACHALION, esclave de Pleusidippe.

LABRAX, marchand d'esclaves.

CHARMIDÈS, parasite de Labrax.

ESCLAVES de Démonès.

GRIPUS, pêcheur de Démonès.

La scène est à Cyrène, en Afrique.

LE CÂBLE.

PROLOGUE.

L'ARCTURE. Je suis dans la cité céleste concitoyen de celui qui imprime le mouvement à toutes les nations, aux mers et aux continents. Je suis, comme vous le voyez, une blanche et radieuse étoile, une constellation qui se lève toujours à son heure, ici et là-haut : on me nomme l'Arcture. La nuit, je brille dans le ciel et parmi les dieux : le jour, je me promène au milieu des mortels. D'autres astres aussi descendent des cieux sur la terre. Jupiter, le maître des dieux et des hommes, nous répartit chez les peuples pour connaître les actions, les mœurs, la piété, la justice des hommes, et les aider ensuite de ses bienfaits. Ceux qui, usant de faux témoignages, intentent de faux procès, qui en plein tribunal nient leurs dettes avec serment, nous inscrivons leurs noms et nous les rapportons à Jupiter. Chaque jour il sait qui mérite un châtiment ici-bas. Les méchants qui s'efforcent de gagner leur cause au moyen de l'imposture, et qui font triompher le mensonge devant le juge, il examine à nouveau leur affaire, toute jugée qu'elle est déjà, et les frappe d'une amende plus forte que le gain qu'ils ont obtenu. Sur un autre registre il a les noms des gens de bien. Les scélérats se mettent dans la tête qu'ils peuvent apaiser Jupiter par des présents et des victimes ; mais ils y perdent leur peine et leur argent, car il ne reçoit aucune offrande des parjures. L'homme vertueux qui implore les dieux trouvera plus aisément que le méchant un accès auprès d'eux. Je vous le conseille donc, à vous qui êtes honnêtes, qui passez votre vie dans les pratiques de la probité et de la vertu, poursuivez : vous vous en félicitez un jour.

Et maintenant, je vous dirai le sujet de la pièce, car c'est

pour cela que je suis venu. D'abord Diphile a voulu que cette ville s'appelât Cyrène : Démonès habite là-bas dans une maison des champs, sur un domaine voisin de la mer ; ce vieillard qui, forcé de quitter Athènes, s'est établi ici, n'est pas un méchant homme. Aussi n'est-ce pas pour quelque mauvaise action qu'il est sorti de son pays ; mais, en voulant tirer autrui d'affaire, il s'est mis lui-même dans l'embarras. Par sa bonté il a perdu une fortune honorablement acquise. Sa petite fille lui a été enlevée en bas âge ; un coquin, un abominable marchand d'esclaves, l'a achetée au voleur et l'a amenée ici, à Cyrène. Un jeune Athénien, son compatriote, la vit un jour qu'elle revenait de l'école de musique, et se mit à l'aimer. Il va donc trouver le marchand, achète la jeune fille trente mines, donne des arrhes et fait prêter serment. Mais ce marchand, en homme de son métier, ne s'inquiète guère de sa parole, ni de ce qu'il a juré au jeune homme. Il avait pour hôte un Sicilien, qui fait la paire avec lui, un vieux coquin d'Agrigente, traître à sa patrie. Le drôle commence par louer les charmes de la jeune fille et des autres fillettes que possédait son camarade ; puis il lui persuade de s'en venir avec lui en Sicile. Là, dit-il, il ne manque pas d'hommes qui aiment le plaisir, il peut s'y enrichir, on gagne gros avec des courtisanes. Il le persuade : on frète secrètement un vaisseau. La nuit le marchand, en cachette, transporte à bord tout ce qu'il a ; il dit au jeune homme qui lui avait acheté la fillette qu'il veut s'acquitter d'un vœu fait à Vénus ; voilà le temple, et il a invité notre amoureux à venir y dîner : mais lui, sur ces entrefaites, il s'embarque et part avec sa cargaison féminine. On apprend au jeune homme ce qui s'est passé, la fuite du marchand. Il court au port, mais déjà leur vaisseau était loin en pleine mer. Quant à moi, voyant emmener la belle, je suis venu la secourir et en même temps perdre le prostitueur : j'ai fait gronder la tempête, j'ai soulevé les flots de la mer, car moi, l'Arcture, je suis la plus violente des constellations ; terrible à mon lever, quand je me couche je suis plus terrible encore. A l'heure qu'il est, le marchand et son hôte sont assis tous deux sur une roche où la vague les a jetés ; leur navire a été mis en pièces. La jeune fille et une autre, esclave comme elle, ont sauté toutes tremblantes du vaisseau dans le canot. Le flot les éloigne du rocher et les pousse vers la terre, du côté de la demeure du vieil expatrié, dont le vent a dévasté le toit et les tuiles. Voilà son esclave qui sort. Bientôt vous verrez arriver le jeune homme qui a fait marché pour la belle.

Portez-vous bien, pour que vos ennemis ne prennent pas confiance en leurs forces.

ACTE I

SCÈNE I. — SCÉPARNION.

Dieux immortels ! quel affreux ouragan Neptune nous a envoyé cette nuit ! Le vent a enlevé toute la toiture ; mais bah ! ce n'était pas le vent, c'était plutôt l'Alcmène d'Euripide¹, à la façon dont il a arraché toutes les tuiles. Il nous a ouvert des jours et nous a percé des fenêtres.

SCÈNE II. — PLEUSIDIPPE, DÉMONÈS, SCÉPARNION.

PLEUSIDIPPE, à quelques amis qui l'accompagnent. Je vous ai détournés de vos affaires, et le projet pour lequel je vous appelais n'a pas réussi : je n'ai pu arrêter ce coquin de marchand dans le port. Mais je ne voulais pas que ma paresse trahit mon espoir, et c'est pour cela, mes amis, que je vous ai retenus si longtemps. Maintenant je viens voir au temple de Vénus, où il m'avait dit qu'il allait faire un sacrifice.

SCÉPARNION, se croyant seul. Si je faisais bien, j'arrangerais ce mortier qui me donne tant de mal.

PLEUSIDIPPE. Je ne sais qui parle là près de moi.

DÉMONÈS, sortant de la maison. Hé ! Scéparnion !

SCÉPARNION. Qui m'appelle ?

DÉMONÈS. Celui qui a donné de l'argent pour toi.

SCÉPARNION. C'est comme si vous disiez que je suis votre esclave, n'est-ce pas, Démonès ?

DÉMONÈS. Il faut beaucoup de mortier, tire beaucoup de terre ; je vois que j'aurai à réparer toute la toiture, car elle reçoit le jour par plus de trous qu'un crible.

PLEUSIDIPPE. Bonjour, père ; bonjour à tous deux.

DÉMONÈS. Bonjour.

SCÉPARNION. Êtes-vous garçon ou fille, pour l'appeler votre père ?

PLEUSIDIPPE. Je suis un homme.

1. Expression proverbiale. Euripide, dans sa tragédie perdue d'*Alcmène*, décrivait l'ouragan de la nuit où Alcmène mit au monde les deux jumeaux.

DÉMONÈS. Alors, cherchez un père ailleurs. Je n'avais qu'une petite fille, mon unique enfant, et je l'ai perdue. De ma vie je n'ai eu d'enfant mâle.

PLEUSIDIPPE. Les dieux vous en donneront.

SCÉPARNION. Qu'ils vous donnent la peste, à vous, qui que vous soyez, pour nous amuser ici avec votre langue quand nous avons tant d'ouvrage.

PLEUSIDIPPE. Est-ce que vous habitez cette maison ?

SCÉPARNION. A quoi bon cette demande ? Étudiez-vous les êtres pour venir voler un beau matin ?

PLEUSIDIPPE. Il faut qu'un esclave ait de quoi et soit un brave garçon pour oser élever la voix en présence de son maître et parler malhonnêtement à un homme libre.

SCÉPARNION. Il faut qu'un homme soit bien effronté et bien impertinent pour venir ennuyer chez eux des gens qui ne lui doivent rien.

DÉMONÈS. Paix, Scéparnion. Que désirez-vous, jeune homme ?

PLEUSIDIPPE. Une bonne correction pour ce drôle, qui s'empresse, quand son maître est là, de prendre la parole le premier. Mais si cela ne vous dérange pas, je voudrais vous adresser une ou deux questions.

DÉMONÈS. Je vous écoute, bien que j'aie affaire.

SCÉPARNION, à *Pleusidippe*. Que n'allez-vous plutôt couper des roseaux dans le marais pour couvrir notre toit, tandis qu'il fait beau ?

DÉMONÈS. Silence. Et vous, dites ce que vous voulez.

PLEUSIDIPPE. Répondez-moi donc. N'avez-vous pas vu par ici un homme à cheveux crépus, grisonnant, un coquin, un parjure, un patelin ?

DÉMONÈS. J'en ai vu beaucoup. Les gens de cette espèce sont cause que je suis dans le malheur.

PLEUSIDIPPE. Je dis ici, un homme qui amenait avec lui deux jeunes femmes au temple de Vénus et qui faisait les apprêts d'un sacrifice, aujourd'hui ou hier.

DÉMONÈS. Non ma foi, jeune homme ; voici plusieurs jours que je n'ai vu personne sacrifier ici, et on ne peut offrir un sacrifice sans que je m'en aperçoive, car toujours on vient m'emprunter de l'eau, ou du feu, ou des vases, ou un couteau, ou une broche, ou une marmite pour les viandes ; bref, c'est pour Vénus et non pour moi que je me suis donné de la vaisselle et un puits. Mais cela n'est pas arrivé depuis plusieurs jours déjà.

PLEUSIDIPPE. D'après ce que vous me dites, vous m'annoncez que je suis perdu.

DÉMONÈS. Pour ce qui me regarde, puissiez-vous être sauvé!

SCÉPARNION. Et vous qui rôdez autour des temples pour vous garnir la panse, vous feriez mieux de faire mettre le couvert chez vous. Peut-être bien qu'on vous a invité à dîner ici, mais celui qui vous a convié n'est point venu.

PLEUSIDIPPE. Précisément.

SCÉPARNION. Vous ne risquez rien de vous en retourner le ventre creux. Il vaut mieux courtiser Cérès que Vénus; l'une vous régale d'amour et l'autre de farine.

PLEUSIDIPPE. Le drôle m'a joué d'une façon indigne.

DÉMONÈS. Dieux immortels! qu'est-ce donc que ces hommes près du rivage, Scéparnion?

SCÉPARNION. M'est avis qu'ils auront été invités à un dîner de départ¹.

DÉMONÈS. Pourquoi?

SCÉPARNION. Parce que je me doute qu'ils ont pris un bain hier après souper. Leur vaisseau a été brisé en mer.

DÉMONÈS. C'est cela.

SCÉPARNION. Comme notre métairie et nos taules l'ont été sur terre, ma foi.

DÉMONÈS. Hélas! chétifs humains, ce que c'est que de nous! Comme ils nagent, les pauvres naufragés!

PLEUSIDIPPE. Où les voyez-vous, dites-moi?

DÉMONÈS. Ici à droite, près du rivage; y êtes-vous?

PLEUSIDIPPE. Je vois. (*A ses amis.*) Suivez-moi. Plaise aux dieux que ce soit l'infâme que je cherche! (*A Démonès et Scéparnion.*) Portez-vous bien.

SCÉPARNION. L'avis est inutile, nous y songeons. Mais, ô Palémon, auguste compagnon de Neptune, et même, dit-on, son associé, qu'aperçois-je?

DÉMONÈS. Que vois-tu donc?

SCÉPARNION. Deux pauvres jeunes femmes assises et seules dans une barque. Comme elles sont ballottées, les malheureuses! Bravo! à merveille! Le flot entraîne la barque loin du rocher, vers la rive. Un pilote n'aurait pas fait mieux. Je ne crois pas avoir jamais vu la mer si grosse. Elles sont sauvées si elles évitent cette vague! Ah! c'est le moment critique. En voilà une

1. C'est-à-dire qu'ils ont perdu ce qu'ils avaient. Dans les sacrifices *propter viam*, on brûlait tout ce qu'on n'avait pas consommé.

à la mer ! mais on peut prendre pied, elle s'en tirera aisément : bravo ! Voyez-vous comme la lame l'a jetée hors de la barque ? Elle se relève, elle s'avance par ici ; tout va bien. Et l'autre, elle a sauté à terre ; d'effroi elle tombe à genoux dans les vagues ! Elle est sauvée, la voilà sortie de l'eau, elle a touché le rivage. Mais elle s'en va là sur la droite, elle se perdra. Ah ! elle va s'égarer.

DÉMONÈS. Qu'est-ce que cela te fait ?

SCÉPARNION. Si elle tombe au bas du rocher où elle veut grimper, elle n'aura pas la peine de continuer son voyage.

DÉMONÈS. Si tu comptes sur elles pour ton souper, Scéparnion, occupe-toi d'elles, rien de mieux ; mais si tu veux manger chez moi, c'est de moi qu'il faut t'occuper.

SCÉPARNION. Vous avez bien raison.

DÉMONÈS. Suis-moi donc par ici.

SCÉPARNION. Je vous suis.

SCÈNE III. — PALESTRA.

Ce qu'on raconte de nos infortunes, à nous pauvres mortels, est bien au-dessous de l'amère réalité de nos souffrances. Est-ce donc le bon plaisir de quelque dieu que je sois jetée, dans cet équipage, toute tremblante, sur une terre inconnue ? Malheureuse, faut-il croire que j'étais née pour cela ? Est-ce là le prix des plus nobles sentiments ? Je ne me plaindrais pas d'endurer cette épreuve, si j'avais été coupable envers mes parents ou envers les dieux ; mais quand j'ai tout fait pour m'en préserver, quelle indignité, quelle injustice, quelle barbarie, ô dieux, de me traiter ainsi ! Que gardez-vous donc aux impies, si c'est comme cela que vous récompensez l'innocence ? Si je savais que mes parents ou moi nous eussions commis quelque faute, je ne gémirais pas tant ; mais c'est la scélératesse de mon maître qui me poursuit, c'est son impiété qui m'accable : il a perdu en mer son vaisseau et tout ce qu'il avait. De ses biens il ne reste que moi ; celle qui était montée avec moi dans la barque en est tombée : je suis seule à présent. Si du moins elle avait été sauvée, ses soins adouciraient ma peine. Quel espoir, quel secours ? quel parti prendre ? Je me trouve dans une contrée déserte ! Ici des rochers, là une mer retentissante, et pas une figure humaine ne se présente à moi. Ces vêtements que je porte, voilà toutes mes ressources, et je ne sais où chercher de nourriture, un abri. Quelle espérance pourrait me faire sou-

haïr de vivre? Je ne connais pas cet endroit, j'ai habité si peu de temps le pays! Si encore j'avais quelqu'un qui m'indiquât une route, un sentier, pour sortir d'ici! faut-il prendre de ce côté ou par là? mon embarras est grand, et je ne découvre dans les alentours aucun champ cultivé. Le froid, l'anxiété, l'épouvante paralysent tous mes membres. Ah! mes malheureux parents, vous ne savez guère à quelle détresse je suis réduite; car je suis née libre, oui, mais à quoi cela m'a-t-il servi? suis-je moins esclave que si j'étais née dans la servitude? Et jamais je n'ai pu rendre un service à ceux qui m'ont donné le jour.

SCÈNE IV. — AMPÉLISCA, PALESTRA.

AMPÉLISCA. Quoi de mieux; qu'ai-je de mieux à faire que de chasser la vie de mon corps? je suis si malheureuse! j'ai l'âme rongée de tant de soucis! Non, je n'épargnerai pas mes jours: j'ai perdu l'espoir qui me charmait. J'ai couru de tous les côtés, je me suis traînée dans tous les coins pour trouver ma compagne, cherchant ses traces de la voix, de l'œil, de l'oreille. Je n'ai pu la découvrir, je ne sais où aller, de quel côté diriger mes recherches, et je n'aperçois personne auprès de qui m'informer. Ah! les déserts ne sont pas plus déserts que cette contrée! Si elle vit encore, je ne m'arrêterai pas que je ne l'aie trouvée.

PALESTRA. Quelle voix se fait entendre près de moi?

AMPÉLISCA. Je meurs de peur. Qui donc parle ici près?

PALESTRA. Douce espérance, je t'en conjure, viens-moi en aide.

AMPÉLISCA. C'est une femme, oui, une voix de femme a frappé mon oreille; me délivrerez-vous de mes frayeurs?

PALESTRA. Plus de doute, c'est une voix de femme qui arrive à mon oreille. De grâce, est-ce Ampélisca?

AMPÉLISCA. Est-ce toi que j'entends, Palestra?

PALESTRA. Si je l'appelais par son nom, pour qu'elle m'entende? Ampélisca!

AMPÉLISCA. Hé! qui est là?

PALESTRA. Moi, Palestra.

AMPÉLISCA. Dis, où es-tu?

PALESTRA. Dans une bien triste situation.

AMPÉLISCA. Je t'en offre autant, ma part n'est pas moindre que la tienne. Mais je voudrais bien te voir.

PALESTRA. Ton désir est le mien.

AMPÉLISCA. Dirigeons-nous sur sa voix: où es-tu?

PALESTRA. Me voici, viens vers moi, tout droit.

AMPÉLISCA. Je fais de mon mieux.

PALESTRA. Ta main!

AMPÉLISCA. Tiens.

PALESTRA. Parle, de grâce, es-tu vivante?

AMPÉLISCA. Ah! tu me fais souhaiter de vivre, maintenant que je peux te toucher. Je te tiens donc! que j'ai de peine à le croire! Embrasse-moi, je te prie, mon doux espoir; par quel charme soulages-tu déjà toutes mes souffrances?

PALESTRA. Tu préviens ce que j'allais te dire. Mais il faut nous éloigner d'ici.

AMPÉLISCA. Où irons-nous, dis-moi?

PALESTRA. Suivons le rivage.

AMPÉLISCA. Je te suis où tu voudras.

PALESTRA. Pourrions-nous marcher avec ces habits tout trempés?

AMPÉLISCA. Il faut bien s'y résigner. Mais qu'est-ce que cela?

PALESTRA. Quoi?

AMPÉLISCA. Vois-tu?

PALESTRA. Qu'est-ce que tu vois? parle.

AMPÉLISCA. Tu ne vois pas ce temple?

PALESTRA. Où cela?

AMPÉLISCA. A main droite.

PALESTRA. Il me semble apercevoir un lieu que la présence d'une divinité rend vénérable.

AMPÉLISCA. Il doit y avoir des habitations près d'ici, car cet endroit est charmant.... Quel que soit le dieu, je le supplie de nous tirer de cette misère, de soulager par quelque secours notre infortune et notre détresse.

SCÈNE V. — LA PRÊTRESSE, PALESTRA, AMPÉLISCA.

LA PRÊTRESSE. Quels sont ceux qui implorent l'aide de ma patronne? car ce sont des voix suppliantes qui m'ont fait sortir du temple. Ils s'adressent à une déesse bienveillante, facile, à une patronne qui ne refuse guère et qui n'est que bonté.

PALESTRA. Salut, ma mère.

LA PRÊTRESSE. Salut, jeunes filles. Mais d'où venez-vous, dites-moi, avec ces vêtements mouillés et ce triste équipage?

PALESTRA. Pour le moment, nous venons d'ici tout près; mais le pays d'où l'on nous a emmenés dans ces lieux est bien éloigné.

LA PRÊTESSE. Vous êtes venues sans doute sur un cheval de bois par la route azurée.

PALESTRA. Précisément.

LA PRÊTESSE. Vous auriez mieux fait de venir en robe blanche et avec des victimes; faites comme vous êtes, on ne s'approche guère de ce temple.

PALESTRA. Naufragées, rejetées par la mer sur le rivage, où pouvions-nous, dites-moi, prendre des victimes pour vous les amener? Nous embrassons vos genoux, privées de toutes ressources, ignorant en quelle contrée nous sommes et quel espoir nous est permis; recevez-nous sous votre toit, sauvez-nous, ayez pitié de deux malheureuses qui n'ont ni feu ni lieu, ni rien à attendre, et qui ne possèdent rien de plus que ce que vous voyez.

LA PRÊTESSE. Donnez-moi vos mains, et relevez-vous toutes deux; je suis la plus compatissante des femmes. Mais ici il n'y a que pauvreté et gêne, jeunes filles; moi-même j'ai du mal à vivre; j'épargne sur ma bouche pour servir Vénus.

AMPÉLISCA. C'est donc là le temple de Vénus?

LA PRÊTESSE. Oui, et c'est moi qui suis la prêtresse; mais, quoi qu'il en soit, je vous recevrai de bon cœur, dans la mesure de mes moyens. Venez par ici avec moi.

PALESTRA. Vos manières sont pleines de bonté et d'obligeance, ma mère.

LA PRÊTESSE. Je fais ce que je dois.

ACTE II.

SCÈNE I. — DES PÊCHEURS.

De toute façon les gens pauvres mènent une misérable existence, surtout quand ils ne savent rien gagner et n'ont pas appris de métier: il leur faut bien alors se contenter du peu qu'ils ont à la maison. A notre équipage vous voyez déjà combien nous sommes cossus: ces hameçons, ces lignes, voilà notre gagne-pain, notre industrie. Nous venons de la ville à la mer chercher notre pâture: pour gymnase et palestres nous nous escrimons à prendre oursins, patelles, huitres, glands, coquillages, orties marines, moules, ratons, plaguses cannelées. Puis nous tâtons de la pêche à la ligne et dans les rochers. Nous tâchons de

trouver notre vie dans la mer : si cela ne réussit pas, si nous n'avons pas pris de poisson, nous rentrons au logis à la sourdine, bien salés, bien lavés, et nous couchons sans souper. Mais les vagues sont si grosses en ce moment, que nous n'avons rien à espérer. Si nous ne mettons la main sur quelques coquillages, ma foi, adieu la pitance. Et maintenant prions cette bonne Vénus de nous venir gentiment en aide aujourd'hui.

SCÈNE II. — TRACHALION, LES PÊCHEURS.

TRACHALION. J'ai bien pris garde de ne pas croiser mon maître sans le voir ; car tout à l'heure en s'éloignant il a dit qu'il allait au port, et m'a commandé de venir au-devant de lui ici, au temple de Vénus. Mais voici fort à propos des hommes auprès de qui me renseigner ; avançons. Salut, écumeurs de mer, gens de coquilles et d'hameçons, race de meurt-de-faim, que fait-on ? comment dépérit-on ?

UN PÊCHEUR. Comme cela convient à un pêcheur, de faim, de soif et d'espérance.

TRACHALION. Tandis que vous êtes là, n'auriez-vous pas vu un jeune homme de bonne mine, frais, vigoureux, menant trois hommes en chlamyde avec des coutelas ?

UN PÊCHEUR. Il n'est venu personne comme cela, que nous sachions.

TRACHALION. Et un vieux chauve, camard, de haute encolure, ventru, les sourcils retroussés, le front ridé, un coquin, la bête noire des dieux et des hommes, un fourbe, chargé de vices et d'infamies, amenant deux fillettes assez gentilles ?

UN PÊCHEUR. Avec de si belles qualités et de si belles œuvres, on ferait mieux d'aller chez le bourreau que de venir au temple de Vénus.

TRACHALION. Enfin, si vous l'avez vu, dites-le-moi.

UN PÊCHEUR. Il n'est sûrement pas venu. Au revoir.

TRACHALION. Au revoir. (*Les pêcheurs s'éloignent.*) C'était bien mon idée ; voilà tout justement ce dont je me doutais. On en a donné à garder à mon maître ; le scélérat de marchand a quitté le pays ; il s'est embarqué, il a enlevé les femmes : je suis un vrai devin. Et cette graine de coquins invite encore mon maître à venir dîner ici ! Mais je ne vois rien de mieux que d'attendre notre jeune homme là sans bouger. En même temps je verrai si cette prêtresse de Vénus sait quelque chose de plus ; je la questionnerai, elle me répondra.

SCÈNE III. — AMPELISCA, TRACHALION.

AMPÉLISCA, à la prêtresse qui est dans le temple. Je comprends ; vous voulez que j'aille frapper à cette métairie près du temple, et que je demande de l'eau.

TRACHALION. Quelle voix vient frapper mon oreille ?

AMPÉLISCA. Hé ! qui parle là ? qui vois-je ?

TRACHALION. N'est-ce pas Ampélisca qui sort du temple ?

AMPÉLISCA. N'est-ce pas Trachalion que j'aperçois, le valet de Pleusidippe ?

TRACHALION. C'est elle.

AMPÉLISCA. C'est lui. Bonjour, Trachalion.

TRACHALION. Bonjour, Ampélisca. Comment va ?

AMPÉLISCA. Mal, et sans l'avoir mérité.

TRACHALION. Dites des paroles de meilleur augure.

AMPÉLISCA. Les gens sages ne doivent jamais rien dire que de vrai. Mais de grâce, où est ton maître Pleusidippe ?

TRACHALION. Ouais ! comme s'il n'était pas là dedans !

AMPÉLISCA. Eh non, il n'y est pas et il n'y est point venu.

TRACHALION. Il n'est pas venu ?

AMPÉLISCA. Tu dis vrai.

TRACHALION. Ce n'est guère mon habitude. Mais le dîner est-il bientôt prêt ?

AMPÉLISCA. Quel dîner, je te prie ?

TRACHALION. Puisque vous êtes ici en sacrifice.

AMPÉLISCA. Rêves-tu, par hasard ?

TRACHALION. Sûrement votre maître Labrax a invité à dîner ici mon maître Pleusidippe.

AMPÉLISCA. Ce n'est pas surprenant, ma foi ; s'il a trompé les dieux et les hommes, il a fait un tour de son métier.

TRACHALION. Vous ne sacrifiez pas ici, vous, ni votre maître ?

AMPÉLISCA. Tu as deviné.

TRACHALION. Alors que faites-vous là ?

AMPÉLISCA. Échappées à un abîme de maux, à d'affreuses angoisses, à un danger de mort, dénuées de tout secours, de toute ressource, la prêtresse de Vénus nous a donné asile chez elle à Palestra et à moi.

TRACHALION. Est-ce donc, dites-moi, que Palestra, la maîtresse de mon maître, est ici ?

AMPÉLISCA. Assurément.

TRACHALION. Voilà une nouvelle bien agréable, ma chère Am-

pélisca. Mais je suis très-curieux de savoir quel danger vous avez couru.

AMPÉLISCA. Cette nuit, mon cher Trachalion, notre vaisseau s'est perdu.

TRACHALION. Comment, votre vaisseau? quelle histoire est-ce là?

AMPÉLISCA. N'as-tu donc pas entendu dire comment notre maître a voulu nous emmener subitement en Sicile, et a mis sur un bâtiment tout ce qu'il avait chez lui? Eh bien, tout a péri.

TRACHALION. O aimable Neptune! je te salue. Il n'y a pas de joueur plus habile que toi; tu as fait un trop joli coup en ruinant ce coquin. Mais où est Labrax à cette heure?

AMPÉLISCA. Il est mort pour avoir trop bu, je pense. Neptune l'a abreuvé cette nuit à une vaste coupe.

TRACHALION. Je crois, ma foi, qu'il a été forcé d'en avaler plus qu'il n'en voulait. Mais que vous me faites plaisir, ma chère Ampélisca! que vous êtes ravissante! vos paroles sont plus douces que miel. Palestra et vous, comment vous êtes-vous sauvées?

AMPÉLISCA. Je vais te l'apprendre. Nous sautons toutes tremblantes du vaisseau dans la chaloupe; comme nous voyons que le bâtiment est porté sur les rochers, je me hâte de détacher le câble, tandis que notre monde est dans l'effroi; la tempête nous entraîne à droite, bien loin d'eux, avec la chaloupe. Le vent et la vague nous ont ballottées affreusement toute la nuit, pauvres malheureuses, et aujourd'hui enfin, à grand'peine, la brise nous a poussées sur le rivage, à demi mortes.

TRACHALION. Je sais, Neptune n'en fait pas d'autres; c'est le plus rigoureux des édiles: s'il se trouve de mauvaises marchandises, il les jette.

AMPÉLISCA. La peste te serre!

TRACHALION. Vous, ma chère Ampélisca. Je savais bien que le drôle ferait ce qu'il vient de faire: je l'ai prédit cent fois. Je vais donc laisser pousser mes cheveux, ce sera pour le mieux, et me mettre devin.

AMPÉLISCA. Vous avez bien pris vos précautions, ton maître et toi, pour l'empêcher de partir, puisque vous le saviez!

TRACHALION. Que pouvait-il faire?

AMPÉLISCA. S'il était amoureux, tu demandes ce qu'il pouvait faire? Veiller jour et nuit, être sans cesse aux aguets. Après tout, ma foi, il a fait comme tant d'autres, il a pris beaucoup de soin!

TRACHALION. Pourquoi dites-vous cela ?

AMPÉLISCA. C'est pourtant bien clair.

TRACHALION. Écoutez donc, quand on va au bain, on a beau prendre garde à ses habits, ils ne disparaissent pas moins ; on ne sait sur qui il faut avoir les yeux. Le voleur, lui, a bien aisé de voir celui qu'il guette, mais celui qui veut garder ses affaires ne connaît pas son voleur. Cependant menez-moi vers elle : où est-elle ?

AMPÉLISCA. Tu n'as qu'à entrer ici, dans le temple de Vénus ; tu la trouveras assise et pleurante.

TRACHALION. J'en suis déjà tout attendri. Mais pourquoi pleure-t-elle ?

AMPÉLISCA. Je vais te le dire : elle se met la mort dans l'âme parce que ce mauvais marchand lui a pris une cassette qu'elle avait et où elle tenait de quoi reconnaître ses parents. Elle craint que cette cassette ne soit perdue.

TRACHALION. Où était-elle la cassette ?

AMPÉLISCA. Avec nous, sur le vaisseau. Il l'avait enfermée dans une valise, pour qu'elle ne pût retrouver sa famille.

TRACHALION. Quelle infamie ! vouloir retenir dans la servitude une créature qui devrait être libre !

AMPÉLISCA. Il est bien probable qu'à présent elle est au fond de l'eau avec le bâtiment. Tout l'or et tout l'argent de Labrax étaient là aussi.

TRACHALION. Quelqu'un sans doute aura plongé et l'aura retirée.

AMPÉLISCA. Elle se désole d'en être privée.

TRACHALION. Ce que j'ai à faire, c'est d'entrer et de la consoler, qu'elle ne se mange pas les sens comme cela, car j'ai vu bien souvent arriver un bonheur que l'on n'attendait guère.

AMPÉLISCA. Et moi j'ai vu bien souvent déçus ceux qui espéraient déçus dans leur espérance.

TRACHALION. Aussi la fermeté est le plus sûr remède à nos disgrâces. J'entre donc, si vous ne me voulez plus rien.

AMPÉLISCA. Va. (*Il sort*). Et moi, je vais exécuter les ordres de la prêtresse et demander de l'eau ici chez le voisin. Elle a dit qu'on ne se ferait pas prier si j'en demandais de sa part. Il est vrai que de ma vie je n'ai vu une vieille plus digne d'obtenir les bienfaits des dieux et des hommes. Quelle bonne grâce, quelle amabilité, quelle politesse, quel empressement elle a mis à nous recueillir tremblantes, manquant de tout, ruisse-lantes, naufragées, mortes à demi ! tout comme si nous étions

ses filles. Et elle se met elle-même à faire chauffer de l'eau pour que nous prenions un bain! Mais pour ne pas la faire attendre, je vais chercher l'eau où elle m'a dit. (*Elle frappe.*) Ça, y a-t-il quelqu'un dans cette ferme? ouvrira-t-on? se montrera-t-on?

SCÈNE IV. — SCÉPARNION, AMPÉLISCA.

SCÉPARNION. Qui est-ce donc qui fait une pareille avanie à notre porte?

AMPÉLISCA. C'est moi.

SCÉPARNION. Hé, la bonne aubaine! la jolie fille, ma foi!

AMPÉLISCA. Bonjour, l'ami.

SCÉPARNION. Bonjour mille fois, ma charmante.

AMPÉLISCA. Je viens chez vous.

SCÉPARNION. Je vous donnerai l'hospitalité, si vous venez ce soir, selon vos mérites; car maintenant je ne peux, si matin.... Mais qu'est-ce donc, ma mignonne, ma toute belle?

AMPÉLISCA. Vous me touchez avec un peu trop de sans-gêne.

SCÉPARNION. Grands dieux! c'est Vénus toute crachée! Quel œil coquin! Ah! le joli corps! la belle peau mate, brune veux-je dire! Et la ravissante gorge! Voyons quelle saveur ont ses baisers!

AMPÉLISCA. Je ne suis pas une fille des rues. Voulez-vous bien ôter votre main?

SCÉPARNION. Comment, ne pouvez-vous, ma belle, tout doucement vous laisser caresser un peu?

AMPÉLISCA. Quand j'aurai le temps, je me prêterai au jeu et à la plaisanterie; mais pour le quart d'heure, j'ai une commission à faire, et dites-moi oui ou non.

SCÉPARNION. Que souhaitez-vous?

AMPÉLISCA. En voyant ce que je porte, un garçon d'esprit devinerait ce que je désire.

SCÉPARNION. En voyant ceci, une fille d'esprit devinerait aussi ce que je désire.

AMPÉLISCA. La prêtresse de Vénus m'a dit de venir vous demander de l'eau.

SCÉPARNION. On est grand seigneur, on se fait prier, sans cela pas une goutte. Nous avons creusé ce puits à nos risques et périls, avec nos propres outils. Ce n'est qu'à force de caresses qu'on peut obtenir de moi une goutte d'eau.

AMPÉLISCA. Voilà bien des façons pour un service qui ne se refuse pas à un étranger!

SCÉPARNION. Voilà bien des façons aussi pour une complaisance qu'on doit à son compatriote!

AMPÉLISCA. Eh bien, allons, mon cher cœur, vous ferez tout ce que vous voudrez.

SCÉPARNION. Bravo! parfait! elle m'appelle déjà son cher cœur. Oui, tu auras de l'eau, tu ne seras pas si tendre pour rien; donne-moi ta cruche.

AMPÉLISCA. Prenez, et rapportez-la vite, je vous prie.

SCÉPARNION. Attends, je viens dans une minute, mon cher bouton. (*Il sort.*)

AMPÉLISCA. Que dirai-je à la prêtresse pour être restée si longtemps là?... Ah! malheureuse, comme je tremble encore, rien qu'à regarder la mer.... Mais, hélas! que vois-je là-bas sur le rivage? Mon maître et l'étranger sicilien; infortunée! je croyais qu'ils avaient péri tous les deux dans les flots. C'est un surcroît de malheur sur lequel nous ne comptions guère. Mais vite, fuyons dans le temple et avertissons Palestra; nous nous réfugierons auprès de l'autel avant que ce scélérat vienne nous surprendre. Sauvons-nous : c'est une excellente idée qui me vient là tout à coup!

SCÈNE V. — SCÉPARNION.

Dieux immortels! je n'aurais jamais soupçonné dans l'eau tant de charmes! que j'ai eu de plaisir à tirer celle que voici! Le puits m'a semblé bien moins profond que d'ordinaire. Comme je l'ai puisée sans peine! Vanité à part, je suis un franc coquin d'avoir entamé aujourd'hui cette amourette.... Holà! ma belle, prenez votre eau; tenez, emportez-la d'aussi bonne grâce que je l'apporte, pour me faire plaisir. Mais où êtes-vous, friponne? Allons, prenez la cruche : où êtes-vous donc?... Elle en tient, ma foi, pour moi, je le pense; elle se cache. l'espiègle.... Où êtes-vous? Allez-vous enfin prendre la cruche? où êtes-vous? C'est assez badiner, allons-y maintenant de bon jeu. Eh bien, prendrez-vous la cruche? où êtes-vous enfin?... C'est que je ne la vois ni d'un côté ni de l'autre; elle se moque de moi. Ma foi, je vais poser sa cruche ici, au beau milieu du chemin. Oui, mais si quelqu'un allait la prendre? elle est consacrée à Vénus, et cela me ferait une affaire. J'ai grand'peur, ma foi, que la fillette ne m'ait tendu un piège, pour me faire prendre avec un

vase de la déesse. Si un magistrat me le voyait à la main, il serait dans son droit en me faisant mourir en prison. Elle est gravée et vous dit tout de suite à qui elle est. Ma foi je vais appeler la prêtresse pour qu'elle vienne prendre sa cruche : approchons de la porte... Holà, Ptolémocratie, prenez votre cruche ; elle m'a été apportée par je ne sais quelle jeune fille.... Allons, je vais la rentrer dans le temple. Je ne manquerai pas de besogne s'il faut encore leur apporter l'eau chez elles.

SCÈNE VI. — LABRAX, CHARMIDÈS.

LABRAX. Si l'on veut tomber dans la misère et se réduire à la besace, on n'a qu'à se confier, soi et sa vie, à Neptune ; ayez affaire avec lui, voilà dans quel équipage il vous renvoie chez vous. Tu es ma foi gentille, Liberté, de n'avoir jamais voulu mettre le pied sur un vaisseau avec Hercule¹ ! Mais où est-il cet hôte, la cause de ma ruine ? Ah ! le voici qui vient.

CHARMIDÈS. Peste ! où allez-vous donc si vite, Labrax ? Je ne puis vous suivre de ce train-là.

LABRAX. Plût aux dieux qu'avant de vous offrir à mes yeux vous eussiez crevé dans les tourments en Sicile, vous, l'auteur de tous mes maux !

CHARMIDÈS. Plût aux dieux, quand vous m'avez amené chez vous, que j'eusse couché en prison ce jour-là ! Et je prie les immortels de ne vous envoyer, tant que vous serez en vie, que des hôtes qui vous ressemblent.

LABRAX. En vous amenant chez moi, c'était la mauvaise fortune que j'y amenais. J'avais bien besoin de vous écouter, scélérat, et de quitter le pays ! et de monter sur ce vaisseau ! J'y ai perdu plus que je n'avais.

CHARMIDÈS. Ma foi, je ne m'étonne pas si votre vaisseau s'est brisé ; il portait un brigand et des richesses acquises par le brigandage.

LABRAX. Vous m'avez perdu avec vos belles paroles.

CHARMIDÈS. J'ai fait chez vous un repas plus abominable que ceux qu'on servit dans le temps jadis à Thyeste et à Térée.

LABRAX. Je me meurs, mon cœur se soulève ; tenez-moi la tête, je vous prie.

CHARMIDÈS. Puissiez-vous rendre tripes et boyaux !

¹ Les voyages d'Hercule n'avaient jamais été entrepris librement, mais par les ordres d'Enrysthée.

LABRAX. Hélas! Palestra, Ampélisca, où êtes-vous à cette heure?

CHARMIDÈS. M'est avis qu'elles donnent au fond de l'eau la pâture aux poissons.

LABRAX. C'est grâce à vous que me voilà à la mendicité, pour avoir écouté vos grands mots et vos mensonges.

CHARMIDÈS. Vous devriez au contraire me savoir bon gré, puisque grâce à moi, d'insipide que vous étiez vous êtes devenu plein de sel.

LABRAX. Laissez-moi et allez à la malheure.

CHARMIDÈS. Allez-y; c'est ce que moi-même je faisais tantôt.

LABRAX. Hélas! y a-t-il sur terre un homme plus malheureux que moi?

CHARMIDÈS. Je suis encore bien plus à plaindre que vous, Labrax.

LABRAX. Comment cela?

CHARMIDÈS. Parce que je ne méritais pas de l'être et que vous le méritez.

LABRAX. Osier, osier, que j'envie ton sort! tu as l'avantage d'être toujours sec.

CHARMIDÈS. Je fais un exercice d'escrime; car je ne puis dire un mot sans que mes lèvres grelottent.

LABRAX. Par Pollux, que tes bains sont rafraîchissants, ô Neptune! Je sors de chez toi tout habillé, et je suis transi. Il n'a pas même établi un pauvre cabaret; il vous offre une boisson si salée et si perfide!

CHARMIDÈS. Heureux les forgerons! assis auprès d'un brasier, ils ont toujours chaud.

LABRAX. Si seulement j'avais la chance des canards, de sortir de l'eau et malgré cela d'être sec!

CHARMIDÈS. Si je me louais à quelque troupe, pour jouer l'homme aux grandes mâchoires¹?

LABRAX. Pourquoi cela?

CHARMIDÈS. Parce que mes dents claquent à grand bruit. J'ai bien mérité de prendre un bain.

LABRAX. Parce que?

CHARMIDÈS. Parce que j'ai osé m'embarquer avec vous, qui avez fait soulever les mers du fond de leur lit.

LABRAX. Je vous ai écouté, vous m'assuriez qu'on gagnait

1. *Manducus*, sorte d'épouvantail aux longues dents et à la bouche largement fendue.

tant d'argent là-bas avec des courtisanes! Vous prétendiez que j'y amasserais des monceaux d'or.

CHARMIDÈS. Vous pensiez sans doute, sale bête, que vous alliez avaler toute la Sicile.

LABRAX. Quelle est la baleine qui a avalé ma valise où j'avais serré tout mon or et tout mon argent?

CHARMIDÈS. La même, je suppose, qui a avalé avec mon sac ma bourse pleine d'argent.

LABRAX. Hélas! j'en suis réduit à cette misérable petite tunique et à ce malheureux manteau : me voilà ruiné de fond en comble.

CHARMIDÈS. Je peux faire société avec vous. Nous avons chacun part égale.

LABRAX. Encore si j'avais sauvé mes fillettes, je conserverais quelque espoir. Si ce jeune homme me voit, ce Pleusidippe qui m'avait donné des arrhes pour Palestra, il me fera bien vite quelque méchante affaire.

LABRAX. Qu'avez-vous à pleurer, imbécile? Tant que votre langue vous restera, vous aurez, ma foi, de quoi payer vos dettes.

SCÈNE VIII. — SCÉPARNION, LABRAX, CHARMIDÈS.

SCÉPARNION. Pourquoi donc ces deux femmes, dans le temple, embrassent-elles en pleurant la statue de Vénus? Je ne sais de qui elles ont peur, les pauvrettes. Elles disent que la nuit dernière elles ont été ballottées sur les flots, qui les ont jetées à terre aujourd'hui.

LABRAX. Dites-moi, l'ami, où sont-elles ces femmes dont vous parlez?

SCÉPARNION. Ici, dans le temple de Vénus.

LABRAX. Combien sont-elles?

SCÉPARNION. Autant que vous et moi.

LABRAX. Certainement ce sont les miennes.

SCÉPARNION. Certainement je l'ignore.

LABRAX. Comment est leur figure?

SCÉPARNION. Gentillette. Je ferais volontiers l'amour avec l'une ou avec l'autre, si j'avais un doigt de vin dans la tête.

LABRAX. Sans doute elles sont jeunes?

SCÉPARNION. Sans doute vous m'ennuyez : allez les voir si le cœur vous en dit.

LABRAX. Ce doit être mes deux fillettes qui sont là dedans, cher Charmidès.

CHARMIDÈS. Jupiter vous extermine, que ce soit ou que ce ne soit pas elles.

LABRAX. Je ne vais faire qu'un saut dans ce temple. (*Il entre.*)

CHARMIDÈS. Plût aux dieux que ce fût dans un gouffre! (*A Scéparnion.*) Dites-moi un peu, cher hôte, donnez-moi un petit coin pour dormir.

SCÉPARNION. Dormez ici, où vous voudrez; personne ne vous en empêche, c'est un lieu public.

CHARMIDÈS. Mais vous voyez dans quel état je suis, avec ces habits mouillés; laissez-moi entrer chez vous, donnez-moi quelque vêtement sec, tandis que je ferai sécher les miens; je trouverai bien moyen de vous témoigner ma reconnaissance.

SCÉPARNION. Je n'ai que ce petit surtout de sec: si vous voulez je vous le donnerai; il me sert pour me vêtir et aussi pour m'abriter quand il pleut. Donnez-moi vos habits, je les ferai sécher.

CHARMIDÈS. Ah ça! n'est-ce pas assez du bain que j'ai pris en mer? voulez-vous m'en faire encore prendre un sur terre?

SCÉPARNION. Baignez-vous, parfumez-vous, je m'en soucie comme d'une coquille de noix. De ma vie je ne vous confierais rien, à moins de tenir un gage. Suez, crevez de froid, soyez malade, portez-vous bien, je n'ai pas besoin d'avoir à la maison un hôte étranger. On a déjà assez d'écheveaux à démêler. (*Il s'en va.*)

CHARMIDÈS. Vous partez? Qu'il soit ce qu'il voudra, c'est un homme qui fait le commerce d'esclaves; il n'a pas de cœur. Mais qu'est-ce que je fais ici, trempé comme je suis? Pourquoi ne vais-je pas dans le temple de Vénus, cuver en dormant un somme ce que j'ai bu de plus que je ne voulais? Neptune nous a entonné son eau comme dans des barils de vin de Grèce: il nous a tordu les boyaux avec ses rasades salées. Enfin, s'il avait un peu continué à nous régaler, nous nous serions endormis sur place: à peine nous a-t-il laissés sortir vivants. Mais voyons ce que fait là dedans ce prostitué, mon convive.

ACTE III.

SCÈNE I. — DÉMONÈS.

Les dieux se moquent étrangement des hommes et nous envoient d'étranges visions dans notre sommeil. Ils ne nous laissent même pas en repos quand nous dormons. Ainsi moi, la nuit dernière, j'ai fait un rêve singulier et bien absurde. Je voyais un singe qui se démenait pour grimper à un nid d'hirondelles, mais il ne pouvait les tirer de là ; alors il venait à moi et me priait de lui prêter une échelle. Je réponds à ce drôle de singe que les hirondelles sont filles de Philomèle et de Progné, et je le prie de ne pas maltraiter mes concitoyennes. Mais la bête se fâche et me menace. Il m'appelle en justice ; alors, je ne sais comment cela se fait, la moutarde me monte, j'empoigne mon singe à bras-le-corps et je mets en prison cet affreux animal. Qu'est-ce que signifie ce rêve ? J'ai eu beau faire, je n'ai pu le deviner. Mais quels cris dans le temple de Vénus ! Cela me surprend bien.

SCÈNE II. — TRACHALION, DÉMONÈS.

TRACHALION, *sortant du temple*. Ah ! citoyens de Cyrène, j'implore votre secours. Campagnards, voisins, vous tous qui demeurez près d'ici, venez en aide au malheur, exterminiez un infâme, punissez-le ; ne permettez pas que l'impie soit plus puissant que l'innocent qui refuse de se gagner un nom par le crime. Faites un exemple de l'insolence, récompensez la vertu ; qu'on puisse vivre ici sous la loi, à l'abri de la violence. Accourez au temple de Vénus ; j'implore votre secours, vous qui êtes ici près et entendez mes cris, venez en aide à ceux qui, selon l'usage antique, ont confié leur vie à Vénus et à sa prêtresse ; tordez le cou à l'iniquité, avant qu'elle n'arrive jusqu'à vous.

DÉMONÈS. Qu'y a-t-il donc ?

TRACHALION. Par vos genoux que j'embrasse, je vous conjure, vieillard, qui que vous soyez.

DÉMONÈS. Laisse là mes genoux et explique-moi ce qu'il y a, pour quoi tu fais tant de tapage.

TRACHALION. Je vous prie, je vous implore, si vous comptez

pour cette année sur une belle récolte de silphium et de benjoin, qui arrive saine et sauve à Capoue, si vous voulez que vos yeux soient toujours préservés de la chassie....

DÉMONÈS. Es-tu fou ?

TRACHALION. Ou si vous espérez recueillir de la graine en abondance, ne refusez pas de me prêter l'appui que je vous demande, vieillard.

DÉMONÈS. Et moi je te conjure par tes jambes, tes talons, ton dos, si tu espères pour cette année une ample moisson de baguettes de bouleau et une riche récolte de maux, dis-moi ce qu'il y a, pourquoi tu fais tout ce vacarme.

TRACHALION. Pourquoi me parler mal ? Je ne vous ai souhaité que de bonnes choses.

DÉMONÈS. Je te parle bien, puisque je désire qu'il t'arrive ce que tu mérites.

TRACHALION. De grâce, écoutez-moi.

DÉMONÈS. De quoi s'agit-il ?

TRACHALION. Il y a dans ce temple deux femmes innocentes qui ont besoin de votre secours, que l'on a indignement outragées, que l'on outrage contre le droit et les lois, dans le sanctuaire de Vénus ; on maltraite aussi la prêtresse d'une façon révoltante.

DÉMONÈS. Quel est l'homme assez audacieux pour porter la main sur une prêtresse ? Mais ces femmes qui sont-elles ? en quoi leur fait-on injure ?

TRACHALION. Si vous voulez m'écouter, je vous le dirai. Elles ont embrassé la statue de Vénus, il veut les en arracher. Elles doivent être libres toutes les deux.

DÉMONÈS. Qui est-ce qui fait si peu de cas des dieux ?

TRACHALION. Un être plein de fourberie, de scélérateuse. parricide, parjure, ennemi des lois, effronté, éhonté, sans pudeur, en un mot un prostitueur. Qu'est-il besoin d'ajouter ?

DÉMONÈS. Sur mon âme, tu me parles là d'un homme digne de tous les supplices.

TRACHALION. Le coquin a saisi la prêtresse à la gorge.

DÉMONÈS. Cela lui coûtera gros, ma foi.... Holà, sortez, Turbation, Sparax ! où êtes-vous ?

TRACHALION. Entrez, je vous supplie, secourez-les.

DÉMONÈS, à Turbation et à Sparax. Je ne répéterai pas mes ordres, suivez-moi.

TRACHALION. Allez, et faites-lui arracher les yeux, comme les cuisiniers font aux sèches.

DÉMONÈS. Traînez-le ici par les pieds comme une truie éborgnée. (*Ils entrent dans le temple.*)

TRACHALION, *seul*. J'entends du bruit. Je me doute qu'on peigne le drôle à coups de poings. S'ils pouvaient seulement faire sauter au coquin toutes les dents des mâchoires!... Mais voici nos jeunes filles qui sortent tout en émoi.

SCÈNE III. — PALESTRA, AMPÉLISCA, TRACHALION.

PALESTRA. C'est maintenant que nous sommes dépourvues de toute ressource, de tout secours, de toute protection, de tout appui; pas la moindre lueur d'espoir pour nous promettre le salut; nous ne savons pas même de quel côté nous diriger. Infortunées! nous sommes toutes les deux glacées de crainte, tant notre maître nous a traitées avec brutalité et violence tout à l'heure, dans ce temple. Le scélérat a repoussé, bousculé de la façon la plus infâme cette vieille prêtresse, et nous a arrachées par violence de la statue du sanctuaire. Aussi, maintenant, dans la position où nous sommes, nous n'avons plus qu'à mourir. La mort est ce que les misérables peuvent trouver de meilleur dans leurs disgrâces.

TRACHALION. Qu'est-ce? que signifie ce langage? Et je ne les console pas? Hé, Palestra!

PALESTRA. Qui m'appelle?

TRACHALION. Hé, Ampélisca!

AMPÉLISCA. De grâce, qui donc m'appelle?

PALESTRA. Qui est-ce qui prononce mon nom?

TRACHALION. En vous retournant, vous le saurez.

PALESTRA. O espoir de mon salut!

TRACHALION. Paix! et ayez bon courage. C'est moi qui vous le dis.

PALESTRA. Oui, si nous pouvons échapper à une violence assez cruelle pour m'obliger à prendre une résolution violente.

TRACHALION. Ah! taisez-vous; vous êtes par trop nigaude.

AMPÉLISCA. Cesse de vouloir me consoler par des paroles.

PALESTRA. Si tu n'as pas sous la main un secours réel, c'en est fait, Trachalion; je suis résolue à mourir plutôt que de souffrir les brutalités du maître. Et malgré cela je suis femme: quand l'idée de la mort se présente à mon pauvre cœur, l'effroi saisit tous mes membres.

TRACHALION. Quoique le moment soit dur, ayez bon courage.

PALESTRA. Eh! dis-moi, où veux-tu que je le trouve ce courage?

TRACHALION. Ne craignez rien, vous dis-je; asseyez-vous là sur l'autel.

AMPÉLISCA. Cet autel nous protégera-t-il mieux que la statue du sanctuaire de Vénus? Nous l'embrassions tout à l'heure, et, malheureuses, on nous en a rudement arrachées.

TRACHALION. Asseyez-vous seulement là; d'ici je veillerai sur vous. Que cet autel soit votre place forte, et moi je défendrai les remparts. Avec la protection de Vénus, je lutterai contre la scélératesse de ce pourvoyeur.

AMPÉLISCA. Nous t'obéissons.... Bienfaitante Vénus, nous te supplions toutes deux, nous embrassons ton autel que nous baignons de larmes, prosternées à genoux; prends-nous sous ta garde, protège-nous; ces impies qui ont profané ton sanctuaire, punis-les; souffre que nous nous asseyons sur ton autel, Neptune nous a suffisamment baignées cette nuit; ne te fâche point contre nous, ne nous fais pas un crime si notre toilette ne te semble pas assez convenable.

TRACHALION. Ce qu'elles te demandent me semble juste, et il est bien que tu le leur accordes. Tu dois être indulgente pour elles; ce qu'elles font en ce moment, c'est la crainte qui les y force. On dit que tu es née d'une coquille; que leurs coquilles à elles ne t'inspirent pas de dégoût.... Mais je vois sortir fort à propos le vieillard, mon protecteur et le vôtre.

SCÈNE IV. — DÉMONÈS, LABRAX, PALESTRA, AMPÉLISCA, TRACHALION, ESCLAVES.

DÉMONÈS. Sors du temple, ô le plus sacrilège des hommes. Vous¹, allez vous asseoir sur l'autel.... Mais où sont-elles?

TRACHALION. Regardez par ici.

DÉMONÈS. Très-bien.

UN ESCLAVE. Nous sommes prêts. Commandez-lui seulement d'approcher.

DÉMONÈS, à Labrax. Ah! tu prétends venir ici outrager nos dieux! (À l'esclave.) Donne-lui un coup de poing à travers le museau.

LABRAX. Vous me rendrez bon compte des avanies que j'endure.

1. Il croit que Palestra et Ampélisca sont encore auprès de lui.

DÉMONÈS. L'effronté menace encore, je crois !

LABRAX. On m'a dépouillé de mon droit. Vous m'enlevez deux femmes qui m'appartiennent.

TRACHALION. Prends donc pour juge quelque gros bonnet du sénat de Cyrène, qu'il dise si elles doivent être à toi ou s'il ne faut pas qu'elles soient libres, s'il n'est pas juste de te coffrer et de te tenir sous les verrous jusqu'à ce que tu aies usé ta cage.

LABRAX. Je ne suis pas en train aujourd'hui de faire la conversation avec un pendeur. (*A Démonès.*) C'est à vous que je m'adresse,

DÉMONÈS. Explique-toi d'abord avec lui, il te connaît,

LABRAX. C'est à vous que j'ai affaire.

TRACHALION. C'est à moi qu'il faut avoir affaire cependant. Ces femmes sont-elles à toi ?

LABRAX. Oui.

TRACHALION. Hé bien alors, touches-en une seulement du bout du doigt.

LABRAX. Et après, si je la touche ?

TRACHALION. A l'instant même, ma foi, tu me serviras de ballon, je te suspendrai et mes poings s'escrimeront sur toi, triple drôle.

LABRAX. Je ne pourrais pas emmener mes esclaves de l'autel de Vénus ?

DÉMONÈS. Tu n'en as pas le droit ; c'est la loi chez nous.

LABRAX. Je n'ai rien à démêler avec vos lois, je vais les emmener toutes deux sans plus tarder. Quant à vous, bonhomme, si vous en tenez pour elles, vous n'avez qu'à apporter de l'argent sec.

DÉMONÈS. C'est à Vénus qu'elles ont plu.

LABRAX. Qu'elle les garde donc, pourvu qu'elle donne l'argent.

DÉMONÈS. Qu'elle donne l'argent, à toi ? Eh bien, pour que tu connaisses mes intentions, essaye de leur faire la plus petite niche pour rire, et je te renverrai si bien accommodé que tu ne te reconnaitras pas toi-même. (*Aux esclaves.*) Vous, si à mon premier signe vous ne lui arrachez pas les yeux de la tête, je vous ceindrai de verges comme des baguettes de myrte nouées d'osier.

LABRAX. Vous usez de violence envers moi.

TRACHALION. Tu oses parler de violence, abominable drôle ?

LABRAX. Et toi, triple pendeur, tu oses me dire des injures ?

TRACHALION. J'en conviens, je suis un triple pendard, et toi la crème des honnêtes gens. Est-ce une raison pour qu'elles ne soient pas libres ?

LABRAX. Libres ?

TRACHALION. Et toi leur esclave, ma foi, car elles sont de pure race grecque : (*montrant Palestra*) oui, celle-ci est née dans Athènes, d'une bonne famille.

DÉMONÈS. Qu'entends-je ?

TRACHALION. Qu'elle est née à Athènes, et libre.

DÉMONÈS. Quoi ! c'est ma compatriote ?

TRACHALION. Vous n'êtes donc pas de Cyrène ?

DÉMONÈS. Eh non, je suis né, j'ai été nourri et élevé dans Athènes, en Attique.

TRACHALION. De grâce, défendez vos concitoyennes, vieillard.

DÉMONÈS. O ma fille ! (*Montrant Palestra.*) Quand je la vois, toi que j'ai perdue tu viens me rappeler mes malheurs. Celle qu'on m'a enlevée à l'âge de trois ans, elle doit être aussi grande que celle-ci, si elle est encore au monde.

LABRAX. Je les ai payées toutes les deux au maître à qui elles appartenaient. Qu'est-ce que cela me fait qu'elles soient d'Athènes ou de Thèbes, pourvu qu'elles soient à moi légitimement ?

TRACHALION. Comment ! effronté, ravisseur de jeunes filles, tu posséderas ici des enfants libres ravis à leurs parents, et tu les flétriras dans un infâme métier ? Assurément j'ignore quelle est la patrie de l'autre ; mais ce que je sais, c'est qu'elle est plus honnête que toi, coquin !

LABRAX. Sont-elles à toi ?

TRACHALION. Voyons donc lequel de nos deux dos mérite plus de créance. Si le tien n'a pas plus de marques d'étrivières qu'il n'y a de clous dans un vaisseau long, je serai le plus menteur des hommes ; tu m'examineras à ton tour, quand je t'aurai passé en visite, et si ma peau n'est pas tellement fraîche qu'un fabricant de gourdes la trouve excellente pour son usage.... n'aurai-je pas le droit de te déchirer de verges jusqu'à satiété ?... Pourquoi les regardes-tu ? si tu les touches, je t'arrache les yeux.

LABRAX. Eh bien, puisque tu me le défends, je les emmène sur l'heure toutes les deux.

DÉMONÈS. Comment feras-tu ?

LABRAX. J'amènerai Vulcain, c'est l'ennemi de Vénus.

DÉMONÈS. Où va-t-il ?

LABRAX, *qui s'est rapproché de la maison de Démonès*. Holà ! y a-t-il du monde ici ? holà !

DÉMONÈS. Si tu touches à la porte, à l'instant même on fera sur ta mâchoire une riche moisson de coups de poings.

UN ESCLAVE, *à Labrax*. Nous n'avons pas de feu, nous vivons de figes sèches.

DÉMONÈS. Je t'en donnerai, du feu, à condition de l'allumer sur ta tête.

LABRAX. J'irai, ma foi, en chercher quelque part.

DÉMONÈS. Et quand tu en auras trouvé ?

LABRAX. J'allumerai un grand feu ici.

DÉMONÈS. Pour te faire un sacrifice funèbre ?

LABRAX. Non, pour les brûler toutes vives sur l'autel.

DÉMONÈS. Je suis curieux de le voir ; car ma foi, au même moment, je t'empoigne par la barbe, je te jette dans le brasier, et, quand tu seras à moitié rôti, je te donne pour pâture aux grands oiseaux.... Quand je réfléchis, voilà le singe qui dans mon rêve voulait malgré moi arracher du nid les hirondelles.

TRACHALION. Écoutez, vieillard, je vous prie de les protéger, de les défendre contre toute violence, tandis que je vais chercher mon maître.

DÉMONÈS. Va chercher ton maître et amène-le.

TRACHALION, *montrant Labrax*. Mais qu'il n'aille pas....

DÉMONÈS. Cela lui coûterait cher, s'il y touchait, s'il en faisait seulement la mine.

TRACHALION. Veillez-y.

DÉMONÈS. On y veille ; va.

TRACHALION. Ayez l'œil aussi sur lui, qu'il ne s'en aille pas ; car nous avons promis au bourreau un grand talent, si nous ne lui livrons le drôle aujourd'hui.

SCÈNE V. — DÉMONÈS, LABRAX, PALESTRA, AMPÉLISCA, ESCLAVES.

DÉMONÈS, *à Labrax*. Lequel aimes-tu mieux, coquin, de recevoir des coups pour te tenir tranquille, ou de rester tranquille sans coups, si on te donne le choix ?

LABRAX. Je me soucie de vos paroles comme de cela, vieillard. Ces filles sont à moi, et malgré vous, malgré Vénus et le souverain Jupiter, je les empoignerais par les cheveux et les arracherai de cet autel.

DÉMONÈS. Touche-les, pour voir.

LABRAX. Oui, par Hercule, je les touchorai.

DÉMONÈS. Va donc ; seulement un pas de ce côté-ci.

LABRAX, *montrant les esclaves*. Dites-leur de s'éloigner tous les deux.

DÉMONÈS. Au contraire, ils s'approcheront de toi.

LABRAX. Ce n'est pas ce que je demande.

DÉMONÈS. Et que feras-tu, s'ils s'approchent ?

LABRAX. Je reculerai. Mais, vieillard, si jamais je te rencontre dans les rues, par Hercule ! je consens à perdre mon nom, si je ne te secoue de la plus belle manière.

DÉMONÈS. Tu pourras faire ce dont tu me menaces ; mais en attendant, si tu les touches, ce sera pour ton grand malheur !

LABRAX. Si grand, vraiment ?

DÉMONÈS. Assez pour contenter un drôle de ton espèce.

LABRAX. Je ne fais pas le moindre cas de ces rodomontades et je les enlèverai sur l'heure, malgré vous.

DÉMONÈS. Touche-les pour voir.

LABRAX. Oui, par Hercule, je les toucherai.

DÉMONÈS. Touche ; mais attends. Cours, Turbalion, et apporte des triques.

LABRAX. Des triques ?

DÉMONÈS. Et qui soient de taille ; fais vite. (*A Labrax.*) Je ferai en sorte que tu sois régalé aujourd'hui selon tes mérites.

LABRAX. Hélas ! malheureux, j'ai perdu mon casque sur le vaisseau ; il me serait bien utile à présent, si j'avais pu le sauver.... M'est-il permis du moins de leur parler ?

DÉMONÈS. Non pas. Eh ! ma foi, voici notre porte-trique qui arrive fort à propos.

LABRAX. Il y a de quoi faire tinter les oreilles.

DÉMONÈS. Tiens, Sparax, prends cette autre trique ; allons, en place, l'un de ce côté-ci, l'autre par là. Tous deux en posture : bon ! Écoutez maintenant. S'il les touche du bout du doigt, malgré elles, et si vous ne le caressez avec vos gourdins jusqu'à ce qu'il ne sache plus par où retourner chez lui, c'est fait de vous. S'il adresse la parole à l'une des deux, répondez pour elles, d'où vous êtes ; s'il fait mine de s'en aller, embrassez-lui tout aussitôt les jambes avec vos bâtons.

LABRAX. Comment ! ils ne me laisseront même pas m'en aller ?

DÉMONÈS. J'en ai dit assez. Et quand l'esclave qui est allé chercher son maître sera revenu avec lui, rentrez sur-le-champ à la maison. Je vous engage à suivre mes ordres de point en point. (*Il rentre chez lui.*)

LABRAX. Ah! ma foi, les temples se métamorphosent vite dans ce pays-ci. C'est à présent le temple d'Hercule, tout à l'heure c'était celui de Vénus. Voilà l'effet de ces deux statues que le vieillard vient de dresser avec des massues. Je ne sais, ma foi, où me réfugier, tant la terre et la mer me sont toutes deux ennemies! Palestra!

UN ESCLAVE. Que veux-tu?

LABRAX. Fi, c'est une mauvaise chicane. Cette Palestra qui vient de répondre n'est pas à moi. Hé, Ampélisca!

L'AUTRE ESCLAVE. Gare à toi!

LABRAX. Pour de pareils drôles, l'avis n'est pas mauvais.... Mais dites-moi, hé vous, qu'est-ce que cela vous fait que je m'approche d'elles?

UN ESCLAVE. A nous, cela ne nous fait rien.

LABRAX. Et à moi qu'est-ce que cela me fera?

L'ESCLAVE. Rien, si tu prends garde.

LABRAX. Prendre garde à quoi?

L'ESCLAVE. Hem! à un gros guignon.

LARRAX. Je vous prie, laissez-moi m'en aller.

L'ESCLAVE. Va-t'en si tu veux.

LABRAX. A la bonne heure; grand merci. (*Les esclaves lèvent leurs bâtons.*) Non: je me rapprocherai plutôt.

L'ESCLAVE. Tiens-toi là sans bouger.

LABRAX. Par Pollux, je suis malheureux de tous les côtés. Mais je suis bien décidé à faire le siège jusqu'à ce qu'elles se rendent.

SCÈNE VI. — PLEUSIDIPPE, TRACHALION, PALESTRA,
AMPÉLISCA, LABRAX, LES DEUX ESCLAVES,
CHARMIDÈS.

PLEUSIDIPPE. Quoi! le drôle a voulu par force, par violence, arracher ma maîtresse de l'autel de Vénus?

TRACHALION. Précisément.

PLEUSIDIPPE. Que ne le tuais-tu sur place?

TRACHALION. Je n'avais point d'épée.

PLEUSIDIPPE. Il fallait prendre un bâton, une pierre.

TRACHALION. Me mettre à poursuivre comme un chien, à coups de pierres, même le plus scélérat des hommes?

LABRAX. Ah! c'est maintenant que je suis perdu: voici Pleusidippe qui arrive. Il va m'épousseter de façon à ne pas me laisser un grain de poussière.

PLEUSIDIPPE. Étaient-elles encore sur l'autel quand tu es venu me chercher ?

TRACHALION. Oui, et même elles y sont toujours.

PLEUSIDIPPE. Qui est-ce qui veille sur elles ?

TRACHALION. Je ne sais, un vieillard, voisin de Vénus ; il nous a donné un fameux coup de main. Il les garde en ce moment avec ses esclaves ; je l'en avais chargé.

PLEUSIDIPPE. Mène-moi tout droit à mon coquin : où est-il ?

LABRAX. Salut.

PLEUSIDIPPE. Tu peux garder ton salut. Choisis au plus vite : aimes-tu mieux qu'on t'emporte ou qu'on t'entraîne en te tordant le cou ? Décide-toi vite, tandis qu'on te laisse le choix.

LABRAX. Ni l'un ni l'autre.

PLEUSIDIPPE. Cours au rivage, Trachalion ; envoie au-devant de moi dans la ville, sur le port, ceux que j'avais amenés pour le livrer au bourreau. Reviens ensuite et fais bonne garde ici. Moi je ferai emporter ce garnement au tribunal. (*A Labrax.*) Allons, devant les juges.

LABRAX. Qu'ai-je fait ?

PLEUSIDIPPE. Tu le demandes ? après que tu as reçu de moi des arrhes pour cette jeune fille et que tu l'as emmenée du pays ?

LABRAX. Je ne l'ai pas emmenée.

PLEUSIDIPPE. A quoi bon nier ?

LABRAX. Je l'ai embarquée, c'est vrai, mais je n'ai pas pu l'emmener, hélas ! Je vous avais dit que je me trouverais au temple de Vénus ; y a-t-il rien de changé ? ne suis-je pas ici ?

PLEUSIDIPPE. Tu plaideras devant le tribunal ; c'est assez de verbiage. Suis-moi.

LABRAX. A mon secours, de grâce, Charmidès ; on m'entraîne, on me tord le cou.

CHARMIDÈS. Qui m'appelle ?

LABRAX. Ne voyez-vous pas comme on m'entraîne ?

CHARMIDÈS. Je le vois, et je regarde avec plaisir.

LABRAX. N'avez-vous pas le cœur de me secourir ?

CHARMIDÈS. Qui est-ce qui vous emmène ?

LABRAX. Le jeune Pleusidippe.

CHARMIDÈS. Puisque vous y êtes, bon courage ; cela ne vous fera pas de mal d'aller en prison. Vous avez une chance que beaucoup souhaitent.

LABRAX. Laquelle ?

CHARMIDÈS. De trouver ce qu'ils cherchent.

LABRAX. Suivez-moi, je vous en prie.

CHARMIDÈS. Vos conseils sont dignes de vous ; on vous traîne en prison, c'est pour cela que vous me priez de vous suivre... Voulez-vous bien me lâcher ?

LABRAX. Je suis perdu.

PLEUSIDIPPE. Puisses-tu dire vrai !... Toi, ma chère Palestra, et toi Ampélisca, restez ici sans bouger en attendant que je revienne.

UN ESCLAVE. Je leur conseille plutôt d'entrer chez nous jusqu'à ce que vous veniez les prendre.

PLEUSIDIPPE. Bonne idée : merci.

LABRAX, *aux esclaves*. Vous me volez.

L'ESCLAVE. Comment, nous te volons !

PLEUSIDIPPE, *à un de ses esclaves*. Tire-le.

LABRAX. Je vous prie, je vous supplie, Palestra.

PLEUSIDIPPE. Marche, bourreau.

LABRAX. Mon hôte !

CHARMIDÈS. Je ne suis point votre hôte ; je renie votre hospitalité.

LABRAX. C'est ainsi que vous me dédaignez ?

CHARMIDÈS. Voilà comme je suis ; je ne bois pas deux fois dans une coupe.

LABRAX. Que les dieux t'exterminent !

CHARMIDÈS. Bon pour toi. (*Pleusidippe et Labrax disparaissent.*)

Il y a eu, je crois, des métamorphoses d'hommes en bêtes ; ce coquin-là m'a l'air de se changer en pigeon, il aura bientôt le cou pris dans le pigeonnier ; il fera son nid aujourd'hui même en prison. J'irai cependant pour l'assister en le faisant condamner plus vite si je peux.

ACTE IV.

SCÈNE I. — DÉMONÈS.

J'ai bien fait et je suis content d'avoir secouru tantôt ces deux filles ; ce sont deux clientes toutes trouvées, et toutes gentilles et jeunettes. Mais ma scélérate de femme a sans cesse l'œil sur moi pour m'empêcher de leur faire le moindre signe.... Ah ! je suis curieux de savoir ce qu'apportera notre esclave Gripus, qui s'en est allé, avant le jour, pêcher dans la mer.

Ma foi, il aurait été mieux inspiré de dormir au logis : il perd sa peine et use des filets avec le temps qu'il fait à présent et qu'il a fait cette nuit. Je ferais bien cuire sur le bout de mon doigt ce qu'il aura pris, tant je vois la mer rouler de grosses vagues. Mais ma femme m'appelle pour dîner, je rentre à la maison ; dans un moment elle me rompra le tympan avec son bavardage.

SCÈNE II. — GRIPUS.

Je rends grâce à Neptune mon patron, à l'habitant des plaines salées et poissonneuses, pour m'avoir laissé sortir en si bon état de son empire, chargé de butin, sans avarie à ma barque qui sur cette mer houleuse m'a enrichi d'une abondante et nouvelle pêche. C'est étonnant, c'est incroyable, comme cette pêche m'est gentiment arrivée ; je n'ai pas pris une once de poisson, mais seulement ce que je porte dans ce filet. Il faisait nuit noire quand je me suis levé bravement, préférant le gain au repos et au sommeil ; par le gros de la tempête, j'ai voulu essayer si je pourrais soulager la pauvreté de mon maître et ma servitude ; je n'ai pas épargné ma peine. C'est bien peu de chose qu'un paresseux ; je déteste cette engeance. Il faut veiller quand on veut remplir à temps ses devoirs ; il ne faut pas attendre que le maître vous fasse lever pour travailler. Ceux qui aiment à dormir ne gagnent à se reposer que des gourmandes. Mais moi, qui me suis montré actif, j'ai de quoi faire le paresseux si cela me plat. J'ai trouvé ceci dans la mer, je ne sais ce que c'est, mais que ce soit ce que ça voudra, c'est lourd ; je pense bien qu'il y a de l'or là dedans, et personne ne m'a vu. Voilà une heureuse occasion, Gripus, de te faire affranchir par le prêteur et de te tirer du pair. Voici ce que je ferai, voici mon idée ; j'aborderai mon maître finement, adroitement ; je lui offrirai tout doucement de l'argent pour me racheter. Puis quand je serai libre, je me donnerai une terre, une maison, des esclaves ; je ferai le négoce avec de beaux vaisseaux ; je prendrai rang parmi les gros bonnets ; et puis je me ferai faire un navire pour mon agrément, comme Stratonice¹, et je me promènerai de ville en ville. Quand mon nom sera devenu célèbre, je bâtirai une grande cité : je l'appellerai Gripus, en mémoire de ma renommée et de

1. Joueur de cithare, du temps de Philippe de Macédoine. Il passa presque toute sa vie à courir de ville en ville.

mes exploits, et j'y fonderai un grand empire. J'agite là de bien beaux projets dans ma tête ; mais il faut serrer cette valise. En attendant, le roi va dîner avec du vinaigre et du sel, sans aucun bon fricot.

SCÈNE III. — TRACHALION, GRIPUS.

TRACHALION. Hé ! arrête.

GRIPUS. Pourquoi cela ?

TRACHALION. Que je ramasse ce câble qui traîne derrière toi.

GRIPUS. Laisse.

TRACHALION. Eh, ma foi, je veux t'aider, car le service qu'on rend aux braves gens n'est jamais perdu.

GRIPUS. Il a fait gros temps hier, l'ami, et je n'ai pas de poissons, ne t'imagines pas que j'en aie. Ne vois-tu pas que je rapporte mon filet tout trempé, sans la moindre bête à écailles ?

TRACHALION. J'ai moins envie de poissons, ma foi, que besoin de causer avec toi.

GRIPUS. Tu m'assommes déjà, qui que tu sois.

TRACHALION. Je ne te laisserai pas aller : reste.

GRIPUS. Prends garde à toi ! Ah ça, pourquoi me retiens-tu ?

TRACHALION. Écoute.

GRIPUS. Je n'écoute rien.

TRACHALION. Si fait, tu écouteras.

GRIPUS. Plus tard, tu me diras tout ce que tu voudras.

TRACHALION. Oh, oh ! ce que je veux te raconter vaut la peine d'être entendu.

GRIPUS. Parle ; de quoi s'agit-il ?

TRACHALION. Regarde si nous n'avons personne sur les talons.

GRIPUS. Est-ce quelque chose qui m'intéresse ?

TRACHALION. Sans doute : mais trouverai-je en toi un homme de bon conseil ?

GRIPUS. Dis seulement un mot de l'affaire.

TRACHALION. Voici : fais-toi. Mais donne-moi ta parole que tu ne me trahiras pas.

GRIPUS. Je te la donne, je garderai ton secret, qui que tu sois.

TRACHALION. Écoute. J'ai vu quelqu'un faire un vol : je connaissais le maître de l'objet volé. Alors je viens trouver le voleur et je lui propose le marché que voici : « Je sais qui on a volé ; mais si tu veux me donner la moitié, je ne te dénoncerai pas au propriétaire. » Il ne m'a pas encore répondu ; alors qu'est-il juste qu'il me donne ? la moitié, n'est-ce pas ?

GRIPUS. Oui, ma foi, et plus encore ; car s'il ne s'exécute pas, je suis d'avis que tu avertisses le propriétaire.

TRACHALION. Je suivrai ton conseil, et maintenant fais bien attention, c'est à toi que tout cela s'adresse.

GRIPUS. Comment cela ?

TRACHALION. Je connais depuis longtemps le maître de cette valise.

GRIPUS. Qu'est-ce à dire ?

TRACHALION. Je sais comment elle a été perdue.

GRIPUS. Et moi je sais comment elle a été trouvée, et je connais l'homme, et je sais à qui elle appartient maintenant. Cela ne t'intéresse, ma foi, pas plus que l'autre affaire ne m'intéressait. Je sais à qui elle est, tu sais à qui elle était. Personne ne me la prendra, pas plus toi qu'un autre ; n'y compte pas.

TRACHALION. On ne te la prendrait pas, si le propriétaire se présentait ?

GRIPUS. Elle n'a au monde, ne t'y trompe pas, d'autre maître que moi, qui l'ai prise d'un coup de mon filet.

TRACHALION. Ah ! c'est comme cela ?

GRIPUS. Diras-tu que tel poisson, dans la mer, est à moi ? Quand je les prends, si j'ai la chance, ils sont miens, je les tiens pour miens, on n'en réclame pas la propriété, nul n'en demande sa part. Je les vends tous publiquement, sur la place, comme une marchandise qui est bien à moi. Assurément la mer est à tout le monde.

TRACHALION. D'accord : est-ce une raison pour que la valise ne soit pas aussi à moi ? Elle a été trouvée dans la mer, donc c'est un bien commun.

GRIPUS. Voilà une rare impudence. Si le droit était tel que tu dis, c'en serait fait des pêcheurs : du moment où ils apporteraient leurs poissons au marché, personne n'en achèterait, chacun en réclamerait sa part, sous prétexte qu'ils ont été pris dans la mer qui est à tout le monde.

TRACHALION. Comment, effronté, tu oses comparer une valise à des poissons ! Tu trouves donc que c'est la même chose ?

GRIPUS. Cela ne me regarde pas : quand j'ai jeté mon filet et mes hameçons, je retire tout ce que j'accroche, et ce que les hameçons et le filet ont pris est à moi tout seul.

TRACHALION. Nullement, par Hercule ! si c'est un meuble que tu retires.

GRIPUS. Ergoteur !

TRACHALION. Mais toi, mauvais sorcier, as-tu jamais vu un

pêcheur prendre un poisson valise ou l'apporter sur la place ? Tu ne seras pas en droit de faire ici tous les métiers qu'il te plaira : tu prétends, maraud, être à la fois pêcheur et layetier. Il faut ou me montrer ce que c'est qu'un poisson valise, ou ne pas emporter ce qui n'est pas un produit de la mer et n'a pas d'écailles.

GRIPUS. Comment ! tu n'as jamais entendu parler du poisson valise ?

TRACHALION. Scélérat ! il n'y en a pas.

GRIPUS. Si fait : je le sais bien, moi qui suis pêcheur ; il est vrai qu'on en prend rarement, c'est celui qu'on tire le moins souvent à terre.

TRACHALION. Chansons ! tu veux m'en donner à garder, pendard. De quelle couleur est-il ?

GRIPUS. On en pêche très-peu de la couleur de celui-ci ; mais il y en a d'autres qui ont la peau rouge, et encore de grands qui sont noirs.

TRACHALION. Je sais ; mais toi, par Hercule, tu te changeras en poisson valise, si tu n'y prends garde : on te fera d'abord la peau rouge, et ensuite noire.

GRIPUS. La sottise rencontre que j'ai faite aujourd'hui !

TRACHALION. Nous bavardons, le temps passe. Vois, si tu veux, quel arbitre nous prendrons.

GRIPUS. La valise.

TRACHALION. Vraiment ? tu es fou.

GRIPUS. Salut, Thalès !

TRACHALION. Tu ne l'emporteras pas avant de choisir un dépositaire ou un arbitre qui décidera la chose.

GRIPUS. Es-tu dans ton bon sens ?

TRACHALION. Je suis un buveur d'ellébore.

GRIPUS. Et moi un furieux ; mais je ne la lâcherai pas.

TRACHALION. Ajoute un mot seulement, et je t'enfonce mes poings dans le crâne. Si tu ne lâches pas, je te presserai comme un pinceau neuf et te ferai sortir la dernière goutte de sang.

GRIPUS. Touche, et je te couche à terre comme un polype. Veux-tu te battre ?

TRACHALION. A quoi bon ? partage plutôt le butin.

GRIPUS. Tu n'emporteras d'ici que des coups ; ne réclame donc rien. Moi, je quitte la place.

TRACHALION. Et moi je vire de bord pour t'empêcher de t'en aller ; reste.

GRIPUS. Si tu veilles à la proue, j'aurai l'œil au gouvernail. Lâche ce câble, coquin.

TRACHALION. Je le lâcherai ; lâche la valise.

GRIPUS. Va, tu n'en auras pas de quoi t'enrichir d'un fétu.

TRACHALION. Quand tu dirais cent fois non, tu ne viendras pas à bout de moi ; il faut ou me donner ma part ou aller trouver un arbitre, ou remettre la valise à un dépositaire.

GRIPUS. Quand je l'ai prise dans la mer ?

TRACHALION. Oui, car je te voyais depuis le bord.

GRIPUS. En faisant mon métier, avec mon filet et ma nacelle ?

TRACHALION. Si le propriétaire arrivait, en serais-je moins traité comme voleur que toi, moi qui te voyais de bien loin la prendre ?

GRIPUS. Pas du tout.

TRACHALION. Reste, drôle. Pour quelle raison ne suis-je pas ton associé, si je suis aussi le voleur ? apprends-le-moi.

GRIPUS. Je n'en sais rien ; je ne connais pas vos lois à vous autres citadins ; mais c'est à moi, voilà tout ce que je dis.

TRACHALION. Et moi aussi je dis que c'est à moi.

GRIPUS. Attends, j'ai trouvé un moyen pour que tu ne sois ni voleur ni associé !

TRACHALION. Lequel ?

GRIPUS. Laisse-moi m'en aller ; passe ton chemin sans rien dire ; ne me dénonce à personne et je ne te donnerai rien. Tais-toi, je serai bouche close : voilà le meilleur et le plus juste.

TRACHALION. Veux-tu faire un arrangement ?

GRIPUS. Il est tout fait pour moi : va-t'en, lâche le câble, et ne m'ennuie pas.

TRACHALION. Attends, que je fasse aussi mes propositions.

GRIPUS. Je t'en prie, détaille seulement.

TRACHALION. Connais-tu quelqu'un par ici ?

GRIPUS. Mes voisins, probablement.

TRACHALION. Où demeures-tu ?

GRIPUS. Là-bas, bien loin, tout au bout des champs.

TRACHALION. Veux-tu nous en rapporter à l'habitant de cette métairie ?

GRIPUS. Lâche un peu le câble, que je m'éloigne pour réfléchir.

TRACHALION. Soit.

GRIPUS, à part. Bravo ! je suis sauvé : le butin est pour toujours à moi. Il me donne mon maître pour arbitre, là, dans la

maison même. Jamais, ma foi, il ne fera perdre une obole à quelqu'un qui lui appartient. Il ne sait pas quel arrangement il a proposé : allons devant l'arbitre.

TRACHALION. Eh bien ?

GRIPUS. Quoique je sois certain de mon droit, j'aime mieux faire ce que tu veux que de me battre.

TRACHALION. Tu es joli garçon maintenant.

GRIPUS. Je ne connais pas l'arbitre devant qui tu me conduis ; mais s'il se conduit en honnête homme, sans le connaître, je le connais ; sinon, quand je le connaîtrais, ce serait comme si je ne le connaissais pas du tout.

SCÈNE IV. — DÉMONÈS, PALESTRA, AMPÉLISCA,
TRACHALION, GRIPUS.

DÉMONÈS, à *Palestra* et *Ampélisca*. Sérieusement, jeunes filles, tout porté que je suis à vous obliger, j'ai peur que ma femme ne me chasse du logis à cause de vous, et ne dise que j'ai amené des maîtresses sous ses yeux. J'aime mieux que ce soit vous, et non pas moi, qui cherchiez refuge sur l'autel.

LES DEUX JEUNES FILLES. Malheureuses ! c'est fait de nous.

DÉMONÈS. Je vous sauverai, ne craignez pas. (*A Turbation et Sparax.*) Pourquoi nous suivez-vous hors de la maison ? Puisque je suis là, on ne leur fera pas de violence. Allez, vous dis-je, rentrez tous les deux, je vous relève de faction.

GRIPUS. O mon maître, salut !

DÉMONÈS. Bonjour, Gripus. Quoi de nouveau ?

TRACHALION. C'est votre esclave ?

GRIPUS. Je n'en rougis point.

TRACHALION, à Gripus. Je n'ai pas affaire à toi.

GRIPUS. Alors, va-t'en.

TRACHALION. Répondez, vieillard, je vous prie. C'est votre esclave ?

DÉMONÈS. Oui.

TRACHALION. Ah ! à merveille, puisqu'il vous appartient. Je vous salue encore.

DÉMONÈS. Salut. N'est-ce pas toi qui as été tout à l'heure chercher ton maître ?

TRACHALION. Moi-même.

DÉMONÈS. Qu'y a-t-il pour ton service, à présent ?

TRACHALION. Ainsi c'est votre esclave ?

DÉMONÈS. Qui.

TRACHALION. A merveille, puisqu'il vous appartient.

DÉMONÈS. Qu'y a-t-il?

TRACHALION. C'est un coquin.

DÉMONÈS. Qu'est-ce qu'il t'a fait, ce coquin?

TRACHALION. Je demande qu'on lui rompe les talons.

DÉMONÈS. Mais enfin, quelle querelle avez-vous ensemble?

TRACHALION. Je vais vous le dire.

GRIPUS. Non, c'est moi qui le dirai.

TRACHALION. C'est moi, je pense, qui suis le réclamant.

GRIPUS. Si tu avais un peu de pudeur, tu décamperais d'ici.

DÉMONÈS. Gripus, écoute et tais-toi.

GRIPUS. Il parlerait le premier?

DÉMONÈS. Écoute. (*A Trachalion.*) Parle, toi.

GRIPUS. Vous donnerez la parole à un étranger avant que votre esclave l'ait eue?

TRACHALION. Qu'on a de peine à le mater! Je disais donc que ce vil coquin que vous avez chassé tantôt, voici sa valise, la voilà.

GRIPUS. Je ne l'ai pas.

TRACHALION. Tu nies ce qui me crève les yeux?

GRIPUS. Puisses-tu n'y voir goutte! Je l'ai et je ne l'ai pas : pourquoi te mêles-tu de mes affaires?

TRACHALION. Il faut savoir comment tu l'as, si c'est justement ou injustement.

GRIPUS. Si je ne l'ai pas prise dans mon filet, je consens que tu fasses cadeau de mon corps au gibet; si je l'ai prise en mer. à quel titre t'appartient-elle plutôt qu'à moi?

TRACHALION. Il vous conte des bourdes. La chose s'est passée comme je dis.

GRIPUS. Qu'est-ce que tu dis?

TRACHALION, *à Démonès.* Tandis que le premier orateur parle, tenez-le en posture, s'il vous plaît.

GRIPUS. Comment! tu veux qu'il me fasse ce que te fait ton maître? S'il a l'habitude de te tenir en posture, le nôtre n'en use pas ainsi avec nous.

DÉMONÈS, *à Trachalion.* Pour ce coup de langue il a le dessus; mais enfin que veux-tu? explique-toi.

TRACHALION. Je ne réclame pas ma part de cette valise, et je ne dis pas qu'elle m'appartienne; mais il y a là dedans une cassette de cette jeune fille que je vous disais tantôt être de condition libre.

DÉMONÈS. Tu veux parler sans doute de celle que tu me donnes pour ma compatriote ?

TRACHALION. Précisément : et les jouets qu'elle avait dans son enfance se trouvent dans cette cassette qui est dans cette valise. Cela ne peut servir de rien à cet homme, et s'il la lui rend, cela aidera la jeune fille à retrouver ses parents.

DÉMONÈS. Je la lui ferai rendre ; tais-toi.

GRIPUS. Non, ma foi, je ne lui donnerai rien.

TRACHALION. Je ne demande rien non plus, que la cassette et les jouets.

GRIPUS. Et s'ils sont en or ?

TRACHALION. Qu'est-ce que cela te fait ? on te rendra or pour or, argent pour argent, poids pour poids.

GRIPUS. Fais-moi voir l'or d'abord, je te ferai voir ensuite la cassette.

DÉMONÈS, à Gripus. Gare à toi, et silence ! (*A Trachalion.*) Toi, poursuis ce que tu disais.

TRACHALION. Tout ce dont je vous supplie, c'est d'avoir pitié de cette jeune fille, au cas où cette valise serait, comme je le soupçonne, celle de l'entremetteur. Ce n'est qu'une conjecture, je ne vous affirme rien.

GRIPUS. Voyez comme il s'y prend, le scélérat !

TRACHALION. Laisse-moi continuer. (*A Démonès.*) Si la valise est au coquin dont je parle, elles sauront la reconnaître ; faites-la-leur montrer.

GRIPUS. Que je la montre ?

DÉMONÈS. Il n'a pas tort, Gripus, de demander qu'on fasse voir la valise.

GRIPUS. Si fait, ma foi, il a tous les torts du monde.

DÉMONÈS. Comment cela ?

GRIPUS. Parce que si je la montre, elles diront bien vite qu'elles la reconnaissent.

TRACHALION. Infâme ! crois-tu donc que tout le monde te ressemble, mauvais drôle ?

GRIPUS. J'entendrai tout cela sans peine, pourvu que le maître soit pour moi.

TRACHALION. Oui, dans ce moment il est pour toi, mais la preuve sera pour nous.

DÉMONÈS. Gripus, fais attention. (*A Trachalion.*) Et toi, en deux mots, que demandes-tu ?

TRACHALION. Je l'ai dit ; mais si vous n'avez pas compris, je le répéterai : ces deux jeunes filles, comme je vous disais

tantôt, doivent être libres. Celle-ci a été volée à Athènes, toute petite.

GRIPUS. Dis-moi, qu'est-ce que cela fait à la valise, qu'elles soient esclaves ou libres ?

TRACHALION. Tu veux me faire tout recommencer, maraud, pour que le jour n'y suffise pas.

DÉMONÈS. Pas d'injures, et réponds à ce que je t'ai demandé.

TRACHALION. Dans cette valise doit se trouver une cassette de bois, renfermant des signes à l'aide desquels elle peut retrouver ses parents, car elle leur a été enlevée toute petite, à Athènes, comme je viens de le dire.

GRIPUS. Que Jupiter et les dieux te confondent ! Ça, empoisonneur, qu'est-ce à dire ? elles sont donc muettes qu'elles ne peuvent pas parler pour elles-mêmes ?

TRACHALION. Elles se taisent, parce qu'une femme qui se tait vaut mieux qu'une femme qui parle.

GRIPUS. Alors, d'après toi, tu n'es ni homme ni femme.

TRACHALION. Pourquoi cela ?

GRIPUS. Parce que ni quand tu parles, ni quand tu te tais, tu ne vaux rien. Mais me sera-t-il permis de parler à mon tour ?

DÉMONÈS. Si tu souffles encore mot, je te casse la caboche.

TRACHALION. Comme je disais donc, vieillard, ordonnez-lui de leur rendre cette cassette. S'il demande pour cela quelque chose, il l'aura ; quant au reste, qu'il le garde.

GRIPUS. Oui, tu dis cela maintenant, parce que tu vois que le bon droit est de mon côté ; tantôt tu réclamais la moitié.

TRACHALION. Je la réclame encore à présent.

GRIPUS. J'ai vu des milans prétendre, et pourtant ne rien obtenir.

DÉMONÈS. Ne pourrai-je te faire taire sans te corriger ?

GRIPUS. S'il se tait, je me tairai : s'il parle, laissez-moi parler de mon côté.

DÉMONÈS. Voyons un peu cette valise, Gripus.

GRIPUS. Je vous la confie, à vous. Mais s'il n'y a rien de cela, vous me la rendez.

DÉMONÈS. Oui.

GRIPUS. Tenez.

DÉMONÈS. Écoutez maintenant, Palestra, et vous Ampélisca, ce que je vais dire. Est-ce la valise où vous disiez qu'était la cassette ?

PALESTRA. Oui.

GRIPUS. Ah ! par Hercule, c'est fait de moi ! malheureux ! avant de l'avoir vue, elle a dit que c'était elle.

PALESTRÀ. Je vais vous en donner la preuve. Il doit y avoir dans cette valise une cassette de bois. Je vous nommerai tout ce qu'elle renferme, sans que vous me montriez rien. Si je me trompe, ce sera comme si je n'avais rien dit, et vous garderez pour vous tout ce qui sera là dedans. Mais si je dis vrai, alors je vous supplie de me rendre ce qui m'appartient.

DÉMONES. A la bonne heure. Rien n'est plus juste, à mon sens.

GRIPUS. Et au mien, rien n'est plus injuste. Car enfin, si c'est une sorcière ou une devineresse, et qu'elle nomme exactement ce qu'il y a, elle le gagnera donc par ses sortilèges ?

DÉMONES. Elle n'aura rien si elle ne dit vrai ; la sorcellerie ne l'avancerait pas beaucoup. Dénoue donc la valise ; qu'elle sache bien vite la vérité.

TRACHALION. C'est cela même.

GRIPUS. Elle est dénouée.

DÉMONES. Ouvrez.

PALESTRÀ. Je vois la cassette !

DÉMONES. C'est elle ?

PALESTRÀ. Oui. O mes parents, je vous tiens enfermés ici ! Là j'ai déposé tout ce que je possède, toutes mes espérances de vous retrouver.

GRIPUS. Alors, ma foi, vous devez être maudite des dieux, pour avoir fourré vos parents si à l'étroit.

DÉMONES. Avancez ici, Gripus, c'est toi que cela intéresse. Et vous, jeune fille, de la place où vous êtes, nommez tout ce qu'il y a dedans et dites la forme de chaque objet. Si vous vous trompez si peu que ce soit, ma foi, vous aurez beau demander à vous reprendre plus tard, ce sera comme si vous chantiez.

GRIPUS. C'est de toute justice.

TRACHALION. Ce n'est donc pas de toi qu'il parle, car tu es un fier coquin.

DÉMONES. Allons ; dites, jeune fille. Gripus, attention, et tais-toi.

PALESTRÀ. Il y a des jouets.

DÉMONES. Les voici, je les vois.

GRIPUS. Je suis enfoncé à la première charge. Attendez ; ne les montrez pas.

DÉMONES. De quelle forme sont-ils ? répondez avec ordre.

PALESTRÀ. D'abord une petite épée d'or avec des caractères.

DÉMONÈS. Dites, qu'y a-t-il d'écrit sur cette petite épée?

PALESTRA. Le nom de mon père. Et puis, à côté, une hachette à deux tranchants, aussi d'or et avec une inscription; sur cette hachette est le nom de ma mère.

DÉMONÈS. Un moment. Quel est le nom de votre père, sur la petite épée?

PALESTRA. Démonès.

DÉMONÈS. Dieux immortels, où va mon espoir?

GRIPUS. Et moi, ma foi, où s'en va le mien?

DÉMONÈS. Continuez, de grâce, sans vous arrêter.

GRIPUS. Tout doucement, ou allez tous vous faire pendre.

DÉMONÈS. Dites le nom de votre mère, qui est sur la hachette.

PALESTRA. Dédalis.

DÉMONÈS. Les dieux veulent mon bonheur.

GRIPUS. Et ma perte.

DÉMONÈS. Ce doit être là ma fille, Gripus.

GRIPUS. Je ne m'y oppose pas. (*A Trachalion.*) Que tous les dieux t'exterminent, toi qui m'as vu de tes yeux aujourd'hui, et moi aussi, imbécile qui n'ai pas regardé cent fois si je n'avais pas de témoin, avant de retirer mon filet de l'eau!

PALESTRA. Après cela, il y a une faucille d'argent, deux petites mains jointes, une petite laie.

GRIPUS, *à part*. Va-t'en à la malheure avec ta laie et ses marcassins!

PALESTRA. Une balle d'or, que mon père m'a donnée le jour anniversaire de ma naissance.

DÉMONÈS. C'est elle, assurément : je ne peux me retenir de l'embrasser. Salut, ma fille; je suis le père à qui tu dois le jour; c'est moi qui suis Démonès; et ta mère Dédalis est ici à la maison.

PALESTRA. Salut, mon père, que je n'espérais plus voir.

DÉMONÈS. Salut; qu'il m'est doux de t'embrasser!

TRACHALION. Charmant bonheur que vos bons sentiments méritent bien!

DÉMONÈS. Tiens, et si tu peux, porte cette valise chez nous, Trachalion.

TRACHALION. Voilà la récompense de tes coquineries, Gripus. Je te félicite de ton méchant succès, Gripus.

DÉMONÈS. Allons, ma fille, viens trouver ta mère; elle pourra te faire encore d'autres questions plus précises; elle t'a manie plus que moi et sait mieux à quels signes te reconnaître.

TRACHALION. Entrons tous ensemble, puisque cela nous occupe tous.

PALESTRA. Suis-moi, Ampélisca.

AMPÉLISCA. Je suis ravie de la faveur que te font les dieux. *(Ils entrent tous.)*

GRIPUS. Ai-je assez de guignon d'avoir été pêcher aujourd'hui cette valise ? ou quand je l'ai eue prise, de ne pas l'avoir cachée dans quelque bon coin ? Je me doutais, ma foi, que je faisais un butin gros d'ennuis, car il me venait par un bien gros temps. Je crois qu'il y a là dedans de l'or et de l'argent à foison. Qu'ai-je de mieux à faire que de rentrer et de me pendre en cachette.... un moment seulement, jusqu'à ce que mon chagrin se passe. *(Il sort.)*

SCÈNE V. — DÉMONÈS.

Dieux immortels, est-il un homme plus heureux que moi, qui retrouve ainsi tout à coup ma fille ? N'est-il pas bien vrai que, si les dieux veulent obliger les honnêtes gens, ils savent toujours s'arranger pour exaucer leurs souhaits ? Ainsi moi, aujourd'hui, je n'espérais rien, je ne comptais sur rien, et voilà que sans m'y attendre je retrouve mon enfant : et je la marierai à un garçon de grande famille, distingué, un Athénien, mon parent. Aussi je veux le faire venir bien vite, et pour cela j'ai dit à son esclave d'aller sur la place : il n'est pas encore parti, cela m'étonne. Mais approchons de la porte : hé ! que vois-je ? Ma femme qui embrasse sa fille et la tient par le cou ; elle est bien sotte et bien assommante avec ses tendresses.

SCÈNE VI. — DÉMONÈS, TRACHALION.

DÉMONÈS. Il faut enfin finir ces embrassades, ma femme. Prépare tout, qu'en rentrant je fasse un sacrifice à nos dieux lares, qui viennent d'augmenter notre famille. Nous avons à la maison des agneaux et des porcs à immoler. Mais pourquoi, femmes, retardez-vous tant Trachalion ? Ah ! le voici qui sort fort à propos.

TRACHALION. Qu'il soit où il voudra, j'aurai bientôt fait de le déterrer, je vous reviendrai avec votre Pleusidippe.

DÉMONÈS. Dis-lui le bonheur que nous venons d'avoir avec notre fille ; prie-le de tout quitter pour venir ici.

TRACHALION. C'est bon.

DÉMONÈS. Dis que je lui donnerai ma fille en mariage.

TRACHALION. C'est bon.

DÉMONÈS. Et que je connais son père, et que nous sommes parents.

TRACHALION. C'est bon.

DÉMONÈS. Mais hâte-toi.

TRACHALION. C'est bon.

DÉMONÈS. Fais-le venir tout de suite, qu'on apprête le souper.

TRACHALION. C'est bon.

DÉMONÈS. Toujours c'est bon ?

TRACHALION. C'est bon ; mais savez-vous ce que je veux vous dire ? Souvenez-vous de ce que vous m'avez promis, que je serais libre aujourd'hui.

DÉMONÈS. C'est bon.

TRACHALION. Obtenez de Pleusidippe qu'il m'affranchisse.

DÉMONÈS. C'est bon.

TRACHALION. Et que votre fille l'en prie ; elle n'aura pas de peine à le décider.

DÉMONÈS. C'est bon.

TRACHALION. Et que j'épouse Ampélisca, quand je serai libre.

DÉMONÈS. C'est bon.

TRACHALION. Et que les effets me prouvent que j'ai rendu service à des gens reconnaissants.

DÉMONÈS. C'est bon.

TRACHALION. Toujours c'est bon ?

DÉMONÈS. C'est bon : je te rends la monnaie de ta pièce. Mais va-t'en vite à la ville, et reviens.

TRACHALION. C'est bon : je serai ici dans un moment. En attendant, préparez tout ce qu'il faut.

DÉMONÈS. C'est bon.

TRACHALION. Qu'Hercule le bénisse avec tous ses *c'est bon* dont il m'a rebattu les oreilles ! A tout ce que je disais : « c'est bon ! »

SCÈNE VII. — GRIPUS, DÉMONÈS.

GRIPUS. Pourrais-je vous dire deux mots, Démonès ?

DÉMONÈS. Qu'y a-t-il, Gripus ?

GRIPUS. C'est pour la valise ; si vous êtes sage, vous agirez sagement, vous garderez le bien que les dieux vous envoient.

DÉMONÈS. Tu trouves juste que je dise que l'argent d'autrui m'appartient ?

GRIPUS. Quand je l'ai trouvé dans la mer ?

DÉMONÈS. Tant mieux pour celui qui l'a perdu ; ce n'est pas une raison pour que la valise t'appartienne.

GRIPUS. C'est pour cela que vous êtes pauvre, vous êtes trop honnête et trop délicat.

DÉMONÈS. O Gripus, Gripus, dans sa vie l'homme rencontre bien des pièges qui l'abusent et le trompent. Il y a, ma foi, d'ordinaire une amorce : si on se jette avidement dessus, l'avidité vous fait tomber dans le panneau ; mais celui qui va avec circonspection, avec prudence, avec adresse, jouit longtemps et honnêtement du bien honnêtement acquis. C'est là, il me semble, un butin qui nous sera ravi, et la perte nous est plus profitable que la trouvaille. Quand je sais que ce qu'on m'apporte est à autrui, je le recélerais ? non, notre ami Démonès ne fera point cela. Le sage doit toujours bien prendre garde de ne rien mettre sur sa conscience. Quand j'ai eu du plaisir au jeu, je ne me soucie pas du gain.

GRIPUS. J'ai vu dans le temps nos comiques débiter de belles sentences dans ce genre-là, et l'on applaudissait à ces sages leçons qu'ils donnaient au public ; mais lorsque chacun de son côté était rentré chez soi, nul ne se conformait aux préceptes.

DÉMONÈS. Rentre, ne m'importune pas ; tiens ta langue. Je ne te donnerai rien, ne t'y trompe pas.

GRIPUS. Et moi je prie les dieux que tout ce qu'il y a dans cette valise, soit or, soit argent, se change en poussière. *(Il s'en va.)*

DÉMONÈS. Voilà ce qui fait que nous avons des vauriens d'esclaves. Si celui-ci avait rencontré un autre garnement, il aurait fait le vol avec lui de compagnie, et croyant prendre, il aurait été pris lui-même ; la capture entraînerait une autre capture. Mais je vais rentrer et faire mon sacrifice, puis je dirai qu'on mette aussitôt notre souper sur le feu.

SCÈNE VIII. — PLEUSIDIPPE, TRACHALION.

PLEUSIDIPPE. Répète-moi encore tout cela, mon cher cœur, mon petit Trachalion, mon affranchi, mon patron, que dis-je ? mon père. Palestra a donc retrouvé son père et sa mère

TRACHALION. Oui.

PLEUSIDIPPE. Et elle se trouve ma compatriote ?

TRACHALION. Je le suppose.

PLEUSIDIPPE. Et je l'épouserai ?

TRACHALION. Je le soupçonne.

PLEUSIDIPPE. Estimes-tu, dis-moi, qu'il me la donnera aujourd'hui ?

TRACHALION. Je l'estime.

PLEUSIDIPPE. Et que je dois féliciter le père de cette reconnaissance ?

TRACHALION. Je l'estime.

PLEUSIDIPPE. Et la mère ?

TRACHALION. Je l'estime.

PLEUSIDIPPE. Qu'est-ce que tu estimes ?

TRACHALION. J'estime que ce que vous me demandez....

PLEUSIDIPPE. Mais combien l'estimes-tu ?

TRACHALION. J'estime....

PLEUSIDIPPE. Mais fais-toi acquéreur, ne te contente pas d'estimer toujours.

TRACHALION. C'est ce que j'estime.

PLEUSIDIPPE. Si je pourrais ?

TRACHALION. Accepté.

PLEUSIDIPPE. Ou si j'allais comme cela, tranquillement ?

TRACHALION. Accepté.

PLEUSIDIPPE. La saluerai-je aussi en arrivant ?

TRACHALION. Accepté.

PLEUSIDIPPE. Et son père aussi ?

TRACHALION. Accepté.

PLEUSIDIPPE. Et sa mère ensuite

TRACHALION. Accepté.

PLEUSIDIPPE. Et après ? Si en arrivant j'embrassais le père ?

TRACHALION. Refusé.

PLEUSIDIPPE. Et la mère ?

TRACHALION. Refusé.

PLEUSIDIPPE. Et elle-même ?

TRACHALION. Refusé.

PLEUSIDIPPE. Malheur à moi ! il clôt les rôles. Il n'accepte plus maintenant quand je le veux.

TRACHALION. Vous êtes fou : suivez-moi.

PLEUSIDIPPE. Conduis-moi où tu voudras, mon patron.

ACTE V.

SCÈNE I. — LABRAX.

Y a-t-il au monde un mortel plus malheureux que moi ? Pleusidippe vient de me faire condamner au tribunal ; on m'enlève Palestra : je suis ruiné ! On croirait vraiment que nous autres entremetteurs nous sommes les enfants de la joie, tant tout le monde se réjouit quand il arrive mésaventure à l'un de nous. Mais je vais retrouver dans le temple de Vénus cette autre fille qui est à moi ; que je l'emmène au moins, c'est tout ce qui me reste de ma fortune.

SCÈNE II. — GRIPUS, LABRAX.

GRIPUS, *aux gens de la maison*. Ah ! ma foi, vous ne verrez pas Gripus en vie jusqu'à ce soir, si on ne me rend la valise.

LABRAX. Je succombe ! chaque fois que j'entends parler de valise, c'est un coup de massue que je reçois dans la poitrine.

GRIPUS. Ce coquin-là est libre, et moi qui ai pris la valise dans mon filet et qui l'ai sortie de la mer, vous ne voulez rien me donner ?

LABRAX. Grands dieux, voilà des paroles qui me font dresser les oreilles.

GRIPUS. Je poserai, ma foi, des affiches avec des lettres longues d'une coudée : « Si quelqu'un a perdu une valise où il y a beaucoup d'or et d'argent, qu'il vienne la réclamer à Gripus. » Vous avez beau prétendre, vous ne l'aurez pas.

LABRAX. Par Hercule, il sait qui est celui qui a ma valise, à ce que je vois. Il faut l'aborder. Dieux, venez-moi en aide, de grâce.

GRIPUS, *à quelqu'un de la maison*. Pourquoi m'appelles-tu ? Je veux nettoyer cette broche ici, devant la porte, car elle est, ma foi, plutôt de rouille que de fer ; plus je la frotte, plus elle devient rouge, et si mince ! Cette broche-là est une fleur de printemps, elle s'en va dans vos mains.

LABRAX. Bonjour, l'ami.

GRIPUS. Que les dieux vous bénissent avec votre longue per-ruque.

LABRAX. Comment va ?

GRIPUS. On nettoie sa broche.

LABRAX. Et la santé ?

GRIPUS. Et vous ? seriez-vous médecin, par hasard ?

LABRAX. Non, j'ai une lettre de trop pour être médecin

GRIPUS. Alors vous êtes mendiant ¹ ?

LABRAX. Vous avez mis le doigt dessus.

GRIPUS. Aussi vous en avez toute la mine. Mais qu'y a-t-il pour votre service ?

LABRAX. La nuit passée, j'ai été saucé dans la mer. Mon vaisseau a fait naufrage, et j'ai perdu, hélas ! tout ce que j'avais.

GRIPUS. Qu'est-ce que vous avez perdu ?

LABRAX. Une valise qui contenait beaucoup d'or et d'argent.

GRIPUS. Et vous rappelez-vous ce qu'il y avait dans cette valise ?

LABRAX. Qu'importe, puisqu'elle est perdue ?

GRIPUS. Et si... ?

LABRAX. Parlons d'autre chose.

GRIPUS. Si je savais qui l'a trouvée ? je veux que vous me donniez le signalement.

LABRAX. Il y avait dans une sacoche huit cents pièces d'or, plus cent philippes à part dans un petit sac.

GRIPUS, *à part*. Beau butin, ma foi ! j'aurai une large récompense. Les dieux protègent le monde : je sortirai de là avec bénéfice. Je n'en doute pas, la valise est à lui. (*Haut.*) Continuez.

LABRAX. Un grand talent de bon argent dans un sac, puis un pot, un entonnoir, une coupe, une jarre, un vase à boire.

GRIPUS. Peste ! vous aviez là de fières richesses.

LABRAX. C'est un vilain et bien triste mot, *j'avais*, quand on n'a plus rien.

GRIPUS. Combien donneriez-vous à celui qui vous renseignerait, qui vous mettrait sur la trace ? Dites vite, lestement.

LABRAX. Trois cents doubles drachmes.

GRIPUS. Bagatelle !

LABRAX. Quatre cents.

GRIPUS. Sornettes !

LABRAX. Cinq cents.

GRIPUS. Noix creuse !

LABRAX. Six cents.

GRIPUS. Vous dites des pauvretés.

1. Jeu de mots sur *medicus* et *mendicus*.

LABRAX. Je mettrai sept cents.

GRIPUS. Vous avez la bouche chaude ; vous voulez la refroidir, n'est-ce pas ?

LABRAX. J'irai jusqu'à mille.

GRIPUS. Vous rêvez.

LABRAX. Je n'ajouterai rien ; allez-vous-en.

GRIPUS. Voyons, écoutez. Si je m'en vais d'ici, je n'y serai plus.

LABRAX. Voulez-vous onze cents ?

GRIPUS. Vous dormez.

LABRAX. Dites alors combien il vous faut.

GRIPUS. Pour que vous ne soyez plus forcé d'ajouter toujours, ce sera un grand talent, mais pas une obole de moins. Dites donc oui ou non.

LABRAX. Je vois qu'il faut en passer par là. On donnera le talent.

GRIPUS. Avancez par ici ; je veux que Vénus reçoive votre parole.

LABRAX. Ordonnez tout ce qu'il vous plaira.

GRIPUS. Touchez l'autel de la déesse.

LABRAX. Je le touche.

GRIPUS. Il faut jurer maintenant par Vénus.

LABRAX. Jurer quoi ?

GRIPUS. Ce que je prescrirai.

LABRAX. Dites donc la formule que vous voulez ; car pour moi, je n'ai besoin de prier personne.

GRIPUS. La main sur l'autel.

LABRAX. Voilà.

GRIPUS. Jurez de me compter l'argent le jour même où vous tiendrez la valise.

LABRAX. Soit.

GRIPUS. Vénus Cyrénéenne, je te prends à témoin....

LABRAX. Vénus Cyrénéenne, je te prends à témoin....

GRIPUS. Si cette valise que j'ai perdue dans mon naufrage....

LABRAX. Si cette valise que j'ai perdue dans mon naufrage....

GRIPUS. Est retrouvée intacte avec l'or et l'argent....

LABRAX. Est retrouvée intacte avec l'or et l'argent....

GRIPUS. Et rentre en ma possession....

LABRAX. Et rentre en ma possession....

GRIPUS. Alors Gripus ici présent.... Dites, et touchez-moi.

LABRAX. Alors Gripus ici présent.... Je le dis, Vénus, pour que tu entendes.

GRIPUS. Recevra de moi sur l'heure un grand talent d'argent.

LABRAX. Recevra de moi sur l'heure un grand talent d'argent.

GRIPUS. Et si vous trichez, ajoutez que vous priez Vénus de vous exterminer dans votre commerce et de vous perdre pour toujours. Et en tout cas que le souhait subsiste, quand vous aurez juré.

LABRAX. Et si je triche avec lui, Vénus, je te prie de rendre malheureux tous les gens de mon métier.

GRIPUS. C'est toujours ce qui arrivera, quand même vous garderiez votre parole. Attendez-moi ici, je vais aller chercher notre vieillard, et vous lui réclamerez tout de suite votre valise. *(H entre.)*

LABRAX. Il aura beau me rendre ma valise, je ne lui dois pas une obole. C'est à moi à décider de ce qu'a juré ma langue. Mais motus ! le voici qui sort et qui m'amène le bonhomme.

SCÈNE III. — GRIPUS, DÉMONÈS, LABRAX.

GRIPUS, à *Démonès*. Suivez-moi, par ici.... Où est-il, ce bandit?... Hé ! là-bas, tenez ! voici celui qui a la valise.

DÉMONÈS. Je l'ai, je conviens que c'est moi qui la tiens ; si elle est à toi, reprends-la. Tout ce qu'il y avait dedans, on te le rendra intact. Prends, si elle est à toi :

LABRAX. Dieux immortels ! c'est bien la mienne. Salut, ma chère valise.

DÉMONÈS. Elle t'appartient ?

LABRAX. Belle demande ! Elle aurait été à Jupiter qu'elle n'en serait, ma foi, pas moins à moi.

DÉMONÈS. Tout y est en parfait état : seulement on en a retiré tout à l'heure une cassette avec des jouets qui m'ont fait retrouver ma fille.

LABRAX. Quelle fille ?

DÉMONÈS. Palestra, qui était à toi ; il s'est trouvé que c'est mon enfant.

LABRAX. Par Hercule, tant mieux ! puisque cela vous fait plaisir, je m'en réjouis.

DÉMONÈS. Je ne t'en crois guère.

LABRAX. Pour vous prouver que ma joie est sincère, je ne vous demande pas une obole pour elle, je vous en fais cadeau.

DÉMONÈS. Tu es trop honnête, ma foi.

LABRAX. Non, ma foi, c'est vous.

GRIPUS. Hé bien, l'ami, tiens-tu ta valise ?

LABRAX. Je la tiens.

GRIPUS. Dépêche-toi.

LABRAX. De quoi faire ?

GRIPUS. De me compter la somme.

LABRAX. Par Pollux, je ne te donnerai rien, je ne te dois rien.

GRIPUS. Qu'est-ce à dire ? tu ne me dois rien ?

LABRAX. Non, ma foi.

GRIPUS. Tu ne m'as pas juré ?

LABRAX. J'ai juré, et je jurerai encore si le cœur m'en dit. Le serment a été établi pour conserver, et non pour perdre ce qu'on a.

GRIPUS. Allons, donne-moi mon grand talent d'argent, coquin, parjure.

DÉMONÈS. Gripus, qu'est-ce que ce talent que tu lui réclames ?

GRIPUS. Il a fait serment de me le donner.

LABRAX. Cela me fait plaisir de jurer. Es-tu grand pontife pour me déclarer parjure ?

DÉMONÈS. Pourquoi t'a-t-il promis cet argent ?

GRIPUS. Il a juré, si je faisais rentrer cette valise en ses mains, de me donner un grand talent d'argent.

LABRAX. Donne-moi un juge à qui je puisse prouver que tu as contracté de mauvaise foi et que je n'ai pas encore mes vingt-cinq ans.

GRIPUS, *montrant Démonès*. Plaide par-devant celui-ci.

LABRAX. J'en veux un autre

DÉMONÈS, *à Labrax*. Je ne souffrirai pas que tu la lui reprennes avant que je l'aie condamné. Lui as-tu promis l'argent ?

LABRAX. J'en conviens.

DÉMONÈS. Ce que tu as promis à mon esclave m'appartient de droit. Ne cherche pas à nous servir un plat de ton métier, tu n'y parviendrais pas.

GRIPUS. Tu pensais avoir affaire à un homme facile à attraper : mais il faut nous compter ici de l'argent de bon aloi, (*montrant Démonès*) que je lui verserai aussitôt pour qu'il m'affranchisse.

DÉMONÈS. Comme j'ai été obligé pour toi, et que grâce à moi tout ceci t'a été conservé....

GRIPUS. Grâce à moi plutôt, ne dites pas à vous, ma foi.

DÉMONÈS. Tu feras bien de te taire.... Il faut que tu m'obliges à ton tour ; un service en vaut un autre.

LABRAX. C'est donc une prière pour chose qui dépend de moi ?

DÉMONÈS. Je ferais de belle besogne, si j'allais à mes risques et périls prétendre sur ce qui t'appartient !

GRIPUS, *à part*. Je suis sauvé ; le maraud chancelle : c'est signe de liberté.

DÉMONÈS. Celui-ci a trouvé cette valise ; il est mon esclave. Je te l'ai conservée avec cette grosse somme.

LABRAX. Je vous remercie, et je ne m'oppose pas à ce que vous receviez le talent que je lui ai promis.

GRIPUS. Dis donc, c'est à moi qu'il faut le donner, si tu n'as pas perdu le sens.

DÉMONÈS. Te tairas-tu, à la fin ?

GRIPUS. Vous avez l'air de prendre mes intérêts, et c'est pour vous que vous plaidez. Sur ma foi, vous ne me ferez pas tort de ce talent, si je perds le reste du butin.

DÉMONÈS. Tu seras étrillé si tu ajoutes un seul mot.

GRIPUS. Eh ! tuez-moi si vous voulez ; je ne me tairai que si on me ferme la bouche avec un talent.

LABRAX, *montrant Démonès*. Il veille au grain pour toi ; silence !

DÉMONÈS. Viens un peu par ici, mauvais marchand.

LABRAX. Volontiers.

GRIPUS. Parlez tout haut, je ne veux pas de murmure ni de chuchoterie.

DÉMONÈS, *à Labrax*. Dis-moi, combien as-tu acheté cette autre fillette, Ampélisca ?

LABRAX. J'ai versé mille doubles drachmes.

DÉMONÈS. Veux-tu que je te propose un excellent marché ?

LABRAX. De tout cœur.

DÉMONÈS. Je partage en deux le talent.

LABRAX. Bon.

DÉMONÈS. Prends-en la moitié pour affranchir la petite, et donne l'autre moitié à celui-ci.

LABRAX. J'y consens.

DÉMONÈS. Pour cette moitié j'affranchirai Gripus, qui est cause que tu as retrouvé ta valise et moi ma fille.

LABRAX. C'est bien fait ; mille fois merci.

GRIPUS, *s'approchant*. Va-t-on bientôt me payer ?

DÉMONÈS. C'est réglé, Gripus : j'ai l'argent.

GRIPUS. Mais j'aime mieux l'avoir moi-même, ma foi.

DÉMONÈS. Tu n'as rien à prétendre ici, ne te fais pas illusion. Délie-le de son serment.

GRIPUS. Ah! je suis perdu, si je ne me pends; je meurs. Vous ne me jouerez plus jamais pareil tour.

DÉMONÈS. Soupe avec nous aujourd'hui, Labrax

LABRAX. Soit! l'offre me sourit.

DÉMONÈS. Suivez-moi tous deux à la maison. (*Aux spectateurs.*) Spectateurs, je vous inviterais aussi, mais je n'ai rien à vous donner, il n'y a pas de fricot au logis, et je crois bien que vous êtes engagés ailleurs. Mais si vous voulez applaudir fortement cette comédie, venez tous boire un coup chez moi dans seize ans. (*A Labrax et à Gripus.*) Vous autres, soupez ici tous les deux.

LABRAX. Volontiers.

DÉMONÈS, *aux spectateurs.* Applaudissez.

STICHUS

(Stichus)

NOTICE SUR STICHUS.

Le sujet de *Stichus* n'est pas moins moral que celui de la comédie qu'on vient de lire : c'est le panégyrique de la foi conjugale. L'exposition nous montre deux sœurs, mariées toutes deux et abandonnées toutes deux de leurs maris, qui, après s'être ruinés, sont partis pour des contrées lointaines, dans l'espoir de rétablir leur fortune. Cette absence, qui dure déjà depuis trois années, sans qu'elles aient jamais reçu aucune nouvelle, les autorise à faire divorce, et leur père, homme dur et intéressé veut les y contraindre. L'une résiste avec fermeté et veut rester fidèle à celui qui lui a été donné pour époux ; l'autre hésite et, sans les encouragements de sa sœur, n'oserait tenir tête à l'autorité paternelle : de là un charmant contraste. Cette première scène laisse une impression bienfaisante : nous voilà enfin dans une honnête famille, en compagnie d'honnêtes femmes, car toutes celles que nous voyons défiler devant nous, même les plus pures, sont dans un milieu de corruption et de vice.

Mais quelle faiblesse dans l'intrigue, ou plutôt quelle complète absence d'intrigue ! Le père paraît ; il parle encore de divorce, mais c'est pour éprouver ses filles : il aimerait mieux sans doute leur voir quitter la maison conjugale pour prendre de riches maris, mais il ne songe guère à les y contraindre. Puis nos absents reviennent au moment où on les attend le moins ; ils trouvent tout dans l'ordre, des femmes patientes et dévouées, joyeuses de leur retour, une maison sagement conduite, un beau-père que la nouvelle de leur

fortune relevée apaise comme par enchantement. Et la pièce, qui n'est, on le voit, qu'une succession de scènes, se terminerait là, si Plaute ne voulait nous donner le spectacle d'une orgie, dont deux esclaves et une maîtresse qui leur est commune sont les personnages assez peu intéressants. Nous voilà bien loin de la première scène, et cette comédie, qui commence par un tableau de morale, finit par une partie de débauche. Les Romains, paraît-il, n'en étaient pas choqués.

ARGUMENT¹.

Un vieillard gronde ses filles de défendre toujours, au lieu de les abandonner, leurs maris, deux frères, devenus pauvres et partis pour l'étranger. De leur côté elles l'amadouent par de gentilles paroles, pour qu'il leur permette de conserver ceux qu'elles ont épousés. Les maris reviennent après s'être enrichis outre mer; ils reprennent chacun leur femme, et Stichus est autorisé à se divertir.

1. Cet argument, qui est acrostiche, est attribué au grammairien Priscien.

PERSONNAGES.

PANÉGYRIS , femme d'Épignome.
PINACÉIE , femme de Pamphilippe.
ANTIPHON , père de Panégyris et de Pinacie.
GÉLASIME , parasite.
CROCOTIE , servante de Panégyris.
DINACION , esclave de Panégyris.
ÉPIGNOME.
STICHUS , esclave d'Épignome.
PAMPHILIPPE.
SAGARIN , esclave de Pamphilippe.
STÉPHANIE , esclave de Pamphilippe.

La scène est à Athènes.

STICHUS.

ACTE I.

SCÈNE I. — PANÉGYRIS, PINACIE.

PANÉGYRIS. Je crois, ma sœur, que Pénélope a bien souffert au fond de l'âme, elle qui fut si longtemps veuve de son mari : nous pouvons juger par nous-mêmes de ce qu'elle sentait : nos maris sont absents, et leur sort nous tient jour et nuit, ma sœur, dans une inquiétude continuelle.

PINACIE. Il nous faut faire notre devoir, ma sœur ; nous ne faisons en cela que ce que l'honneur nous commande. Mais, ma sœur, écoute-moi un peu ; j'ai mille choses à te dire au sujet de nos maris.

PANÉGYRIS. Est-ce quelque chose de bon ?

PINACIE. Je l'espère du moins et je le voudrais ; mais, ma sœur, ce qui me tourmente, c'est que ton père et le mien, qui a dans la ville et partout la réputation du plus honnête homme, fait en ce moment un métier assez malhonnête : quel injuste affront ne fait-il pas à nos maris absents en voulant nous contraindre de renoncer à eux ! Cela me dégoûte de la vie, ma sœur, cela me déchire, cela me mine.

PANÉGYRIS. Ne pleure pas, ma sœur ; ne fais pas à ton cœur ce dont ton père te menace. Il faut espérer qu'il en agira mieux. Je le connais, il parle ainsi pour rire ; quand on lui donnerait les montagnes de Perse, que l'on dit toutes d'or, il ne voudrait pas faire ce que tu crains. Mais quand même, nous ne devons pas nous fâcher ; il n'aurait pas tout à fait tort : car voilà trois ans que nos maris ont quitté la maison.

PINACIE. C'est vrai.

PANÉGYRIS. Et depuis ce temps-là, vivent-ils, se portent-ils bien, où sont-ils, que font-ils, comment vont leurs affaires ? Ils ne nous donnent point de nouvelles et ne reviennent point.

PINACIE. Est-ce donc qu'il t'en coûte, ma sœur, parce qu'ils ne font pas leur devoir, de faire le tien ?

PANÉGYRIS. Oui ma foi.

PINACIE. Ah ! tais-toi ; garde-toi, je t'en prie, garde-toi bien de me faire entendre encore une telle parole.

PANÉGYRIS. Et pourquoi cela ?

PINACIE. Parce que, à mon sens, toute personne sage doit s'attacher à son devoir et le remplir. Aussi, ma sœur, bien que tu sois mon aînée, je te conseille de songer à ce que tu dois. S'ils se conduisent mal, s'ils nous traitent autrement qu'ils ne devraient, malgré cela, ma foi, à moins que nous ne voulions devenir tout à fait coupables, il faut ne pas perdre de vue nos obligations.

PANÉGYRIS. Tu as raison, je me tais.

PINACIE. Mais tâche de t'en souvenir.

PANÉGYRIS. Je ne veux pas, ma sœur, passer pour oublier mon mari ; avec moi il n'a pas mal placé ses bienfaits ; par Pollux, sa bonté m'est agréable et chère, et je ne me repens pas de cette union, je n'ai pas de raison pour vouloir y porter atteinte. Mais enfin cela dépend d'un père ; nous devons faire ce que nos parents nous ordonnent.

PINACIE. Je le sais, et cette pensée augmente mon chagrin, car il nous a déjà déclaré à peu près sa résolution.

PANÉGYRIS. Cherchons donc quel parti nous devons prendre.

SCÈNE II. — ANTIPHON, PANÉGYRIS, PINACIE.

ANTIPHON, à ses esclaves. L'esclave qui attend toujours qu'on l'avertisse de son devoir, et qui n'y pense pas de lui-même, est une triste emplette pour son maître. Vous n'oubliez pas, le jour des calendes, de venir chercher votre ration ; pourquoi songez-vous moins à faire ce qu'il faut dans la maison ? Si chaque objet n'est pas à sa place quand je reviendrai, je vous donnerai de la mémoire à coups de nerfs de bœuf. On ne dirait pas que ce sont des hommes, mais des cochons, qui demeurent ici avec moi. Tâchez, s'il vous plait, que la maison soit propre quand je rentrerai. Je serai de retour dans un moment ; je vais voir ma fille aînée. Si on me demande, que l'un de vous vienne me chercher ; mais je serai ici tout à l'heure.

PINACIE. Eh bien, ma sœur, si notre père tient bon contre nous ?

PANÉGYRIS. Il faut nous résigner, il est le plus fort.

ANTIPHON. Si elles aiment mieux rester ici que de prendre d'autres maris, à leur aise : qu'ai-je besoin, sur la fin de mes jours, de leur faire la guerre ? surtout quand il me semble qu'elles n'ont rien fait pour cela. Non ! pas de querelles ! Mais voici, je pense, ce que j'ai de mieux à faire : examinons comment je m'y prendrai tout d'abord, si je les tâterai d'une façon un peu détournée, comme si je n'avais pas de reproches à leur faire, comme si je n'avais rien appris de défavorable sur leur compte ; ou bien si je tâcherai d'en venir à mes fins par la douceur ou par la menace. Je sais qu'il y aura des contestations ; je connais mes filles sur le bout du doigt.

PINACIE. Mon avis est de recourir aux prières et non à la rébellion. Si nous réclamons son indulgence, j'espère que nous l'obtiendrons : nous ne pouvons lui tenir tête sans nous déshonorer, sans nous rendre coupables au dernier point. Pour moi, je n'en ferai rien, et je te conseille aussi de n'en rien faire ; prions-le, je connais nos parents, on peut le fléchir.

ANTIPHON. Voici ce que je ferai : j'aurai l'air de les croire coupables. J'userai de ruse, je mettrai l'épouvante dans leurs cœurs ; après cela, je leur découvrirai ma manière de voir. Il y aura bien des mots, je n'en doute pas. Entrons : mais la porte est ouverte.

PINACIE. Assurément, je viens d'entendre la voix de mon père.

PANÉGYRIS. C'est lui, ma foi : allons au-devant de lui et embrassons-le.

PINACIE. Bonjour, mon père.

ANTIPHON. Bonjour, toutes les deux : allons, allons, éloignez-vous.

PINACIE. Un baiser....

ANTIPHON. J'ai assez de vos baisers.

PINACIE. De grâce, mon père, pourquoi cela ?

ANTIPHON. Ils m'engloutissent le cœur.

PINACIE. Asséyez-vous ici, mon père.

ANTIPHON. Je ne m'assiérai point là. Mettez-vous-y, vous ; je prendrai place sur ce banc.

PINACIE. Attendez, un coussin.

ANTIPHON. Vous prenez trop de peine pour moi, je suis bien comme cela.

PINACIE. Laissez, mon père.

ANTIPHON. À quoi bon ?

PINACIE. Il le faut.

ANTIPHON. C'est pour te contenter ; assez comme cela.

PINACIE. Des enfants ne peuvent prendre trop de soin de leur père. Qui devons-nous chérir plus que vous, et après vous, mon père, nos maris, dont vous avez voulu nous faire les compagnes ?

ANTIPHON. Vous faites ce que doivent faire d'honnêtes femmes, en conservant pour vos maris absents les mêmes sentiments que s'ils étaient auprès de vous.

PINACIE. L'honneur veut, mon père, que nous honorions ceux qui nous ont prises pour compagnes.

ANTIPHON. N'y a-t-il ici aucun étranger pour surprendre nos paroles ?

PANÉGYRIS. Personne, mon père, que vous et nous.

ANTIPHON. J'entends que vous me prêtiez attention. Je ne me connais guère aux femmes et à leur humeur, c'est un écolier qui vient prendre vos leçons, vous demander quelle doit être la conduite des meilleures épouses ; mais dites-le-moi l'une et l'autre.

PANÉGYRIS. A quel propos venez-vous vous informer auprès de nous de la conduite des femmes ?

ANTIPHON. C'est que je cherche une moitié, ma foi, maintenant que votre mère est morte.

PANÉGYRIS. Vous n'aurez pas de peine, mon père, à en trouver une plus méchante et d'un plus mauvais caractère ; mais vous ne mettrez pas la main sur une meilleure il n'y en a pas sous le soleil.

ANTIPHON. Enfin je fais cette question à toi et à ta sœur ici présente.

PINACIE. Ma foi, je sais comme une femme doit être, si elle est à mon idée.

ANTIPHON. Je veux précisément savoir quelle est ton idée.

PINACIE. Quand elle sort dans les rues, qu'elle ferme la bouche à tout le monde, qu'elle ne donne pas une juste prise à la médisance.

ANTIPHON, à *Panégyris*. A ton tour maintenant.

PINACIE. Que voulez-vous que je vous dise, mon père

ANTIPHON. A quoi on reconnaît le mieux une femme d'un bon caractère.

PANÉGYRIS. C'est lorsqu'ayant le pouvoir de mal faire elle sait s'en défendre.

ANTIPHON. Pas mal cela. (*A Pinacie.*) A toi à présent : lequel vaut le mieux, d'épouser une fille ou une veuve ?

PINACIE. Autant que je peux en juger, de beaucoup de maux le moindre mal est le moindre. Que celui qui peut se passer de femme s'en passe, qu'il ne fasse jamais la veille ce dont il se repentirait le lendemain.

ANTIPHON, à Panégyris. Entre toutes les femmes, quelle est la plus sage ?

PANÉGYRIS. Celle qui, au milieu de la prospérité, sait cependant se connaître, et celle qui se résignera à passer d'une meilleure fortune à une pire.

ANTIPHON. Eh bien, je vous ai éprouvées assez adroitement pour savoir votre façon de penser. Mais voici pourquoi je suis venu vous trouver et j'ai voulu vous parler à toutes deux. Mes amis me conseillent de vous reprendre chez moi.

PANÉGYRIS. Mais nous, que cela regarde, nous vous donnons un autre conseil. Ou il ne fallait pas dans le temps nous donner à eux, s'ils vous déplaisaient, ou il n'est pas bien, mon père, de nous emmener aujourd'hui de chez eux en leur absence.

ANTIPHON. Je consentirais à vous voir, de mon vivant, des mendiants pour maris !

PINACIE. Mon mendiant me platt ; un roi platt à sa reine. J'ai les mêmes sentiments dans la pauvreté qu'autrefois dans l'opulence.

ANTIPHON. Faites-vous donc tant de cas de bandits, de porteurs de besace ?

PANÉGYRIS. Vous ne m'avez pas mariée, je pense, avec de l'argent, mais avec un homme.

ANTIPHON. Comment ! vous les attendez, quand voici déjà trois ans qu'ils sont partis ? Que ne quittez-vous un parti misérable pour un mariage superbe ?

PANÉGYRIS. C'est une folie, mon père, que de porter les chiens à la chasse. Une femme qui épouse malgré elle est l'ennemie de son mari.

ANTIPHON. Ainsi, c'est décidé, aucune de vous ne veut faire la volonté de son père ?

PINACIE. Nous la faisons, puisque nous ne voulons pas quitter les maris que vous nous avez donnés.

ANTIPHON. Bonsoir, je m'en vais, je dirai vos raisons à mes amis.

PANÉGYRIS. Ils nous en estimeront davantage, je crois, si ce sont de braves gens.

ANTIPHON. Soignez donc votre ménage pour le mieux.

PANÉGYRIS. À la bonne heure, voilà un sage conseil ; là-dessus, nous vous écouterons. (*Il s'en va.*) Entrons, ma sœur.

PINACIE. Non, je veux d'abord faire un tour chez moi. Si par hasard tu reçois des nouvelles de ton mari, prévienls-moi.

PANÉGYRIS. Je ne te cacherai rien, ne me cache rien non plus de ce que tu apprendras. (*Pinacie sort.*) Hé ! Crocotie, va chercher le parasite Gélasime ; amène-le avec toi : je veux l'envoyer au port, pour savoir s'il n'est pas arrivé d'Asie quelque vaisseau, hier ou aujourd'hui. J'ai bien un esclave qui fait sentinelle là-bas du matin au soir, mais pourtant je désire qu'on y donne un coup d'œil. Hâte-toi et reviens vite. (*Elle rentre.*)

SCÈNE III. — GÉLASIME, CROCOTIE.

GÉLASIME, sans voir Crocotie. Je suppose bien que j'ai eu pour mère la Faim ; car depuis que je suis au monde jamais je ne me suis senti rassasié. Jamais personne ne témoignera à sa mère plus de reconnaissance que je n'en témoigne, bien malgré moi, à la mienne. Elle m'a porté dix mois dans son sein, et moi voici plus de dix ans que je la porte dans mon ventre. Quand elle me portait, j'étais tout petit, elle se fatiguait d'autant moins, je pense ; et moi ce n'est pas une toute petite faim que je porte dans mes entrailles, c'est une grande et grosse gaillarde, ma foi. Tous les jours je me sens venir des maux de ventre, mais je ne peux accoucher de ma mère, je ne sais comme cela se fait. J'ai entendu dire bien des fois que la femelle de l'éléphant porte dix années entières ; il faut que la faim soit de la même race, car voilà longues années qu'elle est logée dans mon sein. Maintenant, si quelqu'un veut un homme pour le faire rire, je suis à vendre avec mon équipement au complet. Je cherche de quoi combler mes vides. Mon père m'a donné le nom de Gélasime, parce que tout bambin j'étais déjà plaisant. La pauvreté aussi m'a fait avoir ce nom, c'est grâce à elle que j'ai pris le métier de bouffon : elle dresse à toutes sortes d'industries celui sur qui elle a mis le grappin. Mon père disait que j'étais né en temps de disette ; c'est pour cela sans doute que je crève si fort la faim. Mais en revanche notre famille est douée d'une telle politesse, que je ne refuse jamais quand on m'invite à manger. Malheureusement certains tours de conversation ont disparu de la société, les meilleurs, ma foi, à mon sens, et les plus aimables, on s'en servait dans le temps. « Venez souper

chez nous.... Acceptez.... Dites oui.... Pas de façons.... Cela vous va-t-il?... Je le veux, vous dis-je.... Je ne vous laisse pas aller ! » Maintenant on a trouvé pour remplacer cela une phrase qui ne vaut rien, ma foi, et qui ne signifie guère : « Je vous inviterais bien, mais je soupe moi-même en ville. » Je voudrais lui voir casser les reins, à cette phrase, ou voir crever celui qui la dit, s'il soupe chez lui. Ces mots-là me réduisent à embrasser la vie des barbares et à faire le métier de crieur : j'annoncerai une enchère, et je me mettrai moi-même en vente.

CROCOTIE, *à part*. Voilà ce parasite qu'on m'envoie chercher. Écoutons un peu ce qu'il dit, avant de l'aborder.

GÉLASIME. Mais il y a ici une foule de citoyens malins qui s'occupent activement des affaires d'autrui parce qu'ils n'ont à s'occuper de rien pour eux-mêmes. Quand ils apprennent qu'on va faire une vente, ils viennent aussitôt s'informer des raisons, si c'est pour payer une dette ou acheter une terre, ou rendre la dot à la femme dont on se sépare. Mais je m'embarrasse peu de ces gens-là, quoique je trouve, ma foi, qu'ils se donnent bien de la peine pour avoir du mal ; je leur dirai donc le motif de ma vente pour leur faire plaisir, car il n'y a pas de curieux qui ne soit malveillant. Voici pourquoi je me fais moi-même mon crieur : j'ai essuyé malheureusement des pertes épouvantables, mes serviteurs m'ont mis sur la paille. Que de franches lippées au cercueil ! que de dîners dont j'ai pleuré le trépas ! que de bonnes rasades ! que de repas ! tout cela perdu coup sur coup en trois ans. Aussi je me suis flétri misérablement dans le chagrin et les regrets ; je suis aux trois quarts mort de faim.

CROCOTIE, *à part*. Il n'y a personne d'aussi amusant que lui quand il a le ventre vide.

GÉLASIME. Je suis donc résolu de faire une enchère ; je suis forcé de me défaire de tout ce que j'ai. Allons, avancez, c'est une trouvaille pour qui se présentera. Je vends des mots pour rire, voyons, enchérissez. Qui met un souper ? qui met un dîner?... Hercule te bénisse ! Un dîner ? et toi un souper ? Hein ! n'as-tu pas fait signe ? Personne ne t'en donnera de meilleurs, je ne souffrirai pas qu'aucun parasite en ait de meilleurs. Ou bien des frictions à la grecque, sudorifiques, ou des massages délicats pour chasser les fumées, de fins propos, de petites flatteries, des mensonges mignons de parasite, une brosse rouillée, une fiole rouge, un parasite vide pour y serrer

les restes? Il faut que tout cela se vende au plus vite, que j'en offre la dime à Hercule¹.

CROCOTIE, *à part*. Par Castor, voilà une vente qui ne vaut pas grand'chose! La faim lui est descendue jusqu'aux talons. Parlons-lui.

GÉLASIME. Qui est-ce qui vient là à ma rencontre? Eh! c'est Crocotie, la servante d'Épignome.

CROCOTIE. Bonjour, Gélasime.

GÉLASIME. Je ne m'appelle pas comme cela.

CROCOTIE. C'était pourtant bien votre nom.

GÉLASIME. Parfaitement, mais je ne l'ai plus, il est usé; mon véritable nom à présent est Mange-Peu.

CROCOTIE. Ah, ah! vous m'avez bien fait rire aujourd'hui, allez!

GÉLASIME. Quand cela? où?

CROCOTIE. Ici même, quand vous annonciez une vente....

GÉLASIME. Coquine, tu as donc écouté?

CROCOTIE. Bien digne de vous.

GÉLASIME. Où vas-tu?

CROCOTIE. Chez vous.

GÉLASIME. Pourquoi?

CROCOTIE. Panégyris me charge de vous prier instamment de vous en venir la trouver avec moi.

GÉLASIME. J'y vais, ma foi, au plus vite. Les viandes sont-elles cuites? combien a-t-elle offert d'agneaux?

CROCOTIE. Elle n'a pas fait de sacrifice.

GÉLASIME. Comment? Que me veut-elle alors?

CROCOTIE. Il s'agit, je crois, d'un emprunt de dix boisseaux de blé.

GÉLASIME. Que je lui emprunterai?

CROCOTIE. Non, ma foi, que vous nous prêterez.

GÉLASIME. Dis-lui que je n'ai rien à donner ni à prêter, pas un radis ni quoi que ce soit, excepté le manteau que voici, et une langue qui est à vendre.

CROCOTIE. Ah, ah! vous n'avez pas de langue pour dire: Je donnerai?

GÉLASIME. J'en avais une vieille; je m'en suis défait; celle-ci ne sait dire que: Donnez.

CROCOTIE. La peste soit de vous!

GÉLASIME. Elle sait encore t'en dire autant.

1. On offrait à Hercule la dime du butin.

CROCOTIE. Enfin venez-vous, ou non ?

GÉLASIME. Retourne à la maison. Dis que je vais venir ; hâte-toi, pars. (*Crocotie s'en va.*) Je me demande pourquoi elle me fait appeler, c'est la première fois que cela lui arrive depuis que son mari s'en est allé. Cela m'étonne ; pour en avoir le cœur net, j'irai voir ce qu'elle veut. Mais voici son petit esclave Dinacion : regardez un peu. La jolie pose ! il est à peindre. Oh ! ma foi, il a souvent avalé de petites rasades presque pures, en habile garçon.

ACTE II.

SCÈNE I. — DINACION, GÉLASIME.

DINACION, sans voir Gélasime. Mercure, qu'on dit être le messager de Jupiter, n'a jamais apporté à son père une aussi joyeuse nouvelle que celle que je vais porter à ma maîtresse. J'arrive le cœur gros de plaisir et de bonheur. Je ne veux parler que d'un ton fier, car j'apporte tout ce qu'il y a de plus agréable, de plus charmant, de plus délicieux. Aussi, mon Dinacion, exhorte tes pieds ! que ta conduite soit digne de tes discours ! Il dépend de toi aujourd'hui d'acquérir gloire, honneur, estime ; soulage la misère de ta maîtresse ; couronne les services de tes aïeux. Elle se consume dans l'attente de son mari Épignome : elle l'aime passionnément, comme elle le doit. Hâte-toi, Dinacion, fais à ta fantaisie, cours à ton envie, ne te soucie de personne. Jette le monde hors de ton chemin, d'un coup de coude ; fais-toi un large passage. Si un grand se trouve sur ta route, bouscule le grand.

GÉLASIME, à part. Qu'a donc Dinacion à courir si gaiement et de si bon cœur ? Il porte une canne avec un petit panier et un hameçon.

DINACION. Mais après tout, j'y pense, c'est plutôt à ma maîtresse à me prier, à m'envoyer une députation, des présents d'or, un quadriges pour me porter ; car je ne peux aller à pied. Retournons donc. Je trouve juste qu'on vienne à moi, qu'on me supplie. Croyez-vous que ce soit une bagatelle, un rien, que ce que je sais ? J'apporte du port tant de bonheur, une joie si grande, que ma maîtresse même, à moins de savoir la vérité, n'oserait demander rien de pareil aux dieux. Et je viendrais

bonnement lui en faire part? cela ne me va pas, je n'y suis pas obligé. Ma nouvelle mérite, au contraire, qu'elle se porte au-devant de moi, qu'elle me conjure de la lui faire connaître. L'orgueil sied à la bonne fortune. Mais je réfléchis, comment aurait-elle pu savoir que je le sais? je ne puis me dispenser de rentrer, de parler, de raconter, de la tirer de son chagrin, de mettre le comble aux services de mes aïeux, de la combler elle-même d'un bonheur inespéré. J'éclipserai les exploits de Talthybius¹, je regarderai de mon haut tous les messagers, et en même temps je m'exercerai à la course pour les jeux d'Olympie. Mais l'espace me manque, l'arène est bien courte; que je le regrette!... Qu'est-ce? la porte est fermée, à ce que je vois; avançons et frappons. Ouvrez, et vivement! la porte au large! qu'on ne lambine pas! Nos gens sont par trop négligents: voyez, on me laisse là un siècle à heurter! Etes-vous endormis? Je vais essayer si la porte est la plus forte, ou bien mes coudes et mes pieds. Je voudrais qu'elle se fût sauvée de la maison, pour être battue comme plâtre. Je n'en peux plus de cogner. Tiens! voilà le coup de grâce.

GÉLASIME. Je vais aller lui parler. Bonjour.

DINACION. Bonjour.

GÉLASIME. Tu es donc devenu pêcheur?

DINACION. Depuis quand n'avez-vous rien mis sous la dent?

GÉLASIME. D'où viens-tu? qu'est-ce que tu portes? qu'est-ce qui te presse?

DINACION. Ne vous mêlez pas de ce qui ne vous regarde point.

GÉLASIME. Qu'y a-t-il là dedans?

DINACION. Des couleuvres pour votre dîner.

GÉLASIME. Qu'est-ce qui te met de si mauvaise humeur?

DINACION. Si vous aviez un peu de discrétion, vous ne me parleriez pas.

GÉLASIME. Peut-on savoir de toi la vérité?

DINACION. Oui; vous ne souperez pas ce soir.

SCÈNE II. — PANÉGYRIS, GÉLASIME, DINACION.

PANÉGYRIS. Qui donc, s'il vous plait, démantibule notre porte? où est-il? (*A Gélasime.*) Comment! c'est vous qui y allez comme cela? vous venez donc ici en ennemi?

GÉLASIME. Bonjour; je viens sur votre invitation.

1. Héraut d'Agamemnon.

PANÉGYRIS. Est-ce une raison pour briser la porte ?

GÉLASIME. Prenez-vous-en à vos gens, ce sont vos gens qui sont en faute. Je venais voir ce que vous me vouliez, et j'avais pitié de la pauvrete.

DINACION. C'est pour cela que vous êtes venu si vite en aide.

PANÉGYRIS. Qui parle là si près de nous ?

DINACION. Dinacion.

PANÉGYRIS. Où est-il ?

DINACION. Regardez de mon côté, Panégyris, et laissez là ce mendiant de parasite.

PANÉGYRIS. Dinacion !

DINACION. C'est le nom que m'ont donné mes ancêtres.

PANÉGYRIS. Qu'y a-t-il ?

DINACION. Vous demandez ce qu'il y a ?

PANÉGYRIS. Et pourquoi pas ?

DINACION. Qu'ai-je à démêler avec vous ?

PANÉGYRIS. Tu fais l'insolent avec moi, petit drôle ? Parle tout de suite, Dinacion.

DINACION. Faites-moi donc lâcher par ceux qui me retiennent !

PANÉGYRIS. Qui est-ce qui te retient ?

DINACION. Belle question ! la fatigue me tient tous les membres.

PANÉGYRIS. Au moins suis-je sûre qu'elle ne te tient pas la langue.

DINACION. Je me suis tant dépêché à courir depuis le port, à cause de vous !

PANÉGYRIS. Apportes-tu quelque chose de bon ?

DINACION. J'annonce beaucoup plus de bonheur que vous n'en espérez.

PANÉGYRIS. Je suis sauvée.

DINACION. Et moi je suis mort, la fatigue me suce la moelle des os.

GÉLASIME. Et moi, malheureux, à qui la faim a pompé toute la moelle de l'estomac !

PANÉGYRIS. Tu as rencontré quelqu'un ?

DINACION. Une foule de monde.

PANÉGYRIS. Mais une personne....

DINACION. Beaucoup ; mais dans tant de gens pas un garnement pire que celui qui est ici.

GÉLASIME. Comment ! Voilà longtemps que je souffre qu'il me dise des injures. Si tu me mets encore en colère...

DINACION. Vous crèverez de faim, ma foi.

GÉLASIME. J'ai dans l'idée que tu pourrais bien avoir dit vrai.

DINACION. J'entends qu'on fasse la toilette de la maison. Apportez des balais, un loup, que je détruise tout le travail des araignées, que je mette leurs toiles au rebut, que je jette à bas tous leurs tissus.

GÉLASIME. Les malheureuses grelotteront après.

DINACION. Ah ça, croyez-vous qu'elles sont comme vous, avec votre unique habit ? Prenez ce balai.

GÉLASIME. Soit.

DINACION. Balayons, vous par ici, moi par là.

GÉLASIME. D'accord.

DINACION. M'apportera-t-on un seau d'eau ?

GÉLASIME. Il se passe des suffrages du peuple et fait son édile.

DINACION. Allons, vite, dessinez sur le sol, arrosez devant la maison.

GÉLASIME. On le fera.

DINACION. Ce devrait être fait. Moi je vais abattre ces toiles de la porte et du mur.

GÉLASIME. Peste ! ce n'est pas une petite besogne.

PANÉGYRIS. Je ne sais pas encore de quoi il s'agit, à moins que par hasard il ne nous arrive des hôtes.

DINACION. Qu'on dresse les lits.

GÉLASIME. Les lits ! ce début me platt.

DINACION. Que ceux-ci fendent du bois, que ceux-là nettoient les poissons que le pêcheur vient d'apporter ; descendez un jambon et un ris.

GÉLASIME. Voilà, ma foi, un garçon plein d'esprit.

PANÉGYRIS. M'est avis que tu n'écoutes pas trop ta mattresse :

DINACION. Au contraire, je laisse tout de côté pour vous contenter.

PANÉGYRIS. Alors rends-moi compte de l'objet pour lequel je t'ai envoyé au port.

DINACION. Voici. Quand vous m'avez envoyé au port, au point du jour, le soleil se levait précisément tout radieux du sein de la mer. Tandis que je demande aux douaniers s'il est arrivé quelque vaisseau d'Asie, et qu'ils me disent non, j'aperçois un bâtiment marchand, le plus gros, je pense, que j'aie vu de ma vie. Il entre dans le port vent en poupe et voiles déployées ; nous nous demandons les uns aux autres : « A qui ce vaisseau ? que porte-t-il ? » Sur ces entrefaites, je découvre Épignome, votre mari, et son esclave Stichus.

PANÉGYRIS. Hein ! quoi ? Épignome, dis-tu ?

GÉLASIME. Votre mari et ma vie.

DINACION. Il est arrivé, vous dis-je.

PANÉGYRIS. Tu l'as vu, lui ?

DINACION. Oui, et avec plaisir. Il apporte beaucoup d'argent et d'or.

PANÉGYRIS. Tant mieux !

GÉLASIME. Oh ! ma foi, je prends le balai, et je balaye de bon cœur.

DINACION. De la laine et de la pourpre en quantité.

GÉLASIME. Hé, pour me tenir le ventre chaud.

DINACION. Des lits d'ivoire, d'or.

GÉLASIME. Je serai à table comme un roi.

DINACION. Et puis des tentures babyloniennes, des tapis brodés, une foule de belles choses.

GÉLASIME. A merveille !

DINACION. Et avec cela, puisque j'ai commencé, des joueuses de lyre, des joueuses de flûte, des joueuses de harpe, belles comme le jour.

GÉLASIME. Bravo ! quand j'aurai un doigt de vin, je me divertirai ; à ce moment-là je suis tout folâtre.

DINACION. Aussi des parfums de toute sorte, et en abondance.

GÉLASIME. Je ne vends plus mes bons mots ; je renonce à l'enchère ; voilà un héritage qui me tombe. La peste soit des curieux de vente, cette maligne race ! Hercule, la dime que je t'avais promise se grossit, je t'en fais mon compliment.

DINACION. Et puis il amène des parasites.

GÉLASIME. Hélas ! c'est fait de moi !

DINACION. Très-amusants.

GÉLASIME. Je vais ramener, ma foi, les ordures que j'ai balayées.

PANÉGYRIS. As-tu vu Pamphili pe, le mari de ma sœur ?

DINACION. Non.

PANÉGYRIS. Est-il arrivé ?

DINACION. On disait qu'ils avaient fait la traversée ensemble ; je me suis hâté d'accourir ici pour annoncer cette nouvelle tant désirée.

GÉLASIME. Ils sont à vendre, ces bons mots dont je ne voulais plus me défaire. Les malveillants peuvent se réjouir tout de suite de ma disgrâce. Pourtant, Hercule, pour un dieu, tu ne t'en serais pas allé les mains vides.

PANÉGYRIS. Entre, Dinacion, va ; dis à nos gens de m'appréter ce qu'il faut pour le sacrifice. (*A Gélasime.*) Bonne santé.

GÉLASIME. Voulez-vous que je vous aide?

PANÉGYRIS. J'ai assez de serviteurs chez moi. (*Elle rentre.*)

GÉLASIME. Par ma foi, Gélasime, te voilà bien planté, si l'un n'est pas arrivé, et si l'autre, qui débarque, ne vient pas à ton secours. Je vais à mes livres, j'apprendrai les meilleurs mots, car si je ne mets dehors les nouveaux venus, je suis abîmé sans ressource.

ACTE III.

SCÈNE I. — ÉPIGNOME, STICHUS.

ÉPIGNOME. Puisque je rentre en bonne santé chez moi, après avoir bien fait mes affaires, je rends grâces à Neptune, aux tempêtes, et aussi à Mercure, qui m'a aidé dans mon commerce et a quadruplé ma fortune à force de bénéfices. Ceux que jadis j'ai accablés de tristesse par mon départ, je vais les réjouir par mon arrivée. J'ai déjà été voir Antiphon mon beau-père, et notre mésintelligence a fait place à la concorde. Voyez, je vous prie, quel est le pouvoir de l'argent ! Comme il me voit revenir après d'heureuses opérations et rapporter de grands biens dans mes foyers, il n'est pas besoin d'arbitres, et dans le vaisseau même, sur le pont, nous devenons les meilleurs amis du monde. Il vient souper aujourd'hui chez moi, et mon frère aussi, car hier nous avons relâché tous les deux dans le même port, mais mon bâtiment a mis à la voile aujourd'hui un peu avant le sien. Va, Stichus, fais entrer ces femmes que j'ai ramenées avec moi.

STICHUS. Maître, que je me taise, que je parle, vous n'ignorez pas, je le sais, combien j'ai enduré de misères avec vous. Mais aujourd'hui au moins, après tant de traverses, je voudrais en arrivant chez nous célébrer la fête de la liberté.

ÉPIGNOME. Rien de plus juste et de plus naturel ; prends donc cette journée, Stichus, je ne te retiens pas, tu peux aller où tu voudras. Je te donne un quartaut de vin vieux pour boire à ma santé.

STICHUS. A merveille ! je prendrai mattresse aujourd'hui.

ÉPIGNOME. Dix si tu veux, pourvu que ce soit avec ta bourse. Où souperas-tu, si tu suis ton idée ?

STICHUS. J'ai pour bonne amie Stéphanie, ici tout près, la

servante de votre frère ; je lui ai donné rendez-vous pour souper, chacun notre écot, chez son camarade Sagarinus le Syrien. Nous avons tous les deux la même belle, nous sommes associés.

ÉPIGNOME. Bon, fais entrer ces femmes, et je t'abandonne cette journée.

STICHUS. Ne vous en prenez qu'à moi si je ne la mets pas en quatre. (*Épignome rentre.*) Je vais ma foi passer par le jardin pour entrer chez ma maîtresse et prendre mes arrangements pour la nuit ; par la même occasion je payerai mon écot et je dirai qu'on apprête à souper chez Sagarinus ; ou plutôt j'irai moi-même aux provisions. (*Aux spectateurs.*) N'ouvrez pas de grands yeux si de pauvres esclaves boivent, font l'amour, s'invitent à souper ; cela nous est permis dans Athènes. Mais j'y pense, pour ne pas me faire quelque dispute, il y a encore là derrière la maison une porte (car chez nous on se tient presque toujours sur le derrière) ; j'irai au marché par là et je rapporterai aussi par là les provisions en traversant le jardin : il y a une communication. (*Aux esclaves.*) Venez, suivez-moi par ici, car je gaspille ma journée.

SCÈNE II. — GÉLASIME, ÉPIGNOME.

GÉLASIME. J'ai regardé mes livres ; je suis assuré, autant qu'on peut l'être, d'avoir assez de saillies pour mettre le grappin sur mon roi. Je viens voir s'il est arrivé du port, je veux le charmer par mes bons mots dès son arrivée.

ÉPIGNOME, *sortant*. Eh ! voilà Gélasime, le parasite, qui vient de ce côté.

GÉLASIME. Je suis sorti de chez moi aujourd'hui sous les meilleurs auspices : une belette, à mes pieds, emportait une souris. Son étrenne était pour moi un présage : rien de plus clair. Elle trouvait sa vie, j'espère que j'en ferai autant ; c'est là ce qu'elle m'annonce.... Mais c'est Épignome qui est là debout ; avançons et parlons-lui. Épignome, que je suis donc heureux de vous revoir ! La joie me fait venir les larmes aux yeux. Votre santé a-t-elle toujours été bonne ?

ÉPIGNOME. On s'est assez bien soutenu.

GÉLASIME. Voilà une bonne et charmante parole. Puissent les dieux combler vos désirs ! Je vous souhaite la bienvenue à pleins poumons. Vous souperez chez moi, puisque vous voilà arrivé sain et sauf.

ÉPIGNOME. Je suis retenu déjà, mais je ne t'en remercie pas moins.

GÉLASIME. Promettez.

ÉPIGNOME. C'est décidé.

GÉLASIME. Allons, venez, vous dis-je.

ÉPIGNOME. Non, c'est bien vrai.

GÉLASIME. Vous me ferez plaisir, par Hercule!

ÉPIGNOME. Je le sais bien. A la première occasion, cela s'arrangera.

GÉLASIME. L'occasion, c'est aujourd'hui.

ÉPIGNOME. Vraiment, je ne peux pas.

GÉLASIME. Pourquoi tant de façons? dites oui, j'ai un je ne sais quoi à vous offrir.

ÉPIGNOME. Va, cherche pour aujourd'hui un autre convive.

GÉLASIME. Consentez donc.

ÉPIGNOME. Je ne me ferais pas prier, si je pouvais.

GÉLASIME. Ma foi, je ne vous promets qu'une chose, c'est que je vous recevrai de bien bon cœur, si vous me donnez parole.

ÉPIGNOME. Adieu.

GÉLASIME. C'est résolu?

ÉPIGNOME. Oui, je souperai à la maison.

GÉLASIME. Puisque vous ne voulez pas accepter, voulez-vous que je vienne souper avec vous?

ÉPIGNOME. Je le voudrais bien, si cela se pouvait; mais je reçois neuf étrangers.

GÉLASIME. Oh! je ne réclame pas une place sur un lit; vous savez qu'on peut me mettre au bas bout.

ÉPIGNOME. Mais ce sont des orateurs du peuple, de grands personnages qui viennent ici en ambassade pour la cité d'Ambracie.

GÉLASIME. Eh bien, les orateurs du peuple, les grands personnages, prendront place au haut bout, et moi le petit compagnon au bas bout.

ÉPIGNOME. Il ne convient pas que je te reçoive dans une société d'orateurs.

GÉLASIME. Eh, moi aussi, ma foi, je suis orateur, mais cela ne me réussit guère.

ÉPIGNOME. Demain, je veux que nous nous régaliions avec les restes : bonne santé. (*Il rentre.*)

GÉLASIME. Je suis perdu, ma foi, et perdu comme il faut. Il y a un Gélasime de moins que tantôt. Ah! désormais je ne croi-

rai plus aux belettes : je ne connais pas de bête à qui l'on puisse moins se fier ; elles changent de demeure au moins dix fois par jour, et je vais en prendre une comme présage dans une affaire de si haute importance ! Je veux rassembler mes amis et leur demander en vertu de quelle loi il me faut maintenant crever de faim.

ACTE IV.

SCÈNE I. — ANTIPHON, PAMPHILIPPE, ÉPIGNOME.

ANTIPHON, à *Pamphilippe*. Puissent les dieux me protéger et me conserver heureusement mes deux filles, comme il est vrai, Pamphilippe, qu'il m'est doux de vous voir tous les deux, votre frère et vous, rentrés dans votre patrie après avoir si bien fait vos affaires.

PAMPHILIPPE. Je vous demanderais une caution, Antiphon, si je ne voyais votre amitié pour moi. Mais comme j'éprouve en effet votre affection, je vous crois.

ANTIPHON. Je vous inviterais à souper chez moi, si votre frère ne m'avait dit, en m'invitant aussi, que vous soupiez chez lui aujourd'hui. Il aurait été plus convenable que je vous traitasse moi-même, au lieu de m'engager avec lui ; mais je n'ai pas voulu le contrarier. Comme je ne veux pas seulement faire l'aimable avec vous en paroles, vous viendrez demain, lui et vous, avec vos deux femmes.

PAMPHILIPPE. Et ce sera chez moi après-demain, car hier il m'avait déjà invité pour aujourd'hui. Mais ai-je fait ma paix avec vous, Antiphon ?

ANTIPHON. Maintenant que vous avez mené vos affaires aussi bien que je pouvais le souhaiter, et comme il sied à mes amis, je suis en paix et en bonnes relations avec vous. Car, réfléchissez, quand un homme a du bien, ses amis sont solides ; mais si la fortune se fatigue et chancelle, les amis aussitôt branlent dans le manche. C'est le bien qui nous donne des amis.

ÉPIGNOME, *sortant de sa maison*. Je reviens dans un moment : on a trop de plaisir, après une longue absence, de rentrer chez soi et de ne trouver rien qui vous fasse mal au cœur. Ma femme a si bien soigné mes intérêts en mon absence. ou'elle n'a laissé

place en mon âme pour aucun chagrin. Mais voici mon frère Pamphilippe, qui vient avec mon beau-père.

PAMPHILIPPE. Comment va, Épignome ?

ÉPIGNOME. Et toi ? y a-t-il longtemps que vous êtes entrés dans le port ?

PAMPHILIPPE. Très-longtemps.

ÉPIGNOME, désignant Antiphon. Et depuis, s'est-il calmé pour toi ?

ANTIPHON. Plus que la mer que vous venez de traverser.

ÉPIGNOME. On vous reconnaît là. Déchargeons-nous nos bâtiments aujourd'hui, mon frère ?

PAMPHILIPPE. Nous ne sommes pas si pressés. Chargeons-nous plutôt nous-mêmes de jouissances. Le souper est-il bientôt prêt ? je n'ai pas dîné.

ÉPIGNOME. Entre et baigne-toi.

PAMPHILIPPE. Je vais un instant à la maison saluer les dieux et ma femme.

ÉPIGNOME. Ta femme est chez nous, qui fait les apprêts avec sa sœur.

PAMPHILIPPE. A merveille ; c'est autant de retard de moins : je serai chez toi dans une minute.

ANTIPHON. Avant que vous nous quittiez, je veux lui conter devant vous un apologue.

ÉPIGNOME. Soit.

ANTIPHON. Il y avait une fois un vieillard, comme moi ; il avait deux filles, comme celles que j'ai ; elles étaient mariées à deux frères, comme les miennes à vous.

PAMPHILIPPE. Je me demande où aboutira l'apologue.

ANTIPHON. Le plus jeune des deux maris avait une joueuse de lyre et une joueuse de flûte, ramenées par lui de l'étranger, comme vous venez de faire. Mais le vieillard était célibataire, comme me voici à présent.

PAMPHILIPPE. Continuez. C'est un apologue de circonstance.

ANTIPHON. Alors le vieillard dit à celui qui avait la joueuse de flûte, comme je vous dis maintenant....

PAMPHILIPPE. J'écoute, je suis tout oreilles.

ANTIPHON. « Je vous ai donné ma fille pour avoir de l'agrément au lit avec elle : eh bien, maintenant je trouve juste que de votre côté vous me donniez quelqu'un pour coucher avec moi. »

PAMPHILIPPE. Qui dit cela ? est-ce l'autre comme vous ?

ANTIPHON. Comme je vous dis en ce moment. « Je vous en

donnerai même deux, répond le jeune homme, si vous n'en avez pas assez d'une ; et si deux ne vous suffisent pas, continue-t-il, on en ajoutera deux autres. »

PAMPHILIPPE. Qui dit cela ? est-ce l'autre comme moi ?

ANTIPHON. Oui l'autre comme vous. Alors le vieux comme moi réplique : « Si vous voulez, soit, vous pouvez m'en donner quatre, pourvu, ma foi, que vous ajoutiez de quoi les faire manger et qu'elles ne rognent pas ma pitance. »

PAMPHILIPPE. Le vieillard qui disait cela me fait l'effet d'un ladre, puisque l'autre lui promet la femme et qu'il demande encore des aliments.

ANTIPHON. Le jeune homme me fait l'effet d'un mauvais garçon, puisque aussitôt la demande faite il déclare qu'il ne donnera pas un grain de blé. Et ma foi, la prétention du vieillard était trop juste, après avoir donné une dot à sa fille, d'en demander une pour la joueuse de flûte.

PAMPHILIPPE. Le jeune homme, ma foi, n'était pas si sot de ne vouloir pas donner au vieillard une maîtresse dotée.

ANTIPHON. Le vieillard voulait essayer de gagner quelque chose sur les aliments ; mais ne pouvant pas, il accepta le marché aux conditions offertes. « Soit, dit le jeune homme. — Merci, répondit le vieillard. Est-ce une affaire faite ? J'en passerai par où tu voudras. » Mais je vais entrer et féliciter mes filles de votre retour ; puis j'irai me baigner et réchauffer ma vieillesse. Après le bain, je vous attendrai tranquillement à table. (*Il sort.*)

PAMPHILIPPE. Le drôle de corps que cet Antiphon ! quelle adresse dans cet apologue ! comme le compère cherche à faire le jeune homme ! On lui donnera une maîtresse pour lui tenir chaud la nuit dans le lit ; car, ma foi, autrement je ne vois pas ce qu'il en pourrait faire. Mais que devient notre parasite Gélasime ? Est-il bien portant ?

ÉPIGNOME. Je l'ai vu tout à l'heure.

PAMPHILIPPE. Comment va-t-il ?

ÉPIGNOME. Comme un affamé.

PAMPHILIPPE. Pourquoi ne l'as-tu pas invité à souper ?

ÉPIGNOME. Pour ne pas manger mon bien tout en arrivant.... Eh ! quand on parle du loup.... le voici lui-même, le ventre creux.

PAMPHILIPPE. Amusons-nous de lui.

ÉPIGNOME. Tu me souffles une idée que j'avais déjà.

SCENE II. — GÉLASIME, PAMPHILIPPE, ÉPIGNOME.

GÉLASIME, *aux spectateurs*. Comme je vous disais donc, une fois parti d'ici, j'ai tenu conseil avec mes amis et mes parents ; ils m'ont engagé à me faire périr de faim aujourd'hui. Mais n'aperçois-je pas Pamphilippe avec son frère Épignome ? C'est lui. Abordons-le. O Pamphilippe si désiré, ô mon espoir, ô ma vie, ô mon bonheur, salut ! Je suis joyeux de vous voir de retour en bonne santé dans votre patrie.

PAMPHILIPPE. Bonjour, Gélasime.

GÉLASIME. Vous vous êtes toujours bien porté ?

PAMPHILIPPE. On s'est assez bien soutenu.

GÉLASIME. Tant mieux, ma foi. Par ma foi, je voudrais avoir mille boisseaux d'argent.

ÉPIGNOME. Pour quoi faire ?

GÉLASIME. Pour l'inviter à souper, lui, mais pas vous.

ÉPIGNOME. Ce que tu dis là n'est pas dans ton intérêt.

GÉLASIME. Pour vous inviter tous les deux.

ÉPIGNOME. Je t'inviterais ma foi de bon cœur s'il y avait encore de la place.

GÉLASIME. Invitez toujours ; tout en restant debout j'avalerais bien un morceau.

ÉPIGNOME. La seule chose possible....

GÉLASIME. Eh bien ?

ÉPIGNOME. C'est, quand les convives seront partis, que tu viennes....

GÉLASIME. La peste vous étrangle !

ÉPIGNOME. Pour le bain, pas pour le souper.

GÉLASIME. Les dieux vous exterminent ! Et vous, Pamphilippe ?

PAMPHILIPPE. Ma foi, j'ai promis d'aller souper dehors.

GÉLASIME. Comment, dehors ?

PAMPHILIPPE. Oui, dehors.

GÉLASIME. Quelle drôle d'idée, fatigué comme vous êtes, d'aller souper en ville !

PAMPHILIPPE. Tu crois ?

GÉLASIME. Dites qu'on apprête à souper chez vous, et dégagez-vous de cette invitation.

PAMPHILIPPE. Pour souper tout seul à la maison ?

GÉLASIME. Pás tout seul : invitez-moi.

PAMPHILIPPE. Mais on serait fâché là-bas, maintenant qu'on s'est mis en frais pour moi.

GÉLASIME. Vous vous excuserez sans peine. Écoutez-moi, faites faire à souper chez vous.

ÉPIGNOME. Je ne lui conseille pas, pour ma part, de manquer de parole.

GÉLASIME. Allez donc ! si vous croyez que je ne vois pas vos finesses ! (*A Pamphilippe.*) Prenez garde au moins ; voilà un homme qui convoite votre héritage ; c'est un loup affamé. Ne savez-vous pas comme on assomme le monde ici, la nuit, dans la rue ?

PAMPHILIPPE. Je ferai venir au-devant de moi quelques esclaves de plus, pour me défendre.

ÉPIGNOME, *à Gélasime.* Il n'ira pas, il n'ira pas, puisque tu lui conseilles si fortement de ne pas sortir.

GÉLASIME. Faites vite ment faire à souper chez vous, pour vous, votre femme et moi. Si vous m'écoutez, vous verrez, j'en suis sûr, que je ne vous ai pas trompé.

PAMPHILIPPE. Si tu comptes sur ce souper-là, tu peux fort bien te serrer le ventre aujourd'hui, Gélasime.

GÉLASIME. Vous irez en ville ?

PAMPHILIPPE. Chez mon frère, à deux pas.

GÉLASIME. C'est décidé ?

PAMPHILIPPE. Oui.

GÉLASIME. Je voudrais vous voir attraper un bon coup de pierre.

PAMPHILIPPE. Je n'ai pas peur, je passerai par le jardin, sans mettre le nez dans la rue.

ÉPIGNOME. Eh bien, Gélasime ?

GÉLASIME. Vous recevez des orateurs, vous ; gardez-les.

ÉPIGNOME. Mais, ma foi, cela te regarde !

GÉLASIME. Si cela me regarde, vous pouvez user de moi, parlez.

ÉPIGNOME. Ma foi, je vois encore une place où l'on pourrait te mettre à table tout seul.

PAMPHILIPPE. Alors j'en suis d'avis.

GÉLASIME, *à Pamphilippe.* O lumière de la cité !

ÉPIGNOME. Si toutefois tu veux être à l'étroit.

GÉLASIME. Quand ce serait entre des coins de fer. S'il y a place pour un petit chien, ce sera assez pour moi.

ÉPIGNOME. Je m'arrangerai pour obtenir cela. Viens.

GÉLASIME. Ici ?

ÉPIGNOME. Non, en prison; ici tu n'auras pas la peine de te régaler. (*A Pamphilippe.*) Allons, toi.

PAMPHILIPPE. Je vais saluer les dieux, et tout de suite je viendrai chez toi.

GÉLASIME. Eh bien ?

ÉPIGNOME. Je t'ai dit d'aller à la prison.

GÉLASIME. Oui, si tu l'ordonnes, je me rendrai même là.

ÉPIGNOME. Dieux immortels ! avec un dîner ou un souper on le conduirait tout en haut du gibet.

GÉLASIME. Voilà comme je suis ; j'aime mieux me battre avec n'importe qui qu'avec la faim.

PAMPHILIPPE. Va donc ; j'ai déjà éprouvé le bonheur que tu apportes. Quand nous t'avons eu, mon frère et moi, pour parasite, nous avons fricassé notre bien. Aujourd'hui, je ne veux pas prêter à rire à Gélasime. (*Il sort avec son frère.*)

GÉLASIME. Il est parti?... Vois, Gélasime, quelle résolution tu prendras. Moi ? oui, toi. Pour moi ? oui, pour toi. Tu vois comme les vivres sont chers ; tu vois ce que sont devenues les politesses et les prévenances des gens ; tu vois comme on fait fi des plaisants, comme les riches eux-mêmes font les parasites. Par Pollux ! nul ne me verra en vie demain ; je vais m'étrangler avec une potion de jonc. Je ne m'exposerai pas à ce qu'on dise que je suis mort de faim.

ACTE V.

SCÈNE I. — STICHUS.

C'est la mode, et une mode bien sottre, à mon sens : si l'on attend quelqu'un, on sort pour voir s'il vient ; et ma foi, il n'en arrive pas plus vite pour cela. C'est ce que je fais maintenant, je regarde après Sagarinus, et il n'en arrive pas plus vite. Bah ! je me mettrai tout seul à table, s'il ne vient pas. Je vais porter de chez nous ici la cruche de vin : puis à table ; le jour s'en va comme un pauvre vieux. (*Il sort.*)

SCÈNE II. — SAGARINUS, STICHUS.

SAGARINUS. Je te salue, Athènes, nourrice de la Grèce ! Patrie de mon maître, je te revois avec plaisir. Mais que fait mon amie, ma camarade Stéphanie ? cela me préoccupe ; comment

va-t-elle ? J'avais chargé Stichus de lui faire des compliments et de lui dire que j'arriverais aujourd'hui, pour qu'elle apprêtât le souper de bonne heure. Mais voici Stichus en personne.

STICHUS, *sortant de chez Épignome avec une cruche*. Vous êtes gentil, mon maître, d'avoir fait ce cadeau à notre esclave Stichus.... Dieux immortels, que de jouissances je porte là ! Que de ris, de jeux, de baisers, de danses, de caresses, de mignonnes avances !

SAGARINUS. Stichus !

STICHUS. Hé !

SAGARINUS. Comment va ?

STICHUS. Hourra, mon charmant Sagarinus ! J'apporte pour toi et pour moi un convive, Bacchus. Le souper est ma foi convenu et on nous a laissé chez vous la place libre, car il y a chez nous un repas. Votre maître y soupe avec sa femme et avec Antiphon. Notre maître y est aussi, et voici le présent qu'on m'a fait.

SAGARINUS. Qui a songé à de l'argent ?

STICHUS. Que t'importe ? Va vite au bain.

SAGARINUS. J'en sors.

STICHUS. C'est parfait. Suis-moi donc.

SAGARINUS. Je te suis.

STICHUS. Je veux qu'on s'humecte aujourd'hui ; mets de côté les coutumes étrangères et soyons habitants d'Athènes¹. Viens.

SAGARINUS. Je te suis ; ce commencement est de mon goût pour ma rentrée à la maison. C'est une heureuse et joyeuse étrenne qui s'offre à moi. (*Ils entrent.*)

SCÈNE III. — STÉPHANIE, venant de chez Épignome.

Ne soyez pas surpris, spectateurs, si vous me voyez sortir d'ici, quand je demeure là (*elle montre la maison de Pamphilippe*) : je vais vous dire le pourquoi. On est venu tantôt me chercher chez nous, quand on a su que les deux maris allaient arriver. Nous nous empressons tous, nous sommes occupés à dresser les lits, à préparer le service. Cependant parmi tout ce tracas je n'ai pas oublié de faire cuire le souper de Stichus et de mon camarade Sagarinus. Stichus a été aux provisions ; j'ai chargé quelqu'un de leur cuisine. Maintenant je m'en retourne pour accueillir mes amis à leur arrivée. (*Elle entre chez Pamphilippe.*)

1. Les Romains reprochaient aux Grecs leur intempérance.

SCÈNE IV. — SAGARINUS, STICHUS.

SAGARINUS. Allons, en avant la procession ; je te fais intendant de la cruche, Stichus. Il faut que notre gala s'achève dans toutes les règles.

STICHUS. Les dieux me protègent ! nous serons traités d'une façon charmante, puisque c'est ici que se fait la réception. Passe qui voudra, je veux l'inviter à boire.

SAGARINUS. D'accord, pourvu, ma foi, que chacun vienne avec son vin ; car pour les bonnes choses que nous avons ici, nul n'en tâtera que nous. Servons-nous sans façon nous-mêmes ; voilà un menu qui répond assez à nos moyens : des noix, des fèves, des figues, des olives dans une écuelle, une purée de lentilles. C'est assez : une modeste dépense convient mieux à l'esclave que la profusion. Chacun sa mesure : ceux qui ont de quoi boivent dans de grandes tasses, de larges verres, des coupes d'or ; nous, dans nos petits gobelets de Samos. Et pourtant on vit, on fait ce qu'il faut, selon ses ressources. De quel côté nous mettrons-nous chacun auprès de notre belle ?

STICHUS. Eh bien, je te laisse le haut bout. Et, pour que tu le saches bien, je partage avec toi. Vois quel emploi tu as envie de prendre, et prends-le.

SAGARINUS. De quel emploi s'agit-il ?

STICHUS. Aimes-tu mieux le département des fontaines ou celui de Bacchus ?

SAGARINUS. De Bacchus, assurément. Mais tandis que ta belle et la mienne est à sa toilette et s'attife, il me semble que nous pouvons nous amuser entre nous : je te nomme préfet du festin.

STICHUS. Une excellente idée qui me vient. Mettons-nous à table sur des chaises au lieu de lits, comme les cyniques.

SAGARINUS. Non pas, non pas, on est plus mollement comme cela. Mais en attendant, notre préfet, pourquoi la cruche chôme-t-elle ? Vois combien de cyathes nous buvons.

STICHUS. Autant que tu as de doigts à la main.

SAGARINUS. C'est une chanson grecque :

Trois ou cinq coups,
Mais jamais quatre.

Je prends en ton honneur une rasade. Pour toi, voici la fontaine, si tu es raisonnable. (*Aux spectateurs.*) A votre santé, à la nôtre, à la tienne, à la mienne, à celle de notre Stéphanie.

STICHUS. Bois, si tu veux boire.

SAGARINUS. Je ne me ferai pas prier.

STICHUS. Ma foi, nous nous régalons assez bien ; si seulement notre belle arrivait ! elle nous manque, mais il ne nous manque qu'elle.

SAGARINUS. Cela a fort bien été, je t'offre la coupe. Tu as le vin ; je voudrais bien un peu de fricot.

STICHUS. Si ce qui est là ne te suffit pas, il n'y a rien de plus. Prends l'eau.

SAGARINUS. Tu as raison ; je ne me soucie guère des friandises. (*Au joueur de flûte de l'avant-scène.*) Bois, l'homme à la flûte ; allons, vivement... Par Hercule, il faut que tu le boives ; ne dis pas non. Qu'as-tu à faire le dégoûté ? puisqu'il faut en passer par là, que ne bois-tu tout de suite ? Allons, hâte-toi ; prends, te dis-je ; ce ne sera pas sur le compte du trésor. Ces façons-là ne te vont guère ; ôte tes flûtes de ta bouche.

STICHUS. Quand il aura bu, mesure comme je t'ai dit, ou fixe la mesure toi-même. Je ne veux pas que nous buvions sans tremper ; nous ne vaudrions plus rien après. Ce serait ma foi bientôt fait de mettre à sec une cruche entière.

SAGARINUS, *au joueur de flûte.* Eh bien, avec toutes tes manières, cela ne t'a pas fait de mal pourtant. Ça, l'homme à la flûte, maintenant que tu as bu, remets tes instruments à ta bouche. Enfle vite tes joues, comme un serpent. Et nous, Stichus, celui qui se mettra en contravention sera à l'amende d'une rasade.

STICHUS. C'est trop juste : on ne saurait refuser une si équitable proposition. Allons, attention ; si tu fais une faute, à l'instant même je prélève l'amende.

SAGARINUS. Rien de mieux vu, rien de plus juste.

STICHUS. Tiens, voilà pour commencer. (*Il chante et danse.*)

Quel touchant unisson !
 Deux rivaux sans querelle
 Caressent même belle,
 Vident même flacon.
 Peuple, qu'on s'en souviennet !
 Un seul cœur bat en nous ;
 Ta maîtresse est la mienne ;
 Bien qu'elle t'appartienne,
 Je n'en suis pas jaloux.

SAGARINUS. Holà, assez ! je ne veux pas que tu t'époumones ;

PLAUTE.

II — 26

jouons à présent comme deux petits chiens. Veux-tu que nous appelions notre bonne amie ? elle dansera.

STICHUS. J'y consens.

SAGARINUS. Ma douce, mon aimable, ma charmante Stéphanie, sors, viens vers tes amours ; je te trouve assez belle.

STICHUS. Très-belle plutôt.

SAGARINUS. Nous sommes gais ; rends-nous plus gais encore par ta présence et par ta vue. Au retour des pays étrangers, nous te désirons, ma petite Stéphanie, miel de ma vie, si notre tendresse te sourit, si nous sommes tous deux dans tes bonnes grâces.

SCÈNE V. — STÉPHANIE, SAGARINUS, STICHUS.

STÉPHANIE. Je ferai ce que vous voudrez, mes chers cœurs : que l'aimable Vénus me protège, comme il est vrai que depuis longtemps je serais venue vous rejoindre, si je n'avais fait un brin de toilette pour vous. Les femmes sont ainsi faites : on a beau être lavée, frottée, habillée, ajustée, il manque toujours quelque chose ; il est bien plus facile de dégoûter les amants par la négligence que de leur plaire toujours par l'élégance.

SAGARINUS. Elle parle d'or.

STICHUS. C'est Vénus elle-même qui parle, Sagarinus.

SAGARINUS, à *Stichus qui paraît souffrir*. Qu'as-tu ?

STICHUS. J'ai mal partout.

SAGARINUS. Partout ? tant pis.

STÉPHANIE. Près de qui me mettrai-je ?

SAGARINUS. Près de qui veux-tu être ?

STÉPHANIE. Je veux être avec vous deux, car je vous aime l'un et l'autre.

STICHUS. Voilà mes économies bien malades ! C'en est fait, la liberté ne se posera pas sur ma tête.

STÉPHANIE. Faites-moi une place, je vous prie, si toutefois je suis à votre goût. Je veux m'en donner avec vous deux.

STICHUS. Je me meurs.

SAGARINUS. Dis-moi.

STICHUS. Qu'est-ce ?

SAGARINUS. Les dieux me pardonnent, elle ne peut se dispenser de danser aujourd'hui. Allons, mon cœur, mes délices, danse : je danserai avec toi.

STICHUS. Tu ne m'empêcheras pas, ma foi, de sentir certaine démangeaison.

STÉPHANIE. Si vous voulez que je danse, alors, donnez à boire au joueur de flûte.

STICHUS. Et à nous aussi.

SAGARINUS. Tiens, musicien, bois d'abord, et quand tu auras avalé, joue-nous tout de suite, comme tu sais si bien, un air gai, langoureux, lascif, qui nous donne la chair de poule jusqu'au bout des ongles. (*A Stichus.*) Mets de l'eau. (*Au joueur de flûte.*) Tiens, entonne.... Tantôt la boisson n'était pas de son goût; il ne fait déjà plus tant de simagrées pour accepter. Tiens. Tandis qu'il boit, donne-moi un baiser, pruneau de mes yeux.

STICHUS. Ce n'est qu'en de certains lieux que l'amoureux et la fille restent debout pour se donner un baiser. (*Il embrasse Stéphanie.*) Bravo! bravo! voilà comme on montre le tour aux voleurs!

SAGARINUS, *au musicien.* Eh bien, avec toutes tes manières, cela ne t'a pas fait de mal pourtant. Ça, enfle tes joues.

STICHUS. Allons, maintenant, quelque chose de tendre. Donne-nous un air nouveau pour notre vin vieux. (*Le musicien joue.*)

SAGARINUS, *dansant.* Quel sauteur ionien, quel mignon de couquette en pourrait faire autant? (*A Stichus.*) Si tu fais mieux que moi cette pirouette, défie-moi pour une autre. Fais un peu comme ceci.

STICHUS. Et toi comme cela.

SAGARINUS. La la!

STICHUS. Ta ta!

SAGARINUS. Pa pa!

STICHUS. Pax!

SAGARINUS. A présent, tous les deux ensemble. Je vous mets tous au défi, beaux mignons; venez lutter! Nous nous rassions aussi peu de la danse qu'un champignon de la pluie.

STICHUS. Revenons cependant; c'est assez de danse pour notre vin. Quant à vous spectateurs, applaudissez et allez boire un coup chez vous.

LES TROIS DENIERS

Trinumerus

NOTICE SUR LES TROIS DENIERS.

Cette comédie est appelée quelquefois *le Trésor*, mais c'est à tort. *Trinummus* signifie les trois deniers, c'est le salaire promis au sycophante qui paraît au quatrième acte (scène II). Il est vrai que l'intrigue roule sur un trésor caché, et que l'homme aux trois deniers n'est qu'un personnage épisodique et insignifiant; mais combien de fois déjà n'avons-nous pas vu Plaute emprunter ses titres de détails purement accessoires?

Dans *les Trois deniers* on ne voit figurer que d'honnêtes gens, car le jeune dissipateur lui-même, malgré des égarements qui ne seront que passagers, montre un caractère honorable. Un vieillard, qui part pour négocier au loin; confie ses enfants, un fils et une fille, à son meilleur ami. Le fils gaspille la fortune paternelle, et finit par vendre la maison, ignorant qu'il y a un trésor caché. L'ami, qui en est instruit, achète de sa bourse et garde le trésor intact pour le vieillard absent. La fille est demandée en mariage par un des plus riches partis de la ville; mais le dissipateur est trop fier pour la marier sans dot, et veut faire accepter au prétendant une campagne qui lui reste encore. Pour mettre fin au débat, l'ami du vieillard imagine de prendre une somme sur le trésor et de la faire apporter avec des lettres par un homme qui dira venir de la part du père. Sur les entrefaites, le père lui-même arrive: de là une scène invraisemblable, surtout par sa longueur. Ce père, qui devrait être si pressé d'entrer dans sa maison, d'embrasser

ses enfants, perd tout un acte à observer les démarches et à écouter les billevesées d'un homme qu'il ne connaît pas. Enfin son ami le met au courant de tout ce qui s'est passé ; il pardonne, comme tous les pères, et marie du même coup son fils et sa fille.

On rapprochera avec intérêt des *Trois deniers* le *Dissipateur* de Destouches.

ARGUMENT¹.

Charmide, partant pour un voyage, confie un trésor caché et tout son bien à son ami Calliclès. Pendant son absence, son fils gaspille le patrimoine ; il vend même la maison, que Calliclès achète. La sœur, qui n'a point de dot, est demandée en mariage ; pour lui en donner une sans se faire une méchante affaire, Calliclès aposte un homme qui dit apporter de l'argent de la part du père. L'homme arrive devant la maison ; le vieux Charmide, de retour, se moque de lui et marie ses enfants.

1. Cet argument, qui est acrostiche, est attribué au grammairien Priscien.
-

PERSONNAGES.

LA DÉBAUCHE.

LA MISÈRE.

MÉGARONIDE, vieillard.

CALLICLES, autre vieillard.

LYSITÉLÈS, fils de Philton.

PHILTON, vieillard.

LESBONICUS, fils de Charmide, ami de Lysitélès.

STASIME, esclave de Lesbonicus.

CHARMIDE, vieillard.

UN SYCOPHANTE.

La scène est à Athènes.

LES TROIS DENIERS.

PROLOGUE.

LA DÉBAUCHE, LA MISÈRE.

LA DÉBAUCHE. Viens, ma fille, viens faire ton office.

LA MISÈRE. Je vous suis ; mais je ne sais quel sera le terme de notre course.

LA DÉBAUCHE. Le voici. Tiens, c'est la maison (*elle montre la maison de Lesbonicus*) ; entres-y. (*La misère entre. Aux spectateurs :*) Maintenant, pour ne pas vous laisser d'incertitude, je vous mettrai sur la voie en quelques paroles, si vous me promettez d'être attentifs. D'abord, je vous dirai qui je suis et qui est cette autre qui vient d'entrer là, si vous voulez m'écouter. Le nom que Plaute m'a donné, c'est *La Débauche* ; puis il a voulu appeler ma fille *La Misère*. Apprenez pourquoi elle est entrée dans cette maison par mon ordre, et tandis que je parle, ouvrez-moi bien vos oreilles.

Il y a un jeune homme qui demeure dans cette maison ; avec mon aide, il a mangé la fortune de son père. Voyant qu'il n'avait plus de quoi se nourrir, je lui ai donné ma fille pour qu'il vive désormais avec elle. Quant au sujet de la pièce, n'attendez pas que je vous en parle : les vieillards qui vont venir vous mettront au fait. Son nom, en grec, est *le Trésor*. Philémon en est l'auteur ; Plaute l'a traduite en latin : il l'a nommée *les Trois Deniers*, et il vous prie de permettre qu'elle reste sous ce nom. Voilà tout : portez-vous bien, écoutez en silence.

ACTE I.

SCÈNE I. — MÉGARONIDE.

Oui, gronder un ami quand il a fait une faute, c'est un acte dont on vous sait peu de gré ; mais dans la vie c'est une chose utile et profitable. Moi par exemple, aujourd'hui, je chapitrerai un de mes amis, et il le mérite bien ; ce sera malgré moi, mais l'honneur le commande. C'est une contagion qui attaque par trop les bonnes mœurs ; aussi sont-elles déjà à moitié mortes. Et tandis qu'elles sont sur le flanc, les mauvaises, comme des plantes largement arrosées, grandissent et foisonnent ; rien n'est si commun de nos jours ; on pourrait en faire une abondante moisson. La plupart des gens s'occupent plus de plaire à quelques-uns que d'être utiles à tout le monde. Ainsi la complaisance triomphe de l'intérêt général ; elle embarrasse, elle est fâcheuse en mille circonstances, et retarde le bien public et particulier.

SCÈNE II. — CALLICLÈS, MÉGARONIDE.

CALLICLÈS, *sortant de chez Lesbonicus*. J'entends qu'on orne d'une couronne notre dieu Lare ; ma femme, prie-le que cette maison nous soit bonne, propice, heureuse, fortunée.... et que je te voie mourir au plus vite.

MÉGARONIDE. Le voilà, cet homme qui sur ses vieux jours est redevenu enfant, et qui s'est mis dans le cas de recevoir une verte semonce. Abordons-le.

CALLICLÈS. Quelle est cette voix qui se fait entendre près de moi ?

MÉGARONIDE. C'est celle d'un homme qui vous veut du bien, si vous êtes comme je désire ; autrement, c'est celle d'un ennemi en colère.

CALLICLÈS. Salut, mon ami, ami de mon âge. Comment cela va-t-il, Mégaronide ?

MÉGARONIDE. Salut à vous aussi, ma foi, Calliclès. Cela va-t-il ? cela a-t-il été ?

CALLICLÈS. La santé est bonne, elle a été meilleure.

MÉGARONIDE. Et votre femme ? comment se porte-t-elle ?

CALLICLÈS. Mieux que je ne voudrais.

MÉGARONIDE. Je suis content, ma foi, qu'elle soit toujours en vie et en santé.

CALLICLÈS. Je crois que vous êtes content, ma foi, si quelque chose ne va pas comme je veux.

MÉGARONIDE. Je souhaite à mes amis tout ce que j'ai moi-même.

CALLICLÈS. Et votre femme, à vous ?

MÉGARONIDE. Elle est immortelle ; elle vit et vivra encore.

CALLICLÈS. Bonne nouvelle, ma foi, et je prie les dieux de faire qu'elle vous survive.

MÉGARONIDE. Si elle était mariée avec vous, ma foi, je le voudrais de grand cœur.

CALLICLÈS. Voulez-vous changer ? je prendrai la vôtre et vous la mienne. Je vous ferai voir que vous ne m'aurez nullement attrapé.

MÉGARONIDE. Ce sera peut-être vous, je crois, qui m'aurez surpris.

CALLICLÈS. Oh ! par ma foi, vous verriez bien que vous ne sauriez pas ce que vous feriez.

MÉGARONIDE. Gardez votre emplette ; de tous les maux, le meilleur est celui que l'on connaît. Si je prenais une femme que je ne connaisse point, c'est alors que je ne saurais pas ce que je ferais. Par Pollux, tant qu'on vit bien, la vie dure. Mais écoutez-moi, et mettez de côté les plaisanteries. C'est avec intention que je suis venu vous trouver.

CALLICLÈS. Dans quel but ?

MÉGARONIDE. Pour vous gourmander bel et bien.

CALLICLÈS. Moi ?

MÉGARONIDE. Y a-t-il donc ici quelqu'un d'autre que vous et moi ?

CALLICLÈS. Personne.

MÉGARONIDE. Alors pourquoi demander si c'est à vous que j'en ai ? à moins que vous ne pensiez que je veux me chanter pouille à moi-même. Car enfin, si vos anciens principes sont malades, si vous voulez accommoder votre nature aux mœurs d'aujourd'hui, ou si les mœurs d'aujourd'hui changent votre nature, si vous ne gardez pas les allures d'autrefois et que vous preniez les nouvelles, vous ferez bien du mal à tous vos amis, ils souffriront de vous voir et de vous entendre.

CALLICLÈS. Quelle mouche vous pique pour me parler ainsi ?

MÉGARONIDE. Toute personne de bien, homme ou femme, doit avoir à cœur d'éloigner de soi le soupçon et la faute.

CALLICLÈS. On ne peut faire les deux.

MÉGARONIDE. Pourquoi cela ?

CALLICLÈS. Vous le demandez ? Ne pas faillir, cela dépend de ma seule volonté : le soupçon au contraire loge dans le cœur d'autrui. Si je vous soupçonnais d'avoir volé la couronne sur la tête de Jupiter, dans le Capitole, sur la plus haute de nos cel-lines, vous auriez beau n'en avoir rien fait, si c'était ma fantaisie de vous soupçonner, comment pourriez-vous m'en empêcher ? Mais je veux savoir de quoi il est question.

MÉGARONIDE. Avez-vous un ami ou une connaissance qui ait du bon sens ?

CALLICLÈS. Ma foi, je ne veux pas vous tromper. Il y a des gens que je connais pour mes amis, d'autres que je crois l'être, d'autres dont je ne peux assez démêler le caractère et les sentiments pour dire s'ils penchent du côté de l'amitié ou du côté de la haine. Mais de tous mes amis assurés, c'est vous qui êtes le plus sûr. Si vous saviez que j'aie commis quelque maladresse ou quelque faute et que vous ne me le reprochiez pas, vous mériteriez des reproches vous-même.

MÉGARONIDE. Je le sais ; et si je suis venu pour une autre raison, vous faites bien de vous plaindre.

CALLICLÈS. J'attends ce que vous avez à me dire.

MÉGARONIDE. Avant tout, il circule sur votre compte dans le public des bruits fâcheux ; vos concitoyens disent que vous courez après de honteux profits. Il y en a même qui vous appellent le vautour ; que vous dévoriez un étranger ou un compatriote, peu vous importe, selon eux. Quand j'entends parler ainsi de vous, je peste et j'enrage.

CALLICLÈS. Cela dépend et ne dépend pas de moi, Mégaronide : qu'on ne le dise pas, cela ne dépend pas de moi ; qu'on n'ait pas raison de le dire, cela dépend de moi.

MÉGARONIDE. Charmide, qui demeurerait ici, n'était-il pas votre ami ?

CALLICLÈS. Il l'a été et il l'est encore. Pour vous en convaincre, je vous donnerai les faits en témoignage. Quand son fils eut mangé la fortune et qu'il se vit réduit à la misère, avec une fille déjà grande, elle orpheline et lui veuf, il voulut aller à Séleucie, et me recommanda sa jeune fille, sa maison, son fils le dissipateur. S'il avait été mon ennemi, il ne m'aurait pas confié tout cela, je suppose.

MÉGARONIDE. Eh bien, ce jeune homme, que vous voyez un mauvais sujet, que ne le redressez-vous ? que ne le remettez-

vous dans le bon chemin? Vous auriez tant soit peu mieux fait de chercher à le rendre honnête homme que de vous jeter dans les mêmes désordres et d'ajouter votre déshonneur au sien.

CALLICLÈS. Qu'ai-je donc fait?

MÉGARONIDE. Ce que pouvait faire un homme de rien.

CALLICLÈS. Cela ne me ressemble guère.

MÉGARONIDE. N'avez-vous pas acheté la maison au jeune homme? Vous vous taisez? Où logez-vous maintenant?

CALLICLÈS. Je l'ai achetée, et j'ai compté l'argent au jeune homme en propres mains, quarante mines.

MÉGARONIDE. Vous lui avez donné l'argent?

CALLICLÈS. Oui, et je ne m'en repens point.

MÉGARONIDE. Par ma foi, voilà un jeune homme placé sous une triste sauvegarde. N'était-ce pas lui donner une épée pour se tuer? Quelle différence y a-t-il à remettre de l'argent à un jeune homme amoureux, qui n'est pas maître de ses passions, pour qu'il s'achève et mette le comble à ses dérèglements?

CALLICLÈS. Il ne fallait pas lui verser l'argent?

MÉGARONIDE. Non, il fallait ne lui rien acheter, ne lui rien vendre, ne pas le mettre en état de se pervertir encore. N'avez-vous pas abusé de celui qu'on vous avait confié? n'avez-vous pas jeté sur le pavé celui qui vous l'avait confié? Belle confiance, ma foi, et belle tutelle! Mettez-vous dans ses mains : il aura bientôt fait d'accommoder ses affaires.

CALLICLÈS. Avec vos reproches, Mégaronide, vous me forcez (le moyen est nouveau) sur une chose qui a été confiée à ma discrétion, à ma loyauté, à mon honneur, que je ne devais dire ni révéler à personne; et me voilà obligé de vous en faire la confidence.

MÉGARONIDE. Ce que vous aurez mis en dépôt chez moi, vous le retrouverez à la même place.

CALLICLÈS. Regardez seulement si personne n'écoute, et, je vous prie, ayez de temps en temps l'œil autour de nous.

MÉGARONIDE. J'écoute, si vous voulez parler.

CALLICLÈS. Si vous voulez vous taire, je parlerai. Lorsque Charmide est parti pour l'étranger, il m'a fait connaître l'existence d'un trésor dans sa maison, ici, dans une certaine chambre.... Mais faites le guet.

MÉGARONIDE. Il n'y a personne.

CALLICLÈS. Quelque chose comme trois mille philippes. Nous étions tête à tête, et, au nom de l'amitié et de l'honneur, il m'a conjuré en pleurant de ne jamais en souffler mot à son fils ni à

personne qui pût éventer la mèche. Si donc il revient ici sain et sauf, je lui rendrai ce qui lui appartient ; s'il lui arrive malheur, j'ai une dot tout assurée à donner à la fille qu'il m'a confiée, pour lui faire faire un mariage convenable.

MÉGARONIDE. Dieux immortels ! comme vous m'avez changé en un moment avec peu de paroles ! J'étais venu vous trouver dans de tout autres dispositions. Mais puisque-vous avez commencé, continuez votre récit.

CALLICLÈS. Que vous dirai-je ? la sagesse de mon ami, ma fidélité, nos secrets, ce mauvais sujet a failli tout mettre sens dessus dessous.

MÉGARONIDE. Comment cela ?

CALLICLÈS. Je vais passer six jours seulement à la campagne, et pendant mon absence, à mon insu, sans me consulter, il pose un écriteau pour mettre en vente la maison,

MÉGARONIDE. Le loup était enragé de faim et la gueule béante : il épiait le sommeil du chien et voulait enlever tout le troupeau.

CALLICLÈS. Il l'aurait fait, ma foi, si le chien n'avait eu le nez fin. Mais à présent, je vous interroge à mon tour : quel était mon devoir ? dites-le-moi. Devais-je lui révéler le trésor, au mépris des supplications de son père ? Devais-je souffrir que la maison changeât de maître, pour que l'acquéreur mit la main sur l'argent ? J'ai mieux aimé acheter moi-même, j'ai payé pour sauver le trésor et le rendre intact à mon ami. Et je n'ai pas acheté pour moi, pour mon usage : je lui ai racheté sa maison, j'ai tiré les fonds de ma poche. Que ce soit bien, que ce soit mal, voilà comment j'ai agi ; je conviens de ce que j'ai fait, Mégaronide. Voilà mes méfaits, voilà ma cupidité. Et c'est pour cela que les bonnes langues me déchirent ?

MÉGARONIDE. Arrêtez-vous ; vous triomphez de votre censeur ; vous me fermez la bouche, et je n'ai rien à répliquer.

CALLICLÈS. Maintenant, je vous en prie, assistez-moi, aidez-moi de vos conseils, partagez avec moi mon fardeau.

MÉGARONIDE. Vous pouvez compter sur moi.

CALLICLÈS. Alors, où serez-vous tout à l'heure ?

MÉGARONIDE. A la maison.

CALLICLÈS. C'est tout ce que vous me vouliez ?

MÉGARONIDE. Ne bronchez pas dans vos principes.

CALLICLÈS. C'est à quoi je m'applique.

MÉGARONIDE. Mais dites-moi.

CALLICLÈS. Qu'est-ce ?

MÉGARONIDE. Où demeure à présent notre blanc-bec ?

CALLICLÈS. En vendant la maison il s'est réservé le derrière.

MÉGARONIDE. C'est là ce que je voulais savoir : allez donc maintenant. Mais dites-moi.

CALLICLÈS. Qu'y a-t-il ?

MÉGARONIDE. La jeune fille reste chez vous ?

CALLICLÈS. Oui, et j'en ai les mêmes soins que de la mienne.

MÉGARONIDE. C'est fort bien fait.

CALLICLÈS. Avez-vous encore quelque question à me faire, avant que je m'en aille ?

MÉGARONIDE. Bonjour.

SCÈNE III. — MÉGARONIDE.

Non, il n'y a rien de plus sot, de plus bête, de plus menteur, de plus bavard, de plus hâbleur, de plus perfide, que ces bourgeois qui ne bougent jamais de la ville et qu'on appelle de beaux esprits. Quant à moi, je peux me compter aussi dans la bande, pour avoir prêté l'oreille à leurs calomnies. Ils se donnent des airs de tout savoir, et ne savent rien. Ils sont au courant de ce que chacun pense ou va penser ; ils savent ce que le roi a dit à l'oreille de la reine ; ils savent ce dont Junon a causé avec Jupiter ; enfin ce qui n'arrivera pas, ce qui n'est pas arrivé, ils ne le savent pas moins. Qu'ils louent, qu'ils blâment, à tort ou à raison, celui-ci ou celui-là, ils ne s'en soucient guère, pourvu qu'ils sachent tout ce qu'il leur prend lubie de savoir. Tout le monde chantait que Calliclès, par sa conduite, était indigne de la cité, qu'il avait dépouillé ce jeune homme de sa fortune. Et moi, sur les propos de ces colporteurs de nouvelles, sans rien savoir, j'accours laver la tête à un ami innocent. Si l'on remontait à la source des cancanes pour savoir qui a dit ce que tel répète, et si, quand il ne peut citer son autorité, le colporteur était sévèrement puni ; oui, si l'on faisait ainsi, on rendrait service au public. On verrait peu de gens savoir ce qu'ils ne savent pas, et les sots bavards n'ouvriraient pas tant la bouche.

ACTE II.

SCÈNE I. — LYSITÈLES.

Je roule mille pensées à la fois dans ma tête, et mes réflexions me remplissent de douleur : je me consume, je me mine, je me mets sur les dents. Mon esprit est pour moi un maître de gymnastique : mais je ne vois pas clair encore, je n'ai pas assez étudié le parti que je dois prendre et qui est le plus solide dans la vie. Vaut-il mieux écouter l'amour ou l'intérêt? lequel des deux fait l'existence plus douce? Non, je ne distingue pas bien encore; mais voici ce que je pense : j'étudierai les deux à la fois, et je serai en même temps juge et partie. Oui, c'est cela! bonne idée! Et d'abord, j'énumérerai les pratiques de l'amour et leurs résultats. L'amour ne veut prendre dans ses filets que l'homme passionné; voilà ceux qu'il recherche, qu'il poursuit, qu'il flatte et câline. Il donne des conseils contraires à l'intérêt, mielleux en paroles, rapace, menteur, cupide, élégant, spoliateur, corrupteur de quiconque aime les petits coins, patelin, besoigneux, dépistant les cachettes : car une fois que l'amoureux est blessé par les baisers acérés de ce qu'il aime, aussitôt l'argent coule et se fond. « Donne-moi ceci, miel de ma vie, si tu m'aimes, je t'en prie. » Et le pauvre oison : « Oui, prunelle de mes yeux, tu l'auras, et si tu veux plus encore, on te le donnera. » Elle de redoubler sur la bête prise par la patte; ses exigences croissent. Mais il ne pâtirait pas assez; il faut qu'il dépense plus encore à boire, à manger, à jeter l'argent par les fenêtres. Lui accorde-t-on une nuit? on amène toute une ribambelle, femmes de chambre, parfumeur, gardien des bijoux, remueuses d'éventail, portuses de sandales, chanteuses, préposées aux cassettes, messagers, coureurs, voleurs de pain et de provisions. Tandis qu'il fait l'aimable avec eux, notre amoureux se réduit à la besace. Quand je réfléchis à cela, quand je me rappelle comme on regarde de haut en bas celui qui n'a rien, va-t'en, amour, tu me déplaïs, je n'ai que faire de toi, bien que boire et manger soient deux choses agréables. L'amour donne trop d'amertumes et de chagrins. Il fuit la place publique, il met en fuite vos parents et se fuit lui-même pour ne pas se voir. Personne ne veut l'avouer pour son

ami. Donc, pour mille raisons, il faut éviter de faire connaissance avec l'amour ; ténons-le à distance, ne le fréquentons pas : se jeter dans les bras de l'amour, c'est pis encore que de faire la culbute du haut d'un rocher. Bonsoir, amour ! reste chez toi. Amour, ne sois jamais mon ami ; tu as assez de misérables à tourmenter, à faire gémir sous tes lois. C'est décidé, je me tournerai vers la sagesse, et pourtant c'est une rude tâche pour un cœur : ce que les honnêtes gens ambitionnent, c'est la fortune, le crédit, la considération, la renommée, la faveur. Telle est la récompense de l'homme vertueux. Aussi, j'aime mieux vivre avec les gens de bien qu'avec les libertins et les habléurs.

SCÈNE II. — PHILTON, LYSITÈLES

PHILTON. Où a-t-il été en sortant de la maison ?

LYSITÈLES. Me voici, mon père. Vous n'avez qu'à commander, je ne vous ferai pas attendre, et je ne me tacherai pas pour éviter vos regards.

PHILTON. Tu ne démentiras pas le reste de ta conduite, si tu honores ton père. Au nom de ce respect, mon cher fils, je t'en prie, n'entre jamais en conversation avec les mauvais garnements, ni dans la rue, ni sur la place publique. Je connais les mœurs de notre temps : le méchant veut perdre le bon pour le faire devenir semblable à lui-même ; le désordre, la confusion sont le fruit de la dépravation générale, de la rapacité, de la cupidité, de l'envie ; on prend le sacré pour le profane, le bien public pour le bien privé : c'est une race insatiable. Voilà ce qui m'afflige, voilà ce qui me met à la torture, voilà ce dont jour et nuit je te répète de te préserver. Ils épargnent seulement ce que leur main ne peut atteindre : du reste, prends, emporte, fuis, ne te laisse pas voir. Ces choses, quand j'en suis le témoin, me tirent des larmes : je devais donc vivre jusqu'à une pareille race ! Que ne suis-je descendu auparavant chez les morts ! Ces gens-là louent les mœurs de leurs ancêtres, et en les louant, ils se couvrent de boue. Je te dispense de mettre de tels principes en pratique et d'en pénétrer ton cœur : vis à ma manière et selon les mœurs du vieux temps ; fais ce que je te recommande ; je méprise ces folies et ces dérèglements dans lesquels les bons même perdent l'honneur. Si tu t'attaches à mes leçons, tous les bons sentiments auront leur siège dans ton âme.

LYSITÈLES. Toujours jusqu'à cet âge, depuis que je suis entré

dans l'adolescence, j'ai été plein de soumission à vos ordres et à vos conseils, mon père. Dans mon esprit, je me suis considéré comme libre ; mais par mon obéissance, je vous appartiens ; je me suis fait un devoir d'asservir ma volonté à la vôtre.

PHILTON. Quand, au début de la vie, on lutte avec soi-même pour savoir si l'on se conduira d'après ses instincts, ou si l'on se réglera sur les désirs de ses parents et de sa famille, la passion l'emporte-t-elle, c'en est fait, on obéit à la passion, on perd son libre arbitre ; si au contraire on en triomphe, on garde toute la vie cette gloire d'être le vainqueur des vainqueurs. Si tu as vaincu tes passions au lieu de te laisser vaincre par elles, tu as le droit de te réjouir. Il vaut bien mieux être ce que tu dois que ce que veut la passion. Ceux qui viennent à bout de leurs penchants auront toujours meilleure renommée que ceux qui succombent.

LYSITÈLES. Ces préceptes m'ont toujours servi de sauvegarde ; j'ai su ne jamais entrer où je devais trouver une société de dissipateurs, ne pas aller rôder la nuit, ne pas faire tort à autrui de ce qui lui appartient ; j'ai mis tous mes soins, mon père, à ne vous causer aucun chagrin ; j'ai eu la sagesse de me renfermer toujours étroitement dans vos leçons.

PHILTON. Me le reproches-tu ? ce que tu as fait de bien, c'est à toi que tu l'as fait, et pas à moi. Ma vie touche à son terme, c'est toi que cela intéresse. L'honnête homme est celui qui regrette de ne pas être encore assez honnête, assez sage. Quand on est content de soi, on n'a ni honnêteté, ni sagesse. Recouvre tes vertus de vertus nouvelles, pour que le mal ne puisse s'infiltrer en toi. Être mécontent de soi, c'est la marque d'une nature généreuse.

LYSITÈLES. Ce que je vous en ai dit, mon père, c'est qu'il y a une grâce que je voudrais obtenir de vous.

PHILTON. Qu'est-ce ? je suis tout disposé à te l'accorder.

LYSITÈLES. Il y a ici un jeune homme d'une excellente famille, un ami de mon âge, qui a usé de son bien à l'étourdie, sans trop réfléchir. Je voudrais lui rendre service, mon père, si vous y consentez.

PHILTON. Avec ton argent, je pense ?

LYSITÈLES. Oui, avec mon argent, car ce qui est à vous est à moi, et tout ce que j'ai vous appartient.

PHILTON. Il est donc dans le besoin ?

LYSITÈLES. Oui.

PHILTON. Et il avait de la fortune ?

LYSITÉLÈS. Oui.

PHILTON. Comment l'a-t-il perdue ? est-il entré dans les fermes de l'État ou dans le négoce maritime ? est-ce dans le commerce ou dans le trafic des esclaves qu'il s'est ruiné ?

LYSITÉLÈS. Rien de tout cela.

PHILTON. Qu'est-ce donc ?

LYSITÉLÈS. Ma foi, c'est excès de bonté, mon père. Avec cela il a dépensé un peu en plaisirs, pour se donner du bon temps.

PHILTON. Peste ! Voilà un garçon défendu avec bien de la chaleur. Un homme qui n'a pas perdu honorablement son bien, et qui est dans la misère ! je ne me soucie pas de te voir un ami pareil avec de si belles qualités.

LYSITÉLÈS. C'est parce qu'il n'est pas vicieux que je voudrais venir en aide à sa détresse.

PHILTON. C'est rendre mauvais service à un gueux que de lui donner de quoi manger et de quoi boire. On perd ce qu'on donne et on prolonge une existence misérable. Ce n'est pas que je me refuse à ce que tu veux, je le ferai de bon cœur ; mais en te parlant ainsi à propos d'un inconnu, c'est un avertissement que je te donne : aie pitié des autres, soit, mais arrange-toi pour ne pas faire pitié à ton tour.

LYSITÉLÈS. J'aurais honte de l'abandonner, de ne plus lui tendre la main dans sa disgrâce.

PHILTON. Mieux vaut honte que regret.

LYSITÉLÈS. Ma foi, je peux le dire, grâce aux dieux et à nos ancêtres, et à vous, mon père, nous avons de grands biens honnêtement acquis. Si vous obligez mon ami, faites-le sans regret, vous regretteriez plutôt de ne l'avoir pas fait.

PHILTON. Si d'une grosse somme on ôte quelque chose, a-t-on plus ou moins ?

LYSITÉLÈS. Moins, mon père ; mais savez-vous ce que l'on corne à un bourgeois qui n'est pas généreux ? « Puisses-tu n'avoir plus le bien que tu as, et avoir le mal que tu n'as pas, puisque tu ne peux te résigner ni à jouir, ni à faire jouir les autres ! »

PHILTON. Je connais cette rengaine ; mais, mon fils, on met au rancart le citoyen qui n'a plus de quoi faire face aux charges.

LYSITÉLÈS. Par la bonté des dieux, nous avons assez pour vivre, mon père, et pour obliger nos amis.

PHILTON. Je ne peux, ma foi, te refuser rien de ce que tu dé-

sires. Quel est cet ami dans l'embarras, que tu veux aider ? dis-le hardiment à ton père.

LYSITELES. C'est le jeune Lesbonicus, le fils de Charmide, qui demeure là.

PHILTON. Lui, qui a mangé ce qu'il avait et ce qu'il n'avait pas ?

LYSITELES. Ne lui en faites pas un reproche, mon père ; il arrive bien des choses dans la vie, qu'on le veuille ou qu'on ne veuille point.

PHILTON. Voici, ma foi, un mensonge, mon fils : cela n'est pas dans tes habitudes. Le sage, vois-tu, est lui-même l'artisan de sa fortune : aussi les choses ne tournent pas autrement qu'on ne veut, quand on n'est pas un mauvais ouvrier.

LYSITELES. L'ouvrier a fort à faire, s'il veut mener à bien l'ouvrage de la vie. Celui-ci est tout jeune.

PHILTON. Ce n'est pas l'âge, c'est le caractère qui donne la sagesse. C'est comme en cuisine : le sage est le mets, le temps l'assaisonne. Mais voyons, parle, que veux-tu lui donner ?

LYSITELES. Absolument rien, mon père. Seulement ne m'empêchez pas de recevoir ce qu'il me donnera.

PHILTON. Est-ce en recevant de lui que tu soulageras sa pauvreté ?

LYSITELES. Oui, mon père.

PHILTON. Je suis curieux, ma foi, d'entendre la recette

LYSITELES. Soit. Connaissez-vous sa famille ?

PHILTON. Oui, c'est une de nos meilleures.

LYSITELES. Il a une sœur déjà grande et qui est encore fille ; je désire l'épouser, mon père.

PHILTON. Sans dot ?

LYSITELES. Sans dot.

PHILTON. L'épouser ?

LYSITELES. Oui, sans qu'il vous en coûte rien. De cette façon-là vous lui aurez rendu le plus grand service, et c'est le meilleur moyen de le secourir.

PHILTON. Moi, je souffrirais de te voir prendre une femme sans dot ?

LYSITELES. Il faut le souffrir, mon père ; en faisant ainsi vous acquerez à notre famille une belle réputation.

PHILTON. Je pourrais te dire beaucoup de savantes maximes et je ne tarirais pas ; un vieux comme moi sait plus d'une histoire du temps jadis. Mais puisque je vois que tu veux procurer à notre maison de l'honneur et des amis, bien que je t'aie

contredit, je passe de ton côté ; je te le permets, demande, épouse.

LYSITEÈS. Que les dieux vous conservent à ma tendresse ! mais ajoutez encore un surcroît à cette grâce.

PHILTON. Lequel ?

LYSITEÈS. Voici. Allez le trouver vous-même, arrangez-vous avec lui, faites la demande.

PHILTON. C'est cela !

LYSITEÈS. Vous terminerez bien plus vite ; ce que vous aurez conclu tiendra. Une seule parole de vous, dans cette circonstance, vaudra mieux que cent de moi.

PHILTON. Voilà que ma bonté me met des affaires sur les bras. Je m'en occuperai.

LYSITEÈS. Que vous êtes aimable ! Voici la maison, c'est là qu'il demeure ; son nom est Lesbonicus ; allez, mettez-y vos soins, je vous attendrai chez nous.

SCÈNE III. — PHILTON.

Ce n'est pas une fameuse affaire, ni comme je l'entends ; cela vaut pourtant mieux que le pis. Mais au fond, voici ce qui me console ; quand un père ne veut faire que ce qui lui plat et contrarie son fils, c'est comme s'il chantait ; il se rend malheureux à plaisir, et ne fait rien qui vaille. Il prépare un hiver plus ou moins rude à sa vieillesse en soulevant mal à propos cette tempête. Mais on ouvre la porte de cette maison où j'allais ; Lesbonicus lui-même sort tout à point avec son esclave.

SCÈNE IV. — LESBONICUS, STASIME, PHILTON.

LESBONICUS. Il n'y a pas quinze jours que tu as reçu quarante mines de Calliclès pour cette maison. Est-il vrai, Stasime ?

STASIME. En y réfléchissant, je crois me souvenir que oui.

LESBONICUS. Qu'en a-t-on fait ?

STASIME. On a mangé, on a bu, on s'est parfumé, on a pris des bains. Pêcheur, boulanger, bouchers, cuisiniers, maraîchers, confiseurs, oiseleurs, chacun a tiré à soi : c'est une fraise dans la gueule du loup¹.

LESBONICUS. Mais, par Hercule ! tout cela ne devait pas aller à six mines.

1. Le latin dit Cela se consomme aussi vite que si on donnait du pavet à des fourmis.

STASIME. Et ce que vous avez donné aux filles ?

LESBONICUS. Je le comprends aussi.

STASIME. Et ce que j'ai rapiné ?

LESBONICUS. Oh ! c'est là le plus gros article.

STASIME. Vous ne pouvez pas avoir encore quand vous avez dépensé, à moins que vous ne croyiez que votre argent est immortel. (*A part.*) Il pense trop tard, comme une buse, aux précautions qu'il fallait prendre d'abord : il commence par manger son bien et il calcule après.

LESBONICUS. Cependant cela ne fait pas le compte.

STASIME. Le compte est, ma foi, tout clair : l'argent est parti. Vous avez reçu quarante mines de Calliclès et il a reçu de vous la maison en toute propriété.

LESBONICUS. Parfaitement.

PHILTON, *à part.* Notre beau-frère, à ce que je vois, a vendu sa maison. Quand le papa reviendra, il ne manque pas de place à la porte de la ville, à moins qu'il ne se fourre dans le ventre de son fils.

STASIME. On a payé au banquier mille drachmes olympiques que vous deviez pour règlement de compte.

LESBONICUS. Oui, cet argent dont j'avais répondu.

STASIME. Dites plutôt que vous avez donné ; on vous a fait payer, comme caution, pour cet étourneau qui était riche, disiez-vous.

LESBONICUS. C'est vrai.

STASIME. Autant de perdu.

LESBONICUS. C'est encore vrai ; mais je le voyais malheureux, et j'ai eu pitié de lui.

STASIME. Vous avez pitié des autres, mais pour vous-même vous n'avez ni honte ni pitié.

PHILTON, *à part.* C'est le moment de l'aborder.

LESBONICUS. N'est-ce pas Philton qui vient par ici ? Oui, ma foi, c'est lui-même.

STASIME. Par Pollux, je voudrais le voir devenir mon esclave, avec son pécule.

PHILTON. Philton souhaite bien le bonjour au maître et au serviteur, à Lesbonicus et à Stasime.

LESBONICUS. Que les dieux, Philton, combient tous vos désirs. Comment va votre fils ?

PHILTON. Il vous veut du bien.

LESBONICUS. Par Pollux, c'est un prêté pour un rendu.

STASIME. Triste mot : « Il veut du bien, » s'il n'en fait pas.

Moi aussi, je veux être libre, et j'ai beau le vouloir ; (*montrant Lesbonicus*) celui-ci voudrait être bon sujet, cela l'avance bien !

PHILTON. Mon fils m'envoie vers vous pour ménager entre vous deux alliance et amitié. Il veut épouser votre sœur, et j'en suis d'accord, je le veux aussi.

LESBONICUS. Je ne vous reconnais point là. Votre fortune insulte à ma misère.

PHILTON. Je suis homme, vous l'êtes aussi ; me protège Jupiter, aussi vrai que je ne suis point venu pour me moquer de vous, cela ne serait pas bien. Mais, comme je viens de vous dire, mon fils m'a prié de vous demander pour lui la main de votre sœur.

LESBONICUS. Je ne dois pas perdre de vue l'état où en sont mes affaires ; notre rang n'est pas de pair avec le vôtre : cherchez-vous une autre alliance.

STASIME, à *Lesbonicus*. Avez-vous perdu l'esprit et le sens, de refuser une proposition pareille ? vous trouvez là, à ce que je vois, un utile ami.

LESBONICUS. Va te pendre.

STASIME. Je voudrais y aller, que vous m'en empêchiez.

LESBONICUS. Si vous n'avez plus rien à me dire, Philton, je vous ai fait ma réponse.

PHILTON. J'espère, Lesbonicus, vous trouver plus amical que vous ne l'êtes à présent. Action maladroite, parole maladroite, ni l'un ni l'autre n'est bon dans la vie, Lesbonicus.

STASIME. Il dit vrai, ma foi.

LESBONICUS, à *Stasime*. Je t'arrache un œil si tu ajoutes un traître mot.

STASIME. Oh ! ma foi, je parlerai tout de même ; si ce n'est avec mes deux yeux, ce sera avec un seul.

PHILTON. Ainsi vous dites que votre rang, votre fortune, ne sont pas de pair avec les nôtres ?

LESBONICUS. Oui, je le dis.

PHILTON. Alors, si vous alliez dans un temple à un banquet, et si par hasard un gros bonnet se trouvait à côté de vous, qu'on servit un de ces repas populaires dont ses clients auraient fait les frais, si vous aimiez un des mets qu'on lui aurait offerts, en mangeriez-vous, ou vous mettriez-vous à table avec le gros bonnet, sans manger ?

LESBONICUS. Je mangerais, s'il ne me le défendait pas.

STASIME. Et moi, ma foi, il me le défendrait que je mangerais quand même, et des deux mâchoires, et jusqu'à mon soul ;

et je ferais main basse de préférence sur ce qui lui plairait, et je ne renoncerais pas pour lui à un coup de dent. À table, on ne doit d'égards à personne, on y combat pour sa patrie et ses dieux.

PHILTON. Tu parles d'or.

STASIME. Je ne veux pas vous tromper : je lui céderais le milieu de la rue, les côtés, les honneurs publics ; mais pour ce qui est du ventre, non ma foi, je ne lui en céderais pas long comme cela, à moins d'être vaincu par lui à coups de poings. Avec le prix des denrées, un repas est un héritage sans les charges¹.

PHILTON. Ne perdez pas de vue, Lesbonicus, que le meilleur est de compter parmi les honnêtes gens ; si on ne le peut, au moins faut-il en approcher le plus possible. Quant à cette alliance que je vous propose et que je vous demande, je vous prie d'y consentir et de l'accepter, Lesbonicus. Les dieux sont riches ; c'est aux dieux que sièent les rangs et les grandeurs : mais nous, chétifs humains, nous n'avons que le souffle, et dès que nous l'avons rendu, le mendiant et le richard dans l'Achéron sont mis sur le pied d'égalité par la mort.

STASIME. Belle merveille si vous n'emportez pas là-bas richesses ! Quand on est mort, on est ce qui s'appelle mort.

PHILTON. Maintenant, pour vous faire voir qu'il ne s'agit ici ni de rang ni de fortune, et que nous ne faisons pas fi de votre amitié, je vous demande votre sœur sans dot pour mon fils. Puisse notre alliance être heureuse ! Me donnez-vous parole ? vous vous taisez ?

STASIME. Dieux immortels ! un pareil parti !

PHILTON. Répondez donc : « Que les dieux nous bénissent ! je m'engage. »

STASIME. Hélas ! quand il ne gagnait rien à parler : « Je m'engage, » disait-il ; maintenant qu'il le faudrait, il ne peut ouvrir la bouche.

LESBONICUS. Vous me jugez digne de votre alliance, Philton ; je vous en suis bien obligé. Mais quoique, ma foi, mes sottises m'aient mis bien bas, nous avons encore une campagne près de la ville, je la donnerai en dot à ma sœur ; c'est, avec l'existence, l'unique bien que mes folies m'aient laissé.

PHILTON. Je ne m'occupe guère de dot.

¹ Le texte dit sans les charges religieuses, parce que les héritiers devaient subvenir aux frais de toutes les cérémonies instituées par le mort.

LESBONICUS. Je tiens à la lui donner.

STASIME, *bas*. Comment, maître, notre nourrice, celle qui nous fait vivre, vous voulez nous en défaire ? gardez-vous-en bien : que mangerions-nous ensuite ?

LESBONICUS. Veux-tu te taire ! Te dois-je des comptes ?

STASIME, *à part*. C'est fait de nous, si je ne trouve rien.
(*Haut.*) Philton, deux mots.

PHILTON. Je t'écoute, Stasime.

STASIME. Venez un peu par ici.

PHILTON. Soit.

STASIME. Je vous dis un grand secret.... n'allez pas le lui répéter, ni à personne au monde.

PHILTON. Fais-moi sans crainte tes confidences.

STASIME. Je vous dis donc, au nom des dieux et des hommes, de ne pas permettre que cette campagne devienne votre propriété ou celle de votre fils. Je vais vous en donner la raison.

PHILTON. Je suis curieux, ma foi, de l'entendre.

STASIME. D'abord, si l'on s'avise d'y labourer, au cinquième sillon les bœufs tombent morts.

PHILTON. Bah !

STASIME. C'est chez nous que se trouve la porte de l'Achéron. Et puis le raisin, avant la vendange, pourrit sur pied.

LESBONICUS, *à part*. Il endoctrine notre homme, je suis sûr. Tout coquin qu'il est, il m'est attaché.

STASIME. Écoutez encore. Outre cela, tandis qu'ailleurs on fait de riches moissons, notre terre nous rend trois fois moins qu'on n'y a semé.

PHILTON. Hé, hé, il faut y semer les mauvaises mœurs, pour voir si on n'arriverait pas à les détruire.

STASIME. Cette terre n'a jamais appartenu à personne sans que ses affaires aient tourné au plus mal. Des propriétaires, les uns se sont expatriés, les autres sont morts, d'autres se sont pendus. Et voyez, son maître d'aujourd'hui, dans quelle détresse il est tombé.

PHILTON. Foin d'une pareille propriété !

STASIME. Vous le diriez encore bien mieux si je vous avais tout raconté. Sur deux arbres, il y en a un frappé de la foudre. Les cochons y meurent d'angine en un clin d'œil. Les brebis y sont galeuses, et autant de laine, tenez, que sur ma main. Jusqu'aux Syriens, la race la plus dure, il n'y en a pas un qui ait vécu là six mois seulement : ils y crèvent comme des mouches, de fièvres pernicieuses.

PHILTON. Je crois bien que tu me dis la vérité, Stasime ; mais les gens de la campagne sont encore bien plus durs que les Syriens. D'après ce que je viens d'entendre, c'est une terre où il faudrait envoyer tous les malfaiteurs. C'est comme ces îles fortunées dont on parle, où se rassemblent tous ceux qui ont vécu honnêtement ; on devrait reléguer les scélérats dans un lieu comme celui que tu dis.

STASIME. C'est un endroit de malheur ; quelque calamité qu'on cherche, on est sûr de la trouver là.

PHILTON. Mais toi, tu sais en trouver ailleurs aussi bien que là.

STASIME. N'allez pas lui dire que je vous l'ai dit.

PHILTON. Ton secret ne risque rien.

STASIME. Il a bonne envie de s'en débarrasser, s'il trouvait quelqu'un à qui jouer ce tour.

PHILTON. Je n'en ferai jamais l'emplette, ma foi.

STASIME. Vous aurez bien raison. (*A part.*) J'ai joliment dégoutté le vieillard de notre campagne ; c'est que si Lesbonicus la donnait, nous n'aurions plus rien pour vivre.

PHILTON. Je reviens à vous, Lesbonicus.

LESBONICUS. Dites-moi, qu'est-ce qu'il vous a chanté ?

PHILTON. Qu'en pensez-vous ? il est homme ; il voudrait devenir libre ; mais il n'a pas de quoi payer.

LESBONICUS. Et moi être riche, mais j'ai beau le vouloir.

STASIME. Vous auriez pu, si vous aviez voulu ; mais vous n'avez plus rien, vous ne pouvez plus.

LESBONICUS. Qu'est-ce que tu marmottes, Stasime ?

STASIME. C'est à propos de ce que vous venez de dire : si vous aviez voulu dans le temps, vous l'auriez été ; à présent, vous le souhaitez trop tard.

PHILTON. Pour la dot, vous ne pouvez vous arranger avec moi ; entendez-vous avec mon fils à votre idée. Maintenant, je vous demande votre sœur pour mon garçon. Que cette alliance soit heureuse ! Eh bien, vous réfléchissez encore !

LESBONICUS. A quoi bon ? puisque c'est votre fantaisie, que les dieux nous bénissent ! vous avez ma parole.

PHILTON. Jamais, ma foi, personne n'a tant désiré la naissance d'un fils que moi ce « Vous avez ma parole, » dont vous venez d'accoucher.

STASIME. Que les dieux bénissent vos projets !

PHILTON. C'est ce que je souhaite.

LESBONICUS. Eh bien, Stasime, va trouver ma sœur chez Calliclès ; dis-lui comment l'affaire s'est faite.

STASIME. On y va.

LEBONICUS. Et complimente-la de ma part.

STASIME. Assurément.

PHILTON. Venez avec moi, Lesbónicus, que nous convenions ensemble du jour; par la même occasion, nous achèverons de tout régler.

LEBONICUS, à *Stasime*. Occupe-toi de ma commission; je serai ici dans un moment. Dis à Calliclès de venir me trouver.

STASIME. Mais allez donc!

LEBONICUS. Et pour la dot, qu'il pense à ce qu'on peut faire.

STASIME. Allez toujours.

LEBONICUS. Car je suis résolu à ne pas la marier sans dot.

STASIME. Allez donc, à la fin!

LEBONICUS. Je ne souffrirai jamais qu'elle pâtisse....

STASIME. Vous en irez-vous?

LEBONICUS De mon inconduite.

STASIME. Allez, allez.

LEBONICUS. O mon père, il est de toute justice que mes fautes....

STASIME. Allez!

LEBONICUS Retombent sur moi seul.

STASIME. En route donc!

LEBONICUS. O mon père, vous reverrai-je jamais?

STASIME. Allez donc, allez donc, allez donc! (*Lesbonicus s'en va avec Philton.*) Enfin j'ai réussi à le faire partir. Grands dieux! avec tous nos malheurs nous sommes bien heureux si la campagne nous reste! quoiqu'on ne voie pas encore bien clair dans tout ceci. Si elle passe en d'autres mains, je plains mes pauvres épaules. Il faudra s'en aller à l'étranger et porter bouclier, casque, bagage; il se sauvera de la ville aussitôt les noces faites; il partira à la malheure pour servir je ne sais où, en Asie, en Cilicie. Mais entrons et exécutons nos ordres, quoique je déteste cette maison, depuis que cet homme nous en a mis dehors.

ACTE III.

SCÈNE I. — CALLICLÈS, STASIME.

CALLICLÈS. Comment dis-tu cela, Stasime ?

STASIME. Notre jeune maître Lesbonicus vient d'accorder sa sœur, c'est comme cela que je dis.

CALLICLÈS. A qui ?

STASIME. A Lysitèles, le fils de Philton, sans dot.

CALLICLÈS. Sans dot il l'établirait dans une si riche maison ! Ce que tu nous chantes n'est pas croyable.

STASIME. Eh bien, ma foi, ne le croyez pas. Si vous êtes incrédule, je croirai, moi....

CALLICLÈS. Quoi ?

STASIME. Que cela m'est bien égal.

CALLICLÈS. Mais quand cela ? où cela s'est-il passé ?

STASIME. A l'instant, ici, devant la porte. Tout fraîchement, comme disent les gens de Préneste.

CALLICLÈS. Ainsi Lesbonicus en se ruinant aurait fait plus d'économies qu'en conservant son bien.

STASIME. Et c'est Philton en personne qui est venu faire la demande pour son fils.

CALLICLÈS, *à part*. Par Hercule ! ce serait un homme que la jeune fille n'eût point de dot. Après tout, ma foi, je vois que c'est mon affaire. J'irai trouver mon faiseur de mercuriales et lui demander conseil. (*Il sort.*)

STASIME. Je sais à peu près ce qui le presse, je n'en doute un peu : il veut dépouiller Lesbonicus de sa campagne, après l'avoir dépouillé de sa maison. O Charmide mon maître, comme on pille ton bien en ton absence ! Puissé-je te voir revenir sain et sauf pour punir tes ennemis et me récompenser de ce que j'ai été et suis encore pour toi ! Il est bien difficile de trouver un ami digne de ce nom, à qui l'on puisse confier ses intérêts et dormir ensuite sur les deux oreilles.... Mais voici notre gendre avec son beau-frère. Ils n'ont pas trop l'air d'être d'accord ; ils allongent le pas tous les deux : l'un retient l'autre par son manteau. Ils ne s'arrêtent pas de bonne grâce : retirons-nous un peu ; j'ai envie d'écouter la conversation des deux beaux-frères.

SCÈNE II. — LYSITÈLES, LESBONICUS, STASIME.

LYSITÈLES. Arrête donc, ne te détourne pas, ne te cache pas à mes regards.

LESBONICUS. Ne peux-tu me laisser poursuivre mon chemin ?

LYSITÈLES. Si c'est pour ton avantage, Lesbonicus, s'il y va de ta gloire et de ta réputation, je le veux bien.

LESBONICUS. Tu fais ce qu'il y a de plus facile.

LYSITÈLES. Quoi donc ?

LESBONICUS. Un affront à un ami.

LYSITÈLES. Ce n'est pas dans mon caractère ni conforme à mon éducation.

LESBONICUS. Tu t'y entends joliment pour n'avoir pas appris ! Que serait-ce donc si l'on t'avait enseigné à m'être désagréable ! Tu as l'air de vouloir me faire du bien, mais tu me fais du mal et tu es désobligeant.

LYSITÈLES. Moi ?

LESBONICUS. Oui, toi.

LYSITÈLES. Comment est-ce que je te fais du mal ?

LESBONICUS. En faisant ce que je ne veux pas.

LYSITÈLES. Eh ! je ne pense qu'à ton intérêt.

LESBONICUS. Tu es donc meilleur pour moi que je ne le suis moi-même ? J'ai assez de jugement pour démêler ce qui m'est profitable.

LYSITÈLES. Est-ce du jugement que de repousser le bienfait d'un ami ?

LESBONICUS. A mes yeux, ce qui déplaît à celui qu'on veut obliger n'est pas un bienfait. Je sais, je sens comment je dois agir, le sentiment du devoir ne m'a pas abandonné, et tous tes propos ne m'empêcheront pas de respecter l'opinion.

LYSITÈLES. Qu'est-ce à dire ? car je ne peux me contenir, et tu entendras ce que tu mérites. Tes ancêtres t'ont-ils donc transmis un nom honorable, pour dissiper dans la débauche les biens amassés par leur vertu, et pour ravir d'avance la considération à tes descendants ? Ton père et ton aïeul t'avaient rendu praticable et aisée la route qui mène à la réputation ; toi, tu l'as faite difficile par ta fainéantise surtout et ta sottise conduite. De parti pris tu as donné à l'amour le pas sur la vertu. Crois-tu que ce soit là le moyen de couvrir tes fautes ? Non, il n'en est rien ! Ouvre ton cœur à la vertu, bannis de ton âme la paresse ; sers tes amis au tribunal et non ta maîtresse dans son lit.

comme tu fais toujours. C'est pour cela que je désire tant te voir conserver cette campagne ; c'est pour que tu aies la facilité de t'amender, et que ceux de tes concitoyens qui ne t'aiment point ne puissent pas te reprocher une misère complète.

LESBONICUS. Je sais tout ce que tu viens de me dire, et je pourrais même le coucher par écrit. Oui, j'ai mangé mon patrimoine, j'ai souillé la gloire de mes ancêtres. Je savais comment me conduire ; mais hélas ! je ne le pouvais pas, tant la puissante Vénus m'avait enlacé et, grâce à mon oisiveté, avait su m'entraîner dans ses rets. Et maintenant, j'ai pour toi toute la reconnaissance que tu mérites.

LYSITÈLES. Mais que ma peine soit inutile, que ton cœur méprise mes paroles, c'est là ce que je ne peux souffrir ; et d'ailleurs je gémissais de te voir si peu de pudeur. Enfin, si tu ne m'écoutes, si tu ne fais ce que je te dis, tu te cacheras si bien derrière toi-même que l'honneur ne saura plus te trouver ; tu croupiras dans un coin, au moment même où tu voudras te distinguer. Je connais à fond, Lesbonicus, ton caractère inexpérimenté. Je sais que si tu as fait des fautes, ce n'est pas par penchant, mais parce que l'amour avait obscurci tes lumières : moi-même je connais l'amour et toutes ses pratiques. L'amour, c'est une baliste qui lâche sa flèche ; rien d'aussi prompt, rien qui vole aussi vite que lui pour jeter la folie et la bizarrerie dans le cœur de l'homme. Ce qu'on nous conseille le plus est ce qui nous plaît le moins ; ce dont on nous détourne nous sourit. Ce qu'on n'a pas, on le désire ; ce qu'on possède, on n'en veut plus. Veut-on nous éloigner, on nous pousse ; nous exhorter, on nous défend. C'est le pire des maux que de se loger à l'hôtel de Cupidon. Mais je t'avertis de bien réfléchir encore à ce que tu veux faire. Si tu persistes dans le dessein que tu annonces, tu mettras le feu à ta maison, et puis tu voudras de l'eau pour éteindre l'incendie ; si tu en trouves, car les amoureux ne manquent pas d'industrie, tu ne laisseras pas même une étincelle pour ranimer ta race. /

LESBONICUS. C'est facile à trouver : le feu se donne, même quand c'est à un ennemi qu'on en demande. Mais toi, qui veux me ramener au bien par tes sermons, tu m'entraînes dans une voie pire encore. Tu veux que je te donne ma sœur ; tu me conseilles de te la donner sans dot : cela ne convient pas. Moi qui ai été le bourreau du patrimoine, je vivrai donc dans l'aisance, j'aurai une campagne, et je la laisserai dans la pauvreté, pour qu'elle me déteste ? et elle ferait bien. Pour avoir du

poids auprès des étrangers, il ne faut pas être si léger avec les siens. Ce que j'ai dit, je le ferai ; ne te tourmente pas plus longtemps.

LYSITÈLES. Il vaut donc mieux que pour ta sœur tu restes dans la misère, et que moi je possède cette campagne qui te permettrait de soutenir ton rang ?

LESBONICUS. Ne te préoccupe pas tant de soulager ma détresse, mais de ne pas déshonorer ma pauvreté. Je ne veux pas qu'on dise partout qu'en te donnant ma sœur sans dot, j'en ai fait ta concubine plutôt que ta femme. Y aurait-il pire réputation que la mienne ? Ces propos-là seraient à ton avantage, mais ils me couvriraient d'opprobre si ta femme n'avait point de dot, et les reproches qu'on m'adresserait seraient pour toi autant de louanges.

LYSITÈLES. Penses-tu donc que tu seras dictateur, parce que j'aurai accepté ta campagne ?

LESBONICUS. Je ne le demande pas, je n'y prétends pas, je ne le crois pas ; mais le véritable honneur, pour un cœur bien placé, c'est de ne pas oublier son devoir.

LYSITÈLES. Je sais tes sentiments ; je les vois, je m'en doute, je les sens. Tu veux, quand nous aurons conclu notre alliance, que tu m'auras donné cette campagne, et qu'il ne te restera rien pour vivre ici, sortir sans ressources de cette ville, abandonner pour l'exil ta patrie, tes parents, tes alliés, tes amis, la noce une fois faite ; et cela pour qu'on dise que c'est moi, que c'est mon avarice qui t'a chassé d'ici. Mais ne t'imagines pas que je vais m'y prêter.

STASIME. Ah ! je n'y tiens plus, il faut que j'éclate : bravo, bravo, Lysitèles ! bis ! Vous avez la palme sans conteste ; il est vaincu ; votre comédie remporte le prix. (*A Lesbonicus.*) Il est mieux dans la situation et ses vers sont meilleurs. Quoi ! vous voulez défendre encore votre sottise ? craignez de vous faire mettre à l'amende.

LESBONICUS. Tu oses nous interrompre, te mêler à notre conversation ?

STASIME. Comme je suis venu je m'en irai.

LESBONICUS. Accompagne-moi à la maison, Lysitèles ; nous causerons plus au long de notre affaire.

LYSITÈLES. Je n'y vais jamais par quatre chemins ; je te dirai tout net ce que je pense. Si tu me donnes ta sœur sans dot, comme je le crois convenable, et que tu ne t'en ailles pas d'ici, ce que j'aurai sera à toi ; si tu es dans d'autres sentiments,

bonne chance je te souhaite ; mais jamais je ne serai ton ami à d'autres conditions. J'y suis bien résolu. (*Il sort.*)

STASIME. Il est parti, ma foi. M'écoutez-vous, Lysitèles ? j'ai deux mots à vous dire. (*Lesbonicus sort.*) Bon, l'autre lève le pied à son tour. Stasime, tu restes seul. Que faire maintenant ? je n'ai qu'à boucler le sac et charger mon dos du bouclier, et puis dire qu'on mette des semelles à mes souliers : il n'y a pas à barguigner. Je vois qu'avant peu je serai valet de soldat ; mon maître ira s'engraisser chez quelque potentat. Je me doute que parmi les plus braves guerriers cela fera un agile fuyard, et qu'il amassera du butin.... celui qui se rencontrera avec mon maître. Et moi, quand j'aurai l'arc à la main, le carquois, les flèches, le casque en tête.... je dormirai bien tranquillement sous la tente. Allons sur la place ; j'ai prêté il y a cinq jours un talent ; je le réclamerai, afin d'avoir quelque chose pour ma route.

SCÈNE III. — MÉGARONIDE, CALLICÈS.

MÉGARONIDE. D'après ce que vous me dites, Callicès, on ne peut faire autrement que de donner une dot à la jeune fille.

CALLICÈS. Ma foi, il ne serait guère honnête à moi de la laisser se marier sans dot, quand j'ai sa fortune dans mes mains.

MÉGARONIDE. Vous avez la dot toute prête, si vous ne préférez que son frère la marie sans argent ; après cela vous iriez trouver Philton pour lui dire que vous donnez une dot, et que ce que vous en faites est par amitié pour le père. Mais je crains que cette offre ne vous fasse mal voir et mépriser du monde. On dirait que vous ne dotez pas pour rien la jeune fille, que le père vous avait versé de l'argent pour le lui remettre, que c'est là-dessus que vous prenez, mais que vous ne prenez pas tout et que vous en avez escamoté une partie. Après cela, si vous voulez attendre le retour de Charmide, ce sera bien long ; notre époux changera de visée, et c'est le plus beau parti de la ville.

CALLICÈS. Je réfléchis bien à tout cela.

MÉGARONIDE. Voyez s'il ne vous semble pas mieux et plus à propos que j'aie à trouver Lesbonicus et que je le mette au courant.

CALLICÈS. Moi, découvrir ce trésor à un jeune homme sans frein, qui ne respire que l'amour et le plaisir ! Non pas, non

pas, ma foi ! je n'en ai garde ; je suis bien certain qu'il mangerait jusqu'à la cachette. Je n'ose même l'ouyrir, de peur qu'il n'entende le bruit, ou qu'il ne découvre le mystère, si je parle de donner une dot.

MÉGARONIDE. Que faire alors ?

CALLICLÈS. On pourrait retirer l'argent tout doucement, et en attendant pour cela un moment convenable, j'emprunterais à un ami.

MÉGARONIDE. Trouvera-t-on un ami qui veuille prêter ?

CALLICLÈS. Cela se peut.

MÉGARONIDE. Chansons ! ce que vous trouverez sans peine, c'est cette belle réponse : « Sur ma foi, je n'ai pas une obole à prêter. »

CALLICLÈS. Hum ! j'aimerais mieux qu'ils disent vrai que de recevoir leur argent.

MÉGARONIDE. Mais une idée ! voyez si elle vous plait.

CALLICLÈS. Quelle idée ?

MÉGARONIDE. Je crois que je viens de trouver une idée excellente.

CALLICLÈS. Qu'est-ce ?

MÉGARONIDE. Louons au plus vite un homme qui se fera passer pour étranger.

CALLICLÈS. Et après ? qu'est-ce qu'il fera ?

MÉGARONIDE. Qu'il soit déguisé en étranger, à s'y méprendre ; un visage inconnu, qu'on n'ait pas vu trop souvent ; un hâbleur, qui ait de l'aplomb.

CALLICLÈS. Ensuite ?

MÉGARONIDE. Il sera censé venir de Séleucie et apporter au jeune homme les compliments de son père ; il racontera que les affaires du vieillard vont bien, qu'il est plein de santé et de vie, qu'il reviendra d'un jour à l'autre. Il aura deux lettres, nous les écrirons comme si c'était le père ; il en laissera une à Lesbonicus et dira qu'il veut vous remettre l'autre.

CALLICLÈS. Continuez.

MÉGARONIDE. Il ajoutera qu'il apporte de l'argent pour doter la jeune fille, et que le père lui a recommandé de le déposer en vos mains. Y êtes-vous ?

CALLICLÈS. A peu près ; c'est plaisir de vous entendre.

MÉGARONIDE. Et puis vous ne verserez la somme au jeune homme qu'après le mariage de la fille.

CALLICLÈS. C'est plein d'esprit, ma foi.

MÉGARONIDE. Comme cela vous pourrez déterrer le trésor

sans qu'il se doute de rien. Il croira que c'est de l'or que son père lui envoie, et vous le prendrez dans la cachette.

CALLICLÈS. Cela ne manque pas de sel, quoique j'aie honte, à mon âge, d'user de supercherie. Mais quand notre homme présentera ses lettres cachetées, si toutefois il les présente cachetées, croyez-vous que Lesbonicus ne connaisse pas le cachet de son père ?

MÉGARONIDE. Voulez-vous bien vous taire ! On peut inventer cent raisons. Il a perdu son cachet et s'en est fait faire un autre. Et puis, si elles ne sont pas cachetées, il n'y a qu'à dire qu'on a voulu les ouvrir et les lire à la douane. Mais dans une pareille affaire c'est trop lambiner que de passer le temps à bavarder ; de propos en propos, on n'en finirait pas. Allez-vous-en bien vite et tout secrètement au trésor, éloignez vos esclaves, vos servantes, et encore....

CALLICLÈS. Qu'y a-t-il ?

MÉGARONIDE. Ayez soin de vous cacher de votre femme même, car ma foi elle ne peut jamais tenir sa langue. Eh bien, que faites-vous là ? partez, jouez des jambes, ouvrez le trésor, prenez-y une somme suffisante. Refermez ensuite, et bien secrètement, comme je vous ai dit. Mettez tout le monde à la porte.

CALLICLÈS. C'est ce que je ferai.

MÉGARONIDE. Mais nous causons trop longtemps. Nous gaspillons les moments, quand il faudrait se hâter. Vous n'avez rien à craindre pour le cachet, croyez-moi. La raison que j'ai imaginée est délicieuse, on a ouvert à la douane. Et puis ne voyez-vous pas l'heure qu'il est ? que pensez-vous qu'il fasse, avec son caractère et son humeur ? il y a longtemps qu'il est ivre. On lui fera croire tout ce qu'on voudra ; d'ailleurs, le meilleur de l'affaire, c'est que notre homme apportera au lieu de demander.

CALLICLÈS. Cela suffit.

MÉGARONIDE. Moi je vais sur la place retenir quelque intrigant ; j'écrirai les deux lettres, et je l'enverrai au jeune homme quand je l'aurai bien sifflé.

CALLICLÈS. Je rentre donc pour m'acquitter de ma tâche ; occupez-vous du reste.

MÉGARONIDE. Je m'en charge ; il y aura de quoi rire.

ACTE IV.

SCÈNE I. — CHARMIDE.

Roi des plaines salées, frère tout-puissant du Jupiter qui règne dans les cieux, c'est d'un cœur content et joyeux que je te rends gloire, que j'adresse des actions de grâces à toi et à ces flots amers, qui, maîtres absolus de ma personne et de mes biens, permettent que je t'échappe pour rentrer dans ma patrie, dans les murs de ma ville natale. Je te remercie, ô Neptune, et de tous les dieux, c'est à toi que j'ai les plus grandes obligations. Tout le monde dit que tu es rigoureux, cruel, d'un caractère avide, orageux, sauvage, insupportable, violent ; j'ai éprouvé tout le contraire : oui, par Pollux, au milieu même de ton empire, je t'ai trouvé doux et clément, toujours tel que je te souhaitais. Déjà ce que les hommes répètent à ta louange était venu jusqu'à mes oreilles : tu épargnes les pauvres, disent-ils, ce sont les riches que tu condamnes et que tu perds. C'est bien, je t'en fais compliment ; tu sais traiter chacun selon son mérite. Il est digne des dieux de ménager l'indigent. Tu m'as été fidèle, toi que l'on proclame perfide : car sans toi, je le sais, tes satellites auraient enlevé, emporté sur la haute mer le malheureux Charmide, et auraient dispersé mes biens avec mes membres à travers les plaines azurées. Déjà, semblables à une meute, les vents furieux entouraient le navire ; la pluie, les vagues, les ouragans ennemis s'apprétaient à briser le mât, à jeter bas les antennes, à déchirer les voiles, si ta sérénité protectrice n'eût veillé sur moi. De grâce, séparons-nous ; désormais je suis résolu à m'abandonner au repos ; j'ai assez de biens. Contre quelles misères n'ai-je pas lutté pour amasser des richesses à mon fils ! Mais quel est cet homme qui entre sur la place avec un accoutrement et une figure si étranges ? par Pollux, j'ai grande envie de revoir ma maison, mais je veux observer d'ici ce qu'il va faire.

SCÈNE II. — LE SYCOPHANTE, CHARMIDE.

LE SYCOPHANTE. J'appellerai cette journée la journée des trois deniers ; car j'ai loué mes services trois deniers pour faire un

plaisant personnage. J'arrive de la Séleucie, de la Macédoine, de l'Asie, de l'Arabie, que n'ont jamais vues mes yeux ni foulées mes pieds. Voyez un peu à quelles extrémités la pauvreté réduit le malheureux ! Me voilà obligé, pour trois deniers, de prétendre que j'ai reçu ces lettres d'un homme que je n'ai jamais vu ni connu, je ne suis pas même certain qu'il soit venu au monde, qu'il ait vécu.

CHARMIDE, *à part*. Ma foi, il est de l'espèce des champignons, sa tête le couvre tout entier¹. Il a toute la mine d'un Illyrien, il en porte le costume.

LE SYCOPHANTE. Mon loueur, aussitôt le marché fait, m'em-mène chez lui. Il me dit ce qu'il veut, me met au courant, me renseigne sur tout ce que j'ai à faire ; maintenant, si j'y ajoute du mien, celui qui vient d'acheter mon talent n'aura pas fait une mauvaise emplette. Me voilà costumé à son idée, grâce à l'argent ; il a emprunté tout cet attirail au directeur, à ses risques et périls. Si je peux lui escamoter le costume, je lui ferai bien voir que je suis un fourbe achevé !

CHARMIDE. Plus je regarde le drôle, moins sa face me platt : ou je me trompe fort, ou c'est un rôdeur de nuit, un coupeur de bourses. Il examine les lieux, il regarde tout autour de lui, étudie toutes les maisons. Je crois bien qu'il cherche à reconnaître l'endroit où il viendra voler tantôt. Je n'en suis que plus curieux d'épier ses démarches ; faisons bien attention.

LE SYCOPHANTE. Voici le quartier que mon homme m'a indiqué ; c'est devant cette maison que je dois déployer mes ruses. Je vais heurter.

CHARMIDE. Il se dirige tout droit vers notre demeure. Par Hercule, je crois que pour mon arrivée il me faudra veiller toute la nuit.

LE SYCOPHANTE. Ouvrez, ouvrez ! hé ! n'y a-t-il personne pour garder cette porte ?

CHARMIDE. Que demandez-vous, l'ami ? que voulez-vous ? pourquoi frapper là ?

LE SYCOPHANTE. Eh ! vieillard, je suis en règle, j'ai fait ma déclaration au censeur. Je cherche par ici la maison d'un jeune homme, Lesbonicus, et aussi une tête blanche dans le genre de la vôtre ; son nom est Calliclès, à ce que m'a dit l'homme qui m'a remis ces lettres.

CHARMIDE, *à part*. Il est en quête de mon fils Lesbonicus, et

1. A cause de son grand chapeau.

de mon ami Calliclès, à qui j'ai confié mes enfants et mes biens.

LE SYCOPHANTE. Indiquez-moi, si vous le savez, bonhomme, où ils demeurent tous les deux.

CHARMIDE. Què leur voulez-vous ? qui êtes-vous ? d'où êtes-vous ? d'où venez-vous ?

LE SYCOPHANTE. Voilà bien des questions à la fois ! je ne sais à laquelle répondre d'abord. Si vous m'interrogez tranquillement et sur chaque chose à son tour, je vous ferai savoir mon nom, ma vie, mes voyages.

CHARMIDE. Eh bien, je veux vous contenter : dites-moi donc d'abord votre nom.

LE SYCOPHANTE. Vous débutez par demander une bien grosse affaire.

CHARMIDE. Pourquoi cela ?

LE SYCOPHANTE. Parce que, bonhomme, si vous partiez avant le jour du commencement de mon nom, vous ne seriez pas arrivé au bout qu'il ferait déjà nuit noire.

CHARMIDE. À vous entendre, pour faire le tour de votre nom, il faut se munir de provisions et de flambeaux.

LE SYCOPHANTE. J'en ai un autre tout petit, comme un carafon à vin.

CHARMIDE, à part. Voilà un fier imposteur. (*Haut.*) Ça, l'ami !

LE SYCOPHANTE. Qu'est-ce ?

CHARMIDE. Dites-moi, qu'est-ce que vous doivent ces gens que vous cherchez ?

SYCOPHANTE. Le père du jeune homme, de Lesbonicus, m'a donné ces deux lettres : c'est mon ami.

CHARMIDE, à part. Je le tiens. Il dit que je lui ai remis des lettres, je vais joliment me moquer de lui.

LE SYCOPHANTE. Si vous voulez m'écouter, j'achèverai de vous instruire.

CHARMIDE. Je suis tout oreilles.

LE SYCOPHANTE. Il m'a recommandé de remettre celle-ci à son fils Lesbonicus, et l'autre à son ami Calliclès.

CHARMIDE, à part. Puisqu'il me conte des bourdes, ma foi, je veux lui en coûter aussi. (*Haut.*) Et où est-il ?

LE SYCOPHANTE. Il faisait fort bien ses affaires.

CHARMIDE. Mais où ?

LE SYCOPHANTE. A Séleucie.

CHARMIDE. Et c'est lui-même qui vous a remis les lettres ?

LE SYCOPHANTE. De ses propres mains, en mains propres.

CHARMIDE. Quelle mine a-t-il ?

LE SYCOPHANTE. Il a un pied et demi de plus que vous.

CHARMIDE, *à part*. Voilà qui est difficile, à moins que je n'aie été plus grand là-bas qu'ici. (*Haut.*) Vous le connaissez ?

LE SYCOPHANTE. Quelle sottise demande ! Un homme avec qui je mange tous les jours !

CHARMIDE. Et son nom ?

LE SYCOPHANTE. Le nom d'un fort honnête homme, ma foi.

CHARMIDE. Je voudrais l'entendre.

LE SYCOPHANTE. Lui, ma foi, il... il.... La peste soit de moi !

CHARMIDE. Qu'est-ce donc ?

LE SYCOPHANTE, *à part*. J'ai avalé le nom sans m'en apercevoir.

CHARMIDE. Je n'aime pas les gens qui refoulent leurs amis derrière leurs dents.

LE SYCOPHANTE. Eh ! je l'avais sur le bout de la langue.

CHARMIDE, *à part*. Je suis arrivé tout à point pour lui.

LE SYCOPHANTE, *à part*. Me voilà pris comme un sot.

CHARMIDE. Eh bien, avez-vous trouvé le nom ?

LE SYCOPHANTE. Par ma foi, je suis tout honteux.

CHARMIDE. Voyez donc, l'ami, comme vous le connaissez !

LE SYCOPHANTE. Comme moi-même ; ce n'est pas si rare de chercher ce qu'on a dans la main, ce qui vous crève les yeux. Je m'aiderai des lettres. Le nom commence par un C.

CHARMIDE. Callicias ?

LE SYCOPHANTE. Non.

CHARMIDE. Callippe ?

LE SYCOPHANTE. Non.

CHARMIDE. Callidémide ?

LE SYCOPHANTE. Non.

CHARMIDE. Callinique ?

LE SYCOPHANTE. Non.

CHARMIDE. Callimarque ?

LE SYCOPHANTE. Vous n'y êtes pas. Eh ma foi, je ne m'en soucie guère, pourvu que je m'en souviennne pour moi.

CHARMIDE. Mais il y a ici plusieurs Lesbonicus ; si vous ne me dites le nom du père, je ne peux pas vous indiquer les gens que vous cherchez. A quoi ressemble-t-il, ce nom ? Si nous pouvions trouver en devinant.

LE SYCOPHANTE. C'est comme qui dirait Char....

CHARMIDE. Charès ? Charidème ? Charmide ?

LE SYCOPHANTE. Hon ! ce doit être cela. Que les dieux l'exterminent !

CHARMIDE. Je vous le disais tout à l'heure : vous devez souhaiter à un ami du bien plutôt que du mal.

LE SYCOPHANTE. S'est-il tenu caché entre mes dents et mes lèvres, le misérable !

CHARMIDE. N'insultez pas un ami absent.

LE SYCOPHANTE. Pourquoi se cachait-il comme cela, le coquin ?

CHARMIDE. Si vous l'aviez appelé par son nom, il aurait répondu. Mais où est-il ?

LE SYCOPHANTE. Ma foi, je l'ai laissé chez Rhadamante, dans l'île de Cécropie.

CHARMIDE, *aux spectateurs*. Y a-t-il une plus sottre bête que moi, d'aller demander moi-même où je suis ? Mais ce n'est pas hors de saison. (*Au sycophante.*) Dites-moi.

LE SYCOPHANTE. Qu'y a-t-il ?

CHARMIDE. Répondez : dans quels pays avez-vous voyagé ?

LE SYCOPHANTE. Dans des pays étrangement merveilleux.

CHARMIDE. Nommez-les-moi, si cela ne vous ennue pas.

LE SYCOPHANTE. Au contraire, je grille de vous les dire. D'abord nous sommes allés dans le Pont, et nous avons pris terre en Arabie.

CHARMIDE. Oh, oh ! l'Arabie est donc dans le Pont ?

LE SYCOPHANTE. Oui ; non pas celle qui produit de l'encens, mais l'Arabie où poussent l'absinthe et l'origan des poules.

CHARMIDE, *à part*. Voilà un terrible donneur de bourdes ! mais je suis par trop bête aussi d'aller lui demander d'où je reviens, ce que je sais et qu'il ignore. Cependant je veux voir où il en viendra. (*Haut.*) Quel est votre nom, l'ami ?

LE SYCOPHANTE. Chut ! c'est mon nom de tous les jours.

CHARMIDE. Un plaisant nom, ma foi ! comme qui dirait, si je te prête quelque chose, Chut ! c'est aussitôt perdu. Mais voyons, où êtes-vous allé ensuite ?

LE SYCOPHANTE. Si vous voulez m'écouter, je vous le dirai. A la source d'un fleuve qui sort du ciel, de dessous le trône de Jupiter.

CHARMIDE. De dessous le trône de Jupiter ?

LE SYCOPHANTE. Oui vraiment.

CHARMIDE. Du ciel ?

LE SYCOPHANTE. Et du beau milieu encore.

CHARMIDE. Ah ça, est-ce que vous êtes monté aussi jusqu'au ciel ?

LE SYCOPHANTE. Oui, dans un batelet, en allant toujours contre le courant.

CHARMIDE. Ah çà, est-ce que vous avez vu aussi Jupiter?

LE SYCOPHANTE. Les autres dieux nous ont dit qu'il était allé à sa ferme pour distribuer les vivres aux esclaves. Après cela....

CHARMIDE. Après cela, je ne peux plus rien entendre.

LE SYCOPHANTE. Ni moi rien dire, si vous m'ennuyez.

CHARMIDE. C'est qu'on ne peut être un honnête homme, quand on a voyagé de la terre au ciel.

LE SYCOPHANTE. Je vais vous quitter, je vois que c'est votre envie; mais indiquez-moi les personnes que je cherche; il faut que je leur remette ces lettres.

CHARMIDE. Dites-moi, maintenant, si par hasard vous aperceviez ce Charmide, qui vous a chargé, dites-vous, des missives, est-ce que vous le reconnaîtriez?

LE SYCOPHANTE. Vous me prenez donc pour une grosse bête, si j'allais ne pas reconnaître un homme avec qui j'ai passé ma vie? Serait-il assez sot pour me confier mille philippes d'or que je dois compter à son fils et à son ami Calliclès, celui qu'il a chargé, m'a-t-il dit, de ses affaires? Me les confierait-il si je ne le connaissais pas et s'il ne me connaissait pas bien aussi?

CHARMIDE, à part. En vérité, je veux duper mon dupeur, et tâcher de lui attraper ces mille philippes dont il prétend que je l'ai chargé; un homme que je ne connais pas, que je n'ai vu de ma vie, j'irais lui confier mon or! Il s'agirait de son existence que je ne lui prêterais même pas une pièce de plomb. Je m'en vais l'attaquer adroitement. (Haut.) Hé, Chut! j'ai deux mots à vous dire.

LE SYCOPHANTE. Deux cents si vous voulez.

CHARMIDE. Avez-vous cet or, que vous avez reçu de Charmide?

LE SYCOPHANTE. Oui, de bons philippes, qu'il a comptés de sa main sur la table du banquier, mille pièces.

CHARMIDE. Et c'est Charmide lui-même qui vous les a remis?

LE SYCOPHANTE. Il est bien étonnant, n'est-ce pas, que ce ne soit pas son grand-père ou son bisaïeul, qui sont trepassés?

CHARMIDE. L'ami, donnez-moi cet or.

LE SYCOPHANTE. Quel or?

CHARMIDE. Celui que vous avouez avoir reçu de moi.

LE SYCOPHANTE. Reçu de vous ?

CHARMIDE. Oui bien.

LE SYCOPHANTE. Qui êtes-vous donc ?

CHARMIDE. Celui qui vous a donné les mille philippes ; je suis Charmide.

LE SYCOPHANTE. Non, vous ne l'êtes pas et vous ne le serez jamais, au moins pour ce qui est de cet or. Allez donc, conteur de sorhettes, vous voulez en conter à un conteur.

CHARMIDE. C'est moi qui suis Charmide.

LE SYCOPHANTE. Cela ne vous sert de guère, ma foi ; je n'ai pas d'br sur moi. Vous avez voulu trop finement profiter de la petite occasion : quand j'ai eu dit que j'apportais de l'or, vite vous êtes devenu Charmide ; mais vous ne l'étiez pas avant que j'eusse parlé des philippes. C'est comme si vous chantiez. Aussi comme vous vous êtes encharmidé, décharmidez-vous maintenant.

CHARMIDE. Qui suis-je donc, si je ne suis pas qui je suis ?

LE SYCOPHANTE. Qu'est-ce que cela me fait ? pourvu que vous ne soyez pas celui que je ne veux pas que vous soyez, vous pouvez être qui vous voudrez. Tout à l'heure, vous n'étiez pas ce que vous étiez, et à présent vous devenez ce que vous n'étiez pas tantôt.

CHARMIDE. Allons, faites vite.

LE SYCOPHANTE. Que je fasse quibi ?

CHARMIDE. Rendez-moi l'or.

LE SYCOPHANTE. Vous rêvez, mon bonhomme.

CHARMIDE. Vous reconaissez que Charmide vous a remis de l'or.

LE SYCOPHANTE. En écrit, oui.

CHARMIDE. Vous dépêcherez-vous où non, rôdeur, de détaler d'ici, avant que je ne vous fasse rôsser à tour de bras ?

LE SYCOPHANTE. Pourquoi donc ?

CHARMIDE. Parce que je suis ce Charmide que vous mêlez à vos mentériés et de qui vous prétendez tenir des lettres.

LE SYCOPHANTE. Oui-dà, c'est vous ?

CHARMIDE. Oui, c'est moi.

LE SYCOPHANTE. Vraiment, c'est vous-même ?

CHARMIDE. Oui.

LE SYCOPHANTE. Vous-même ?

CHARMIDE. Oui moi-même, moi Charmide.

LE SYCOPHANTE. Ainsi c'est vous ?

CHARMIDE. En chair et en os. Éloignez-vous de mes yeux.

LE SYCOPHANTE. Eh bien, pour être arrivé si tard, vous serez fustigé par mon ordre et par celui des nouveaux édiles.

CHARMIDE. Vous osez m'outrager?

LE SYCOPHANTE. Au contraire, et puisque vous arrivez en bonne santé.... que les dieux vous exterminent; ils l'auraient fait plus tôt que je ne m'en embarrasserais guère. J'ai reçu de l'argent pour faire ma commission; que la fièvre vous étouffe! Au reste, soyez ceci, ne soyez pas cela, je ne donnerais pas un cheveu. Je vais aller trouver l'homme qui m'a payé les trois deniers, pour qu'il sache qu'il les a perdus. Je pars; mauvaise vie et mauvaise santé. Que tous les dieux vous étranglent à votre arrivée des pays étrangers, Charmide. (*Il sort.*)

CHARMIDE. Puisque le drôle est parti, il me semble que c'est le moment de parler tout à mon aise, l'occasion est bonne. J'ai depuis tout à l'heure un souci qui me pique le cœur : qu'avait-il à faire devant ma maison? Cette lettre me bouleverse l'esprit, et ces mille philippes; qu'est-ce que cela signifie? Une sonnette ne sonne jamais pour rien; si on ne la touche pas, si on ne l'agite pas, elle reste muette.... Mais quel est cet autre qui se met à courir à travers la place? Observons ce qu'il veut, retirons-nous par ici.

SCÈNE III. — STASIME, CHARMIDE.

STASIME. Allons, Stasime, allonge les jambes; hâte-toi de rentrer au logis, chez ton maître, si tu ne veux compromettre tes épaules par ta sottise. Double le pas, dépêche; voilà longtemps que tu es sorti de la maison. Prends garde que le nerf de bœuf ne se mette à siffler sur ton dos si tu n'es pas là et que le maître te cherche; cours, ne te ralentis pas. Quel va-tu faire, mon pauvre Stasime! N'as-tu pas oublié ton anneau dans le cabaret où tu arrosais de vin chaud ton gosier? Retourne, cours le réclamer pendant qu'il en est encore temps.

CHARMIDE, *à part*. Ce gaillard, quel qu'il soit, va à l'école d'un ver de terre qui lui apprend à courir.

STASIME. Eh bien, coquin, ne rougis-tu pas? quoi? trois coups t'ont fait perdre la mémoire? Sans doute tu buvais là-bas avec de braves gens, incapables de toucher au bien d'autrui? Il y avait là Thérucque, Cerconique, Crinnus, Cercobule, Collabe, drôles à l'œil poché, aux jambes meurtries, qui usent les entraves et les fouets. Et tu veux aller leur redemander ton an-

neau, quand l'un d'eux a escamoté les souliers d'un coureur en pleine course?

CHARMIDE, *à part*. Les dieux me protègent, l'admirable filou!

STASIME. A quoi bon chercher ce qui est perdu, à moins de vouloir ajouter la peine à la perte? Dis-toi plutôt que ce qui est flambé est flambé, et vire de bord. Retourne auprès de ton maître.

CHARMIDE. Ce n'est pas un fuyard, il se souvient du logis.

STASIME. Plût aux dieux que les mœurs antiques, les vieilles traditions d'économie fussent ici plus en honneur que les mauvaises pratiques!

CHARMIDE. Dieux puissants! le voilà qui se met à parler d'or. Il regrette le passé, on voit qu'il aime le bon vieux temps, les mœurs des ancêtres.

STASIME. Les gens d'aujourd'hui n'estiment pas ce qui est bien, mais ce qui est à leur goût; l'ambition est consacrée par l'usage et affranchie des lois; jeter son bouclier, tourner le dos à l'ennemi, c'est chose autorisée par la coutume; demander les honneurs comme le prix de la honte, cela se fait tous les jours.

CHARMIDE. Détestable coutume!

STASIME. Laisser de côté l'honnête homme, c'est encore l'usage.

CHARMIDE. Triste usage!

STASIME. Les mœurs se sont rendues maîtresses des lois, qui leur obéissent mieux que l'enfant à père et mère. Les malheureuses sont attachées à la muraille avec des clous de fer; ce devrait être plutôt la place des mauvaises mœurs.

CHARMIDE. J'ai envie de l'aborder, de lui parler; mais j'ai trop de plaisir à l'entendre, et je crains, si je l'interromps, qu'il ne se mette à causer d'autre chose.

STASIME. Pour nos gens d'à présent, la loi n'a point de sévérité. Les lois sont les esclaves des mœurs, et les mœurs sont ardentes au pillage du bien sacré et du bien public.

CHARMIDE. Par Hercule, voilà des mœurs qu'il serait bon de châtier d'importance.

STASIME. Et dire que la société reste indifférente, quand cette race d'hommes est ennemie de tout le monde et nuit à tous les citoyens! En ne respectant pas leur parole, ils enlèvent tout crédit à ceux même qui sont sans reproche; on juge du caractère des autres d'après le leur. C'est un fait tout récent qui m'a fait venir ces pensées. Si vous prêtez, vous perdez ce qui était

à vous. Réclamez, vous vous faites un ennemi de l'ami que vous avez obligé. Devenez pressant, vous avez le choix entre deux choses : ou perdre ce que vous avez prêté, ou perdre votre ami.

CHARMIDE. Mais c'est Stasime, mon esclave.

STASIME. En prêtant un talent, j'ai acheté un ennemi et rendu un ami. Mais suis-je assez niais de m'occuper des affaires publiques au lieu de songer à ce qui me touche de plus près, à protéger mon dos ! Je rentre.

CHARMIDE. Hé, arrête à l'instant, ho là, halte !

STASIME. Je ne m'arrête point.

CHARMIDE. Et moi, je veux que tu t'arrêtes.

STASIME. Et s'il ne me plaît pas que vous le vouliez ?

CHARMIDE. Ah ! tu es par trop insolent, Stasime !

STASIME. Achetez des esclaves, si vous voulez commander.

CHARMIDE. Eh, j'en ai acheté un, et je l'ai payé. Mais s'il me m'écoute pas, que dois-je faire ?

STASIME. Corrigez-le comme il faut.

CHARMIDE. Bon conseil ; je veux le suivre.

STASIME. A moins que vous ne préféreriez vous laisser mener.

CHARMIDE. S'il est brave garçon, je me laisse mener ; autrement, je profiterai de ton avis.

STASIME. Que m'importe, à moi, que vous ayez de bons ou de mauvais serviteurs ?

CHARMIDE. Tu auras ta part du bien comme du mal.

STASIME. Je vous en laisse une des deux ; quant à l'autre, la bonne, vous pouvez me la donner.

CHARMIDE. Si tu le mérites, soit ; mais regarde-moi, retourne la tête ; je suis Charmide.

STASIME. Hé ! qui est-ce qui parle de Charmide, de cet excellent homme ?

CHARMIDE. L'excellent homme lui-même.

STASIME. Mer, terre, ciel, dieux, je vous invoque ! Mes yeux sont-ils fidèles ? est-ce lui ? n'est-ce pas lui ? C'est lui. Oui, c'est lui, c'est assurément lui. O mon maître tant désiré, salut !

CHARMIDE. Salut, Stasime.

STASIME. De vous voir en bonne santé....

CHARMIDE. Je le sais, je le crois. Mais mettons le reste de côté, et réponds à ceci. Que font mes enfants que j'ai laissés ici, mon fils et ma fille ?

STASIME. Ils sont vivants, bien portants.

CHARMIDE. Tous les deux, n'est-ce pas ?

STASIME. Tous les deux.

CHARMIDE. Les dieux me comblent de bonheur. Je m'informerai à loisir à la maison de tout ce que je veux savoir encore. Entrez, suis-moi.

STASIME. Où allez-vous ?

CHARMIDE. Où irais-je, si ce n'est chez moi ?

STASIME. Vous croyez que nous demeurons ici ?

CHARMIDE. Et où penserais-je que ce soit

STASIME. Aujourd'hui....

CHARMIDE. Eh bien, aujourd'hui....

STASIME. Cette maison n'est plus à nous.

CHARMIDE. Que me dis-tu là ?

STASIME. Votre fils l'a vendue.

CHARMIDE. C'est fait de moi !

STASIME. Argent comptant, espèces sonnantes.

CHARMIDE. Combien ?

STASIME. Quarante mines.

CHARMIDE. Je suis mort. Qui l'a achetée ?

STASIME. Calliclès, que vous aviez chargé de vos affaires. Il est venu demeurer ici et nous a mis à la porte.

CHARMIDE. Et où loge mon fils à présent ?

STASIME. Là, dans ce corps de derrière.

CHARMIDE. Ah ! je succombe !

STASIME. J'ai bien pensé que vous auriez du chagrin quand vous l'apprendriez.

CHARMIDE. Malheureux que je suis ! j'ai affronté mille dangers, j'ai risqué mille fois ma vie en traversant de vastes mers, j'ai échappé à je ne sais combien de pirates, j'arrive sain et sauf, et je suis misérablement égorgé ici par ceux-là même pour qui j'ai enduré tant de maux à mon âge. Le chagrin me suffoque : soutiens-moi, Stasime.

STASIME. Voulez-vous que j'aille vous chercher de l'eau ?

CHARMIDE. C'est quand ma fortune expirait qu'il fallait lui en jeter.

SCÈNE IV. — CALLICLÈS, CHARMIDE, STASIME.

CALLICLÈS. Qu'est-ce que ces cris que j'entends devant ma maison ?

CHARMIDE. O Calliclès, Calliclès, Calliclès ! à quel ami ai-je confié ma fortune ?

CALLICLÈS. A un ami honnête, fidèle, sûr, et tout dévoué. Salut, je suis heureux de vous revoir en bonne santé.

CHARMIDE. Je le crois, s'il en est comme vous dites. Mais que signifie cet équipage ?

CALLICLÈS. Je vais vous le dire. J'étais là dedans en train de déterrer le trésor pour faire une dot à votre fille ; mais je vous raconterai tout cela et le reste au logis, suivez-moi.

CHARMIDE. Stasime !

STASIME. Quoi ?

CHARMIDE. Cours vite au Pirée, tout d'un trait. Tu y verras le vaisseau qui nous a ramenés. Dis à Sangarion de faire débarquer tout ce que j'ai ordonné, et reviens avec lui. Les droits de douane sont payés.

STASIME. Je ne perds pas une minute.

CHARMIDE. Va, va, cours, et reviens encore plus vite.

STASIME. Je serai à la fois là-bas et ici.

CALLICLÈS, à Charmide. Et vous, venez céans avec moi.

CHARMIDE. Je vous suis. (*Ils entrent.*)

STASIME. Voilà le seul ami solide qui soit resté à mon maître, sa constante loyauté ne s'est pas démentie. Cependant, avec bien des peines¹.... Mais c'est le seul, je crois bien, qui demeure fidèle. Je pense que le mal qu'il s'est donné lui portera profit.

ACTE V.

SCÈNE I. — LYSITÉLÈS.

Oui, je suis le plus heureux des hommes, le plus comblé de contentement et de joie ; tout arrive au gré de mes souhaits ; ce que j'entreprends s'arrange et réussit à merveille ; un bonheur en amène un autre. Stasime, l'esclave de Lesbonicus, est venu me trouver tout à l'heure ; il m'a annoncé le retour de Charmide son maître. Je vais aller le trouver bien vite, car tout ce dont je suis convenu avec le fils doit être ratifié par le père. Allons ; mais le bruit de cette porte qui s'ouvre m'arrête bien mal à propos.

1. Il y a ici une petite lacune, et ce monologue de Stasime semble suspect.

SCÈNE II. — CHARMIDE, CALLICLÈS, LYSITÈLES.

CHARMIDE. On n'a pas vu, on ne verra jamais, et à mon avis il n'y a pas sur la terre entière un homme qui vous égale pour la probité et la fidélité envers un ami. Sans vous il ' me mettait hors de ma maison.

CALLICLÈS. Si j'ai bien mérité d'un ami, si je me suis montré fidèle, je ne crois pas qu'on doive me louer, je suis seulement à l'abri du reproche. Ce dont on fait cadeau à un homme, il peut le garder ; mais ce qu'on lui prête, on est en droit de le réclamer quand on veut.

CHARMIDE. Vous dites vrai ; mais je n'en reviens pas qu'il ait fiancé sa sœur dans une si grande famille, avec Lysitélès, le fils de Philton.

LYSITÈLÈS, *à part*. Il prononce mon nom.

CHARMIDE. Il s'est assuré une excellente alliance.

LYSITÈLÈS. Pourquoi tarder à les aborder ? Mais attendons encore : il parle tout à point de ce qui m'intéresse.

CHARMIDE. Ah ça !

CALLICLÈS. Qu'y a-t-il ?

CHARMIDE. Tout à l'heure, à la maison, j'ai oublié de vous dire : comme j'arrivais, j'ai rencontré un donneur de bourdes, un fourbe achevé ; il disait qu'il apportait de ma part mille philippes d'or à vous et à mon fils Lesbonicus ; je ne savais qui c'était, et je le voyais bien pour la première fois. Mais qu'avez-vous à rire ?

CALLICLÈS. C'est moi qui l'envoyais ; il devait avoir l'air de m'apporter l'argent de votre part pour doter votre fille ; c'était pour que votre fils, quand je verserais la somme, crût qu'elle venait de vous, et qu'il ne se doutât pas que votre trésor était chez moi ; car il pouvait, au nom de la loi, me réclamer le bien de son père.

CHARMIDE. Bien imaginé, ma foi.

CALLICLÈS. C'est Mégaronide, notre excellent ami à tous deux, qui avait inventé cela.

CHARMIDE. Je lui en fais mon compliment, c'est fort bien.

LYSITÈLÈS, *à part*. Je reste là tout seul comme une buse, de peur d'interrompre l'entretien, et je n'avance rien. Il faut leur parler.

CHARMIDE. Qui est-ce qui vient là vers nous ?

LYSITELÈS. Lysitèlès souhaite le bonjour à son beau-père Charmide.

CHARMIDE. Que les dieux, Lysitèlès, comblent vos souhaits.

CALLICLÈS. Et moi, je ne mérite pas un bonjour ?

LYSITELÈS. Si fait ; bonjour, Calliclès. Mais il est juste qu'il passe avant vous : la chemise est plus proche que le manteau.

CHARMIDE. Je souhaite que les dieux mènent à bien vos dessein. J'ai entendu dire que ma fille vous était promise.

LYSITELÈS. Si vous ne me la refusez pas.

CHARMIDE. Non pas, j'y consens.

LYSITELÈS. Ainsi, vous m'accordez la main de votre fille ?

CHARMIDE. Oui, avec mille philippes d'or pour dot.

LYSITELÈS. La dot ne m'occupe guère.

CHARMIDE. Si la fille est de votre goût, la dot qu'elle vous apporte doit être de votre goût aussi. Bref, vous n'épouserez pas celle que vous voulez, si vous ne prenez aussi ce dont vous ne voulez pas.

CALLICLÈS. Sa prétention est trop juste.

LYSITELÈS. On y fera droit sur votre sentence. (*A Charmide.*) A cette condition, me promettez-vous votre fille en mariage ?

CHARMIDE. Je vous la promets.

CALLICLÈS. Je vous la promets aussi,

LYSITELÈS. Salut donc, mes chers alliés.

CHARMIDE, à Calliclès. Pourtant, ma foi, il y a bien certaines choses qui m'ont fâché contre vous.

CALLICLÈS. Qu'ai-je donc fait ?

CHARMIDE. Vous avez laissé mon fils se perdre.

CALLICLÈS. Si j'y ai donné les mains, vous avez raison de m'en vouloir. Mais souffrez que j'obtienne de vous une grâce.

CHARMIDE. De quoi s'agit-il ?

CALLICLÈS. Vous allez le savoir. S'il a fait quelques sottises, pardonnez-lui. Pourquoi secouer la tête ?

CHARMIDE. J'ai bien du chagrin, et avec cela de la crainte.

CALLICLÈS. Que veut dire ?

CHARMIDE. Qu'il soit ce que je ne voudrais pas, voilà ce qui me chagrine ; et je crains, si je n'accueille pas votre prière, que vous ne me trouviez trop leste avec vous. Je ne me défendrai pas ; je ferai ce que vous désirez.

CALLICLÈS. Vous êtes un brave homme ; allons, je vais l'appeler.

CHARMIDE. C'est triste de ne pouvoir récompenser le mal et le bien.

CALLICLÈS, *frappant à la porte*. Ouvrez, ouvrez vite, et si Lesbonicus est chez lui, dites-lui de sortir ; cela presse, j'ai besoin de le voir sur-le-champ.

SCÈNE III. — LESBONICUS, CHARMIDE, CALLICLÈS.

LESBONICUS. Qui donc m'appelle avec tant de tapage ?

CALLICLÈS. Un ami qui vous veut du bien.

LESBONICUS. Cela va-t-il bien, dites-moi ?

CALLICLÈS. Très-bien. Votre père est revenu en bonne santé, j'en suis tout joyeux.

LESBONICUS. Qui dit cela ?

CALLICLÈS. Moi.

LESBONICUS. Vous l'avez vu ?

CALLICLÈS. Et vous pouvez le voir aussi.

LESBONICUS. O mon père, mon cher père, salut !

CHARMIDE. Salut mille fois, mon enfant.

LESBONICUS. Si vos fatigues, mon père....

CHARMIDE. Il ne m'est rien arrivé, ne crains rien. Je reviens bien portant et j'ai réussi dans mes entreprises. Si tu veux seulement bien te conduire, la fille de Calliclès est à toi.

LESBONICUS. Je l'épouserai, mon père, et une autre encore, si vous l'ordonnez.

CHARMIDE. Pourtant, je suis fâché contre toi.

CALLICLÈS. C'est assez d'une punition pour un seul.

CHARMIDE. Au contraire, c'est trop peu pour lui ; quand, pour ses péchés, il épouserait cent femmes, ce ne serait pas encore assez.

LESBONICUS. A l'avenir je me rangerai.

CALLICLÈS. Tu le dis, tâche de le faire.

LESBONICUS. Y a-t-il rien qui empêche que j'épouse demain ?

CHARMIDE. C'est le meilleur, soit. Tiens-toi donc prêt à épouser demain. (*Aux spectateurs.*) Applaudissez.

LE BOURRU

Troubles

Handwritten text, possibly a signature or a name, appearing as a series of dark, irregular marks.

NOTICE SUR LE BOURRU.

Le Bourru (d'autres l'appellent *le Rustre*, d'autres *le Brutal*) était une des comédies de Plaute que les Romains estimaient le plus ¹. Il est difficile de partager cet engouement, à moins que l'on ne cherche exclusivement dans une pièce de théâtre les saillies, les mots piquants, dont Plaute n'a jamais été plus prodigue qu'ici. Mais si l'on veut, outre l'esprit, un peu de morale dans l'action, un peu de dignité dans les caractères, ce n'est pas au *Bourru* qu'il faut s'adresser.

L'héroïne de cette comédie est une courtisane, éhontée entre toutes, qui mène de front trois intrigues et ruine en même temps trois amants : un jeune élégant, que nous voyons dès le début déjà presque réduit à la misère ; un militaire ; enfin un campagnard qui vole ses parents et gaspille leur bien. Afin de dépouiller plus à son aise le militaire, Phronésie lui fait croire qu'elle vient d'accoucher d'un enfant dont il est le père, et cet enfant se trouve être celui de l'élégant Dinarque et d'une jeune fille de bonne maison qu'il a séduite. Ce qui paraîtra incroyable, c'est que Dinarque, après avoir reconnu son enfant, consente à le prêter à Phronésie pour qu'elle puisse mener à bonne fin sa ruse ; ce qui n'est guère moins choquant, c'est la scène finale, où le militaire et le campagnard font assaut de présents pour obtenir les faveurs de Phronésie, et où elle pro-

1. Voyez la Notice sur *Pseudolus*.

met de les accorder à tous les deux en même temps. Quant à Dinarque, forcé d'épouser la jeune fille séduite, il promet cependant de revenir plus d'une fois visiter la courtisane. Tel est le fond de la pièce, telle est l'intrigue, si toutefois il y en a une ; quant à la morale, on voit qu'elle s'en tire comme elle peut, c'est-à-dire fort mal.

La comédie doit son nom à un esclave du campagnard, au commencement véritable bourru, ennemi juré des courtisanes, qu'il injurie et repousse dès qu'il les voit approcher de la maison ; mais à la fin, sans qu'on sache ni pourquoi ni comment, il s'apprivoise singulièrement avec la suivante de Phronésie.

ARGUMENT¹.

Trois jeunes gens sont épris en même temps d'une femme : l'un est un campagnard, l'autre un citadin, le troisième un étranger. Cette femme, pour bien attraper le militaire, fait passer pour sien un petit enfant dont la naissance est mystérieuse. On voit un esclave violent et brutal, qui veut empêcher les louves d'enlever le patrimoine de son maître, et qui cependant se laisse dompter à son tour. Le militaire arrive, et en considération de l'enfant fait de riches présents. Enfin le père de la jeune fille violée est instruit de tout ; celui qui a outragé la fille l'épouse d'un commun accord, et retrouve son enfant dont la courtisane se disait la mère.

1. Cet argument, qui est acrostiche, est attribué au grammairien Priscien.

PERSONNAGES.

DINARQUE, jeune Athénien, amant de Phronésie.

PHRONÉSIE, courtisane.

GËTA, esclave de Dinarque.

CALLICLES, vieillard.

ASTAPHIE, suivante de Phronésie.

STRATILAX, esclave de Strabax.

STRATOPHANE, militaire, amant de Phronésie.

STRABAX, campagnard, amant de Phronésie.

UNE SUIVANTE.

UNE COIFFEUSE.

La scène est à Athènes.

LE BOURRU.

PROLOGUE.

Plaute vous demande une toute petite place dans vos grandes et belles murailles pour y transporter Athènes sans architectes. Eh bien, la lui donnerez-vous, ou non? Ils consentent. Je pense que je l'obtiendrai de vous sans retard. Et si je vous demandais quelque chose du vôtre? Ils refusent. Ah! ma foi, vous avez conservé les vieilles coutumes, votre langue tourne vite quand il s'agit de dire non. Mais occupons-nous de ce qui nous rassemble. Le théâtre, tel que vous le voyez, sera Athènes pour un moment, tandis que nous jouerons cette comédie. Ici demeure une femme qui a nom Phronésie. C'est une personne qui a toutes les manières de ce temps-ci : jamais elle ne demande à ses amants ce qu'ils lui ont déjà donné ; mais du reste elle fait bien tout ce qu'elle peut pour qu'il ne leur reste rien, demandant et prenant sans cesse, à la mode des femmes. Elles en font toutes autant lorsqu'elles se sentent aimées. Elle fait accroire à un militaire qu'elle a eu de lui un garçon, pour lui rafler tout son bien, jusqu'aux épiluchures. Bref, pour peu que la coquine vive, il lui laissera tout gober, jusqu'au souffle qu'il a dans le corps¹.

1. La fin du prologue manque

ACTE I.

SCÈNE I. — DINARQUE.

Une vie tout entière ne suffirait pas pour apprendre à un amant de combien de façons il peut se ruiner. Vénus elle-même qui est l'arbitre suprême du sort des amoureux ne saurait l'instruire à fond de toutes les ruses avec lesquelles on le trompe, de tous les moyens qu'on emploie pour le perdre, de toutes les séductions qu'on met en œuvre pour le fléchir. Que de caresses ! que de colères ! que d'aimables périls ! Et, grands dieux, que de mensonges à faire, sans parler des présents ! D'abord la pension d'une année, c'est le premier coup de filet. Avec cela on obtient trois nuits. Puis elle essaye d'avoir ou de l'argent, ou du vin, ou de l'huile, ou du blé, pour voir si vous êtes généreux ou économe. C'est comme un pêcheur qui s'apprête à lancer ses rets dans le vivier ; dès qu'ils ont touché le fond, il les ramène ; s'il a été adroit, il prend bien garde que les poissons ne se sauvent, il les enveloppe de son mieux, jusqu'à ce qu'il les ait tirés à bord. En amour, il en va de même : si l'amant donne ce qu'on lui demande, s'il est plus libéral que serré, on ajoute quelques nuits, et pendant ce temps, il avale l'hameçon. Une fois qu'il a bu le breuvage d'amour, et que le philtre a bien pénétré dans son cœur, tout aussitôt c'est fait de lui, et de son bien, et de son crédit. Si la maîtresse vient à se fâcher, l'amant est perdu deux fois, et dans sa fortune, et dans sa raison. Veut-il sauver l'une en sacrifiant l'autre, il n'en est pas moins flambé : si les nuits sont rares, c'est la raison qui s'en va ; si elles sont fréquentes, notre homme est content, mais adieu le patrimoine. C'est la règle chez les courtisanes : avant que vous ayez fait un cadeau, elle s'est préparée à vous en demander cent. C'est un bijou perdu, c'est une mante déchirée, c'est une servante achetée, c'est quelque pièce d'argenterie, quelque vase d'airain, ou bien un lit de toute beauté, une armoire grecque, et toujours quelque objet brisé que l'amoureux doit rendre à sa belle. Nous sommes ingénieux à dissimuler nos dépenses, tandis que nous ruinons et notre fortune et notre crédit et nous-mêmes ; il ne faut pas que la famille et les parents s'en doutent. Si, au lieu de nous cacher d'eux, nous les mettons dans la confiance pour

qu'ils modérassent de bonne heure la fougue de notre jeunesse, et nous apprissent à transmettre à nos enfants l'héritage de nos aïeux, bientôt, j'en suis sûr, on verrait diminuer tous les jours la troupe si nombreuse des entremetteurs et des courtisanes, et aussi celle des dissipateurs. Il y a maintenant plus de filles et de souteneurs que de mouches dans les plus grandes cha-leurs. Si on ne les trouve pas ailleurs, ils sont assis autour des comptoirs, leur domicile de tous les jours. Cela se comprend de reste ; dans les écus, il y a plus de fausses pièces, je le sais bien, que de pièces de bon aloi. Je ne vois pas trop pourquoi on les mêle avec les banquiers, à moins qu' ce ne soit comme les registres où l'on inscrit les comptes : j'entends ceux de la recette, ne croyez pas que je parle des paiements. Après tout, dans une grande ville, avec une population si nombreuse, quand les affaires sont au loisir et à la paix, que les ennemis sont vaincus, il n'est pas mal que ceux qui ont de quoi payer fassent l'amour. Cette fille qui demeure ici, Phronésie, a fait sortir entièrement son nom de mon esprit ; car *phronésis*¹ c'est la sagesse. J'ai été son préféré, j'en conviens, son favori, et rien n'est si pernicieux pour la bourse de l'amant. Puis quand elle en a trouvé un autre qui donnait davantage, qui était plus prodigue, elle m'a fait descendre d'un cran ; et pourtant la rouée prétendait qu'elle détestait, qu'elle ne pouvait souffrir ce militaire babylonien. On dit qu'il arrive aujourd'hui ; alors elle imagine une ruse, elle fait semblant d'accoucher, pour me mettre à la porte et s'enivrer tête à tête avec son soudard ; elle veut faire accroire qu'il est le père. Qu'avait-elle besoin de cet enfant supposé, la coquine ? croit-elle m'en donner à garder ? pensait-elle pouvoir m'abuser, si elle avait été grosse ? Je suis depuis avant-hier dans Athènes, de retour de Lemnos où l'on m'avait envoyé avec une mission publique.... Mais qu'est-ce que cette femme ? C'est Astaphie, la petite suivante. J'ai été aussi dans ses bonnes grâces.

SCENE II. — ASTAPHIE, DINARQUE.

ASTAPHIE, à une esclave. Fais attention à la porte, tends l'oreille et garde bien la maison, qu'un visiteur ne s'en retourne pas plus chargé qu'il n'était venu ; il ne faut pas qu'on vienne nous voir les mains vides et qu'on s'en aille les mains pleines.

1. Mot grec.

Je connais les manières de nos jeunes gens d'aujourd'hui. Ils arrivent chez les femmes en bandes de filous, avec un plan tout concerté. On entre ; l'on se met à donner baisers sur baisers à la fille, et tandis qu'ils sont à leur affaire, les autres font main basse sur tout. S'ils voient qu'on les observe, ils commencent à batifoler, à plaisanter, pour amuser le surveillant ; et plus d'une fois ils se régalent à nos dépens, selon la mode des charcutiers. C'est ainsi que cela se passe, ma foi, et plus d'un parmi vous, spectateurs, sait que je ne mens point. C'est pour eux un exploit, un triomphe, de traiter les corsaires à la corsaire. Nous, de notre côté, nous savons rendre la pareille à nos voleurs ; c'est à leur barbe que nous enlevons leurs biens, mieux que cela, ils nous les apportent d'eux-mêmes.

DINARQUE, *à part*. C'est une pierre dans mon jardin, car je lui ai assez apporté de cadeaux.

ASTAPHIE. A propos, s'il est à la maison, je le ramènerai avec moi.

DINARQUE. Hé, un moment, Astaphie, ne t'en va pas encore.

ASTAPHIE. Qui m'appelle ?

DINARQUE. Tu le sauras ; regarde par ici.

ASTAPHIE. Qui est-ce ?

DINARQUE. Un homme qui vous veut beaucoup de bien.

ASTAPHIE. Donnez, si vous voulez qu'on vous croie.

DINARQUE. C'est ce que je ferai, regarde seulement.

ASTAPHIE. Ah ! vous m'assassinez, qui que vous soyez.

DINARQUE. Reste, mauvaise fille.

ASTAPHIE. Allez, charmant garçon, vous êtes assommant. (*Elle se retourne.*) Est-ce là Dinarque ? Eh oui, il vient nous faire visite.

DINARQUE. Voyons, ta main, et rapproche-toi aussi.

ASTAPHIE. Je suis votre servante, et je vous obéis.

DINARQUE. Mais toi, comment vas-tu ?

ASTAPHIE. Bien, et je touche un gaillard bien portant. Puisque vous revenez de voyage, je souhaite qu'on vous offre à souper.

DINARQUE. Grand merci.

ASTAPHIE. Mais, je vous prie, laissez-moi aller où elle m'envoie.

DINARQUE. Va. Mais dis-moi.

ASTAPHIE. Qu'est-ce ?

DINARQUE. Chez qui te rends-tu de ce pas ? qui vas-tu chercher ?

ASTAPHIE. Archiva, la sage-femme.

DINARQUE. Tu es bien rouée.

ASTAPHIE. Comme toujours ; on m'a élevée à l'être.

DINARQUE. Je te prends, coquine, en flagrant délit de mensonge.

ASTAPHIE. Comment donc ?

DINARQUE. Tu avais dit d'abord *je le ramènerai*, et non pas *je la ramènerai*. L'homme est devenu une femme, fine mouche ?

ASTAPHIE. Sorcier !

DINARQUE. Mais enfin, parle : qui est-ce, Astaphie ? un nouvel amant ?

ASTAPHIE. Vous me faites l'effet d'un homme bien désœuvré.

DINARQUE. D'où te vient cette idée ?

ASTAPHIE. Vous vous occupez bien gratuitement des affaires d'autrui.

DINARQUE. C'est vous qui m'avez rendu désœuvré.

ASTAPHIE. Comment donc, je vous prie ?

DINARQUE. Je vais te l'expliquer : j'ai dépensé mon bien chez vous, et avec mon bien, vous m'avez enlevé mes occupations. Si je l'avais gardé, j'aurais de quoi m'occuper.

ASTAPHIE. Eh ! prétendez-vous bien mener les affaires de l'État ou celles de l'amour, si vous n'avez du loisir d'ailleurs ?

DINARQUE. C'est elle, et non pas moi, qui s'occupait de la chose publique : tu n'y entends rien. En dépit de la loi, pour mon impôt sur les pâturages elle m'a pris à la fois le troupeau et l'argent.

ASTAPHIE. Vous faites comme tous ceux qui ne savent pas conduire leur barque ; quand ils n'ont pas de quoi payer l'impôt, ils s'en prennent aux receveurs.

DINARQUE. Le métier d'éleveur ne m'a pas bien tourné chez vous : j'essayerai d'autre chose, je prendrai sur vos domaines, selon mes moyens, une petite pièce de labour.

ASTAPHIE. Nous n'avons pas de culture, mais seulement des pâturages ; si vous voulez faire du labour, allez trouver les petits garçons qui se laissent défricher. Nous avons notre ferme, ils en ont une d'un autre genre.

DINARQUE. J'ai tâté de l'une et de l'autre.

ASTAPHIE. C'est pour cela, ma foi, que vous êtes si désœuvré ; des deux côtés vous avez donné de travers. Mais à qui aimez-vous mieux avoir affaire ?

DINARQUE. Vous êtes plus effrontées, mais ils sont perfides. Tout ce qu'on leur donne est perdu, ils n'en profitent pas eux-mêmes. Vous au moins, si vous gagnez quelque chose, vous le mangez et le buvez. Enfin ce sont des vauriens, vous des vauriennes, et des vaniteuses et des malicieuses.

ASTAPHIE. Le mal que vous dites d'eux et de nous, vous vous le dites à vous-même, Dinarque, de notre part et de la leur.

DINARQUE. Pourquoi cela ?

ASTAPHIE. Le voici : quand on blâme les autres, il faut se regarder soi-même. Vous, l'homme sage, vous n'avez rien de nous, et nous, les vauriens, nous avons vos plumes.

DINARQUE. O Astaphie, ce n'est pas ainsi que tu me parlais, tu étais bien plus caressante, quand j'avais encore ce que vous avez maintenant.

ASTAPHIE. Tant que l'homme vit, on le connaît; une fois mort, bonsoir. Du temps que vous étiez en vie, je vous connaissais.

DINARQUE. Me crois-tu donc trépassé ?

ASTAPHIE. Peut-on l'être davantage, dites-moi ? un ancien amant de la première volée, qui n'a plus que des plaintes à offrir à sa maîtresse !

DINARQUE. C'est votre faute, ma foi, vous vous êtes trop pressées de me dépouiller ; il fallait y aller petit à petit, vous m'auriez conservé plus longtemps.

ASTAPHIE. Un amoureux est semblable à une place ennemie.

DINARQUE. En quoi ?

ASTAPHIE. Le plus tôt qu'elle est prise, est le meilleur pour la maîtresse.

DINARQUE. J'en conviens ; mais il y a bien de la différence entre un ami et un amant. Assurément les plus anciens amis sont les meilleurs. Je n'ai pas encore perdu mes terres, ma maison.

ASTAPHIE. Eh, de grâce pourquoi vous tenir à la porte comme un inconnu, un étranger ? Entrez, vous n'êtes pas un étranger chez nous ; sur ma foi, il n'y a personne aujourd'hui qu'elle aime plus que vous, et du fond du cœur, puisque vous avez des terres et une maison.

DINARQUE. Votre langue et vos discours sont tout lait et tout miel, mais votre cœur est plein de fiel et de vinaigre. La langue verse les doux propos, le cœur inonde d'amertume l'amant qui ne donne pas.

ASTAPHIE. On ne m'a pas appris à parler.

DINARQUE. En tout cas, ce n'est pas la générosité dont j'ai usé qui pouvait t'enseigner ce que tu viens de dire, mais ces ladres qui sont les ennemis de leur propre bonheur. Tu es fine et enjôleuse comme toujours.

ASTAPHIE. Que votre retour nous fait de plaisir !

DINARQUE. Car, dis-moi....

ASTAPHIE. Elle était bien impatiente de vous revoir

DINARQUE. Mais enfin....

ASTAPHIE. Elle n'aime que vous, elle vous préfère à tout.

DINARQUE. Bravo ! mes terres, ma maison, que vous me venez à propos en aide ! Mais dis-moi, Astaphie.

ASTAPHIE. Qu'est-ce ?

DINARQUE. Phronésie est-elle chez elle ?

ASTAPHIE. Elle y est pour vous.

DINARQUE. Va-t-elle bien ?

ASTAPHIE. Oh ! elle ira beaucoup mieux encore, j'en répons, quand elle vous verra.

DINARQUE. Voilà le pis pour nous : quand nous sommes amoureux, nous nous perdons. Si l'on nous parle comme nous désirons, le mensonge a beau être clair, nous sommes assez niais pour croire qu'elles disent vrai : oui, nous sommes le jouet du flot inconstant.

ASTAPHIE. Ah ! ce n'est pas comme cela.

DINARQUE. Tu dis donc qu'elle m'aime ?

ASTAPHIE. Oui, et vous seul encore.

DINARQUE. J'ai entendu dire qu'elle était accouchée.

ASTAPHIE. Taisez-vous, de grâce, Dinarque.

DINARQUE. Pourquoi ?

ASTAPHIE. Je frémis de la tête aux pieds, sitôt qu'on parle d'accouchement ; Phronésie a bien manqué d'y rester. Entrez, je vous prie, allez la voir et attendez. Elle va venir, elle était dans son bain.

DINARQUE. Mais que dis-tu donc ? elle n'a pas été grosse, comment aurait-elle pu accoucher ? Je n'ai jamais senti, que je sache, que son ventre eût grossi.

ASTAPHIE. Elle se cachait de vous ; elle craignait que vous ne lui dissiez de se faire avorter, de détruire son enfant.

DINARQUE. Mais alors, qui donc en est le père ?

ASTAPHIE. Un militaire de Babylone, dont elle désire bien en ce moment l'arrivée ; et même, d'après les nouvelles que nous avons reçues, il sera ici d'un moment à l'autre : je m'étonne qu'il ne soit pas venu encore.

PLAUTE.

DINARQUE. Entrerai-je donc ?

ASTAPHIE. Pourquoi pas ? aussi hardiment que chez vous. Vous nous appartenez aussi maintenant, Dinarque.

DINARQUE. Reviendras-tu bientôt ?

ASTAPHIE. Dans un moment ; je ne vais qu'à deux pas.

DINARQUE. Alors, reviens bien vite ; j'attendrai chez vous.

ACTE II.

SCÈNE I. — ASTAPHIE.

Ouf ! je respire, le fâcheux est entré. Me voilà seule enfin. Je puis dire librement et à mon aise tout ce que je voudrai, tout ce qui me passera par la tête. Ma maîtresse vient de faire au logis l'oraison funèbre des biens de notre galant ; terres et maisons, tout est hypothéqué pour le déjeuner de l'amour. Elle lui dit à cœur ouvert ses projets les plus importants ; elle a en lui un ami pour le conseil plutôt que pour la bourse. Tant qu'il a eu, il a donné ; à présent il n'a plus rien ; c'est nous qui avons ce qu'il avait, et c'est lui qui a ce que nous avons. C'est dans l'ordre ; en un tour de main la fortune change, il n'y a que hauts et bas dans la vie. Nous nous souvenons qu'il était riche, il se rappelle que nous étions pauvres. Les temps sont bien différents. Il faudrait être sot pour s'en étonner. S'il est mal en point, il faut bien qu'il nous permette de chercher notre vie : c'est de toute justice. Il ferait beau voir que nous eussions pitié de ceux qui gaspillent leurs biens. Une bonne louve doit avoir de bonnes dents, sourire à tout venant, lui dire des douceurs, méditer sa perte au fond du cœur, avec de belles paroles sur la langue. Il faut qu'une vraie courtisane soit comme un buisson d'épines ; vous y touchez, laissez-y de votre laine. Elle n'a pas à écouter les raisons de son amoureux ; il ne donne rien ? qu'elle le congédie comme un mauvais soldat ! On ne peut être bon amant sans être le bourreau de son patrimoine. La belle affaire si, quand il vient de donner, il n'est pas en humeur de donner encore ! Celui qu'on aime chez nous, c'est celui qui donne et ne s'en souvient plus. Il est riche ? qu'il fasse l'amour ; il est pauvre ? qu'il se mette en quête d'un autre métier. S'il n'a plus rien, qu'il fasse place, et de bonne grâce, à ceux dont la bourse est rondelette. L'amant comme il faut est celui qui, sans souci de

ses affaires, jette l'argent par les fenêtres. Les hommes se plaignent que nous en usons mal avec eux, que nous sommes cupides : eh, dites-moi, en quoi donc en usons-nous si mal ? Par ma foi, jamais galant ne donne assez à sa belle ; jamais nous ne recevons, jamais nous ne demandons assez. Quand l'amant est à sec, ce n'est plus rien qui vaille. Il n'a plus rien à donner, dit-il ? qu'il couche seul. Comment recevrons-nous assez quand il n'a pas assez à offrir ? Il nous faut toujours chercher de nouveaux faiseurs de cadeaux, qui puisent dans un coffre-fort bien garni. C'est comme ce jeune rustre qui demeure ici, un très-joli garçon, ma foi, la main toujours ouverte. Cette nuit encore, sans que le père s'en doute, il a sauté par-dessus le mur du jardin pour s'en venir chez nous. Je veux aller le trouver ; mais il a un esclave le plus brutal du monde, qui sort dès qu'il aperçoit une de nous près de la maison, et nous chasse à grands cris, comme des oies sur un tas de blé. Il est aussi de la campagne. Advienne que pourra, je frappe. Y a-t-il un gardien à cette porte ? sortira-t-on ?

SCÈNE II. — STRATILAX, ASTAPHIE.

STRATILAX. Qui donc heurte si violemment chez nous ?

ASTAPHIE. C'est moi, regarde de ce côté.

STRATILAX. Qui, moi ?

ASTAPHIE. Ne me vois-tu pas ?

STRATILAX. Malheur à toi ! De quel droit t'approches-tu de cette maison et frappes-tu à notre porte ?

ASTAPHIE. Salut.

STRATILAX. J'ai assez de tes saluts ; je ne m'en soucie guère. Je ne vais pas bien. J'aimerais mieux être malade que de devoir la santé à tes souhaits. Mais je serais curieux de savoir ce qu'on te doit chez nous.

ASTAPHIE. Apaise les feux....

STRATILAX. De ma maîtresse, oui, ma foi ; quant à toi, tu peux t'adresser à ton amant. L'effrontée ! faire des propositions à un campagnard pour se moquer de lui !

ASTAPHIE. Je voulais dire, de ta colère.

STRATILAX. Je gagerais bien que tu n'as pas ta pareille

ASTAPHIE. Il est aussi par trop bourru.

STRATILAX. Vas-tu encore m'insulter, femelle !

ASTAPHIE. Qu'est-ce que je te dis ?

STRATILAX. Tu viens de m'appeler bourru. Mais enfin si tu ne

décampes à l'instant, si tu ne dis au plus vite ce que tu cherches, par Hercule, femme, je vais te fouler à mes pieds, sur place, comme une laie foule ses marçassins.

ASTAPHIE. C'est un rustre achevé.

STRATILAX. Il y a quoi de rougir, peut-être? Mais toi, sottte guenon, es-tu venue ici pour faire voir ton squelette en beaux atours? Tu as fait teindre ta mante couleur de suie, coureuse, et tu te crois bien belle avec ton larcin! Avance près de moi.

ASTAPHIE. Tu me plais, à présent.

STRATILAX. Autant que j'ai envie de te plaire.

ASTAPHIE. Tu mens.

STRATILAX. Dis-moi....

ASTAPHIE. Quoi?

STRATILAX. Ce que je te demande. Veux-tu me faire cadeau de ces anneaux que tu portes là?

ASTAPHIE. Cela se donne à qui le mérite.

STRATILAX. Ce sont de véritables trophées de Laverne¹.

ASTAPHIE. Ne me touche pas.

STRATILAX. Que je te touche! Mon sarcloir me protège, aussi vrai que j'aimerais mieux m'atteler au tombereau avec un bœuf à larges cornes, et coucher toute la nuit avec lui sur la litière, que d'avoir de toi cent nuits et cent soupers. Tu me jettes au nez que je suis un rustre : tu es bien tombée, ma foi, pour trouver quelqu'un qui rougisse du reproche! Mais qu'as-tu à démêler chez nous, femelle? Pourquoi accours-tu ici toutes les fois que nous venons en ville?

ASTAPHIE. Je veux voir vos femmes.

STRATILAX. Qu'est-ce que tu me chantes avec nos femmes? il n'y a pas seulement une mouche au logis.

ASTAPHIE. Il n'y a point de femmes chez vous?

STRATILAX. Elles sont parties pour la campagne, te dis-je. Va-t'en.

ASTAPHIE. Qu'as-tu à crier, furieux?

STRATILAX. Si tu ne prends tes jambes à ton cou, je t'arrache du crâne cette perruque peignée, coiffée, frisée, bouclée, parfumée.

ASTAPHIE. Et pourquoi?

STRATILAX. Parce que tu oses t'approcher de notre porte avec ta tête graissée et tes joues si joliment fardées.

1. La déesse des voleurs. — Je suis dans tout ce passage fort tourmenté le texte de Reiske.

ASTAPHIE. Ce sont tes cris, ma foi, qui m'effrayent et me font rougir.

STRATILAX. Vraiment? tu rougis? comme si tu avais encore sur la peau une place qui pût changer de couleur, drôlesse ! Tu as étalé du vermillon sur tes joues et de la céruse sur tout le reste. Vous êtes de fières coquines.

ASTAPHIE. Que veux-tu dire avec tes coquines ?

STRATILAX. J'en sais plus que tu ne crois.

ASTAPHIE. Et que sais-tu, je te prie ?

STRATILAX. Je sais que le fils de la maison, Strabax, va se perdre chez vous, que vous l'entraînez à son malheur et à sa ruine.

ASTAPHIE. Si tu avais l'air d'être dans ton bon sens, je te dirais : Tu me fais injure. On ne se perd pas chez nous, on y perd ce qu'on a, et quand c'est fait, on peut s'en aller tout nu. Je ne connais pas votre jeune homme.

STRATILAX. Vraiment ?

ASTAPHIE. Tout de bon.

STRATILAX. Il n'y a qu'à interroger le mur du jardin, qui a toutes les nuits des briques de moins ; c'est par là qu'il s'est frayé ce chemin de malheur pour aller chez vous.

ASTAPHIE. Le mur n'est pas jeune ; belle merveille s'il en tombe de vieilles briques !

STRATILAX. Tu dis, coquine, que ce sont de vieilles briques qui tombent ? Par Pollux, que personne ne croie désormais à deux de mes paroles, si je ne dénonce votre conduite à mon vieux maître.

ASTAPHIE. Quelle violence !

STRATILAX. Ce n'est pas en entretenant des coureuses qu'il a amassé son bien, c'est en épargnant, en se privant ; et tout cela s'en va chez vous, misérables ! Gare à toi, triple voleuse, et que le malheur tombe sur vos têtes ! Je me tairais là-dessus ! Non, je cours à l'instant même sur la place, et je raconterai tout au vieillard, pour empêcher que son fils ne consume sa ruine dans ce bouge. (*Il sort.*)

ASTAPHIE. Sur ma foi, quand il ne vivrait que de moutarde, il ne pourrait pas être plus désagréable ; mais quel dévouement à son maître !... Enfin, avec toute sa violence, je crois que les caresses et les autres armes des courtisanes peuvent en venir à bout. J'ai vu dompter plus d'un cheval fougueux, sans parler des autres bêtes.... Mais voici mon fâcheux qui sort. Il est tout triste ; il n'a pas encore vu Phronésie

SCÈNE III. — DINARQUE, ASTAPHIE.

DINARQUE. Les poissons, qui passent leur vie à se baigner, sont moins longtemps au bain que cette Phronésie. Si les femmes se laissaient aimer tant qu'elles restent dans la baignoire, tous les amants se feraient baigneurs.

ASTAPHIE. Ne pouvez-vous pas patienter, attendre un moment ?

DINARQUE. Eh, malheureux, je suis las de patienter.

ASTAPHIE. Et moi aussi, je suis tellement lasse qu'il me faut un bain.

DINARQUE. De grâce, Astaphie, entre, dis que je suis là ; va vite, fais-lui entendre qu'elle s'est assez baignée.

ASTAPHIE. Je le veux bien.

DINARQUE. Écoute encore.

ASTAPHIE. Qu'est-ce ?

DINARQUE. Que les dieux m'exterminent pour t'avoir rappelée ! Je n'avais rien à te dire. Va seulement.

ASTAPHIE. Pourquoi me rappeler alors, méchant vaurien ? Ce retard vous retarde de mille pas. (*Elle s'en va.*)

DINARQUE. Pourquoi est-elle restée si longtemps à la porte ? Elle attendait je ne sais qui, probablement le militaire. C'est cela : voyez si elles ne sont pas comme les vautours, qui flairent la proie trois jours à l'avance. Elles soupirent après lui, elles ne pensent qu'à lui. Quand il sera arrivé, on ne me regardera pas plus que si j'étais mort depuis deux cents ans.... Qu'on est heureux de ne songer qu'à sa fortune ! Malheur à moi ! je m'amende trop tard, j'ai gaspillé mon bien. Mais à présent, s'il me tombait un bel et riche héritage, à présent que je sais tout ce qu'il y a dans l'argent d'amertume et de douceur, je le garderais si bien, je vivrais avec tant d'économie, que.... au bout de quelques jours il n'y aurait plus rien. Je clorais le bec à ceux qui disent du mal de moi aujourd'hui. Mais assez de paroles ; je l'entends s'ouvrir, cette porte qui dévore tout ce qui passe de l'autre côté des verrous.

SCÈNE IV. — PHRONÉSIE, DINARQUE.

PHRONÉSIE. Croyez-vous, dites-moi, que ma porte va vous mordre, et craignez-vous d'entrer, mon cher cœur ?

DINARQUE. Voyez ce printemps ! comme elle est toute fleurie ! quel parfum ! quelle brillante fraîcheur !

PHRONÉSIE. Êtes-vous assez malhonnête, en revenant de Lemnos, pour ne pas donner un baiser à votre amie, mon cher Dinarque ?

DINARQUE, *à part*. Ah ! je suis battu, ma foi, et de belle sorte.

PHRONÉSIE. Que regardez-vous donc ?

DINARQUE. Bonjour, Phronésie.

PHRONÉSIE. Bonjour ; soupez-vous avec moi aujourd'hui, puisque vous voilà de retour et en bonne santé ?

DINARQUE. Je suis engagé.

PHRONÉSIE. Où donc souperez-vous ?

DINARQUE. Où tu voudras, ici.

PHRONÉSIE. Vous me ferez plaisir.

DINARQUE. Et à moi plus encore. Car tu seras à moi aujourd'hui, ma Phronésie.

PHRONÉSIE. Je le voudrais bien, si cela se pouvait.

DINARQUE. Alors qu'on me donne mes sandales, vite, ôtez la table.

PHRONÉSIE. Eh mais, êtes-vous fou ?

DINARQUE. Non, ma foi, je ne suis plus en état de boire, j'ai trop mal au cœur.

PHRONÉSIE. Restez, on s'arrangera, ne vous en allez pas.

DINARQUE. Ah ! quelle fraîche rosée ! je reviens à moi ; remportez les sandales ; qu'on me verse à boire.

PHRONÉSIE. Sur ma foi, vous êtes toujours le même. Mais dites-moi, avez-vous fait un bon voyage ?

DINARQUE. Oui, par Hercule, en revenant, puisque j'ai la joie de te voir.

PHRONÉSIE. Embrassez-moi.

DINARQUE. De grand cœur. Ah ! voici qui est plus doux que le plus doux miel. En ce moment, Jupiter, mon sort est plus digne d'envie que le tien.

PHRONÉSIE. Me donnez-vous un baiser ?

DINARQUE. Dix plutôt.

PHRONÉSIE. De ce côté-là vous n'êtes pas pauvre ; vous m'offrez plus que je ne demande.

DINARQUE. Plût à Dieu que dans le temps j'eusse été aussi avare de mon bien que tu l'es aujourd'hui de tes baisers !

PHRONÉSIE. Si je pouvais ne pas vous faire perdre trop de temps, j'en serais, ma foi, bien aise.

DINARQUE. As-tu enfin terminé ta toilette ?

PHRONÉSIE. Oui, il me semble, autant que je puis voir. Est-ce que vous trouvez quelque chose à reprendre ?

DINARQUE. Oh ! non , pas moi. Mais il y a eu un temps, je m'en souviens, où nous ne nous plaignions pas trop l'un à l'autre.... A propos, qu'ai-je donc appris à mon arrivée, et qu'as-tu fait de neuf pendant mon absence ?

PHRONÉSIE. Qu'est-ce ?

DINARQUE. D'abord il t'est survenu de la famille, et je te félicite d'être si heureusement accouchée.

PHRONÉSIE, *à ses femmes*. Rentrez, vous autres, et fermez la porte. (*A Dinarque.*) Il n'y a plus que vous pour m'entendre, je vous ai toujours confié mes plus grands secrets. Je ne suis point accouchée, je n'ai point été grosse, mais j'ai fait semblant de l'être ; je ne l'étais pas.

DINARQUE. Et à quoi bon, ma chère âme ?

PHRONÉSIE. C'est à cause du militaire babylonien, qui a vécu maritalement avec moi pendant l'année qu'il a passée ici.

DINARQUE. Je m'en étais douté. Mais enfin, dans quel but ? que gagnais-tu à feindre ainsi ?

PHRONÉSIE. Je voulais avoir un lien, un attrait pour le faire revenir auprès de moi. Il a répondu tout récemment à une lettre de moi qu'il verrait bien quelle affection je lui portais ; que si je prenais soin de l'enfant, si je l'élevais, il me donnerait tout son bien.

DINARQUE. Ton récit m'intéresse. Et que faites-vous à présent ?

PHRONÉSIE. Ma mère, voyant approcher le dixième mois, a ordonné à nos femmes d'aller de tous côtés, de s'informer, de se mettre en quête d'un petit garçon ou d'une petite fille, que je puisse faire passer pour mon enfant. Bref, vous connaissez Syra, notre coiffeuse, qui demeure vis-à-vis chez nous.

DINARQUE. Je sais.

PHRONÉSIE. Elle s'est mise à courir de maison en maison, chercher sans bruit un enfant, et elle vient de m'en apporter un. Elle dit qu'on le lui a donné.

DINARQUE. Oh ! les fines commères ! Alors ce n'est pas la première mère qui l'a mis au monde, c'est la seconde, c'est toi.

PHRONÉSIE. Vous y êtes. Maintenant, d'après le message que m'a envoyé le militaire, il sera ici d'un instant à l'autre.

DINARQUE. Et toi, en attendant, tu te soignes comme une nouvelle accouchée ?

PHRONÉSIE. Pourquoi pas, du moment où, sans se donner de mal, on peut en venir à ses fins ? Il est trop juste que chacun s'ingénie pour son intérêt.

DINARQUE. Et qu'est-ce que je deviendrai quand le militaire sera là ? Me faudra-t-il vivre abandonné de toi ?

PHRONÉSIE. Quand j'aurai de lui ce que je veux, il me sera facile de trouver une cause de brouille et de rupture. Après quoi, je serai toute à toi, ma chère âme, et du matin au soir.

DINARQUE. J'aimerais mieux du soir au matin, ma foi.

PHRONÉSIE. Mais je veux offrir aujourd'hui un sacrifice pour l'enfant, comme cela se fait le cinquième jour.

DINARQUE. C'est bien vu.

PHRONÉSIE. Ne pensez-vous pas à me faire un petit présent ?

DINARQUE. Par Hercule, mon cher cœur, il me semble que je fais une bonne affaire quand tu me demandes.

PHRONÉSIE. Et moi, quand je tiens.

DINARQUE. Tu l'auras dans un moment ; j'enverrai mon petit esclave.

PHRONÉSIE. N'y manquez pas.

DINARQUE. Quoi que ce soit, accepte-le de bonne grâce.

PHRONÉSIE. Je sais bien que vous choisirez votre cadeau de façon que je ne sois pas mécontente.

DINARQUE. Tu n'as plus rien à me dire ?

PHRONÉSIE. Quand vous en aurez le temps, revenez me voir.

DINARQUE. Adieu.

PHRONÉSIE. Adieu. (*Elle sort.*)

DINARQUE. Dieux immortels ! ce n'est pas là le fait d'une maîtresse, mais d'une amie toute confiante, d'une autre moi-même ; elle me confie cette supposition d'enfant, qu'une sœur ne confierait pas à sa propre sœur. Elle m'a laissé voir le fond de son âme, et que jamais de son vivant elle ne me sera infidèle. Et je ne l'aimerais pas, et je ne ferais pas tout pour elle ! Ah ! plutôt ne pas m'aimer moi-même que de lui refuser mon affection ! Et je ne lui enverrais pas un cadeau ! En sortant d'ici je vais lui faire porter cinq mines, et des provisions pour une mine seulement. Qu'elle ait de quoi se bien traiter, elle qui est si bonne pour moi, plutôt que moi qui ne sais quel mal me faire.

SCÈNE V. — PHRONÉSIE ¹.

Donnez le sein à cet enfant. Que les pauvres mères ont d'inquiétudes et de tourments dans le cœur !... La jolie invention, ma foi ! Quand j'y pense, je trouve qu'on nous croit bien moins

1. On voit l'intérieur de la maison.

mauvaises que nous ne le sommes ; moi, toute la première, je viens de le voir par moi-même, je peux en parler. Que de soucis dans l'esprit, que d'angoisses, si mon stratagème allait échouer par la mort de cet enfant ! Je passe pour sa mère, raison de plus pour veiller sur ses jours, puisque j'ai osé ourdir une ruse si audacieuse. C'est la cupidité, c'est l'avarice qui m'ont entraînée à cette honte ; une autre a souffert, et j'usurpe le fruit. Mais il ne faut pas se mêler de fourberie, si l'on ne veut adroitement et finement pousser sa pointe. Vous voyez vous-mêmes dans quelle toilette je me présente ; je fais semblant de me ressentir d'une couche récente. Lorsqu'une femme a un tour dans la tête, il faut qu'elle en vienne à son but, ou la voilà malade, languissante, et c'est fait de la misérable. Si c'est une bonne action qu'elle a essayée, elle s'en dégoûte bien vite. Il y en a si peu qui se lassent de mal faire ! il y en a si peu qui persévèrent dans une voie honnête ! Le mal est pour elles une tâche beaucoup plus douce que le bien. Moi, si je suis malicieuse, je le dois aux conseils de ma mère et à ma propre malice ; j'ai fait croire à ce militaire babylonien que j'étais grosse, et je veux qu'il trouve le coup bien monté. Il sera bientôt ici, je pense ; je prends donc mes précautions, je m'arrange comme une nouvelle accouchée qui est alitée encore. Donnez-moi de la myrrhe, mettez le feu sur l'autel, que je rende hommage à Lucine ma protectrice.... Posez tout cela ici, et retirez-vous. Holà, Pithécium, aide-moi à me mettre sur le lit ; approche : voici comment on aide une femme en couche.... Ote-moi mes sandales, jette sur moi cette couverture, Archilis.... Où es-tu, Astaphie ? Apporte-moi de la verveine, de l'encens, des dragées. De l'eau pour mes mains ; et maintenant, ma foi, je voudrais voir arriver le militaire.

SCÈNE VI. — STRATOPHANE, PHRONÉSIE, ASTAPHIE.

STRATOPHANE, *devant la maison*. N'attendez pas, spectateurs, que je vous raconte mes combats : c'est par mon bras que je me signale dans la bataille, et jamais par la langue. Je sais que beaucoup de militaires ont conté des menteries : après les singes d'Homère on en citerait encore un millier qui ont été convaincus et condamnés pour avoir imaginé des exploits. Il n'y a pas d'éloge à faire de celui qui obtient plutôt la créance d'un auditeur que d'un témoin oculaire. Je n'aime pas la louange qui vient après le récit de ce qu'on n'a pas vu. Un témoin qui a deux yeux

vaut plus que dix qui ont des oreilles. Ceux qui entendent dire répètent ce qu'ils ont entendu ; ceux qui voient, sont sûrs de leur fait. Je n'aime pas le soldat que les badauds louent tandis que leurs compagnons d'armes se taisent, ni celui dont la langue, au coin du feu, est plus tranchante que son épée. Les gens de cœur sont plus utiles au peuple que les esprits fins et délicats. Le courage a bientôt fait de donner une facile éloquence. Sans le courage, un citoyen est pour moi comme une pleureuse gagée, qui loue les autres et ne peut se louer elle-même. Je reviens après dix mois dans Athènes auprès de ma maîtresse que j'ai laissée grosse de mes œuvres ; je veux voir ce qu'elle fait à présent.

PHRONÉSIE, à *Astaphie*. Regarde qui parle là.

ASTAPHIE. Ma chère Phronésie, c'est le militaire qui est tout près, Stratophane est là ; voici le moment de faire la malade.

PHRONÉSIE. Paix ! Qu'ai-je affaire de tes conseils, pécore ? est-ce qu'on peut m'en remontrer en malice ?

STRATOPHANE. Elle est accouchée, je suppose.

ASTAPHIE. Voulez-vous que j'aille le trouver ?

PHRONÉSIE. Oui.

STRATOPHANE. Eh, c'est Astaphie qui vient à ma rencontre.

ASTAPHIE. Salut, Stratophane. Votre heureux retour....

STRATOPHANE. Je sais : mais, dis-moi, Phronésie est-elle accouchée ?

ASTAPHIE. Oui, d'un enfant beau comme le jour.

STRATOPHANE. Me ressemble-t-il un peu ?

ASTAPHIE. Belle demande ! A peine au monde, il demandait une épée et un bouclier.

STRATOPHANE. Il est à moi, j'en ai de bonnes preuves ; la ressemblance est parfaite, bravo ! Est-il déjà grand ? Veut-il déjà défaire une légion dont il convoite les dépouilles ?

ASTAPHIE. Eh, il y a eu cinq jours hier qu'il est né.

STRATOPHANE. Eh bien, dans tout ce temps-là il aurait dû, ma foi, faire déjà quelque chose. Pourquoi sortait-il du ventre de sa mère avant de pouvoir aller au combat ?

ASTAPHIE. Suivez-moi ; venez lui souhaiter le bonjour et lui faire vos compliments.

STRATOPHANE. Je te suis.

PHRONÉSIE. Dites-moi un peu, où est-elle ? elle m'abandonne et me plante là.

ASTAPHIE. Me voici ; je vous amène votre Stratophane tant souhaité.

PHRONÉSIE. Où est-il, de grâce ?

STRATOPHANE. Mars, de retour des pays étrangers, salue son épouse Nériène¹. Je te félicite de ton heureuse délivrance et de l'accroissement de ta famille ; tu nous as fait là beaucoup d'honneur, à toi et à moi.

PHRONÉSIE. Salut, vous qui avez failli me faire perdre la lumière et la vie, vous qui, pour votre jouissance, avez déposé dans mon sein le germe d'affreuses douleurs dont je souffre encore.

STRATOPHANE. Allons, ma chère âme, tu n'auras pas enduré pour rien tant de maux. Tu as enfanté un fils qui remplira ta maison de dépouilles.

PHRONÉSIE. J'ai bien plus besoin, ma foi, de greniers remplis de blé, pour que la faim ne nous enlève pas avant qu'il remporte ces dépouilles.

STRATOPHANE. Bon courage.

PHRONÉSIE. Venez donc m'embrasser, si vous voulez ; je ne puis soulever ma tête, tant j'ai souffert, tant je continue de souffrir ; je suis incapable de faire un pas toute seule.

STRATOPHANE. Tu me dirais de venir chercher un baiser de toi au milieu de la mer, que je n'hésiterais pas, mon cher cœur. Tu as déjà vu, ma Phronésie, et tu verras encore que je t'aime. Je t'ai ramené deux esclaves syriennes ; je t'en fais cadeau. (*A un esclave.*) Va les chercher. Dans leur pays, e'étaient deux princesses, mais j'ai détruit leur patrie. Je te les donne.

PHRONÉSIE. Trouvez-vous donc que je n'aie pas déjà assez d'esclaves ? Vous m'en amenez encore deux pour manger à mon râtelier ?

STRATOPHANE. Si ce présent ne t'est pas agréable (*à un petit esclave*), passe-moi ce paquet, bambin. Tiens, mon amour, voici une mante que je t'ai rapportée de Panchafe, prends.

PHRONÉSIE. Un si mince cadeau pour prix de tant de douleurs ?

STRATOPHANE, *à part*. Par Hercule, c'est fait de moi : voilà un enfant qui va me coûter son pesant d'or. Et comme elle fait la dégoûtée ! (*Haut.*) Avec cela, je t'apporte de la pourpre de Tyr et des fourrures du Pont : prends, mon amour. Accepte cela. (*A un esclave.*) Remmène d'ici ces Syriennes. (*A Phronésie.*) M'aimes-tu ?

PHRONÉSIE. Non, ma foi, et vous ne le méritez pas.

STRATOPHANE, *à part*. Elle n'est donc jamais contente ? Elle ne m'a pas même dit un mot, et les cadeaux que je lui fais là se

1. Déesse des Sabins. Voyez Aulu-Gelle, XIII, 22.

• vendraient bien vingt mines. La voilà toute en colère, je le sens, je le vois. Je lui parlerai cependant. (*Haut.*) Eh bien, mon amour, veux-tu que j'aïlle souper où l'on m'a invité? je reviendrai bientôt coucher chez toi.... Tu te tais? (*A part.*) Je suis complètement perdu.... Mais que vois-je là? quel est cet homme avec un si brillant cortège? Je veux voir où ils portent tout cela; c'est pour elle sans doute; je vais le savoir au juste.

SCÈNE VII. — GÉTA, PHRONÉSIE, STRATOPHANE.

GÉTA, *aux esclaves.* Avancez par ici, avancez, mulets qui apportez l'argent qui nous ruine et emportez notre bien de la maison, voituriers de nos trésors.... Ainsi un amoureux ne peut pas s'empêcher d'être un vaurien, de se dépouiller follement! Comment je le sais, c'est qu'il ne faut pas prendre la peine de me demander : nous avons au logis un amoureux qui fait mille sottises; il regarde son bien comme du fumier, et le fait jeter dehors; il craint la police, il est très-propre, et veut que sa maison soit nette : tout ce qu'il y trouve, on le balaye. Puisqu'il veut se ruiner, eh bien, je l'y aiderai ma foi sans qu'il y paraisse, et ce n'est pas moi qui l'empêcherai de faire un peu plus tôt la culbute. Déjà, en achetant ces provisions, j'ai pris pour moi cinq doubles drachmes sur une mine; je me suis fait la part d'Hercule¹. C'est comme celui qui détourne à son profit de l'eau d'un fleuve, il aurait beau ne rien détourner, tout n'irait pas moins à la mer. Ceci s'en va de même à la mer et se perdra misérablement sans qu'on en ait reconnaissance : quand je vois comme cela se passe, j'escamote, je fais ma main, je prélève du butin sur le butin. Je compare la courtisane à la mer : ce qu'on lui donne, elle l'engloutit, et n'est jamais pleine; la mer au moins le garde, ce qu'elle renferme subsiste. Mais donnez à l'autre tout ce que vous voudrez, jamais personne ne le revoit, ni celui qui donne ni celle qui a reçu. C'est comme cette fille dont les flatteries ont réduit mon maître à la pauvreté, elle lui a tout enlevé, les biens, la lumière, les honneurs, les amis.... Ah! la voilà, elle est à deux pas, je crois bien qu'elle m'aura entendu. Elle est pâle, depuis ses couches. Je lui parlerai comme si je ne savais rien de rien. (*A Phronésie et Astaphie.*) Je vous souhaite le bonjour.

1. On offrait à Hercule la dime ou dixième partie du butin; et la mine contenait cinquante doubles drachmes.

PHRONÉSIE. Eh ! notre cher Géta, comment va ? et la santé ?

GÉTA. Je vais bien, et je viens visiter une malade ; je vous apporte de quoi vous rétablir. Mon maître, la prunelle de vos yeux, m'a dit de venir vous offrir les présents que ceux-ci portent sur leurs épaules, et cinq mines d'argent que voici.

PHRONÉSIE. Par Pollux, je n'ai pas tort de l'aimer si tendrement.

GÉTA. Il vous prie de les recevoir de bonne grâce.

PHRONÉSIE. De bonne grâce et de bon cœur, ma foi. Dis qu'on les rentre à la maison, va, Cyane.... N'a-t-on pas entendu mes ordres ?

GÉTA. Qu'ils n'emportent pas les paniers ; je veux les faire sécher.

PHRONÉSIE. Sur mon âme, il est d'une effronterie achevée.

GÉTA. Vraiment, vous m'appellez effronté, vous qui n'êtes qu'un cloaque d'immondices ?

PHRONÉSIE. Ça, je te prie, où est Dinarque ?

GÉTA. A la maison.

PHRONÉSIE. Dis-lui combien je suis reconnaissante des présents qu'il vient de m'envoyer, que je suis pénétrée de considération pour lui, et que je le prie de venir me voir.

GÉTA. Tout de suite.... Mais qui est cet homme qui se fait du mauvais sang, l'air maussade, l'œil mauvais ? par ma foi, quel qu'il soit, il a l'âme à l'envers.

PHRONÉSIE. Il le mérite bien.

GÉTA. Comment cela ?

PHRONÉSIE. Tu ne connais donc pas l'homme qui demeurerait chez moi ? C'est le père de ce poupon : il a donné pour le nourrir.... de quoi faire un déjeuner ; j'ai été patiente, obéissante, pleine d'égards.

GÉTA. Quoi ! c'est là ce pauvre hère ? je ne connais que lui.

PHRONÉSIE. C'est lui-même.

GÉTA. Il me regarde en gémissant ; quel soupir il vient de tirer de ses talons ! Regardez donc, il grince des dents, il se tâte la cuisse. Est-il devin, qu'il se frappe lui-même ?

STRATOPHANE. Ah ! je laisserai enfin éclater la violence et la colère qui me gonflent le cœur. (*A Géta.*) Parle : d'où es-tu ? qui est ton maître ? qui t'a donné l'audace de m'insulter ?

GÉTA. C'est mon bon plaisir.

STRATOPHANE. C'est ainsi qu'on me répond ?

GÉTA. Oui, et je me soucie de vous comme de cela.

STRATOPHANE, à *Phronésie*. Et toi, tu as osé dire que tu en aimes un autre ?

PHRONÉSIE. C'a été ma fantaisie.

STRATOPHANE. En vérité ? c'est ce que nous allons voir. Quoi ! pour un si mince présent, des herbes, de la viande, du miel au vinaigre, te voilà éprise d'un freluquet efféminé, frisé, qui vit à l'ombre et bat du tambourin, d'un rien qui vaille ?

GÉTA. Qu'est-ce à dire ? vous avez le front de dire du mal de mon maître, mauvais drôle, ramas de vices et de parjures ?

STRATOPHANE, *montrant son épée*. Ajoute un seul mot, et voici qui te hachera comme chair à pâté.

GÉTA, *montrant son couteau*. Touche-moi seulement, et je te fends le ventre comme à un agneau ; si à la guerre on t'appelle un brave, moi je suis un Mars à la cuisine.

PHRONÉSIE, à *Stratophane*. Si vous étiez sage, vous n'insultez pas mes visiteurs ; leurs cadeaux sont les bienvenus, et me font plaisir ; ce que j'ai reçu de vous n'a pour moi aucun charme.

STRATOPHANE. Alors, ma foi, j'ai perdu mes présents, et je suis perdu aussi.

GÉTA. C'est cela même. Que venez-vous donc nous ennuyer ici, quand votre fait est clair comme le jour ?

STRATOPHANE, à *Phronésie*. Que je meure aujourd'hui si je ne le chasse de chez toi !

GÉTA. Approche seulement, avance un peu.

STRATOPHANE. Tu me menaces encore, misérable ? A l'instant, à l'instant, je te mettrai en menus morceaux. Que viens-tu faire ici ? pourquoi entres-tu chez elle ? qui te permet de connaître ma maîtresse ? Tu mourras sur l'heure si tu remues la main.

GÉTA. Si je remue la main ?

STRATOPHANE. Obéis : attends, je vais t'exterminer sur l'heure.

GÉTA, à *part*. C'est fait de moi, il vaut mieux.... (*A Stratophane*.) C'est un guet-apens : tu as là une épée plus longue que la mienne ; mais laisse-moi aller chercher ma broche, si je dois me battre avec toi. Je cours à la maison, guerrier, et je prendrai un juge équitable. (*A part*.) Détalons bien vite, puisque je n'ai pas encore le ventre fendu.

SCÈNE VIII. — PHRONÉSIE, STRATOPHANE.

PHRONÉSIE, à *ses femmes*. Donnez-moi mes sandales, et reconduisez-moi bien vite à ma chambre ; le grand air m'a donné une migraine affreuse.

STRATOPHANE. Et que deviendrai-je, moi, avec mon cadeau si mal venu, mes deux servantes ? Comment, tu t'en vas ?

PHRONÉSIE. Attrape. (*Elle sort.*)

STRATOPHANE. Comme tu me mets dehors ! on ne peut pas avoir la porte au nez de plus belle façon. On se moque joliment de moi.... Attends.... Pour un oui ou un non, je briserais les talons à toute la maisonnée. Y a-t-il cupidité comparable à celle des femmes ? Depuis qu'elle est accouchée d'un garçon, elle redresse la tête ; un peu plus elle me dirait : « Je ne te prie ni ne te défends de venir chez moi. » Mais moi, je ne veux pas venir, je ne viens pas. Ah ! sous peu de jours je la ferai convenir que je suis un homme de tête. (*A son esclave.*) Suis-moi : c'est assez de discours.

ACTE III.

SCÈNE I. — STRABAX, ASTAPHIE

STRABAX. Mon père me dit ce matin d'aller aux champs donner la ration de glands pour le dîner des bœufs. J'y vais, et par une heureuse chance arrive à la ferme un homme qui devait de l'argent à mon père pour des brebis de Tarente qu'il lui avait achetées. Il demande mon père, je dis qu'il est à la ville, je m'informe de ce qu'il lui veut. Mon brave homme décharge une sacoche de son épaule, et me donne vingt mines ; je les reçois de bon cœur, je les mets dans ma bourse. Il part, et j'apporte en ville dans cette bourse mes mauvaises brebis. Il faut, ma foi, que Mars soit bien en colère contre mon père ; car ses brebis ne sont pas loin du loup¹. De ce coup, je vais évincer tous ces citadins galants et coquets, je les mettrai tous à la porte. Je suis bien résolu à ruiner d'abord mon père, et ma mère ensuite : pour aujourd'hui, je porte leur argent à ma belle, que j'aime bien plus que ma mère. (*Il frappe.*) Hé ! y a-t-il quelqu'un ? Personne ? Va-t-on ouvrir ?

ASTAPHIE. Quelle idée singulière, dites-moi, cher Strabax ! Pourquoi n'entrez-vous pas tout de suite ? n'est-ce pas ce que vous deviez faire, vous un habitué de la maison ?

1. Voyez la note de la page 230.

STRABAX. On entrera ; ne pense pas que je veuille être en retard.

ASTAPHIE. C'est gentil, au moins. (*Strabax entre.*)

SCÈNE II. — STRATILAX, ASTAPHIE.

STRATILAX. Je m'étonne que notre jeune maître, Strabax, ne soit pas encore revenu des champs. Mais peut-être se sera-t-il glissé à la sourdine dans son lieu de perdition.

ASTAPHIE. Il va se mettre à crier après moi, s'il m'aperçoit.

STRATILAX. Je ne suis plus aussi sauvage que je l'étais, Astaphie, tant s'en faut ; j'ai cessé d'être brutal, n'aie pas peur de moi. Que me veux-tu qu'est-ce ?

ASTAPHIE. Ce que c'est ? j'attends ta brutalité.

STRATILAX. Parle ; dis ce que tu veux et comment il faut s'y prendre. J'ai un caractère tout nouveau, je me suis défait de l'ancien. Et même je saurais devenir amoureux, et même prendre maîtresse.

ASTAPHIE. Bonne nouvelle, ma foi ; mais dis-moi, as-tu....

STRATILAX. Un parasite peut-être ?

ASTAPHIE. Tu as deviné à merveille ce que j'allais dire.

STRATILAX. Ah ! c'est que, depuis que je viens souvent à la ville, j'ai appris à dire des bons mots, je suis devenu un gai compagnon.

ASTAPHIE. Qu'est-ce que cela signifie ? c'est pour ces plaisanteries que tu te dis gai compagnon ?

STRATILAX. Oui, cela ressemble assez à campagnard.

ASTAPHIE. Entre avec moi, je te prie, mon cher cœur.

STRATILAX, *l'embrassant*. Tiens, voici pour toi. C'est une messe de passer la nuit ensemble.

ASTAPHIE. Miséricorde ? une messe ! qu'est-ce que cette bête-là ?

STRATILAX. J'ai économisé *pro*, comme les Prénestins, qui disent une gogne pour une cigogne.

ASTAPHIE. Allons, suis-moi.

STRATILAX. Que j'attende d'abord Strabax, il va peut-être revenir des champs.

ASTAPHIE. Mais Strabax est chez nous : il est arrivé tout à l'heure.

STRATILAX. Avant d'aller chez sa mère ? Fi, le vaurien !

ASTAPHIE. Voilà donc que tu retombes ?

STRATILAX. Non, je ne dis rien.

ASTAPHIE. Viens, entre, de grâce ; donne-moi ta main.

STRATILAX. Voici. Je me laisse emmener dans un bouge où je serai maltraité pour mon argent.

ACTE IV.

SCÈNE I. — DINARQUE.

Ni dans ce temps ni dans l'avenir on ne trouvera personne au monde à qui je veuille plaire plus qu'à Vénus, en paroles et en actions. Grands dieux ! que je suis content ! j'étouffe de joie, tant Cyane m'a donné aujourd'hui de grandes et bonnes nouvelles ! Mes présents ont été acceptés et goûtés de Phronésie. Cela me fait déjà plaisir, mais ce qui me charme bien davantage, c'est que ceux du militaire ont choqué, ont déplu ; je ne me sens pas d'aise. Je tiens la balle ; si le militaire est congédié, la femme est à moi. Je pérís et je suis sauvé ; si je ne périssais pas, je serais mort. Mais je veux voir ce qui se passe, qui entre et qui sort ; j'observerai d'ici à l'écart comment tourne pour moi la fortune ; je n'ai plus rien ; le conseil que me donne mon cœur, c'est de ne pas faire le fier.

SCÈNE II. — ASTAPHIE, DINARQUE.

ASTAPHIE. Je ferai mon devoir comme il faut, maitresse ; tâchez seulement de faire aussi le vôtre à la maison. Ayez soin de vos intérêts, vous le devez ; plumez-le. Tandis que le cœur lui en dit et qu'il a de quoi, sachez en profiter. Déployez pour lui toutes vos grâces, afin de vous préparer du bonheur. Moi je resterai ici en sentinelle, pendant qu'il fera transporter son bien chez vous ; je ne laisserai entrer personne pour vous importuner. Continuez donc, et jouez-les à votre aise.

DINARQUE. Qui est-ce, hé, Astaphie, dis-moi, qui est-ce qu'on immole ?

ASTAPHIE. Eh là, vous étiez ici ?

DINARQUE. Est-ce que je te gêne ?

ASTAPHIE. Plus que jamais. Quiconque ne nous est pas utile nous gêne. Mais, je vous prie, écoutez ce que j'ai à vous raconter.

DINARQUE. De quoi s'agit-il ? y suis-je pour quelque chose ?

ASTAPHIE. Pas pour un zeste. Mais quels beaux coups elle fait là-dedans !

DINARQUE. Comment ! y a-t-il donc un nouvel amoureux ?

ASTAPHIE. Elle a mis la main sur un gros trésor encore intact.

DINARQUE. Qui est-ce ?

ASTAPHIE. Je vais vous le dire, mais soyez discret. Vous connaissez le voisin Strabax ?

DINARQUE. Assurément.

ASTAPHIE. Eh bien, à lui seul, il est tout pour nous ; c'est notre vache à lait. Il gaspille gaiement son argent.

DINARQUE. Hélas ! je me suis perdu de même.

ASTAPHIE. Vous êtes fou, de rabâcher sur le passé. Thétis aussi s'est lamentée et a pleuré son fils.

DINARQUE. Et maintenant vous ne me recevrez pas chez vous ?

ASTAPHIE. Pourquoi vous plutôt que le militaire ?

DINARQUE. Parce que j'ai donné plus que lui.

ASTAPHIE. On vous a reçu aussi plus que lui, du temps que vous donniez. Souffrez que ceux qui nous font du bien soient bien traités de nous à leur tour. Vous avez appris à lire, vous savez, laissez apprendre les autres.

DINARQUE. Qu'ils apprennent, pourvu que je puisse m'exercer et voir si je n'ai pas oublié.

ASTAPHIE. Mais, cher maître, du temps que vous repasserez votre leçon, elle veut aussi repasser la sienne.

DINARQUE. Comment cela ?

ASTAPHIE. En recevant de temps en temps quelque cadeau.

DINARQUE. Eh ! j'ai fait porter aujourd'hui chez elle cinq mines d'argent, et avec cela des provisions pour une mine.

ASTAPHIE. Je sais, on nous a remis tout cela. Aussi, grâce à vous, nous nous régalaons.

DINARQUE. Et mes ennemis mangeraient mon bien avec vous ? J'aimerais mieux mourir, ma foi, que de l'endurer.

ASTAPHIE. Vous êtes fou.

DINARQUE. Pourquoi ?

ASTAPHIE. Attendez.

DINARQUE. Qu'est-ce enfin ?

ASTAPHIE. J'aimerais mieux faire envie à mes ennemis que de les envier. Être jaloux du bonheur d'autrui parce qu'on est malheureux soi-même, c'est un triste lot. Les envieux pâtissent, les envieux jouissent.

DINARQUE. Je ne peux pas prendre ma part de provisions qui me coûtent une mine ?

ASTAPHIE. Si vous vouliez votre part, il fallait emporter la moitié chez vous. Ici les comptes de recette se tiennent comme à l'Achéron ; nous recevons ce qui entre, et ce qui est reçu ne sort plus. Bonjour.

DINARQUE. Reste.

ASTAPHIE. Voyons, lâchez-moi.

DINARQUE. Laisse-moi entrer.

ASTAPHIE. Oui, chez vous.

DINARQUE. Non pas, chez vous, ici.

ASTAPHIE. Cela ne se peut.

DINARQUE. Cela se peut fort bien. Permits que j'essaye.

ASTAPHIE. Non, attendez ; ce serait de la violence. Je lui dirai que vous êtes là, si elle peut vous recevoir.

DINARQUE. Reste donc, hé ?

ASTAPHIE. C'est comme si vous chantiez.

DINARQUE. Reviendras-tu, ou non ?

ASTAPHIE. Je le voudrais ; mais je suis appelée par celle qui a sur moi plus d'autorité que vous.

DINARQUE. Un seul mot : me laisses-tu entrer ?

ASTAPHIE. Vous êtes un menteur, vous annoncez un mot, vous en dites trois, et ils ne sont pas vrais. (*Elle s'en va.*)

DINARQUE. La voilà partie, rentrée ; et j'endurerai qu'on me traite de la sorte ! Attends, sorcière, je vais te faire un beau tapage dans la rue, pour avoir, en dépit de la loi, reçu de l'argent de plusieurs mains. Je donnerai ton nom à tous les magistrats, et après cela je te poursuivrai pour que tu rendes le quadruple, empoisonneuse, voleuse d'enfants : oui, je découvrirai toutes tes turpitudes.... Ah ! quel vaurien je fais ! j'ai dépensé tout ce que j'avais, et maintenant j'ai toute honte bue, et peu m'importe désormais de quels souliers je me chausse.... Mais à quoi bon crier ici ? Et si elle me faisait entrer ? Non, elle y consentirait, que je jurerais formellement de n'en rien faire. Chansons ! frappez l'aiguillon à coups de poings, ce sont vos mains qui en pâtissent. Il ne sert de rien de s'emporter contre qui vous méprise.... Mais qu'est-ce-ci ? Dieux immortels, j'aperçois le vieux Calliclès, mon ex-beau-père ; il amène deux femmes enchaînées, la coiffeuse de celle-ci et sa propre servante. Je tremble ; je n'avais qu'un seul souci dans le cœur, mais j'ai grand-peur que les anciennes fredaines ne se découvrent.

SCÈNE III. — CALLICLÈS, UNE SERVANTE,
LA COIFFEUSE, DINARQUE.

CALLICLÈS, à la servante. Moi, que je te dise des sottises, (*à la coiffeuse*) ou que je t'en veuille à toi ! Vous venez de faire l'épreuve de mes sentiments, vous savez combien je suis un homme doux et pacifique. Je vous ai interrogées toutes deux, en vous fouettant à la potence, je me rappelle comment vous avez tout avoué ; je sais. Maintenant je veux vous entendre redire la même chose, avouez sans qu'on en vienne aux coups. Vous êtes de la race des vipères ; mais je vous avertis d'avance, n'ayez pas une langue double, pour que je ne vous fasse pas crever avec votre double langue, à moins que vous ne vouliez être menées à des maîtres fouetteurs.

LA SERVANTE. La violence nous a contraintes d'avouer la vérité ; ces courtoies nous entament les bras.

CALLICLÈS. Si vous convenez de ce qui est, on vous déliera.

DINARQUE, à part. Je ne vois pas encore de quoi il s'agit. pourtant j'ai peur.

LA COIFFEUSE. Je ne sais pas quel mal j'ai fait.

CALLICLÈS. D'abord, mettez-vous à distance l'une de l'autre ; bien comme cela, c'est ce que je veux. Pour vous empêcher de vous faire des signes, je me tiendrai comme un mur entre vous deux. (*À la servante.*) Parle, toi.

LA SERVANTE. Que dirai-je ?

CALLICLÈS. Qu'a-t-on fait de l'enfant dont ma fille est accouchée, de mon petit-fils ? Expliquez-moi cela en deux mots.

LA SERVANTE. Je l'ai donné à cette femme.

CALLICLÈS. Tais-toi maintenant. (*À la coiffeuse.*) As-tu reçu l'enfant de ses mains ?

LA COIFFEUSE. Oui.

CALLICLÈS. Tais-toi, je ne veux rien de plus, ta confession me suffit.

LA SERVANTE. Je ne nie pas.

CALLICLÈS. Aussi tu sauves ta peau¹. Jusqu'à présent, vous êtes d'accord toutes les deux.

DINARQUE, à part. Malheur à moi ! mes excès se découvrent ; je comptais si bien sur le mystère !

1. Je lis avec Reiske *lavorem* au lieu de *livorem*.

CALLICLÈS, à la servante. Parle, toi. Qui t'a commandé de donner l'enfant ?

LA SERVANTE. Ma vieille maîtresse.

CALLICLÈS, à la coiffeuse. Et toi, pourquoi l'as-tu pris ?

LA COIFFEUSE. Ma jeune maîtresse m'a priée de lui apporter un enfant, en me recommandant le secret.

CALLICLÈS. Parle. Qu'as-tu fait de cet enfant ?

LA COIFFEUSE. Je l'ai porté à ma maîtresse.

CALLICLÈS. Et qu'est-ce que ta maîtresse en fait ?

LA COIFFEUSE. Elle l'a donné tout aussitôt à ma maîtresse.

CALLICLÈS. A quelle maîtresse, misérable ?

LA SERVANTE. Elles sont deux.

CALLICLÈS. Tâche de ne pas parler à moins-que je ne t'interroge, et pour répondre à mes questions.

LA COIFFEUSE. La mère l'a donné à sa fille.

CALLICLÈS. Tu en dis plus que tout à l'heure.

LA COIFFEUSE. Vous en demandez davantage.

CALLICLÈS. Réponds sur-le-champ : qu'en a fait celle à qui on l'a donné ?

LA COIFFEUSE. Un enfant supposé.

CALLICLÈS. Pour qui ?

LA COIFFEUSE. Pour elle-même ; elle le fait passer pour son enfant.

CALLICLÈS. Pour son enfant ? Grands dieux, comme il est plus facile à une autre qu'à la vraie mère d'accoucher de l'enfant d'autrui ! C'est une autre qui souffre, et elle met au monde sans douleurs. L'enfant est bien heureux : il a deux mères et deux grand-mères ; je crains qu'il n'ait plus de pères encore. Voyez un peu la coquinerie des femmes !

LA SERVANTE. C'est la faute des hommes plutôt que des femmes, ma foi. C'est un homme, ce n'est pas une femme qui l'a engrossée.

CALLICLÈS. Je le sais aussi bien que toi. Tu l'as joliment gardée !

LA SERVANTE. Le plus fort peut le plus. C'était un homme, il était plus fort ; il a triomphé ; il a remporté ce qu'il voulait.

CALLICLÈS. Et, par Hercule, il t'a apporté à toi de quoi gémir.

LA SERVANTE. Je m'en suis aperçue, vous n'avez pas besoin de le dire.

CALLICLÈS. Je n'ai jamais pu t'amener aujourd'hui à me dire qui c'est.

LA SERVANTE. Je me suis tue ; mais maintenant qu'il est là je ne me tairai plus ; il faut que je le fasse connaître.

DINARQUE, *à part*. Je suis pétrifié, je n'ose pas bouger. Tout est découvert ; les comices s'assemblent pour décider de ma vie ; ce méfait est le mien, cette sottise est la mienne ; je tremble de m'entendre nommer à l'instant. (*Il s'appuie au mur.*)

CALLICLÈS. Parle, qui a déshonoré ma fille encore vierge ?

LA SERVANTE, *regardant Dinarque*. Je vous vois, vous qui, par conscience de votre faute, devenez le tuteur de cette muraille.

DINARQUE, *à part*. Je ne suis ni mort ni vivant, et je ne sais où donner de la tête. Comment fuir d'ici ? comment aborder cet homme ? je l'ignore. L'effroi me glace.

CALLICLÈS. Le nommeras-tu ou non ?

LA SERVANTE. C'est Dinarque, à qui vous l'aviez promise dans le temps.

CALLICLÈS. Où est-il, celui que tu viens de nommer ?

DINARQUE. Me voici, Calliclès. Par vos genoux que j'embrasse, je vous en conjure, supportez en sage cet acte de folie, et pardonnez-moi un crime que le vin, en m'ôtant la raison, m'a fait commettre.

CALLICLÈS. Vous avez tort : vous rejetez la faute sur un accusé muet, qui ne peut prendre la parole. Le vin, s'il pouvait parler, se défendrait. Ce n'est pas le vin qui règle les hommes, mais les hommes qui règlent le vin, du moins les hommes comme il faut. Quant au pervers, qu'il boive ou qu'il se passe de vin pur, il n'en est pas moins pervers de son naturel.

DINARQUE. Je le sais ; il faut me résigner à bien des reproches que j'aimerais mieux ne pas entendre. Je reconnais que je suis dans vos mains, j'avoue ma faute.

LA SERVANTE. Voyons, Calliclès, je vous en prie, ne soyez pas injuste. L'accusé plaide les bras libres, et vous tenez les témoins enchaînés.

CALLICLÈS, *à ses esclaves*. Détachez-les ; allez-vous-en (*à la servante*), toi à la maison (*à la coiffeuse*), et toi chez toi : raconte cela à ta matresse ; qu'elle rende l'enfant, si on le lui réclame. (*À Dinarque.*) Quant à vous, venez avec moi en justice.

DINARQUE. Pourquoi voulez-vous que j'aie en justice ? c'est vous qui êtes mon prêteur. Mais je vous en supplie, Calliclès, donnez-moi votre fille en mariage.

CALLICLÈS. Je vois, ma foi, que vous avez prononcé la sentence. Vous n'avez pas attendu qu'on vous la donnât, vous l'avez prise ; gardez-la donc comme elle est. Mais je vous mettrai à l'amende, et pour votre méfait je retrancherai de la dot six grands talents.

DINARQUE. Vous êtes bon pour moi.

CALLICLÈS. Vous ferez bien d'aller là-dedans réclamer votre fils. Et emmenez au plus vite votre femme de chez moi. Je vais dégager la parole que j'avais donnée à un ami, et lui dire qu'il cherche pour son fils un autre parti. *(Il sort.)*

DINARQUE. Et moi, je vais réclamer l'enfant à cette femme, afin que plus tard elle ne nie pas. Mais il n'y a pas de danger : elle a elle-même divulgué toute l'affaire.... Eh ! la voici qui sort, ma foi, tout à propos. Elle a un trait bien long, puisque de là-bas il me perce le cœur.

SCÈNE IV. — PHRONÉSIE, DINARQUE, ASTAPHIE.

PHRONÉSIE. C'est une sotte, c'est une buse, que la courtisane qui, même dans le vin, ne songe pas à son intérêt. Si le reste du corps est ivre, que la tête du moins soit sobre. J'enrage qu'on ait ainsi maltraité ma coiffeuse ; elle vient de me dire que cet enfant s'est trouvé le fils de Dinarque. A cette nouvelle....

DINARQUE. Elle s'approche, celle qui possède et ma fortune et mes enfants.

PHRONÉSIE. Je l'aperçois, celui qui m'a prise pour curateur de ses biens.

DINARQUE. Femme, j'allais chez toi.

PHRONÉSIE. Qu'y a-t-il, mon amour ?

DINARQUE. Pas d'amour ; cesse la plaisanterie ; il n'est pas question de cela pour moi.

PHRONÉSIE. Je sais bien, ma foi, ce que vous voulez, ce que vous prétendez, ce que vous venez chercher. Vous voulez me voir, vous prétendez m'aimer, vous venez chercher l'enfant.

DINARQUE. Dieux immortels, comme elle s'exprime nettement ! comme elle va au fait en peu de paroles !

PHRONÉSIE. Je sais que vous avez une fiancée et un enfant de cette fiancée ; je sais que vous allez épouser ; votre cœur est ailleurs et vous m'abandonnez. Réfléchissez cependant combien la souris, cette bête petite, est bien avisée de ne jamais confier sa sûreté à un seul trou. Si l'on vient assiéger sa porte, elle se réfugie dans une autre retraite.

DINARQUE. Quand j'aurai le temps, je causerai de cela plus longuement avec toi. Pour le moment, rends-moi l'enfant.

PHRONÉSIE. Laissez-le plutôt, je vous en prie, quelques jours avec moi.

DINARQUE. Non pas.

PHRONÉSIE. De grâce.

DINARQUE. A quoi bon ?

PHRONÉSIE. Cela me sera utile. Trois jours seulement, tandis que j'attraperai quelque chose au militaire. Si j'en viens à bout, vous y trouverez votre compte aussi. Si vous emportez le marmot, tout l'espoir que j'avais de ce côté se trouve détruit.

DINARQUE. Bonne chance donc ; quand je voudrais t'aider, je n'en aurais pas le moyen. Sers-toi de l'enfant, et soigne-le, puisque tu as de quoi le soigner.

PHRONÉSIE. Je vous suis bien reconnaissante ; quand vous craindrez chez vous quelque avanie, réfugiez-vous auprès de moi ; soyez du moins mon ami pour la maraude.

DINARQUE. Adieu, Phronésie.

PHRONÉSIE. Je ne suis donc plus la prunelle de vos yeux ?

DINARQUE. Oh ! ce nom-là se répétera plus d'une fois encore.

PHRONÉSIE. Est-ce tout ?

DINARQUE. Adieu : quand j'en aurai le temps, je viendrai te voir. (*Il sort.*)

PHRONÉSIE. Il s'en va, il est parti, je peux parler sans me gêner. On a bien raison de dire que qui a des amis a richesses. Grâce à celui-ci, j'espère aujourd'hui soutirer encore quelque chose au militaire, que j'aime plus que moi-même.... tant qu'il me donne ce que je veux. Quand nous avons reçu beaucoup, on ne s'en aperçoit bientôt guère. Les femmes de notre sorte sont si glorieuses !

ASTAPHIE. Hé, taisez-vous !

PHRONÉSIE. Qu'est-ce, je te prie ?

ASTAPHIE. Voici celui à qui l'enfant....

PHRONÉSIE. Laisse-le venir, laisse, si c'est lui. Qu'il s'approche de moi, puisqu'il le désire ; et ma foi, s'il y vient, je l'arrangerai comme il faut à force de ruses et de perfidies.

ACTE V.

STRATOPHANE, ASTAPHIE, PHRONESIE, STRABAX.

STRATOPHANE. Comme toujours, j'apporte en me ruinant mon offrande à mon amie. Pour rendre agréables mes anciens cadeaux, j'y ajoute encore ceci.... Mais qu'est-ce à dire ? j'aperçois devant la maison la maîtresse et la servante ; abordons-la. Que faites-vous ici toutes deux ?

PHRONESIE. Ne me parlez pas.

STRATOPHANE. Tu es bien cruelle.

PHRONESIE. Laissez-moi comme je suis. Ne pouvez-vous cesser de m'importuner ?

STRATOPHANE. Qu'y a-t-il donc, ma petite Astaphie ?

ASTAPHIE. Elle a bien sujet, ma foi ; d'être en colère contre vous.

PHRONESIE. Moi ? je ne suis pas si fâchée que cela.

STRATOPHANE. Si j'ai été coupable, mon cher amour, j'apporte pour t'apaiser cette mine d'or ; veux-tu me sourire ? regarde.

PHRONESIE. Ma main ne veut pas que je croie avant de tenir. Il faut faire vivre l'enfant, il faut faire vivre celle qui a lavé le nouveau-né ; il faut à la nourrice de quoi avoir une grosse outre de vin vieux, pour boire jour et nuit ; il faut du bois, il faut du charbon, il faut des langes, des coussins, des couches, un berceau ; il faut de l'huile, il faut de la farine pour l'enfant ; il faut toute la journée. On aura beau tout faire aujourd'hui ; il faudra toujours. Ce n'est pas avec des nêfles qu'on peut nourrir des enfants de militaires.

STRATOPHANE. Regarde donc, et prends, pour subvenir à tout cela.

PHRONESIE. Donnez, quoique ce ne soit pas grand'chose.

STRATOPHANE. J'ajouterai encore une mine.

PHRONESIE. C'est bien peu.

STRATOPHANE. Je mettrai ce qui te plaira, ce que tu voudras ; mais à présent donne-moi un baiser.

PHRONESIE. Laissez-moi, vous dis-je, vous m'ennuyez.

STRATOPHANE. Rien n'y fait ; je ne suis pas aimé ; je perds mon temps. L'amour m'a fait dépenser petit à petit plus de six livres pesant d'argent.

PHRONÉSIE, à *Astaphie*. Tiens, porte cela à la maison.

STRABAX, *sortant de chez Phronésie*. Où donc est ma belle ? Je ne fais œuvre qui vaille, ni aux champs, ni ici ; je croupis dans l'inaction ; à force d'attendre tristement, couché dans ce lit, je suis devenu tout roide.... Mais je la vois : hé ! ma charmante, que fais-tu ?

STRATOPHANE. Qui est cet homme ?

PHRONÉSIE. Un homme que j'aime mieux que vous, ma foi.

STRATOPHANE. Mieux que moi ? comment cela ?

PHRONÉSIE. Comme cela ; ne m'assommez pas.

STRATOPHANE. Tu t'en vas, maintenant que tu as mon or ?

PHRONÉSIE. J'ai fait rentrer ce que vous m'avez donné.

STRABAX. Viens ça, ma chérie, c'est à toi que je parle.

PHRONÉSIE. Et moi j'allais vous trouver.

STRABAX. Me trouver, ma chère âme ?

PHRONÉSIE. Oui, par Hercule, c'est bien vrai.

STRABAX. Je te fais l'effet d'un rustre, mais c'est égal, je veux me divertir. Tu es bien jolie, mais cela ne te sert de rien, si je ne m'ébaudis avec toi.

PHRONÉSIE. Voulez-vous que je vous embrasse, que je vous donne un baiser ?

STRABAX. Tout ce que tu voudras, que j'aie du plaisir.

STRATOPHANE. Comment ! je souffrirai qu'elle en embrasse d'autres à ma barbe ? J'aimerais mieux crever ma foi ; retire ta main de là, femme, si tu ne veux périr avec lui par cette épée.

PHRONÉSIE. Vous ferez mieux de ne pas tant dégoïser, militaire. Si vous voulez qu'on vous aime, c'est l'or et non le fer qui empêchera que je ne me laisse courtiser, Stratophane.

STRATOPHANE. Tu es bien jolie et bien spirituelle, ma foi, d'aimer un pareil modèle !

PHRONÉSIE. Ne vous souvenez-vous pas de ce que dit le comédien sur la scène : « Pour s'enrichir, tout le monde est adroit, personne ne fait la petite bouche. »

STRATOPHANE. Embrasser ce sale rustre !

PHRONÉSIE. Qu'il soit rustre, qu'il soit sale, à mes yeux il est beau.

STRATOPHANE. Ne t'ai-je pas donné de l'or ?

PHRONÉSIE. A moi ? Vous avez donné pour la nourriture de votre fils.

STRABAX. Et maintenant, si vous souhaitez de l'avoir avec vous, il faut encore une mine d'or.

STRATOPHANE. La fièvre vous serre tous les deux !

STRABAX. Gardez-la soigneusement pour vous tenir compagnie en route.... Qu'est-ce qu'on vous doit ?

STRATOPHANE. Trois choses.

STRABAX. Lesquelles ?

STRATOPHANE. Des parfums, une nuit, des baisers.

PHRONÉSIE, *à part*. L'un vaut l'autre. (*Haut.*) Mais au moins, si vous m'aimez, donnez-moi un peu de ces jolies choses que vous possédez.

STRATOPHANE. Qu'est-ce, je te prie ? que veux-tu que je te donne ? Parle ; si je l'ai, ce sera pour toi.

PHRONÉSIE. Chanson ! allez, allez vous-en.

STRATOPHANE. C'est bien ce que j'ai décidé. (*A Strabax.*) Mon cher garçon, prenez garde qu'elle ne vous blesse, elle a des dents de fer. Elle reçoit toutes sortes de gens. (*A Phronésie.*) Ça, retire ta main.

STRABAX. Va te faire rosser à la malheure, brave guerrier.

STRATOPHANE. Je lui ai donné de l'or.

STRABAX. Et moi de l'argent.

STRATOPHANE. Moi, une mante et de la pourpre.

STRABAX. Et moi je lui donnerai des brebis, et de la laine, et bien d'autres choses qu'elle pourra demander. Tu feras mieux de lutter contre moi avec des mines qu'avec des menaces.

PHRONÉSIE. Vous êtes, ma foi, un charmant garçon, mon cher Strabax. Continuez, je vous prie. (*A part.*) Le sot et l'insensé luttent à se ruiner ; nos affaires vont bien.

STRATOPHANE. Ça, conscrit, donne le premier.

STRABAX. Point ; exécute-toi le premier, et puisses-tu crever !

STRATOPHANE, *à Phronésie*. Tiens ; voici un talent d'argent ; ce sont des philippes, prends.

PHRONÉSIE. Merci ; vous serez des nôtres, mais vous vivrez à vos frais.

STRATOPHANE, *à Strabax*. Où est ton cadeau ? dénoue ta ceinture.

PHRONÉSIE, *à Strabax*. On vous défie.

STRATOPHANE, *à Strabax*. Que crains-tu ?

STRABAX. Vous êtes étranger, et moi je demeure ici : je crains ma famille, je ne suis pas un coureur de grands chemins. Je lui apporte tout un troupeau sur mes épaules, dans cette sacochette.

STRATOPHANE. Comme il enrage du présent que je viens de faire !

STRABAX. Plutôt vous, de celui que je ferai tantôt !

PHRONÉSIE, à *Stratophane*. Entrez maintenant, s'il vous platt.
(A *Strabax*.) Vous, venez aussi avec moi.

STRATOPHANE, à *Phronésie*. C'est moi qui t'aurai.

STRABAX. Toi ?

STRATOPHANE. Eh bien ?

STRABAX. Qu'est-ce à dire ? lui d'abord ? je passerais le dernier ?

STRATOPHANE. J'ai donné.

PHRONÉSIE. Vous avez donné, il va donner ; d'un côté je tiens, de l'autre j'attends. Je veux donc vous faire plaisir et vous satisfaire tous les deux.

STRABAX. Soit. Il faut, à ce que je vois, se contenter de ce qu'on vous offre.

STRATOPHANE, à *Strabax*. Je ne te laisserai certes pas t'emparer de mon lit.

PHRONÉSIE. J'ai fait bonne chasse, ma foi, je suis contente, et puisque j'ai eu du bonheur, je vous en ferai avoir aussi : je vous aimerai.... Si vous avez l'intention de me donner quelque chose, faites-le-moi savoir. (*Aux spectateurs*.) Applaudissez en l'honneur de *Vénus* ; cette pièce est sous sa protection. Bonsoir, spectateurs : applaudissez et levez le siège.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

DU DEUXIÈME VOLUME.

Le Marchand.....	<i>Athènes</i>	1
Le Soldat farfaron.....	<i>Ephèse</i>	57
Le Revenant.....	<i>Athènes</i>	113
Le Persan.....	<i>Athènes</i>	161
Le Carthaginois.....	<i>Calypso</i>	209
Pseudolus.....	<i>Athènes</i>	259
Le Câble.....	<i>Cyrene, Afrique</i>	371
Stichus.....	<i>Athènes</i>	371
Les Trois Deniers.....	<i>Athènes</i>	405
Le Bourru.....	<i>Athènes</i>	453

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME VOLUME.



B
CANTON
LAUSANNE

NOV. 1959

